This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

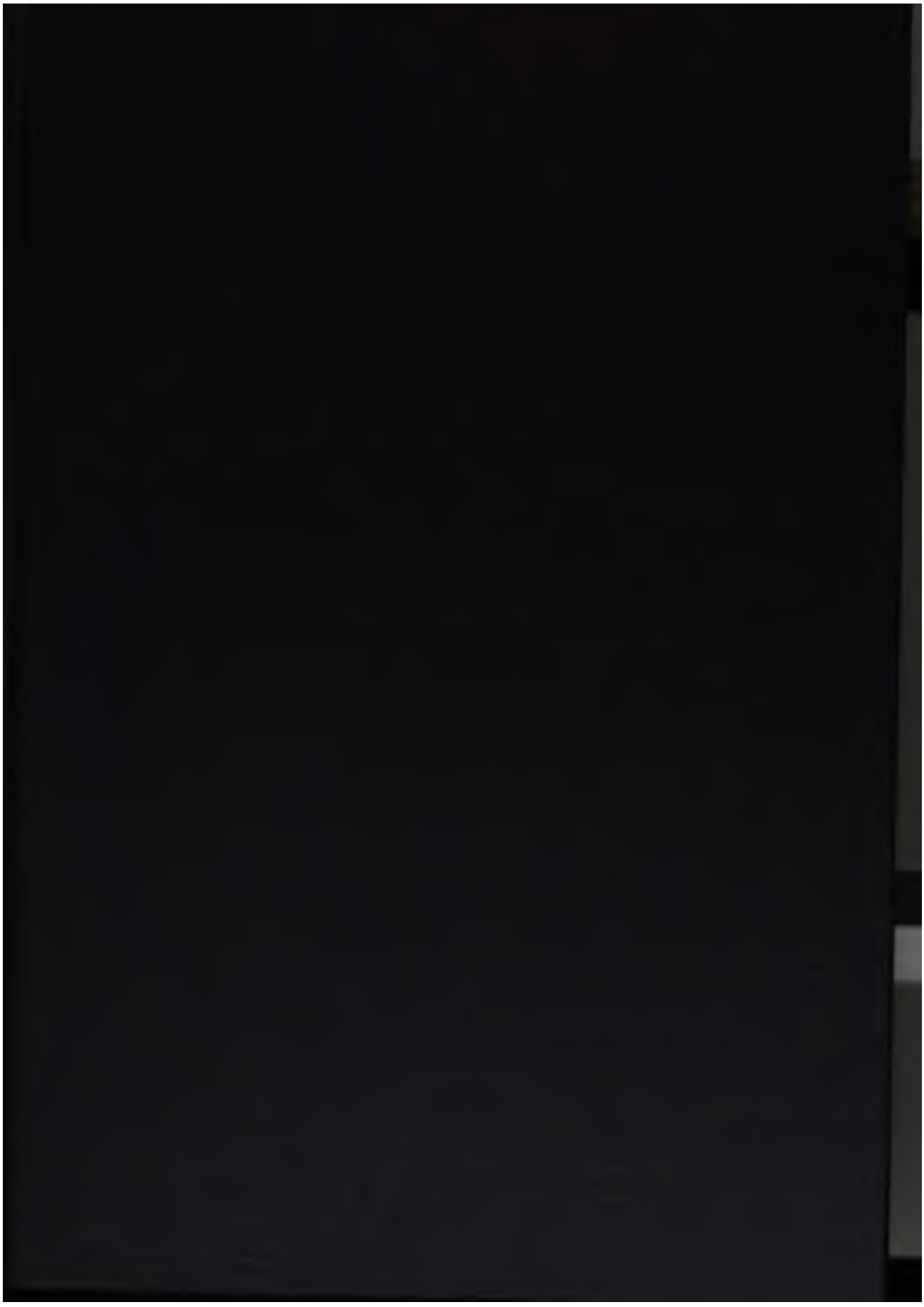
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

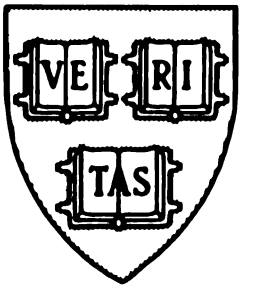
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

38me RÉGIMENT D'INFANTERIE

« L'esprit militaire a pour élément l'esprit de corps. C'est un ressort qui ne saurait être trop tendu. Il faut que, dans l'opinion de chaque soldat, l'armée à laquelle il appartient et son général soient invincibles ; que sa division soit la meilleure de l'armée, et son régiment le plus beau et le plus glorieux. Avec cette conviction, sa force et son courage sont décuplés. »

(MARMONT — *Esprit des Institutions militaires*. — Conclusion.)

38ME RÉGIMENT
D'INFANTERIE

HISTORIQUE

DES CORPS

QUI ONT PORTÉ LE NUMÉRO 38

ORIGINES — CAMPAGNES — SOUVENIRS

PAR LE CAPITAINE D'IZARNY-GARGAS

D'APRÈS LES ORDRES DU COLONEL BÉRENGER

Orné de 23 portraits hors texte.

SAINT-ÉTIENNE

IMPRIMERIE THÉOLIER & Cie, ÉDITEURS

Rue Gérentet, 11

1889

HARVARD UNIVERSITY
LIBRARY

APR 18 1995

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

Dauphiné

1629-1795

CHAPITRE I. — Nettancourt. — 1629-1652.
— II. — Dampierre. — 1652-1689.
— III. — Chappes-d'Humières. — 1689-1702.
— IV. — Charost-Béthune. — 1702-1713.
— V. — Saillans-d'Estaing. — 1713-1731.
— VI. — Noailles. — 1731-1744.
— VII. — Custine. — 1741-1748.
— VIII. — Saint-Chamond. — 1748-1762.
— IX. — Dauphiné. — 1762-1791.
— X. — 38e régiment d'infanterie. — 1791-1795.
Notes et pièces justificatives.

DEUXIÈME PARTIE

38e demi-brigade de bataille

1794-1796

TROISIÈME PARTIE

38e demi-brigade de ligne

1796-1803

CHAPITRE I. — Formation de la 38e demi-brigade de ligne et campagne de 1796-1797 à l'armée de Rhin-et-Moselle.
— II. — Campagne de 1798 à l'armée d'Helvétie.
— III. — Campagne de 1799 à l'armée d'Helvétie et du Danube.
— IV. — Campagne de 1800 à l'armée du Rhin.
— V. — Campagne de 1802, à Saint-Domingue.
Notes et pièces justificatives.

QUATRIÈME PARTIE

Légion de Seine-et-Oise et 38e de ligne

1816-1888

CHAPITRE I. — Légion de Seine-et-Oise. — 1816-1820.
— II. — Le 38e de ligne de 1820 à 1845.
— III. — Campagnes d'Afrique de 1845 à 1850.
— IV. — Le 38e de ligne sous le 2e Empire, de 1850 à 1870.
— V. — Campagne de France de 1870-1871.
— VI. — Le 38e de ligne sous la 3e République, de 1871 à 1888.

Notes et pièces justificatives.

CINQUIÈME PARTIE

Appendices

I. — Cadres du régiment aux principales époques, de 1629 à 1889.
II. — Liste des mestres de camp et colonels, de 1629 à 1889.
III. — Liste des lieutenants-colonels, de 1629 à 1889.
IV. — Liste des chefs de bataillon et majors, de 1820 à 1889.
V. — Liste des capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, depuis 1810.
VI. — Liste des officiers, sous-officiers et soldats morts au champ d'honneur.
VII. — Liste des garnisons occupées par le régiment, de 1629 à 1889.
VIII. — Liste des contingents annuels reçus par le 38e, de 1820 à 1888.
IX. — Liste des inspecteurs généraux du 38e, de 1820 à 1888.
X. — Historique des principales modifications apportées à l'habillement et à l'armement, de 1789 à 1889.

Table des portraits.
Index alphabétique.
Table générale des matières.

INTRODUCTION

Avant de pénétrer dans l'histoire particulière d'un régiment, il est utile, sinon indispensable, de jeter un coup d'œil rapide sur les transformations successives de l'infanterie française, depuis la création des régiments jusqu'à nos jours. On comprendra mieux le plan général d'après lequel sont établis tous les historiques des corps d'infanterie.

Définition et origine du régiment. — C'est au général Susane, l'éminent historien des anciens régiments, que nous empruntons l'origine du mot *régiment* et sa définition (1). « Ce n'est que peu « à peu que le mot « régiment » est arrivé à signi- « fier ce qu'il exprime encore de nos jours, un corps « de troupes organisé d'une manière permanente, « assez nombreux pour avoir par lui-même une « valeur importante, et pourtant d'un effectif assez « restreint, pour que son instruction, sa discipline « et son administration puissent facilement être sur- « veillées, dans l'ensemble comme dans le détail, « par un seul homme ; une association habilement « combinée, savamment graduée, dont tous les « membres, quels que soient leur caractère et leur

(1) *Histoire de l'Infanterie française*, général Susane. — Tome I, p. 114.

« humeur, arrivent nécessairement à faire abstrac-
« tion d'eux-mêmes, et à marcher vers un but
« unique, le bien du service, l'honneur du drapeau ;
« une famille militaire, ayant son nom, ses traditions
« et son avenir, où les hommes passent sans que
« l'esprit qui les anime change, esprit qui doit se
« traduire par cette devise : « *Tous pour un ; un*
« *pour tous.* »

« Quoique sa racine soit latine, le mot régiment
« n'est arrivé en France qu'en passant par l'Allema-
« gne. Martin du Bellay se sert pour la première
« fois de cette expression, sous la date de 1523, en
« l'appliquant à des corps de lansquenets. En France,
« les équivalents de régiment étaient alors : *direc-*
« *tion, gouvernement, conduite, charge.* Ces deux
« derniers mots étaient surtout employés pendant
« la première moitié du XVI^e^ siècle, pour exprimer
« l'autorité d'un chef sur une troupe. Peu à peu le
« mot régiment, qui avait exactement la même
« signification, mais qui avait le mérite de venir du
« dehors, se substitua aux anciens termes, et l'on
« dit : « Les bandes françaises dont a le régiment le
« sieur de Taix », « les vieilles enseignes de
« Piémont étant sous le régiment du comte de
« Brissac ». A partir du règne de Henri II, on ne
« parle presque plus autrement, et l'on commence déjà
« à voir le mot régiment prendre un sens nouveau,
« c'est-à-dire que, par abréviation, on disait : les
« vieilles bandes picardes du régiment de M. de Co-
« ligny, comme on eût dit de la charge, du gou-
« vernement de M. de Coligny. On disait même : le
« régiment de Piémont dont est colonel M. de
« Brissac. »

En 1549, les Suisses voulurent, pour la clarté des conventions passées entre nos rois et les cantons, que les corps qu'ils nous fournissaient prissent à

l'avenir une forme et un nom déterminés, et c'est à partir de cette date que leurs contingents se sont appelés régiments.

Organisation des premiers régiments. — L'organisation de l'infanterie française est moins ancienne. Le premier essai en est dû à François de Lorraine, duc de Guise, mais la constitution définitive des vieilles bandes en régiments est l'œuvre de Philippe Strozzi, colonel général de l'infanterie en 1569. C'est au camp de la Rochefoucauld, en Angoumois, que furent créés les vieux régiments qui ont porté avec tant d'éclat, pendant deux siècles, les noms de Gardes françaises, Picardie, Champagne et Piémont.

Depuis cette époque le nombre des régiments fut très variable. Les uns furent permanents et entretenus en tous temps, les autres n'étaient que temporaires et étaient licenciés à la paix.

XVII^e^ siècle. — A la fin du XVI^e^ siècle, l'infanterie entretenue ne se composait que de cinq régiments. A la mort d'Henri IV, leur nombre n'était encore que de treize.

Lorsque Richelieu mourut, la France avait sur pied 139 régiments, dont 17 étrangers. Ce nombre fut successivement diminué, et c'est avec 62 régiments que Louis XIV commença la guerre de Hollande.

En 1684, on créa 30 régiments de garnison, qui, en 1691, furent mis au nombre des régiments de campagne. Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, les régiments de nouvelle levée portèrent à 252 le nombre des régiments d'infanterie, y compris les milices. Ce nombre fut réduit à 112 après la paix de Ryswick.

XVIII^e siècle. — Sur les 280 régiments d'infanterie qui figurèrent dans les armées françaises, de 1701 à 1715, Louis XIV n'en conserva sur pied que 120, en y comprenant les deux régiments des gardes.

En 1749, l'infanterie comprenait, outre deux régiments de Gardes françaises, les Grenadiers de France, et Royal-Artillerie, 80 régiments français, 31 étrangers, et 5 corps de troupes légères.

Le 25 mars 1776, l'infanterie fut répartie en 94 régiments et on supprima les six légions légères organisées quelques années auparavant.

En 1784 furent créés 12 bataillons de chasseurs à pied. Au 1^er janvier 1789, l'infanterie régulière se composait du régiment des Gardes françaises, à 6 bataillons, du régiment des Gardes suisses et du régiment du Roi à 4 bataillons, de 101 régiments d'infanterie de ligne à 2 bataillons, de 12 bataillons de chasseurs à pied, de 8 régiments d'artillerie, dont un pour les colonies, de 7 régiments d'infanterie de colonies et un régiment de marine, présentant un total de 260 bataillons, auxquels il faut ajouter 106 bataillons de troupes provinciales, ensemble 366 bataillons pouvant fournir immédiatement d'excellents cadres à 360,000 hommes.

Suppression des anciens régiments. — Le règlement du 1^er janvier 1791 prescrivit la suppression des noms portés par les régiments, et leur substitua des numéros distribués suivant leur ordre d'ancienneté à cette date. Jusqu'en 1762, les régiments français s'étaient décomposés entre eux en régiments royaux, régiments des princes, régiments de gentilshommes et régiments de provinces. Les colonels, propriétaires des régiments de gentilshommes, avaient le privilège de donner leur nom à leur régiment. Le règlement de 1762 attribua des noms de

provinces aux régiments de gentilshommes, et donna à chaque régiment un numéro d'ordre correspondant à son rang d'ancienneté. Ce numéro fut porté sur les boutons de l'uniforme.

En 1792, on commença à démembrer les régiments en envoyant les bataillons dans des armées différentes. Le 13 août, les vieilles enseignes des régiments français furent brûlées en place de Grève, et les drapeaux tricolores seuls admis.

Création des demi-brigades. — 1793. — La loi du 21 février 1793 prescrivit que les régiments prendraient le nom de demi-brigades, et que l'infanterie serait distinguée en infanterie de ligne et infanterie légère. Les demi-brigades de ligne, ou de bataille, devaient être formées par l'amalgame de deux bataillons de volontaires et d'un vieux bataillon ; les demi-brigades légères par l'amalgame de deux bataillons de volontaires et d'un bataillon de chasseurs.

La première demi-brigade fut composée de deux bataillons de volontaires et du premier bataillon du premier régiment. La deuxième demi-brigade reçut le deuxième bataillon du premier régiment avec deux autres bataillons de volontaires. Il en fut de même pour la formation de toutes les demi-brigades, de sorte que les premiers bataillons entrèrent dans la composition des demi-brigades impaires, et les deuxièmes bataillons dans les demi-brigades paires.

Mais cette organisation ne fut définitivement exécutée qu'en vertu d'un décret du 24 janvier 1794. L'infanterie comprenait, à ce moment, 99 régiments d'infanterie de ligne à 2 bataillons, 14 bataillons de chasseurs et plus de 600 bataillons de volontaires nationaux.

Indépendamment des demi-brigades formées

dans les conditions indiquées ci-dessus, on en forma beaucoup d'autres sous diverses dénominations. Ces formations furent nécessitées par suite du désordre de l'administration. Quarante-huit bataillons réguliers, qui auraient dû servir de noyaux à autant de demi-brigades, continuèrent ainsi d'exister sous leurs numéros de régiments.

Demi-brigades de 2e formation. — 1796. — Au bout de quelques mois, la désertion réduisit les effectifs dans de telles proportions que l'on fut amené à détruire l'organisation de 1794 et à remanier à nouveau toute l'infanterie. Un décret du 1er février 1796 ordonna de reprendre les 238 demi-brigades existantes, et les nombreux bataillons d'infanterie régulière ou volontaire qui avaient continué à vivre isolément, et de les refondre en 140 demi-brigades nouvelles, 110 de ligne et 30 légères. Le désordre était si grand partout que l'on ignorait, pour une partie des troupes sur pied, le nom, l'effectif et l'emplacement des corps.

Aussi l'opération du deuxième embrigadement dut-elle être confiée aux généraux commandant les armées, qui seuls étaient en mesure de connaître les éléments qu'ils avaient sous la main. L'administration supérieure se contenta de leur donner la règle suivante :

L'infanterie de l'armée du Nord sera réorganisée en 12 demi-brigades de ligne et 2 demi-brigades légères ;

Celle de l'armée de Sambre-et-Meuse, en 21 demi-brigades de ligne et 5 demi-brigades légères ;

Celle de l'armée de Rhin-et-Moselle, en 21 demi-brigades de ligne et 5 demi-brigades légères ;

Celle de l'armée d'Italie, en 14 demi-brigades de ligne et 6 demi-brigades légères ;

Celle de l'armée des Alpes, en 5 demi-brigades de ligne et 4 demi-brigades légères ;

Celle de l'armée des Côtes-de-l'Océan, en 16 demi-brigades de ligne et 6 demi-brigades légères ;

Enfin, l'infanterie de l'armée de l'Intérieur, en 21 demi-brigades de ligne et 2 demi-brigades légères.

Quant au numérotage des demi-brigades nouvelles, il fut réglé de cette façon, sans avoir égard aux numéros des demi-brigades de 1794 : le n° 1, pour l'infanterie de ligne et pour l'infanterie légère, fut donné à l'armée du Nord ; le n° 2, à l'armée de Sambre-et-Meuse ; le n° 3, à l'armée de Rhin-et-Moselle, et ainsi de suite en recommençant par l'armée du Nord et jusqu'à épuisement du chiffre des demi-brigades déterminé pour chaque armée.

Cette importante et radicale opération, qui créa les vraies demi-brigades de la République, celles de Neuwied, de Zurich et de Hohenlinden, celles de Rivoli, des Pyramides et de Marengo, a été exécutée, en très grande partie, en 1796, et terminée en 1799 (1).

Rétablissement des régiments. — 1803. — Un arrêté des consuls du 24 septembre 1803 supprima la dénomination de demi-brigade, et rétablit celle de régiment. Il fixa à 90 le nombre des régiments, qui eurent, les uns 4, les autres 3 bataillons. Tous les numéros ne furent pas créés ; il resta des vacances, dont quelques-unes ne furent remplies qu'à la fin de l'Empire.

De 1808 à 1813, l'infanterie subit de nombreux accroissements ; 44 régiments de ligne (de 113 à 156) et 6 régiments légers (de 32 à 37) furent formés.

---

(1) *Histoire de l'Infanterie*, général Susane. — Tome I.

En 1809, pour faire face à la cinquième coalition, on forma 30 régiments provisoires, dont 8 actifs, pour l'Allemagne, et 22 dits de réserve pour l'Espagne.

1814. — Le 1er avril 1814, à la chute de l'Empire, l'infanterie se composait de : 35 régiments, jeune et vieille garde, 135 régiments d'infanterie de ligne, 35 régiments d'infanterie légère.

Le 12 mai 1814, une ordonnance royale fixa à 90 le nombre des régiments de ligne et à 15 celui des régiments légers. Les 30 premiers régiments de ligne conservèrent seuls leurs numéros.

Après le retour de l'île d'Elbe, les régiments conservés par l'organisation du 12 mai reprirent leurs numéros.

Création des légions départementales. — 1816. — Après Waterloo, l'armée fut licenciée, et, en 1816, le maréchal Gouvion Saint-Cyr constituait l'infanterie sous la forme de 86 légions départementales, avec leur artillerie légère et des éclaireurs à cheval.

Organisation des nouveaux régiments. — 1820. — En vertu de l'ordonnance royale du 23 octobre 1820, la dénomination de régiment fut rétablie.

L'ordonnance du 27 février 1825 fixa le nombre des régiments d'infanterie à : 6 de garde royale, 64 de ligne, 20 de légère, à 3 bataillons de 8 compagnies, dont 6 de fusiliers, 1 de grenadiers, 1 de voltigeurs.

Le 17 août 1830, création des 65e et 66e de ligne.

Le 18 septembre, création d'un quatrième bataillon par régiment.

Le 29 septembre 1840, le nombre des régiments

de ligne fut porté à 75. Celui des régiments d'infanterie légère à 25.

Le 28 septembre 1840, création de 10 bataillons de chasseurs à pied.

Le 28 octobre 1854, l'infanterie légère fut supprimée en tant que régiments ; les 25 régiments légers prirent la suite des numéros jusqu'à 100, à partir de 75.

1870. — Le 1er janvier 1870, l'infanterie comprenait 8 régiments de la garde, dont 1 de zouaves, 100 régiments de ligne, 21 bataillons de chasseurs, dont 1 de la garde, 3 régiments de zouaves, 3 régiments de tirailleurs algériens, 1 régiment étranger, 3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

Le 14 juillet 1870, un quatrième bataillon fut créé dans chacun des 100 régiments d'infanterie ; de la réunion de ces quatrièmes bataillons, et des compagnies formées ultérieurement avec les évadés des prisons de l'ennemi et les hommes des classes 1869 et 1870, on forma des régiments de marche, dont le dernier portait le n° 91. Il fut aussi formé 30 bataillons de chasseurs à pied de marche.

1871. — Une circulaire ministérielle du 13 mars 1871 décida la fusion entre les régiments de ligne et les régiments de marche correspondants, mais elle ne fut terminée qu'à la fin de septembre.

Les régiments de l'ex-garde devaient fusionner avec les 9 derniers numéros de 92 à 100.

Le 11 mai 1871, les 101e, 102e, 103e, 104e, furent licenciés.

Le 24 juillet 1871, une circulaire ministérielle décida que les 109e, 110e, 113e, 114e, 119e et 135e régiments conserveraient leurs numéros et ne fusionneraient pas ; il fut en même temps créé des régiments

provisoires qui, par décret du 4 avril 1872, devinrent définitifs et prirent les numéros 101 à 108, 111, 112, 115 à 118, 120 à 126.

Un décret du 29 septembre 1873 porta création de 18 régiments d'infanterie, de 127 à 134, et de 136 à 144, obtenus en prélevant 3 compagnies sur chacun des régiments existants, ce qui eut pour effet de constituer l'infanterie à 144 régiments à 3 bataillons de 6 compagnies, plus 3 compagnies de dépôt; 30 bataillons de chasseurs à pied, 4 régiments de zouaves, 3 régiments de tirailleurs algériens, 1 régiment étranger, 3 bataillons d'Afrique.

La loi du 13 mars 1875 maintint ces chiffres en modifiant la constitution du régiment, qui fut formé de 4 bataillons à 4 compagnies, plus 2 de dépôt. L'occupation de la Tunisie amena la formation d'un 4e régiment de tirailleurs algériens, et l'expédition du Tonkin celle d'un 2e régiment étranger.

Enfin la loi du 25 juillet 1887 a augmenté l'infanterie de 18 régiments régionaux à trois bataillons. Les hommes des quatrièmes bataillons et des compagnies de dépôt des anciens régiments ont été versés dans les trois premiers bataillons, et l'on n'a conservé, sur le pied de paix, que le cadre d'officiers et de sous-officiers indispensable, pour reconstituer, au moment de la mobilisation, les compagnies supprimées.

Origine des régiments d'infanterie actuels. — Ainsi que l'on vient de le voir, la chaîne des traditions a été interrompue pour tous les régiments d'infanterie à deux époques de notre histoire, en 1793 et en 1815 ; on pourrait ajouter, à trois époques, si les demi-brigades de première formation avaient eu le temps de se faire une histoire. Au point de vue généalogique, il n'existe donc aucun lien entre les

anciens régiments de la Monarchie, les demi-brigades de la République, et les régiments actuels ; mais il leur reste la communauté du numéro, ou communauté du nom, puisque le numéro tient lieu de nom depuis 1791. Les liens qui résultent de cette communauté de nom sont tels, qu'il ne peut venir à l'esprit d'aucun homme sensé de faire rentrer dans le cadre de l'historique du régiment portant actuellement le n° 38, l'histoire du 34e régiment de l'Empire, dont les débris ont cependant servi à former la légion de Seine-et-Oise et le 38e. Quelle que soit l'illustration du 34e régiment, le n° 34 ne peut avoir aucun écho dans le cœur des soldats du 38e.

La gloire méritée par un régiment est acquise à son nom, et elle rejaillit sur tous ceux qui le portent. Est-il, en effet, un soldat, vraiment digne de ce titre, dont le cœur n'a pas battu d'une noble émotion en lisant dans l'histoire un fait glorieux se rapportant au numéro de son régiment ? Il lui importe peu de savoir d'où sortaient ceux qui illustraient ce numéro ; il lui suffit de savoir qu'il a recueilli leur héritage, et qu'il a, avec le droit d'en être fier, la mission d'en conserver les traditions, et le devoir de les imiter. C'est ainsi que l'ont compris ceux qui dictèrent les inscriptions placées sur nos drapeaux en 1852 et en 1880.

Corps d'infanterie qui ont porté le numéro 38. — Il faut donc que, pour être complète, l'histoire d'un régiment soit celle de tous les corps de la même arme qui ont porté le même numéro. C'est ainsi que l'historique du 38e régiment d'infanterie comprendra l'histoire du vieux régiment qui prit le n° 38 en 1791, celle des demi-brigades de 1794 et de 1796, qui portèrent ce numéro pendant les guerres

de la Révolution, et enfin celle du régiment actuel, qui le reçut en 1820.

Batailles inscrites sur le drapeau. — Les batailles inscrites sur le drapeau du 38e marquent les trois grandes périodes de l'histoire du numéro 38.

L'ancien régiment de la Monarchie, qui devint le 38e régiment d'infanterie en 1791, portait, depuis 1762, le nom de Dauphiné. Il avait successivement porté jusque-là les noms de *Nettancourt*, *Dampierre*, *Chappes*, *d'Humières*, *Charost*, *Béthune*, *Saillans*, *d'Estaing*, *Noailles*, *Custine* et *Saint-Chamond*. Son histoire est des plus glorieuses, et il a de belles pages dans les fastes militaires des XVIIe et XVIIIe siècles. La bataille de *Jemmapes*, inscrite sur le drapeau du 38e, rappelle la dernière victoire à laquelle ce vieux corps ait participé.

L'inscription, sur le même drapeau de la campagne du *Saint-Gothard*, en 1799, et de la bataille de *Mösskirch*, en 1800, rappelle le souvenir des plus beaux faits d'armes de la 38e demi-brigade de ligne. Cette demi-brigade fit avec honneur la campagne de 1796 à l'armée de Rhin-et-Moselle, et celle de 1798 à l'armée d'Helvétie ; elle se montra héroïque dans les campagnes de Suisse et d'Allemagne, en 1799 et 1800, ainsi que dans la malheureuse expédition de Saint-Domingue en 1802.

Enfin le nom de *Zaatcha*, placé à côté des trois premiers, montre que les soldats du 38e de ligne actuel se sont montrés les dignes successeurs des soldats de Turenne et de Lecourbe.

On verra avec regret que le n° 38 ne figure pas parmi les régiments qui firent les glorieuses campagnes du premier Empire. C'est que malheureusement la 38e demi-brigade fut de celles qui furent supprimées en 1803. Le bataillon qu'elle détacha à

Saint-Domingue absorba rapidement toutes ses forces vives. La réduction de ses effectifs motiva le versement des débris du 3e bataillon dans le 7e de ligne, et ceux des 1er et 2e bataillons dans le 37e. Le n° 38 resta vacant jusqu'en 1814.

Après l'abdication de Napoléon, le 11 avril 1814, Louis XVIII réorganisa l'armée. Les 90 régiments de ligne réorganisés furent formés des 111 premiers régiments de l'Empire, qui prirent, suivant leur rang, les numéros de la série naturelle, comblant ainsi les vides qui y existaient. Les régiments de 112 à 156 furent incorporés dans les autres.

Le 40e de ligne prit, par suite de ces dispositions, le n° 38 et reçut les 2e et 3e bataillons du 128e. Son organisation n'était pas encore achevée quand vinrent les Cent-Jours. Le 40e reprit son numéro.

Après le licenciement de l'armée en 1815, les légions départementales qui furent formées étaient numérotées dans l'ordre alphabétique. La légion des Landes était la 38e.

En 1820, la légion de Seine-et-Oise, réorganisée d'après les bases de l'ordonnance du 23 octobre de cette année, devint le 38e régiment de ligne actuel. On verra dans le cours de ce travail quels étaient les corps d'infanterie qui avaient contribué à la formation de cette légion.

Division de l'historique du 38e. — Chacune des quatre premières parties de l'historique du 38e est constituée par l'histoire de l'un des quatre corps qui ont porté le numéro 38.

1re Partie. — *Dauphiné.* — En énumérant les campagnes du régiment de Dauphiné, il nous a paru utile d'entrer dans quelques détails sur l'organisation intérieure du régiment aux diverses époques de

son histoire. Ce sont des détails que tout le monde a lu quelque part, mais il n'est pas inutile de les rappeler pour apprécier exactement les actes et les événements.

La division des chapitres de cette première partie est la conséquence de la diversité des noms portés par le régiment avant l'époque où il prit le n° 38. C'était un glorieux privilège que celui qui attribuait au nom du colonel l'illustration acquise par la valeur et le dévouement de tous les membres de sa famille militaire. Il est juste de le lui conserver.

Qu'il nous soit permis de rendre hommage, ici, au général Susane, qui a consacré sa vie à sauver de l'oubli le glorieux passé de nos anciens régiments, et auquel il faut toujours recourir quand on veut se renseigner sur cette période de notre histoire militaire. C'est dans son histoire de l'ancienne infanterie française que nous avons puisé la plupart des éléments de la première partie. Nous remercions aussi le marquis de Nettancourt, le général comte de Dampierre et le baron de Cabiron, pour l'obligeance avec laquelle ils ont bien voulu nous communiquer les pièces de leurs archives de famille qui intéressent l'histoire du corps.

2e Partie. — *38e demi-brigade de bataille.* — L'histoire de la 38e demi-brigade de bataille est courte et comporte peu de développements.

3e Partie. — *38e demi-brigade de ligne.* — Celle de la 38e demi-brigade de ligne est plus glorieuse et méritait d'être développée avec d'autant plus de soins que cette demi-brigade n'a pas toujours obtenu la récompense de ses services. Par une fatalité malheureuse, la renommée qui, quelquefois, exalte et grandit des faits de peu d'importance, a laissé dans l'oubli la participation de la 38e demi-

brigade à certaines opérations qui méritaient cependant de lui rapporter quelque gloire.

Pendant la campagne de 1796, elle eut le rôle important, mais ingrat, de flanquer la droite de l'armée et de couvrir ses derrières. Un de ses capitaines, nommé *Roux*, accomplit un acte de dévouement analogue à celui qui est attribué au chevalier d'Assas. Ce fait serait absolument tombé dans l'oubli, si un officier du corps, le capitaine Balan, n'avait pris soin de le consigner dans un journal historique des campagnes de la 38e, de 1796 à 1800, qui fut remis au premier consul, en 1802, par le chef de brigade Gauthier.

A la fin de la même campagne, la demi-brigade prend une part très active à la défense de la tête de pont d'Huningue. La preuve en est, non seulement dans la relation du capitaine Balan, mais encore dans les noms de ceux qui y furent tués, et que l'on retrouve, en grand nombre, sur les registres matriculos, avec la date de leur mort. On ne voit néanmoins figurer dans aucun auteur le numéro de la demi-brigade parmi les défenseurs de la tête de pont. Ni Gouvion-Saint-Cyr, ni Jomini, qui énumèrent les corps qui étaient dans Huningue, ne citent la 38e (1).

La campagne la plus remarquable de la 38e demi-brigade est sans contredit celle qu'elle fit en 1799 sous les ordres de Lecourbe. Cette campagne illustra le général et le mit au rang des meilleurs capitaines dans la guerre de montagnes ; mais qui con-

(1) Les erreurs de toutes sortes ne sont d'ailleurs pas rares dans les rapports des généraux de cette époque. C'est ainsi que le rapport du général Desaix, sur la sortie des défenseurs d'Huningue, du 29 janvier, cite deux officiers comme appartenant à la 39e demi-brigade, qui n'était cependant pas représentée à la défense de la tête de pont.

nait les noms des héroïques demi-brigades qui firent la conquête de l'Engadine, prirent et défendirent le Saint-Gothard, et retardèrent la marche de Souvarow assez longtemps pour permettre à Masséna de gagner la bataille de Zurich ? (1)

En 1802, la 38e envoya un bataillon à Saint-Domingue. Ce bataillon emmena, ou attira successivement à lui, ce qu'elle possédait de plus valide et de plus brave ; il lutta, pendant huit mois, contre un ennemi barbare, que favorisaient la supériorité du nombre et les difficultés du terrain, et ne succomba enfin que sous l'influence délétère d'un climat mortel aux Européens. Mais l'expédition ayant été malheureuse, on essaya d'en étouffer le souvenir. On a depuis oublié que les soldats de Saint-Domingue avaient été choisis parmi les meilleurs des vainqueurs de Zurich, d'Hohenlinden, et de Marengo. Les historiens des nombreuses et grandes guerres de cette époque leur consacrent à peine quelques pages. Un seul auteur a donné quelques développements au récit de cette expédition, c'est le général Pamphile Lacroix, dans son *Histoire de la*

---

(1) Cette campagne est si peu connue que nous remarquons, à la page 23 d'une publication, sortie de l'Imprimerie nationale, qui a pour titre : « *Victoires de l'armée française* », la mention suivante : « *16 août* 1799, *Combat du Crispalt, Lecourbe contre les Russes.* » Or, le combat livré par Lecourbe, le 16 août, est celui du lac d'Ober-Alp contre les trois bataillons du régiment autrichien de Kerpen. A cette date, les Russes de Souvarow étaient encore dans les plaines d'Italie, et ceux de Korsakow n'étaient pas encore arrivés à Schaffhouse. Les bataillons de Kerpen prirent bien position sur les flancs du Crispalt pour couvrir la route de Dissentis, mais l'action principale s'étant passée près du lac d'Ober-Alp, Lecourbe donne ce nom au combat, dans son rapport du 30 thermidor an VII (17 août 1799).

L'auteur des *Victoires de l'armée française* commet une erreur semblable, quelques lignes plus bas, en désignant Souvarow comme l'adversaire de Masséna au passage de la Limmat et à la bataille de Zurich.

Révolution de Saint-Domingue (1). Malheureusement, dans le tableau des demi-brigades qui sont représentées par un bataillon à Saint-Domingue, cet auteur n'en oublie qu'une seule, c'est la 38e (2).

4e Partie. — *Légion de Seine-et-Oise et 38e de ligne.* — La quatrième partie comprend l'histoire du 38e de ligne actuel et embrasse toute la période de 1815 à 1888. Le régiment a été mal partagé, sous le rapport des campagnes, pendant cette période. A part une promenade de quelques semaines en Espagne, en 1823, et une autre de quelques jours en Belgique, en 1831, il ne compte, dans ses états de service, avant 1870, qu'un séjour de cinq années en Algérie, de 1845 à 1850. Il est vrai qu'il a su bien employer son temps pendant ces cinq années, et qu'il est rentré en France avec une ample moisson de lauriers.

La déclaration de guerre de 1870 le trouve en Algérie. Il rentre en France au mois d'octobre et prend part aux opérations de l'armée de la Loire et de l'Est. En 1871, il reçoit dans ses rangs un régi-

---

(1) Mémoires pour servir à l'*Histoire de la Révolution de Saint-Domingue*, par Pamphile Lacroix (1819). Si Pamphile Lacroix a oublié la 38e, par contre, il cite la 22e de ligne qui n'a jamais été représentée à Saint-Domingue. Le tableau de la composition du corps expéditionnaire, donné par Pamphile Lacroix, a été copié par Jomini et les auteurs qui ont écrit après lui.

(2) Les développements donnés au récit des campagnes de la 38e demi-brigade paraîtront peut-être trop étendus à quelques-uns ; certains détails, ne se rapportant pas directement à la 38e, sembleront inutiles. Nous ferons seulement remarquer que c'est à dessein que, dans tout le cours de cet historique, nous avons évité de donner au récit la forme d'un journal de marche, afin d'en diminuer la monotonie et la sécheresse. Nous avons pensé que pour permettre au lecteur de lire sans lassitude l'histoire du régiment, il était nécessaire de ne pas l'obliger à recourir à sa mémoire, ou aux auteurs, pour reconstituer le cadre dans lequel se passent les événements.

ment de marche qui a porté le n° 38 de la manière la plus honorable à la première et à la deuxième armée de la Loire, ainsi qu'à celle de Versailles. Malheureusement ce régiment est, comme la 38e demi-brigade, victime d'un de ces oublis qu'il est d'autant plus difficile de réparer qu'ils sont nécessaires à la conservation d'une légende. Le 9 novembre, le 38e de marche pénètre le premier dans le village de Coulmiers, et entraîne par son exemple les corps voisins. Trois mille officiers et soldats du régiment sont les témoins et les acteurs d'un fait que le rapport officiel passe sous silence. Le rapport du colonel disparaît. Le corps, qui, pour avancer, a eu besoin d'être entraîné par le 38e, recueille l'honneur du succès obtenu. Ceux qui ont le droit de protester négligent de le faire, pensant qu'il suffit à un cœur loyal de faire simplement et bravement son devoir ; ils oublient que c'est aux survivants qu'il appartient de faire rendre à la mémoire de ceux qui sont morts pour la patrie et le drapeau tout l'honneur qui lui est dû. Les omissions du rapport officiel sur la bataille de Coulmiers n'ont d'ailleurs pas empêché le 38e de marche de laisser, sur le champ de bataille de Loigny, cinq officiers tués, douze blessés et 1,200 hommes tués ou blessés.

5e Partie. — Divers appendices constituent la 5e partie. On y retrouvera les états de services des colonels, les noms des officiers qui composaient le régiment aux principales époques de son existence, une liste complète des officiers qui ont servi dans le 38e actuel depuis 1840, la liste des officiers et soldats tués à l'ennemi, et divers renseignements sur les garnisons, le recrutement du régiment, etc. Les pièces justificatives et tous les documents qui n'ont pas pu trouver place dans le corps de l'historique

figurent dans les notes qui accompagnent chacune des parties.

En écrivant ces pages destinées à rappeler le souvenir des services rendus à la patrie par nos devanciers, nous avons appris à aimer davantage le numéro que nous nous honorons de porter; notre but serait rempli s'il en était ainsi pour tous nos camarades du régiment. C'est à eux que nous dédions cet historique, ainsi qu'à tous les braves, officiers, sous-officiers et soldats, qui ont combattu sous le drapeau du 38e.

PHILIPPE COMTE DE NOAILLES
DUC DE MOUCHY
Colonel du Régiment de Noailles-Infanterie
DE 1734 A 1744
MARÉCHAL DE FRANCE EN 1775

PREMIÈRE PARTIE

DAUPHINÉ

1629-1795

OUVRAGES CONSULTÉS

Histoire de l'Infanterie française, par le général Susane.

Histoire de Louvois, par Camille Rousset.

Histoire de l'armée et de tous les régiments, par Pascal.

Archives historiques du ministère de la guerre (1792-1794).

Notes manuscrites du colonel Brahaut.

Les guerres sous Louis XV, par le général Pajol.

Archives des familles de Nettancourt, de Dampierre, de La Gardiolle, etc.

CHAPITRE PREMIER

NETTANCOURT

1629-1652

Origine du régiment de Nettancourt. — Le régiment qui portait le nom de Dauphiné depuis 1762, et qui prit le n° 38 en 1791, comptait parmi les plus anciens et les plus illustres de la Monarchie. Son illustration date de l'époque où il s'appelait Nettancourt, et servait sous les ordres de Turenne ; elle s'est perpétuée et a brillé d'un vif éclat sous les noms de Dampierre, Charost, Noailles et Saint-Chamond. Son ancienneté datait de 1629, mais cette date est postérieure à sa première levée ; elle marque seulement l'époque de son admission définitive parmi les régiments entretenus. Il prenait rang, en effet, d'après les principes posés par l'ordonnance du 26 mars 1670, entre le régiment du maréchal de Turenne, dont l'ancienneté remontait au 17 janvier 1625, et le régiment de l'Isle-de-France qui datait du 26 octobre 1629.

C'est au moment où Louis XIII armait contre le duc de Savoie, pour assurer à Charles de Gonzague la succession du duc de Mantoue, que le régiment fut mis sur pied. Il fut formé de dix compagnies de cent hommes chacune, qui furent levées à la fin de 1628 ou au commencement de 1629. Son fondateur et premier mestre de camp fut *Louis II de Nettancourt*, gentilhomme de la Champagne, qui, depuis

1615, servait dans les armées royales comme capitaine ou mestre de camp (1). Il fut recruté parmi les anciens soldats des compagnies précédemment levées par le mestre de camp et son frère, Claude de Nettancourt de Villers, et aussi parmi les survivants des compagnons d'armes de leur père, Louis I de Nettancourt, qui avait pris une part active aux guerres d'Henri IV, et avait commandé, au nom de ce prince, la garnison du château de Sedan.

Pendant l'année 1629, le régiment tint garnison dans les places de la Champagne. A la fin de cette campagne, il fut maintenu sur pied et admis au nombre des régiments permanents. C'est aux services rendus par Louis de Nettancourt et sa famille que le régiment dut cette faveur.

Organisation des régiments et des compagnies au XVII^e^ siècle. — Au commencement du XVII^e^ siècle, un régiment se composait d'un nombre indéterminé de compagnies. Ce nombre était en général au-dessus de 5 et ne dépassait pas 30. Le personnel d'une compagnie comportait : un capitaine, un lieutenant, un enseigne, un fourrier, deux sergents, quatre caporaux, un fifre, un tambour et un nombre variable de soldats.

Recrutement. — Le capitaine était propriétaire de sa compagnie et l'administrait comme il l'entendait. En recevant sa commission il s'engageait à fournir au roi un certain nombre d'hommes en état de servir, habillés, équipés et armés. Il recevait pour chaque homme reconnu propre au service, d'abord une pri-

(1) Voir la note 1, à la fin de la première partie, pour ce qui concerne la maison de Nettancourt et les origines du régiment.

me de levée, puis une solde journalière. Tous les deux mois un commissaire des guerres dressait les états de solde d'après le nombre d'hommes présents à sa revue.

Les enrôlements se faisaient par les soins du capitaine et de ses agents. La durée des engagements était variable, et ce ne fut que quelques années plus tard qu'une ordonnance royale fixa à quatre années la moindre durée du service.

Habillement et armement. — L'État ne fournissant pas l'habillement, chaque capitaine était maître d'agir suivant sa fantaisie. Toutefois, comme il était reconnu par tous que l'obligation du costume militaire était le meilleur moyen d'assurer la discipline, et de relever les sentiments du soldat, les capitaines, soucieux de la bonne tenue de leur compagnie, mettaient une certaine uniformité dans le costume de leurs hommes.

On avait d'abord vu des compagnies dont tous les hommes portaient une manche aux couleurs du capitaine. Plus tard l'écharpe avait remplacé la manche. Le régiment de Nettancourt adopta l'écharpe verte, probablement en souvenir des liens qui le rattachaient à la Lorraine, car une partie des terres de la maison de Nettancourt relevait du duc de Lorraine.

La liberté laissée au costume ne s'étendait pas à l'armement. Le capitaine était tenu de se conformer aux ordonnances qui fixaient la longueur des épées et des piques, et le calibre des mousquets.

Les compagnies comprenaient à la fois des piquiers et des mousquetaires. Lorsque Nettancourt fut créé, le mousquet avait, en effet, définitivement pris la place de l'arquebuse. Le nombre des hommes armés du mousquet ou de la pique, dans une compagnie, était variable. Ce n'est que quelques années plus

tard que le nombre des piquiers fut fixé à vingt. En 1641, les compagnies de Nettancourt étaient composées, pour les deux tiers, de mousquetaires, et d'un tiers de piquiers (1).

Les officiers et les bas-officiers étaient armés et équipés comme les piquiers. Seulement les officiers portaient une arme plus courte et plus légère que la pique, l'esponton. Les sergents avaient la hallebarde.

Cadres du régiment et rang des compagnies. — Il n'y avait encore, à proprement parler, qu'un seul officier supérieur, le mestre de camp. Il possédait personnellement une compagnie, commandée par un capitaine qui prenait le titre de lieutenant de la mestre de camp. Cette compagnie n'était que la seconde du régiment. Celle qui marchait la première était la compagnie colonelle, qui appartenait au colonel général de l'infanterie. Celui-ci avait toujours une compagnie à lui dans un régiment entretenu, quel que soit le nombre des compagnies. Le capitaine qui la commandait était revêtu du titre de lieutenant de la colonelle ou, par abréviation, de lieutenant-colonel. Le premier lieutenant-colonel du régiment de Nettancourt fut Claude de Nettancourt de Villers, frère du mestre de camp.

Le plus ancien capitaine prenait le titre de sergent-major, et était chargé, en garnison, de l'instruction, de la discipline, et de commander le service. En campagne, il veillait à ce que chaque compagnie prenne sa place dans l'ordre de bataille et les bivouacs, assurait l'ordre dans les convois, et la police

(1) Lettre du 7 mars 1641 par laquelle le mestre de camp Claude de Nettancourt s'engage à amener, au rendez-vous général de l'armée, dix compagnies en armes et prêtes au service. (*Copie. — Archives de Nettancourt.*)

dans les camps. Il fut remplacé par le major, lorsque ce grade fut créé. Toutes les autres compagnies suivaient dans l'ordre d'ancienneté de leur capitaine.

Rang des régiments entre eux. — Les régiments eux-mêmes prenaient rang entre eux d'après la date de leur levée et se primaient, en toute occasion, d'après leur ancienneté. Les plus anciens avaient droit aux postes d'honneur dans les combats, marchaient en tête des colonnes d'assaut, et choisissaient leurs quartiers.

Drapeaux. — Chaque compagnie avait son drapeau, mais la compagnie colonelle avait seule le drapeau blanc. C'était, dans les troupes entretenues, l'insigne de l'autorité du colonel général (1). Les autres compagnies avaient le drapeau du régiment, ou enseigne d'ordonnance, qui était aux couleurs du mestre de camp.

Drapeau de Nettancourt. — Le drapeau du régiment de Nettancourt avait la croix blanche avec deux quartiers rouges et deux quartiers verts (2).

La croix blanche était commune à tous les régiments d'infanterie français, et figurait sur nos drapeaux depuis le commencement du XVIe siècle ; pendant les guerres de religion, elle fut la marque distinctive des enseignes des royaux et des catholiques (3). Le

(1) Il n'y avait de compagnie colonelle que dans les régiments permanents.

(2) D'après les titres qui se trouvent aux *Archives de Nettancourt*.

(3) On donne aussi à la croix blanche l'origine suivante : A l'établissement des milices, ces troupes, lorsqu'elles étaient convoquées, marchaient sous la conduite du curé portant la bannière de la paroisse, surmontée d'une croix ; petit à petit, les enseignes se modifièrent,

tard que le nombre des piquiers fut fixé à vingt. En 1641, les compagnies de Nettancourt étaient composées, pour les deux tiers, de mousquetaires, et d'un tiers de piquiers (1).

Les officiers et les bas-officiers étaient armés et équipés comme les piquiers. Seulement les officiers portaient une arme plus courte et plus légère que la pique, l'esponton. Les sergents avaient la hallebarde.

Cadres du régiment et rang des compagnies. — Il n'y avait encore, à proprement parler, qu'un seul officier supérieur, le mestre de camp. Il possédait personnellement une compagnie, commandée par un capitaine qui prenait le titre de lieutenant de la mestre de camp. Cette compagnie n'était que la seconde du régiment. Celle qui marchait la première était la compagnie colonelle, qui appartenait au colonel général de l'infanterie. Celui-ci avait toujours une compagnie à lui dans un régiment entretenu, quel que soit le nombre des compagnies. Le capitaine qui la commandait était revêtu du titre de lieutenant de la colonelle ou, par abréviation, de lieutenant-colonel. Le premier lieutenant-colonel du régiment de Nettancourt fut Claude de Nettancourt de Villers, frère du mestre de camp.

Le plus ancien capitaine prenait le titre de sergent-major, et était chargé, en garnison, de l'instruction, de la discipline, et de commander le service. En campagne, il veillait à ce que chaque compagnie prenne sa place dans l'ordre de bataille et les bivouacs, assurait l'ordre dans les convois, et la police

(1) Lettre du 7 mars 1641 par laquelle le mestre de camp Claude de Nettancourt s'engage à amener, au rendez-vous général de l'armée, dix compagnies en armes et prêtes au service. (*Copie. — Archives de Nettancourt.*)

dans les camps. Il fut remplacé par le major, lorsque ce grade fut créé. Toutes les autres compagnies suivaient dans l'ordre d'ancienneté de leur capitaine.

Rang des régiments entre eux. — Les régiments eux-mêmes prenaient rang entre eux d'après la date de leur levée et se primaient, en toute occasion, d'après leur ancienneté. Les plus anciens avaient droit aux postes d'honneur dans les combats, marchaient en tête des colonnes d'assaut, et choisissaient leurs quartiers.

Drapeaux. — Chaque compagnie avait son drapeau, mais la compagnie colonelle avait seule le drapeau blanc. C'était, dans les troupes entretenues, l'insigne de l'autorité du colonel général (1). Les autres compagnies avaient le drapeau du régiment, ou enseigne d'ordonnance, qui était aux couleurs du mestre de camp.

Drapeau de Nettancourt. — Le drapeau du régiment de Nettancourt avait la croix blanche avec deux quartiers rouges et deux quartiers verts (2).

La croix blanche était commune à tous les régiments d'infanterie français, et figurait sur nos drapeaux depuis le commencement du XVIe siècle ; pendant les guerres de religion, elle fut la marque distinctive des enseignes des royaux et des catholiques (3). Le

(1) Il n'y avait de compagnie colonelle que dans les régiments permanents.

(2) D'après les titres qui se trouvent aux *Archives de Nettancourt*.

(3) On donne aussi à la croix blanche l'origine suivante : A l'établissement des milices, ces troupes, lorsqu'elles étaient convoquées, marchaient sous la conduite du curé portant la bannière de la paroisse, surmontée d'une croix ; petit à petit, les enseignes se modifièrent.

tard que le nombre des piquiers fut fixé à vingt. En 1641, les compagnies de Nettancourt étaient composées, pour les deux tiers, de mousquetaires, et d'un tiers de piquiers (1).

Les officiers et les bas-officiers étaient armés et équipés comme les piquiers. Seulement les officiers portaient une arme plus courte et plus légère que la pique, l'esponton. Les sergents avaient la hallebarde.

Cadres du régiment et rang des compagnies. — Il n'y avait encore, à proprement parler, qu'un seul officier supérieur, le mestre de camp. Il possédait personnellement une compagnie, commandée par un capitaine qui prenait le titre de lieutenant de la mestre de camp. Cette compagnie n'était que la seconde du régiment. Celle qui marchait la première était la compagnie colonelle, qui appartenait au colonel général de l'infanterie. Celui-ci avait toujours une compagnie à lui dans un régiment entretenu, quel que soit le nombre des compagnies. Le capitaine qui la commandait était revêtu du titre de lieutenant de la colonelle ou, par abréviation, de lieutenant-colonel. Le premier lieutenant-colonel du régiment de Nettancourt fut Claude de Nettancourt de Villers, frère du mestre de camp.

Le plus ancien capitaine prenait le titre de sergent-major, et était chargé, en garnison, de l'instruction, de la discipline, et de commander le service. En campagne, il veillait à ce que chaque compagnie prenne sa place dans l'ordre de bataille et les bivouacs, assurait l'ordre dans les convois, et la police

(1) Lettre du 7 mars 1641 par laquelle le mestre de camp Claude de Nettancourt s'engage à amener, au rendez-vous général de l'armée, dix compagnies en armes et prêtes au service. (*Copie. — Archives de Nettancourt.*)

dans les camps. Il fut remplacé par le major, lorsque ce grade fut créé. Toutes les autres compagnies suivaient dans l'ordre d'ancienneté de leur capitaine.

Rang des régiments entre eux. — Les régiments eux-mêmes prenaient rang entre eux d'après la date de leur levée et se primaient, en toute occasion, d'après leur ancienneté. Les plus anciens avaient droit aux postes d'honneur dans les combats, marchaient en tête des colonnes d'assaut, et choisissaient leurs quartiers.

Drapeaux. — Chaque compagnie avait son drapeau, mais la compagnie colonelle avait seule le drapeau blanc. C'était, dans les troupes entretenues, l'insigne de l'autorité du colonel général (1). Les autres compagnies avaient le drapeau du régiment, ou enseigne d'ordonnance, qui était aux couleurs du mestre de camp.

Drapeau de Nettancourt. — Le drapeau du régiment de Nettancourt avait la croix blanche avec deux quartiers rouges et deux quartiers verts (2).

La croix blanche était commune à tous les régiments d'infanterie français, et figurait sur nos drapeaux depuis le commencement du XVIe siècle ; pendant les guerres de religion, elle fut la marque distinctive des enseignes des royaux et des catholiques (3). Le

(1) Il n'y avait de compagnie colonelle que dans les régiments permanents.

(2) D'après les titres qui se trouvent aux *Archives de Nettancourt*.

(3) On donne aussi à la croix blanche l'origine suivante : A l'établissement des milices, ces troupes, lorsqu'elles étaient convoquées, marchaient sous la conduite du curé portant la bannière de la paroisse, surmontée d'une croix ; petit à petit, les enseignes se modifièrent,

[illegible] était la couleur des Nettancourt, dont l'écusson [illegible] au chevron d'or. Le vert, couleur de la maison de Lorraine, rappelait l'origine particulière du régiment, recruté en partie sur les terres du duc de Lorraine, et en partie sur le territoire de la Champagne. C'est probablement pour un motif analogue que le drapeau du régiment de Champagne était vert (1).

L'enseigne était l'officier chargé de porter le drapeau de la compagnie dans toutes les actions de guerre. Dans tout autre moment il remplissait les fonctions de deuxième lieutenant, et le drapeau était porté par un sergent.

Les drapeaux étaient très grands, quatre fois au moins plus grands que ceux aujourd'hui en usage dans l'infanterie. Cette taille et la diversité de leurs couleurs, qui les faisaient distinguer de très loin, témoignaient le désir des troupes de ce temps de bien constater leur personnalité (2).

Formations tactiques. — Le régiment, soit dans l'ordre de bataille, soit dans l'ordre en colonne, se développait en autant de carrés pleins qu'il y

---

mais la croix resta d'abord sur la hampe, puis fut transportée sur l'enseigne elle-même, de façon à la diviser en quatre quartiers. Toute l'infanterie a eu cette croix sur ses drapeaux jusqu'à la Révolution, mais la cavalerie ne l'a jamais eue, l'origine de cette arme remontant au service de la féodalité, et n'étant pas la même que celle de l'infanterie (Historique du 42e d'infanterie) (Etude historique du comte de Bouillé sur les drapeaux français).

(1) En 1669, le vert et le rouge devinrent les couleurs du régiment du Roi par suite de la fusion de ce régiment avec le régiment de Lorraine, levé par un prince de la maison de Lorraine en 1575. Le rouge était la couleur du Roi, le vert, celle de Lorraine.

(2) 2m,50 sur 2 mètres jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Ils furent ensuite réduits à 1m,65.

avait de compagnies, et ces carrés comptaient par conséquent 8 ou 10 hommes de hauteur. Les compagnies conservaient entre elles un intervalle égal à leur front. Dans les engagements sérieux chaque régiment ne formait, le plus souvent, qu'un seul bataillon plein, dont la profondeur variait suivant l'effort à supporter, ou suivant l'étendue du terrain à occuper. Le colonel se plaçait en avant du bataillon, armé de toutes pièces, bourguignotte en tête et pique en main. Les capitaines, armés de la même manière, prenaient place sur le front du bataillon, les enseignes au milieu, les lieutenants en queue, et les sergents sur les flancs. Le sergent-major, à cheval et armé d'un bâton, circulait dans les rangs, en arrière et sur les flancs, pour veiller à ce que chacun tienne sa place.

On commençait, à cette époque, à ne plus compter l'infanterie dans les armées que par le nombre de bataillons. Chaque régiment était, pour la campagne, divisé en bataillons, deux ou trois, suivant le nombre de ses compagnies. Les bataillons étaient commandés par les plus anciens capitaines.

Guerre de Trente ans. — 1631-1648. — Le régiment de Nettancourt est cité pour la première fois au siège de la citadelle de Verdun, en 1631. En 1633, il est au siège de Nancy. Le nombre de ses compagnies est porté à douze, de cent hommes chacune. En 1634, il est à la prise de Bitche. Cette année-là, la France déclara ouvertement la guerre à l'empereur d'Allemagne et à l'Espagne. Nettancourt occupa seul Manheim, et y tint bon contre les Impériaux. Il était fort en ce moment de quinze compagnies.

En 1635, Nettancourt prend part à la défaite du duc de Lorraine, à Fresch, en Alsace ; il fait ensuite

partie de l'armée du cardinal de La Valette et de Bernard de Weimar, qui se porte au secours de Mayence assiégé par les Impériaux. Il est à la fameuse retraite de Mayence, et on le voit toujours à l'arrière-garde, tenant tête à l'ennemi avec une vigueur remarquable. Quelques jours plus tard, il reprend l'offensive et donne la chasse aux troupes du général Gallas, qui ont pénétré jusqu'aux confins de la Champagne.

Siège de Saverne. — 1636. — En 1636, le régiment fut augmenté de cinq compagnies (1). Il se signala au ravitaillement de Colmar et d'Haguenau, et au siège de Saverne. Louis de Nettancourt est blessé d'une mousquetade au cou à l'assaut de cette ville. L'année suivante, il passa en Flandre et prit part, sous les ordres du cardinal de La Valette, aux sièges de Landrecies, de Maubeuge et de la Chapelle, ainsi qu'à la défense de Maubeuge.

Claude de Nettancourt de Villers, 2e mestre de camp. — 1638. — Au commencement de 1638, Louis de Nettancourt céda le régiment à son frère Claude de Nettancourt de Villers. Ce dernier fut remplacé, dans son emploi de lieutenant-colonel, par François d'Ernecourt, baron de Montreuil, qui ne jouit pas longtemps de sa charge (2). Quelques jours

---

(1) Ainsi qu'il résulte d'un brevet de capitaine, en date du 26 février 1636, accordé par le roi Louis XIII à René de Nettancourt, fils du lieutenant-colonel Claude de Nettancourt, dans lequel il est dit que le roi veut augmenter le régiment de Nettancourt de cinq compagnies, afin qu'avec les quinze dont il est déjà composé, il soit porté à vingt enseignes de cent hommes chacune. (*Original. — Archives de Nettancourt.*)

(2) Le brevet de M. d'Ernecourt est du 1er mars; il porte que cet officier est nommé par Louis XIII à la charge de lieutenant-colonel,

après, étant au siège de Saint-Omer, le régiment fut chargé de la garde de deux redoutes sur la gauche du Nieulet ; vivement attaqué, il fit une brillante résistance : la première de ces redoutes fut cependant emportée par l'ennemi après la mort du lieutenant-colonel d'Ernecourt et du capitaine Desforges ; la seconde, qui était défendue par Claude de Nettancourt, fut conservée.

A la fin de 1638, le régiment retourna en Lorraine ; il se trouva à la prise de Blamont et de Lunéville, et se mit en route, le 26 novembre, sous les ordres de Guébriant, pour rallier l'armée de Bernard de Weimar, occupée au siège de Brisach. Après la prise de cette place, il fut mis en garnison à Kreusnach. A partir de cette époque, sa destinée fut liée à celle des troupes weymariennes, qui, à la mort de Bernard de Weimar, survenue en 1639, passèrent au service de France, et furent placées sous le commandement de Guébriant.

Dans les premiers jours de janvier 1640, il se trouva à ce passage du Rhin, devenu célèbre, moins par la résistance qu'opposa l'ennemi, que par ses difficultés matérielles ; il fallut, pour l'effectuer, huit jours et huit nuits aux troupes françaises dépourvues de ponts, et n'ayant que trente petits bateaux.

En 1641, le régiment comptait 20 compagnies. Claude de Nettancourt en amena dix, de 60 hommes chacune, au rendez-vous général de l'armée, le 15 avril de cette année (1).

---

vacante par la nomination de M. de Villers-Nettancourt au grade de mestre de camp. Il était beau-frère de Louis et de Claude de Nettancourt. (*Archives de Nettancourt.*)

(1) Lettre de Claude de Nettancourt, en date du 7 mars 1641 (*Archives de Nettancourt*). Au commencement de cette année, quatre compagnies seulement étaient sur pied, formant un effectif total de

Bataille de Kampen. — 1642. — Le 17 janvier 1642, Nettancourt prit une part glorieuse à la défaite des Impériaux à Kampen ; le lieutenant-colonel Maillart de la Gruyère, qui y montra une valeur extraordinaire, reçut du Roi, à cette occasion, le brevet d'une pension de 2,000 livres.

Louis de Nettancourt de Villers, 3e mestre de camp. — Dans le courant de la même année, Claude de Nettancourt se démit du régiment en faveur de son fils Louis.

En 1643, Nettancourt ouvrit la tranchée devant Rothweil et fit des prodiges à l'assaut du 17 novembre. Rothweil capitula le 19. Malheureusement le maréchal de Guébriant, mortellement blessé, fut remplacé par le comte de Rantzaw, qui se laissa surprendre à Tutlingen par le duc de Lorraine et le général Mercy. La défaite fut complète ; Rantzaw et tous les officiers généraux, l'artillerie et les équipages, tombèrent entre les mains du vainqueur. L'armée dut évacuer la Souabe, et Nettancourt fut chargé de la difficile mission de couvrir la retraite. Pendant cette opération, l'un de ses capitaines, M. d'Augers, déjà signalé lors du siège de Rothweil pour avoir soutenu, à lui seul, l'effort d'une compagnie ennemie qui cherchait à pénétrer dans la tranchée, réussit, de concert avec le lieutenant-colonel de la Gruyère, à sauver le convoi des blessés attaqué par la cavalerie ennemie.

Bataille de Fribourg. — 1644. — Turenne fut

---

115 hommes ; elles étaient en garnison dans les environs de Metz. Le
stre de camp s'engage à retenir à tout capitaine, dont la compagnie
a inférieure à cinquante-sept hommes, la somme de 30 livres pour
ea homme manquant. Si une compagnie compte moins de qua-
t hommes, le capitaine sera cassé.

aussitôt envoyé pour réparer ce désastre et prendre le commandement des troupes weymariennes. Il contint l'armée de Merçy en attendant les secours amenés par Condé. La réunion des troupes commandées par ces deux grands capitaines permit de reprendre l'offensive. Ils attaquèrent, le 5 août, les retranchements dans lesquels les Bavarois s'étaient fortifiés autour de Fribourg, en Brisgaw. La bataille dura 4 jours et coûta aux Français 6,000 hommes tués et blessés, le tiers de leur effectif. Merçy laissa de son côté, sur le champ de bataille, 9,000 hommes, son artillerie et ses équipages. Les pertes de Nettancourt furent considérables; le lieutenant-colonel de la Gruyère fut du nombre des blessés.

Après la victoire de Fribourg, Condé vint mettre le siège devant Philippsbourg. Son infanterie était réduite à 5,000 hommes, et il n'avait que dix pièces de siège à opposer à l'artillerie de la place, forte de cent pièces de canon. Après onze jours seulement de tranchée ouverte, le général Bamberg, qui commandait la garnison, fit battre la chamade et se rendit.

Nettancourt fut ensuite détaché sous les ordres de Turenne pour faire la conquête de Worms et de Mayence. Puis, sous les ordres du marquis d'Aumont, il fit le siège de Landau. La fin de cette campagne fut encore marquée par la prise de Manheim, celle de Neustadt et du château de Kreusnach, où périt le capitaine Fleur d'Epine. Nettancourt passa l'hiver à Kreusnach.

Au mois d'avril 1645, le régiment prit part à l'assaut de Gemersheim et à la prise de Stuttgard. Ces premiers succès furent interrompus par la défaite de Marienthal, où le brave la Gruyère se fit tuer. Après ce désastre, Turenne se replia sur les Etats du Landgrave de Hesse pour y reformer son armée en attendant l'arrivée de Condé. Dès que ce prince eut

[illegible] de l'armée. Nettancourt fut [illegible] du maréchal de Gramont, à [illegible] celle de Rothembourg. [illegible]

[illegible] Nordlingen. Nettancourt faisait [illegible] sous les ordres du comte [illegible] avec les régi[illegible] Walloniandais, aux efforts de [illegible], victorieuse du maréchal de [illegible] qu'il éprouva dans cette jour[illegible] inactif pendant la campagne

[illegible] de Nettancourt reprend le commandement du régiment. 1648. — L'année suivante, [illegible] de Tubingen. [illegible] [illegible] prit ses quartiers d'hiver sur le [illegible] Nettancourt étant mort cet hiver, le [illegible] après par son père en vertu d'un [illegible] du 26 janvier 1648. Mais Louis [illegible] le camp, ne l'entendit pas ainsi, et, [illegible] le conseil de la reine régente [illegible] de Nettancourt de remettre le [illegible] du régiment à son frère, qui en [illegible] la première levée pour le service [illegible]

[illegible] du traité de Westphalie, Nettan[illegible] des bords du R[illegible]

[illegible]

langue allemande. L'Allemagne était en effet, à cette époque, le pays qui fournissait le plus de soldats mercenaires. Les troupes de cette nation passaient avec une facilité extrême d'un drapeau sous un autre, et ne se piquaient pas de fidélité. Il arrivait souvent que la garnison d'une place assiégée mettait, comme condition de la reddition, son entrée au service des vainqueurs, surtout lorsque ceux-ci étaient commandés par un général réputé heureux. C'est ainsi que, dans les dernières campagnes, les garnisons de Wimpfen, de Rothembourg, de Nordlingen, de Dunkespiel, et d'un grand nombre d'autres petites places, passèrent au service de la France, et contribuèrent à combler les vides que les batailles de Marienthal et de Nordlingen avaient faits dans les régiments de l'armée de Turenne.

La signature de la paix avec l'empereur et les princes allemands fit licencier un grand nombre de régiments. Nettancourt devait être de ce nombre en raison de son recrutement ; mais le mestre de camp ayant, paraît-il, annoncé l'intention de conduire son régiment au duc de Lorraine (1), Mazarin consentit à le mettre sur le pied d'égalité avec les troupes weymariennes et suédoises, qui composaient la majeure partie de l'armée entretenue par la France au-delà du Rhin, et avec lesquelles il combattait depuis dix ans. Le régiment obtint, en outre, la paye étrangère qu'il conserva jusqu'à l'année 1687. Il y a lieu d'ajouter que Nettancourt avait refusé de se joindre à Turenne quand il se jeta dans le parti de la Fronde. Il est aussi permis de croire que l'on tint compte des services de Louis de Nettancourt,

(1) *Histoire de l'ancienne Infanterie française*, Susane. — Tome III, page 435.

qui était maréchal de camp depuis 1638, et qui avait maintes fois reçu des témoignages de considération de la part de la régente.

Guerre de la Fronde. — Après avoir pris part au siège de Condé, le régiment fut placé sous les ordres du maréchal de Plessis-Pralin. Il se trouva, à Réthel, le 15 décembre 1650, en présence de son ancien général, qui commandait une armée de rebelles et d'Espagnols. La valeur des troupes royales eut raison des habiles dispositions de Turenne. Vingt drapeaux, quatre-vingt-quatre étendards et 1,000 prisonniers restèrent entre les mains du maréchal de Plessis-Pralin. Le capitaine Claude de Nettancourt, fils du mestre de camp, fut tué dans ce combat.

En 1652, Turenne, s'étant raccommodé avec Mazarin, fut placé à la tête de l'armée royale réunie auprès d'Orléans ; il y retrouva le régiment de Nettancourt. Celui-ci prend part à la surprise du faubourg d'Etampes et au siège de cette place. Il est ensuite au combat du faubourg Saint-Antoine et à celui de Villeneuve-Saint-Georges. Dans cette dernière affaire, Nettancourt combat à l'arrière-garde avec beaucoup de résolution et arrête les troupes du duc de Lorraine, dont l'armée cernait le camp de Turenne. Ce fut le dernier combat dans lequel le régiment figura sous ce nom, car Louis de Nettancourt mourut à la fin de cette année (1).

---

(1) D'après la généalogie de 1667, Louis de Nettancourt aurait été fait lieutenant-général en 1650, mais la date de son brevet n'est pas indiquée. A cette époque les maréchaux de camp et les lieutenants-généraux pouvaient conserver la propriété de leur régiment. Ce n'est que sous Louvois que les colonels furent obligés de se défaire de leur regiment au moment de leur nomination au grade d'officier général.

CHAPITRE II

DAMPIERRE

1652-1689

Henri de Dampierre, 4e mestre de camp. — Le 16 décembre 1652, le régiment fut donné au comte Henri de Dampierre. Son drapeau fut modifié : le rouge, qui était la couleur particulière des premiers mestres de camp, disparut, et les quatre quartiers furent verts. Pour le distinguer du drapeau du régiment de Champagne, chacun des quartiers fut marqué d'un losange blanc. La cravate était blanche et les cordons rouge et or. Ce drapeau ne subit aucun changement jusqu'en 1791.

Le régiment fit, en 1653, sous les ordres du nouveau mestre de camp, les sièges de Vervins, Réthel, Mouzon et Sainte-Menehould. Il se signala au dernier de ces sièges, le 23 novembre, en emportant une demi-lune, et en mettant, le même jour, dans une affreuse déroute un gros corps de cavalerie du prince de Condé, qui voulait le forcer dans ses quartiers.

Siège de Stenay. — 1654. — Dampierre resta en garnison dans Sainte-Menehould jusqu'à l'ouverture de la campagne de 1654. Il fut alors employé, sous les ordres de Fabert, au siège de Stenay. Cette place était, après Sedan, la meilleure de la Meuse ; elle était défendue par huit cents Espagnols et sept cents Français, du parti de Condé, commandés par le comte

de Chamilly, le père du futur défenseur de Grave. Les assiégeants formaient un corps de 4,000 hommes. Pendant trente-trois jours de tranchée ouverte, les assiégés exécutèrent avec vigueur des sorties répétées, et causèrent des pertes sensibles aux troupes royales. Le roi vint plusieurs fois de Sedan au camp pour assister aux attaques. La place se rendit le 6 août.

En quittant Stenay, Dampierre rejoignit le corps du maréchal de La Ferté, et prit part à l'attaque des lignes espagnoles devant Arras. Au mois d'octobre il assistait à l'investissement de Clermont en Argonne, et avait son quartier au village d'Ozeuille. Après la prise de cette ville, il retourna à Sainte-Menehould où il passa l'hiver.

En 1655, le régiment est de nouveau sous les ordres de Turenne et fait le siège de Landrecies, où le mestre de camp est blessé. La même année il est à la prise de Condé et de Saint-Ghislain.

Il partage en 1656 le désastre de l'armée devant Valenciennes, désastre qui fut dû surtout à la présomption du maréchal de La Ferté.

Siège de Montmédy. — 1657. — L'année suivante, Dampierre fit le siège de Montmédy qui ne se rendit qu'après deux mois de tranchée ouverte. Le comte de Dampierre y fut blessé plusieurs fois, et se signala deux fois en repoussant, à la tête de son régiment, les ennemis qui tentèrent de détruire les travaux d'approche.

En 1658, le régiment assista à la bataille des Dunes et fit, sous les ordres du maréchal de La Ferté, le siège de Gravelines, qui coûta aux assiégeants huit ou neuf cents tués ou blessés. La prise d'Oudenarde et le siège d'Alost, où le comte de Dampierre eut le commandement de toutes les troupes d'infan-

terie et de cavalerie, terminèrent la campagne. Le régiment demeura en garnison à Oudenarde jusqu'au 25 février 1660, jour de la remise de cette place aux Espagnols, en vertu du traité des Pyrénées.

Rang du régiment en 1660. — Au moment où cette longue guerre se terminait, la France avait sur pied 157 régiments d'infanterie. Dampierre était le vingt-huitième par rang d'ancienneté.

Après son mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche, qui semblait assurer une longue paix, Louis XIV licencia la plus grande partie des régiments d'infanterie. Dampierre tenait alors garnison en Champagne, et était compris dans le nombre des corps désignés pour être licenciés. Cette mesure fut mal reçue par les officiers et les soldats qui étaient, comme on l'a vu, en grande partie Allemands ; ils restèrent, malgré le commissaire des guerres, assemblés dans leurs quartiers. Ceux-ci se trouvaient placés autour des terres du comte de Dampierre (1), qui fournissait à ses hommes le moyen de subsister. Les officiers surent enfin si bien faire valoir, auprès de Mazarin, les services du régiment, que celui-ci fut maintenu sur le pied de 4 compagnies de cent hommes. Il fut en cela plus heureux que bien d'autres régiments qui ne conservèrent que deux compagnies.

Le mestre de camp prend le titre de colonel. — 1661. — Le duc d'Épernon, colonel-général de l'infanterie, étant mort au mois de juillet 1661, Louis XIV supprima cette charge, qui était arrivée, par suite de concessions et d'empiètements, à

(1) Le comte de Dampierre résidait au château de Hans, près de Sainte-Menehould, qui est encore la propriété de sa famille, représentée actuellement par le général comte de Dampierre et ses enfants.

posséder de tels privilèges que le roi n'avait plus, pour ainsi dire, d'autorité sur ses troupes. Le roi se réserva la nomination et l'avancement des officiers, et donna aux mestres de camp le titre de colonel (1).

Par suite de cette décision, la compagnie du colonel devint la première du régiment, et celle qui avait appartenu au colonel-général devint la propriété du lieutenant-colonel, et prit le second rang. L'emploi de lieutenant-colonel fut réservé aux officiers de mérite, auxquels il ne manquait que la naissance et la fortune pour arriver à la tête de l'armée. Monsieur de Mévillon qui avait cet emploi dans le régiment de Dampierre depuis 1655, le conserva.

Guerre de dévolution. — 1667. — Lorsque Louis XIV se décida à faire valoir par les armes les droits de la reine sur certaines parties de l'héritage du roi d'Espagne, son beau-père, le régiment fut porté à 11 compagnies, par l'incorporation de 7 compagnies allemandes qui avaient été conservées comme garnisons de places. Pendant la campagne de Flandre de 1667, il fut envoyé au camp de Rocroy, où le comte de Dampierre prit le commandement de toutes les troupes assemblées sur ce point pour protéger la frontière de Champagne. Il rejoignit ensuite l'armée du Roi devant Lille.

Création des grenadiers. — Cette année vit la création des grenadiers. Il existait depuis longtemps dans chaque compagnie des soldats choisis, qui avaient la périlleuse mission de lancer les grenades à main. Louis XIV régularisa ce service en instituant

(1) A la même époque les drapeaux d'ordonnance devinrent fixes et cessèrent de porter les couleurs des chefs de régiment.

dans chaque compagnie quatre soldats d'élite qu'il nomma grenadiers, et à qui il donna une haute paye. Les hommes qui furent l'objet de cette distinction se signalèrent dans les sièges de Flandre par une audace extraordinaire. Aussi les grenadiers se multiplièrent-ils rapidement. Trois ans plus tard, les trente régiments les plus anciens avaient une compagnie entière de grenadiers.

Le colonel de Dampierre est nommé brigadier. — L'année suivante Louis XIV ayant créé le grade de brigadier d'infanterie, le comte de Dampierre figura le premier sur la liste des officiers nommés à ce grade, le 27 mars 1668. En créant ce grade, le roi voulut ouvrir une porte sur les hauts grades de l'armée aux officiers sans fortune. Il n'était pas nécessaire d'être colonel pour être nommé brigadier ; les lieutenants-colonels pouvaient y arriver d'emblée, et l'on vit des lieutenants-colonels, brigadiers, appelés à commander des brigades où leurs colonels devenaient leurs subordonnés.

Les brigadiers étaient officiers généraux dans leur arme seulement, et portaient comme tels, sur la manche, et plus tard sur l'épaulette, une étoile d'argent, de même que les maréchaux de camp en portaient deux et les lieutenants généraux trois. Les brigadiers, propriétaires d'un régiment, en conservaient le commandement.

La promptitude avec laquelle la paix d'Aix-la-Chapelle fut signée surprit désagréablement bon nombre d'officiers, qui regrettaient de n'avoir pas eu leur part des lauriers conquis dans les Flandres et en Franche-Comté. La fortune vint bientôt offrir un but à leur ardeur belliqueuse.

Siège de Candie.—1669. — Les Turcs disputaient

depuis bien des années aux Vénitiens l'île de Candie. De progrès en progrès, ils s'étaient avancés jusque sous les murs de la place forte qui était en même temps la capitale de l'île. Au mois de mars 1669, le grand Vizir en pressait le siège avec des troupes nombreuses. La République de Venise fit un appel à toutes les puissances chrétiennes. Beaucoup de volontaires et d'officiers réformés s'empressèrent de courir au secours de Candie, et Louis XIV consentit à donner aux Vénitiens l'appui de sa flotte et d'un corps de troupes régulières.

Dès que cette nouvelle se fut répandue dans l'armée, ce fut à qui solliciterait la faveur de faire partie de l'expédition. Le nombre des candidats éconduits surpassa de beaucoup celui des élus. Enfin Louvois arrêta comme il suit le contrôle du corps expéditionnaire : 200 officiers d'infanterie sans troupes, un détachement de 500 hommes des gardes françaises, un autre détachement de 224 mousquetaires, 57 compagnies d'infanterie tirées de douze régiments, et trois compagnies de cavalerie. Le duc de Navailles en reçut le commandement. Il avait sous ses ordres un maréchal de camp et trois brigadiers.

Le comte de Dampierre fut l'un des trois brigadiers. Il emmena avec lui les sept compagnies allemandes de son régiment, et rejoignit le corps expéditionnaire au camp de Saint-Maximin.

La flotte qui portait cette petite armée était commandée par le duc de Beaufort ; elle mit à la voile le 5 juin, et arriva en vue de Candie le 19. Le débarquement ne fut terminé que le 24, au point du jour. Néanmoins une grande sortie fut arrêtée pour le lendemain.

Le duc de Navailles fit ses dispositions pendant la nuit ; la flotte devait concourir à l'attaque par ses feux, et les Vénitiens devaient fournir des travail-

leurs pour enclouer les pièces et combler les tranchées.

Sortie du 25 juin. — Le 25, au point du jour, le signal fut donné; en quelques instants les lignes furent envahies, les retranchements escaladés, deux redoutes et trois batteries occupées; les Turcs, épouvantés de cette furie, ne firent pas d'abord une grande résistance. Ils ne tardèrent pas cependant à se rallier, et d'assaillis qu'ils étaient, ils devinrent assaillants. Pendant deux heures ils s'efforcèrent de reconquérir les ouvrages où les Français n'avaient pas eu le temps de se retrancher. Malheureusement pour ces derniers, la flotte avait été éloignée du rivage par les vents contraires; le duc de Beaufort avait déserté son poste d'amiral pour se jeter dans la mêlée, et les Vénitiens n'envoyèrent pas les travailleurs qu'ils avaient promis.

Cependant rien n'était encore perdu, lorsque l'explosion d'un magasin à poudre, qui éclata précisément sous les pieds du bataillon des Gardes françaises, jeta la panique dans tous les rangs. Nos soldats s'enfuirent épouvantés, s'imaginant que les Turcs avaient miné tous leurs ouvrages. Le duc de Navailles, les généraux, et tous les officiers, essayèrent en vain de les ramener au combat. Les Turcs profitèrent de ce désordre pour faire une charge décisive jusque sous les remparts de la place.

Quand le duc de Navailles voulut se rendre compte de ses pertes, cinq cents hommes, la plupart officiers, manquaient à l'appel. Le comte de Dampierre, qui avait pénétré fort loin dans le camp des Turcs, à la tête des enfants perdus, eut beaucoup de peine à effectuer sa retraite avec les quelques braves qui lui restaient. Il fut blessé à la jambe, et serait resté

sur le champ de bataille sans le dévouement d'un capitaine des vaisseaux, nommé La Rozedoie (1).

Cette fatale journée avait considérablement refroidi l'ardeur des troupes françaises. L'inertie des Vénitiens et les maladies achevèrent de les décourager. Le 24 juillet, le duc de Navailles tenta l'effet d'un bombardement général sur le camp du grand Vizir. Les résultats en furent presque nuls, car les Turcs eurent plus de peur que de mal.

Mort du colonel de Dampierre.— Le comte de Dampierre, resté seul valide des officiers généraux, supportait tout le poids du service. Il était constamment sur la brèche, dirigeant les travaux et préparant les sorties. Dans l'après-midi du 16 août, comme il faisait son inspection ordinaire des postes avancés de la place, il fut atteint d'un coup de canon qui lui brisa les deux jambes. On eut beaucoup de mal à le retirer de dessous son cheval, renversé avec lui, et pour le transporter chez le duc de Navailles, où il succomba après quelques heures de violentes souffrances, pendant lesquelles il fit preuve du plus grand courage (2).

A la fin du mois d'août, le duc de Navailles prit la résolution de ramener en France les débris du corps expéditionnaire, parce que, suivant la teneur expresse de ses instructions, il voyait la place réduite à pouvoir être prise d'assaut, et parce qu'il n'y avait aucune apparence que le petit nombre de ses défenseurs pût résister au grand nombre de ses assaillants. On commença par embarquer les malades

---

(1) D'après un manuscrit conservé dans les archives du château de Hans (communiqué par M. le général comte de Dampierre).

(2) Le cœur du comte de Dampierre fut rapporté en France et déposé dans l'église de Hans (*Archives du château de Hans*).

et les blessés, puis les hommes valides par détachements. Croyant que les Français avaient tous quitté Candie, les Turcs tentèrent un assaut, mais ils trouvèrent encore devant eux trois bataillons d'élite, qui vengèrent dans cette circonstance le malheureux échec du 25 juin.

Henri II de Dampierre, 5e colonel. — La portion du régiment de Dampierre qui avait suivi le colonel à Candie était complètement détruite, de sorte que le corps se trouvait encore une fois réduit à 4 compagnies. Le roi en donna la propriété au jeune comte de Dampierre, âgé seulement de 14 ans, en récompense des services rendus par son père (1).

Ordonnance du 26 mars 1670.— Le pas de préséance des régiments d'infanterie n'avait jamais été réglé d'une manière officielle. L'ordonnance du 26 mars 1670 fit disparaître toute incertitude à cet égard. D'après les principes posés par cette ordonnance, Dampierre prit rang entre le régiment de Navailles, qui datait du 17 juin 1625, et le régiment de Gramont qui était du 29 octobre 1629, et il eut le numéro 23.

Uniforme de Dampierre.— 1670. — La même année, l'uniforme fut donné aux troupes d'infanterie. Ce premier uniforme se composait d'un habit à larges basques, d'une ample veste et d'un feutre à bords ronds et plats. La couleur de l'habit était gris-clair pour tous les régiments. Ceux-ci se distinguaient entre eux par la couleur de la veste et de la culotte. Les couleurs distinctives étaient le bleu, le blanc et le rouge. Un très petit nombre de corps, par suite

(1) Voir, aux pièces justificatives, la Note 2.

de certaines traditions ou d'une origine étrangère, portaient des couleurs différentes de celles qui viennent d'être nommées. C'est ainsi que le régiment de Dampierre porta, avec l'habit et la veste gris-blanc, le collet et les parements vert-clair, boutons et galons de chapeau dorés ; enfin 3 boutons sur le parement, et 7 sur la poche coupée en écusson. Le chapeau était orné d'un nœud de rubans aux couleurs du colonel.

Les grenadiers reçurent le fusil, qui commençait à remplacer le mousquet. Ils faisaient usage avec le fusil d'une baïonnette encore bien imparfaite, puisque son manche s'introduisait dans le canon et que, par conséquent, le fusil ne pouvait être employé comme arme d'hast et arme à feu que successivement.

Guerre de Hollande. — En 1671, Dampierre est porté à 16 compagnies en prévision de l'entrée en campagne contre les Hollandais. Lorsque la guerre éclate, en 1672, il fait partie du corps de Turenne, et il est employé dans les Pays-Bas pendant cette campagne et celle de 1673.

Défense de Grave. — Bravoure du sergent Lafleur. — 1674. — En 1674, les douze premières compagnies du régiment étaient en garnison à Grave, avec quelques compagnies de Normandie, quand le général Rabenhaupt vint mettre le siège devant cette place avec douze mille hommes. Le général hollandais trouva des adversaires si résolus et si intelligents qu'après avoir perdu beaucoup de monde, il suspendit ses attaques, se retrancha dans son camp, et d'assiégeant devint assiégé. C'est de ce siège que date surtout la réputation de Dampierre. Il marqua chaque jour par un acte d'héroïsme. Un

jour du mois de juin, le sergent Lafleur, déjà connu pour un fort joli garçon, c'est-à-dire pour un brave, en style militaire de l'époque, est envoyé en parti avec vingt et un hommes du régiment. Il se glisse vers les postes ennemis, se met en embuscade, fait des prisonniers et revient, lorsqu'il est assailli tout à coup par deux cents Hollandais sortis de Bois-le-Duc. Une masure se trouve par hasard sur le bord de la route, il s'y retranche, fait un feu nourri de mousqueterie et de grenades, tue ou blesse en une demi-heure trente-quatre de ses adversaires, épouvante les autres qui se retirent en désordre, et rentre à Grave, ramenant tous ses prisonniers et tous ses hommes en bon état, sauf un mort et un blessé. Le gouverneur de la place, le marquis de Chamilly, bon juge en fait d'intelligence et de bravoure, recommanda le sergent Lafleur à Louvois, et obtint pour lui la première vacance de lieutenant et une gratification de cinq cents livres (1).

Le 30 août, le marquis de Chamilly lance, en plein midi, sa cavalerie sur les lignes hollandaises. Les cavaliers portent en croupe 100 fantassins commandés par le capitaine l'Ecossois, du régiment de Normandie, et le capitaine de Querville, du régiment de Dampierre. Ces braves enlèvent à l'ennemi, et ramènent dans la place, 2 capitaines, 4 lieutenants, 120 soldats, et 3 drapeaux.

La compagnie du capitaine Despeyroux se distingue dans la sortie du 27 au 28 septembre, et prend ou tue 200 hommes aux assiégeants.

Dampierre se signale encore dans les attaques des 12 et 23 octobre. Dans la dernière, un soldat du régiment a la hardiesse d'aller mettre le feu à un

(1) *Histoire de Louvois*, par Camille Rousset.

monceau de fascines que les assiégeants avaient amassées pour combler le fossé d'un demi-bastion auquel ils voulaient donner l'assaut.

Cependant le général Rabenhaupt, renforcé par plusieurs corps de troupe envoyés par le prince d'Orange et l'électeur de Brandebourg, serrait la place de près ; les vivres manquaient et la garnison en était réduite à manger ses chevaux ; la ville était à moitié démolie. Il fallut néanmoins un ordre du roi pour obliger le marquis de Chamilly à capituler, après quatre-vingt-treize jours d'une défense héroïque. Le gouverneur sortit à la tête de ce qui restait de ses braves, tambour battant, avec armes et bagages ; l'ennemi lui fournit des bateaux pour ses malades et ses blessés ; il lui prêta même des chevaux pour ramener à Maëstricht vingt-deux pièces de canon aux armes du roi, et tout un équipage de pontons en cuivre.

Presque tous les officiers de Dampierre furent, pendant ce siège, atteints par le fer ou le feu de l'ennemi ; 4 capitaines et 5 lieutenants y perdirent la vie : c'étaient MM. Coudran, Tragny, Milan et d'Auger ; La Haye, Clément, Linage, La Portée et La Gaudinière. Le lieutenant-colonel de Vignolles, le major de Villers, 9 capitaines et 8 lieutenants y furent blessés.

Pendant que le gros du régiment illustrait le nom de Dampierre à la défense de Grave, le reste du corps avait continué à servir sous les ordres de Turenne, et pris part à toutes les opérations de ces belles campagnes de 1674 et 1675 dont les succès ne furent interrompus que par la mort de ce grand capitaine.

Pendant l'année 1675, les compagnies sorties de Grave tinrent garnison à Charleroi, où elles se reformèrent. Elles contribuèrent, au mois d'octobre, à la

prise de Thuirs-sur-Sambre, et furent chargées de garder ce poste.

L'année suivante, tout le régiment est réuni à l'armée de Flandre commandée par le maréchal de Créqui, et fait, sous les ordres de ce brillant successeur de Turenne, les campagnes de 1676, 1677, 1678, et 1679. En 1676, il participe à la prise de Condé, de Bouchain et d'Aire. Envoyé sur le Rhin en 1677, il fait le siège de Fribourg, et se distingue l'année suivante au combat de Settingen et à la réduction de Kelh. En 1679, il prend part au glorieux combat de Minden, qui fut livré aux troupes de l'électeur de Brandebourg, le 30 juin. La paix était déjà signée depuis la veille, à Saint-Germain ; elle fut d'ailleurs de courte durée.

En 1684, on retrouve le régiment de Dampierre à l'armée du Roussillon, commandée par le maréchal de Bellefonds. Le 13 mai, il arrive sur les bords du Ter pour forcer le passage à Ponte-Mayor. La cavalerie découvre sur sa gauche un gué profond ; les fantassins s'y jettent à sa suite ; quelques-uns sont emportés par le courant, les autres passent, mais les munitions étaient mouillées. Cependant, comme la cavalerie espagnole les charge, ils la reçoivent sur la pointe des baïonnettes et des piques, et la mettent en désordre. Dans le même temps le régiment de Sainte-Maure attaquait le pont et s'en emparait après un violent combat.

Siège de Girone. — 1684. — Le 21, Dampierre se trouvant le plus ancien régiment présent (1), ouvre la tranchée devant Girone. Quatre jours après, la

(1) Le régiment occupait le 21e rang depuis 1678 ; il le conserva jusqu'en 1775, année du dédoublement des vieux régiments.

brèche étant à peu près praticable, le maréchal de Bellefonds donne l'assaut à 8 heures du soir. Les assaillants commencent par s'emparer de la demi-lune qui se trouve devant eux, franchissent plusieurs fossés, un marais et un ruisseau, guéable à la vérité, mais dans lequel les Espagnols avaient mis des planches garnies de clous. Emportés par une ardeur inouïe, ils pénètrent jusqu'au milieu de la ville, mais, accablés par les forces supérieures de la garnison et de la population armée, ils sont rejetés de la place après quatre heures d'une lutte corps à corps.

Cette affaire coûta au régiment un grand nombre de soldats et huit officiers, dont le lieutenant-colonel Despeyroux et deux de ses frères.

Le lendemain, le maréchal de Bellefonds levait le siège et rentrait dans le Roussillon. L'ennemi n'osa pas le poursuivre.

Moins de deux mois après, les Français réparaient leur échec en prenant Cap-de-Quiers et Campredon.

Le 18 juin, le lieutenant Lafleur, avec 100 hommes, détruisit une bande de miquelets aux environs de cette dernière place.

Le régiment resta en garnison à Perpignan jusqu'en 1686. Au mois de mars de cette année, il fut envoyé dans les Alpes pour renforcer le corps de Catinat, chargé de réprimer, de concert avec le duc Victor-Amédée de Savoie, l'insurrection des Barbets. Le 14 juin, les malheureux montagnards ayant été forcés dans leurs derniers refuges, Catinat retourna à Casal, et emmena avec lui le régiment de Dampierre ; mais, après quelques mois de séjour dans cette place, il reçut l'ordre de revenir dans le Roussillon.

CHAPITRE III

CHAPPES — D'HUMIÈRES

1689-1702

Louis-François d'Aumont, marquis de Chappes, 6e colonel. — 1689. — Le comte de Dampierre s'étant démis de son régiment au commencement de 1689, celui-ci fut donné à Louis-François d'Aumont, marquis de Chappes. C'est sous ce dernier nom que le régiment fit, la même année, la campagne de Catalogne, sous les ordres du duc de Noailles, et prit part, au mois de mai, à la prise de Campredon qui fut enlevé en cinq jours. Trois mois après, les Espagnols, ayant voulu reprendre cette place, le duc de Noailles, sur les ordres du roi, qui ne tenait pas à la conserver, en fit sauter les fortifications, à la grande surprise et au grand dépit du duc de Villa-Hermoza qui l'attaquait depuis huit jours. C'était la première fois qu'on avait démoli une place pendant qu'elle était assiégée.

Humières. — L'année suivante, le marquis de Chappes fut créé duc d'Humières en épousant la fille du maréchal de ce nom, et son régiment fut envoyé à l'armée de Flandre. Il combattit à Fleurus, le 1er juillet. En 1691, il fit le siège de Mons et assista au combat de Leuze.

Le régiment, ayant été réduit à treize compagnies, reçut, au commencement de 1692, un 2e bataillon

qui venait d'être formé à Montreuil avec des détachements des régiments de Feuquières, de Brie, de Dauphiné et de Bassigny. Au début de cette nouvelle campagne, il se réunit à Menin et se rendit au siège de Namur. Après la prise de cette place, il rejoignit l'armée du maréchal de Luxembourg et assista à la bataille de Steinkerque, où l'infanterie sauva l'armée, fort compromise par l'attaque inattendue du prince d'Orange, et où l'on vit les soldats français jeter leurs piques et leurs mousquets pour prendre les fusils de leurs ennemis morts.

Le 29 juillet 1693, le régiment d'Humières, faisant partie de la brigade de Navarre, combattait à Nerwinden, où il perdait le capitaine Daubenton, et avait 7 officiers blessés. Le siège de Charleroi suivit de près la victoire de Nerwinden ; la 1re compagnie de grenadiers se distingua dans l'attaque du chemin couvert.

Création de l'ordre de Saint-Louis. — 1693. — Cette année vit la création de l'ordre de Saint-Louis institué par Louis XIV pour « récompenser chez les plus braves la vertu guerrière ». Cet ordre conférait la noblesse personnelle. Pour devenir chevalier de Saint-Louis, il fallait être officier, avoir vingt-huit ans de service, ou avoir fait une action d'éclat, et jurer de vivre et de mourir dans la religion catholique.

En 1695, le régiment assista au bombardement de Bruxelles ; il avait, pendant ce temps, quelques compagnies détachées à Dunkerque, qui fut bombardée par les Anglais ; le capitaine du Bordage y fut tué, dans le camp de Risban.

En 1696, Humières est envoyé en Italie, et prend part au siège de Valenza avec les troupes du duc de Savoie, devenu notre allié.

Camp de Compiègne. — 1698. — Revenu en Flandre en 1697, il fait le siège d'Ath et, après la paix de Ryswick, il est envoyé, au mois de septembre 1698, au camp de Compiègne.

En formant ce camp, Louis XIV avait voulu, par une éclatante démonstration, relever dans l'estime de l'Europe la puissance de son royaume qu'on croyait épuisée. Le prétexte était d'initier ses petits-fils aux pratiques de la guerre, et de leur faire voir, sur le terrain, les marches, les campements, les ordres de bataille, le combat et même les principales opérations de l'attaque et de la défense des places. Le camp fut composé de trente-cinq bataillons et de cent trente escadrons.

Malgré les ordres donnés par le roi, pour éviter toute dépense inutile, le séjour au camp de Compiègne fut ruineux pour tous les régiments. En partant, le roi fit distribuer six cents livres de gratification à chaque capitaine de cavalerie et de dragons, et trois cents livres à chaque capitaine d'infanterie (1).

En quittant Compiègne, le régiment fut envoyé à Calais, où il tint garnison jusqu'à la fin de 1701. Dans l'intervalle, le 1er bataillon fut détaché à Aërschott, dont la garde lui fut confiée au nom du nouveau roi d'Espagne.

Le duc d'Humières ayant été nommé maréchal de camp par brevet du 29 janvier 1702, le régiment passa dans la maison de Béthune.

---

(1) La solde d'un capitaine d'infanterie était de 75 livres par mois ; celle d'un capitaine de dragons, de 90 livres ; celle d'un capitaine de cavalerie, de 180 livres. En campagne, la solde était doublée.

CHAPITRE IV

CHAROST — BÉTHUNE

1702-1713

Louis-Joseph de Béthune, marquis de Charost, 7e colonel. — 1702. — A l'ouverture de la campagne de 1702, le gros du régiment est envoyé à Liège, avec son nouveau colonel, Louis-Joseph de Béthune, marquis de Charost ; le reste du corps est jeté dans Kaisserswaërth et s'y défend intrépidement. Le capitaine de Blacy et la plupart des grenadiers s'y font tuer.

Défense de Liège. — 1702. — Après l'expédition de Boufflers sur Nimègue, les deux bataillons sont réunis dans la citadelle de Liège, où ils sont bientôt assiégés. La brèche se trouvant praticable le 22 octobre, l'ennemi livra l'assaut ; le 2e bataillon le repoussa deux fois ; à la troisième attaque, l'ennemi ayant pénétré par un autre côté dans la citadelle, le bataillon est pris entre deux feux et perd 300 hommes ; 13 officiers sont tués sur la brèche, et parmi eux les capitaines La Villemeneust, Tolleville, La Levretière, Francval, Langentée et Lesquen. Les débris du bataillon, faits prisonniers de guerre, inhumainement traités et volés, furent envoyés en Hollande et échangés, en 1703, contre les soldats alliés pris au combat d'Eckeren. A leur retour en France, ils furent dirigés sur Béthune, désigné comme quartier

d'assemblée ; ils y furent rejoints par le lieutenant-colonel de Tournin, avec 400 hommes, dont une centaine venait de la défense de Bonn ; les autres sortaient des hôpitaux ou des lignes de Gand, qui avaient servi de refuge aux hommes échappés de Liège.

En 1704, après la défaite d'Hochstedt, le régiment de Charost fut envoyé sur le Rhin pour recueillir les débris de l'armée battue. Il resta sur cette frontière les deux années suivantes, et servit au siège d'Haguenau, où le major de La Tour fut blessé ; il fut ensuite envoyé au secours du Fort-Louis, et assista à la prise de Drusenhein, de Lauterbourg, et de l'île du Marquisat.

En 1707, on le retrouve en Souabe et en Franconie avec le maréchal de Villars. Il est à l'attaque de Schorndorf, où il est laissé en garnison. Revenu en Flandre, à la fin de cette année, il se trouve à la désastreuse bataille d'Oudenarde, où il perdit 50 hommes, enlevés par une même volée de canon.

Après la déroute de l'armée, on l'envoya en Navarre, dans l'île de Cadzan. Il revint ensuite en Flandre et, pendant le siège de Lille, fit partie du camp de Meldert.

Pendant les mois d'octobre et de novembre, il releva les fortifications de la Bassée et acheva l'hiver à Saint-Omer. Dans le courant de 1708, le marquis de Charost fut nommé brigadier.

Bataille de Malplaquet. — Mort du colonel de Charost. — 1710. — En 1709, Charost est à Malplaquet. Il occupait avec Navarre le bois de Sars, à la gauche de l'armée française. La brigade soutint le choc de deux grosses colonnes alliées, où se trouvaient les bataillons des Gardes anglaises. Le 2e bataillon du régiment ouvrit sur l'une des colon-

nos un feu si vif que les Anglais se retirèrent hors de portée. Ils revinrent bientôt après avec plus d'ordre et d'assurance, et osèrent planter leurs drapeaux sur les retranchements qui couvraient le régiment. Celui-ci leur en prit deux et les repoussa encore une fois ; mais, enveloppée bientôt par de nouvelles troupes, et demeurée seule sur le point où elle combattait, la brigade de Charost battit en retraite ; elle le fit bravement, s'ouvrit un passage à la baïonnette et rejoignit le gros de l'armée. Là, le régiment fournit encore trois charges, dans l'une desquelles fut tué, au milieu des débris du corps, le brave colonel de Charost. Avec lui étaient tombés les capitaines Mauny, Dodinghar, Manezy, Salers, La Boussaye, La Mothe, Grousse, et l'aide-major Peynant, le lieutenant-colonel La Chauverie ; les lieutenants Dableville, Soulvignac et Roussel furent blessés ; le major de Redon le fut aussi et mourut de ses blessures. Le régiment se retira à Péronne et à Doullens.

Chevalier de Béthune, 8e colonel. — Défense de Douai. — 1710. — Le chevalier de Béthune obtint le commandement du régiment en remplacement de son frère. Le comte Albergotti, qui avait été témoin de la valeur du régiment de Charost à Malplaquet, le demanda, en 1710, pour la défense de Douai dont il avait le commandement. Le régiment justifia cette bonne opinion pendant les 52 jours que dura le siège de cette ville. Il se signala d'abord à la sortie du 8 mai, où le capitaine de grenadiers, de Courcenay, fut mortellement blessé, puis à la défense de la demi-lune et enfin à l'assaut du 23 juin. Ce siège, qui se termina par la capitulation la plus honorable, coûta au corps plus de 300 hommes et un grand nombre d'officiers. Outre M. de Cour-

conay, il avait perdu les capitaines Dossat, Dodieq, Bonropos, Tournin, Lavigny et Maron. Pendant le reste de la campagne, il ne put fournir qu'un bataillon ; il eut ses quartiers d'hiver à Reims.

L'année suivante, le régiment de Béthune fut envoyé sur le Rhin, où il fit le service de garnison pendant deux années.

Le chevalier de Béthune étant mort le 27 juillet 1711, le régiment fut donné à Charles-François d'Estaing, marquis de Saillans.

IMP. PAUMIER LYON

CHARLES, LAURE, Marquis de MAC-MAHON
Colonel du 38e de ligne de 1788 à 1791
Maréchal de Camp. Pair de France

CHAPITRE V

SAILLANS — D'ESTAING

1713-1734

Charles-François d'Estaing, marquis de Saillans, 9e colonel. — 1713. — Siège de Landau. — 1714. — C'est sous le nom de Saillans que le régiment figure au siège de Landau en 1713. Il ouvre la tranchée à l'attaque de gauche. Quelques jours après, la compagnie de grenadiers de Montigny emporte de vive force l'ouvrage dit de l'Hirondelle, et y perd 22 hommes. On savait que cet ouvrage était miné. Le lieutenant Gouffreville saisit au collet l'officier qui le commandait, et lui demanda où était le saucisson. Sur le refus de l'Autrichien, l'intrépide lieutenant l'enlace étroitement de ses bras, et lui dit : « *Eh bien ! nous sauterons ensemble !* » Ils sautèrent en effet, mais ce fut avec tant de bonheur pour Gouffreville que son ennemi fut tué, et qu'il en fut quitte pour des contusions.

Au mois de septembre, Saillans prit part à l'attaque du camp retranché du général Vaubonne établi dans les montagnes au-dessus de Fribourg, et il engagea un combat opiniâtre dont il sortit vainqueur. Il ouvrit ensuite la tranchée devant Fribourg, avec les Gardes françaises, et ses grenadiers y repoussèrent plusieurs sorties. La 2e compagnie de grenadiers emporta le chemin couvert ; dans cette action elle perdit une vingtaine d'hommes et le capitaine

Mazerolle ; le brave Gouffreville fut dangereusement blessé.

Modifications dans l'organisation du régiment. — Pendant les quatre années de paix qui s'écoulèrent entre le traité de Rastadt et la guerre d'Espagne de 1719, l'organisation du régiment fut légèrement modifiée dans quelques-unes de ses parties. Les compagnies, qui étaient au nombre de 15 par bataillon, dont une de grenadiers, furent mises à 45 hommes et 3 officiers, et l'effectif du bataillon fixé à 675 hommes et 45 officiers. Le nombre des compagnies fut plus tard, en 1718, réduit à 9 par bataillon ; l'effectif du bataillon restant le même, celui des compagnies fut augmenté en conséquence.

Perfectionnements de l'armement. — Depuis quelques années déjà l'usage de la baïonnette à douille avait porté un coup mortel aux piques. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, tous les hommes étaient armés du fusil. L'arme en usage en 1714 était un fusil de trois pieds huit pouces de long depuis la lumière du bassinet jusqu'à l'extrémité du canon, et du calibre au moins de vingt balles à la livre. La baïonnette était constamment ajustée à l'extrémité du canon. Chaque soldat portait les munitions nécessaires pour vingt coups, et une poire à poudre pour amorcer le fusil. L'armement des compagnies de grenadiers était le même que celui des autres compagnies ; les grenadiers avaient changé de rôle ; ils étaient devenus les éclaireurs et les tirailleurs de l'infanterie, et ne combattaient plus que hors ligne.

Les colonels, lieutenants-colonels et les capitaines conservèrent seuls l'esponton ; les lieutenants et autres officiers subalternes furent armés du fusil.

On donna à chaque compagnie, sans excepter celle

de grenadiers, un nombre d'outils dont les deux tiers étaient propres à remuer la terre, et les autres tranchants. Ces outils étaient portés par un pareil nombre de soldats qui recevaient une légère augmentation de solde.

Formations tactiques. — Drapeaux. — Tiercement. — L'emploi du fusil avait modifié la tactique. L'infanterie ne se formait plus que sur quatre ou sur cinq rangs, quand les bataillons étaient de sept à huit cents hommes.

Depuis quelques années déjà chaque compagnie n'avait plus son drapeau. Il n'y avait que trois drapeaux par bataillon, sauf dans les Gardes et les vieux corps, qui en possédaient une proportion plus forte. Le 1er bataillon, qui comprenait la compagnie colonelle, avait un drapeau blanc et deux drapeaux d'ordonnance; les autres bataillons n'avaient que des drapeaux d'ordonnance. C'est à cette époque que l'on imagina le tiercement des compagnies, qui avait pour but de placer dans chaque bataillon un nombre égal d'anciens et de nouveaux capitaines. Les compagnies du colonel et du lieutenant-colonel restèrent toujours au 1er bataillon. Les plus anciens capitaines étaient à la tête de chacun des autres bataillons. Celui qui marchait immédiatement après eux était dit premier factionnaire et restait au 1er bataillon. Les compagnies de grenadiers prenaient rang entre elles, d'après l'ancienneté de leurs capitaines, pour servir à la tête du premier ou des autres bataillons.

Habillement. — Solde. — L'habillement subit aussi quelques changements. L'habit blanc fut donné à tous les régiments d'infanterie, sauf les Gardes, Royal-Artillerie et Royal-Bombardiers, et les régiments étrangers. Le régiment cessa d'avoir le vert comme

couleur distinctive. Il n'avait déjà plus depuis 1687 la paye étrangère. La paye journalière du simple soldat d'infanterie était en 1718 de 6 sous, 10 deniers.

Casernement et entretien des troupes en marche. — Les premières casernes datent des dernières années du règne de Louis XIV. L'ordonnance du 6 avril 1718 supprima en principe le logement chez l'habitant dans les villes de garnison et l'impôt vexatoire des étapes. On appelait ainsi l'obligation pour les habitants de défrayer les troupes en marche.

Pour subvenir aux frais de logement des troupes et à leur entretien pendant les routes, on adopta une contribution en argent payée sur *l'extraordinaire des guerres*, c'est-à-dire sur le budget des provinces. Le trésor royal n'avait à supporter que les dépenses dites de *l'ordinaire des guerres*, qui ne comprenaient que la solde *en station* et l'habillement. Ce système permettait de réaliser des économies en faisant voyager les troupes, qui étaient ainsi entretenues par *l'extraordinaire*. Ce qui explique les nombreux changements de garnison pendant les périodes de paix du XVIII^e^ siècle.

Pendant les routes, comme en campagne, chaque corps emmenait avec lui son *ustensile*, c'est-à-dire tous les objets nécessaires pour le campement et la cuisine. Lorsque le gîte était pourvu d'une caserne, les soldats devaient y être logés. Dans le cas contraire, on devait les réunir dans des maisons ou dans des chambres vides, chaudes et fermées, contenant des bancs et des tables. Le service de la guerre fournissait le bois de chauffage, la paille et la chandelle. Les troupes payaient elles-mêmes les chariots nécessaires au transport du matériel, des bagages et des malades. Tous les fusils d'une compagnie

étaient déposés en arrivant au logis du capitaine.

Les dépenses de *l'ustensile*, c'est-à-dire l'entretien du matériel et les frais de transport, étaient, dans certains régiments, payées par le roi à titre de récompense.

Guerre d'Espagne. — 1719. — Le régiment de Saillans était en garnison à Bayonne au moment de la conspiration de Cellamare. Son colonel fut mis à la Bastille en même temps que le duc de Richelieu, dont le régiment était aussi à Bayonne, et que l'on accusait d'avoir voulu livrer cette ville aux Espagnols. Lorsque, à la suite de cette intrigue, la guerre fut déclarée à l'Espagne, les deux bataillons de Saillans furent dirigés sur le camp d'Irun, où ils arrivèrent au commencement de mai. Ils formèrent, avec un bataillon de Beaujolais, la brigade de Saillans, placée sous les ordres de M. de Luteaux.

Après avoir pris part au siège de Fontarabie, où le fils du colonel, capitaine au régiment, fut mortellement blessé, et à celui de Saint-Sébastien, la brigade de Saillans fut envoyée à la fin d'août, en Cerdagne, avec le gros de l'armée du maréchal de Berwick. Elle contribua à la prise de Castel-Ciudad et se trouva au camp devant Rosas dans les premiers jours de novembre.

Défense de Castel-Ciudad. — Bravoure du capitaine La Devèze. — Après l'abandon du siège de Rosas, l'armée vint prendre ses quartiers d'hiver dans le Roussillon ; le maréchal ne laissa que quelques postes sur la frontière et de faibles garnisons dans Urgel et Castel-Ciudad. La compagnie La Devèze fut laissée à Castel-Ciudad avec des détachements des régiments La Gervasais, Orléans, Louvigny et Flandre, dont l'effectif total ne dépassait pas 375 hommes.

Le 1er janvier 1720, un corps espagnol, commandé par le lieutenant-général Mortemart, vint investir le château. Les défenseurs déployèrent le plus grand courage et prolongèrent la résistance jusqu'à l'extrême limite. Le capitaine La Devèze, avec sa compagnie de 50 hommes, avait été chargé de la défense d'un ouvrage extérieur, lorsqu'il fut assailli par 300 Espagnols ; il les repoussa quatre fois et en tua les deux tiers. L'ennemi ayant recommencé le lendemain son attaque avec du canon, La Devèze dut capituler.

Castel-Ciudad se rendit le 19, après avoir épuisé tous les moyens de défense. La paix fut signée à La Haye, le 17 février.

Rétablissement de la charge de colonel-général. — Peu d'événements importants marquèrent la vie du régiment depuis 1720 jusqu'à la guerre de la succession de Pologne. En 1721, le Régent rétablit la charge de colonel-général de l'infanterie en faveur de son fils Louis, duc de Chartres, qui la conserva jusqu'en 1730. Il en résulta que les chefs des régiments cessèrent pendant neuf ans de s'appeler colonels, et reprirent l'ancienne dénomination de mestres de camp.

L'ordonnance du 13 février 1727 rétablit l'ancien service des étapes, supprimé en 1718, faisant fournir aux troupes en route le pain, la viande et le vin. Les soldats éprouvaient trop de difficultés à vivre avec l'augmentation de solde qui leur avait été allouée à cet effet, et qui n'était que de deux sous.

En 1732, le marquis de Saillans prit le titre de comte d'Estaing. C'est sous ce nouveau nom que le régiment fit partie, en 1733, de l'armée du Rhin. L'année suivante, le comte d'Estaing ayant été créé maréchal de camp le 20 février, le régiment devint la propriété du comte Philippe de Noailles.

CHAPITRE VI

NOAILLES

1734-1744

Philippe de Noailles, 10e colonel. — Attaque des lignes d'Ettlingen. — 1734. — Le nouveau colonel avait à peine rejoint son régiment qu'il se signala, sous les ordres du duc de Noailles, son père, à l'attaque des lignes d'Ettlingen. On donnait ce nom à une succession de vallées et de hauteurs qui, partant de Keppfemberg, près d'Ettlingen, aboutissait au petit village de Mühlburg, sur le Rhin. Ce vaste camp retranché naturel avait été renforcé, en 1707, par l'électeur de Bavière, et récemment par le duc de Bevern, au moyen de nombreux ouvrages, demi-lunes, redoutes et retranchements, avec fossés pleins d'eau et recouverts d'épais abattis. Toutefois, le prince Eugène, ne se sentant pas assez fort pour résister dans des lignes aussi étendues, s'était replié, au commencement du mois de mai, sur le camp de Brucksal, ne laissant pour les défendre qu'un corps de 12,000 Autrichiens.

Le maréchal de Berwick chargea le duc de Noailles de les attaquer avec un détachement de 15,000 hommes. Le 4 mai, pendant que le comte de Saxe faisait une fausse attaque dans la plaine, avec les brigades de Piémont et de Royal-Vaisseaux, la colonne principale, composée de 11 compagnies de

grenadiers, dont ceux de Noailles, de 11 piquets d'infanterie, fournis par divers régiments, et de 2 régiments de dragons, attaqua par la montagne. Les assaillants arrivèrent sur le sommet de la montagne par un orage épouvantable. Après deux heures d'attente, on put se former en colonne d'attaque. Nos troupes essuyèrent trois décharges à bout portant, et forcèrent les retranchements. Le colonel de Noailles y pénétra le premier, l'épée à la main. Maîtres du terrain, les fantassins abattirent les parapets et donnèrent libre passage à la cavalerie qui précipita la retraite des Impériaux.

Après cette affaire, Noailles fut employé au siège de Philippsbourg, où il perdit une centaine d'hommes. Lorsque cette place fut prise, le régiment séjourna quelque temps au camp de Kuppenheim, puis il fut envoyé à Colmar pour y prendre ses quartiers d'hiver. C'est dans cette place qu'il fut augmenté d'un troisième bataillon. Pendant l'année 1735 il resta campé sur les bords du Rhin, et occupa Kelh et Neuf-Brisach, où il prit ses quartiers d'hiver.

A cette époque, les troupes en quartier d'hiver hors de France étaient entretenues aux frais des territoires occupés. Le colonel recevait par jour 20 florins, 30 pots de vin, 20 rations de fourrages, 20 cordes de bois, 20 livres de chandelle ; le lieutenant-colonel, un tiers en moins. Les capitaines étaient nourris, et recevaient, en outre, 6 rations de fourrages, 5 cordes de bois, 3 livres de chandelle et deux kosptuck en argent (soit 34 sols d'argent de France). Les lieutenants, moitié des capitaines, et nourris également. Les soldats étaient nourris et chauffés, et avaient 6 sols, 6 deniers.

Le régiment quitta Kelh, au mois de février 1737, pour aller tenir garnison dans les villes du Bas-Languedoc, à Montpellier, Nimes et Alais. Au mois

d'octobre, il fut envoyé dans le Roussillon. En 1739, il fut partagé entre les villes des Cévennes. En 1741, au début de la querelle de la succession d'Autriche, ses trois bataillons étaient réunis à Besançon, et furent envoyés à Strasbourg dans les premiers jours de 1742. C'est auprès de cette ville que se formait l'armée du maréchal de Broglie, destinée à passer en Bavière pour protéger les Etats de l'Electeur, et opérer une diversion favorable aux affaires de Bohême.

Guerre de la succession d'Autriche. — Affaire de Kinickersberg. — 1742. — L'armée arriva à Donauwerth dans les premiers jours de mai. Les trois bataillons de Noailles furent détachés, sous les ordres de M. d'Harcourt, avec sept autres bataillons, pour rejoindre l'armée de Bohême, mais ce détachement s'arrêta à Deggendorf par ordre du maréchal de Broglie, et vint camper à Nieder-Altach. Le 28 mai, les grenadiers et plusieurs compagnies du régiment faisaient partie d'un détachement chargé de reconnaître les positions de l'ennemi et de s'emparer du château de Kinickersberg. L'ennemi feignit de se retirer devant notre cavalerie et nos grenadiers, pour les attirer dans un défilé dont les flancs boisés étaient fortement occupés par un corps de croates et de hussards, et qui était battu par les feux du château. La cavalerie, étourdie par la vivacité du feu de l'ennemi, se rejeta sur les grenadiers et les troupes qui se trouvaient en arrière, et les entraîna dans sa déroute. Le détachement de M. d'Harcourt eut été compromis sans l'arrivée du colonel de Noailles, à la tête de 5 compagnies de grenadiers et d'autant de piquets, avec lesquels il s'empara d'un village situé sur la ligne de retraite du détachement, et que les ennemis venaient d'occuper. Il les en chassa en chargeant lui-même à la tête de sa troupe et, donnant

des ordres avec un sang-froid admirable, les obligea à se retirer. Ce succès permit au détachement de repasser le défilé et d'achever sa retraite.

Le comte de Saxe arriva au camp de Nieder-Altach le 5 août et prit le commandement des troupes. Il se rapprocha de Deggendorf et passa le Danube le 5 septembre, pour rejoindre l'armée du comte de Maillebois, avec laquelle il fit sa jonction à Amberg. Noailles participa à la marche de cette armée sur Egra et à sa retraite ; il se trouva à la prise de Plan, à l'attaque des défilés de Moyringen et de Falkenau, à la réduction d'Elnbogen, de Caaden, et à l'affaire de Klosterlée. Dans le courant de décembre, il revint sur le Danube avec le comte de Saxe et prit ses quartiers d'hiver auprès de Deggendorf.

Belle conduite du caporal Bourguignon. — Les marches continuelles que fit l'armée pendant trois mois avaient détruit ses équipages et épuisé ses ressources. Le dégoût avait gagné les officiers et la troupe, l'indiscipline et le désordre s'étaient glissés dans les rangs. C'est dans ces circonstances qu'un groupe de soldats du régiment de Noailles, qui s'était écarté du camp, fut surpris et cerné par l'ennemi. La position était critique, quand sous-officiers et soldats se réunirent et, plutôt que de se rendre, jurèrent de s'ouvrir un passage les armes à la main pour regagner le camp français. Ils n'avaient pas d'officiers, mais ils choisirent pour les commander le caporal Bourguignon, et promirent de lui obéir. Le commandant improvisé prit de telles mesures, sut si bien encourager et soutenir l'ardeur de ses compagnons, qu'il les sauva et préserva ainsi l'honneur du régiment. Félicité publiquement par le comte de Saxe, Bourguignon rentra modestement dans les rangs sans rien demander. Il obtint néan-

moins une pension, mais il n'en jouit pas longtemps, car il fut tué à la bataille de Dettingen.

Le 13 février, le régiment quitta Donauwerth pour rentrer en France; il arriva à Lauterbourg le 7 mars, et de là fut aussitôt envoyé à Verdun pour se refaire. Il était tellement épuisé par cette pénible campagne qu'il n'avait pas 500 hommes présents quand il arriva dans cette dernière place, le 11 mars. Il avait perdu 1,500 hommes par le feu, la fatigue et la misère. Le roi aida à le rétablir en lui accordant 13 miliciens par compagnie, ce qui lui permit de rentrer en campagne au mois d'avril, et de rejoindre, sur le Rhin, l'armée du maréchal de Noailles que le roi opposa à l'armée austro-anglaise, commandée par le roi Georges II.

Bataille de Dettingen. — 1743. — Le maréchal était parvenu, par une habile manœuvre, à affamer l'ennemi en lui enlevant tout moyen de ravitaillement du côté de Mayence, par le Bas-Main, et du côté de Vurtzbourg par le Haut-Main. Au bout de deux jours, le pain manquait dans le camp du roi Georges. Il se décida à décamper dans la nuit du 26 au 27 juin, pour gagner Hanau, et de là Francfort.

Le comte de Noailles, dont le régiment campait sur les bords du Main, s'aperçut le premier du mouvement de l'ennemi. Le maréchal fit aussitôt passer la rivière à trente escadrons composés de la maison du roi, de dragons et de hussards, et à cinq brigades d'infanterie, dont celle des Gardes et celle de Noailles, sous les ordres du duc de Gramont, et ordonna d'occuper le village de Dettingen par lequel les Anglais devaient passer. Ces troupes avaient ordre de rester postées en deçà d'un ravin profond, et ne devaient en sortir que lorsque la première colonne ennemie serait complètement engagée dans le défilé formé par le chemin creux qui conduit au village de Det-

tingen. Le lieutenant-général de Vallière avait placé son artillerie de manière à foudroyer les autres colonnes qui voudraient soutenir la première. Celle-ci serait prise à revers par les troupes débouchant de Dettingen, et attaquée de front par la maison du roi et le gros de l'infanterie. Le piège tendu aux Alliés était inévitable, et le succès était certain. Un moment d'impatience dérangea toutes ces mesures. Pendant que le maréchal allait visiter un autre point de la ligne de bataille, le duc de Gramont, voyant le désordre qui commençait à se répandre dans les rangs des Alliés, crut qu'il n'y avait qu'à fondre sur l'ennemi pour achever de le mettre en déroute, et fit passer le ravin à ses troupes. Le comte de Noailles lui représenta vainement combien cet excès de courage était dangereux.

Le duc de Gramont, dont les mouvements avaient déjà été aperçus par les Alliés, débouche de Dettingen à la tête des Gardes françaises et du régiment de Noailles. Cette faute a pour premier résultat de rendre impossible l'action des batteries placées de l'autre côté du Main, et de faire tomber dans le piège ceux qui l'avaient tendu ; car il fallut soutenir les troupes si imprudemment engagées. Le régiment des Gardes françaises, refoulé deux fois par le feu de l'ennemi, faiblit ; ses officiers cherchent vainement à rétablir le combat, et marchent hardiment à la tête d'un faible corps d'infanterie ; 27 sont tués sur place et autant de blessés. Le régiment de Noailles fait les plus grands efforts pour soutenir la maison du roi. Son colonel porte lui-même un des drapeaux du régiment, et fait des prodiges de valeur ; il a deux chevaux tués sous lui. Bientôt on voit les grenadiers, les mousquetaires, les chevau-légers et les grenadiers à cheval, combattre pêle-mêle avec les Gardes françaises et les autres corps d'infanterie.

L'héroïsme déployé par le régiment de Noailles dans ce combat, qui dura trois heures, fut chèrement payé. Le régiment perdit 200 hommes ; le capitaine d'Olive et les lieutenants Talivert, La Meynière et Monou furent tués; les capitaines de Redon, Guy, Beaulieu, de Termes, Vernon et Carbon, et les lieutenants de Précourt, Verdesne, de Noé, du Fourmy et Mazelière furent blessés.

Le régiment acheva la campagne de 1743 dans la Basse-Alsace et vint prendre ses quartiers d'hiver à Verdun. Il fut envoyé en 1744 à Valenciennes, où il servit de garde à Louis XV, pendant le séjour que ce prince fit dans cette ville, et entra dans la composition de l'armée de Flandre placée sous les ordres du maréchal de Noailles.

Le colonel de Noailles fut créé maréchal de camp le 1er avril ; mais c'est encore sous le nom de Noailles que le régiment assista, du mois de juin au mois de juillet, aux sièges de Menin, d'Ypres, du fort de Knoke et de Furnes (1).

---

(1) La composition du régiment était, à cette date, de : 1 colonel ; 1 lieutenant-colonel ; 1 major ; 19 capitaines, dont deux commandants de bataillon, 3 capitaines de grenadiers et 3 aides-majors ; de 51 lieutenants, dont 3 lieutenants de grenadiers ; de 12 lieutenants en second, dont 3 sous-lieutenants de grenadiers, et de 2 enseignes ; au total 118 officiers en pied pour 51 compagnies à 30 hommes chacune, dont 3 de grenadiers, formant 3 bataillons de 17 compagnies chacun et de 510 soldats. L'effectif total du régiment était donc de 1,530 soldats (y compris 102 sergents, 2 par compagnie), un tambour-major et 51 tambours, avec 9 drapeaux, soit 3 par bataillon, suivant l'ordonnance du 3 janvier 1737.

CHAPITRE VII

CUSTINE

1741-1748

Marc-Antoine de Custine, 11e colonel. — 1744. — Le marquis Marc-Antoine de Custine succéda au comte de Noailles dans le commandement du régiment. Le nouveau colonel avait été blessé à la bataille de Dettingen, à la tête du régiment de Hainaut qu'il commandait depuis 1738. Il avait à peine rejoint l'armée de Flandre lorsque le régiment fut désigné, le 12 juillet 1744, pour faire partie du détachement envoyé en Alsace, sous les ordres du maréchal de Noailles, pour renforcer l'armée du maréchal de Coigny. Il arriva au camp de Schelestadt le 11 août, et assista au combat d'Augenheim, où il eut 2 officiers blessés.

Siège de Fribourg. — Custine passe le Rhin au commencement de septembre et prend part à l'investissement et au siège de Fribourg. Les grenadiers du régiment se distinguèrent particulièrement aux attaques du 19 et du 20 octobre, et des 2 et 4 novembre, et méritèrent les éloges et les gratifications du roi. C'est à ce siège que le colonel de Custine, au moment de monter à la tranchée avec les Gardes suisses, et interprétant le règlement à son avan-

tage, voulut avoir le pas sur ces Gardes, et être le chef de tranchée ; sa réclamation fut rejetée (1).

La prise de Fribourg coûta 400 hommes au corps ; les lieutenants de Calonne, du Fourmy et Pennelare y furent tués.

Custine passa l'hiver à Fribourg et fit encore la campagne de 1745 sur le Rhin et dans la vallée du Main, sous les ordres du maréchal de Maillebois et du prince de Conti. Il fut prendre ses quartiers d'hiver à Toul.

Adoption de la cartouche. — 1744. — Ce fut pendant cette campagne que nos régiments commencèrent à faire usage de la cartouche. Ils avaient été devancés dans cette voie par les Anglais. On remarqua à Dettingen que leur tir avait une vivacité toute nouvelle. C'était l'emploi de la cartouche qui en était la cause, tandis que les Français chargeaient encore leur arme en introduisant successivement la poudre, la bourre et la balle ; aussi le tir des ennemis était-il deux ou trois fois plus rapide. C'est aussi de cette année que l'on adopta la formation sur trois rangs, et celle-ci devait durer jusqu'à la fin des guerres du premier empire.

Le régiment fit la campagne de 1746 à l'armée de Flandre et prit part à la bataille de Raucoux.

Siège de Berg-op-Zoom. —1747. —Après avoir passé l'hiver à Namur, il fut envoyé au camp de Ma-

---

(1) D'après les traités, les Gardes suisses ne devaient pas servir au-delà du Rhin ; Custine en inférait qu'ils devaient perdre, dans ce cas, les privilèges dont ils jouissaient sur le territoire français. Il fut admis que, par exception, quand le roi passe le Rhin en personne, les Gardes suisses doivent le passer aussi comme étant de sa garde et de sa maison, et en conserver tous les privilèges.

lines, au mois d'avril 1747. Il assista sans combattre à la bataille de Laufeld, et fut ensuite envoyé devant Berg-op-Zoom avec le corps du comte de Lowendal, qui était chargé du siège de cette place. Après avoir monté deux gardes à ce siège, une partie du régiment est chargée, le 24 juillet, avec le régiment de Touraine, d'ouvrir la tranchée devant le fort Rowers. Le 30 août, une compagnie de grenadiers se fait écraser en repoussant une sortie. A l'assaut du 16 septembre, le 1er bataillon et les grenadiers font partie de l'attaque du bastion de droite, tandis que le deuxième est de garde devant le fort Rowers, et que le 3e fait une fausse démonstration devant les forts de Marmont et de Pinsen. L'attaque est menée rapidement par les grenadiers ; les ennemis, surpris, se replient en désordre. Les assaillants se rendent maîtres de plusieurs postes, et pénètrent dans la ville l'épée à la main. Une partie des défenseurs se sauve par la porte de Stenbergen ; les autres se défendent opiniâtrement dans les maisons. Cette résistance mit le soldat en fureur ; tous ceux qui ne voulurent pas mettre bas les armes furent passés au fil de l'épée.

L'attaque des forts extérieurs suivit immédiatement la prise de la ville. Le régiment de Custine fut chargé de celle du fort Rowers, dont les défenseurs capitulèrent.

Les pertes du régiment étaient considérables. Du 12 juillet au 17 septembre, il eut 6 officiers tués, parmi lesquels les capitaines de Classé et Méja, et les lieutenants Bailly et Raffart, 4 officiers blessés, et perdit 500 hommes.

La campagne se termina par la prise des forts situés sur l'Escaut, entre Berg-op-Zoom et Anvers. Dans les premiers jours d'octobre, le régiment est devant le fort Frédéric-Henri. Le 6, à 9 heures du soir, le comte de Lowendal donne le signal de l'at-

taque. La compagnie de grenadiers du capitaine de Clavaud est en tête de la colonne d'assaut. Ayant trouvé les ennemis en désordre, elle les poursuit jusqu'au pont du fort, où ils s'enferment. Le capitaine les menace de les passer tous au fil de l'épée s'ils ne se rendent. Le commandant hollandais effrayé capitule sur le champ et se rend prisonnier.

Le régiment prit ses quartiers d'hiver à Namur, où il leva un 4e bataillon. En 1748 il assista au siège de Maëstricht. Il était placé avec dix autres régiments au château de Rosen, sur la rive gauche de la Meuse, et devait contribuer à l'attaque de Vyck. Il y perdit 20 hommes, enterrés par l'explosion d'une mine.

Après la capitulation de Maëstricht, Custine fut cantonné autour de Limbourg, puis il rentra en France au mois d'octobre. Il fut envoyé d'abord à Avesnes et à Landrecies, et ensuite à Saint-Quentin, où son 4e bataillon fut licencié. Les trois autres se rendirent à Sarrelouis où ils arrivèrent le 16 novembre.

Le 10 mai 1748, le marquis de Custine fut nommé maréchal de camp, et remplacé à la tête du régiment par le marquis de Saint-Chamond (1).

---

(1) Le marquis de Saint-Chamond était le beau-frère du marquis de Custine. Le marquisat de Saint-Chamond en Forez était passé dans la famille de la Vieuville qui était originaire de Champagne, par le mariage de Charles-Emmanuel de la Vieuville, comte de Jeumont, avec Anne-Elie de Chevrières de Saint-Chamond.

CHAPITRE VIII

SAINT-CHAMOND

1748-1762

Louis de la Vieuville, marquis de Saint-Chamond, 12e colonel.—1748. — Au mois de janvier 1749, le régiment fut envoyé à Metz, où il licencia son troisième bataillon. Il revint ensuite à Sarrelouis, et occupa depuis les garnisons de Landau en octobre 1750; d'Huningue en octobre 1751; de Mont-Dauphin, en octobre 1752; Embrun, Grenoble, Fort-Barrault en 1753; Perpignan, Collioure et Montlouis en 1754. Il se rendit à Toulon en 1756 et devait s'y embarquer pour Minorque, mais quand il y arriva, l'armée avait profité d'un vent favorable et était partie. Il fut alors envoyé dans le Vivarais, d'où il se mit en route pour Nantes au commencement de 1757. A son passage à Angoulême, le 13 mai, il trouva l'ordre de se diriger sur Strasbourg; il était destiné à l'armée de Soubise.

Modifications dans l'organisation des régiments. — Pendant cette période de paix certaines modifications importantes avaient été apportées dans l'organisation des régiments. Dix-huit anciens régiments avaient été supprimés afin de porter au moins à deux le nombre des bataillons de chacun des régiments maintenus. Par suite, l'infanterie ne se composait plus que de 2 régiments des Gardes, des gre-

nadiers de France, de Royal-Artillerie, de 80 régiments français et 31 régiments étrangers.

Les colonels, les lieutenants-colonels, et les commandants de bataillon avaient cessé d'avoir une compagnie. Les bataillons avaient été réduits de 15 à 13 compagnies, dont une de grenadiers. Le nombre des drapeaux n'était plus que de deux par bataillon, et le drapeau-colonel était placé à la première compagnie de fusiliers du premier bataillon.

Privilèges accordés à l'armée. — Le 22 janvier 1752, Louis XV, réalisant le projet déjà conçu par Henri IV, fit de la noblesse la récompense des services militaires. Il octroya la noblesse de droit à quiconque était parvenu au grade de capitaine, et dont le père et l'aïeul avaient servi : *patre et avo militibus*. Cette condition n'était pas exigée pour celui qui parvenait au rang d'officier général. Aucun officier servant dans l'armée ne fut imposé de la taille; c'était l'un des privilèges de la noblesse.

En 1751, furent réglées les batteries des tambours. Chaque régiment avait la sienne ; dès lors, anarchie complète. Tous les tambours furent appelés à Paris et mis sous les ordres du tambour-major des Gardes françaises, qui les instruisit pendant trois mois sur l'esplanade des Invalides. Le 1er décembre, il les conduisit à Versailles, et leur fit battre l'ordonnance sous les fenêtres du roi, ordonnance qui est encore celle d'aujourd'hui.

Guerre de Sept ans.—1757.— L'armée du prince de Soubise, réunie dans les environs de Strasbourg, au commencement de juillet, était destinée à agir de concert avec celle de l'Empire qui s'assemblait à Furth, près de Nuremberg, sous les ordres du duc de Saxe-Hild[illegible]son. Cette combinaison des

deux armées fut un malheur pour les Français. L'armée des Cercles n'était qu'un ramassis des contingents fournis par les petits princes allemands ; ces troupes n'avaient aucune cohésion, aucune discipline, aucune solidité. Le prince d'Hildburghausen était un général ignorant et prétentieux, entreprenant quand l'ennemi reculait, indécis et faible devant l'attaque. Il paralysa les mouvements du prince de Soubise, qui, à défaut d'un talent militaire transcendant, possédait un esprit sensé et une bravoure incontestée.

L'armée se porta d'abord sur Aschaffembourg et Hanau, puis sur Eisenach et Gotha, et arriva sur la Saal à la fin d'octobre. L'arrivée du roi de Prusse, Frédéric II, à Leipsig, et la nouvelle de sa marche en avant, firent reculer l'armée des Cercles. Les Alliés repassèrent la Saal le 30 octobre, et prirent position sur la rive droite, ne laissant que des détachements pour garder les passages de cette rivière depuis Dornburg jusqu'à Morsebourg.

Quatre bataillons de l'armée des Cercles avaient été laissés à la garde de Weissenfels, avec un détachement de seize compagnies de grenadiers français, sous les ordres du marquis de Crillon. Les deux compagnies de grenadiers du régiment de Saint-Chamond, commandées par les capitaines Chabert et de Grèze, en étaient.

Combat de Weissenfels, 31 octobre 1757. — L'avant-garde du roi de Prusse arriva si rapidement sur Weissenfels, dans la matinée du 31, que la garnison fut surprise. Les Impériaux s'empressèrent de décamper, laissant derrière eux leurs drapeaux et leurs bagages. Leur retraite fut soutenue avec beaucoup de fermeté par les grenadiers du marquis de Crillon. Les grenadiers de Saint-Chamond

firent des prodiges de valeur et se montrèrent héroïques. Ils furent les derniers à se retirer de Weissenfels. Leur retraite se fit le long d'une rue, sous le feu des Prussiens qui les dominaient, et qui voulurent les couper avant qu'ils fussent arrivés au pont. Effectivement les Prussiens y arrivèrent les premiers, mais les grenadiers les en chassèrent, et tinrent ferme pendant vingt minutes, le temps nécessaire pour mettre le feu à l'autre bout du pont (1), qu'ils franchirent au milieu des flammes, et au moment où il allait s'écrouler. Ils facilitèrent par ce moyen et assurèrent la retraite de l'armée. Les pertes de ces deux braves compagnies furent sensibles ; toutefois, le nombre des tués ne fut pas aussi considérable qu'il paraissait devoir être. Le capitaine de Grèze fut grièvement blessé au genou.

Sur la demande du marquis de Crillon, le roi accorda des pensions de 200 à 10 livres à tous les officiers, sergents et grenadiers qui s'étaient ainsi dévoués au salut de l'armée. Le marquis de Crillon voulut annoncer lui-même aux grenadiers de Saint-Chamond la récompense qui leur était accordée, et leur adressa la lettre suivante :

« De Versailles, 24 mars 1758.

« Je vous ai vu combattre à Weissenfels et j'ai mis « toute ma gloire à faire couronner votre valeur. Sa « Majesté vient d'accorder à chacun de vous une grati- « fication particulière à ce sujet, et charge son minis-

(1) Ce pont de bois était bâti d'après le modèle du pont couvert de Porgau. En prévision de la retraite, la garnison avait accumulé sur ce pont, de la paille, des cercles goudronnés, et toutes les chandelles que l'on put rassembler dans la ville (*Mémoires historiques sur la guerre de Sept ans*, par M. de Ratzow).

« tre de vous témoigner de sa part la satisfaction « qu'il a eue de votre conduite. Une grâce si distin- « guée doit vous animer davantage à soutenir toujours « avec le même éclat la réputation de votre régiment « et l'honneur des grenadiers français. Ne perdez « jamais de vue la discipline, et rien ne vous sera « impossible à exécuter. Je souhaite que vous trou- « viez bientôt de nouvelles occasions de vous acqué- « rir de l'honneur.

« Je serai toujours fort aise d'en être témoin.

« Adieu, mes chers enfants, souvenez-vous tou- « jours de votre bon amy.

« Signé : LE MARQUIS DE CRILLON. »

Les grenadiers de Saint-Chamond s'empressèrent de remercier leur général.

« Lille, avril 1758.

« Monseigneur,

« C'est avec grande sincérité que nous vous remer- « cions de la bonne nouvelle que vous nous apprenez « par la vostre du 6, non pas tant pour largant, dont « nous avons grand besoin, que par rapport à ce « que vous avez parlé de nous au roy, et qu'à vous « dire vray j'aimons plus le roy que tout largant du « monde. Véritablement ç'a été assez bien ce jour- « là, mais la belle merveille, jétions menés par vous, « javons gagnés là une belle partie, mais, mordie, je « savons bien aussi que javons une revanche à pren- « dre, et c'est de cela qu'il faut parler au roy. Venez « seulement avec nous. Ah ! qu'un homme vaut quel- « quefois de largant ! et que je le sentons ! Nous qui « avons dans l'âme, Monseigneur, tant de respect « pour vous.

« LES GRENADIERS DE SAINT-CHAMOND. »

Le roi n'eut pas à payer la plupart des pensions demandées par M. de Crillon, car les héros de Weissenfels laissèrent, cinq jours après, un grand nombre des leurs sur le champ de bataille de Rosbach.

Bataille de Rosbach, 5 novembre 1757.— Dans la journée du 3 novembre, le roi de Prusse avait établi son camp autour du château de Rosbach. Pendant toute la journée du 4, l'armée française, s'attendant à une attaque, resta sous les armes, mais les Prussiens restèrent dans leur camp. Le prince de Soubise se décida, le 5 au matin, à marcher par sa droite pour tourner, par Buttstadt, l'aile gauche du roi de Prusse, et lui fermer ainsi le chemin de Weissenfels. L'armée se mit en mouvement sur deux lignes, vers 10 heures du matin. A une heure de l'après-midi, elle parvint sur une hauteur d'où l'on apercevait le camp prussien. L'armée ennemie restait immobile, et Frédéric semblait indifférent au mouvement des Français. Mais dès que nos têtes de colonnes atteignirent Buttstadt, l'armée prussienne leva le camp, puis exécuta, à l'abri d'une petite chaîne de hauteurs qui la dérobait aux vues des Français, un changement de front en arrière, et son artillerie prit position sur le Janus-Hagel.

Croyant à une retraite des Prussiens, et craignant de n'être pas à temps pour l'atteindre et l'attaquer, Soubise fit précipiter la marche, mais il ne prit aucune précaution pour la couvrir, et ne fit pas observer les mouvements de l'ennemi. Vers trois heures, l'armée prussienne paraît en ordre de bataille entre deux collines qui protègent ses flancs. Nos têtes de colonnes sont brusquement foudroyées par l'artillerie, chargées sur leur flanc droit, par la cavalerie de Seydlitz, et elles reçoivent sur leur flanc gauche le feu de six bataillons d'infanterie, sous les ordres

du prince Henri de Prusse. L'armée se mit en bataille au milieu de la plus grande confusion. Le régiment de Saint-Chamond, qui était à la gauche de la ligne de Piémont, la première de l'aile droite, eut en quelques instants plus de 80 soldats et 2 capitaines tués (1). Les boulets de l'artillerie portaient le désordre jusque dans les rangs de la deuxième ligne, qui n'était qu'à trois cents pas de la première.

Soubise essaya vainement de rétablir l'ordre en lançant les escadrons de l'aile droite sur la cavalerie ennemie, mais ils furent renversés et rejetés sur l'infanterie. Les troupes de l'Empire prirent la fuite. Le régiment de Piémont, qui chargea avec beaucoup de bravoure, fut obligé de plier, et insensiblement toute l'aile droite fit de même. Saint-Chamond laissa sur le champ de bataille 400 hommes. Le lieutenant-colonel de Vernon, les capitaines Chabert, Caillaud, de Bonne, Saint-Florent, Montfalcon, et le lieutenant Bourret, furent tués ou mortellement blessés ; le colonel, 23 capitaines et 5 lieutenants furent blessés et tombèrent la plupart entre les mains des Prussiens.

La nuit favorisa la retraite de l'armée française, qui se rassembla derrière l'Unstrut, et fut couverte par la réserve du comte de Saint-Germain. On n'en-

---

(1) Lettre du lieutenant de La Gardiolle communiquée par le baron de Cabiron. Dans cette lettre, datée de Duderstat, le 20 novembre 1757, le lieutenant de La Gardiolle dit : « Le prince de Soubise est ici. Il comble tous les officiers de politesse. Tout le monde loue son affabilité ; « mais on ne peut s'empêcher de blâmer les fautes qu'il a faites le jour « de la bataille. Il se rend lui-même justice. Voici ce que je lui ai entendu dire avant-hier, que j'étais à table vis-à-vis de lui : « Les « causes de la perte de la bataille, disait-il, sont fort simples. Du côté du « roy de Prusse tout étoit prévu, tout étoit disposé ; c'était le contraire « de notre côté : point de précaution ; nul arrangement. La veille, di- « sait-il, nous avions pris toute sorte de précaution ; notre disposition « était admirable. Je ne sais pourquoi le jour de la bataille on n'en « prit aucune. »

tendit plus parler du prince d'Hildburghausen et de son armée.

Les débris du régiment prirent leurs quartiers d'hiver à Dusseldorf. Ils quittèrent les bords du Rhin au commencement de février et se mirent en route pour Lille.

Après un séjour de quatre jours dans cette ville, le régiment fut envoyé à Coutances, et tint la campagne jusqu'à l'automne pour repousser les tentatives de descente des Anglais. Il quitta la Normandie au mois de février 1759, et se rendit à Belle-Isle-en-Mer, où il resta jusqu'en octobre 1760.

Comte de Rosen, 13e colonel. — 1762. — Le régiment va de Brest à Morlaix et au Conquet en 1761. En 1762, il parcourt les garnisons de Saint-Jean-d'Angély, La Rochelle et l'île de Ré, et reçoit, dans le courant du mois de mai, un nouveau colonel, le comte de Rosen.

Adoption des épaulettes. — Pendant cette période, l'année 1759 fut marquée par l'adoption des épaulettes pour distinguer les différents grades. Cette nouveauté fut d'abord mal reçue. L'épaulette, que depuis on a été si fier de porter, fut appelée la guenille de Choiseul.

Création de l'ordre du Mérite militaire. — Pour compléter l'œuvre de son aïeul, Louis XV créa l'ordre du Mérite militaire qui eut pour but de récompenser les officiers protestants qui servaient dans son armée. Le ruban de cet ordre était bleu foncé, pour le distinguer de celui de l'ordre de Saint-Louis, qui était rouge de feu.

Compagnies de chasseurs. — Cette même année on vit s'organiser dans les régiments qui fai-

saient campagne on Allemagne des compagnies de chasseurs, formées d'habiles tireurs chargés d'éclairer la marche du régiment, de fouiller les bois et de tirailler. Ces compagnies furent supprimées à la paix, mais on y revint quelques années après.

Ordonnance du 10 décembre 1762. — Les régiments cessent de porter les noms des colonels. — Les préliminaires du traité de Paris furent signés le 3 novembre 1762. Le 10 décembre de la même année paraissait une ordonnance qui réformait l'armée, et y introduisait de nombreuses modifications. Cette ordonnance réduisit l'infanterie à 19 régiments à quatre bataillons, 22 régiments à deux bataillons, et 6 régiments d'un seul bataillon. Elle décida que tous les régiments de gentilshommes porteraient désormais des noms de province pour mieux conserver la mémoire de leurs actions.

Le roi se réservait, à l'avenir, les nominations des lieutenants-colonels et majors. L'administration des compagnies était confiée à un quartier-maître trésorier. L'état se chargeait du recrutement et de l'armement. La durée des engagements était fixée à huit années. Le grade d'enseigne était supprimé et remplacé par des sous-lieutenants porte-drapeaux. Enfin la solde des officiers était augmentée, surtout en temps de guerre, et le prix des régiments était égalisé et taxé (1).

---

(1) Les plus anciens régiments français, sauf ceux des princes qui ne se vendaient pas, furent taxés à 40,000 livres ; les 23 derniers, c'est-à-dire ceux affectés au service des colonies, à 20,000 livres seulement.

C'est dans les dernières années de la guerre de Sept ans que fut organisé le corps du génie, dont la formation a découronné l'infanterie en lui enlevant les communications, la fortification passagère et la castramétation, et qui a été une cause de perturbations continuelles dans le service général de l'armée. (*Histoire de l'Infanterie*, général Susane, — Tome I, p. 250.)

En exécution de cette ordonnance, le régiment du comte de Rosen prit le titre de la province du Dauphiné, vacant depuis 1749.

CHAPITRE IX

DAUPHINÉ

1762-1791

Régiments qui ont porté le nom de Dauphiné avant 1762. — Le nom de Dauphiné avait été porté antérieurement par deux régiments. Le premier fut levé en 1639 par le duc de Lesdiguières, servit en Italie, et fut licencié en 1660. Le second fut levé en 1684 par le chevalier de Rorcado-Molac, et fut incorporé en 1749 dans le régiment de Médoc.

En même temps qu'elle rendait permanents les noms des régiments, l'ordonnance du 10 décembre 1762 prescrivait qu'ils porteraient leur numéro d'ordre sur les boutons d'uniforme. Par suite, le régiment de Dauphiné prit le n° 21, rang qu'il occupait depuis 1678.

De 1762 au commencement de la Révolution, le régiment traversa une période de paix, qui ne fut marquée que par la courte campagne de Genève et par de très fréquents changements de garnison. Pendant la guerre d'Amérique il fournit seulement un détachement pour la garnison des vaisseaux.

Les changements de garnison se faisaient généralement, chaque année, à l'entrée de l'hiver. Le régiment est au Havre en 1763 ; l'année suivante, au mois de novembre, il arrive à Brest. En novembre 1767, il est envoyé à Berghes ; en novembre 1768, à Belfort ; en juin 1769, le 1er bataillon est à Phals-

bourg, le 2e bataillon, à Fort-Louis. En 1770, il part pour la Corse où il débarque le 4 septembre. Revenu sur le continent en juin 1774, il reste à Toulon jusqu'en mars 1775, et se rend alors à Antibes et Monaco. Au mois d'octobre de la même année, le 1er bataillon est rappelé à Toulon ; le 2e à Marseille. Le régiment va à Aix, en août 1776 ; à Montélimar, en novembre 1776 ; à Briançon, en octobre 1777 ; à Grenoble, en octobre 1778, avec un détachement à Mont-Dauphin. En 1787, le 1er bataillon est envoyé à Briançon, le 2e reste à Grenoble.

Campagne de Genève en 1782. — En 1782, le régiment fut momentanément cantonné dans le pays de Gex et à Châtillon-de-Michaille, pendant les troubles de Genève. Au mois de juillet, il prit part au siège de cette ville qui fut sur le point d'être plus sérieux qu'on ne le pensait. On avait espéré que les Genevois ouvriraient leurs portes à la première sommation, mais ils répondirent qu'ils s'ensevelliraient sous les ruines de leur ville plutôt que de se rendre. Les exaltés, qui entraînaient la foule, avaient tout préparé pour une défense à outrance. Des amas de poudre avaient été formés sur plusieurs points de la ville ; les rues avaient été dépavées, et les femmes s'employaient à monter les pavés jusque dans les greniers pour assommer les assiégeants ; elles avaient même préparé de l'huile bouillante à jeter par les fenêtres (1).

Pendant trois jours on travailla aux tranchées et à la construction des batteries de siège. Le corps français était secondé par des détachements de troupes

(1) Lettre du capitaine de La Gardiolle du 17 juillet 1782 (communiquée par le baron de Cabiron).

suisses et piémontaises. Toutefois le feu ne fut pas ouvert, et le quatrième jour la ville ouvrit ses portes ; les chefs des révoltés avaient fui pendant la nuit.

A la fin de cette même année, Dauphiné est envoyé à Valence. Il est ensuite de nouveau réparti entre Toulon et Marseille ; enfin, en octobre 1787, il est en entier réuni à Toulon.

Vicomte de Pons, 14e colonel. — 1770. — En 1770 le comte de Rosen avait été remplacé par le vicomte de Pons, qui resta le chef nominal du régiment jusqu'en 1788, mais que l'on vit rarement à la tête de ses troupes. Ce colonel fut activement secondé dans son commandement par le marquis de Faudoas, qui lui fut donné comme colonel en second en 1775, en exécution de l'ordonnance du 26 avril de cette année, qui créait des emplois de colonel en second et de chef de bataillon dans tous les régiments.

Le marquis de Faudoas commandait le régiment provincial d'Auch, lorsque les régiments provinciaux, levés le 4 août 1771, furent supprimés par ordonnance du 15 décembre 1775.

Organisation des milices. — A la suite de nombreuses transformations dans leur organisation, les milices provinciales en étaient arrivées à former la réserve des régiments entretenus d'infanterie, et elles prenaient rang, comme corps, suivant la date de l'institution définitive de leur service, entre le régiment allemand Royal-Hesse-Darmstadt et le régiment suisse de Salis-Marschlins. En 1771, elles avaient, dans la série des corps d'infanterie, le n° 86, et portaient ce numéro sur leurs boutons. Tandis que les régiments se recrutaient encore par les engagements volontaires, les milices étaient recrutées par voie de

tirage au sort depuis 1651. Elles n'étaient réunies et soldées qu'au moment où leur concours était nécessaire. Les régiments des milices prirent une part glorieuse à la guerre de la succession d'Espagne et à toutes celles du règne de Louis XV. Les miliciens contribuèrent aussi pendant ces guerres à renforcer les effectifs des régiments d'infanterie ordinaire.

Au commencement de la guerre d'Amérique, les troupes provinciales furent de nouveau rappelées au service et formées en 7 régiments provinciaux destinés à doubler les 7 régiments du corps royal d'artillerie, organisés en 1775, et en 80 bataillons attachés comme troisièmes bataillons, bataillons de réserve et de garnison, aux 79 régiments d'infanterie française. Le 2e bataillon provincial d'Aix devint bataillon de garnison de Dauphiné.

Dédoublement des vieux régiments. — En 1775, le numéro d'ordre de Dauphiné fut reculé de sept rangs par suite du dédoublement de 7 régiments plus anciens, qui étaient à quatre bataillons et qui en formèrent quatorze à deux bataillons. Les douze vieux corps conservèrent seuls quatre bataillons.

L'année suivante, le nouveau ministre de la guerre, le comte de Saint-Germain, dédoubla encore onze de ces vieux régiments, ce qui porta le rang de Dauphiné au n° 39, qu'il conserva jusqu'au mois de décembre 1790. A cette époque, le régiment du Roi, qui avait le n° 23, ayant été licencié à la suite de la révolte de Nancy, le régiment de Dauphiné avança d'un rang et prit le n° 38. C'est à cette circonstance qu'il dut de devenir le 38e régiment d'infanterie en 1791.

Ordonnance du 25 mars 1776. — L'ordonnance du 25 mars 1776 supprima les emplois de chef

PHILIBERT de la COUR de la GARDIOLLE

Colonel du 38e Régiment d'Infanterie (ancien Dauphiné)
de 1792 à 1794

de bataillon, créés l'année précédente. Les compagnies qui devaient compter réglementairement, depuis 1771, un effectif de 60 hommes en avaient à peine 54. L'ordonnance de 1776 réduisit à 6 le nombre des compagnies de chaque bataillon : une de grenadiers, une de chasseurs et quatre de fusiliers ; les deux premières à 101 hommes, et celles de fusiliers à 116 hommes. Chaque compagnie eut un sergent-major, qui devint le supérieur de l'ancien fourrier. Les compagnies de chasseurs n'étaient pas considérées comme compagnies d'élite et faisaient le même service que les fusiliers. Leur principal privilège était d'alterner avec les grenadiers pour aller chercher et ramener le drapeau (1).

Rétablissement du colonel-général. — La charge de colonel-général de l'infanterie ayant été encore une fois rétablie, en 1780, en faveur du prince de Condé, les chefs de corps reprirent le titre de mestre de camp et le portèrent jusqu'en 1788, époque où la charge fut encore supprimée. L'ordonnance du 6 avril 1780, qui détermina les fonctions du colonel-général, réduisit le nombre des drapeaux à un par bataillon. La conséquence fut que chaque régiment n'eut plus que deux drapeaux, tous les deux d'ordonnance ou de couleur. Le régiment de Picardie eut seul trois drapeaux, dont un blanc, parce qu'il appartenait au colonel-général. En 1788, par suite de la suppression du colonel-général, chaque régiment eut de nouveau un drapeau blanc et un drapeau d'ordonnance ; le drapeau blanc fut placé à la 1re compagnie de fusiliers du 1er bataillon.

(1) Une décision du 19 avril 1786 institua une musique dans tous les corps d'infanterie.

Organisation de 1788. — Lorsque la Révolution commença, l'organisation et l'uniforme des régiments étaient réglés par les ordonnances du 17 mars 1788, sur la constitution, la formation et la solde des régiments d'infanterie, et celle du 1er octobre 1786 sur la tenue de tous les corps de l'armée.

D'après la première de ces ordonnances, le 1er bataillon était composé de 4 compagnies de fusiliers et d'une de grenadiers. Le 2e bataillon était composé de 4 compagnies de fusiliers et d'une de chasseurs.

L'emploi de colonel en second était supprimé et remplacé par celui de major en second.

Le régiment, sur le *pied de paix*, comprenait 1,111 bas-officiers et soldats, et 60 officiers attachés aux compagnies, 26 hommes de l'état-major (1), et 4 officiers supérieurs, plus 16 enfants de troupe ; en tout 1,216 hommes. Sur le *pied de guerre*, les compagnies de grenadiers étaient de 110 hommes ; celles de chasseurs, de 116 ; celles de fusiliers, de 149 hommes. Le régiment était donc de 1,462 hommes, non compris la compagnie de dépôt. Sur le *grand pied de guerre*, les compagnies de grenadiers étaient

(1) L'état-major et les compagnies étaient composés de la manière suivante :

Etat-major : un colonel, un lieutenant-colonel, un major, un major en second, un quartier-maître, deux porte-drapeaux, deux cadets gentilshommes, deux adjudants, un chirurgien, un tambour-major, un caporal-tambour, huit musiciens, un maître-tailleur, un maître-cordonnier, un maître-armurier.

Les compagnies de grenadiers et de chasseurs se composaient de : 1 capitaine-commandant, 1 capitaine en second, 1 lieutenant en 1er, 1 lieutenant en 2e, 2 sous-lieutenants, 1 sergent-major, 1 fourrier, 4 sergents, 8 caporaux, 8 appointés, 71 grenadiers, 2 tambours ; celles de fusiliers avaient 5 sergents, 10 caporaux, 10 appointés, 85 fusiliers, 2 tambours

de 116 hommes ; celles de chasseurs, de 122 hommes, celles de fusiliers, 173 hommes. Le régiment était de 1,743 hommes, non compris la compagnie de dépôt.

Chaque compagnie était partagée en deux divisions, l'une commandée par le capitaine commandant, l'autre par le capitaine en second.

Chaque division se composait de 2 subdivisions commandées par un lieutenant ou sous-lieutenant, et chaque subdivision en 2 escouades.

Règlement sur l'habillement de 1786. — Dans les régiments français l'habillement des bas-officiers et des soldats était composé d'un habit, d'une veste de drap blanc et d'une culotte de tricot de la même couleur. Les régiments suisses, grisons et irlandais, avaient l'habit de drap rouge garance ; les régiments allemands, Royal-Italien et Royal-Corse, l'habit de drap bleu céleste foncé, et le corps de Montréal, l'habit bleu de roi.

Les régiments français étaient partagés en séries de six régiments dans leur ordre d'ancienneté ; chaque série avait sa couleur distinctive particulière. Les couleurs adoptées étaient les suivantes : bleu céleste, panne noire, violet, gris de fer, rose, jonquille, cramoisi, gris argentin, aurore, vert foncé. Le bleu de roi était réservé aux régiments royaux, l'écarlate aux régiments des princes. Dans chaque série les régiments étaient divisés en deux groupes de trois régiments ; le premier avait les boutons jaunes et les poches en travers ; le deuxième les boutons blancs et les poches en long. Le premier régiment de chacun de ces groupes avait les revers et les parements de la couleur distinctive, le deuxième les revers seulement, le troisième les parements seulement.

Par suite de cette réglementation, le régiment de

Dauphiné, qui appartenait à la 6e série, et qui était le 2e régiment du second groupe de cette série, avait les boutons blancs, les revers jonquille et les poches en long. Les parements étaient de la couleur du fond.

Les pattes des poches n'étaient que figurées par un passe-poil de la couleur distinctive. Un passe-poil semblable bordait les revers et les parements. Le collet était droit. Trois gros boutons ornaient les pattes des poches ; sept petits boutons garnissaient les revers ; les parements se refermaient également par deux petits boutons. Tous les boutons portaient le numéro du régiment.

Les habits des bas-officiers et des soldats étaient ornés d'une épaulette et d'une contre-épaulette sans houppes, larges de deux pouces, y compris le liséré, et garnies, en temps de guerre, d'une plaque de tôle à côtes.

Les fusiliers portaient l'épaulette et la contre-épaulette en drap de fond de l'habit. Les grenadiers les portaient en drap écarlate, doublé et liséré de blanc. Celles des chasseurs étaient en drap vert, pareillement doublé et liséré.

Les retroussis des fusiliers étaient ornés d'une fleur de lis de la couleur distinctive, ceux des grenadiers l'étaient d'une grenade et ceux des chasseurs d'un cor de chasse.

Le chapeau des bas-officiers et des soldats était bordé d'un galon de laine noire ; les ailes relevées avec des agrafes, et celle du côté gauche arrêtée par une ganse noire attachée à un petit bouton. Il était garni d'une cocarde de basin blanc. Les grenadiers et les chasseurs se distinguaient par une houppe ronde de laine portée au-dessus de la cocarde ; celle des grenadiers était écarlate ; celle des chasseurs, verte. Les compagnies de fusiliers portaient également des houppes, dont les couleurs variaient suivant les numéros du bataillon,

et de la compagnie : dans le 1er bataillon, bleu de roi pour la 1re compagnie, aurore pour la 2e, violet pour la 3e, cramoisi pour la 4e ; dans le 2e bataillon, bleu et blanc pour la 1re compagnie, aurore et blanc pour la 2e, violet et blanc pour la 3e, cramoisi et blanc pour la 4e. L'état-major du régiment portait la houppe blanche. Les grenadiers reprirent le bonnet à poil, supprimé en 1779.

Les adjudants portaient l'épaulette à fond de soie couleur de feu, traversée dans le milieu de sa longueur par deux cordons de tresse d'or ou d'argent, suivant la couleur du bouton.

Les sergents-majors portaient, sur le côté extérieur de l'avant-bras, deux galons d'argent fin de 10 lignes de large, placés obliquement d'une couture de la manche à l'autre.

Les fourriers se distinguaient par deux bandes de galons d'argent cousues au travers, sur le dehors de la manche, au-dessus du pli du bras.

Les sergents portaient un seul galon d'argent placé comme celui d'en bas du sergent-major. Ces galons étaient bordés d'un passe-poil de la couleur distinctive.

Les caporaux avaient deux galons de laine bleue, placés comme ceux des sergents-majors. Les appointés portaient un seul galon de laine.

Les cadets gentilshommes portaient une épaulette et une contre-épaulette sans franges, formées d'un galon large de 15 lignes, d'or ou d'argent, liséré en drap de la couleur distinctive pour les fusiliers, écarlate pour les grenadiers, vert pour les chasseurs. Les hommes rengagés portaient les chevrons en laine bleue. Les tambours portaient l'habit en drap bleu affecté à la livrée du roi, avec les parements, revers, vestes, culottes et doublures, déterminés pour chaque régiment, à l'exception de ceux des régiments

allemands, autres que ceux qui avaient le titre de Royal, des Irlandais, des Suisses et Grisons, et des régiments français ayant un colonel propriétaire, lesquels portaient la livrée des colonels.

L'habillement des officiers ne différait de celui de la troupe que par la qualité du drap et celle des boutons, qui étaient dorés ou argentés. Il leur était défendu de porter des doublures de soie, ni aucuns galons ou boutonnières de fil d'or ou d'argent que ceux réglementaires, ainsi qu'un jabot de chemise apparent, et des dentelles aux manchettes.

Les officiers pouvaient porter en été des culottes de basin blanc. Ils portaient, du 1er octobre au 1er avril, des culottes d'étoffe de laine noire ainsi que des bas noirs.

Pendant la paix ils avaient des redingotes d'uniforme croisées, à collet droit et à rotonde, avec des parements de la couleur distinctive. A la guerre seulement ils pouvaient porter des manteaux de drap de la couleur de l'habit.

Les cheveux des officiers étaient liés par derrière en catogan et recouverts d'un cuir noirci ; ceux des faces formaient une seule boucle de chaque côté.

La houppe du chapeau était en poil de chèvre et de la couleur affectée à la compagnie.

Le colonel portait de chaque côté une épaulette de tresse, ou galon plein en or ou en argent, selon la couleur du bouton, ornée d'une frange à graine d'épinards et cordes à puits, de la longueur de deux pouces. Toute broderie ou paillette était défendue.

Le colonel en second avait la même épaulette ; mais elle était traversée dans sa longueur par un cordon de soie, couleur de feu.

L'épaulette du colonel à la suite était traversée par deux cordons couleur de feu.

Les brigadiers avaient sur l'épaulette, pour mar-

que distinctive, une étoile brodée d'or ou d'argent, en opposition avec la couleur de l'épaulette.

Le major portait de chaque côté une épaulette, en or ou en argent, ornée de franges à graines d'épinards seulement.

Les capitaines-commandants portaient sur l'épaule gauche une épaulette pareille à celle du major.

Les capitaines en second portaient la même épaulette traversée par un cordon de soie rouge ; les capitaines de remplacement avaient deux cordons de soie.

Les lieutenants en premier portaient l'épaulette losangée de carreaux de soie rouge-feu, sur un fond de tresse ou galon d'or ou d'argent ; la frange était formée de filets d'or ou d'argent et de soie.

Les lieutenants en second avaient la même épaulette avec une traverse de soie couleur de feu.

Les sous-lieutenants portaient l'épaulette à fond de soie rouge-feu, avec des carreaux tressés d'or ou d'argent, et les franges étaient de filets de soie et d'or, en proportion du mélange de l'épaulette.

Le quartier-maître portait l'épaulette du grade dont il était pourvu. Celle du porte-drapeau était en soie liserée d'or ou d'argent aux franges assorties.

Les officiers portaient l'épée à garde de cuivre doré, ornée d'une dragonne mêlée de fils d'or et de soie rouge, dans la proportion déterminée par les épaulettes. Le gland était aussi conforme à l'épaulette.

Tous les officiers avaient le hausse-col de cuivre doré, orné d'une médaille aux armes du roi.

Les officiers des compagnies étaient armés du fusil, et portaient sous les armes le ceinturon en bandoulière.

Les chasseurs et les grenadiers étaient armés du fusil et du sabre. Les fusiliers n'avaient que le fusil.

Les soldats charpentiers avaient pour marque distinctive sur la manche deux haches en sautoir. Ils portaient un tablier de peau blanche.

La troupe portait des guêtres de toile blanche pour les gardes et les exercices de parade, des guêtres de toile noircie pour le service ordinaire et la route en été, et des guêtres de laine noire pour le service ordinaire et la route en hiver.

Marquis de Mac-Mahon, 15e colonel. — 1788. — Le régiment de Dauphiné était commandé depuis un an par le marquis de Mac-Mahon, quand les premiers événements de la Révolution vinrent mettre à l'épreuve son respect de la discipline et son esprit de corps. Dans ces circonstances difficiles il sut conserver une attitude calme et sage, comme celle d'ailleurs de presque tous les régiments.

Affaire des cocardes. — 1789. — Depuis la prise de la Bastille et la fameuse scène de l'Hôtel-de-Ville de Paris, le 17 juillet 1789, dans laquelle Louis XVI fut contraint de placer sur sa cocarde blanche la cocarde bleu et rouge, portée par les Parisiens dans la journée du 14, la question de la cocarde passionnait les esprits, et avait pris une importance surprenante. En effet, avant 1789, il n'avait jamais été question de drapeau national, ni de cocarde nationale. Les cocardes des troupes françaises étaient de couleurs différentes. La plupart des corps d'infanterie portaient la cocarde blanche. La cavalerie avait la cocarde noire. Les Gardes françaises et les gardes de la porte du roi avaient aussi la cocarde noire, ainsi que la maréchaussée, les gardes de la marine, les gardes du pavillon-amiral, Royal-Artillerie, et quelques autres corps. Après le 17 juillet, la garde nationale adopta la cocarde tri-

coloro, et voulut l'imposer à toute l'armée. Le roi la portait ; beaucoup de régiments l'adoptèrent. Après le banquet offert par les Gardes du corps aux officiers du régiment de Flandre, à la suite duquel ceux-ci abandonnèrent la cocarde tricolore pour reprendre l'ancienne cocarde, la surexcitation fut à son comble. D'un côté, la commune de Paris prohiba toutes les cocardes d'une seule couleur ; d'autre part, tous ceux qui se piquaient de fidélité pour le roi et l'ancien régime affectèrent de porter des cocardes noires ou blanches. Il en résulta les événements des 5 et 6 octobre à Versailles, et de nombreux troubles dans plusieurs grandes villes de province.

Quelques ouvriers de l'arsenal maritime de Toulon, qui n'étaient pas les plus assidus aux chantiers, avaient imaginé de porter une espèce d'aigrette tricolore appelée pouf national. Le comte d'Albert de Rioms, commandant le port, leur défendit de la porter dans l'intérieur de l'arsenal, afin d'éviter les désordres auxquels elle donnait lieu. Il défendit, en outre, à tous les ouvriers de la marine de se faire inscrire dans la garde nationale, parce que beaucoup en abusaient pour déserter les chantiers. Ces mesures irritèrent la garde nationale et une partie de la population. Cette irritation s'accrut encore de ce que plusieurs officiers de la marine et des corps de la garnison affectèrent de porter des cocardes noires.

Le 18 novembre, le lieutenant Dauville, du régiment de Dauphiné, se présente à l'une des portes de la ville, rentrant de la chasse et ayant à son chapeau une grande cocarde noire, au centre de laquelle était une très petite cocarde bleu et rouge. La sentinelle de la garde nationale l'arrête, et lui demande pour quelle raison il semble cacher l'emblème national à l'ombre d'une grande cocarde, d'une couleur qu'il sait être odieuse à la nation. Le jeune officier reçoit

mal l'apostrophe du garde national, et le menace de son fusil, ainsi que les autres gardes nationaux qui sortent du poste pour fondre sur lui. Cet incident, grossi et envenimé par les moteurs, fut la cause de quelques manifestations tumultueuses. Sur la plainte du commandant de la garde nationale, M. Dauvillo fut mis en prison au fort Lamalgue, où il ne resta d'ailleurs que peu de temps (1).

Troubles de Toulon. — 1er décembre 1789. — L'émeute du 1er décembre eut d'autres causes. La première fut une lettre adressée au consul de Toulon, par laquelle les bas-officiers de plusieurs divisions de la marine l'informaient qu'ils avaient juré de s'opposer à toutes les insultes qui seraient faites à leurs chefs de terre et de mer. Cette lettre fut trouvée injurieuse pour la garde nationale.

La cause déterminante des troubles fut le renvoi des chantiers de l'arsenal de deux maîtres-manœuvres dont le comte d'Albert de Rioms était mécontent. Dans la matinée du 1er décembre, une bande de plus de quatre mille ouvriers du port, renforcés par une nombreuse populace, vint assaillir l'hôtel du commandant, pour demander la grâce des deux maîtres renvoyés. En même temps, la municipalité et les chefs de la garde nationale se faisaient les interprètes des réclamations de la population. Plusieurs

(1) Les chefs mêmes de la garde nationale intervinrent pour faire lever la punition de M. Dauville.

La cocarde nationale ne devint d'ailleurs vraiment officielle qu'à la suite de la proclamation royale du 28 mai 1790, et du décret de l'Assemblée nationale du 18 juin de la même année. Un nouveau décret du 5 juillet 1792 déclara que le port d'une cocarde autre que la cocarde nationale serait considéré comme signe de rébellion, et puni de mort.

officiers de marine furent maltraités par les mutins et désarmés ; le comte d'Albert se vit obligé de céder aux injonctions de la foule, et aux instances des officiers municipaux. Confiant dans la protection de la garde nationale, il renvoya dans leur caserne les piquets des troupes de la marine et du régiment de Barrois, commandés pour assurer la protection de son hôtel.

Vers midi, la foule augmentant toujours, on commença à jeter des pierres et à réclamer l'arrestation de plusieurs officiers de la marine. L'Hôtel-de-Ville ayant refusé de proclamer la loi martiale, le comte d'Albert envoya chercher un détachement de cinquante hommes du 2e bataillon de Barrois, qui avait été mis à sa disposition pour ce jour-là. Sur de nouvelles instances du consul, ce détachement fut encore renvoyé, et la sûreté de l'hôtel du commandant, et des officiers qui s'y étaient réfugiés, resta entre les mains de la garde nationale. Celle-ci fut incapable de résister à la pression de la populace. L'hôtel fut envahi, le comte d'Albert et plusieurs de ses officiers, entr'autres le chef d'escadre du Castellet, commandant en second de la marine, furent arrêtés et traînés en prison à travers les huées et les insultes de la populace. Ils auraient été assommés par les mutins sans le dévouement de quelques gardes nationaux qui parèrent les coups qui leur étaient destinés. Ces officiers ne furent rendus à la liberté que lorsque l'effervescence populaire fut calmée, et que les chefs de la garde nationale purent répondre du maintien de l'ordre.

Comme on le voit, le régiment de Dauphiné ne fut pas appelé à réprimer cette émeute, et resta consigné dans ses quartiers. Barrois seul avait été mis, par le commandant de la garnison, à la disposition du commandant de la marine, et seul il eut à fournir un

détachement qui ne fut pas utilisé. C'est donc tout à fait à tort que l'on a pu dire que le régiment avait, par son attitude, encouragé les excès de la populace toulonnaise. Il n'est même pas question du régiment dans le rapport du comte d'Albert, ni dans celui du capitaine de vaisseau de la Roque-Dourdan à M. de La Luzerne, ministre de la marine.

Emeute du 11 août 1790. — Dévouement des soldats de Dauphiné. — Dauphiné ne tarda pas d'ailleurs à montrer de quel esprit il était animé. Le 11 août 1790, M. du Castellet, commandant en second de la marine, était poursuivi par une bande nombreuse de forcenés, composée en grande partie d'ouvriers de l'arsenal ; il se réfugie dans une guinguette située hors des portes de la ville. Pendant qu'il parlemente avec les bandits qui l'entourent, le maire de la ville, averti par la rumeur publique, accourt courageusement pour lui porter secours ; un caporal de grenadiers, nommé Tance, et les grenadiers Ménard et Hucher, du régiment de Dauphiné, l'accompagnent. Les deux grenadiers réussissent à saisir M. du Castellet chacun par un bras ; de l'autre, ils lui font un bouclier de leurs armes, et, avec l'aide du caporal, parent les coups que la multitude lui porte ; enfin ils parviennent avec beaucoup de peine à le porter hors de la guinguette, et à se rapprocher des glacis ; là, ils sont assaillis de toutes parts. Forcés de s'arrêter, et déjà fatigués par les efforts qu'ils viennent de faire, ils déposent M. du Castellet, et le défendent le mieux qu'ils peuvent. Ils sont malheureusement rappelés par leur chef de poste.

C'est alors que M. du Castellet reçoit plusieurs coups, mais un chasseur de Dauphiné, le nommé Yvon, qui était accouru, s'élance, quoique sans arme, au milieu des assassins. Les fusiliers de Dauphiné,

Ventre et Brancherot, un adjudant de la garde nationale, et un grenadier de Barrois, viennent à son aide, et, tous ensemble, parviennent à dégager M. du Castellet et à le transporter à la porte du jardin de l'hôpital de la Charité, qui est près de là. Tandis qu'ils font des efforts pour se faire ouvrir cette porte, on les accable de coups de pierres, et surtout de sable et de poussière, que les enfants leur jettent dans les yeux. Une partie d'entre eux étant aveuglés par ce moyen, on vient à bout de leur arracher M. du Castellet ; on le traîne par les cheveux jusqu'à la potence, qui est à plus de cinquante pas de là. Les scélérats se disputaient déjà à qui le pendrait, lorsque le fusilier Mounier, de Barrois, détache la corde ; Ventre, Brancherot, Raflin et Castinel, fusiliers et chasseurs de Dauphiné, aidés de plusieurs grenadiers et volontaires de la garde nationale, trouvent moyen d'arracher M. du Castellet des mains de ses assassins, le portent, parent les coups, et parviennent enfin à l'entrer dans le jardin de l'hôpital.

Pendant ce temps la générale avait été battue, et la garnison avait pris les armes. Les principaux coupables furent arrêtés, et l'ordre fut enfin rétabli. Le Directoire de Toulon fit frapper, à cette occasion, des médailles d'argent, et il en donna deux à chacun des corps, pour récompenser ceux qui s'étaient le plus dévoués pour sauver M. du Castellet (1).

Peu de temps après cet événement, le régiment de Dauphiné fut envoyé à Nimes. Les 13 et 14 février 1791, des troubles ayant éclaté à Uzès, quatre cents hommes du régiment furent envoyés dans cette ville, par le général d'Albignac, pour y rétablir l'ordre. Grâce à la sagesse du général, et à la discipline des

(1) Voir aux pièces justificatives la note 3.

troupes, les rassemblements formés par les auteurs de ces troubles furent dispersés sans qu'une goutte de sang ait été versée.

Suppression des noms portés par les régiments. — Quelques jours après son retour à Nimes, le régiment cessa de porter officiellement le nom de Dauphiné et devint le 38e régiment d'infanterie. Ainsi que nous l'avons dit, le régiment ne portait le numéro 38 que depuis peu de temps, car le décret de l'Assemblée nationale, qui supprimait le régiment du Roi, ne fut rendu que le 12 décembre 1790.

La suppression des noms des régiments était une application excessive de la loi du 19 juin 1790 qui abolissait les distinctions nobiliaires. On continua encore pendant quelque temps à se servir, même dans les rapports officiels, des anciens noms qui sonnaient mieux à l'oreille que les numéros.

CHAPITRE X

38e RÉGIMENT D'INFANTERIE

1791-1795

Nouvelle organisation de l'armée. — L'Assemblée nationale s'était empressée de mettre l'organisation de l'armée en harmonie avec les bases de la nouvelle constitution. L'œuvre était difficile et fait honneur au comité militaire qui fut chargé de l'établir. Beaucoup des réformes adoptées par l'Assemblée restèrent sans application ; elles posèrent néanmoins les principes sur lesquels reposent encore presque toutes les lois qui régissent aujourd'hui nos armées.

Avancement. — L'abolition de la vénalité des charges militaires et la suppression des privilèges nécessitaient une loi d'avancement, qui fut votée dans la séance du 20 septembre 1790. Cette loi établissait que l'élévation au grade de caporal, et aux différents grades de sous-officier devait se faire aux choix successifs du capitaine et du colonel, sur une liste de candidats présentés par les caporaux, ou par les sous-officiers du grade auquel le candidat devait être promu. Ce mode de nomination avait déjà été mis en essai dans les compagnies de grenadiers de quelques régiments, et avait donné les meilleurs résultats. Pour le grade de sergent, par exemple, la liste des candidats était établie de la manière sui-

vante : les sergents-majors et les sergents présentaient chacun à leur capitaine celui des caporaux qu'ils jugeaient le plus digne d'être élevé au grade de sergent. Le capitaine choisissait un sujet parmi ceux qui lui étaient présentés. On dressait ensuite la liste de tous les sujets choisis par leurs capitaines. Puis, quand il se produisait une vacance dans une compagnie, le capitaine de cette compagnie proposait au colonel trois candidats choisis sur cette liste. Le colonel désignait enfin parmi ces trois candidats celui qui devait occuper la place vacante.

Les adjudants étaient nommés au choix des officiers supérieurs réunis. Dans les nominations aux grades d'officiers, la loi faisait la part de l'ancienneté et celle du choix, et réservait un quart des places de sous-lieutenant aux sous-officiers.

Les places de sous-lieutenant destinées aux sous-officiers étaient données alternativement à l'ancienneté et au choix. Le choix avait lieu sur tous les sergents, et était fait par tous les officiers du corps à la majorité absolue des suffrages, mais l'officier n'avait voix délibérative que lorsqu'il avait vingt-quatre ans d'âge. Les autres places de sous-lieutenant étaient données au concours après examens publics.

Les adjudants concouraient avec les sous-lieutenants pour les places de lieutenant, qui n'étaient données qu'à l'ancienneté, ainsi que celles de capitaine.

Les quartiers-maîtres trésoriers étaient nommés par les conseils d'administration, et pouvaient être du grade de sous-lieutenant, lieutenant ou capitaine.

Le passage du grade de capitaine à celui de lieutenant-colonel se faisait : deux tiers à l'ancienneté, et un tiers au choix. Il fallait au moins avoir deux ans de grade pour passer au choix.

L'avancement avait lieu sur toute l'arme, en temps

de paix, pour l'ancienneté et le choix ; en temps de guerre, le tour d'ancienneté était par régiment.

Les mêmes principes réglaient l'avancement au grade de colonel. L'avancement aux grades de maréchal de camp et de lieutenant-général était donné moitié à l'ancienneté, moitié au choix.

Ces dispositions étaient de nature à satisfaire l'armée (1). Elles sauvegardaient l'intérêt commun et les intérêts privés. Le soldat, que sa bonne conduite avait porté au premier grade de sous-officier, était dès lors assuré d'arriver, avec l'ancienneté seule, aux grades supérieurs, et sa carrière militaire n'avait d'autre limite que ses services. Les officiers qui, pour la plupart, avaient leur avancement borné au grade de capitaine, voyaient les plus hautes charges de l'armée ouvertes devant eux ; des services distingués, des actions d'éclat pouvaient les y porter plus promptement.

La loi régla aussi la situation des officiers de tout grade qui ne pouvaient trouver place immédiatement dans la nouvelle organisation, et détermina les conditions de leur remplacement. Leur nombre était très considérable, par suite des formations, des changements et des réformes, auxquels les ministres de la guerre s'étaient livrés pendant les dernières années. On avait tellement abusé des grades qu'il y avait, en 1789, des brevets ou commissions de colonels de sept espèces différentes ; autant à peu près de lieutenants-colonels et de majors, et enfin neuf espèces de capitaines. Il y avait, en outre, des officiers pourvus du brevet d'un grade supérieur à celui dont ils faisaient les fonctions.

---

(1) Voir aux notes l'adresse des officiers de Dauphiné à l'Assemblée nationale.

La nouvelle organisation conservait deux bataillons par régiment. L'emploi de major était supprimé. Chaque bataillon était commandé par un lieutenant-colonel.

Colonel Le Bœuf, 16e colonel. — Le colonel de Mac-Mahon bénéficia d'un article de la loi qui autorisait les colonels à se retirer avec le grade de maréchal de camp sans avoir été employés dans ce grade. Le lieutenant-colonel Charles Le Bœuf, de l'ancien régiment de Beauvaisis, devenu 57e régiment d'infanterie, fut désigné pour le remplacer; mais cet officier supérieur donna sa démission avant d'avoir rejoint le corps.

Le capitaine de La Gardiolle, le plus ancien officier du corps, fut nommé lieutenant-colonel le 25 juin 1791. Le second lieutenant-colonel fut M. d'Isler.

Administration, solde et masses diverses. — Les décrets sur les diverses parties de l'organisation de l'armée se succédèrent rapidement pendant l'année 1790 et les premiers mois de 1791. La solde des officiers et de la troupe fut augmentée (1). L'administration intérieure des corps fut perfectionnée par la création d'une masse générale, fixée à 39 livres par homme et par an, pour pourvoir au remplacement des effets d'habillement et d'équipement, au recrutement et aux rengagements, et enfin aux réparations d'habil-

(1) Le colonel reçut 6,000 livres d'appointements par année; les quartiers-maîtres, 1,400 livres; les capitaines de la 1re classe, 2,700 livres; ceux de la seconde, 2,400 livres; ceux de la 3e, 2,200 livres; ceux de la 4e, 1,700 livres; ceux de la 5e, 1,500 livres. Les lieutenants reçurent 1,000 livres; les sous-lieutenants, 800 livres; les adjudants, 668 livres; les tambours-majors, 443 livres; les caporaux-tambours, 353 livres; les musiciens, 335 livres; les sergents-majors des grenadiers, 480 livres.

lement, d'armement, d'équipement, et aux dépenses communes d'administration.

La fourniture du pain fut assurée par une masse de boulangerie fixée à 48 livres par homme de troupe et par an. Chaque corps eut aussi sa masse de fourrages, sa masse d'hôpitaux, et sa masse d'effets de campement.

On institua des tribunaux militaires, et on créa des emplois de juge militaire, de commissaire auditeur, et de suppléant de juge. La police intérieure des corps fut aussi réglée par une loi. La nature et la durée des punitions à infliger aux officiers, aux sous-officiers et aux soldats, furent déterminées. Les conseils de discipline régimentaires furent créés.

Drapeaux. — Le décret du 30 juin 1791 prescrivit de remplacer les cravates blanches des drapeaux par des cravates tricolores, ordonna de faire disparaître les dessins, armoiries et devises, dont ces drapeaux pouvaient être ornés, et de les remplacer par cette devise commune à tous les corps : « *Discipline, Obéissance à la loi* » avec le numéro du régiment. Le premier drapeau de chaque régiment devait seul porter les trois couleurs nationales. Les autres drapeaux devaient porter les couleurs affectées à l'uniforme de chaque régiment. Il résulta de cette disposition la plus grande diversité dans les drapeaux des régiments de 1791 à 1792. La loi du 22 avril 1792 prescrivit que les anciens drapeaux de tous les régiments seraient envoyés à Paris, pour être brûlés en place de Grève, et seraient remplacés par des insignes aux trois couleurs. Cette loi fut exécutée le 13 août 1793.

Recrutement. — Le recrutement par engagement volontaire avait été maintenu pour les troupes

de ligne, mais comme il ne suffisait pas pour remplir les cadres des régiments, le décret du 28 janvier 1791 appela sous les drapeaux 100,000 soldats auxiliaires. Toutefois, après le 21 juin 1791, on renonça à renforcer les troupes régulières, et l'Assemblée ordonna la levée de 169 bataillons de gardes nationaux, désignés sous le nom de volontaires. Le nombre de ces bataillons fut successivement augmenté, et il atteignit au chiffre de 454 bataillons de volontaires, en janvier 1793.

Au calme et à la sagesse des premiers temps avait succédé une effervescence qui gagnait peu à peu tous les corps de l'armée. Placés au milieu de populations incandescentes, où les partis se balançaient en nombre et en violence, les soldats du 38e ne purent échapper à la contagion.

Troubles de Nîmes. — 1791. — « Depuis quel-
« ques jours, écrivait le général d'Albignac (1) au mi-
« nistre de la guerre le 22 mai 1791, il existait dans
« les compagnies de grenadiers une fermentation
« sourde dont les chefs avaient cherché à prévenir
« les effets. Il paraît qu'on avait fait craindre aux
« officiers que les grenadiers n'eussent le dessein de
« s'emparer de la caisse et des drapeaux du régi-
« ment. Les grenadiers craignaient, de leur côté, que

(1) Le général d'Albignac commandait les troupes du département du Gard. Tous les détails qui concernent les troubles de Nîmes sont extraits de l'étude de M. F. Rouvière, sur *Quatre fages de Laroquette, constituant du Gard.* (Charavay frères, éditeurs, Paris 1886.) Bien que la conduite des soldats de Dauphiné ne soit pas à offrir comme exemple à leurs successeurs, nous entrerons dans quelques détails sur leur révolte afin de donner une idée de la situation des régiments en 1791 et du trouble profond jeté dans les esprits par les premiers événements de la Révolution. On verra aussi combien la faiblesse du commandement a encouragé la désobéissance des soldats. Les régiments d'Auvergne, Beauce, Lyonnais, subirent les mêmes entraînements.

« leurs officiers ne voulussent quitter le corps, en « emportant avec eux la caisse et les cravates; et ces « soupçons s'accroissaient réciproquement. M. de « Roquoville, lieutenant-colonel en premier, se ren- « dit hier matin auprès des grenadiers pour les faire « expliquer sur leurs sujets de plaintes et, après les « avoir entendus, il leur promit de faire corriger « quelques articles de comptabilité dans lesquels les « soldats semblaient lésés. Le calme semblait assuré, « lorsque, tout à coup, le trouble devint à son com- « ble. Les sous-officiers avaient demandé la permis- « sion de s'assembler, et croyaient l'avoir obtenue, « quoique M. de Roquevillo pense ne l'avoir pas « accordée. Instruit de leur réunion dans le quartier, « il se rendit auprès d'eux avec les officiers. Cette « démarche redoubla les méfiances, et fit éclater le « désordre ; on lui refusa l'entrée. Les grenadiers en « armes se rendirent à sa maison pour garder et de- « mander la caisse et les drapeaux ; les officiers, re- « tirés dans le voisinage, chez M. du Balai, lieute- « nant-colonel en second, y furent entourés et gardés « par des soldats. Deux officiers, qui se livrèrent à « quelques mouvements de vivacité, et dont l'un « menaça de se servir de ses pistolets, furent arrêtés « et désarmés. »

Le général d'Albignac se rendit au quartier au milieu de ces troubles et, cherchant tous les moyens de ramener les soldats et de fortifier la confiance qu'ils lui témoignaient, il s'entoura des hommes dont le patriotisme pouvait le plus influer sur leur esprit. Il pria le procureur général syndic et le maire de se rendre au quartier. Les soldats demandaient que le drapeau et la caisse y fussent apportés. On parvint à obtenir qu'ils consentiraient à ce que la caisse fut déposée à la maison commune, et le drapeau chez M. d'Albignac, ce qui fut effectué à l'instant.

M. d'Albignac voulut ensuite entendre avec détails les plaintes des sous-officiers et soldats, et il leur ordonna de se rendre au Directoire. Les administrateurs du département, bien que la cause leur fût étrangère, le secondèrent de leurs soins; le vice-président du district, le maire, le procureur de la commune et le commandant de la garde nationale, donnèrent aussi l'appui de leur autorité, et tous employèrent à l'envi les exhortations les plus pressantes pour ramener les sous-officiers et soldats, députés du corps, à des sentiments d'obéissance envers leurs officiers, en leur accordant le redressement des griefs qu'ils exposèrent en leur présence sur l'administration du régiment, et dont plusieurs, au premier aperçu, parurent fondés. M. d'Albignac employa surtout les moyens de persuasion; il leur parla tour à tour avec force et douceur. On constata que leur résolution était fortement prononcée, et qu'ils suspectaient surtout le civisme d'un grand nombre de leurs officiers. Cette conférence fut sans résultat. Les sous-officiers et soldats persistèrent à déclarer qu'ils ne pouvaient reconnaître leurs chefs, mais ils parurent disposés à obéir au plus ancien capitaine, M. de Peccauld, qui prit le commandement du régiment (1).

Pendant les deux jours qui suivirent, la fermentation s'accrut dans le régiment. On vit le moment d'une explosion dangereuse et, dans la crainte de ne pouvoir la réprimer, le général d'Albignac céda aux injonctions des révoltés. Il éloigna momentanément les officiers, excepté trois, fort aimés au corps : MM. de Peccauld, capitaine, Gruyer, lieutenant des grenadiers, et Martin, officier chargé de la comptabilité.

---

(1) *Quatre fuges de Laroquette*, par F. Rouvière, page 61.

Le 6 juin, les sous-officiers et soldats du 38e, après des révélations résultant de l'examen de la comptabilité, délibérèrent d'accepter seulement quatorze des officiers (1).

Le 14, sept des officiers rappelés étaient rentrés, les sept autres étaient incessamment attendus. Le ministre de la guerre manifesta son étonnement « d'une telle conduite qui blessait d'une manière si « choquante, non seulement tous les principes de la « discipline militaire, mais ceux même de la justice « ordinaire ». (2)

L'Assemblée nationale rendit plusieurs décrets pour faire rentrer dans le devoir le régiment révolté, entr'autres celui du 30 août 1791, qui prescrivit l'application de la loi martiale aux promoteurs de l'insurrection.

Au lieu d'appliquer la loi martiale, le général d'Albignac, auquel le ministre de la guerre avait laissé toute liberté d'action, voulut éloigner le régiment du Dauphiné ; il donna ordre aux cinq compagnies et à l'état-major, qui formaient la garnison, de se rendre à Uzès (3). Le départ devait avoir lieu le 8 septembre au matin. Mais le régiment retarda d'environ douze heures le moment de son départ. Dans cet intervalle, la nouvelle s'en répandit en ville ; on dit que le régiment devait se rendre d'Uzès à Belfort. où il subirait toute la rigueur des lois militaires, et qu'il serait remplacé à Nîmes par un corps peu ami de la Révolution. Ces idées firent

(1) Parmi ces officiers étaient compris le capitaine de la Cour de La Gardiolle et le capitaine de Narbonne.

(2) Lettre du 19 juin 1791. (*Coll. F. Rouvière.*)

(3) Les autres compagnies étaient détachées dans les petites villes, aux environs de Nîmes et dans le Vivarais.

fermenter les têtes. Les gardes nationaux, réunis dans la salle de la Comédie, décidèrent de s'opposer à ce départ et se rassemblèrent en conséquence, armés, au nombre de quatre cents, sur le chemin d'Uzès.

MM. Blanc-Pascal et Rouvière-Truchaud, officiers municipaux, instruits de cet événement, se rendent au quartier des Casernes, et prient M. de Peccauld de suspendre le moment du départ du régiment, afin que le corps municipal ait le temps de prendre les précautions convenables pour dissiper les gardes nationaux. MM. Ramon, adjudant, Paris, aide-major, et Aubry, commandant des gardes nationales, se transportent successivement au lieu de rassemblement, et ne peuvent ramener à l'observation du devoir ces citoyens obstinés, qui déclarent vouloir « s'opposer « au départ du régiment jusqu'à ce qu'une prétendue « inculpation faite contre eux et le régiment, à la « tribune de l'Assemblée nationale par M. Alexandre « de Lameth, serait levée ». (1) Le corps municipal, devant cette persistance, décide d'envoyer à l'instant quatre officiers municipaux au quartier des Casernes, pour dire au commandant du régiment que son départ serait favorisé, et qu'il pouvait se mettre en marche ; ils doivent ensuite se transporter sur le chemin d'Uzès, à l'effet de dissiper l'attroupement « étant « expressément autorisés de faire telles remontran- « ces, réquisitions et injonctions qu'ils jugeront con- « venables ». MM. Martin-Pintard, Moynadier, Terme et Blanc-Pascal, partent en effet, ceints de leurs écharpes et précédés de deux apparitours. Le régiment s'était déjà mis en marche. A une demi-lieue de la ville, ils trouvèrent le 38e arrêté, M. de Peccauld

(1) Voir *Moniteur* du 20 août 1791. — Réimp. X. 516.

étant en tête, entouré de plusieurs gardes nationaux armés, occupés à signer un procès-verbal pour constater que la garde nationale de Nimes s'était opposée à son départ (1). Il était cinq heures du soir. A l'arrivée des officiers municipaux, Faure, lieutenant de la compagnie n° 3, fit mettre ses gardes en ordre de bataille. Les officiers municipaux ordonnèrent, après bien des représentations, aux gardes nationaux, de se reformer en pelotons, ce qui fut exécuté, et de se retirer, ce à quoi on opposa un silence obstiné. Les représentants de la loi conçurent alors le projet de se mettre à la tête du régiment, et de forcer le passage ; mais déjà le régiment retournait au quartier, où un ordre de M. de Gibert, commandant en l'absence de M. d'Albignac, parvenu quelques instants après, lui ordonna de rentrer (2).

Enfin M. d'Albignac renouvela ses ordres de départ pour Uzès, et ils furent pleinement exécutés le 17 septembre. Le régiment ne fit que passer à Uzès, et fut envoyé par ordre du Ministre à Belfort, où il arriva le 8 octobre, très incomplet, et presque sans cadres, car il n'avait pas encore consenti à recevoir ses officiers. Ce n'est guère qu'au mois de mars 1792 que les anciens officiers, qui n'avaient pas renoncé à servir, rejoignirent le corps, et que l'on commença à remplir les vacances en se conformant aux prescriptions de la nouvelle loi.

Déclaration de guerre, 20 avril 1792. — Colonel de La Gardiolle, 17e colonel. — Dès que la guerre fut déclarée, le 20 avril 1792, il fut de nouveau envoyé dans le Midi. Le 1er bataillon vint can-

(1) Ce procès-verbal est aux *Archives départementales*. L. L. 8, 78.

(2) F. Rouvière, p. 79.

tonner à Heyrieux et La Verpillière, le 2e à Tournon. Ils étaient tous les deux sous les ordres du général de Montesquiou-Fézensac, général en chef de l'armée du Midi, dont le quartier général était à Bourgoin. Le lieutenant-colonel de La Gardiolle, qui commandait effectivement le régiment depuis plusieurs mois, fut nommé colonel du 38e le 13 mai 1792.

Au mois de juin, le régiment fut envoyé à Aubenas. En juillet, quelques compagnies furent appelées, sous le commandement du lieutenant-colonel Aubry, qui avait remplacé M. de La Gardiolle, à réprimer la tentative de soulèvement du comte du Saillant. Elles contribuèrent, de concert avec les troupes du général d'Albignac, à disperser les bandes insurgées réunies dans la plaine de Jalès, et à reprendre le château de Banne, qui était devenu le quartier général du comte du Saillant.

Deux hommes du régiment, surpris par les insurgés dans une auberge du bourg de Berrias, furent massacrés, le 2 juillet, par quelques énergumènes. A la fin du même mois de juillet, le régiment reçut l'ordre de se diriger sur Sedan pour entrer dans la composition de l'armée de Dumouriez.

Démembrement du régiment. — Le 1er bataillon se mit en route le premier, et fut suivi du second à cinq jours d'intervalle. Après un court séjour à Besançon, dans les premiers jours d'août, le premier bataillon n'atteignit Châlons-sur-Marne que le 18 septembre, deux jours avant la bataille de Valmy. Il fut conservé dans cette place, et entra dans la composition de l'armée de l'intérieur. A dater de ce jour, son sort devient distinct de celui du 2e bataillon. On commençait à démembrer les régiments en envoyant les premiers bataillons à une armée, et les deuxièmes dans une autre ; souvent les grenadiers

étaient détachés dans une troisième. C'était, disait-on, parce qu'il était moins facile de corrompre en détail qu'en masse. La véritable raison était que l'infanterie régulière était peu nombreuse, et que l'on voulait avoir partout, dans toutes les armées, dans toutes les divisions, dans toutes les brigades, dans toutes les places fortes, un noyau de troupes solides, qui pût servir d'exemple et d'appui aux volontaires.

Armée de Belgique. — 2e bataillon. — Le 2e bataillon arriva à Châlons-sur-Marne quelques jours après le premier. Après avoir éprouvé des difficultés de toutes sortes pour compléter son habillement et son armement, il entra dans la composition du 2e corps de l'armée de Belgique, sous les ordres du général d'Harville, et fut dirigé, le 9 octobre, sur le camp de Maubeuge. Ce corps était destiné à tenir en échec les Autrichiens, campés du côté de Luxembourg. Le 1er corps, sous les ordres directs de Dumouriez, était concentré autour de Valenciennes.

L'armée du Nord, forte de 18,000 hommes, sous le général Labourdonnaye, se concentrait sur l'Escaut pour marcher sur Tournay.

L'armée des Ardennes, sous les ordres du général Valence, était en position aux environs de Givet et de Namur, afin de s'opposer au retour de Clairfayt.

Le 21 octobre, le général Dumouriez arriva à son armée. Le 28, il la rassembla entre Quarouble et Quiévrain. Le général d'Harville, avec 10 ou 12,000 hommes, fut dirigé sur Binche dans le cas d'une attaque de Clairfayt.

Dumouriez avait devant lui 14,000 hommes sous les ordres du duc de Saxe-Teschen. Ces troupes étaient établies dans une position retranchée au sud

de Mons ; leur droite s'appuyait au village de Jemmapes, et leur gauche à celui de Cuesnes. Cette position, déjà très forte naturellement, avait été rendue, par l'art, plus formidable encore. Tout le front, entre Jemmapes et Cuesnes, établi sur une montagne boisée, était couvert par des retranchements, de grosses redoutes et des batteries disposées en amphithéâtre. Les Autrichiens occupaient en outre, en avant de leur front, une longue lisière de bois qui se prolonge depuis les villages de Frameries et de Beauveries jusqu'à ceux de Paturage et de Waines.

Le 1er novembre, sur un nouvel ordre de Dumouriez, le général d'Harville était à Houe, près du bois de Sars, à la droite de l'armée.

Le 3 novembre, le général Bournonville fut chargé d'enlever le village de Boussu, dans lequel les Autrichiens s'étaient retranchés. Cette attaque ayant échoué, elle fut reprise le lendemain par le général de Dampierre. Le village de Boussu fut enlevé à la baïonnette ainsi que Thulin. Le corps de d'Harville s'empara des bois de Sars, et prit position entre Genly et Noirchin, tandis que le corps d'avant-garde s'emparait des villages de Frameries et de Waines. Le gros de l'armée vint prendre position entre les villages d'Etonge et d'Haynin.

Le 5, Dumouriez acheva ses dispositions pour un engagement général, en portant son avant-garde en avant de Frameries, sur le chemin de Cuesnes. Le général d'Harville se plaça sur les hauteurs de Ciply, pour tenir en échec la gauche ennemie, aux ordres de Beaulieu.

Bataille de Jemmapes, 6 novembre 1792. — L'armée française passa la nuit sous les armes, en colonnes le long de la lisière des bois, de ma-

nière à pouvoir se former à gauche en bataille sans déployer. Le 6, à huit heures du matin, la canonnade commença par la droite, pendant que Beurnonville se porte sur Cuesnes, le général d'Harville marche sur Ciply et Mesvin, et menace ainsi la gauche de l'ennemi, retranchée aux moulins de Bertaimont.

Beurnonville, s'étant imprudemment avancé, est tout à coup exposé au feu terrible de cinq grosses redoutes établies près du village de Cuesnes. Il est tiré de ce mauvais pas par Dampierre qui, marchant à la tête du régiment de Flandre et du 1er bataillon de volontaires de Paris, attaque vigoureusement six bataillons ennemis qui débordaient le corps de Beurnonville. Flandre culbute le régiment d'infanterie de Bender et les dragons de Latour, enlève les redoutes qu'ils gardaient, et en tourne les canons contre les Autrichiens.

A la gauche, le général Ferrand enlève le poste de Quaregnon et le village de Jemmapes.

A midi, Dumouriez ordonne une attaque générale ; l'effort principal se porte sur les hauteurs de Jemmapes, au centre de la ligne. Les troupes marchent à l'assaut en chantant la *Marseillaise*. Malgré une résistance opiniâtre, elles pénètrent dans les redoutes et les enlèvent à la baïonnette. Les Autrichiens cèdent devant l'impétuosité française, et se mettent en retraite à 2 heures de l'après-midi. Cette retraite s'opère sur Mons, et dans le plus grand désordre.

Les troupes étaient tellement fatiguées que Dumouriez leur accorda quelques heures de repos sur le champ de bataille. Elles reprirent les armes sur le soir et s'ébranlèrent pour poursuivre l'armée fugitive, mais elle avait déjà dépassé Mons. Les Français s'arrêtèrent en avant de cette ville.

Le corps de d'Harville passa la nuit sur le mont Parisel, rive droite de la Trouille.

Cette sanglante bataille, qui assurait aux Français la conquête de la Belgique, leur coûta beaucoup de monde en officiers et soldats. Les Autrichiens y perdirent 5,000 hommes, tant tués que blessés.

Le 7 novembre, à 6 heures du matin, la ville de Mons ouvrit ses portes à l'armée victorieuse, qui en prit possession à 11 heures.

Après leur défaite à Jemmapes, les Impériaux se retirèrent sur Bruxelles par Enghien et Braine-le-Comte. Le corps de Beaulieu vint camper à Soignies, Le général d'Harville suivit Beaulieu dans sa retraite et forma l'avant-garde de l'armée. Il arrivait le 12 novembre à Braine-le-Comte ; le 13, il était en vue de Bruxelles.

Les Autrichiens occupaient les hauteurs d'Anderlecht, au nombre de 20,000 hommes, sous les ordres du prince de Wurtemberg. Dumouriez les fit attaquer sans retard. Après un combat qui dura six heures, les Autrichiens vaincus se retirèrent en désordre, laissant 400 hommes tués sur le terrain.

Le 14 novembre, les Français entrèrent dans Bruxelles. Le corps de d'Harville fut ensuite dirigé sur Ophan, rive droite de la Dyle. Le 21, il quitta son camp à 5 heures du matin pour se porter sur Hougarde, et seconder l'attaque de Dumouriez contre les positions de Comptich et Tirlemont, en menaçant la gauche ennemie.

Après la victoire de Jemmapes, l'armée des Ardennes s'était portée sur Namur et avait investi cette place, après avoir battu à Bois-d'Arche, le 17 novembre, les deux corps autrichiens de Beaulieu et de Schrœder.

Le 25 novembre, pendant que Dumouriez se dirigeait sur Liége avec le gros de ses forces, le corps de d'Harville, fort de 10,000 hommes, marcha sur Huy pour s'opposer au corps de Beaulieu, qui tenait

la rive gauche de la Meuse, et appuyer l'armée des Ardennes. Il revint ensuite prendre des cantonnements sur la rive gauche de la Sambre, en avant de Namur, formant ainsi une ligne de circonvallation pour assurer les travaux du siège de la place.

Le 27 novembre, Dumouriez enlevait, après un combat très vif, les positions dans lesquelles les Impériaux s'étaient retranchés devant Liège.

Le 25, la place d'Anvers capitulait devant l'armée du Nord, qui était passée sous le commandement du général Miranda. Namur capitula le 2 décembre.

Le 2e bataillon du 38e resta sous les ordres de d'Harville jusqu'aux derniers jours de novembre ; il passa ensuite sous les ordres du général Lamarlière commandant l'avant-garde, forte de 5,700 hommes, et vint prendre position en avant de Ruremonde, sur la rive droite de la Meuse.

Après avoir occupé des cantonnements autour de Maëstricht pendant le mois de janvier, le 2e bataillon fut envoyé à Givet, où il entra dans la composition de la garnison de cette place. Son effectif était, à cette date, de 622 hommes.

Armée des Ardennes. — 1er bataillon. — Le 1er bataillon, placé sous les ordres directs du colonel de La Gardiolle, était resté à Châlons-sur-Marne pendant la première période de la campagne. Il fut envoyé à l'armée des Ardennes à la fin de novembre, et entra, avec deux bataillons des 25e et 43e régiments, dans la composition de la brigade Monet, de la division Dietmann.

Cette division quitta son camp de Malogne le 10 décembre, pour venir s'établir sur les hauteurs d'Erpent, rive droite de la Meuse, en avant de Namur.

L'armée des Ardennes était forte de 19,258 combattants.

A la fin de février 1793, la division Dietmann était établie à Franquemont, Geilenkirchen et Saint-Iron.

Le 1er mars, les Impériaux passèrent la Roër, au nombre de 35,000 hommes, et vinrent fondre sur le corps d'observation du général Lahorie, éparpillé sur la rive droite de la Roër, depuis Sittard jusqu'à Stavelot, et comprenant l'armée de Belgique et les divisions Neuilly, Lamarche, et Dietmann, de l'armée des Ardennes, ainsi que la division Miakzinsky, de l'armée du Nord.

Le 2, la colonne Clairfayt, qui avait passé la Roër à Juliers, marcha sur Aldenhoven, Roldue et Franquemont, pendant que Latour se portait sur Limnich, Geilenkirchen et Sittard, poussant devant eux les troupes que Lahorie avait pu rassembler et l'avant-garde de Dietmann. Lahorie se replia sur Liége, et Dietmann sur Visé.

Le 3 mars, le général Miranda, qui faisait le siége de Maëstricht, se replia sur Tongres.

A la nouvelle de ces revers, Dumouriez, qui était à l'armée de Hollande, vint prendre le commandement des troupes fugitives ; il arriva le 11 mars à Louvain.

Le 15 mars, le général Lamarche, qui commandait dans Tirlemont, est attaqué par l'avant-garde de l'archiduc Charles et obligé d'évacuer cette ville. Dumouriez accourt aussitôt pour reprendre cette place. Il dirige Miranda sur la droite des Impériaux ; Valence attaque leur gauche ; la division Dietmann et le duc de Chartres le centre. L'ennemi est chassé de Tirlemont, et des positions de Goidenhosven et de Hackendoven.

Bataille de Nerwinden, 18 mars 1793. — Ce succès engage Dumouriez à livrer une bataille déci-

AUGUSTE, Comte de JUIGNÉ
Colonel de la Légion de Seine-et-Oise
de 1816 à 1819

sive. Le 18 mars, l'armée française attaque l'ennemi sur huit colonnes. A la droite, les trois colonnes des généraux Lamarche, Levenour et Neuilly, sous le commandement de Valence, attaquent les positions ennemies entre Neerlanden et Nerwinden. Au centre, les divisions Dietmann et de Dampierre, sous les ordres du duc de Chartres, marchent directement sur le village de Nerwinden ; la gauche, sous les ordres de Miranda, se porte en trois colonnes sur Over-Hespen, Orsmaël et le poste fortifié de Léaw.

Les attaques de droite et du centre réussirent d'abord. Le village de Nerwinden fut pris, perdu et repris trois fois par les Français. A la gauche, le général Miranda, après s'être emparé d'Orsmaël, se l'était vu enlever par les grenadiers de l'archiduc Charles. La terreur se mit dans les bataillons de volontaires qui prirent la fuite. Le général Miranda se laissa entraîner par ses soldats, et donna l'ordre de la retraite. Ce mouvement décida du sort de la bataille. Les troupes du centre et de la droite, fatiguées par un combat opiniâtre soutenu depuis onze heures, ne pouvant résister aux efforts réunis de tous les corps autrichiens, plient et se débandent.

La division Dampierre fut chargée de protéger la retraite, et le 1er bataillon du 38e fut réuni à cette division le lendemain de la bataille de Nerwinden.

L'armée se replia successivement sur les positions de Hakendoven, de Cumptich, de Bautersen et de Pellemberg.

Dumouriez conclut ensuite une trêve avec le prince de Cobourg et s'engagea à évacuer la Belgique. L'armée française fut distribuée dans les places et aux environs de Condé, Valenciennes et Lille. Un camp fut formé à Famars, près de Valenciennes. Le 1er bataillon du 38e fit partie pendant quelques jours des troupes de ce camp.

Le 4 avril, le général Dampierre remplaça comme commandant en chef le général Dumouriez, qui avait cherché un asile dans l'armée autrichienne, après avoir fait arrêter les représentants de la Convention.

Défense de Condé. — Le 15 avril, le 1er bataillon du 38e fut désigné pour renforcer la garnison de Condé avec le 2e bataillon du 49e et le 1er bataillon du 6e (1). Ce renfort porta à 4,000 le nombre de défenseurs de cette place, qui était commandée par le général Chancel. Le 1er mai, le corps du prince de Wurtemberg bloqua la place de Condé.

Le 7 mai, le général Dampierre sortit du camp de Famars pour essayer de débloquer Condé. Son attaque ayant échoué, il la renouvela le lendemain, mais il fut atteint, à la tête de ses colonnes d'attaque, par un boulet qui lui enleva la cuisse. Cet événement ralentit l'ardeur des Français et les obligea à se replier sur Famars. Dampierre mourut le lendemain, des suites de sa blessure.

La garnison de Condé continua à résister énergiquement et fit, pendant trois mois, des sorties continuelles, mais sans résultat.

Dès le 1er juin, les rations furent réduites. Chaque soldat ne reçut plus pour ration journalière que deux onces de pain, deux onces de cheval, une once de riz et un tiers d'once de suif.

Le 6 juillet, le général Chancel assembla le conseil de défense. Il ne restait de vivres que pour six jours ; on les passa, en résistant toujours aux Au-

---

(1) Effectif de ces bataillons : 1er bataillon du 38e, 636 hommes ; 2e bataillon du 49e, 450 hommes ; 1er bataillon du 6e, 679 hommes.

trichiens, et dans l'espérance de quelque secours. Enfin le 12, la famine obligea à capituler. La garnison sortit le 13 de la place, à 8 heures du matin, avec tous les honneurs de la guerre, mais elle fut envoyée prisonnière à Péruwez. Les officiers du 1er bataillon du 38e furent dispersés. Le colonel de La Gardiolle fut envoyé à Presbourg, ainsi que son frère et son fils, qui servaient sous ses ordres.

Réorganisation du 1er bataillon. — Le 1er août 1794, le 1er bataillon du 38e fut reconstitué à Sedan avec de nouveaux cadres, et entra dans la composition de la 2e division de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Kilmaine.

Armée de la Moselle. — Division Debrun. — Le 6 septembre, ce bataillon, dont l'effectif avait été porté à 774 hommes, passa à l'armée de la Moselle pour être incorporé dans la division Debrun et dirigé sur Longwy, afin de seconder la division Vincent qui surveillait la garnison de Luxembourg.

Vers le milieu de septembre, l'armée de Sambre-et-Meuse ayant battu les Autrichiens près de Liège, le Comité de Salut public donna l'ordre de faire appuyer les mouvements de la droite de cette armée par quelques divisions de l'armée de la Moselle. Par suite, la division Debrun se porta, le 25 septembre, sur Gemmel par Dippach, Havelt, Nider-Merzig et Konsthen.

Le 7 octobre, les mouvements combinés des divisions de l'armée de la Moselle sur les deux rives obligent les Autrichiens à se retirer sur Simmern et Coblentz.

Le 14 octobre, les divisions Renault, Ambert et Desbureaux s'emparent de Kreuznach. Le 23, la division Debrun, qui avait quitté Ulmen pour mar-

chon sur Mayon, par Appemberg et Montréal, se porta sur Coblentz ; elle arriva à Rübenach à 11 heures du matin, et se relia à la division Marceau, de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui, après une légère attaque sur Andernach, d'où elle avait expulsé les Autrichiens, avait pris position devant Coblentz. Le même jour la division Taponnier prenait position à Metternich. Le général Marceau fit occuper la ville à 8 heures du soir.

Siège de Luxembourg. — La division Debrun quitta Coblentz, dans les premiers jours de novembre, pour renforcer le corps laissé devant Luxembourg. Le corps de blocus se composait des divisions Debrun et Péduchel (19.892 hommes), sous les ordres du général Ambert.

La garnison était de 13 à 14.000 hommes, commandés par le maréchal Bender.

La division Debrun, arrivée le 19 novembre à Yentester, poussa, le 20, une reconnaissance vigoureuse sur la route de Luxembourg à Liège. Son avant-garde rencontra l'ennemi à Blascheidt et Lorentzweiler, et le culbuta. La division prit aussitôt position, la droite à la hauteur de Rodt, et la gauche à Lorentzweiler, entre la route de Grevenmachern et celle de Luxembourg.

La division Péduchel appuya sa droite à la ferme d'Ellerey, et sa gauche en avant de Rodemack. Le général Ambert prescrivit aussitôt des dispositions pour chasser l'ennemi des positions qu'il occupait hors de Luxembourg et bloquer la place.

Le 21 novembre, la brigade Davout, de la division Debrun, partit de Lorentzweiler pour s'avancer sur Hersdorf. Elle rencontra l'ennemi dans la forêt de Grünenwald et sur les hauteurs de Dumeldange. Le combat fut opiniâtre, mais les Autrichiens ne

purent résister à nos bataillons qui s'élancèrent avec vigueur contre les redoutes, qu'ils emportèrent de vive force ; 3 pièces de canon et 30 prisonniers restèrent au pouvoir des vainqueurs.

La brigade Huet, de la même division, culbuta l'ennemi près de Sandweiler et le rejeta sur Luxembourg. La division Péduchel le chassa d'Hespérange.

Le 22 novembre, la division Debrun occupa les hauteurs de Dumeldange et la route de Longwy. La division Péduchel fut placée sur la route de Grevenmachern.

Dans le courant de décembre le corps de blocus fut renforcé par la division Taponnier, et le général Moreau prit le commandement. Le général Ambert prit celui de la division Péduchel (1).

La division Debrun appuya sa droite à Merl, le centre à Strassen, la gauche à Dumeldange. Le 1er bataillon du 38e était de la 1re brigade, sous les ordres de Davout. Le général Joba commandait la 2e brigade. La division Ambert eut sa droite au village de Strig, le centre à Hespérange, la gauche à Londelange. La division Taponnier eut sa droite à Dumeldange, le centre à Zandweiler, la gauche à Hanne.

Le 7 janvier 1795, la garnison fit une sortie qui fut repoussée par la division Debrun, avec perte de 30 tués et grand nombre de blessés.

Le général Moreau mourut à Thionville le 10 février.

Dans la nuit du 4 au 5 mars, le général Davout, à la tête d'une compagnie de grenadiers, se porta sur le moulin d'Eich pour le détruire ; il surprit le poste qui le gardait et l'enleva.

---

(1) Effectif des trois divisions : 26,100 hommes.

Le 9 mars, 9 bataillons, 400 hommes de cavalerie et 14 pièces de canon se portèrent sur le front de la division Debrun et de la brigade Perrémond, de la division Taponnier, pour détruire quelques ouvrages. La droite de l'ennemi s'avança sur Eich, sa gauche sur Strassen, poussant nos avant-postes. Arrivé à hauteur de ces deux villages, l'action devint générale; il s'engagea de part et d'autre un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie. Plusieurs fois nos bataillons abordèrent les Autrichiens à la baïonnette; à la fin ceux-ci furent mis en désordre et repoussés; l'artillerie les ayant pris en flanc pendant leur retraite, la déroute fut complète. Leur perte s'éleva à plus de 400 hommes, la nôtre fut d'environ 200.

Pendant ce blocus les troupes des généraux Davout et Joba se signalèrent par leur intrépidité et leur courage. Généralement les corps rivalisèrent d'ardeur et de dévouement; tous supportèrent avec une patience héroïque les privations de toute espèce pendant un hiver très rigoureux.

Au mois d'avril les divisions du blocus furent relevées par trois divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse. La division Debrun partit pour Schlestadt le 18 avril.

Le 1er bataillon du 38e est incorporé dans la 75e demi-brigade. — Deux mois après, le 19 juin 1795, le 1er bataillon du 38e était incorporé dans la 75e demi-brigade de bataille, en exécution de la loi du 21 février 1793. Cette loi n'avait d'autre but que de masquer l'indiscipline, le défaut d'instruction, et les dilapidations constatées dans une grande partie des bataillons de volontaires. Son application, qui avait été retardée par les événements et la dissémination des bataillons, fut décrétée le 28 février 1794.

Elle était réclamée par tous les chefs d'armée qui espéraient mettre un peu d'ordre dans l'anarchie qui régnait dans leurs troupes.

Le 1er bataillon du 38e fut amalgamé avec le 1er bataillon des Vosges et le 17e de la Côte-d'Or.

La 75e demi-brigade de bataille fut incorporée, le 15 mars 1796, dans la 56e demi-brigade de ligne, qui s'est distinguée à l'attaque de Kolh, et à la défense de la tête de pont d'Huningue, où les anciens soldats du Dauphiné purent voir le numéro 38 dignement porté par la demi-brigade à laquelle le sort venait de l'attribuer.

La 56e demi-brigade de ligne devint, en 1803, le 56e régiment d'infanterie de ligne. Celui-ci fit partie de l'armée d'Italie jusqu'en 1808. Il fut ensuite envoyé dans les Pyrénées-Orientales et partagé entre les armées de Catalogne et d'Allemagne. En 1812, il était en entier en Russie, 1er et 2e corps. Il a fait les campagnes de 1813 et 1814 au 2e corps, et celle de 1815, au 3e. Il a enfin concouru à la formation de la légion du Nord, 28e de ligne aujourd'hui.

Le 2e bataillon est incorporé dans la 76e demi-brigade. — En quittant Givet, le 2e bataillon fut envoyé en Vendée, puis revint à l'armée du Nord à la fin de 1794, et entra dans la composition de la 76e demi-brigade de bataille, avec le 10e bataillon de la Seine-Inférieure et le 9e bataillon des Fédérés. Cette demi-brigade, envoyée en 1795 à l'armée des Côtes-de-l'Océan, devint, l'année suivante, 76e demi-brigade de ligne, et fut complétée par le 2e bataillon de l'ancien 31e régiment (Aunis), la 61e demi-brigade de bataille, et le 5e bataillon des Fédérés. Elle acheva la campagne dans l'Ouest, passa, en 1797, à l'armée de Rhin-et-Moselle, puis à celles d'Allemagne, d'Hel-

vétie, du Danube et du Rhin. Elle se fit remarquer à la défense de Kelh et à la bataille de l'Iller.

Le 76e de ligne qui lui succéda était dans le Hanovre en 1803 et 1804; au 6e corps, pendant les campagnes de 1805 à 1808; puis en Espagne et en Portugal jusqu'en 1813. Partagée à cette époque entre l'Espagne et le 14e corps de la Grande Armée, la fraction qui servait en Allemagne fut faite prisonnière à Sarrelouis en 1814.

Le régiment a fait la campagne de 1815 sur la Moselle avec le 4e corps, et a été licencié dans les Deux-Sèvres. Il a concouru à la formation de la légion de la Nièvre, devenue elle-même, en 1820, 3e de ligne actuel.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE 1

ORIGINES DU RÉGIMENT DE NETTANCOURT

Les auteurs qui ont écrit sur les anciens régiments ne s'accordent pas sur l'origine du régiment de Nettancourt. Certains ouvrages spéciaux du XVIII^e^ siècle (1) le font remonter à un corps de lansquenets amené en France en 1597 par le prince de Phalsbourg. Cette version a été rejetée par le chevalier de Roussel dans ses *Essais historiques* sur les régiments d'infanterie, et le général Susane la déclare insoutenable, dans sa Notice sur le régiment de Dauphiné (2). D'après ce dernier auteur, le régiment aurait été levé, le 26 octobre 1629, par Louis de Nettancourt, gentilhomme lorrain, et formé avec la compagnie

---

(1) *Abrégés militaires de la France*, par Leman de la Jaisse. — 1731-1740. — *Dictionnaire militaire de la Chesnay des Bois*, etc ...

(2) *Histoire de l'Infanterie française*, par le général Susane. Tome III, page 433. — Susane paraît croire que la tradition, qui fait descendre le régiment de Nettancourt d'un corps de lansquenets, n'a eu pour origine que la paye étrangère qui fut accordée à ce régiment en 1648, et qui le faisait considérer à tort comme étranger. Ses laborieuses recherches sur tous les anciens corps de la Monarchie ne lui ont probablement pas permis de pousser plus loin ses investigations sur ce cas particulier.

que le mestre de camp possédait dans le régiment de Vaubecourt, et probablement avec d'autres compagnies de ce même corps, car, ajoute-t-il, M. de Vaubecourt était grand vendeur de troupes. Il y a lieu de remarquer tout de suite que ce Vaubecourt, qui est le fondateur du régiment de ce nom, appartient à la maison de Nettancourt, et que Susane a donné, dans sa Notice sur le régiment de Guyenne, ancien Vaubecourt, certains détails sur cette famille et sur les origines du régiment qui témoignent qu'il s'est un peu embrouillé au milieu des Nettancourt et des Vaubecourt, dont il a rencontré les noms dans les mémoires du temps.

D'autre part, si on ne trouve pas traces, dans l'histoire des guerres d'Henri IV, d'un corps de lansquenets amené en France, en 1597, par un prince de Phalsbourg, on a quelques motifs de croire que le fait est inexact, ou que la date est erronée, surtout si l'on remarque qu'après la surprise d'Amiens par les Espagnols, survenue le 11 mars 1597, le roi ayant fait appel à ses alliés d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, ne put obtenir aucun secours des princes de ce dernier pays (1). Il est cependant incontestable que de nombreux corps de lansquenets, venus d'Allemagne à diverses époques, servirent dans les armées d'Henri IV, ainsi que plusieurs membres de la famille de Nettancourt.

C'est donc à une autre époque du règne de ce prince qu'il faut chercher l'événement qui a donné lieu à la tradition conservée dans le régiment de Nettancourt. C'est aussi à l'histoire même de la maison de Nettancourt qu'il faut recourir pour obtenir quelques éclaircissements sur les liens qui peuvent rattacher

(1) *Histoire de France du P. Daniel.* — Tome III, page 1801.

les corps levés sous Henri IV, au régiment qui a porté le nom de Nettancourt, jusqu'en 1652 (1).

La famille de Nettancourt, originaire de Champagne (2), se partageait, à la fin du XVI^e^ siècle, en deux branches principales : celle des seigneurs de Vaubecourt, et celle des seigneurs de Nettancourt. Les auteurs des deux branches, Georges et Antoine de Nettancourt, étaient fils de *Nicolas de Nettancourt*, puissant seigneur des confins de la Champagne et de la Lorraine, qui avait conduit en Italie, au commencement du siècle, de nombreuses bandes levées sur ses terres. Ses biens ayant été partagés entre ses enfants vers 1543, les terres situées sur le territoire de la Champagne furent, pour la plupart, attribuées à Antoine de Nettancourt, tandis que les terres lorraines restaient à son frère aîné, qui devint seigneur de Vaubecourt, et fut l'auteur de la branche des comtes de Vaubecourt, des Nettancourt-Passavant et des Nettancourt-Haussonville.

Antoine de Nettancourt se rallia au parti protestant et prit une part active aux guerres de religion.

---

(1) C'est grâce à la parfaite obligeance de M. le marquis de Nettancourt, ancien officier supérieur de l'armée territoriale, qui a bien voulu nous communiquer les résultats de ses recherches dans les *Archives du château de Nettancourt*, et de nombreuses pièces concernant divers membres de sa famille, qu'il nous est permis de donner, sur la formation du régiment et sur son fondateur, quelques détails intéressants, qui ne lèveront pas toutes les incertitudes, mais qui peuvent aider à la découverte de la vérité.

(2) Généalogie de la maison de Nettancourt produite devant M. de Caumartin, intendant de Champagne, au mois d'août 1667. Les terres de la branche de Nettancourt, à laquelle appartenait Louis de Nettancourt, fondateur du régiment, étaient celles de Bettancourt, Vroil, Villers le Sec, Heiltnanru, Mainceourt, Vaugarnier, Neuville et Nettancourt, qui, toutes, relevaient du roi de France, comme le constatent plusieurs actes de foy et hommage produits, en 1667, devant l'intendant de Champagne.

Il fut, pendant plusieurs années, lieutenant de la compagnie d'ordonnance du duc de Bouillon. Ses deux fils, Georges, seigneur de Bettancourt, et Louis, seigneur de Nettancourt, servirent l'un et l'autre dans les armées d'Henri IV. Ils étaient protestants tous les deux, mais Georges rentra dans le giron de l'Eglise catholique en 1579.

Georges de Nettancourt fut, comme son père, lieutenant de la compagnie d'ordonnance du duc de Bouillon. C'est en cette qualité qu'il figure, en 1587, à l'avant-garde de l'armée que les princes protestants d'Allemagne envoyèrent au secours du roi de Navarre. Cette armée se composait de 8,000 reîtres et de 5,000 lansquenets, commandés par le baron Donaw, auxquels devaient se joindre 16,000 Suisses, commandés par Clairvaut ; en attendant sa jonction avec l'armée du roi de Navarre, le commandement général devait être exercé par le duc de Bouillon.

Les Allemands et les Suisses franchirent le Rhin au mois d'août 1587, et furent rejoints, non loin des bords de ce fleuve, par le duc de Bouillon, qui vint au-devant d'eux avec un corps de 2,000 hommes à pied et 400 chevaux. Les divers renforts que reçut encore l'armée la firent croître jusqu'au nombre de 35 à 40,000 hommes, dont l'approche faisait trembler le royaume.

Le comte de la Marck, frère du duc de Bouillon, commandait l'avant-garde. Il pénétra dans les Etats du duc de Lorraine par le col de Saverne, et refusa la somme d'argent offerte par le duc pour les soustraire au pillage. Le pays fut ravagé par les reîtres et les lansquenets (1).

---

(1) *Histoire de France*, par le P. Daniel. — Tome III.

Henri III ne pouvait opposer à cette invasion que 15 à 16,000 hommes, impuissants à l'arrêter. Le duc de Guise, qui commandait cette petite armée, se contenta de suivre à distance les envahisseurs, dans leur marche à travers la Champagne et la Beauce. Il manœuvra de telle sorte qu'il parvint à surprendre les reitres du baron Donaw dans leurs quartiers d'Auneau, le 15 septembre 1587, et les battit à plate couture.

La défection des contingents suisses acheva la désorganisation de l'armée du duc de Bouillon, qui alla mourir de chagrin à Genève, en 1588. La plupart des bandes de lansquenets qu'il avait amenées passèrent au service du roi de Navarre. Georges de Nettancourt entra lui-même dans l'armée royale, au mois de mars 1589, comme capitaine d'une compagnie de chevau-légers. Lorsqu'Henri IV fut devenu roi de France, ce prince lui fit don, le 10 novembre 1589, de la seigneurie de Neuville-aux-Bois, en dédommagement de la terre de Lanfroicourt que le duc de Lorraine avait fait saisir en 1587, en représailles de sa participation à l'expédition du duc de Bouillon (1). C'est dans le souvenir de ces événements qu'il faut probablement chercher l'origine de la tradition relative à la première levée du régiment de Nettancourt.

Louis de Nettancourt, 1er du nom, entra également au service du roi de France, en 1589, avec une commission de capitaine d'infanterie, signée par M. d'Inteville, lieutenant-général en Champagne. Depuis cette époque, il ne cessa de combattre dans les armées royales et rendit de nombreux services à la cause d'Henri IV. En 1590, il est à Ivry et au siége

(1) Lettre d'Henri IV, datée du camp d'Angerville, 10 novembre 1589 (*Archives de Nettancourt*).

... figure comme lieutenant de la compa-
... du comte de Brienne [1] ; en 1592,
... Nemours ; en 1597, au siége d'Amiens.

... le duc de Bouillon ayant trempé dans la
... du maréchal de Biron, Henri IV refusa
... accorder son pardon, tant que sa soumission
... pas précédée de la remise aux officiers du
... la ville de Sedan et des places que le duc pos-
... en Limousin. Comme le duc soulevait des dif-
... et essayait de gagner du temps, dans l'es-
... d'être secouru par ses alliés d'Allemagne, le roi
... sur Sedan, à la tête d'une armée, au mois de
mars 1606. L'armée royale était déjà arrivée à Donchery, le 30 mars, lorsque le duc de Bouillon accepta toutes les conditions imposées par le roi. Le traité fut signé le 1er avril. Le duc remit Sedan aux mains des troupes royales, et consentit à recevoir dans le château, pendant quatre ans, un capitaine qui y commanderait pour le service du roi, avec le nombre de soldats qu'il plairait à Sa Majesté de déterminer.

Henri IV entra dans Sedan le 7 avril. Depuis la veille, le château était occupé par une compagnie de cinquante hommes, commandée par Louis de Nettancourt.

Dans une lettre du 5 avril 1606, adressée à Monsieur de La Force, Henri IV se félicite de la prompte soumission du duc de Bouillon et de l'occupation de Sedan par ses troupes. Il ajoute ensuite :

« Je mets dans le château le sieur de Nettan-
« court, gentilhomme de la Champagne, qui est de

(1) Charles de Luxembourg, comte de Brienne et de Roussy, fils de Jean de Luxembourg et de Guillemette de la Mark, était gouverneur de Metz et du pays Messin.

« la religion, et qui, durant le siège de Paris, était « lieutenant de M. de Brienne, et cinquante soldats. « La marchandise est un peu chère, mais elle est « bonne. » (1)

Il fallait, en effet, que la valeur de cette troupe soit grande, car, malgré la pénurie de son trésor, le roi sut maintes fois récompenser généreusement les services de son chef. A la suite des campagnes de 1589 et de 1590, il lui fit don de la terre de Vassoy en Champagne (2). Il reconnut plus tard les services que Louis de Nettancourt lui rendit dans les négociations entamées avec le duc de Bouillon, et qui aboutirent au traité du 1er avril 1606, en lui accordant, le 18 décembre 1607, une pension de 1,200 livres. Le 2 janvier 1608, il lui fit encore don d'une somme de 1,800 livres. Dans plusieurs autres circonstances, le roi se plait à reconnaitre les services rendus par Louis de Nettancourt, et dit qu'il le considère comme un de

---

(1) Lettres missives d'Henri IV, de 1562 à 1610. — Berger de Xivrey.

La compagnie de Louis de Nettancourt se composait du capitaine, d'un lieutenant, d'un sergent, d'un tambour, d'un fifre, de deux caporaux, de quatre lanspessades, de 12 piquiers, de 12 mousquetaires et de 18 soldats. L'entretien de cette compagnie coûtait par mois 895 livres. La solde du capitaine était de 108 livres, celle du lieutenant de 50 livres, du sergent de 26 livres. Le tambour et le fifre, ainsi que les soldats, recevaient chacun 12 livres, les lanspessades, les piquiers et les mousquetaires, chacun 16 livres, les caporaux, chacun 20 livres. (Rôle de la montre et revue faite, dans le château de Sedan, de la compagnie de Louis de Nettancourt, le 23 juillet 1607. — *Archives de Nettancourt.* — Voir, à la fin de la note, les noms des hommes qui composaient cette compagnie.)

Le gouverneur de Sedan montait à cheval à Nettancourt, à 2 heures du matin, et s'en allait, avec sa femme et quinze cavaliers, coucher à Sedan, sans changer de chevaux, il arrivait avant la fermeture des portes, ayant fait 123 kilomètres en 17 heures.

(2) Lettre d'Henri IV, du 14 octobre 1591, datée du camp de Sedan. (*Archives de Nettancourt.*)

ses plus vaillants capitaines et plus affectionnés serviteurs (1).

De son mariage avec Françoise de Beauvau, le gouverneur de Sedan eut deux fils, *Louis II et Claude de Nettancourt*. Le premier fut le fondateur du régiment de son nom (2). Il naquit en 1583, et entra au service du roi en 1615. Sa première commission de capitaine est du 21 août de cette année. Il continua à servir sans interruption de 1615 à 1652, soit comme capitaine et mestre de camp, soit comme maréchal de camp et lieutenant-général (3). Pendant la campagne de 1622, il semble avoir eu le commandement de plusieurs compagnies levées sur le territoire de la Champagne dans le courant du mois de mai, ainsi qu'il est indiqué dans le brevet de capitaine d'une compagnie de cinquante hommes, accordé par Louis XIII, le 13 mai 1622, à Claude de Nettancourt de Villers, son frère (4).

D'après une note qui se trouve dans l'édition de 1667 de la généalogie de la maison de Nettancourt, établie par les soins de Monsieur de Caumartin, intendant de Champagne, Louis de Nettancourt aurait aussi fait la première campagne de la Valteline, sous les ordres du marquis de Cœuvre, comme mestre de camp d'un régiment d'infanterie.

---

(1) Pièces produites devant l'intendant de Champagne en 1667.

(2) Il est qualifié, dans la généalogie de 1667, de chevalier, seigneur de Nettancourt, Belle-Fontaine, Braban (en Argonne) des Maugarnies, Rincourt, Vatrembois et Noyers.

(3) D'après les pièces produites devant l'intendant de Champagne, en 1667.

(4) Au mois d'octobre 1622, les compagnies levées pour la campagne de cette année étaient déjà licenciées, car Claude de Nettancourt reçut, le 4 de ce mois, commission du duc de Nevers de lui amener des soldats de la frontière de Lorraine à Mézières. (*Original. — Archives de Nettancourt.*)

En 1627, lorsque Richelieu entreprit de faire le siège de La Rochelle, de nombreux régiments furent levés pour assurer la défense des provinces. Le duc de Nevers mit sur pied un régiment de dix compagnies pour servir en Champagne. Claude de Nettancourt leva pour ce régiment une compagnie de cent hommes (1).

Vincent de Gonzague, duc de Mantoue et marquis de Montferrat, étant mort à la fin de 1627, sa succession revenait à Charles de Gonzague, duc de Nevers, qui prit possession du duché et du marquisat. Mais l'Espagne, et le duc de Savoie, qui convoitait le marquisat de Montferrat, lui suscitèrent un compétiteur, le duc de Guastalla. Pour soutenir Charles de Gonzague, Louis XIII autorisa les ducs de Longueville et de Mayenne à lever un corps de 8,000 hommes d'infanterie et de 800 chevaux (2), et rassembla, à Grenoble, une armée de 25,000 hommes, destinée à pénétrer en Piémont. Parmi les corps d'infanterie qui furent levés à l'occasion de ces armements, figure le régiment de Louis de Nettancourt. Ce régiment, formé de dix compagnies de cent hommes chacune, fut mis sur pied à la fin de 1628, ou dans les premiers jours de janvier 1629, et destiné à servir en Champagne (3). Les services

---

(1) Commission du 11 septembre 1627 accordée par Louis XIII à Claude de Nettancourt pour lever une compagnie de cent hommes dans le régiment du duc de Nevers, et autorisation du duc de Nevers, en date du 2 octobre, permettant à Claude de recruter cette compagnie sur le territoire de son commandement. (*Archives de Nettancourt.*)

(2) Autorisation du 2 avril 1628. (Copie collationnée par le conseiller et secrétaire du roi pour ses finances, de Lavergne.)

(3) Ainsi qu'il résulte d'une commission du 25 janvier 1629, donnée par Louis XIII à Claude de Nettancourt de Villers, pour lever une compagnie de cent hommes dans le régiment de Nettancourt. (Voir, à la fin de la note 1, la copie de cette commission.)

rendus par le mestre de camp firent admettre le régiment de Nettancourt à dater de cette époque, parmi les régiments entretenus.

Il n'est pas douteux que le régiment ait été recruté parmi les gens de guerre qui avaient servi, les années précédentes, sous les ordres de Louis et de Claude de Nettancourt. Parmi eux se trouvaient probablement aussi les survivants des compagnons d'armes de Louis I^er^. A cette époque les licenciements étaient plus fictifs que réels ; les soldats des compagnies et des régiments réformés restaient le plus souvent à la charge de leurs chefs. Dans les pays frontières, ceux qui s'adonnaient au métier des armes n'étaient pas rares ; ils vivaient de la guerre, et étaient toujours prêts à répondre à l'appel de leurs seigneurs, dont ils partageaient d'ailleurs la bonne et la mauvaise fortune.

Les gens de guerre à la solde des Nettancourt étaient nombreux, car on voit, de 1610 à 1629, trois membres de cette famille recevoir le brevet de mestre de camp, et propriétaires chacun d'un régiment. C'est d'abord Jean de Nettancourt, fondateur du régiment de Vaubecourt, admis au nombre des régiments entretenus en 1610 (1) ; puis Henri de Nettancourt-Pas-

(1) Le général Susane a été induit en erreur quand il attribue, dans la Notice sur le régiment de Guyenne, au comte de Vaubecourt, fondateur de ce régiment, le commandement de la garnison de Sedan. Il a confondu entre eux les deux cousins, Jean IV de Nettancourt-Vaubecourt, fondateur du régiment de Vaubecourt, et Louis II de Nettancourt. — La date du 24 avril 1610, indiquée par Susane, comme celle de la levée du régiment de Vaubecourt, ne paraît pas exacte, car, parmi les pièces produites en 1667 devant l'intendant de Champagne, figurent deux lettres d'Henri IV, datées du 16 février 1610, par lesquelles il est enjoint à tous lieutenants-généraux et gouverneurs de province de laisser passer le régiment de dix compagnies de gens de guerre à pied, de deux cents hommes chacune, et six compagnies de cavalerie de cent hom

savant, son frère, qui leva un régiment qui était sur pied en 1622 ; et enfin Louis de Nettancourt. Quelques mois plus tard, en 1630, un autre membre de la famille, Charles de Nettancourt, seigneur de Bettancourt, fils de l'ancien lieutenant du duc de Bouillon, leva, par commission en date du 27 mars, un régiment d'infanterie qui était encore sur pied en 1632 (1). Il est donc peu probable que Louis de

---

mes chacune, levées et commandées par le sieur de Vaubecourt, gentilhomme ordinaire de sa chambre.

Aucune pièce n'indique la date à laquelle le fondateur du régiment de Vaubecourt entra au service du roi de France. Dans son contrat de mariage, qui est de 1599, il est seulement qualifié de chevalier du Saint-Empire et de gentilhomme de la chambre du duc de Bar. Sa campagne de Hongrie, en 1598, l'avait rendu illustre. Ses faits d'armes lui méritèrent la faveur d'Henri IV, qui lui donna une commission pour lever un régiment d'infanterie entretenu, et le chargea de nombreuses négociations avec les princes allemands. C'est en sa faveur que la baronnie de Vaubecourt fut érigée en comté, le 18 avril 1635. Il fut gouverneur de Verdun et de Châlons.

Susane est encore dans l'erreur quand, dans la même Notice sur le régiment de Guyenne, il attribue à Henri de Nettancourt la levée du corps d'infanterie qui figurait dans l'armée d'Henri IV en 1589. Le premier Nettancourt de ce nom qu'on rencontre dans la généalogie de cette famille est Henri de Nettancourt-Passavant, frère de Jean IV. Il fut aussi mestre de camp, mais sa première commission de capitaine ne date que de 1610.

Nous avons vu d'autre part que, dans la branche des seigneurs de Nettancourt, les deux fils d'Antoine servent dans les armées d'Henri IV à partir de 1589. Il y a lieu de remarquer encore que le père du premier comte de Vaubecourt servait aussi dans les armées royales, depuis le 22 avril 1586, comme capitaine d'une compagnie de cent chevau-légers. Il se signala à la bataille d'Ivry, où il commandait la cavalerie de l'aile gauche, comme le plus ancien capitaine ; au combat de Fontaine-Française, et à celui d'Aumale, où il fut grièvement blessé en portant secours au roi.

(1) Pièces produites devant l'intendant de Champagne en 1667. — Lettres de Louis XIII, du 16 janvier 1632, prescrivant au comte de Soissons, lieutenant-général des provinces de Champagne et de Brie, de faire assembler à Epence et à Gizancourt, le régiment de M. de Bettancourt, et de faire préparer les étapes nécessaires. (*Archives de Nettancourt.*)

Nettancourt ait eu besoin de recourir aux compagnies de Vaubecourt pour former son régiment. L'épithète de grand vendeur de troupes s'appliquerait d'ailleurs beaucoup mieux à Claude de Nettancourt qu'à Jean de Vaubecourt. On voit, en effet, par les pièces qui concernent le premier, qu'il leva pour le compte d'autrui plusieurs compagnies de 1622 à 1630.

De tout ce qui précède on peut, en outre, conclure que si le régiment ne se rattache que très indirectement aux lansquenets de Georges de Nettancourt-Bettancourt, il a des liens de famille assez rapprochés avec les corps levés par Louis I de Nettancourt, et en particulier avec la compagnie qui tenait garnison dans le château de Sedan. De plus, contrairement à l'opinion de l'auteur de l'*Histoire de l'Infanterie française* (1), le fondateur du régiment de Nettancourt était sujet du roi de France, et bien Français, par son origine, comme par les services rendus à la France et au roi par sa famille. Si, pendant quelques années, le régiment a été considéré comme étranger, la raison en est, non dans la nationalité de son chef, et dans sa composition primitive, mais dans la transformation subie par son recrutement, pendant les longues campagnes qu'il fit plus tard en Allemagne, de concert avec les troupes weymariennes.

---

(1) Dans sa Notice sur le régiment de Dauphiné, le général Susane dit que Mazarin voulut congédier le régiment de Nettancourt, après la signature du traité de Munster en 1648; mais sur la menace du mestre de camp, « qui n'était pas sujet français, et annonçait l'inten-« tion de le conduire au duc de Lorraine, il consentit à capituler, et « à mettre ce régiment sur le pied d'égalité avec les troupes weyma-« riennes et suédoises qui composaient la majeure partie de l'armée « entretenue au-delà du Rhin ».

EXTRAIT DE LA GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE NETTANCOURT

Etablie, en 1667, par M. de Caumartin, intendant de Champagne.

NICOLAS DE NETTANCOURT,

Ecuyer, Sgr de Nettancourt, Vaubecourt, etc.

Georges II de Nettancourt, écuyer, Sgr de Vaubecourt, etc.

Jean III de Nettancourt, écuyer, Sgr de Vaubecourt, etc., capitaine d'une compagnie de chevau-légers.

Jean IV de Nettancourt, Cte de Vaubecourt, 1er mestre de camp du régiment de Vaubecourt, en 1610. Maréchal de camp, 1627. Lieutenant-général, 1632.

Nicolas II de Nettancourt, comte de Vaubecourt, baron d'Haussonville, 3e mestre de camp du régiment de Vaubecourt, le 28 décembre 1628. Maréchal de camp en 1642. Lieutenant-général en 1650.

Henri de Nettancourt, Sgr de Passavant, mestre de camp d'infanterie, en 1622.

Henri de Nettancourt, baron de Vaubecourt, capitaine au régiment de Vaubecourt. Tué au siège de La Rochelle, en 1628.

Antoine de Nettancourt, écuyer, Sgr de Nettancourt, lieutenant de la compagnie d'ordonnance du duc de Bouillon, 1525-1586.

Georges de Nettancourt, écuyer, Sgr de Bettancourt, lieutenant de la compagnie d'ordonnance du duc de Bouillon.

Charles de Nettancourt, chevalier, Sgr de Bettancourt. Mestre de camp d'un régiment d'infanterie, en 1630.

François de Nettancourt, capitaine d'infanterie.

Georges de Nettancourt, chevalier de St-Jean-de-Jérusalem.

Louis Ier de Nettancourt, écuyer, Sgr de Nettancourt, etc., capitaine de 50 hommes d'armes, gouverneur pour le roi du château de Sedan

Louis II de Nettancourt, chevalier, Sgr de Nettancourt, né en 1581, 1er mestre de camp du régiment de Nettancourt, de 1618 à 1638 et de 1648 à 1652. Maréchal de camp en 1638. Lieutenant-général en 1650.

Louis III de Nettancourt.

Claude de Nettancourt, capitaine du régiment de Nettancourt, tué à Réthel, en 1650.

Claude de Nettancourt, Sgr de Villers. 2e mestre de camp du régiment de Nettancourt, de 1638 à 1641.

Louis de Nettancourt, Sgr de Villers. 3e mestre de camp du régiment de Nettancourt, de 1641 à 1648.

Noms des hommes composant la compagnie de Louis de Nettancourt.

(Extrait du rôle de la montre et revue faite en armes, au château de Sedan, le 23 juillet 1607, d'une bande de 53 hommes de guerre à pied, français, y tenant garnison pour le service du roi, sous la charge du sieur de Nettancourt, commandant pour Sa Majesté audit lieu, capitaine, par Gamaliol Demonsire, commissaire ordinaire des guerres, et Philippe Desmerlières, contrôleur extraordinaire des guerres.)

Loys de Nettancourt, seigneur dudit lieu, capitaine.
Esprit de Rigault, lieutenant.
Didier Enart, sergent.
Isaac de Thannona.
Lambert Tracot.
Eloy Grarel.
Jacques T.....
Jehan Mothé.
Ch..... de Beaumont.
François Grutna.
André de Toully.
Jehan du T.....
Gilles Passavant.
Nicolas Calom.
Jacques Neauriot.
N.... Roblot.
Claude Girardin.
De Pardine de Charmont.
Jehan N.....
Jehan Drillat.
Jehan Duparet.
Jehan Loaux.
Etienne Mathieu.
Pierre Rana.
Jehan Thivry.
Jehan Taflin.
Gilles Herbin.
Symon Thurot.
Gilles Gilhay.
Paul Ribauchant.
Jonas Larin.
Jehan Domyné.
Mangin-Nool.
Pierre de Bertrand.
Pierre Bucquet.
Didier Bonnaire.
Nicolas Leaux.
Jehan Girard.
Jehan du Montois.
Thomas Maldant.
Jacques Symon.
Claude Busan.
Claude Dupont.
Jehan Madrangé.
Guyot Fabry.
Pierre Thibollot.
Jehan Maury.
Abraham Ladoux.
Richard N.....
Benjamin Caron.
Jehan Mansaux.
Jehan Dupont.
Jehan N....

Commission du 15 janvier 1629, donnée par Louis XIII à Claude de Nettancourt de Villers pour lever une compagnie de cent hommes dans le régiment de Nettancourt.

Louis, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à notre cher et bien-aimé le sieur de Villers-Nettancourt. Etant nécessaire, pour la considération de notre Etat, d'entretenir grand nombre de gens de guerre, afin de repousser ceux qui oseraient entreprendre d'en troubler le repos, nous avons résolu de faire lever un régiment de dix compagnies de cent hommes chacune, sous la charge du sieur de Nettancourt, pour nous servir en la province de Champagne, aux occasions qui s'en pourront présenter, et parce que, pour commander une desdites compagnies, nous ne saurions faire meilleur choix plus digne que votre personne, sur l'assurance que nous avons de votre fidélité et affection à notre service, et expérience en fait des armes; à ces causes, nous vous avons commis et député, commettons et députons, par les présentes signées de notre main, pour lever et mettre sur pied, incontinent et le plus diligemment qu'il vous sera possible, une desdites compagnies de 100 hommes de guerre à pied, français, des plus vaillants et aguerris serviteurs que vous pourrez trouver et choisir, lesquels vous conduirez et exploiterez sous l'autorité de notre très cher et bien-aimé cousin, le duc d'Epernon, pair de France et colonel général de l'infanterie française, et sous celle de notre très cher et bien-aimé beau-frère, le duc de La Valette, reçu à sa survivance, selon et ainsi qu'il vous sera par nous, ou nos lieutenants-généraux, commandé et ordonné pour notre service, et nous vous ferons payer ensemble pour les chefs et les sol-

dats de ladite compagnie les soldes, états et appointements qui vous seront et à eux dus, selon les montres et revues qui en seront faites par les commissaires et les contrôleurs de nos guerres à ce commis. De ce faire nous vous donnons plein pouvoir et autorité, commission et mandement spécial. Mandons et commandons à tous ceux qu'il appartiendra qu'à vous en ce faisant soit obéi, car tel est notre bon plaisir.

Donné à Paris le quinzième jour de janvier, l'an de grâce mil six cent vingt-neuf et de notre règne le dix-neuvième.

Signé : Louis.

(*Original. — Archives de Nettancourt.*)

NOTE 2

LETTRE DU DUC DE NAVAILLES AU ROI

Candie, 20 août 1669.

Nous avons perdu M. de Dampierre depuis deux jours, qui a été tué d'un coup de canon. Je crois que Votre Majesté a perdu en lui un sujet qui l'eût servie plus utilement à l'avenir. Je n'ai guère vu de gentilhomme avoir plus d'application et de mérite que celui-là. Il m'a prié en mourant de supplier Votre Majesté de conserver son régiment à son fils. La connaissance que j'ai de la justice et de la bonté de Votre Majesté m'a fait prendre cette liberté.

(*Archives du Ministère de la guerre.*)

NOTE 3

HISTORIQUE DE CE QUI S'EST PASSÉ A TOULON LE 11 AOUT 1790

(Rapport publié par la *Gazette nationale*.)

M. Castelet, commandant en second de la marine à Toulon, sous M. Dalbert, après les troubles arrivés dans ce port au mois de décembre dernier, à son retour de Paris, s'était retiré à Nice, où, après la réponse la plus satisfaisante de la municipalité de Toulon sur son désir de venir habiter sa terre de Dardenne, qui n'est qu'à une lieue de cette ville, il s'y rend le 10 août. Le 11 au matin, de très bonne heure, vient chez lui M. le Commandeur Glandevès, commandant de la marine, qu'il prie de faire demander à MM. de la municipalité le jour et l'heure auxquels il pourra prêter son serment civique. Onze heures ayant été indiquées, ils se rendent à l'Hôtel-de-Ville, accompagnés de plusieurs officiers de la marine. M. Castelet prête le serment très solennellement, aux grands applaudissements des spectateurs ; de là, il revint à l'hôtel de la marine dîner chez M. Glandevès ; à peine au premier service on vint annoncer à M. le Commandeur qu'il y a de la rumeur dans l'arsenal, et qu'on craint qu'on en veuille à M. Castelet. Quelques minutes après, quelqu'un, singulièrement attaché à M. Castelet, confirme cette fâcheuse nouvelle.

Alors mesdames Glandevès et Mercier, qui craignent de voir se renouveler encore une de ces funestes scènes dont le souvenir seul les fait trembler, disent à M. Castelet de partir tout de suite à pied, et qu'on va lui envoyer sa voiture. M. le Commandeur veut l'accompagner, mais heureusement ces

dames réussissent à l'en empêcher. M. Castelet sort accompagné de quelques volontaires de la garde nationale. Il rencontre dans la rue Royale deux personnes à qui il parle quelques instants.

A peine à la porte de la ville, il est suivi par une troupe d'enfants qui le huent ; hors des portes il prend un petit sentier pour les éviter ; mais, se jugeant bientôt suivi par un grand nombre d'ouvriers de l'arsenal, au bruit qu'il entend, il entre dans une guinguette pour se cacher. Effectivement, cela lui aurait réussi sans un malheureux enfant qui, l'ayant aperçu, court avertir ces furieux qui prenaient la route de Dardenne sur de faux renseignements que quelques soldats, qui se promenaient par hasard, leur donnent du passage de M. Castelet. Ces forcenés, remis malheureusement sur la bonne voie par cet enfant, fouillent la maison voisine et la guinguette.

Pendant ce temps, M. le Maire, instruit de la rumeur de l'arsenal, avait volé chez M. le Commandeur Glandevès, qui lui fait part de ses inquiétudes sur M. Castelet ; ce magistrat vertueux n'hésite pas, il accourt au plus vite du côté de la Porte-Royale ; entendant le tumulte de loin, il prend seulement du poste du régiment de Dauphiné, de garde à cette porte, un caporal nommé Tance, et deux grenadiers, Menard et Hucher ; il arrive à la guinguette et perce jusque dans la chambre où était M. Castelet. Dès que ce malheureux chef d'escadre, qui haranguait ces furieux depuis quelques minutes, aperçoit le maire avec son écharpe, il s'élance sur lui, le serre dans ses bras, l'appelle son sauveur. Mais la fureur de ces scélérats est encore ranimée par ce discours ; il les saisissent et les séparent. Le maire, ayant son écharpe arrachée, tombe en syncope, criant au caporal et aux deux grenadiers, qu'il avait

laissés au bas de l'escalier pour arrêter la foule, et qui accouraient au bruit, de sauver le général. Les deux grenadiers réussirent à saisir M. Castelet chacun par un bras ; de l'autre, avec le caporal, il lui font un bouclier de leurs armes, et parent les coups que la multitude lui porte ; enfin ils parviennent avec grand'peine à le porter hors de la guinguette ; le sentier, heureusement assez étroit, facilite à conduire M. Castelet du côté de la ville jusqu'auprès des glacis ; là, la multitude les assaillit de toutes parts. Forcés de s'arrêter et déjà fatigués par tous les efforts qu'ils avaient faits, ils lâchent M. Castelet et le défendent le mieux qu'ils peuvent, sans oser porter aucun coup de leur baïonnette. La vue de quelques-uns de leurs camarades de garde, qui accouraient à l'avancée, leur donnait quelque espérance, lorsque bientôt la voix de leur sergent, qui les rappelle, les oblige à quitter M. Castelet. L'officier de garde n'ayant plus qu'un ou deux fusiliers autour de lui, apercevant la foule venir du côté du poste, et trop loin pour distinguer ce qui s'y passait, avait envoyé son sergent pour tâcher de rallier et rassembler sa garde à son poste. Ce fut alors que M. Castelet reçut plusieurs coups ; mais un nommé Yvon, chasseur du régiment de Dauphiné, qui était accouru, s'élance, quoique sans arme, au milieu de ces assassins, et, conjointement avec MM. Denis, adjudant de la garde nationale, Ventre fusilier de Dauphiné, Jeusel, grenadier de Barrois, Bernard, caporal de la marine, et Brancherot, fusilier de Dauphiné, ils trouvent le moyen de dégager M. Castelet, et de le transporter à la porte du jardin de l'hôpital de la Charité, qui est près de là. Tandis qu'ils font des efforts pour se faire ouvrir cette porte, on les accable de coups de pierres et surtout de sable et de poussière, que les enfants leur jetaient aux yeux plein

leurs chapeaux. Une partie d'entre eux, aveuglés par ce moyen, on vient à bout de leur enlever et de leur arracher M. Castelet ; on le traîne par les cheveux, malgré les efforts que font encore quelques-uns d'entre eux pour s'y opposer, jusqu'à la potence qui est à plus de cinquante pas de là. Déjà ces furieux ont coupé une corde sur laquelle était étendu du linge ; mais tandis qu'ils se disputent à qui le pendra, Auguste Meunier, fusilier de Barrois, détache la corde ; les braves Jousol, Abraschi, grenadiers de Barrois, Ventre, Brancherot et Raffin, chasseurs de Dauphiné, Bordeaux, de Villers, Martel, grenadiers de Barrois, plusieurs volontaires de la garde nationale, dont on voudrait connaître les noms pour rendre hommage à la vertu, le nommé Camarade, de la marine, et Castinel, grenadier de Dauphiné, trouvent moyen d'arracher M. Castelet des mains des furieux, le portent, l'escortent, parent les coups qu'on lui porte, et parviennent enfin à l'entrer dans le jardin de l'hôpital.

Pendant ce temps, la générale s'est battue dans la ville à la réquisition de MM. du Directoire du département du Var et de la municipalité de Toulon ; les troupes sous les armes ont arrêté et emprisonné les principaux coupables, et l'ordre et la tranquillité paraissent bientôt rétablis. Après avoir pris les précautions nécessaires pour la sûreté de la personne de M. Castelet, et de la tranquillité publique, la retraite se bat, et les troupes rentrent dans leurs quartiers.

Tels sont, d'après les renseignements les plus certains, et d'après les dépositions des témoins oculaires, les faits arrivés dans cette scène pleine d'horreurs, ce qui prouve combien peu est exacte la relation qui se trouve dans le *Moniteur* et le *Journal des Débats*, où l'on attribue faussement à deux offi-

ciers du régiment de Barrois, sans armes, d'avoir sauvé la vie à M. Castelet, comme s'il était vraisemblable que des officiers, dans une ville de guerre, fussent sans leurs épées.

M. le commandant de la marine, M. de Coincy, lieutenant-général, et commandant en chef dans les trois départements de la province, et les deux commandants des régiments de Dauphiné et de Barrois, voulant réparer cette absurdité, et rendre justice à la bravoure et au civisme de MM. les volontaires de la garde nationale, des braves grenadiers, chasseurs et fusiliers de Dauphiné, de Barrois, et de la marine, qui ont sauvé collectivement, comme on vient de le voir, la vie de M. Castelet, signent de concert cette relation pour lui donner toute l'authenticité qu'elle mérite, et pour détruire une soi-disant lettre qu'on lit dans ces mêmes papiers, et qu'on attribue faussement à M. de Glandevès, qui offre de faire voir sur son livre-journal la copie de celle qu'il a réellement écrite au ministre, conforme à la relation ci-dessus, à quelques articles près qu'il n'avait pu se procurer dans le moment.

Signé : Saint-Céry, commandant, Glandevès, Coincy et Mac-Mahon.

Lettre adressée au rédacteur de la « *Gazette nationale* ».

Plusieurs journaux, Monsieur, ont attribué à deux grenadiers du régiment de Barrois la gloire d'avoir sauvé M. Castelet, directeur général du port de Toulon ; ils y ont certainement contribué, et notre intention n'est pas de diminuer le mérite qu'ils ont eu à cette action, mais le Directoire du département du

Var, ayant pris connaissance de cette affaire et recherché les personnes qui s'étaient le plus particulièrement distinguées, a trouvé que cette gloire avait été partagée par des grenadiers, chasseurs et fusiliers des régiments de Dauphiné, Barrois, des troupes de la marine et des volontaires de la garde nationale, qui se trouvèrent par hasard sans armes, hors la ville, et qui, collectivement et à trois reprises différentes, ont arraché ce citoyen des bras de la mort.

Le Directoire a fait frapper, à cette occasion, des médailles d'argent, et il en a été distribué deux à chaque corps pour récompenser le patriotisme de ceux qui se sont le plus exposés et pour prouver que, dans l'ordre de la constitution, la vertu doit être aussi soigneusement récompensée que les délits doivent être exactement réprimés et punis ; le procès-verbal vient d'en être envoyé à l'Assemblée nationale, qui n'a pu être qu'imparfaitement instruite, dans le premier instant, de ce qui s'est passé ici le 11 août ; elle charge son président, par le décret rendu à cette occasion, de faire connaître, notamment aux grenadiers de Barrois, la satisfaction qu'elle a de leur conduite.

Les grenadiers, chasseurs et fusiliers du régiment de Dauphiné, qui ont partagé le danger et le bonheur de sauver M. Castelet, auraient vraisemblablement été compris dans le décret de l'Assemblée nationale, si on lui avait rendu compte des détails de cette affaire ; ils le méritaient, tant par les risques réels qu'ils ont courus, que par le désintéressement qu'ils ont témoigné en refusant une récompense pécuniaire, et par le zèle qu'ils ont fait paraître dans toutes les occasions de contribuer au bon ordre et à la tranquillité publiques.

Plusieurs journaux ont dit aussi, Monsieur, qu'il y

avait eu à Toulon une insurrection semblable à celle de Nancy : c'est une calomnie que nous vous prions de démentir. Nous attestons positivement le contraire ; c'est même un hommage que nous nous empressons de rendre aux troupes qui composent la garnison de cette ville ; l'ordre, la discipline, la subordination, etc., enfin toutes les vertus que doivent avoir de braves militaires et de bons citoyens n'ont pas cessé un moment d'y être observées.

Signé : MAC-MAHON, colonel ; ROQUEVILLE, lieutenant-colonel ; DUCRET, premier sous-lieutenant ; DAIROLLE, premier lieutenant ; DE LA GARDIOLLE, premier capitaine.

N. B. — Nous, lieutenant-général des armées et commandant dans les départements du Var, des Bouches-du-Rhône et des Basses-Alpes, certifions l'authenticité des faits énoncés ci-dessus.

Signé : COINCY.

NOTE 4

ADRESSE DES OFFICIERS DE DAUPHINÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

A nos Seigneurs les représentants de la nation.

Nos Seigneurs,

L'esprit de justice qui vous anime, le courage patriotique qui vous a fait détruire dans un moment les abus de plusieurs siècles, vous assurent à jamais

Var, ayant pris connaissance de cette affaire et recherché les personnes qui s'étaient le plus particulièrement distinguées, a trouvé que cette gloire avait été partagée par des grenadiers, chasseurs et fusiliers des régiments de Dauphiné, Barrois, des troupes de la marine et des volontaires de la garde nationale, qui se trouvèrent par hasard sans armes, hors la ville, et qui, collectivement et à trois reprises différentes, ont arraché ce citoyen des bras de la mort.

Le Directoire a fait frapper, à cette occasion, des médailles d'argent, et il en a été distribué deux à chaque corps pour récompenser le patriotisme de ceux qui se sont le plus exposés et pour prouver que, dans l'ordre de la constitution, la vertu doit être aussi soigneusement récompensée que les délits doivent être exactement réprimés et punis ; le procès-verbal vient d'en être envoyé à l'Assemblée nationale, qui n'a pu être qu'imparfaitement instruite, dans le premier instant, de ce qui s'est passé ici le 11 août ; elle charge son président, par le décret rendu à cette occasion, de faire connaître, notamment aux grenadiers de Barrois, la satisfaction qu'elle a de leur conduite.

Les grenadiers, chasseurs et fusiliers du régiment de Dauphiné, qui ont partagé le danger et le bonheur de sauver M. Castelet, auraient vraisemblablement été compris dans le décret de l'Assemblée nationale, si on lui avait rendu compte des détails de cette affaire ; ils le méritaient, tant par les risques réels qu'ils ont courus, que par le désintéressement qu'ils ont témoigné en refusant une récompense pécuniaire, et par le zèle qu'ils ont fait paraître dans toutes les occasions de contribuer au bon ordre et à la tranquillité publiques.

Plusieurs journaux ont dit aussi, Monsieur, qu'il y

avait eu à Toulon une insurrection semblable à celle de Nancy : c'est une calomnie que nous vous prions de démentir. Nous attestons positivement le contraire ; c'est même un hommage que nous nous empressons de rendre aux troupes qui composent la garnison de cette ville ; l'ordre, la discipline, la subordination, etc., enfin toutes les vertus que doivent avoir de braves militaires et de bons citoyens n'ont pas cessé un moment d'y être observées.

Signé : MAC-MAHON, colonel ; ROQUEVILLE, lieutenant-colonel ; DUCRET, premier sous-lieutenant ; DAIROLLE, premier lieutenant ; DE LA GARDIOLLE, premier capitaine.

N. B. — Nous, lieutenant-général des armées et commandant dans les départements du Var, des Bouches-du-Rhône et des Basses-Alpes, certifions l'authenticité des faits énoncés ci-dessus.

Signé : COIGNY.

NOTE 4

ADRESSE DES OFFICIERS DE DAUPHINE A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

A nos Seigneurs les représentants de la nation.

Nos Seigneurs,

L'esprit de justice qui vous anime, le courage patriotique qui vous a fait détruire dans un moment les abus de plusieurs siècles, vous assurent à jamais

notre amour et notre reconnaissance ; ils nous portent à vous présenter le tableau du régime arbitraire, sous lequel gémit la milice française ; les abus d'autorité des gens en crédit qui la commandent, l'insuffisance et les contradictions de nos ordonnances versatiles, le sort malheureux des défenseurs de la patrie, le traitement barbare destiné au vétéran qui l'a bien servie, ou au soldat mutilé en combattant pour elle, l'injuste distribution des grâces accordées à l'intrigue ou au hasard de la naissance, l'ancienne loyauté militaire remplacée par la jalousie ou la méfiance, tout esprit de corps anéanti par une politique coupable et artificieuse, le dégoût et le découragement qui règnent dans tous les cœurs, enfin la nécessité d'une meilleure organisation qui, assurant au militaire l'estime, la considération et le bonheur, lui rende toute son énergie. Alors, que n'aura-t-on pas droit d'attendre du soldat français, animé de l'amour de la patrie et de son roi ?

Tels sont, nos Seigneurs, les abus que nous vous dénonçons ; notre sort, réglé par la sagesse de vos décrets, affirmera le grand œuvre que vous allez consommer ; il est raisonnable, il est juste qu'une partie aussi intéressante que l'armée trouve un rang dans le plan de constitution qui va régénérer cet empire. Nous serons toujours prêts à verser notre sang pour sa gloire et sa prospérité.

Nous sommes avec respect, nos Seigneurs,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs,

LES OFFICIERS DU RÉGIMENT DE DAUPHINÉ.

(Suivent 34 articles, rédigés sous forme d'articles de loi, relatifs à la nouvelle constitution militaire.)

(Pièce communiquée par le baron de Cabiron.)

Imp. [illegible] Lyon

Jean, Baron de BOISDAVID
Colonel du [illegible] de ligne de 1819 à 1821

NOTE 5

PÉTITION DES SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS DU 38e D'INFANTERIE

Nous, sous-officiers et soldats composant le 38e régiment d'infanterie, certifions que, forcés par des circonstances impérieuses à éloigner de nous tous les officiers qui composaient ce corps, il ne serait pas juste que tous ces Messieurs soient regardés comme des hommes dangereux à la nation ; en conséquence, nous attestons que M. de La Cour, capitaine, est un des plus braves officiers que nous connaissons, et que notre désir le plus sincère est de le recevoir parmi nous, ce qui s'effectuera le plus tôt qu'il sera possible, d'après les demandes que nous comptons faire au Roy pour la nomination de nos officiers.

ASTIER,
Président et 1er adjudant.

Chalamel, adjudant. — Morel, sergent-major. — Coissard, caporal-fourrier. — Doneaud, sergent-major. — Artaud, caporal. — Nicolas, sergent. — Bienaimé, sergent. — Chardigné, caporal. — Barral, caporal-fourrier. — Vouleux, fourrier. — Dauphin. — Joseph. — Maurin, sergent-major. — Chandon, grenadier. — Coquel, sergent-fourrier. — Bachelard, caporal. — Piguière, sergent-major. — Roye, caporal. — Beauséjour, sergent-major. — Ménamp, sergent. — Velay, sergent. — Cerisier, sergent. — Raymondap. — Crouet. — Madelenad, sergent. — Boissier, grenadier. — Maréchal, sergent. — Lucain, caporal. — Maurin, grenadier. — Charolois Chantal. — Chambelant, maître-armurier. — Lauriol. — Arbert Jacquelin. — Pignot. — Lambalot, sergent. — Arnal, caporal. — Chastignier, fusilier. — Armelin, caporal. — Dauphin, grenadier. — Ladouceur, sergent. — Delauze,

sergent. — Duconeau, fusilier. — Miaux, grenadier. — Guyot, sergent-major. — Madrias. — Lagiroflé, fusilier. — Turquon, musicien. — Brignolle, sergent. — Faurès, fusilier. — Garondet. — Monier, sergent. — Morel, musicien. — Vasses, sergent-major. — Menanp, sergent. — Guillem François, musicien. — Renard, sergent-major. — Bachelard, caporal. — Berger, sergent-major. — Besson. — Laugier, caporal. — Rigodier, grenadier. — Hugues Didier, fusilier. — Sisteron fusilier. — Mongard, fusilier. — Vernet, caporal-fourrier. — Lyautard, fusilier. — Antoine Fulc. — Ladouceur, grenadier. — Lustringe, fusilier. — Foissier. — Rolland, fusilier. — Bourgneuf, fusilier. — Dauphin Siméon, musicien. — Fabry, sergent. — Guillien, fusilier. — Lefebvre, caporal. — Mauriché, fusilier. — Berry, fusilier. — Julien, maitre-cordonnier. — Martin, sergent. — Puech, fusilier. — Bailly. — Coustant ou Caustant. — Michel. — Chagnon. — Gauche. — Fabre. — Mesonier Cognord. — Fleuri, fusilier. — Bigar-Gras, caporal. — Lafleur, sergent. — Nicolet, caporal. — Merlin, fusilier. — Remuzac, fusilier.

(Pièce communiquée par le baron de Cabiron.)

NOTE 6

PROCÈS-VERBAL D'UNE ÉLECTION DES SOUS-OFFICIERS DU 38e RÉGIMENT D'INFANTERIE, AUX PLACES DE SOUS-LIEUTENANTS VACANTES A LA FORMATION, ORDONNÉE PAR M. DE MONTESQUIOU, GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DU MIDI

Cejourd'hui vingt-deux du mois de juin, mil sept cent quatre-vingt-douze, l'an quatrième de la liberté,

Messieurs les officiers du 38e régiment d'infanterie en garnison à Aubenas, au nombre de dix-huit présents au corps, s'étant assemblés par ordre de M. de La Gardiolle, colonel dudit régiment, pour procéder à l'élection de trois sous-lieutenants qui doivent être pris dans les sous-officiers conformément au décret,

M. de La Gardiolle, colonel dudit régiment, a dit : Messieurs, j'ai reçu ce matin deux lettres : une de M. Renouard, fait sous-lieutenant hier par son rang d'ancienneté, qui se démet de cette place et qui préfère rester sous-officier, une autre de M. Pinière, élu hier, qui se démet aussi, et qui préfère rester à son rang de sous-officier. Lecture faite des deux lettres à Messieurs les officiers, il a été décidé qu'on procéderait de suite à leur remplacement. En conséquence, M. de La Gardiolle, en sa qualité de colonel, a fait commencer le scrutin. Le nombre des billets s'étant trouvé égal au nombre des votants, le dépouillement du scrutin a donné :

à M. Maurice, quatorze voix à M. La Cadierre, deux voix à M. du Bray, deux voix	Elu : M. Maurice.

D'où il résulte que M. Maurice, ayant réuni la majorité absolue, a été nommé sous-lieutenant audit régiment d'infanterie.

M. de La Gardiolle a fait de suite procéder au second scrutin. La vérification faite du nombre des billets s'est trouvé égal à celui des votants.

Le second scrutin a donné :

à M. du Bray, douze voix à M. La Cadierre, quatre voix à M. Maréchal, une voix à M. Bonjean, une voix	Elu M. du Bray.

Total des voix : dix-huit.

D'où il résulte que M. du Bray, ayant réuni la majorité absolue, a été nommé sous-lieutenant audit régiment d'infanterie.

M. de La Gardiolle a fait de suite procéder au troisième scrutin. La vérification faite du nombre de billets s'est trouvé égal à celui des votants.

Le troisième scrutin a donné :

à M. La Cadierre, douze voix à M. Maréchal, 3 voix à M. Bonjean, une voix à M. Falgoux, une voix	Elu M. La Cadierre.

Total des voix : dix-huit.

D'où il résulte que M. La Cadierre ayant réuni la majorité absolue, a été nommé sous-lieutenant audit régiment d'infanterie.

Lesdits sous-lieutenants nommés à cette élection sont donc : MM. du Bray, Maurice et La Cadierre.

Sur quoi MM. les officiers, après avoir décidé que copie des lettres des sieurs Renouard et Pinière seraient jointes audit procès-verbal, ont signé : MM. les officiers supérieurs, le premier capitaine, le premier lieutenant, le premier sous-lieutenant du 38e régiment d'infanterie, en garnison à Aubenas, le 22 juin 1792.

Dairolles. — Tilly. — Du But. — Pécauld le Cadet. — Pécauld. — Ymonier, premier lieutenant. — Lacour.

Colonel La Gardiolle.
Aubry, lieutenant-colonel.

(Pièce communiquée par le baron de Cabiron.)

NOTE 7

LETTRE DU GÉNÉRAL DUMOURIEZ AU GÉNÉRAL DE SPARRE

Sainte-Menehould, le 5 octobre, l'an I de la République.

Je vous prie, mon cher général, d'annoncer au brave régiment de Dauphiné que jamais un corps de braves soldats français ne sera repoussé dans les réclamations qu'il me fera pour aller à l'ennemi. Je vous autorise à acheter toutes les étoffes que vous trouverez, de quelque couleur et de quelque prix que ce soit, et d'en faire venir de toutes les villes voisines, si vous n'en avez pas assez à Châlons, pour faire des culottes et des vestes à ce brave bataillon, pour que d'icy à quinze jours il soit vêtu et armé de manière à être utile.

Vous voudrez bien aussi réorganiser ce bataillon, c'est-à-dire choisir dans le bataillon même tous les officiers de remplacement, et les compléter, sans avoir égard aux nominations ministérielles, comme celle du sieur Girardelet, que je vous charge de ma part de renvoyer, du sieur Quatrefages, et de tous ceux qui ne seront pas susceptibles d'un scrutin épuratoire ; car les ministres, quoiqu'excellents patriotes, sont continuellement trompés par les bureaux, ou par leurs entours ; et, pour mieux assurer mon autorisation, je vous prie d'envoyer ma lettre, ou une copie, au ministre de la guerre, car il est honteux que dans un temps où le patriotisme semble être un mot de ralliement universel, on travaille à désorganiser les corps en les remplissant d'étrangers et en dégoûtant les bons sujets.

Je vous prie de mettre le plus grand soin à rétablir ce beau et bon bataillon, avec lequel j'ai fait jadis la guerre et qui l'a toujours très bien faite.

Signé : DUMOURIEZ.

Extrait d'une lettre adressée le 5 octobre 1792 au général Sparre, commandant à Châlons.

Pour copie conforme à l'original,

Châlons, le 7 octobre, l'an I de la République.

Signé : Alexandre SPARRE.

(Lettre communiquée par le baron de Cabiron.)

DEUXIÈME PARTIE

38e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE

1794 - 1796

OUVRAGES CONSULTÉS

Archives historiques du ministère de la guerre (Armée du Nord 1791. Armée de l'Intérieur 1795).

Histoire des guerres de la Révolution, par Jomini.

Victoires et conquêtes des Français, etc.

I

FORMATION DE LA 38e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE

Composition de la demi-brigade. — La demi-brigade d'infanterie créée par la loi du 21 février 1793 se composait d'un état-major et de trois bataillons. L'état-major comprenait un chef de brigade, trois chefs de bataillon, trois chirurgiens-majors, trois adjudants-majors, un tambour-major, un caporal-tambour, trois musiciens, dont un chef, trois maîtres-tailleurs, trois maîtres-cordonniers.

Chaque bataillon était composé de neuf compagnies dont une de grenadiers et huit de fusiliers (1).

A chaque demi-brigade étaient attachées six pièces de canon du calibre de 4, avec tous les attirails nécessaires, et pour le service de ces pièces, une compagnie de canonniers volontaires, composée comme celle des grenadiers, excepté que le nombre des canonniers était de 64, non compris les officiers et sous-officiers.

Le complet d'une demi-brigade en officiers, sous-

(1) La compagnie de grenadiers se composait de : 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 2 sergents, 1 caporal-fourrier, 4 caporaux, 4 appointés, 2 tambours et 48 soldats.

La compagnie de fusiliers avait un sergent, deux caporaux, et deux appointés de plus que la compagnie de grenadiers. Le nombre de ses soldats était de 67.

officiers et soldats était de 2,437 hommes avec 6 pièces de 4.

Nouvelle loi sur l'avancement. — La nouvelle loi modifiait d'une manière sensible celle de 1791. Dans tous les grades, sauf pour celui de chef de brigade et celui de caporal, l'avancement devait avoir lieu : un tiers à l'ancienneté et les deux tiers au choix. L'ancienneté roulait sur la demi-brigade seulement. L'emploi de chef de brigade appartenait de droit d'abord au chef de bataillon le plus ancien de service, puis au plus ancien de grade, et alternativement.

Les caporaux étaient élus à la majorité absolue parmi tous les soldats du bataillon, mais seulement par ceux de la compagnie où la place était vacante.

Les candidats aux emplois de chef de bataillon, capitaine, lieutenant, et sous-lieutenant, étaient élus par tous les membres du bataillon ou de la compagnie, suivant le cas. Pour une place vacante, les électeurs présentaient trois candidats. Le choix était ensuite fait au moyen d'un nouveau scrutin auquel participaient seulement les individus du grade égal à celui qui était vacant. Un candidat présenté quatre fois de suite par ses camarades était élu de droit.

L'absurdité d'un pareil système fut démontrée au bout de quelques mois de campagne. Les conséquences en furent cependant quelquefois atténuées par le bon sens du soldat, au moins dans les armées où les représentants du peuple, délégués par la Convention, ne donnaient pas tous leurs soins à entretenir l'anarchie et l'indiscipline, comme à l'armée du Nord pendant la campagne de 1794.

Habillement et armement. — L'uniforme des gardes nationaux et des volontaires devait remplacer

l'habit blanc des anciens corps ; mais, faute d'argent, le renouvellement de l'habillement ne se fit pas immédiatement, et la tenue des troupes laissa longtemps à désirer. L'habillement des volontaires et des hommes de levée fut laissé à la charge des municipalités, qui furent obligées de requérir les uniformes des anciens soldats. L'armement n'était pas meilleur. Le fusil réglementaire de l'armée française était du modèle de 1777, mais comme l'Etat en manquait, toutes les armes de guerre furent réquisitionnées, et on utilisa les armes prises dans les arsenaux des pays conquis (1).

Drapeaux. — Les demi-brigades ne se distinguaient entre elles que par leur numéro, qui était porté sur les boutons et inscrit sur les drapeaux. Chaque bataillon eut encore son drapeau. Le bataillon du centre avait le drapeau aux trois couleurs verticalement placées, bleu, blanc, rouge, avec les initiales R. F. entourées de deux branches de lauriers. Les drapeaux des autres bataillons portaient les mêmes couleurs disposées différemment pour chaque demi-brigade, suite de la tradition de diversité, d'individualité, dans les drapeaux d'ordonnance des anciens régiments.

Au centre de tous ces drapeaux étaient deux branches de lauriers vertes encadrant soit le numéro de la brigade, soit un faisceau de licteur surmonté d'un bonnet phrygien.

Origine des bataillons qui formèrent la 38e demi-brigade.— La demi-brigade qui prit le numéro

(1) Le poids du fusil modèle 1777 était de 5 kilog. environ ; sa portée était de 360 mètres.

38 fut formée, le 4 août 1794 à l'armée du Nord, du 2e bataillon du 19e, ancien régiment de Flandre, du 1er bataillon de la Somme, et du 3e bataillon de l'Aube. Le commandant Dussaussay, du 3e bataillon de l'Aube, en fut nommé chef de brigade.

Le 2e bataillon du 19e appartenait à un très ancien régiment, qui avait pour origine les compagnies de gardes à pied levées par le connétable de Lesdiguières en 1590, et qui occupait le 4e rang parmi les petits-vieux. Ce régiment avait pris une part glorieuse à toutes les guerres de la Monarchie depuis 1597 jusqu'en 1789, et s'était particulièrement distingué à la bataille de Laufeld. Au moment de la déclaration de guerre du 20 avril 1792, le 1er bataillon de Flandre entra dans la composition de l'armée du Nord, tandis que le 2e s'enfermait dans Lille, qu'il contribua à défendre contre le duc de Saxe-Teschen.

Les deux bataillons furent réunis au mois d'octobre, et tous deux se couvrirent de gloire à Jemmapes, où le régiment mérita le surnom d'*Invincible*. Après cette bataille et la conquête de la Belgique, le 2e bataillon fut mis en garnison dans la citadelle d'Anvers. La défaite de Nerwinde et l'évacuation de la Belgique amenèrent les deux bataillons dans les cantonnements de Valenciennes.

Le 30 avril 1793, il y eut devant cette place un grand engagement d'avant-postes, où le 2e bataillon fit des merveilles. Le général Kilmaine disait dans son rapport : « Il s'est conduit à sa manière accoutumée, c'est-à-dire on ne peut mieux. »

II

LA 38e DEMI-BRIGADE A L'ARMÉE DU NORD

Les trois bataillons qui entrèrent dans la composition de la 38e demi-brigade de bataille faisaient partie de la 4e division de l'armée du Nord, sous les ordres du général Despeaux. L'effectif du 2e bataillon de Flandre était de 740, celui du 1er bataillon de la Somme de 650 ; celui du 3e bataillon de l'Aube de 587. Le dépôt fut installé à Arras.

Cette formation eut lieu pendant que les opérations étaient un moment suspendues, après la prise des places de Charleroi et de Liège. L'armée de Pichegru observait, en avant d'Anvers, l'armée du duc d'York établie entre Bréda et Osternik ; celle de Jourdan cantonnait, ou campait, entre Liège et Maëstricht, vis-à-vis des Autrichiens qui gardaient la ligne de la Meuse, de Ruremonde à la Chartreuse de Liège.

Les deux armées prennent l'offensive au commencement de septembre. Pendant que Jourdan oblige le général Clerfayt à abandonner successivement les lignes de la Meuse et de la Roer pour repasser le Rhin, Pichegru marche contre le gros des forces du duc d'York, laissant la division Lemaire en observation devant le corps hollandais du prince d'Orange. Il bat les Anglais le 14 septembre, à Boxtel ; le 15,

sur l'Aa, et les rejette derrière la Meuse. Le 23, il met le siège devant Bois-le-Duc avec les divisions Delmas et Dewinter. Les brigades d'Osten et de Macdonald couvrent les travaux du siège.

La 4e division, commandée, depuis quelques jours, par le général de brigade Salm, et la 5e division, commandée par le général Bonnaud, sont campées entre Op-Zerland et Heesch, pour observer Grave et les mouvements de l'ennemi au-delà du fleuve.

La division Moreau, placée à l'extrême-droite entre Helmont et Venloo, relie l'armée du Nord à celle de Sambre-et-Meuse.

Bois-le-Duc capitule le 9 octobre. York se retire jusqu'à Nimègue, ne laissant que de faibles avant-gardes entre la Meuse et le Vaal.

Du 10 au 18 octobre, la division Salm conserve ses positions devant Grave. La 1re division, Souham, vient se placer à sa droite. La 6e division, Delmas, prend position devant l'île de Bommel, vis-à-vis du fort Saint-André, entre Woorm et Empel ; la division Bonnaud se rapproche de la Meuse jusqu'à Teffelen et Lith.

Le 18 octobre, les deux divisions Souham et Bonnaud passent la Meuse à Teffelen, au-dessus de Grave. Le 19, la division Souham chasse l'ennemi de ses positions d'Oude-Watering, et lui fait 600 prisonniers. Les deux divisions s'établissent entre la Meuse et le Vaal. A la même date, la division Moreau fait le siège de Venloo.

Le 22 octobre, les divisions Bonnaud et Souham se portent sur Nimègue pour l'investir. La division Delmas observe l'île de Bommel occupée par les Hessois, et vient prendre position vis-à-vis Thiel.

Le 27 octobre, la division Moreau entre dans Venloo. L'investissement de Nimègue est complété. La brigade Compère de la division Moreau, venant

de Cronanbourg, occupe la droite, sur le Vaal, vers Ory. A la gauche, Souham forme le centre, entre Bock et Kerbos ; la division Bonnaud appuie sa droite à la division Souham et étend sa gauche jusqu'au village de Hess. A l'extrême-gauche une partie de la division Delmas prolonge la ligne jusqu'à Worm, sur le Vaal. La place se rend le 8 novembre.

La division Lemaire est toujours devant Bréda et Tilburg. La division Salm bloque Gravo sur les deux rives de la Meuse. Cette place est défendue avec opiniâtreté par le colonel de Bons, officier suisse au service de la Hollande.

Le 7 novembre, le général fait sommer le gouverneur de la place de se rendre. Celui-ci répond que la place qui lui a été confiée est dans un bon état de défense, qu'il a une bonne garnison, et qu'il se montrera digne de la commander.

Le 28 novembre, les assiégeants construisent deux batteries de mortiers et d'obusiers, entre les villages de Dom-Assel et de Nider-Assel, pour battre la place et la tête du pont. Le 30, les batteries ouvrent le feu sur la ville, et la bombardent.

Enfin, après deux mois d'investissement, trois semaines de tranchée ouverte, et après avoir épuisé tous ses vivres et toutes ses munitions, la garnison capitule le 27 décembre.

Le général Salm, laissant dans la place le 2e bataillon de la 131e demi-brigade, se dirigea aussitôt, avec le reste de sa division, sur l'île de Bommel où il rejoignit la division Delmas. Ces deux divisions formaient le centre de l'armée du Nord. A l'aile droite, la division Moreau tenait depuis Xanten jusqu'au fort de Schenck ; celle de Souham occupait le pays entre la Meuse et le Vaal, depuis Millingen jusque vers Thiel ; les divisions Bonnaud et Lemaire bloquaient Bréda. C'est dans ces posi-

tions que l'armée attendit que la gelée soit assez forte pour franchir le Rhin sur la glace et porter le dernier coup aux Alliés.

Le 15 janvier 1795, la division Salm, franchissant le Leck, vint occuper Vageningen. Le 17, elle entra dans Utrecht.

Le 20 janvier, l'armée victorieuse entrait à Amsterdam. La division Salm ne laissa qu'un bataillon dans cette ville et fut aussitôt chargée de l'occupation de la province du Nord-Holland. Elle occupa successivement, dans le courant de février, les villes de Monikendam, d'Edam, de Hoorn, d'Enkuizen, de Kamp, de Petten et du Helder.

Un détachement de la division, composé du 3e bataillon des tirailleurs belges, et appuyé par le 5e régiment de hussards, détaché de la division Moreau, et par quelques batteries d'artillerie légère, franchit le Texel sur la glace, arriva près des vaisseaux hollandais qui s'y trouvaient à l'ancre, les somma de se rendre, et s'en empara, sans opposition de l'armée navale.

Après cette opération, la division reçut l'ordre de se porter sur l'Yssel pour renforcer la division Macdonald et permettre à une division détachée de l'armée de Sambre-et-Meuse de se reporter sur le Rhin. Elle arriva le 1 avril à Deventer.

III

LA 38e DEMI-BRIGADE A L'ARMÉE DE L'INTÉRIEUR

Le 14 avril, un ordre de la commission du mouvement des armées prescrivit à la 38e demi-brigade de partir de ses cantonnements pour aller à Arras avec armes et bagages.

Ce mouvement était la conséquence d'un ordre du Comité de Salut public prescrivant que 6,000 hommes des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse seraient dirigés, dans la dernière quinzaine d'avril, sur Arras et Cambray, et distribués dans les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne et de la Somme, pour assurer l'exécution des réquisitions.

Pendant longtemps la Convention, désireuse de flatter le peuple de Paris, avait fait des sacrifices immenses pour entretenir l'abondance dans la capitale, aux dépens de la population des autres départements. Après le 9 thermidor, elle crut qu'elle pouvait se dispenser de pourvoir à la subsistance des Parisiens. L'augmentation du prix du pain devint tout à coup effrayante. Les murmures et le mécontentement du peuple s'élevèrent en proportion contre le gouvernement.

Il fallut recourir aux précédents moyens d'approvisionnements ; des agents de la Convention furent envoyés dans les départements, et tentèrent par leurs offres la cupidité des fermiers et des propriété-

taires. Cependant le résultat de ce moyen acheva de donner au fléau, qu'on voulait détruire, tout son développement. Le blé fut caché ou détourné de sa destination ; on fut obligé d'en arriver aux réquisitions pour assurer l'arrivage des subsistances à Paris. C'est pour protéger l'exécution de ces mesures, et réprimer les émeutes qui se produisaient dans la capitale et dans les départements, que l'armée de l'Intérieur fut augmentée des demi-brigades tirées des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse.

La 38e arriva à Arras le 30 avril. Le 2e bataillon (307 hommes), et la compagnie de canonniers (105 hommes) restèrent dans cette ville.

Les 1er et 3e bataillons, désignés pour renforcer l'armée de Paris, furent provisoirement maintenus dans les garnisons suivantes :

187	hommes	du 1er bataillon	à Abbeville,
443	—	—	à Amiens,
200	—	—	à Doullens,
219	—	du 3e bataillon	à Bapaume,
259	—	—	à Péronne.

Le dépôt de la demi-brigade avait été transféré d'Arras à Abbeville au commencement de l'année.

Les 1er et 3e bataillons arrivèrent, à la fin de juin, au camp de Marly, où se trouvaient déjà le 3e bataillon de la 128e de ligne, les 3e et 2e bataillons de la 176e, le 7e bataillon de l'Yonne, le 3e dragons, le 21e chasseurs, la 27e division de gendarmerie, et des détachements des 2e, 3e, et 6e d'artillerie. Ces troupes étaient sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers.

A la même époque, le 2e bataillon avait été envoyé à Saint-Omer, avec un détachement à Amiens.

A la fin de juillet, les 1er et 3e bataillons furent envoyés près de Laon, au camp du Trou-d'Enfer, avec le 3e bataillon de la 128e, le 7e bataillon de l'Yonne et le 2e bataillon de l'Oise. Ils revinrent à Marly dans le courant du mois d'août.

Quelques troubles ayant éclaté dans le département de l'Eure-et-Loir, le 1er bataillon de la 38e et le 2e bataillon de la 144e furent détachés, le 19 septembre 1795, à Epernon.

Le 9 octobre, le 2e bataillon de la 38e, venant de Saint-Omer, arriva au camp de Marly. Il était réuni aux deux autres bataillons, sur la demande expresse du général Baraguey d'Hilliers.

La 38e demi-brigade est versée dans la 21e de nouvelle formation. — La 38e demi-brigade continua à faire partie de l'armée de l'Intérieur jusqu'au 31 août 1796, époque à laquelle elle fut incorporée dans la nouvelle 21e demi-brigade de ligne, avec des fractions des anciennes 108e, 139e, 150e, 169e et du 4e bataillon du Pas-de-Calais.

Cette demi-brigade fut dirigée sur l'armée du Nord, puis envoyée à l'armée d'Italie, en 1799; en Batavie, en 1800 ; et est devenue le 21e régiment en 1803. Celui-ci a fait les campagnes de 1803 à 1806 en Hollande et au camp de Bruges ; celles de 1805 à 1808, au 3e corps ; celles de 1809 à 1810, aux armées du Rhin et d'Allemagne ; celles de 1811 à 1813, avec Davout ; a occupé, en 1814, les garnisons d'Anvers et de Juliers ; a été fait prisonnier de guerre ; a fait, au 1er corps, la campagne de 1815, et a versé son dépôt dans la légion de l'Ardèche, devenue en 1820 le 4e léger et, plus tard, le 79e de ligne.

TROISIÈME PARTIE

38e DEMI-BRIGADE DE LIGNE

1796-1803

OUVRAGES CONSULTÉS

Archives historiques du Ministère de la guerre. (Armée de Rhin-et-Moselle, 1796-1797. — Armée d'Helvétie, 1798. — Armées d'Helvétie et du Danube, 1799. — Armée du Rhin, 1800. — Saint-Domingue, 1802-1803.)

Journal historique de la 38e demi-brigade, par le capitaine Balan.

Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution, par Jomini.

Mémoires de Gouvion Saint-Cyr.

Victoires et conquêtes des Français.

Mémoires de Masséna, par Koch.

Eloge historique du général Lecourbe, par Bousson de Mairet.

Correspondance de Lecourbe.

Revue militaire de l'étranger, année 1885, numéro 627.

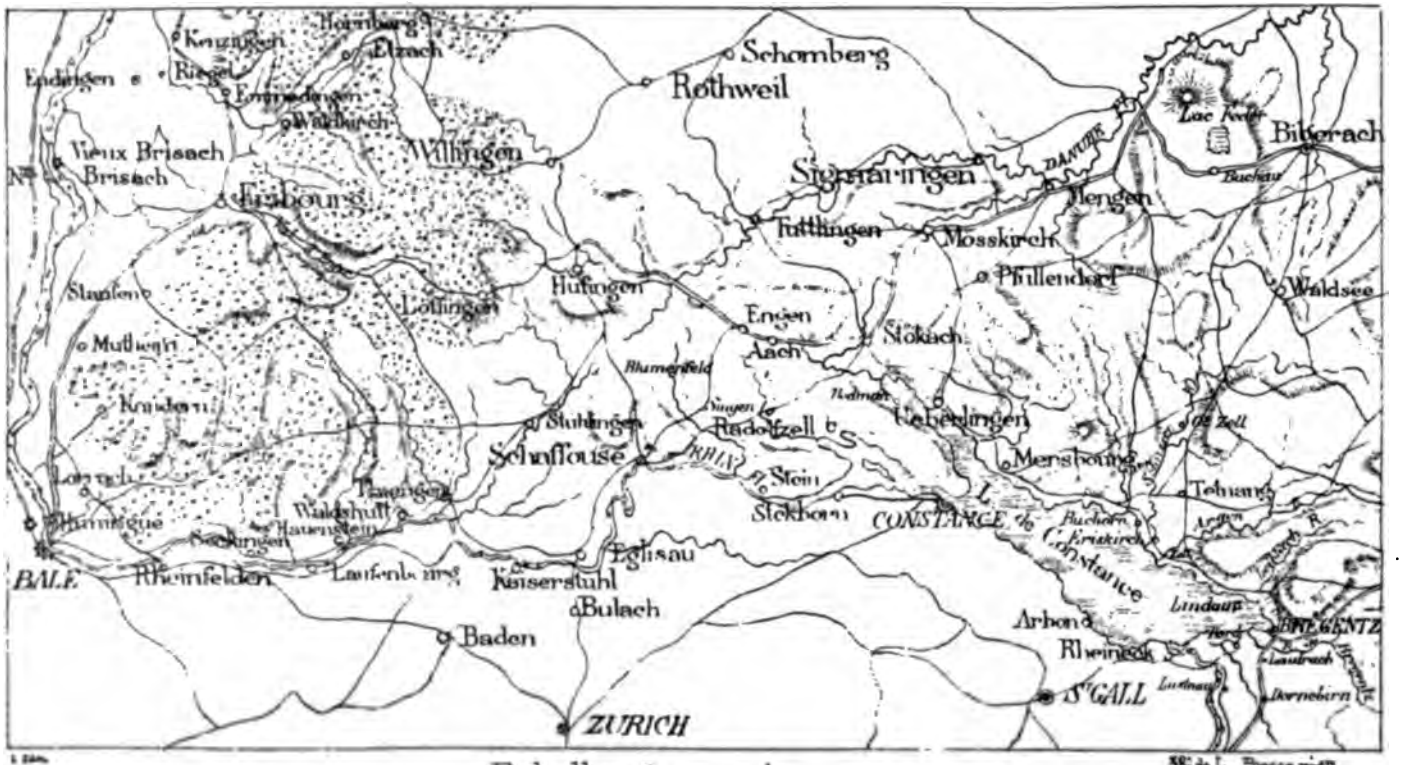
Précis des événements militaires, par le général Mathieu Dumas.

Campagne des Français en Allemagne en 1800, par Carrion-Nisas.

Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution de Saint-Domingue, par le général Pamphile Lacroix.

Histoire de la dernière expédition de Saint-Domingue, par Laujon, etc.

ALE A BRÉGENTZ_CAMPAGNE DE 1796.



Echelle de $\frac{1}{1000.000^{e}}$

CHAPITRE PREMIER

CAMPAGNE DE 1796-1797
A L'ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE

I. — Formation de la 38e demi-brigade.

Les 42e et 200e demi-brigades étaient cantonnées sur les bords du Rhin, entre Huningue et New-Brisach, lorsque le sort les désigna pour entrer, le 30 mars 1796, dans la composition de la nouvelle 38e demi-brigade, formée en exécution du décret du 1er février de la même année.

42e demi-brigade de bataille. — Régiment de Guyenne. — La 42e demi-brigade avait été formée le 23 juin 1794 par l'amalgame du 3e bataillon de la Corrèze et du 1er bataillon des Amis du Bas-Rhin, avec le 2e bataillon du 21e régiment, ancien régiment de Guyenne. Ce régiment était l'un des plus anciens et des plus glorieux de l'armée; il était le 5e des petits-vieux. Il avait la même origine que Dauphiné, ayant été levé comme lui, mais quelques années avant, par un membre de la famille de Nettancourt. La campagne de la Valteline, en 1621, et le siège de La Rochelle, en 1627, établirent sa réputation. Il s'illustra ensuite au siège de Rosen, en 1645; à la bataille de Saint-Gothard, en 1664, où il joua un rôle décisif en repoussant la cavalerie otto-

mand et en enlevant une batterie; à la défense de Landau, en 1702; à la bataille d'Almanza, en 1707; à la défense d'Aire, en 1710, où il perdit 26 officiers et plus de la moitié de son effectif; au siège de Fribourg, en 1744; au combat de l'Assieta, en 1747; à la bataille d'Hastembeck. Il laissa 40 officiers et 700 soldats sur le champ de bataille de Rosbach. Enfin, au moment où il fut versé dans la 42e demi-brigade, il venait de se couvrir de gloire par sa belle défense de Landau, et la Convention nationale décréta qu'il avait bien mérité de la patrie.

Les deux bataillons de volontaires nationaux, appelés à l'honneur de combattre aux côtés du vieux régiment de Guyenne, dataient de la fin de 1792.

Le 3e bataillon de la Corrèze avait été formé le 17 juillet; le 1er bataillon des Amis du Bas-Rhin, le 6 novembre. L'un et l'autre se composaient de volontaires nationaux provenant des appels décrétés par l'Assemblée nationale les 22 juillet et 17 août 1791. La 42e avait fait les campagnes de 1793, 1794 et 1795, à l'armée du Rhin.

200e demi-brigade de bataille. — La 200e demi-brigade avait été formée, le 8 juillet 1795, avec le 2e bataillon de Saône-et-Loire, le 3e bataillon de la Manche et le 11e de la Meurthe. Le 2e bataillon de Saône-et-Loire datait du 28 septembre 1791, c'est-à-dire d'une époque où les bataillons de volontaires avaient reçu ce qu'il y avait de meilleur dans la nation. Le 3e bataillon de la Manche était du 12 septembre 1792. Quant au 11e bataillon de la Meurthe, il était moins ancien encore, ayant été levé à la suite des décrets des 16 et 23 août 1793 qui ordonnaient la levée en masse et la réquisition forcée et permanente. La 200e avait fait la campagne de 1795, à l'armée du Rhin.

Les départements auxquels appartenaient ces bataillons étaient de ceux qui, proportionnellement à la population, avaient fourni le plus d'hommes, volontaires ou réquisitionnaires. La désertion qui était énorme dans la plupart des bataillons fut un peu moindre pour eux (1). L'épuration, qui en était la conséquence, eut du moins cet avantage que la nouvelle 38e demi-brigade fut presque entièrement composée de vieux soldats et de volontaires devenus soldats.

Au moment de sa formation, l'effectif de la demi-brigade fut porté à 91 officiers et 3,419 hommes. La compagnie de canonniers était supprimée, ainsi que les six pièces de 4, rendues à l'artillerie. Le chef de brigade Daumas, qui commandait l'ancienne 200e demi-brigade depuis sa formation, prit le commandement de la 38e.

II. — Marche sur Brégentz.

Situation des belligérants au mois de mars 1796. — Au mois de mars 1796, l'armée de Rhin-et-Moselle, placée sous le commandement de Moreau, était forte de 78,739 hommes, dont 77,000 disponibles. Elle occupait les positions suivantes :

L'aile gauche, sous Gouvion Saint-Cyr, avait ses quartiers entre Albersweiler, Auweiler et Deux-Ponts. Le centre, aux ordres de Desaix, cantonnait de Gemersheim à Birkweiler, au pied des Vosges.

L'aile droite, commandée par Férino, était échelonnée sur le Haut-Rhin, de Strasbourg à Huningue.

---

(1) La désertion fut encore très considérable pendant les deux ou trois années suivantes, ainsi que l'on peut s'en convaincre par l'examen des registres matricules.

Elle se composait des divisions Tuncq, Bourcier et Delaborde, et son effectif total était de 25,000 hommes.

La 38e demi-brigade était incorporée dans la division Delaborde, avec la 3e demi-brigade, et le 21e régiment de cavalerie.

L'armée de Rhin-et-Moselle se reliait à l'armée de Sambre-et-Meuse, dont la droite était sur la Nahe, le centre, sur le Rhin, entre la Nahe et Neuwied, et la gauche à Dusseldorf. Cette armée était forte de 78,000 hommes.

L'Autriche opposait à ces forces deux armées. L'armée du Bas-Rhin, commandée par l'archiduc Charles, comptait 90,000 hommes ; son aile droite surveillait les passages de Coblentz et de Dusseldorf, tandis que le gros de ses forces était sur la rive gauche du fleuve, entre la Nahe et Mayence.

L'armée autrichienne du Haut-Rhin, sous les ordres de Wurmser, était divisée en trois corps. La droite, forte d'environ 20,000 hommes, campait entre Otterberg et Kaysersautern, d'où elle se liait avec l'armée de l'archiduc Charles, vers Baumholder. Le centre, aux ordres de Starray, comptait environ 32,000 hommes, et gardait les positions de la Rehbach, du camp retranché de Musbach, de Reingenheim et de Manheim.

Plusieurs divisions, sous les ordres des généraux Frœlich, Stein, Furstemberg, et du prince de Condé, surveillaient le cours du Rhin, depuis Philippsbourg jusqu'à Bâle ; cette aile gauche, sous les ordres de Latour, était forte de 32,000 hommes. Cette armée fut réduite à la fin de mars de 28 à 30,000 hommes qui passèrent en Italie avec le général Wurmser, et resta sous le commandement du général Latour.

Les Français ne possédant qu'une tête de pont à Dusseldorf, il fut décidé que l'armée de Sambre-et-

Meuse commencerait la campagne afin d'attirer sur elle l'attention principale de l'ennemi, et de permettre à l'armée de Rhin-et-Moselle de passer le Rhin vers Kelh.

Passage du Rhin. — Juin 1796. — Le 1er juin Klébor passe le Rhin à Dusseldorf, et repousse le corps de Kienmayer derrière la Lahn et sur Limbourg. Jourdan fait ensuite passer le gros de ses forces à Neuwied, sur la rive droite du fleuve, et se dirige sur Mayence. Ces mouvements obligent l'archiduc Charles à évacuer la rive gauche. Il passe le Rhin à Mayence, se porte sur la Lahn, et menace, de Wetzlar, le flanc gauche de Jourdan, ce qui oblige ce dernier à se retirer sur Neuwied et Dusseldorf.

Afin de dégager l'armée de Sambre-et-Meuse, Moreau hâte ses préparatifs de passage. Ayant par ses démonstrations attiré Latour vers Manheim, il s'empare de Kelh dans la nuit du 23 au 24 juin, et y fait passer 50,000 hommes sur la rive droite, ne laissant sur la rive gauche qu'une division devant Manheim, et la division Delaborde devant Huningue.

Les 2e et 3e bataillons de la 38e font, le même jour, une fausse attaque entre Huningue et le Petit-Landau. Les troupes de la division Delaborde restent sur la rive gauche et continuent à faire des démonstrations, pendant que le corps de Desaix descend le Rhin jusqu'à Renchen et Rastadt, que celui de Saint-Cyr se porte sur Frendenstadt et la vallée de la Murg, et que le général Férino, avec le gros de l'aile droite, s'avance dans la Forêt-Noire par la vallée de la Kintzig.

Le 10 juillet, la brigade Jordy, de la division Delaborde, passe le Rhin vers Nonenweiler et rejoint la colonne de Férino. A cette date, la division du

général autrichien Frœlich se trouvait encore vers Ettenheim ; son extrême-gauche, aux ordres du général Wolf, vers Lorrach, vis-à-vis d'Huningue ; le corps de Condé sur les hauteurs d'Ettenmunster et de Hunersaltel ; Giulay tenait Haslach et la vallée de la Kintzig.

Le 14 juillet, tous ces postes sont attaqués par le corps de Férino ; la brigade de droite se porte sur Ettenheim ; celle du centre, commandée par le général Abatucci, délogo le prince de Condé d'Ettenmunster et de Schweigausen ; enfin celle de gauche, aux ordres de Jordy, emporte Haslach et s'avance jusqu'à Gutach. Frœlich est rejeté derrière la Bleich et contraint de se retirer sur Villingen.

Ces diverses attaques sont appuyées par une nouvelle démonstration du côté d'Huningue. Les compagnies de grenadiers de la 38e passent le Rhin, font une reconnaissance dans la direction de Lorrach, et reviennent sur la rive gauche. A la suite de ces mouvements, le général Wolf abandonne Lorrach pour se replier sur Bomberg et Stuhlingen.

Le 16 juillet, les dernières troupes de la division Delabordo (1) passent sur la rive droite. Le 2e bataillon de la 38e traverse le fleuve à Huningue, sur un pont volant ; le 3e bataillon au fort Mortier, et s'établit à Vieux-Brisach. Le 1er bataillon, dont l'effectif est de 1,133 hommes, reste seul sur la rive gauche pour garder la tête de pont d'Huningue et surveiller la frontière suisse.

Formation du corps des flanqueurs de droite. — 2e et 3e bataillons. — Le 17 juillet, le

(1) Les 2e et 3e bataillons de la 38e, un bataillon de la 74e et un bataillon de la 79e.

2e bataillon fait une reconnaissance vers Lorrach et va cantonner à Rheinfelden ; le 3e bataillon se porte sur Lorrach. Le général Paillard prend ce jour-là le commandement de la brigade de droite dont font partie les 2 bataillons de la 38e.

Les trois corps de l'armée de Rhin-et-Moselle occupaient une ligne qui n'avait pas moins de 50 lieues, de Pforzheim à Rheinfelden.

La division Delabordе, décidément destinée à flanquer la droite de l'armée, resta dans ses positions de la ligne Rheinfelden-Schopfheim jusqu'au 25 juillet. Pendant cette période l'aile gauche de Moreau se porta sur Stuttgardt, et battit les Autrichiens à Canstadt le 21 juillet.

Le 23 juillet, Férino, poussant devant lui le général Frœlich et le prince de Condé, débouchait vers les sources du Danube ; le gros de l'armée remontait la vallée de la Filz, à la poursuite du corps d'Hotze ; l'aile gauche suivait le gros des forces autrichiennes qui se repliait par la vallée de la Rems. La division Delabordе reçut l'ordre de se porter sur Constance. Ce mouvement était la conséquence d'un ordre du Directoire qui prescrivait à Moreau de diriger 15,000 hommes sur Brixen pour seconder les efforts de Bonaparte sur l'Adige.

Marche des flanqueurs de droite sur Brégenz. — Le 26 juillet, les deux bataillons de la 38e, le 1er bataillon de la 3e, un escadron du 8e hussards et 10 canonniers se rassemblèrent à Sekingen pour former l'avant-garde de la division, sous les ordres du général Paillard, et marchèrent sur Laufenbourg. Le lendemain, la 38e laissa à Valdshut un détachement de 25 hommes, sous les ordres du lieutenant Besson, et arriva à Stuhlingen.

Après un jour de repos à Singen, le gros de la

brigade Paillard vint à Cornetingen, tandis que le 2e bataillon de la 38e poussait jusqu'à Béringen. Le 31 juillet, ce bataillon entrait à Constance, et le reste de la brigade marchait sur Uberlingen. Le 1er août, le 2e bataillon de la 38e, laissant 120 hommes à Constance pour former la garnison de cette ville, traversait le lac en bateau et rejoignait la colonne à Mersbourg. Le même jour, la brigade se porta sur Bukorn, où elle engagea un léger combat avec l'arrière-garde du général Wolf, et prit position sur la rive droite de la Schussen.

L'armée autrichienne continuait son mouvement de retraite sur le Danube, et l'archiduc Charles attirait à lui, vers Nordlingen, les corps d'Hotze et de Frolich.

De son côté, Moreau débouchait sur le Danube et dirigeait le gros de ses forces sur Noresheim. Le général Paillard resta derrière la Schussen pendant les journées du 2 et du 3 août. Le 4, il dirigea une reconnaissance sur Lindau, puis il revint dans ses positions de la veille. Le 6 août, il poussa en avant la 38e et lui fit prendre position au pont de Zoll, sur l'Argen.

Le 8 août, la brigade se mit en mouvement, dès 3 heures du matin, pour chasser l'ennemi des positions qu'il occupait en avant de Brégentz.

Combat de Lindau, 8 août 1796. — Prise de Brégentz. — L'avant-garde rencontra, vis-à-vis de Lindau, les avant-postes autrichiens et les repoussa sur la Liebach. Le corps du général Wolf tenait sur la rive gauche de cette rivière une forte position, dont la gauche s'appuyait au lac, et la droite à des montagnes élevées, dont la direction générale est parallèle au cours de la rivière, et qui se prolongent jusqu'au sud de Brégentz, ne laissant qu'un étroit pas-

sage entre elles et le lac. Les trois régiments de Bender, Colloredo et Nekbar, qui composaient le corps de Wolf, comptaient ensemble 4,500 hommes et étaient appuyés par de l'artillerie et 800 cavaliers.

Les trois bataillons du général Paillard ne dépassaient pas 2,500 hommes, et n'étaient soutenus que par un escadron de cavalerie. Cette disproportion de forces ne fit pas différer l'attaque. Le général Paillard, appuyant sa gauche aux revers des montagnes qui viennent finir sur la rive droite de la Liebach, étendit sa droite jusqu'au lac.

Le combat fut vif et opiniâtre, mais sans résultat marqué jusqu'à une heure de l'après-midi. A ce moment le mouvement offensif de la gauche fut arrêté par le feu des batteries autrichiennes, et nos braves soldats, criblés de projectiles, furent obligés de se replier. Le général les fit aussitôt soutenir par 400 hommes tirés du centre de la ligne, et l'attaque recommença. Néanmoins, l'ennemi tint ferme jusqu'à 4 heures du soir.

Nos soldats, fatigués d'une fusillade dont le résultat n'était ni prompt, ni décisif, demandèrent à aller à l'assaut et à emporter la position à la baïonnette. La charge fut ordonnée ; elle décida de la victoire. Les Autrichiens, repoussés sur tous les points, abandonnèrent leurs positions et se replièrent sur Brégentz, laissant sur le terrain 500 tués ou blessés.

La fin du jour et la faiblesse numérique de la brigade firent suspendre la poursuite, et le général Paillard prit pour la nuit une position en arrière de la Liebach.

Les deux bataillons de la 38e perdirent dans cette affaire 23 tués et 88 blessés, dont le lieutenant Froment. Ils firent 15 prisonniers.

Le lendemain matin, l'avant-garde de la brigade traversa Brégentz, que les Autrichiens venaient

d'abandonner, et vint prendre position à une lieue au sud de la ville. On trouva dans les magasins de la place de nombreux approvisionnements et plus de 30 pièces de canon.

Le gros de la brigade prit position sur la rive droite de la rivière de Brégentz, au pont de Rieden.

Opérations de Moreau contre l'archiduc Charles.— Tandis que la brigade Paillard s'établissait à Brégentz, la brigade Thurreau s'emparait de Kempten sur le général Saint-Julien, et le corps de Férino poussait devant lui Frœlich et le prince de Condé, qui se repliaient sur Ochsenhausen et Memingen. Les autres corps de Moreau arrivaient dans les positions suivantes : la division Duhesme à Medlingen, le corps de Saint-Cyr à Dischingen et Dunstelkingen, celui de Desaix à Schweindorf, sur la route de Neresheim à Nordlingen, et la division Delmas à Bopfingen.

L'archiduc Charles venait d'atteindre la ligne du Danube. Il prit le parti de livrer bataille à Moreau avant de se reporter sur Jourdan.

Ce plan amena, le 11 août, la bataille de Neresheim, bataille qui coûta au moins 3,000 hommes aux deux armées, et resta indécise.

Le 13 août, l'archiduc passait le Danube à Donauwerth et Dillingen. Il descendait aussitôt jusqu'à Neubourg et Ingolstadt, d'où il revenait sur la rive gauche, ne laissant, sur la rive droite, que Latour avec 18,000 hommes, sur le Lech, et Frœlich avec 12,000 hommes pour garder les passages du Tyrol.

Moreau prit ses dispositions pour suivre les Autrichiens sur la rive droite du fleuve, mais il ne traversa cependant le Danube que le 19 août, et n'arriva que le 22 sur le Lech, où il fut rejoint par le corps de Férino. Le passage du Lech s'effectua le 24 août,

sur trois points : à Naustetten, à Augsbourg et Langwoid. Le général Latour se défendit avec opiniâtreté contre des forces triples des siennes, mais il dut se replier sur l'Isar.

Reconnaissance sur Lustnau et Dornebirn. — 29 août. — Depuis le 10 août les brigades Paillard et Thurreau étaient toujours dans leurs positions de Brégentz et de Kempten, tenues en échec par les brigades Wolf et Saint-Julien qui défendaient les entrées du Tyrol. Toutefois, le 29 août les deux bataillons de la 38e reçurent l'ordre d'exécuter une reconnaissance offensive au sud de Brégentz pour désarmer les paysans qui commençaient à s'insurger contre les Français.

Le 3e bataillon se porta sur Lustnau avec un détachement de hussards. Le détachement ennemi qui occupait ce poste fut repoussé.

Le 2e bataillon s'avança sur Dornebirn, d'où il chassa l'ennemi, pendant qu'une compagnie de ce bataillon rencontrait dans les montagnes un rassemblement de paysans armés, et le dispersait après une légère résistance.

La 38e eut dans cette journée 10 hommes blessés.

III. — Retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle.

En s'éloignant de Latour, l'archiduc Charles avait emmené 28,000 hommes avec lesquels il marcha sur Wurtzbourg pour se réunir à l'armée du général Wartensleben qui tenait tête à Jourdan. La réunion de ces deux armées donna la victoire à l'archiduc dans la journée du 3 septembre.

A la nouvelle de la défaite de Jourdan, Moreau se dispose à aller à son secours, et fait passer une partie de son armée sur la rive gauche. Mais dès qu'il

apprend que l'armée de Sambre-et-Meuse bat en retraite sur le Rhin, il renonce à opérer sur la rive gauche, et commence un mouvement rétrograde pour se rapprocher du Rhin. Il craignait, à juste titre, que la retraite de Jourdan ne permît à l'archiduc de manœuvrer sur ses derrières, d'autant plus que le camp retranché de Kelh avait été sur le point d'être enlevé par le détachement du général Petrasch.

Le 25 septembre, l'armée s'était reportée de la ligne du Lech sur celle de l'Iller. Elle se porta ensuite en trois marches derrière le lac Féder, suivie de près par le général Latour.

Pendant que ces événements se passaient, la brigade Paillard n'était pas restée inactive. Le 12 septembre, la 38e exécuta une nouvelle reconnaissance sur Dornebirn, dans laquelle un grenadier fut blessé.

Combat de Lautrach, 16 septembre. — Le 16, une patrouille de la 38e, envoyée en reconnaissance sur la droite, rencontra, à Lustnau, l'avant-garde d'un corps ennemi qui marchait sur Brégentz.

Cette patrouille, forte seulement de 30 hommes, était commandée par le lieutenant Maniquet. Cet officier, doué de beaucoup de sang-froid et de courage, comprit combien il était important d'arrêter l'ennemi tout le temps nécessaire à la brigade pour se mettre en mesure de résister, et il prit ses dispositions en conséquence. Il embusqua ses hommes et attendit de pied ferme. Quand l'ennemi fut à bonne portée, il ouvrit le feu, et tua lui-même le commandant de l'avant-garde.

A la même heure, nos autres patrouilles rencontraient l'ennemi et étaient obligées de se replier sur les avant-postes. La fusillade s'engagea sur toute la ligne, et dura de 5 heures à 6 heures du matin.

CHARLES, LOUIS, PROSPER, C^te^ de CHÉRISEY

Colonel du 36^e^ de ligne de 1822 à 1828

Dans l'intervalle, la brigade Paillard avait pris position : la droite à Hard, le centre sur la route de Brégentz à Dornebirn, et la gauche à l'entrée des montagnes. Le combat fut terrible. Les Autrichiens, déjà de beaucoup supérieurs en nombre, avaient été renforcés, depuis quelques jours, par le régiment de Pellegrini infanterie, composé de 1,500 hommes.

Les Français se replièrent en combattant sur Hard et sur la rivière de Brégentz. Au moment où ce mouvement rétrograde s'exécutait, le général donna l'ordre à 400 hommes de la 38e de passer, avec une pièce d'artillerie, sur la rive droite de la rivière pour se porter sur une hauteur, couronnée par une abbaye de femmes, afin de soutenir la retraite qui devait s'effectuer par le pont de Rieden. La bravoure de ce détachement arrêta l'ennemi, et permit au général de faire une contre-attaque sur Lautrach. Cette attaque ayant réussi, il fit battre la charge sur toute la ligne. Tant de fermeté et de courage déconcertèrent les Autrichiens ; le désordre se mit dans leurs rangs et ils prirent la fuite, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Nos braves soldats les poursuivirent vivement et leur firent 635 prisonniers.

Les deux bataillons de la 38e perdirent dans cette affaire 20 hommes tués, dont le lieutenant Lavardo, et le sous-lieutenant Hamelin, et 84 hommes blessés. Six hommes furent faits prisonniers par les Autrichiens, au début de la journée, parmi eux, le lieutenant Fauché.

L'ennemi perdit environ 600 hommes tués ou blessés, dont 7 officiers trouvés parmi les morts.

Le succès obtenu par la brigade, dans la journée du 16 septembre, ne pouvait pas être de longue durée, en raison, non seulement de la supériorité numérique de son adversaire, mais surtout des événements

qui se passaient sur le Danube. Le général Paillard donna l'ordre de se replier pour aller occuper la position du pont de Zoll, sur l'Argen. Ce mouvement s'exécuta dans la nuit du 17 au 18 septembre.

La brigade était depuis deux heures dans sa nouvelle position lorsque le général Thurreau, qui avait pris le commandement de la division en remplacement du général Delaborde, y arriva. Le général, jugeant que ce mouvement de retraite était dangereux pour sa brigade de gauche, qui était toujours à Kempten, donna aussitôt l'ordre de reprendre la position que la brigade venait de quitter, et la colonne se remit en marche sur Brégentz.

Cependant, comme les Autrichiens avaient suivi le mouvement des Français, il fallut les repousser, et, la nuit arrivant, la brigade s'arrêta pour bivouaquer entre Lindau et la Liebach.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le signal de l'attaque fut donné. L'ennemi était en position derrière la Liebach. Nos soldats déployèrent tant de vigueur et d'impétuosité que les Autrichiens furent chassés de leurs positions et acculés aux montagnes. Leur aile droite, qui s'était trop étendue pour s'emparer de la route de Brégentz à Kempten, fut coupée et rejetée dans les montagnes situées au nord de cette route. La déroute fut complète.

Les Français rentrèrent dans Brégentz en poursuivant les Autrichiens ; à midi, ils étaient dans les positions abandonnées la veille. Cette journée ne leur coûtait que 5 tués et 49 blessés.

Retraite derrière la Schussen. — 21 septembre. — La retraite de l'armée sur l'Iller amena de nouveau l'abandon de Brégentz. La brigade Paillard revint au pont de Zoll, dans la nuit du 20 au 21 septembre, et la brigade de gauche, sous les

ordres du général Abatucci, quitta ses positions de Kempten pour se reporter derrière la Schussen.

Le 25 septembre, la division Thurreau était en entier derrière cette rivière ; la brigade de droite à Eriskirch, celle de gauche à Ob Zell. Les avant-postes du général Paillard restèrent sur la rive gauche de la Schussen. Trois jours après, le gros du corps de Férino se reliait à Zell avec la division de droite.

Le général Latour avait suivi pas à pas le mouvement de retraite de l'armée de Moreau, sans chercher à menacer ses flancs. Le général Naundorf, qui commandait un corps détaché de l'armée du Bas-Rhin, ne partageant pas les vues de Latour, se sépara de lui pour gagner rapidement Tubingen et menacer, par là, la ligne de retraite des Français. Latour, se voyant privé de l'appui de Naundorf, prit position à Biberach.

Le 30 septembre, toutes les positions occupées par l'armée française furent attaquées, mais sans aucun résultat. La brigade de Wolf parvint seulement à s'emparer du bois que nos avant-postes occupaient entre le pont de Zell et Eriskirch.

Moreau, instruit de la faiblesse de son adversaire, songea à se débarrasser de Latour. Profitant habilement de la dispersion des corps autrichiens, qui occupaient une ligne de plus de vingt mille pas, et qui étaient séparés par des obstacles qui ne leur permettaient pas de se prêter un mutuel secours, il fit ses dispositions d'attaque pour le 2 octobre.

Bataille de Biberach et affaire d'Eriskirch. — 2 octobre. — Le général Saint-Cyr fut chargé, avec le centre et la réserve, de déposter le corps de bataille de Latour des positions de Steinhausen et de Holzreuth, et de le pousser jusqu'à Biberach, pen-

dant que Desaix attaquerait sa droite, de l'autre côté du lac, par la route de Riedlingen, et tâcherait de le devancer sur les hauteurs qui s'élèvent entre Uhlaren et Warthausen. Ces mouvements réussirent parfaitement. L'armée de Latour, pressée d'un côté par Desaix, et tournée de l'autre par Saint-Cyr, fut accablée et mise en déroute.

Le général Férino, laissant la division Thurreau devant l'Argen, devait se porter sur le village d'Essendorf pour attaquer la gauche de l'ennemi et menacer ses communications. Ce mouvement, dont la réussite aurait achevé la défaite de l'armée impériale, ne put s'exécuter parce que l'officier, qui portait l'ordre de Moreau au général Férino, s'égara et arriva trop tard.

La brigade Paillard reçut néanmoins l'ordre d'attaquer le corps de Wolf, et de débusquer les Autrichiens du bois dont ils s'étaient emparés le 30 septembre. Après quatre heures de combat chacun resta dans ses positions.

La 38e eut dans cette affaire 4 tués, dont le lieutenant Virion, et 37 blessés. Elle perdit aussi 12 prisonniers, dont le lieutenant Mouchel.

Le succès obtenu à Biberach ne tirait pas encore l'armée du Rhin d'embarras ; car, tandis qu'elle accablait Latour, le corps de Naundorf avait filé sur Hechingen, où il s'était lié à celui de Pétrasch qui tenait la Forêt-Noire. Ces deux divisions n'étaient pas assez fortes pour arrêter les 60,000 combattants de Moreau, mais elles pouvaient inquiéter leur marche et la retarder jusqu'à l'arrivée de l'archiduc sur la Renchen.

Depuis plus d'un mois déjà les routes de la Forêt-Noire étaient parcourues par de nombreux détachements, qui pillaient et enlevaient nos hôpitaux et nos convois, et inquiétaient les garnisons laissées

sur nos derrières. Quelques patrouilles, commandées par des officiers audacieux, arrivèrent même jusqu'aux villes forestières, et, au commencement de septembre, un nombreux convoi, destiné au corps de Férino, fut enlevé.

Le 1er bataillon de la 38e protège les communications de l'armée du Rhin. — Pour mettre un terme à ces incursions, le 1er bataillon de la 38e, qui avait été laissé sur la rive gauche du Rhin pour garder la frontière suisse, depuis Huningue jusqu'à Seigne-Légier, reçut l'ordre de fournir des détachements pour tenir garnison dans quelques villes de la Forêt-Noire et des bords du Rhin, ainsi que pour protéger les convois et assurer la rentrée des contributions.

C'est ainsi que les villes de Rheinfelden, de Laufenbourg et de Waldshut furent occupées par des compagnies du 1er bataillon.

Affaires de Waldshut et de Laufenbourg. — Dévouement du capitaine Roux. — La 4e compagnie de ce bataillon, commandée par le capitaine Roux, était depuis quelques jours à Waldshut, où elle avait renforcé le petit détachement laissé dans cette ville au mois de juillet, lorsqu'elle fut attaquée, le 4 octobre, par un détachement de cavalerie qui arriva à l'improviste pendant la nuit.

Le capitaine Roux, éveillé par le bruit de l'escadron, descend de sa chambre, le sabre à la main, et crie : « *Aux armes !* » Il est aussitôt entouré par un peloton ennemi qui le menace de le tuer s'il ne se tait et ne se rend prisonnier. Nouveau chevalier d'Assas, l'intrépide et courageux capitaine se dévoue pour avertir sa compagnie de la présence de l'ennemi : « *A moi, soldats, dit-il, ce sont les Autri-*

chiens qui m'entourent, faites feu! » Aussitôt plusieurs coups de fusil, partis des croisées des maisons où logent les soldats de la 38e, atteignent trois cavaliers qui tombent sur place ; l'officier qui les commande a son cheval tué sous lui. Mais, au même moment, le brave Roux tombe percé des coups que les Autrichiens lui portent pour venger la mort de leurs camarades (1).

Le sergent-major Piquemard, qui veut aller au secours de son capitaine, est lui-même entouré et sabré par les cavaliers ennemis. Il parvient cependant à s'échapper de leurs mains et à diriger la retraite d'une partie du détachement.

L'escadron autrichien était appuyé par 600 paysans armés, qui pénètrèrent dans la ville en même temps que lui. Néanmoins, la petite garnison française, privée de son chef, opposa une vive résistance à l'ennemi et réussit, après lui avoir tué quelques hommes, à se faire jour à la baïonnette. Une partie se replia sur Laufenbourg ; l'autre, sous le commandement du sergent-major Piquemard, passa le Rhin, et revint en France, en traversant le territoire suisse.

Trois morts et 19 prisonniers restèrent seuls entre les mains des Autrichiens. Les blessés furent recueillis et soignés par les habitants du village suisse de Full, qui se trouve vis-à-vis de Waldshut. Parmi les prisonniers se trouvait le lieutenant Besson, qui commandait la petite garnison laissée

---

(1) *Journal historique de la 38e demi-brigade*, par le capitaine Balan. Imprimé à Vannes en 180?, et adressé au premier consul par le chef de brigade Gauthier, le 1er février 180?.

Bulletin adressé au Ministre de la guerre, le 7 octobre, par le sieur Bacher, secrétaire de la Légation française à Fribourg. — (*Archives historiques.*)

à Waldshut depuis le passage de la brigade Paillard. Cet officier avait exercé son commandement avec tant de modération et d'honnêteté que les magistrats et les bourgeois de la ville, apprenant qu'il était prisonnier, vinrent en foule solliciter le commandant de l'escadron de le rendre à la liberté. L'officier autrichien céda à leurs instances et le renvoya en France sur parole.

La nuit suivante, le même détachement, soutenu également par un millier de paysans armés, se présenta devant Laufenbourg pour en chasser la 3e compagnie du 1er bataillon, qui y tenait garnison sous le commandement du capitaine Lefrançois. Cet officier, mis en garde par la surprise de Waldshut, se trouva en mesure de résister à l'attaque des Autrichiens. Il parvint à les repousser avec pertes, grâce à son courage et à sa fermeté, et malgré la mutinerie de sept à huit lâches qui avaient excité leurs camarades à la révolte, et les avaient engagés à fuir.

A la même époque, le lieutenant Keiner, conduisant un détachement de 97 hommes de renfort aux 2e et 3e bataillons, fut surpris et cerné, entre Thiengen et Stuhlingen, par un parti autrichien. Etant parvenu à se dégager, il passa sur le territoire de Schaffhouse. Mais l'accueil qu'il y reçut ne fut pas semblable à celui qui avait été fait aux blessés de Waldshut. Le petit détachement fut désarmé par les troupes suisses et livré aux Autrichiens.

Après la bataille de Biberach, Moreau continua son mouvement de retraite. Le centre se replia sur Groisingen, et l'aile droite sur Engen.

La brigade Paillard se porta d'Eriskirch à Uberlingen, dans la journée du 5 octobre. Le 6, elle arriva à Badman.

L'armée du Rhin traverse la Forêt-Noire. — Apprenant que l'archiduc Charles, après avoir forcé Jourdan à repasser le Rhin, marchait sur le sud pour l'attaquer à son tour, Moreau renonça à suivre la vallée de la Kintzig pour regagner le Rhin. Il ordonna à Saint-Cyr, le 10 octobre, de s'ouvrir un passage dans le Val-d'Enfer ; les équipages et les parcs de l'armée furent dirigés sur Huningue par la route des villes forestières ; le corps de Férino tint tête à Latour vers Tuttlingen ; la gauche contint Naundorf près de Rothweil.

La division Thurreau était spécialement chargée de couvrir la marche des équipages, qui eurent beaucoup de peine à se tirer des mauvais chemins de la montagne. La division prit position, le 9 octobre, à Blumenfeld, en arrière de Radolfzell. Le 10, elle était à Stuhlingen.

Saint-Cyr ne rencontra que de faibles détachements autrichiens et arriva à Fribourg le 12 octobre. Les jours suivants, le reste de l'armée passa la gorge.

Cependant Latour, désireux de se rapprocher de l'archiduc, s'était porté sur Hornberg, et avait laissé au corps de Frœlich le soin de poursuivre Moreau. Il se dirigea ensuite sur la vallée du Rhin avec le gros de ses forces pour se réunir à Naundorf et Pétrasch entre Emmendingen et Elzach.

Wolf continua à harceler la division Thurreau. Après un combat assez vif, cette division quitta sa position de Stuhlingen, le 14 octobre, pour venir en prendre une nouvelle en avant de Waldshut.

Le 18 avril, l'archiduc Charles avait fait sa jonction avec Naundorf et Latour. Moreau se trouvait avec le gros de l'armée sur l'Elz ; sa gauche à Riegel, sa droite à Valkirch. Son arrière-garde, Férino, était à Saint-Morgen, à deux milles en arrière de Valkirch.

Elle fut attaquée ce jour-là par Frœlich, et se rapprocha du gros de l'armée.

Frœlich renouvela son attaque le 19, pendant que l'archiduc faisait attaquer toute la ligne de Moreau, de Kenzingen à Bleibach. Les combats partiels de cette journée furent sans résultats décisifs.

Le même jour, la brigade Paillard vint prendre position auprès d'une forge, entre Waldshut et Laufenbourg. Le 20, la brigade se replia sur Sekingen. Le 21, elle reçut la mission de défendre la gorge de Degerfelden, en avant de Rheinfelden. La brigade Abatucci se porta sur Kandern.

Moreau ne pouvant plus songer à s'ouvrir le chemin de Kelh, dirigea Desaix sur Brisach, et prit position avec 34,000 hommes de Saint-Cyr et de Férino à Schliengen, pendant que son train passait le Rhin à Huningue.

Le 24 octobre, l'archiduc Charles attaqua cette position avec quatre colonnes sans pouvoir y pénétrer. La brigade Abatucci, accablée par le nombre, fut cependant obligée d'abandonner Kandern au général Naundorf, et de se reporter sur les hauteurs en arrière, où elle se maintint énergiquement.

Affaires de Rheinfelden et de Lorrach. — La brigade Paillard soutint, le même jour, un combat assez vif en avant de Rheinfelden, dans lequel la 38e perdit six hommes et le sous-lieutenant Perrier. Le pont de Rheinfelden fut brûlé et la ville abandonnée. Les deux bataillons se replièrent sur Lorrach.

L'armée continua sa retraite, dans la nuit du 24 au 25, et vint s'établir dans la position d'Haltingen. Les deux bataillons de la 38e furent placés sur les hauteurs situées à l'ouest de Lorrach et se relièrent à la droite de l'armée.

Les détachements du 1er bataillon, qui gardaient

les villes forestières, s'étaient réunis à la demi-brigade pendant la retraite. Les compagnies de ce bataillon qui étaient restées à Huningue rejoignirent sur les hauteurs de Lorrach.

Pendant toute la journée du 25, le 2^e bataillon, qui avait été placé en première ligne, tint ferme dans ses positions. Il résista jusqu'à la nuit tombante au feu de cinq batteries ennemies, auxquelles on n'avait qu'une pièce de 4 à opposer. Ce bataillon perdit 11 hommes.

Pendant la nuit du 25 au 26, l'armée commença à passer le Rhin à Huningue, et la 38^e demi-brigade descendit au village de Weil.

Le 26, le passage du fleuve continua. La 38^e fit l'arrière-garde, et passa sur la rive gauche à dix heures.

IV. — Défense de la tête de pont d'Huningue.

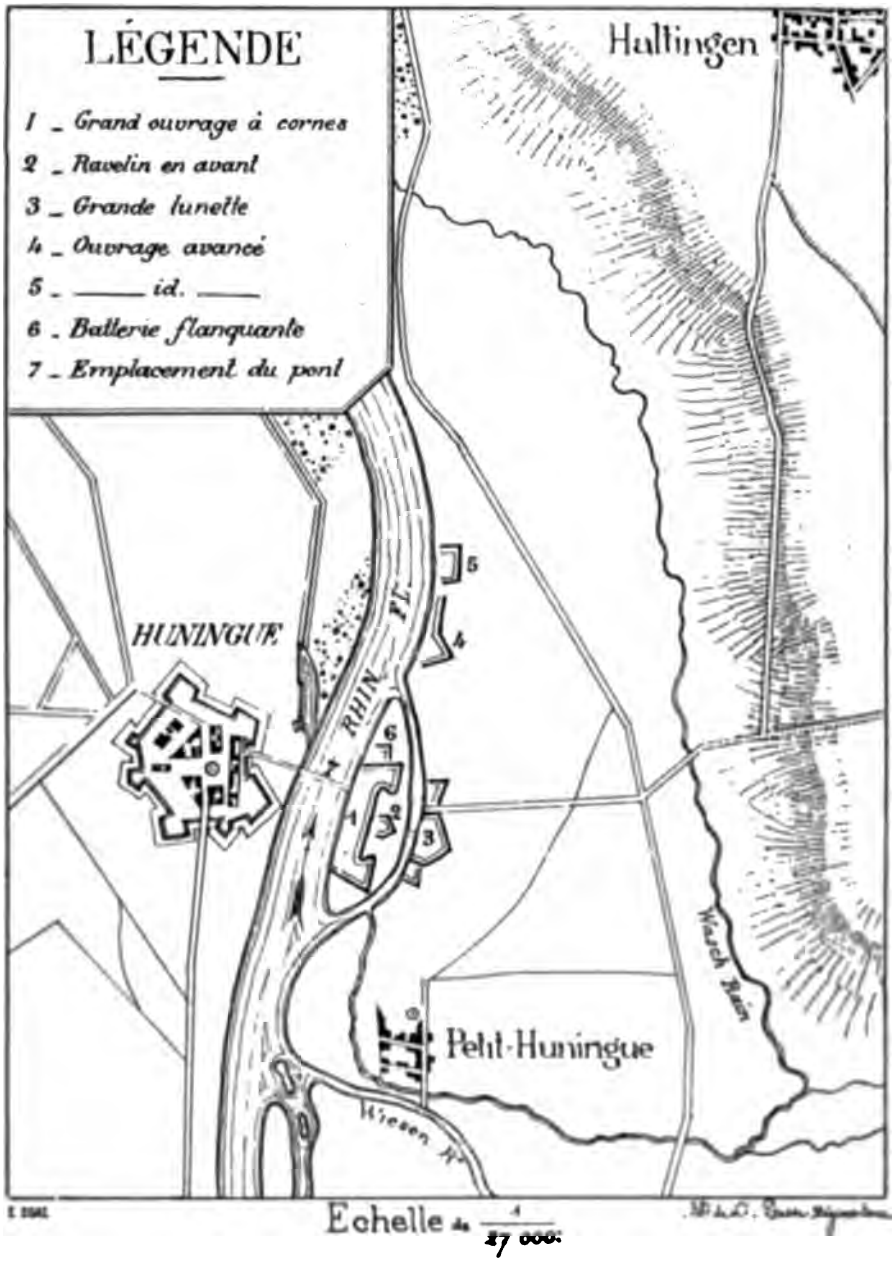
Organisation de la défense. — Aussitôt que l'armée française eut repassé le Rhin, l'archiduc laissa le prince de Furstemberg avec 13 bataillons et 12 escadrons devant la tête de pont d'Huningue, et dirigea le reste de ses forces sur Kelh.

Moreau se dirigea avec le corps de Saint-Cyr sur Strasbourg, où Desaix avait déjà ramené l'aile gauche, et laissa le corps de Férino devant Huningue.

La première division de ce corps fut composée des 3^e, 89^e, 56^e, 38^e demi-brigades de ligne, 4^e dragons et 8^e hussards ; la deuxième division, de la 3^e légère, des 24^e, 74^e et 79^e de ligne et du 4^e chasseurs. Ces deux divisions concoururent à la défense de la tête de pont d'Huningue, mais tous les corps n'y prirent pas une part égale.

Cet ouvrage, construit par Vauban, avait été détruit en exécution du traité de Bade, mais on avait

HUNINGUE


LÉGENDE
1 _ Grand ouvrage à cornes
2 _ Ravelin en avant
3 _ Grande lunette
4 _ Ouvrage avancé
5 _ ____ id. ____
6 _ Batterie flanquante
7 _ Emplacement du pont
Haltingen
HUNINGUE
RHIN
Petit-Huningue
Wiesen R.
Wurth Rein
Echelle de 1/27 000.

commencé, pendant le cours de la campagne, à le relever sur les fondements qui existaient encore. L'ouvrage à cornes et la lunette étaient tout ce qui constituait la tête de pont à l'arrivée de l'ennemi. L'ouvrage à cornes était loin d'avoir le relief qu'il aurait dû avoir ; ses revêtements intérieurs n'étaient pas commencés ; pas de banquettes, aucun logement ; à peine deux magasins à munitions, point de palissadements ni de fermeture. Les fossés de la lunette n'étaient pas excavés ; il existait même, sur plusieurs points, des fragments de maçonnerie qui les traversaient, et dont l'épaisseur était de 12 à 15 pieds et de la hauteur de la berme.

L'armement était dans un aussi mauvais état ; pas une plate-forme faite ; à peine avait-on eu le temps de placer quelques pièces de campagne sur les points les plus essentiels à armer. C'est dans cet état que le général Férino confia au général Abatucci la défense de ce retranchement.

Cinq bataillons furent employés à la garde de la tête de pont et furent fournis alternativement par les 3e légère, 24e, 38e, 56e, 74e, et 89e de ligne.

Tous ces corps furent d'ailleurs employés, dès le 27 octobre, à terminer les ouvrages commencés et à en construire de nouveaux. Les flancs de la lunette furent renforcés ; une batterie flanquante fut ajoutée à l'ouvrage à cornes ; enfin, deux petits redans, réunis par une courtine, furent construits sur la rive droite, en aval de la lunette.

Les Autrichiens, n'ayant pas les moyens d'entreprendre deux sièges en même temps, restèrent pendant quelques jours en observation devant Huningue, et n'inquiétèrent pas les défenseurs de la place. Le prince de Furstemberg les laissa achever complaisamment leurs travaux, et crut bien faire en se couvrant lui-même d'une ligne de contrevallation

sur les hauteurs de Haltingen, qui se prolongent parallèlement au Rhin, à un quart de lieue de ce fleuve.

Le 8 novembre seulement, le général autrichien se décida à sommer la tête de pont de se rendre. Cette sommation n'ayant eu aucun succès, les Autrichiens commencèrent à ouvrir une tranchée pour descendre des hauteurs dans la plaine et y établir quatre batteries de gros calibre.

Le 28 novembre, ces batteries ouvrirent le feu sur la tête de pont et réussirent à rompre le pont. Vingt et un bateaux, entraînés par le courant sur la rive droite, furent pris par les troupes impériales. Cette circonstance engagea les assiégeants à faire une seconde sommation à laquelle le général Abatucci répondit avec fermeté.

Attaque de la lunette par les Autrichiens. — 30 novembre. — Le 30 novembre, le prince de Furstemberg se décida à tenter une attaque de vive force.

Il se mit en mouvement à onze heures du soir avec 5,000 hommes divisés en trois colonnes. La colonne de gauche s'égara et se dispersa ; celle de droite aborda la lunette par la gorge, tandis que celle du centre attaquait le saillant et escaladait les faces. La cavalerie, lancée en avant de ces trois colonnes, arriva si promptement sur nos avant-postes qu'ils eurent à peine le temps de se replier sur les retranchements.

L'attaque des Autrichiens était menée avec une telle impétuosité qu'ils arrivèrent sur la lunette avant que ses défenseurs, parmi lesquels trois compagnies de grenadiers de la 38e (1), aient eu le temps

(1) *Historique de la 38e demi-brigade*, du capitaine Ballau.

de se reconnaître. Néanmoins, malgré le désordre qui résultait de la surprise et de l'obscurité, nos braves soldats résistèrent vaillamment.

« Attaqués sur tout le développement des faces et « en même temps par la gorge, ils se défendaient « avec acharnement. Ils allumaient les mèches des « obus avec les tisons des feux du bivouac, et les « jetaient à la main dans les fossés remplis d'enne- « mis.

« Les Autrichiens, entrés par la gorge, disputaient « à nos canonniers les pièces qu'ils voulaient tour- « ner contre l'ouvrage à cornes. On s'assommait à « coups de crosse de fusil, de palissade. Le canon « ne servait plus à lancer des boulets, on se les en- « voyait avec la main. Enfin pour décrire cette action « qui dura plus d'un quart d'heure, et pour en don- « ner une juste idée, il faudrait la plume de Vir- « gile. »(1)

Accablés par le nombre, les défenseurs de la lunette se réfugièrent dans l'ouvrage à cornes. Cet ouvrage n'ayant pu tirer tant que la lunette était disputée par les troupes des deux partis, commença alors un feu violent sur les Autrichiens. Malgré cela, ils se maintenaient dans la lunette et paraissaient occupés à s'y loger, lorsque le général Abatucci sortit de l'ouvrage, à la tête de toutes les troupes qu'il avait sous la main et se jeta sur eux (2).

Cette attaque, menée avec un entrain irrésistible, réussit pleinement.

Les Autrichiens abandonnèrent précipitamment les

---

(1) Relation du siège de la tête de pont d'Huningue. (*Archives historiques.*)

(2) Détachements des 3e, 56e, et 89e demi-brigades.

retranchements conquis, et furent rejetés dans leurs lignes, après avoir perdu plus de 1,000 hommes. Beaucoup d'entre eux, n'ayant pas eu le temps de fuir, jetèrent leurs armes, et se cachèrent dans les fossés. On s'en aperçut, et on alluma des feux de paille pour les chercher. Le plus grand nombre de ces malheureux fut tué.

Les Français eurent malheureusement à regretter la perte du brave général Abatucci, qui fut blessé à la tête de ses troupes, et mourut trois jours après, des suites de ses blessures.

Les grenadiers de la 38e eurent 30 des leurs tués ou blessés dans cette affaire. Le lieutenant Grisel fut tué. Les capitaines Joleaud et Langlois furent blessés. Le capitaine Abafour eut la générosité de sauver la vie à un capitaine autrichien qui avait pénétré dans le retranchement, et n'avait pas été soutenu à temps par les siens.

Le sergent-major Duclavé, qui s'était déjà plusieurs fois distingué dans le cours de cette campagne, donna aussi dans cette circonstance des preuves de sang-froid et de valeur. Resté seul dans la lunette, il se précipite dans les fossés la baïonnette en avant, se fait jour à travers un peloton ennemi, et traverse le bras du Rhin, qui sépare la lunette de l'ouvrage à cornes, pour aller se réunir à ses camarades ; poursuivi par quelques Autrichiens, qui prennent le même chemin, il rallie les soldats qui se retiraient, fait face à l'ennemi, et l'arrête par plusieurs décharges. Cet acte de bravoure fut récompensé par le grade de sous-lieutenant.

Aux pertes éprouvées par les colonnes du centre et de droite du prince de Furstemberg, il faut ajouter celles de la colonne de gauche. Cette colonne, voulant tourner l'ouvrage à cornes par la gorge, avait essayé de franchir le petit bras du Rhin, croyant qu'il n'était

pas profond. Le plus grand nombre des hommes qui se mirent à l'eau se noya. Quatre-vingts prisonniers restèrent entre les mains des Français.

A la suite de l'insuccès de l'attaque du 30 novembre, l'ennemi se borna à canonner la tête de pont jusqu'au 16 décembre ; enfin il cessa de tirer faute de munitions. Depuis la rupture du pont, la communication se faisait en bateaux pour relever les troupes et leur porter des vivres ou des munitions. Le feu des assiégeants rendant ce trajet dangereux, on éleva une grande batterie sur la rive gauche du Rhin, en avant de la digue allant d'Huningue à Neudorf, et les convois naviguèrent sous sa protection.

Les assiégeants, ayant reçu, au milieu du mois de janvier, une partie de l'artillerie qui devenait disponible par suite de la prise de Kehl, commencèrent alors à presser plus vigoureusement le siège de la tête de pont.

Le 25 janvier, ils se portèrent en avant de leur première parallèle.

Le général Dufour qui avait pris la direction de la défense, depuis la mort du général Abatucci, résolut de faire une sortie dans la nuit du 28 au 29 janvier.

Sortie du 28 janvier 1797. — Les 1re et 2e compagnies du 3e bataillon de la 38e sont commandées pour faire partie de la colonne d'attaque qui doit agir par la droite. Cette colonne s'avance rapidement sur la batterie de Neuhausen. L'ennemi, qui ne s'attendait pas à tant d'audace, est surpris et chassé de ses retranchements. Des hommes commandés à l'avance comblent une partie des ouvrages, enclouent plusieurs pièces, et s'emparent de deux pièces de 7 qu'ils parviennent à traîner jusqu'à la lunette.

La 2e colonne devait marcher sur la droite de l'ennemi et enlever les batteries Charles et Elisabeth. Mais cette attaque fut moins heureuse que celle de la 1re colonne ; on ne réussit qu'à renverser deux pièces et à détruire leurs affûts.

La 38e eut, dans cette affaire, et dans les journées précédentes, 56 hommes hors de combat.

Sortie du 30 janvier. — Une nouvelle sortie fut ordonnée pour la nuit du 30 au 31 janvier. Les grenadiers du 3e bataillon de la 38e, réunis à ceux des autres corps, se précipitèrent sur les retranchements des ennemis avec la plus grande impétuosité, culbutèrent tous ceux qui se présentèrent, et arrivèrent, en longeant la première parallèle, jusque sur les batteries de gauche. On se battit avec acharnement de part et d'autre ; mais l'arrivée des réserves autrichiennes obligea de rentrer.

Le lieutenant Bertry fut blessé, et le sous-lieutenant Bernard fut tué en donnant l'exemple de l'intrépidité et du courage.

Les trois premières compagnies du même bataillon firent partie de la colonne qui attaqua par la droite. Cette colonne se porta en masse dans les retranchements et culbuta tout ce qui s'opposa à son passage ; mais, comme la colonne de gauche, il fallut céder devant le nombre, et se retirer après avoir encloué quelques pièces.

Les trois compagnies du 3e bataillon firent des pertes sensibles. Le sous-lieutenant France fut blessé mortellement. Le capitaine Legrand fut atteint d'un boulet et resta sur place. Le capitaine Stoffel fut blessé.

Abandon de la tête de pont et pertes de la 38e — 5 février. — La place ne pouvant plus tenir,

le général Dufour fut autorisé à conclure une convention avec les Autrichiens. Il obtint jusqu'au 5 février pour achever l'évacuation de la tête de pont; la garnison se retira couverte de gloire, emmenant son artillerie et ses munitions, et ne laissant aux assiégeants que des monceaux de terre.

Le siège avait coûté à la 38e : 4 officiers tués, 4 blessés, 35 sous-officiers et soldats tués, et 144 blessés.

Cantonnements de la 38e après la campagne. — Après la reddition de la tête de pont d'Huningue, la demi-brigade reçut l'ordre d'aller cantonner dans les villages aux environs de Colmar.

Le 21 mars, elle fut concentrée à Colmar, et inspectée pendant six jours par l'inspecteur général Schauembourg. Quelques jours après, la 38e revint sur le Rhin, et cantonna sur la frontière suisse, depuis Alfcheviller jusqu'à Huningue, et depuis Huningue jusqu'à Ottmarsheim. L'état-major de la demi-brigade était à Kems. Elle reçut quelques renforts et se préparait à reprendre la campagne lorsqu'arriva la nouvelle de la signature de l'armistice de Léoben.

La cessation des hostilités amena de nouveaux changements dans les emplacements des troupes. La 38e fut envoyée dans le Mont-Terrible et dans le Doubs. Ses cantonnements s'étendirent depuis Huningue jusqu'à Morteau. L'état-major s'établit à Délémont.

CHAPITRE II

CAMPAGNE DE SUISSE DE 1798

I — Occupation de l'Erguel et marche sur Berne.

Causes de l'invasion de la Suisse par les armées françaises. — L'invasion de la Suisse en 1798 eut pour prétexte l'intervention de la France en faveur des Vaudois contre le gouvernement aristocratique de Berne. En réalité, le Directoire voulait consolider la position militaire de la France par l'occupation d'un territoire dont il regardait la possession comme le meilleur moyen de dominer en même temps en Allemagne et en Italie. Son but était de changer la forme du gouvernement des cantons, et de transformer la ligue helvétique en une république qui soit sous la dépendance de la France, comme les républiques ligurienne, cisalpine et batave.

Il déclara qu'il prenait sous sa protection tous les habitants du pays de Vaud qui réclameraient la médiation de la République française, pour l'exécution des anciens traités de 1564, qui garantissaient aux Vaudois tous leurs anciens privilèges. Pour appuyer cette déclaration, l'adjudant-général Bonamy reçut l'ordre de prendre possession de l'Erguel avec cinq bataillons tirés de l'armée du Rhin.

La 38e demi-brigade était toute désignée pour cette mission par son voisinage de la frontière suisse. Les

2e et 3e bataillons furent réunis à la 97e demi-brigade et au 17e régiment de dragons, et pénétrèrent dans les vallées de Saint-Imier et de Moutiers, le 15 décembre 1797.

Le 1er bataillon resta à Morteau. Les grenadiers marchèrent avec les grenadiers des deux autres bataillons.

Le Sénat de Berne, justement alarmé, protesta de son dévouement à la République française, et essaya de parlementer, tout en ordonnant le rassemblement d'un corps de 20,000 hommes. Il engagea, en outre, les autres cantons à se réunir à lui pour la défense de leur commune patrie.

De son côté, le Directoire compléta ses préparatifs d'invasion en ordonnant à la division Ménard, de l'armée d'Italie, de traverser la Savoie pour venir s'établir à Ferney, et en prescrivant le rassemblement d'une deuxième division dans l'Erguel, sous le commandement du général Schauembourg. Ces mesures militaires produisirent une grande effervescence dans le pays de Vaud. Les patriotes vaudois s'insurgèrent contre les agents du Sénat de Berne et proclamèrent l'indépendance du pays.

Le 27 janvier 1798, l'assassinat d'un parlementaire français par des paysans armés amena l'occupation de Lausanne par la division Ménard.

Les Bernois firent encore quelques tentatives de conciliation, mais n'obtinrent aucune concession du Directoire, qui manifesta ouvertement son projet de constituer la confédération helvétique d'une manière plus conforme à son système politique.

Forces de la Suisse. — Les descendants des héros de Morat et de Granson firent alors leurs dispositions pour soutenir la lutte. Le Sénat bernois ordonna la levée en masse, et mit sur pied une ar-

mée de 25,000 hommes, dont il confia le commandement au général d'Erlach, ancien colonel au service de la France.

Le général d'Erlach partagea son armée en 3 divisions de 6 à 7,000 hommes chacune. La première et la plus nombreuse, sous les ordres du général Andermatt, occupait l'espace compris entre Fribourg et Morat. La seconde avait pour chef le quartier-maître général Graffenried, et campait entre la ville de Buren et le pont de la rivière de Thiele. La troisième, commandée par le colonel Watteville, se reliait à la précédente et occupait Soleure. L'aile gauche était garantie par un corps de 2,000 flanqueurs qui se prolongeait jusqu'aux montagnes de Sauen, situées à l'extrémité orientale du lac de Genève; un second corps de 4 à 5,000 hommes, formé des autres contingents, devait servir de réserve. Enfin, des garnisons occupaient Soleure et Fribourg.

Composition de la division de l'Erguel. — La division Schauembourg, rassemblée dans l'Erguel, se composait, en outre des 38e et 97e demi-brigades et du 17e dragons, des 3e, 31e et 89e demi-brigades de ligne, de la 16e légère et du 8e hussards, venus de Strasbourg et d'Huningue; de la 14e légère et du 7e hussards venus de Landau; du 18e régiment de cavalerie venu des Vosges; et enfin des 2e et 4e compagnies du 8e d'artillerie légère. L'effectif total de cette division était d'environ 12,000 hommes.

Elle fut placée, ainsi que la division du pays de Vaud, sous le commandement en chef du général Brune, qui venait de remplacer le général Ménard, appelé en Corse.

Le 6 février 1798, le général de brigade Nouvion se porta sur Bienne, par Pierre-Pertuis et le val de la Suze, avec les deux bataillons de la 38e, deux es-

cadrons du 17e dragons, et trois pièces. Les Français furent reçus en libérateurs, et les citoyens de Bienne votèrent leur réunion à la France. Le 2e bataillon de la 38e fut désigné pour former la garnison de la ville ; le 3e prit position vers Bözingen.

Le même jour, la 16e légère fut répartie dans le val de Saint-Imier, sa droite au lac et sa gauche à Pierre-Pertuis ; la 97e dans le val de la Suze, appuyant sa droite en arrière du 1er bataillon de la 38e, sa gauche à Pierre-Pertuis ; la 3e de ligne sur la rive gauche de la Birze, la droite à Délémont, la gauche vers Bâle. Le quartier général de la division, qui était à Délémont, fut transféré à Bienne le 9 février.

La 38e passa, à cette date, dans la brigade de droite, sous les ordres du général Gérard, dit Vieux, avec la 19e légère, la 89e, un bataillon de la 31e, un bataillon de la 97e, le 7e hussards, et 4 pièces du 8e d'artillerie. Cette brigade était ainsi répartie : la droite, dans la montagne de Diesse et à Neuveville ; trois bataillons et un escadron à Bienne ; deux bataillons dans le val Saint-Imier ; un bataillon dans la vallée de Rosmont.

Le général Nouvion prit le commandement de la brigade de gauche, cantonnée à Pierre-Pertuis et derrière la Birze.

Le 25 février, le général Schauembourg reçut du général Brune l'avis que toutes les négociations allaient cesser, et que les deux divisions de l'Erguel et de Vaud devaient attaquer de concert, le 28 au matin, pour faire leur jonction à Aarberg et marcher sur Berne par les deux rives de l'Aar.

Il fallait que la division de l'Erguel passât la Thiele ou l'Aar au-dessous du lac de Bienne, la partie supérieure se trouvant couverte par la neutralité du pays de Neufchâtel. Ces deux rivières sont larges, profondes et rapides ; les ponts de Buren et de Nidau étaient

bien gardés par les Suisses. Celui de Soleure était couvert par les fortifications de cette place, qui était en état de tenir quelques jours. Les ponts de Wangen et d'Olten étaient trop loin, et eussent éloigné la division de l'Erguel de celle de Vaud. Enfin, la division n'avait aucun ponton.

Ces considérations décidèrent le général Schauembourg à tenter d'enlever de vive force le pont de Buren, le 28 février, à 4 heures du matin. Ce pont est au-dessous du saillant que forme l'Aar, sur la rive gauche, et dans lequel les Bernois avaient élevé quelques redoutes.

Toutes les dispositions étaient faites, lorsque le général Brune donna l'ordre de retarder l'attaque d'un jour. Ce contre-temps ayant mis l'ennemi sur ses gardes, il fut résolu de diriger l'effort principal contre Soleure, de culbuter les troupes qui en défendaient l'approche, de jeter quelques boulets dans la ville, et, si cette démonstration ne suffisait pas pour amener la reddition, de se porter rapidement sur les ponts de Wangen et d'Aarwangen. Ces mouvements seraient appuyés par des démonstrations devant les ponts de Buren et de Nidau.

Le 1er mars, un nouvel ordre fit encore différer l'attaque, néanmoins quelques escarmouches eurent lieu, et l'adjudant-général Bonamy enleva le poste de Saint-Joseph.

Prise de Soleure. — 2 mars. — Enfin, dans la nuit du 1er au 2 mars, les postes suisses furent attaqués sur tous les points à la fois. Une colonne, composée des 3e et 14e légères, de la 89e et d'un bataillon de la 31e, du 18e de cavalerie, avec 5 pièces d'artillerie, se porta sur Soleure. L'avant-garde, formée de la 14e légère, d'un bataillon de la 89e venant de Bienne, et d'un autre bataillon de la 89e venant de

Bözingen, enleva de vive force, à 5 heures du matin, le village de Longnau, sur la route de Bienne à Soleure, après l'avoir fait canonner par trois pièces d'artillerie. Les deux tiers du bataillon suisse qui défendait ce village étant tués ou pris, le reste se retira en désordre sur deux autres bataillons postés en avant de Grenchen, avec 8 pièces d'artillerie. Ces troupes furent encore culbutées par les 14e légère et 89e de ligne, et s'enfuirent sur Soleure, laissant leur artillerie sur le champ de bataille.

L'avant-garde arriva devant Soleure vers 10 heures du matin. Cette ville, quoiqu'environnée d'une enceinte bastionnée en maçonnerie de granit, mais qui n'était pas encore armée, se rendit à la première sommation et ouvrit ses portes à 11 heures 1/2.

L'avant-garde traversa la ville et fut prendre position sur la rive droite de l'Aar, à une lieue de Soleure, sur les hauteurs de Lohn.

Combat d'Orwin. — Tandis que le gros de la division marchait sur Soleure, un bataillon de la 97e engageait le feu avec les Bernois qui défendaient le pont de Buren. Ceux-ci mirent le feu au pont, et conservèrent leurs positions sur la rive droite. Les deux bataillons de la 38e, un escadron et quelques pièces d'artillerie étaient chargés, sous les ordres de l'adjudant-général Fraissinet, de couvrir Bienne et Bözingen, et de nettoyer tout le terrain entre la Suze, l'Aar et la Thiele, depuis Nidau jusqu'à Buren. Cinq compagnies de la 31e, postées sur la montagne de Diesse, devaient tenter de s'emparer des villages de la rive gauche du lac.

L'attaque de ces compagnies fut prévenue par les postes bernois établis sur le lac de Bienne, et, après quelques heures de combat, elles étaient repoussées jusqu'au village d'Orwin. Quelques compagnies de

la 38e furent alors détachées pour se porter par la montagne au secours des compagnies de la 31e. Les Bernois, rejetés sur le lac, s'embarquèrent et abandonnèrent aux Français la possession de toute la rive gauche.

Les positions ennemies du pont de Nidau furent canonnées une partie de la journée ; mais, comme à Buren, les Bernois restèrent maîtres de la rive droite. Le même jour, le général Brune s'emparait de Fribourg.

La prise de Soleure et de Fribourg découvrait les flancs de l'armée suisse. Le général d'Erlach résolut de replier sa droite et de concentrer ses forces dans les positions de Faubrunen, Laupen et Newnegg.

Par suite de ce mouvement rétrograde, les ponts de Buren et de Nidau furent abandonnés. Le général Nouvion occupa le premier, avec un bataillon de la 97e, un bataillon de la 31e et le 18e de cavalerie.

Après un léger combat avec l'arrière-garde suisse, l'adjudant-général Fraissinet prit position, vers 5 h. du matin, avec les deux bataillons de la 38e et quelques compagnies de la 31e, sur les hauteurs au-dessus de Nidau. Les avant-postes s'établirent à Belmont.

Le dernier bataillon de la 31e prit position entre Buren et la route de Soleure à Berne, pour se relier avec la 14e légère et la 89e.

Le 4 mars, ces deux demi-brigades sont relevées par le corps de l'adjudant-général Bonamy, qui était resté sur la rive gauche de l'Aar, et, renforcées par le 8e hussards, se portent sur le village de Bœtter Kingen, sur la route de Berne. Leurs avant-postes furent poussés jusqu'au village de Schalunen, d'où ils chassèrent deux bataillons bernois.

Combats de Faubrunen et de Granholz. — 5 mars.— Le corps principal de l'armée suisse, fort

de 5 à 6,000 hommes, sous les ordres du général d'Erlach, avait pris une excellente position sur les hauteurs de Faubrunen.

La droite de cette position se termine par des pentes très rapides sur les prairies marécageuses de la rive gauche de l'Emme ; sa gauche se prolonge par des pentes douces jusqu'au village d'Etzelhofen, au-delà duquel s'élève une hauteur couverte d'un bois touffu, qui s'étend dans la direction du Frienisberg, et qui est occupé par quelques bataillons bernois et le contingent de Zurich. Sur le front, le terrain s'élève par une pente très douce, et la route de Soleure à Berne traverse un grand bois occupé par les avant-postes suisses. Des abattis obstruent la route et couvrent le front de la position.

Le 5 mars, dès 4 heures du matin, les troupes bivouaquées sur les hauteurs de Lohn, les deux bataillons du pont de Buren, le 18e de cavalerie et 8 pièces d'artillerie, se portent en avant en une seule colonne, sous les ordres du général Nouvion. La 14e légère et la 89e forment toujours l'avant-garde.

A 5 heures, cette avant-garde culbute les avant-postes bernois établis dans le bois et les repousse sur Faubrunen.

Pendant que l'artillerie canonne le front, et que quelques compagnies attaquent l'ennemi par sa droite, la 14e légère et la 89e se portent sur sa gauche et l'attaquent à la baïonnette. Les bataillons bernois, démoralisés, ne tiennent pas et abandonnent le terrain. Quelques escadrons de hussards achèvent la déroute.

Les demi-brigades victorieuses poursuivent l'ennemi jusque dans la position de Granholz, sur laquelle le général d'Erlach et l'avoyer Steiger sont parvenus à rallier les fuyards. Sans attendre l'arrivée des réserves, la 14e légère donne l'assaut. Les Bernois

se défendent avec une valeur qui tient du désespoir, mais leur résistance ne fait que rendre leur défaite plus désastreuse. Ils sont enfin obligés de céder devant les Français, et laissent sur le champ de bataille environ 500 blessés ou tués.

L'ardeur avec laquelle la 14e légère et la 89e de ligne avaient attaqué et poursuivi l'ennemi depuis le matin, avait amené leur dispersion. Il fallut prendre le temps de se rallier, et attendre que la réserve se fût rapprochée, avant de continuer la marche sur Berne.

D'Erlach tenta encore d'arrêter les Français sur le plateau qui se trouve aux portes de Berne. C'était le quatrième combat qu'il livrait depuis le matin. Son dernier effort fut inutile; chargées sur un terrain découvert par deux régiments de cavalerie, et mitraillées par l'artillerie légère, ses milices inexpérimentées, qui ne formaient plus qu'une colonne confuse et ne pouvaient tenir tête à des troupes aguerries, furent obligées de se disperser et de chercher un refuge dans la ville.

Combat de Nidau et entrée des Français à Berne. — Pendant que ces événements se passaient sur la route de Soleure à Berne, la 38e demi-brigade était attaquée par les Suisses dans la position de Nidau.

Vers une heure de l'après-midi, le colonel Rovera, avec 2,000 Bernois et de l'artillerie, attaqua les avant-postes de Belmont. La 38e soutint l'attaque; sa réserve de grenadiers arriva à la rescousse et marcha sur l'ennemi à la baïonnette. Les assaillants furent partout culbutés et mis en déroute. Malheureusement la 38e perdit dans cette affaire le capitaine Langlois.

Le caporal de grenadiers Désiré et le soldat Imbert, ayant des premiers sauté sur les pièces de l'ennemi,

et tué les canonniers qui y mettaient le feu, furent nommés, le premier sergent, et le second caporal, sur le champ de bataille.

Le lendemain, 6 mars, le corps de l'adjudant-général Fraissinet quitta Nidau pour se porter sur Berne, où la division Schauembourg venait de faire sa jonction avec la division Brune.

II. — Occupation de la Suisse centrale.

La prise de Berne porta un coup funeste à la ligue helvétique. Les débris de l'armée suisse se dispersèrent d'eux-mêmes ; la plupart rentrèrent dans leurs foyers ; d'autres gagnèrent les montagnes de l'Oberland et y restèrent en armes. Le général Brune s'empara du trésor, évalué environ à 40 millions, et qui fut destiné à payer les frais de l'expédition d'Egypte. La constitution, confectionnée par le Directoire à l'usage du peuple suisse, fut promulguée. On s'occupa enfin de vider les arsenaux, et de procéder au désarmement de tout le pays laissé derrière l'armée.

La 38e demi-brigade quitta Berne le 9 mars pour aller occuper des cantonnements à Olten et dans les villages des environs.

A la fin de mars, le général Brune quitta la Suisse pour rentrer en France avec sa division, laissant au général Schauembourg le commandement en chef de l'armée d'Helvétie.

Les petits cantons ayant refusé d'accepter la nouvelle constitution continuèrent à préparer la résistance et se donnèrent pour chefs les colonels Paravicini et Reding. Des troubles éclatèrent sur plusieurs points. Un commencement de révolte à Thun fit passer la 38e sous les ordres du général Jordy,

et motiva son envoi à Munzingen, à deux lieues de Berne, dans la vallée supérieure de l'Aar.

Incendie de Munzingen, 28 mars. — La demi-brigade était depuis deux jours dans ses nouveaux cantonnements, lorsque, le 28 mars, éclata dans le village de Munzingen un incendie terrible, qui consuma en une demi-heure dix maisons. Toute la partie supérieure du village aurait été réduite en cendres sans les prompts secours des pompes arrivées de Berne, ainsi que le dévouement et l'activité que déployèrent les officiers et les soldats de la 38e.

Ceux-ci ne se contentèrent pas d'avoir empêché un grand malheur, ils voulurent contribuer à adoucir immédiatement le sort des malheureux incendiés, en leur faisant remettre la somme de 600 francs. Les soldats comme les officiers participèrent à cet acte d'humanité.

Le 5 avril, la demi-brigade quitta Munzingen pour aller occuper des cantonnements à Burgdorff et dans quelques villages situés entre ce bourg et Huttyl.

Positions de l'armée d'occupation. — Avril 1798. — A cette date l'armée était partagée en trois brigades, réparties de la manière suivante:

La première brigade, dite d'avant-garde, et composée de la 14e légère, de la 76e de ligne, du 8e hussards et de 6 pièces, était commandée par le général Jordy : elle occupait les deux rives du lac de Thun, les débouchés du Valais, par le Grimsel et la Gemmi, celui du canton d'Unterwalden et ceux de Lucerne ; un bataillon assurait les communications avec Berne. Le quartier général était à Thun.

La 2e brigade, 31e et 97e de ligne, 7e hussards et 3 pièces, sous les ordres du général Lorge, occupait Fribourg et Berne, tenait les débouchés du Valais

par Farvaquié et Gruyères, et les ponts de Nounegg, de Laupen et de Gumingen.

La 3e brigade, 3e et 16e légères, 38e de ligne, 18e de cavalerie et 3 pièces, sous les ordres du général Nouvion, avait son quartier général à Thunstetten, et gardait l'entrée de l'Emmethal, par Burgdorff, les routes de Lucerne à Soleure et à Olter, par Huttvyl et Zofingen, et les ponts, sur l'Aar, de Wangen et d'Aarwangen; elle avait, en outre, des garnisons à Aarbourg et à Soleure.

Révolte des petits cantons. — Le dissémination des troupes françaises était bien fait pour engager les chefs des cantons dissidents à provoquer une contre-révolution. Aussi le général Schauembourg fut-il informé, le 21 avril, que des rassemblements nombreux se formaient dans les cantons de Glaris, d'Uri, de Schwitz et de Zug, que Zurich était menacé, et que le feu de l'insurrection s'était communiqué à plusieurs communes des bailliages libres et du comté de Baden. Le général prescrivit aussitôt à la 76e, cantonnée sur la route de Berne à Langnau, au 8e hussards, cantonné à Thun, au 2e bataillon de la 16e légère, cantonné à Wangen, et à une section d'artillerie et à la 38e, cantonnées à Burgdorff, de se mettre immédiatement en route de manière à se rassembler à Lenzbourg (Basse-Argovie), dans la nuit du 26 au 27 avril, sous les ordres du général Nouvion.

Par suite de cet ordre, la 38e quitte Burgdorff le 25 avril pour aller à Thunstetten. Elle est à Shur le 27, et à Lenzbourg le 28.

Dans l'intervalle, sur un nouvel avis de la fermentation des petits cantons, le général en chef se décida, le 24 avril, à un mouvement général de l'armée.

La 14e légère, le 7e hussards et l'artillerie légère quittèrent leurs cantonnements de Thun, de Fribourg

ALEXANDRE de GARRAUBE
Colonel du 38e de ligne de 1832 à 1840
Maréchal de Camp

et de Berne, pour se réunir à marches forcées, dans la nuit du 28 au 29 avril, à l'abbaye de Muri, dans les bailliages libres, sous les ordres du général Jordy. Un bataillon de la 31e se porta de Fribourg à Thun.

Le 28 avril, la 38e reçut à Lenzbourg l'ordre de se porter sur Muri et de rejoindre la brigade Jordy.

La réunion de ces colonnes ne s'exécuta pas assez tôt pour empêcher les colonels Paravicini et Rœding de s'emparer de Lucerne et de Zurich, le 28 et le 29 avril. Le 29, la brigade Nouvion passa la Reuss à Mellingen, après un léger combat, la Limmat à Baden, et arriva le même jour à Zurich. Ses avant-postes s'étendirent sur les deux rives du lac jusqu'à Horgen et Meilen.

La brigade Jordy quitta Muri se dirigeant sur Zug. Elle passa la Reuss au pont de Sins, et vint prendre position à Zug, après avoir désarmé 3,000 paysans surpris par l'arrivée inopinée des Français. La brigade se relia avec les avant-postes de Nouvion par l'Albis et Shilbrück.

La 38e trouva, en arrivant à Muri, l'ordre de se porter, le lendemain matin, sur Lucerne, avec un escadron du 7e hussards et trois pièces d'artillerie légère, pendant que cinq compagnies de la 109e, dont un bataillon venait de renforcer la brigade Jordy, se porteraient sur Küssnacht. Le général Jordy pensait que ce dernier détachement trouverait peu de résistance à Küssnacht, qui devait être dégarni par suite de la marche des insurgés sur Lucerne, et il espérait leur couper ainsi toute retraite. Ce point était en effet le seul par lequel ils pouvaient se retirer en abandonnant Lucerne.

Le 30 avril, la 38e demi-brigade trouva Lucerne abandonnée. Après avoir pillé la ville et l'arsenal, les insurgés avaient regagné Küssnacht, emportant, avec

les armes, des vivres et 20,000 livres de contributions. Cette circonstance fut cause que les compagnies de la 109e trouvèrent devant elles un ennemi bien supérieur en nombre, et échouèrent dans leur attaque.

Néanmoins, comme la possession de Küssnacht était très importante pour la continuation des opérations, le général Jordy fit de sérieuses dispositions pour l'attaquer le lendemain.

Le 1er mai, le 3e bataillon de la 38e, un escadron du 7e hussards, et 3 pièces de canon, se portèrent de Lucerne sur Küssnacht, et l'attaquèrent de concert avec les cinq compagnies de la 109e. En outre, six compagnies de la 14e légère marchèrent sur Arth, par la rive gauche du lac de Zug, pour menacer le seul chemin praticable de Küssnacht sur Schwitz, et donner aux insurgés des inquiétudes sur leur retraite. Ce mouvement produisit l'effet attendu : les insurgés se retirèrent presque tous sur Arth. Mais, par suite de ce mouvement, et pendant que nos troupes entraient à Küssnacht sans résistance, les compagnies de la 14e légère, qui marchaient sur Arth, attaquèrent avec désavantage et furent obligées de prendre position à Walchwyl.

Le même jour, le général Nouvion subdivisa sa brigade en deux colonnes qui s'avancèrent par les deux rives du lac de Zurich. Celle de gauche chassa les insurgés de Rapperschwyl après un combat très vif. Celle de droite, commandée par l'adjudant-général Fraissinet, rencontra une vive résistance à Richterschwyl, que défendait un corps de 4,000 paysans. Après un combat opiniâtre qui dura six heures, et grâce à un renfort de 400 hommes, Fraissinet parvint à rejeter les Suisses sur Schindellegi. Les contingents de Glaris et de Sargans firent leur soumission.

Le général Schauembourg aurait voulu profiter de ces premiers succès pour se porter dès le lendemain sur Ensielden, mais la dispersion de la brigade Jordy, qui avait des détachements à Lucerne, à Walchwyl et à Shilbrück, fit retarder ce mouvement d'un jour.

Attaque de l'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites d'Ensielden. — L'abbaye de Notre-Dame-des-Ermites, près d'Ensielden, était considérée comme le principal foyer de la révolte. Quatre chemins y conduisent. Le premier, venant de Rapperschwyl, très escarpé, parce qu'il traverse le mont Etzel, mais praticable aux trois armes, traverse la Shil au Pont-du-Diable.

Le second part de Richterschwyl et traverse la Shil à Schindellegi. Les insurgés occupaient au sud de ce village une très forte position. Au-delà de Biberbrück ce chemin se partage en deux branches : l'une suit le torrent de l'Alp ; l'autre arrive à Ensielden par les hauteurs. Ce dernier chemin est rejoint, à une lieue de l'abbaye, par la route de Schwitz, passant par Rothenthurm et Sattel. Sur ce dernier point se croisent le chemin de Zug par le Morgarten, et celui d'Arth par Steinerberg ; le premier, praticable à l'infanterie seulement ; le second, à l'artillerie et à la cavalerie.

Un quatrième chemin conduit directement de Schwitz à l'abbaye par le col de Haggen et la vallée de l'Alp, mais ce n'est qu'un sentier praticable pour les piétons seulement.

Il fut décidé que les brigades des généraux Nouvion et Jordy combineraient leur marche sur l'abbaye, de manière à envelopper les insurgés réunis entre Sattel, Ensielden et Schindellegi, et à terminer cette guerre d'un seul coup.

Les six compagnies du 2e bataillon de la 38e laissées à Lucerne devaient être relevées, dans la soirée

du 2 mai, par un bataillon de la 97^e. Le 3 mai, les deux bataillons de la 38^e se réuniraient à Arth à sept compagnies de la 14^e légère, pour marcher sur Sattel. Le reste de la 14^e légère, avec un bataillon de la 10^e légère, et un bataillon de la 109^e, devaient également se porter sur Sattel, par le chemin de Morgarten, et s'y réunir à la colonne venant d'Arth. Leur jonction opérée, ces deux colonnes laisseraient à Sattel une forte réserve pour s'opposer aux secours qui viendraient de Schwitz, et marcheraient ensuite sur l'abbaye. Un poste devait aussi être laissé à l'embranchement du chemin de Schindellegi.

L'artillerie de la brigade fut dirigée, sous l'escorte du 7^e hussards, par le chemin de Menzingen et de Hutten, qui était le seul qu'elle pût suivre. Elle devait se porter sur Schwitz, le 4 mai, si la prise de l'abbaye n'amenait pas la soumission des insurgés.

La brigade Nouvion devait laisser un bataillon de la 3^e en observation devant Schindellegi. L'autre bataillon de cette demi-brigade, et quelques compagnies, qui avaient été tirées de la garnison de Soleure, devaient occuper l'extrémité sud du pont de Rapperschwyl, et garder la route de Glaris.

Le 8^e hussards, la 76^e de ligne et l'artillerie légère devaient se porter sur Notre-Dame-des-Ermites par le chemin de l'Etzel.

Pour préparer ce mouvement, le général Nouvion reçut l'ordre, le 2 mai, de faire occuper le mont Etzel et le village de Schindellegi.

Le même jour, un bataillon de la 76^e prit position sur l'Etzel sans rencontrer d'obstacles. Un autre bataillon de cette demi-brigade fut chargé, avec quelques compagnies de la 3^e, s'emparer de Schindellegi. Ce village était défendu par quinze cents Suisses, qui se défendirent avec grand cou-

rage ; ils furent cependant obligés d'abandonner aux Français la possession de ce poste et du pont sur la Shil.

Combat du lac de Zug. — 3 mai. — Le lendemain matin, les troupes de Nouvion descendirent de l'Etzel, passèrent la Shil, au Pont-du-Diable, où elles s'emparèrent de 4 pièces, et marchèrent sur l'abbaye. Le petit corps d'insurgés qui en défendait les approches se fit hacher en pièces sans pouvoir les arrêter. Les moines profitèrent de ce combat pour évacuer l'abbaye et enlever le trésor.

L'attaque de la brigade Jordy ne fut pas aussi heureuse. Les communications étant fort difficiles, les troupes ne purent être rassemblées à temps, tandis que les insurgés, postés à Sattel, à Rothenthurm et sur le Morgarten, furent renforcés par tous ceux qui avaient été refoulés par la brigade Nouvion, dans la soirée du 2.

Le bataillon de la 16e légère et plusieurs compagnies de la 14e légère furent d'abord repoussés des positions du Morgarten, dont ils s'étaient emparés, mais ils parvinrent à gagner les hauteurs qui dominent Sattel et Rothenthurm, et obligèrent les insurgés à la retraite.

Malheureusement les troupes qui devaient se réunir à Arth, pour marcher sur Sattel, ne purent faire leur jonction. Les six compagnies du 2e bataillon de la 38e, n'ayant été relevées à Lucerne que dans la nuit du 2 au 3 mai, étaient dans l'impossibilité de rejoindre le reste de la demi-brigade. Celle-ci trouva l'ennemi dans une excellente position, entre le Righi et le lac de Zug, en arrière d'un ravin large, profond et escarpé. Il était impossible de tourner cette position, et l'attaque de front laissait peu d'espoir de succès. Néanmoins, un combat très vif s'engagea ; nos

braves soldats se battirent comme des gens habitués à vaincre, et leur valeur faillit triompher des obstacles de la nature et de la ténacité des Suisses. Il fallut cependant rétrograder, et attendre des renforts pour renouveler l'attaque. La 38e perdit dans cette affaire 14 tués, et 23 blessés, parmi lesquels le lieutenant Boulanger.

Sur l'autre rive du lac de Zug, sept compagnies de la 14e légère, qui devaient concourir à l'attaque d'Arth avec la 38e, se trouvèrent livrées à leur propre force, par suite de l'insuccès de cette demi-brigade, et leur attaque échoua.

Ces troupes restèrent dans leurs positions toute la journée du 4 mai. Les compagnies du 2e bataillon de la 38e n'arrivèrent qu'à 10 heures du soir.

Le 5, au matin, au moment où l'attaque allait recommencer, on apprit la conclusion d'un armistice. Dans la soirée du 3 mai, les délégués du canton de Schwitz avaient en effet obtenu une suspension d'armes de 24 heures. Le lendemain ils signèrent une convention par laquelle le canton de Schwitz adhérait à la nouvelle constitution hélvétique. Les Français, de leur côté, devaient laisser aux habitants des petits cantons leurs armes et le libre exercice de leur culte. Les cantons d'Uri et d'Unterwalden déposèrent les armes aux mêmes conditions.

A la suite de cet événement, le général Schauembourg dirigea la brigade Nouvion, et une partie de celle du général Jordy, sur Appenzel, Saint-Gall et Sargans, où la division des habitants faisait craindre de nouveaux troubles. Les dissidents étaient assez nombreux, mais l'arrivée des troupes les fit rentrer dans l'ordre.

La 38e demi-brigade passa la journée du 6 mai dans ses positions de la veille. Le 7 [illegible]i, le 2e bataillon fut cantonner à Zug et à C[illegible]e 3e à Küssnacht.

Le 9 mai, lorsque les cantons d'Appenzel et de Saint-Gall eurent fait leur soumission, l'organisation des brigades fut de nouveau modifiée. La 38e passa sous les ordres du général Nouvion avec la 109e, le 11e hussards et une section d'artillerie. Cette brigade eut son quartier général à Lentzbourg, et occupa le Frikthal et les villes de Zurich, Baden, Brugg et Olten.

La brigade Jordy, composée des 76e, 103e de ligne, 7e hussards et une section d'artillerie, occupa Lucerne, Küssnacht, Zug, Morgarten et Rapperschwyl.

A la fin de mai tous les cantons de la Suisse, à l'exception des Grisons, qui hésitaient encore, étaient définitivement constitués en république hélvétique, conformément au plan du gouvernement français.

La 38e quitta Zug le 13 mai pour aller occuper des cantonnements sur la frontière du Frikthal, depuis le confluent de l'Aar jusqu'à Bale-Angst.

Dans le courant de juillet elle fut envoyée à Lentzbourg et à Olten.

Le 17 octobre, le 2e bataillon reçut l'ordre d'aller tenir garnison à Zurich, et le 3e vint cantonner aux environs de Brugg.

Le 26 octobre, le 2e bataillon fut envoyé à Berne, où il arriva le 31 ; le 3e bataillon occupa successivement Soleure, Fribourg et Aarbourg.

Cantonnements de la 38e à la fin de 1798. — A la fin de novembre, les deux bataillons furent envoyés au Saint-Gothard, et, le 30 de ce mois, ils occupaient les cantonnements suivants : le 2e bataillon à Göschenen et Wasen ; le 3e bataillon à Andermats, Hospenthal, Lansdorf et Réalp.

Les bataillons de guerre de la 38e reçurent, à la même époque, un renfort de 600 recrues, venant de Genève, où le 1er bataillon avait été envoyé à la fin

de la campagne. Ce bataillon avait été momentanément détaché à Sainte-Croix pour réprimer une révolte, puis il avait quitté Morteau pour aller tenir garnison à Besançon, où il ne resta que quelques jours. Il eut aussi à fournir un détachement de sous-officiers et de soldats à la 101e demi-brigade, l'une des 16 nouvelles demi-brigades créées par le décret du 16 octobre 1798.

CHAPITRE III

CAMPAGNE DE 1799 A L'ARMÉE D'HELVÉTIE ET DU DANUBE

I. — Situation des belligérants.

L'année 1799 rappelle une des plus tristes époques de notre histoire nationale. Cette année faillit voir la ruine de la France et son invasion par les armées de la coalition.

Les menées du Directoire, l'occupation de la Suisse, l'invasion des Etats de l'Eglise et du royaume de Naples par les armées françaises, autant que l'assassinat de nos plénipotentiaires à Rastadt, avaient rendu inévitable la reprise des hostilités. Cependant la France ne paraissait guère en état de tenir tête à l'Europe. Les caisses de l'Etat étaient vides, le crédit ruiné, et l'élite de nos soldats guerroyait en Egypte, sous le plus heureux, sinon le plus habile, de nos généraux.

Il s'agissait néanmoins pour la République de garder à la fois la Hollande, le Rhin, la Suisse et l'Italie. Nos armées étaient éparpillées sur tout cet immense théâtre de guerre. Nous avions 10,000 hommes en Hollande ; 5,000 sur le Rhin ; 40,000 à l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan ; 50,000 à l'armée d'Italie, sous Scherer ; 30,000 à

celle de Naples, sous Championnet ; et enfin 30,000, sous les ordres de Masséna, à l'armée d'Helvétie.

L'Autriche, de son côté, avait formé une alliance étroite avec l'Angleterre et la Russie. Grâce à l'activité de ses armements, elle pouvait mettre en ligne trois armées. La première, forte de 65,000 fantassins et 24,000 chevaux, était réunie derrière le Lech, sous les ordres de l'archiduc Charles. Ce prince avait encore sous ses ordres le général Hotze, qui gardait le Voralberg avec 26,000 hommes, et le général Auffemberg, qui occupait le pays des Grisons avec une division de 10,000 hommes. La deuxième armée, sous les ordres du comte de Bellegarde, était forte de 48,000 hommes, et occupait la vallée de l'Inn. L'armée d'Italie comptait 85,000 hommes, dont 15,000 cavaliers. En sorte que le total de ces trois armées formait plus de 250,000 hommes, sans compter 70,000 Russes attendus en trois colonnes.

Afin de compenser l'infériorité de ses ressources, le Directoire avait décidé de prendre l'offensive. L'armée de Jourdan devait passer le Rhin, entre Kelh et Huningue, gagner les sources du Danube, puis se relier avec l'armée de Masséna, qui avait pour mission de chasser les Autrichiens des Grisons et du Voralberg. On espérait s'emparer ainsi du saillant que forment le Tyrol et le Voralberg sur les Etats héréditaires de l'Autriche, tourner l'armée impériale d'Italie et la séparer à jamais de celle qui opérait sur les bords du Danube. Ce plan était basé sur la fausse maxime que la possession des montagnes rend maître des grandes vallées. L'organisation défectueuse des armées françaises, leur infériorité numérique, et la division du commandement, rendaient ce plan irréalisable.

Masséna disposait des divisions Lecourbe, Ménard et Xaintrailles. Il occupait, avec le gros de ses forces,

la rive gauche du Rhin, entre le lac de Constance et celui de Valenstadt. La brigade Ruby était détachée à Schaffhouse, sur son flanc gauche, pour établir ses communications avec Jourdan. Son aile droite, formée de la division Lecourbe, occupait les vallées supérieures de la Reuss et du Tessin. Cette division, à peine forte de 8 à 9,000 hommes, se composait, au commencement de mars, d'un bataillon de la 76e et de deux bataillons de chacune des 36e, 38e et 44e demi-brigades. Elle disposait, en outre, d'environ 120 chasseurs à cheval, d'un détachement de sapeurs et de quelques pièces de 3 et de 2. Les généraux de brigade Loison et Menoni servaient sous les ordres de Lecourbe.

La 38e demi-brigade, que nous avons laissée dans la vallée d'Urseren à la fin de l'année 1798, passa le Saint-Gothard le 8 janvier, et occupa, jusqu'au 2 mars, dans les bailliages italiens, les positions suivantes : les compagnies du 2e bataillon, dans les villages d'Airolo, de Piota, d'Embissota, de Dégio, de Faido, de Giornico et de Polégio ; les compagnies du 3e bataillon, dans les villages de Dongio, d'Altanca et d'Aquila, dans le val Blegno.

II. — Conquête de l'Engadine.

Premières opérations de l'armée d'Helvétie et dispositions du général Lecourbe. — Conformément aux ordres du Directoire, Jourdan commença ses opérations dès les premiers jours de mars. Après avoir passé le Rhin aux ponts de Kehl et de Bâle, son armée entra en Souabe. Nous avons vu qu'il avait pour adversaire l'archiduc Charles, dont l'armée était forte d'environ 70,000 hommes.

Pendant que l'armée du Danube se rapprochait

du lac de Constance, et s'avançait jusqu'à Stokach, l'armée de Masséna se mit en mouvement. Le général Xaintrailles fut chargé de seconder les opérations du centre, et d'entretenir les communications avec l'armée du Danube. La brigade Oudinot passa le Rhin près de Verdenberg, et se porta sur Feldkirch, pour empêcher Hotze de renforcer le corps des Grisons. Ménard, au centre, devait forcer le passage du fleuve à Flaesch, et enlever les retranchements de Lucienstoig, pendant que le général Demont, originaire de ce pays et connaissant les lieux, tournerait les hauteurs de Coire en s'emparant des ponts de Reichenau. A l'aile droite, la division Lecourbe reçut l'ordre de pénétrer dans l'Engadine.

Le but de Masséna, en ordonnant au général Lecourbe de s'avancer dans l'Engadine, était de s'emparer des sources de l'Inn et de l'Adige, et de se trouver ainsi en possession d'une position regardée comme la clef de l'Allemagne et de l'Italie. La division Dessolles, de l'armée d'Italie, qui occupait la Valteline, reçut en même temps l'ordre de seconder les opérations de Lecourbe, et fut même placée sous le commandement de ce général.

La mise en mouvement de tous les corps de l'armée d'Helvétie étant fixée au 6 mars, Lecourbe avait, dès le 3, concentré autour de Bellinzona les 36e, 38e et 44e demi-brigades, et il avait appelé à Airolo le 1er bataillon de la 76e. Chaque demi-brigade forma une compagnie d'éclaireurs.

Lecourbe n'avait d'autre chemin pour gagner l'Engadine que celui de Splügen et de Thusis. Cependant si le chemin de la Forcola avait été praticable, il aurait pu se porter sur Chiavenna, et tenter de pénétrer dans l'Engadine en remontant la vallée de la Mera. Mais il avait reçu de Masséna l'ordre de faire

appuyer par un détachement l'attaque du général Domont. Il fit ses préparatifs en conséquence.

Le général Loison reçut l'ordre de se porter sur Dissentis et Ilanz, en passant par le val Sainte-Marie et le col du Lukmanier ; sa colonne, forte d'environ 1,200 hommes, et composée du 1er bataillon de la 76e et de deux compagnies de grenadiers de la 36e, devait rejoindre celle qui était chargée de l'attaque de Coire et de Reichenau.

Si la Forcola était praticable, le général Menoni devait gagner Chiavenna avec le 2e bataillon de la 38e, commandé par le chef de bataillon Braun, et les deux bataillons de la 44e, et rallier à Splügen la colonne du centre. Celle-ci, composée du 3e bataillon de la 38e, des deux bataillons de la 36e et de 10 compagnies de grenadiers, passerait le San-Bernardino et marcherait sur Splügen et Thusis ; Lecourbe s'en était réservé le commandement. Si Menoni éprouvait trop de difficultés à passer la Forcola, sa colonne devait suivre la même direction que celle de Lecourbe. En prévision de cette éventualité, le général Dessolles reçut l'ordre d'envoyer un détachement sur Splügen, par le val San-Giacomo, pour seconder l'attaque qui serait faite par le val Misocco et le San-Bernardino.

Le général Dessolles devait, en outre, protéger le flanc droit de la division Lecourbe, en faisant occuper Bormio, et il lui était prescrit de se mettre en mesure de marcher sur Glurns et Sainte-Marie, dans la vallée du haut Adige, pour en chasser les Autrichiens et seconder ainsi l'attaque de l'Engadine.

Passage du San-Bernardino. — 7 mars 1799. — Le 6, au matin, les colonnes de Loison, de Menoni, et de Lecourbe, se mirent en mouvement. Les deux dernières furent rassemblées sur la route de

Misocco, entre Bellinzona et Orbedo. Menoni prit les devants, mais il essaya vainement de franchir la Forcola ; sa colonne revint sur ses pas et coucha à Souazza. La colonne de Lecourbe arriva jusqu'au pied du San-Bernardino, et, après quelques coups de fusil tirés de part et d'autre, passa la nuit dans le village de Misocco. Tous les corps de la division avaient quatre jours de vivres dans le sac et 60 cartouches.

Le lendemain, par un temps affreux, toute la division traversa le San-Bernardino. La neige qui tombait en abondance obstruait les sentiers, et empêchait même d'en trouver la trace ; un vent glacial la jetait à la figure de nos soldats. On employa douze heures à franchir ce passage. Les Autrichiens et les paysans armés ne tinrent pas ; tous leurs postes furent enlevés. La division eut trois soldats tués et deux blessés ; quatre autres moururent de froid.

Ce même jour, les bataillons aux ordres de Menoni cantonnèrent à Hinterrheim ; ceux de Lecourbe à Nufnen ; les éclaireurs poussèrent jusqu'au village de Splügen, et pénétrèrent même dans la vallée de Tiefenkasten. Le bataillon de la 12e légère, détaché dans le val de San-Giacomo par Dessolles, n'arriva à Splügen que le 8 au matin. Lecourbe le renvoya à Chiavenna.

La division resta dans ces positions pendant la journée du 8, pour attendre l'arrivée de ses convois. Le 9, elle se porta sur Thusis, où Lecourbe apprit le succès de Masséna, qui venait de prendre dans Coire le général Auffenberg et la plus grande partie de la division des Grisons. Ce succès n'était cependant pas complet, car la colonne Oudinot avait échoué dans son attaque contre Feldkirch, et le détachement du général Loison n'avait pas pu s'emparer de Dissentis. Ce dernier avait même été obligé de se

replier sur Urseren (1), par la route de l'Ober-Alp, après avoir perdu trois compagnies. Il ne reprit son mouvement offensif que le lendemain, quand l'arrivée de Dumont à Reichenau eut obligé les Autrichiens à abandonner Dissentis.

La division Lecourbe ne s'arrêta qu'une journée à Thusis. Arrivé à Tiefenkasten, le général Menoni se dirigea, avec les deux bataillons de la 44e et le 2e bataillon de la 38e, vers les sources de l'Inn, par la vallée de l'Oberhalbstein, tandis que Lecourbe remontait la vallée de l'Albula. La marche des deux colonnes, pour atteindre son but, devait coïncider avec celle de la division Dessolles sur Bormio, et le haut Adige. Par suite de circonstances diverses, les mouvements des corps de la division de la Valteline furent retardés, et Lecourbe eut à lutter seul contre toutes les forces autrichiennes.

Le comte de Bellegarde avait chargé le général Laudon de la défense des diverses entrées du Tyrol. Celui-ci fit occuper tous les sentiers qui conduisent des vallées de Munster, de Bormio, de Davos et de la Landquart, dans celles de l'Adige et de l'Inn. Il réunit quatre bataillons à Zernets, où il avait son quartier général, cinq entre Taufers et Sainte-Marie, dans le Munster-Thal, et trois à Nauders. Il ordonna, enfin, à deux bataillons qui tenaient les postes des vals Brogaglia et Poschiavo de se replier sur Zernets.

Bellegarde avait, en outre, six bataillons dans la

---

(1) La vallée d'Urseren contient quatre villages, Andermats, Hospenthal, Réalp et Zumdorf. Le premier est le plus considérable ; Hospenthal ne consista longtemps qu'en un hospice au pied du Saint-Gothard pour les voyageurs qui suivaient cette route. Réalp, bâti sur la route du Valais et presque à la base de la Furca, n'était qu'un amas de chétives habitations, ainsi que Zumdorf.

Misocco, entre Bellinzona et Orbedo. Menoni prit les devants, mais il essaya vainement de franchir la Forcola ; sa colonne revint sur ses pas et coucha à Souazza. La colonne de Lecourbe arriva jusqu'au pied du San-Bernardino, et, après quelques coups de fusil tirés de part et d'autre, passa la nuit dans le village de Misocco. Tous les corps de la division avaient quatre jours de vivres dans le sac et 60 cartouches.

Le lendemain, par un temps affreux, toute la division traversa le San-Bernardino. La neige qui tombait en abondance obstruait les sentiers, et empêchait même d'en trouver la trace ; un vent glacial la jetait à la figure de nos soldats. On employa douze heures à franchir ce passage. Les Autrichiens et les paysans armés ne tinrent pas ; tous leurs postes furent enlevés. La division eut trois soldats tués et deux blessés ; quatre autres moururent de froid.

Ce même jour, les bataillons aux ordres de Menoni cantonnèrent à Hinterrheim ; ceux de Lecourbe à Nufnen ; les éclaireurs poussèrent jusqu'au village de Splügen, et pénétrèrent même dans la vallée de Tiefenkasten. Le bataillon de la 12e légère, détaché dans le val de San-Giacomo par Dessolles, n'arriva à Splügen que le 8 au matin. Lecourbe le renvoya à Chiavenna.

La division resta dans ces positions pendant la journée du 8, pour attendre l'arrivée de ses convois. Le 9, elle se porta sur Thusis, où Lecourbe apprit le succès de Masséna, qui venait de prendre dans Coire le général Auffenberg et la plus grande partie de la division des Grisons. Ce succès n'était cependant pas complet, car la colonne Oudinot avait échoué dans son attaque contre Feldkirch, et le détachement du général Loison n'avait pas pu s'emparer de Dissentis. Ce dernier avait même été obligé de se

replier sur Urseren (1), par la route de l'Ober-Alp, après avoir perdu trois compagnies. Il ne reprit son mouvement offensif que le lendemain, quand l'arrivée de Dumont à Reichenau eut obligé les Autrichiens à abandonner Dissentis.

La division Lecourbe ne s'arrêta qu'une journée à Thusis. Arrivé à Tiefenkasten, le général Menoni se dirigea, avec les deux bataillons de la 44e et le 2e bataillon de la 38e, vers les sources de l'Inn, par la vallée de l'Oberhalbstein, tandis que Lecourbe remontait la vallée de l'Albula. La marche des deux colonnes, pour atteindre son but, devait coïncider avec celle de la division Dessolles sur Bormio, et le haut Adige. Par suite de circonstances diverses, les mouvements des corps de la division de la Valteline furent retardés, et Lecourbe eut à lutter seul contre toutes les forces autrichiennes.

Le comte de Bellegarde avait chargé le général Laudon de la défense des diverses entrées du Tyrol. Celui-ci fit occuper tous les sentiers qui conduisent des vallées de Munster, de Bormio, de Davos et de la Landquart, dans celles de l'Adige et de l'Inn. Il réunit quatre bataillons à Zernets, où il avait son quartier général, cinq entre Taufers et Sainte-Marie, dans le Munster-Thal, et trois à Nauders. Il ordonna, enfin, à deux bataillons qui tenaient les postes des vals Bregaglia et Poschiavo de se replier sur Zernets.

Bellegarde avait, en outre, six bataillons dans la

---

(1) La vallée d'Urseren contient quatre villages, Andermatt, Hospenthal, Realp et Zumdorf. Le premier est le plus considérable ; Hospenthal ne consista longtemps qu'en un hospice au pied du Saint-Gothard pour les voyageurs qui suivaient cette route. Realp, bâti sur la route du Valais et presque à la base de la Furca, n'était qu'un amas de chétives habitations, ainsi que Zumdorf.

vallée de l'Ill, autant à Botzen, et sa réserve à Landeck. Cet éparpillement des postes autrichiens devait singulièrement favoriser les opérations des colonnes françaises.

Combats de Sylva-Plana et de Ponte. — Le 11 mars, les Français avaient déjà forcé l'entrée de la vallée de l'Inn. Le général Menoni, débouchant par le Julier, surprenait les postes de Sylva-Plana, et une petite colonne, qu'il avait eu le soin de détacher de Bivio sur Casacchia, par le Septimer, coupait la retraite au bataillon autrichien qui venait du val Bregaglia. Ce bataillon et celui du val Poschiavo furent rejetés dans la vallée de l'Adda, où ils furent cernés et pris par la brigade italienne de Lecchi.

La colonne de Lecourbe déboucha le même jour par la vallée de l'Albula, et ses éclaireurs s'emparèrent de Ponte ; mais ils ne purent s'y maintenir, parce que le général Laudon, informé dans la soirée du 10 de l'arrivée des Français, se porta rapidement à leur rencontre avec tous les bataillons qu'il avait sous la main. La lutte fut vive, mais l'avant-garde de Lecourbe se cramponna sur les flancs de la montagne, et ce fut en vain que les Autrichiens firent les plus grands efforts pour la déloger.

Le lendemain, 12 mars, Lecourbe reprit l'attaque de Ponte avec les deux bataillons de la 36e, pendant que le 3e bataillon de la 38e se portait sur les derrières de l'ennemi par le mont Scaletta, et descendait sur les villages de Madulein et de Zust. Sur tous les points l'ennemi était en nombre considérable et sa résistance fut des plus vives. La fusillade dura jusqu'à 2 heures après midi. Laudon, pris entre deux feux, se décida à battre en retraite, mais ce ne fut pas sans peine qu'il s'échappa des mains des Français. Les grenadiers de Lecourbe se précipitèrent

Théâtre des Opérations de la division Lecourbe en 1799

dans le village de Ponte, culbutèrent les Autrichiens et les poursuivirent la baïonnette dans les reins.

Dans la soirée, Laudon abandonna précipitamment Zernets, et se replia sur Sainte-Marie par la vallée de Munster, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés, et 3,200 prisonniers, dont 53 officiers. Tous les petits postes éparpillés dans les montagnes furent pris.

Dans cette journée, où seulement deux bataillons, sur trois, furent sérieusement engagés, les Français perdirent une soixantaine d'hommes tués ou blessés. Le capitaine Prinus, de la 38e, et un capitaine de la 36e furent tués.

Combats de Martinsbrück. — L'enivrement du premier succès entraina Lecourbe à tenter une attaque audacieuse contre Martinsbrück, dans l'espoir de s'emparer de Nauders, point important dont la possession devait lui ouvrir la vallée de l'Adige. Il pensait aussi que si Dessolles avait exécuté ses ordres, le général Laudon serait pris dans le Munster-Thal. Il prescrivit toutefois au général Menoni de laisser à Zernets un bataillon de la 44e, pour couvrir le débouché de cette vallée, et le pressa de le rejoindre ; puis, sans perdre un instant, il se porta en avant. Le 13, il était à Schuls. Le 14, il se porta avec ses trois bataillons sur le village de Martinsbrück ; mais l'ennemi retarda sa marche en brûlant quelques ponts, et lui opposa une vive résistance. Le combat dura jusqu'à la nuit. Voyant ses troupes exténuées de froid et de faim, Lecourbe dut renoncer pour ce jour-là à prendre Martinsbrück. Il établit ses bivouacs à quelque distance de l'ennemi, auprès du village de Schleins.

Le général était dans l'intention de recommencer son attaque, dans la journée du 16, lorsqu'il fut prévenu par Laudon. Le 15 au matin, pendant que la

Cette attaque ne fut pas heureuse. Trois bataillons devaient attaquer de front Martinsbrück, pendant que le 2e bataillon de la 38e longerait les montagnes pour tourner les retranchements et déboucher sur Funstermunz. Les Français étaient déjà maîtres du village, et 3 ou 400 Autrichiens étaient prêts à se rendre, lorsqu'une terreur subite, occasionnée par quelques cavaliers ennemis, qui s'étaient audacieusement enfoncés dans les bois, s'empara des assaillants. Lecourbe eut beaucoup de peine à les rallier, et perdit 3 ou 400 hommes tués, blessés ou prisonniers.

En quittant Schleins, le 2e bataillon de la 38e s'était engagé dans les bois sans être bien éclairé, et n'avait pas réglé sa marche sur l'attaque qui se faisait à sa droite. Le commandant Braun détacha la 5e compagnie, commandée par le capitaine Tavernier, pour tourner les retranchements de Funstermunz par le pas de Novella, pendant qu'il attaquerait de front avec sept autres compagnies. Malheureusement cette compagnie s'égara et fut prise par les Autrichiens. Le bataillon fut obligé de regagner Schleins sans avoir accompli sa mission.

Cet échec, ainsi que la lenteur de la marche de la division Dessolles, rendait la situation de Lecourbe très critique. Il ne laissa que quelques avant-postes à Schleins et devant Martinsbrück, et assura ses derrières en occupant fortement Zernetz, Schuls et Süs.

Les troupes étaient exténuées par les fatigues de toutes sortes éprouvées depuis le 6 mars ; elles n'avaient mangé depuis huit jours que le pain qu'elles avaient pu trouver dans les cantonnements, où les habitants en manquaient pour eux-mêmes. La chaussure était dans un état déplorable. Lecourbe demanda à Masséna des renforts, et pressa Dessolles de s'em-

garnison de Martinsbrück faisait une fausse attaque, le général autrichien, maître des débouchés du Munster-Thal, lançait deux colonnes sur le flanc des Français, à Zernets et à Schuls. Il dirigeait en personne l'attaque de Schuls. Le général Menoni, qui se trouvait dans ce village, fut surpris, avec quelques officiers, au moment où trois compagnies de grenadiers venaient d'en sortir (1).

Lecourbe approchait de Schuls, où il comptait passer la journée du 15, lorsqu'il s'aperçoit que l'ennemi en est maître ; revenant aussitôt sur ses pas pour chercher du renfort, il ramène le 2e bataillon de la 38e, au moment où celui-ci s'apprêtait à quitter ses cantonnements de Remüs, pour aller soutenir les avant-postes contre l'attaque de la garnison de Martinsbrück. Le bataillon marche sur Schuls au pas de course, reprend le village et fait 300 prisonniers. Il est malheureusement impossible d'enlever aux Autrichiens les prisonniers qu'ils viennent de faire, et qu'ils ont eu le temps d'emmener dans la montagne.

L'attaque contre Zernets fut repoussée avec avantage par le 1er bataillon de la 44e demi-brigade, et la sortie des défenseurs de Martinsbrück n'eut pas plus de succès. Cette journée coûtait 600 prisonniers aux Autrichiens.

Le 17, Lecourbe tenta une nouvelle attaque contre Martinsbrück. Il voulait seconder le général Dessolles, dont il apprenait l'arrivée auprès de Sainte-Marie, et satisfaire Masséna qui le pressait d'occuper la position de Nauders.

---

(1) Les troupes du général Menoni marchaient par échelons, ce qui explique qu'il se soit trouvé isolé au moment de l'attaque des Autrichiens. Le 2e bataillon de la 38e avait traversé Schuls, dans la journée du 14, et était arrivé à Remüs.

Cette attaque ne fut pas heureuse. Trois bataillons devaient attaquer de front Martinsbrück, pendant que le 2e bataillon de la 38e longerait les montagnes pour tourner les retranchements et déboucher sur Funstermunz. Les Français étaient déjà maîtres du village, et 3 ou 400 Autrichiens étaient prêts à se rendre, lorsqu'une terreur subite, occasionnée par quelques cavaliers ennemis, qui s'étaient audacieusement enfoncés dans les bois, s'empara des assaillants. Lecourbe eut beaucoup de peine à les rallier, et perdit 3 ou 400 hommes tués, blessés ou prisonniers.

En quittant Schleins, le 2e bataillon de la 38e s'était engagé dans les bois sans être bien éclairé, et n'avait pas réglé sa marche sur l'attaque qui se faisait à sa droite. Le commandant Braun détacha la 5e compagnie, commandée par le capitaine Tavernier, pour tourner les retranchements de Funstermunz par le pas de Novella, pendant qu'il attaquerait de front avec sept autres compagnies. Malheureusement cette compagnie s'égara et fut prise par les Autrichiens. Le bataillon fut obligé de regagner Schleins sans avoir accompli sa mission.

Cet échec, ainsi que la lenteur de la marche de la division Dessolles, rendait la situation de Lecourbe très critique. Il ne laissa que quelques avant-postes à Schleins et devant Martinsbrück, et assura ses derrières en occupant fortement Zernets, Schuls et Süs.

Les troupes étaient exténuées par les fatigues de toutes sortes éprouvées depuis le 6 mars ; elles n'avaient mangé depuis huit jours que le pain qu'elles avaient pu trouver dans les cantonnements, où les habitants en manquaient pour eux-mêmes. La chaussure était dans un état déplorable. Lecourbe demanda à Masséna des renforts, et pressa Dessolles de s'em-

garnison de Martinsbrück faisait une fausse attaque, le général autrichien, maître des débouchés du Munster-Thal, lançait deux colonnes sur le flanc des Français, à Zernets et à Schuls. Il dirigeait en personne l'attaque de Schuls. Le général Menoni, qui se trouvait dans ce village, fut surpris, avec quelques officiers, au moment où trois compagnies de grenadiers venaient d'en sortir (1).

Lecourbe approchait de Schuls, où il comptait passer la journée du 15, lorsqu'il s'aperçoit que l'ennemi en est maître ; revenant aussitôt sur ses pas pour chercher du renfort, il ramène le 2e bataillon de la 38e, au moment où celui-ci s'apprêtait à quitter ses cantonnements de Remüs, pour aller soutenir les avant-postes contre l'attaque de la garnison de Martinsbrück. Le bataillon marche sur Schuls au pas de course, reprend le village et fait 300 prisonniers. Il est malheureusement impossible d'enlever aux Autrichiens les prisonniers qu'ils viennent de faire, et qu'ils ont eu le temps d'emmener dans la montagne.

L'attaque contre Zernets fut repoussée avec avantage par le 1er bataillon de la 44e demi-brigade, et la sortie des défenseurs de Martinsbrück n'eut pas plus de succès. Cette journée coûtait 600 prisonniers aux Autrichiens.

Le 17, Lecourbe tenta une nouvelle attaque contre Martinsbrück. Il voulait seconder le général Dessolles, dont il apprenait l'arrivée auprès de Sainte-Marie, et satisfaire Masséna qui le pressait d'occuper la position de Nauders.

---

(1) Les troupes du général Menoni marchaient par échelons, ce qui explique qu'il se soit trouvé isolé au moment de l'attaque des Autrichiens. Le 2e bataillon de la 38e avait traversé Schuls, dans la journée du 14, et était arrivé à Remüs.

Cette attaque ne fut pas heureuse. Trois bataillons devaient attaquer de front Martinsbrück, pendant que le 2e bataillon de la 38e longerait les montagnes pour tourner les retranchements et déboucher sur Funstermunz. Les Français étaient déjà maîtres du village, et 3 ou 400 Autrichiens étaient prêts à se rendre, lorsqu'une terreur subite, occasionnée par quelques cavaliers ennemis, qui s'étaient audacieusement enfoncés dans les bois, s'empara des assaillants. Lecourbe eut beaucoup de peine à les rallier, et perdit 3 ou 400 hommes tués, blessés ou prisonniers.

En quittant Schleins, le 2e bataillon de la 38e s'était engagé dans les bois sans être bien éclairé, et n'avait pas réglé sa marche sur l'attaque qui se faisait à sa droite. Le commandant Braun détacha la 5e compagnie, commandée par le capitaine Tavernier, pour tourner les retranchements de Funstermunz par le pas de Novella, pendant qu'il attaquerait de front avec sept autres compagnies. Malheureusement cette compagnie s'égara et fut prise par les Autrichiens. Le bataillon fut obligé de regagner Schleins sans avoir accompli sa mission.

Cet échec, ainsi que la lenteur de la marche de la division Dessolles, rendait la situation de Lecourbe très critique. Il ne laissa que quelques avant-postes à Schleins et devant Martinsbrück, et assura ses derrières en occupant fortement Zernets, Schuls et Süs.

Les troupes étaient exténuées par les fatigues de toutes sortes éprouvées depuis le 6 mars ; elles n'avaient mangé depuis huit jours que le pain qu'elles avaient pu trouver dans les cantonnements, où les habitants en manquaient pour eux-mêmes. La chaussure était dans un état déplorable. Lecourbe demanda à Masséna des renforts, et pressa Dessolles de s'em-

parer de Taufers, afin de seconder son attaque sur Nauders.

Masséna lui renvoya le détachement du général Loison, qu'il avait conservé dans le Rheinthal, depuis la prise de Coire, et lui donna le général Dumont pour remplacer Menoni. Ces renforts arrivèrent à Schuls le 21 mars.

III. — Combats de Taufers et de Nauders.

Marche de la division Dessolles. — Le général Dessolles n'était arrivé à Bormio que le 17 mars. Le lendemain il s'engagea dans le val de Braulio, et livra un premier combat aux Autrichiens, qui occupaient la position des Deux-Tours, puis il emporta d'assaut le fort de Bagni-di-Bormio. Des trois cents hommes qui défendaient ce poste, trois seulement purent s'échapper. La division Dessolles franchit ensuite, le 18 mars, à travers les neiges et les glaces, une des plus hautes montagnes des Alpes-Juliennes, le Wormser-Joch, qui sépare les sources de l'Adda de celles de l'Adige. Les passages praticables sont si étroits qu'à peine deux hommes peuvent y passer de front. On parvint cependant à y transporter deux pièces de 3. La division arriva à Sainte-Marie le 19 avec 4,500 hommes. Elle était dénuée de toutes ressources, et Lecourbe, qui n'en avait déjà pas beaucoup, fut obligé de lui envoyer deux pièces de canon, 40,000 cartouches, et les sept derniers sacs de riz de sa division, afin de la mettre en mesure d'attaquer Laudon (1).

(1) La misère des troupes était extrême : « Mon plus cruel ennemi, c'est la faim, écrit Lecourbe à Masséna ; je n'ai encore reçu que 4,000 rations de pain, je ne sais ce qui entrave l'arrivée des convois promis ; faire battre mes troupes sans pain m'est impossible. » — Lecourbe à Masséna, le 2 germinal an VII (22 mars). — « N'ayant plus une once de pain à donner à mes troupes depuis hier, je viens de faire enlever

L'attaque des positions de Martinsbrück et de Naudors, par la division Lecourbe, ainsi que celle des positions du général Laudon en avant de Glurns par la division Dessolles, fut enfin fixée au 25 mars.

Le général Dessolles se trouvait à Sainte-Marie dans une position telle que le moindre revers pouvait amener un désastre. Il n'avait, pour ainsi dire, pas de retraite, et il avait devant lui 7,000 Autrichiens réunis derrière les retranchements formidables de Taufers, sur la route de Glurns.

Ces retranchements formaient deux lignes. La première, comprenant trois ouvrages ouverts à la gorge, et réunis par deux lignes longues de 1,000 pas environ, était couverte par le ruisseau de Vallarola et appuyait sa gauche au lit encaissé du Rumbach, et sa droite à des montagnes. Elle était protégée par la seconde ligne, placée à 300 mètres en arrière. Outre cela, 5 à 600 hommes gardaient les hauteurs des deux côtés de la vallée. 18 pièces étaient en batterie sur ces retranchements.

Combat de Taufers. — 25 mars. — Dessolles saisit en maître l'unique moyen qui s'offrait d'attaquer la position avec quelques chances de succès. Le lit du torrent, que les Autrichiens avaient compté pour un obstacle, présentait un chemin tout frayé pour manœuvrer à l'abri de leur feu, déborder la ligne, et l'attaquer même à revers. Dessolles s'en aperçoit, et prend son parti en un clin d'œil. Il se met en marche dans la nuit du 24 au 25, et débouche à la pointe du jour de Munster, culbute les avant-postes autrichiens, et dirige aussitôt 3 bataillons de la 12e demi-brigade légère sur Rundweil,

---

dans quelques communes quelques centaines de livres de pain, le seul qui leur restait. » — Lecourbe à Masséna le 3 germinal an VII (23 mars).

pendant qu'un cordon de tirailleurs amuse l'ennemi sur son front. Arrivée à la hauteur du hameau, cette colonne se jette dans le lit du Rambach, le suit jusqu'en face de Taufers, puis, sortant du ravin, s'empare de ce village et de la route de Glurns. Cette manœuvre, non moins hardie que savante, décide de la victoire. Dessolles, à la tête de ses troupes, aborde les retranchements par le pont de Vallarola. La 39e demi-brigade les escalade avec intrépidité, tandis que les cisalpins soutiennent l'attaque à la gauche. Les Autrichiens, ainsi pris entre deux feux, et enfoncés sur tous les points, abandonnèrent le champ de bataille, en y laissant 1,200 tués ou blessés, 4,000 prisonniers, dont 4 colonels, et 150 officiers, ainsi que toute leur artillerie, pièces, caissons et attelages. Cette victoire éclatante n'avait coûté aux Français que 60 tués et 200 blessés (1).

Le combat de Taufers, qui fit beaucoup d'honneur au général Dessolles, ne fut que le prélude des désastres du général Laudon. Ce général voulut chercher un refuge à Nauders, mais, arrivé à Reschen, il apprit que cette ville était au pouvoir des Français. Sa position était affreuse : pris entre deux colonnes victorieuses, il n'avait d'autre ressource que de se jeter au milieu des gorges et des glaciers du massif de l'Oetz-Thal, pour essayer de gagner Landeck. Il faillit périr dans les neiges, et ne rejoignit ses réserves qu'avec trois cents hommes, faibles débris d'un corps qui en comptait, trois jours auparavant, plus de dix mille.

Combats de Nauders et de Martinsbrück. — Lecourbe avait été aussi heureux que son collègue. Informé par ces reconnaissances que deux bataillons

(1) Rapport du général Dessolles sur le combat du 5 germinal an VII.

seulement gardaient Martinsbrück, et que la réserve de quatre bataillons, sous les ordres du général de Briey, cantonnait à Nauders, sur la rive droite, tandis que les Tyroliens tenaient la montagne jusqu'à Reschen, entre Glurns et Nauders, il résolut de forcer la chaîne de ces derniers pour prendre ensuite l'armée à revers. Le général Loison, avec la 36e et le 1er bataillon de la 76e, reçut l'ordre de passer l'Inn entre Remüs et Strada, afin de gravir les hautes montagnes de la rive droite, jusqu'alors jugées inaccessibles. Il devait déboucher par la route de Reschen, et prendre en flanc la position de Nauders, en même temps qu'un détachement, qui était parvenu sur les hauteurs de Saint-Norbert, l'assaillirait de front.

Le général Dumont fut chargé, avec les deux bataillons de la 44e, de se porter de Schleins sur Martinsbrück, par les montagnes de la rive gauche, pour tourner les retranchements ; il devait ensuite marcher rapidement sur Funstermunz, pour couper la retraite aux défenseurs de Nauders. Les deux bataillons de la 38e, et les compagnies de grenadiers, restés sous les ordres directs de Lecourbe, devaient attaquer de front par la vallée, et constituer la réserve.

Après une marche aussi hardie que pénible, et un combat où les Impériaux perdirent beaucoup de monde, Loison les rejeta en désordre sur Funstermunz, et les força d'abandonner les deux bataillons de Martinsbrück.

Vers trois heures de l'après-midi, lorsque Lecourbe vit que ses colonnes de flanc étaient assez avancées pour couper la retraite à l'ennemi, il ordonna l'attaque des positions de Martinsbrück, et lança les grenadiers de la 38e sur le village. Ceux-ci abordèrent l'ennemi à la baïonnette avec une intré-

pidité étonnante. Le lieutenant Bertry, le sergent-major Colin, et le fourrier Colinet, de la 3e compagnie de grenadiers de la 38e, s'élancèrent audacieusement sur une batterie qui couvrait de mitraille les assaillants, prirent ou tuèrent les canonniers au moment où ils allaient mettre le feu à une pièce, et retournèrent cette pièce sur les Autrichiens qui fuyaient. Après une lutte des plus vives, mais qui fut admirablement conduite par Lecourbe, la plupart des défenseurs de Martinsbrück mirent bas les armes. Le général Demont, arrêté par le mauvais état des chemins, ne put cependant arriver à Funstermunz que le lendemain matin.

Le capitaine Gauthier, aide de camp de Lecourbe, et futur commandant de la 38e, se distingua dans ce combat en chargeant à la tête de deux compagnies de grenadiers.

Plus de 2,000 prisonniers, douze canons et un obusier, furent le prix de ce combat, qui coûta encore à l'ennemi un grand nombre de morts et de blessés. Mais la meilleure prise fut celle d'un convoi de pain dont les troupes avaient le plus grand besoin.

Les pertes de la division furent d'environ 80 tués ou blessés. La 38e perdit 30 hommes tués ou blessés. Le sous-lieutenant Romain fut tué, le sous-lieutenant Dorieux, blessé. Le lieutenant Bertry reçut sur le champ de bataille le grade de capitaine, et le sergent-major Colin fut fait sous-lieutenant (1).

Après cette double victoire, Dessolles s'empara de Glurns, et Lecourbe poussa son avant-garde jusqu'à Pfunds, sur la route de Landeck. Les Français

(1) Lecourbe dit dans son rapport : « Je ne puis assez louer la conduite des 36e, 38e et 44e demi-brigades et du 1er bataillon de la 76e. Les grenadiers de la 38e et de la 76e ont, par leur brusque attaque, décidé l'affaire ; je vous prie de les faire noter honorablement. » — Lecourbe à Masséna, 6 germinal an VII (26 mars 1799).

étaient maîtres de la tête des deux grandes vallées du Tyrol.

« Jamais succès, dit Jomini, n'avait été plus bril-
« lant et mieux mérité. Il faut connaître ces con-
« trées âpres et sauvages, couvertes de neiges la
« plus grande partie de l'année, pour apprécier tout
« ce que les troupes eurent à souffrir dans cette
« glorieuse, mais trop inutile expédition. Les géné-
« raux n'y déployèrent pas moins de talents que
« leurs soldats de courage, de résignation et de
« dévouement. »

Les succès de Lecourbe restèrent sans résultats par suite des échecs que nos armées éprouvèrent, à la même époque, sur les bords du Rhin et en Italie. Après s'être rendus maîtres du canton des Grisons, les Français échouèrent contre Feldkirch ; Masséna (1) sacrifia, pour la prise de cette position importante, toute l'élite de son armée. De son côté, Jourdan avait vainement essayé de forcer l'archiduc Charles dans ses positions d'Ostrach et d'Engen. Le 25 mars, les Autrichiens prirent à leur tour l'offensive. Après une bataille acharnée autour de Stokach, Jourdan dut renoncer à continuer sa marche vers le Danube, et il ramena son armée derrière la ligne du Rhin, ne conservant sur la rive droite que les débouchés de la Forêt-Noire.

Réunion des armées d'Helvétie et du Danube. — Masséna reçut bientôt après le commandement en chef des deux armées du Danube et d'Helvétie. Sa position était on ne peut plus critique. Placé entre l'armée victorieuse de l'archiduc,

(1) Masséna ne recevant ni les renforts ni les subsistances qu'il réclamait, offrit sa démission, mais il la retira le 27 mars. Dans l'intervalle elle avait été acceptée par le Directoire, qui avait déjà désigné le général Lefèvre pour le remplacer.

du corps de Laudon, le comte de Bellegarde rappela les six bataillons qui se trouvaient en observation dans la vallée de l'Ill, et, avec les bataillons de réserve réunis à Landeck, remonta la vallée de l'Inn, pendant qu'une colonne de 10,000 hommes remontait la vallée de l'Adige.

A l'approche de ces forces considérables, Lecourbe concentra les siennes, et se détermina à brûler le pont de Martinsbrück pour se replier sur Remüs. Dessolles évacua Glurns et se retrancha en avant de Taufers. Cette dernière position ne tarda pas à être attaquée de front par huit bataillons, pendant que deux petites colonnes tournaient ses flancs par le chemin de Braulio. Dessolles n'avait guère plus de 3,000 hommes ; mesurant le danger, il ne soutint le combat que pour assurer sa retraite. De crainte d'être forcé d'opérer cette retraite par le sentier de Bormio, où il ne pouvait s'engager sans prêter le flanc aux Autrichiens, il la dirigea immédiatement par le col de Tchirfs, dont l'ouverture, assez large d'abord, se rétrécit peu à peu, et favorise singulièrement un combat d'arrière-garde. Il rejoignit à Zernets les troupes du général Lecourbe, puis descendit, par le val de Poschiavo, sur Tirano.

Satisfait de ce premier succès, le comte de Bellegarde ne poussa pas plus loin ses avantages, et laissa jusqu'à la fin du mois d'avril les Français possesseurs de l'Engadine. Son armée s'affaiblissait tous les jours par les nombreux détachements qu'il était contraint d'envoyer à l'armée d'Hotze, ou à celle d'Italie. Il venait, en outre, de détacher une brigade, sous les ordres du colonel Strauch, afin de s'emparer du poste de Ponte-di-Legno, ainsi que de la position importante d'Edolo, aux sources de l'Oglio et au débouché du col de l'Aprica ; il menaçait ainsi les détachements français de la vallée voisine de

l'Adda, tout en protégeant le flanc droit de l'armée impériale d'Italie.

Le général Lecourbe ne commit pas la même faute que Laudon. Loin d'éparpiller ses forces, déjà bien réduites, sur les crêtes des montagnes inhospitalières et inabordables des massifs de l'Oetz-Thal et du Munster-Thal, il établit ses bataillons dans d'excellentes positions de la vallée, aux débouchés des principaux sentiers conduisant de la vallée de l'Adige à celle de l'Inn : à Schuls, à Süs, à Zernets, et à Remüs (1). La principale défense de la vallée de l'Inn se trouvait derrière la Vérenka, au pied des montagnes qui bordent la rive gauche, et un peu en arrière de Remüs. Un ouvrage fermé battait la rive droite, et des postes retranchés et garnis d'abatis gardaient les hauteurs.

Réunion des trois bataillons de la 38e. — Les demi-brigades de la division reçurent, au commencement d'avril, quelques détachements de conscrits. La 38e reçut 500 conscrits qui lui furent amenés, le 4 avril, par le 1er bataillon. Ce bataillon avait quitté Genève après avoir formé, avec une partie de ses cadres, le bataillon de garnison dont l'organisation avait été décrétée par le Directoire, dans le but de permettre aux demi-brigades de tenir campagne avec trois bataillons de guerre. L'effectif des combattants de la division était d'environ 6,000 hommes, à la date du 20 avril.

Sachant bien qu'il se trouvait dans une position très aventurée, et qu'il ne pouvait s'y maintenir trop longtemps sans risquer d'être coupé de l'armée de

(1) L'effectif de la division était, au milieu d'avril, de 6,281 présents sous les armes ; le total des absents, malades dans les hôpitaux, prisonniers, etc., s'élevait à 2,083: pour son compte, la 38e avait 1,527 hommes présents sous les armes, 239 dans les hôpitaux, 261 prisonniers.

Masséna, le général Lecourbe avait pris toutes ses dispositions pour opérer sa retraite par la vallée de l'Albula, et il avait placé quelques postes aux cols de Selvretta et de Fluela, afin d'empêcher tout mouvement tournant de Bellegarde par la vallée de la Landquart. La possession de ces passages était vivement convoitée par les Autrichiens, car c'était par la vallée de la Landquart que devait s'opérer la liaison de l'armée de Bellegarde avec celle d'Hotze. Cette dernière était chargée de reprendre aux Français la forte position de Lucienstaig, qui n'était plus défendue que par une demi-brigade de la division Ménard. La division Dessolles ayant été rappelée à l'armée d'Italie, la Valteline n'était plus gardée que par quatre bataillons ; Lecourbe s'empressa de les faire renforcer par deux bataillons de la 36e, qu'il dirigea sur Tirano, et de confier à Loison la défense d'une vallée dont la possession était capitale pour lui.

C'est pour favoriser les opérations du général Hotze que Bellegarde préparait une attaque générale pour le 22 avril ; la grande quantité de neige qui tomba fit ajourner le projet. Mais deux bataillons, qui n'avaient pas reçu le contre-ordre, partirent du Munster-Thal et descendirent sur Remüs. L'un d'eux s'empara du village, défendu seulement par un petit poste de la 44e demi-brigade. Ce succès fut de courte durée. Le village fut bientôt repris par un bataillon de la même demi-brigade, et les Autrichiens rejetés dans les montagnes. L'autre bataillon fut enveloppé et obligé de se rendre. Le commandant de cette colonne, le major Schmith, et 460 prisonniers, dont 15 officiers, restèrent entre les mains des Français.

Dans l'intervalle, Masséna avait transféré son quartier général à Zurich, et n'avait laissé, dans les Grisons, que la division Ménard. L'archiduc Charles pressa les généraux Hotze et Bellegarde de chasser

les Français de l'Engadine, afin de se rendre maître des débouchés qui pouvaient assurer ses communications avec l'armée austro-russe d'Italie. Cette armée venait de battre Moreau à Cassano, et ce général, n'ayant plus que 30,000 hommes à opposer aux 100,000 hommes de Souvarow, avait évacué la Lombardie et repassé le Pô.

Les deux lieutenants de l'archiduc Charles combinèrent une entreprise simultanée sur Lucienstaig, considéré comme la clef des Grisons, et sur l'Engadine, pour les derniers jours d'avril.

Combats de Schleins et de Remüs. — 30 avril. — Le 30 avril, Bellegarde mit ses troupes en mouvement. Il remonta la vallée de l'Inn avec neuf bataillons pendant que le général Haddich, à la tête de six autres, traversait la chaîne qui sépare les vallées de l'Inn et de Munster, pour se porter sur Schuls et Zernets. Trois bataillons, établis à Sainte-Marie, observaient la route de Bormio, par laquelle on pouvait craindre une nouvelle attaque de Dessolles.

Lecourbe n'avait pour résister à cette attaque que cinq bataillons. Les trois bataillons de la 38e étaient chargés de la défense de la vallée depuis Martinsbrück jusqu'aux lignes de la Véronka. Ceux de la 44e tenaient Schuls et Zernets.

L'avant-garde de Bellegarde attaqua les avant-postes de Martinsbrück dès trois heures du matin. Ces avant-postes étaient fournis par quatre compagnies du 2e bataillon de la 38e. Ces compagnies se replièrent en bon ordre sur les revers des montagnes de Schleins, et tinrent tête aux détachements de flanqueurs qui essayaient de tourner la gauche de nos positions. L'effort de l'ennemi se porta sur le 3e bataillon, qui occupait une position importante destinée à fermer le chemin qui conduit de Martinsbrück à Strada, et à couvrir un pont qui relie Strada

au village de Saint-Nicolas, occupé par le 1er bataillon. Le 3e bataillon se défendit avec une vigueur extraordinaire contre un ennemi très supérieur en nombre, et repoussa trois attaques. A la quatrième, l'ennemi ayant été renforcé par trois bataillons de troupes fraîches, le pont fut enlevé et les retranchements pris à revers. L'opiniâtreté de la défense causa la perte d'un grand nombre de défenseurs. Le capitaine Parnajeon, commandant le bataillon, l'adjudant-major Beaupied et le sous-lieutenant Grenier furent faits prisonniers avec une grande partie du 3e bataillon (1). Le lieutenant Plazanet, déjà blessé, parvint néanmoins à rallier une partie du bataillon et à diriger sa retraite sur Saraplana, où il tint longtemps encore, après quoi il vint occuper les retranchements de la Vérenka.

Le 1er bataillon opéra sa retraite en bon ordre, et prit une nouvelle position sur un plateau situé en avant de Remûs. Il prolongea sa résistance tout le temps nécessaire pour permettre aux compagnies qui s'étaient repliées sur Schleins, et à quatre autres compagnies qui gardaient les postes de Manas, dans le val Sinestra, de se reporter derrière la Vérenka.

A 9 heures du matin, le général Demont, jugeant que la résistance était suffisante, donna l'ordre de battre en retraite. On évacua toutes les positions situées en avant de Remûs, ainsi que le village, et toute la 38e se trouva réunie dans les retranchements de la Vérenka.

Le gros de la colonne de Bellegarde arriva devant ces retranchements vers midi. Les Autrichiens attaquèrent très vivement ; ils étaient six contre un, et ne croyaient pas que la résistance puisse être longue. Malheureusement pour eux ils avaient à faire à une

(1) Ces officiers furent échangés quelques jours plus tard.

demi-brigade déjà habituée à vaincre dans de semblables conditions. Les trois bataillons de la 38e rivalisèrent d'intrépidité et de courage. L'assaut fut tenté quatre fois, quatre fois les Autrichiens furent repoussés avec des pertes énormes.

Jamais les braves de la 38e ne montrèrent une plus grande valeur. Au moment de l'un des assauts, le caporal Rameau ayant eu son fusil brisé entre les mains, ne craignit pas de rester seul sur le parapet, exposé au feu de 10,000 Autrichiens, pour renverser ceux qu'un élan vigoureux avait amenés jusqu'au haut des retranchements.

L'ardeur des Autrichiens se consuma en vains efforts. Pour emporter la position il eût fallu que les flanqueurs chargés de tourner les sources de la Vérenka fussent plus nombreux. Le comte de Bellegarde n'ayant envoyé qu'un bataillon, il fut aisément repoussé. La nuit mit fin au combat. Les Autrichiens rentrèrent dans Reims avec une perte de plus de 2,000 morts ou blessés.

La 38e demi-brigade avait acheté son succès par de nombreuses pertes. Elle eut 60 tués et 400 blessés; 16 officiers furent mis hors de combat; parmi eux le chef de brigade Daumas, le capitaine Duval, les lieutenants Plazanet, Mériotte, Championnet et Montauzier, et les sous-lieutenants Collin, Bernard, Addé et Cordier furent blessés; le capitaine Decré et le lieutenant Balland furent blessés et restèrent entre les mains des Autrichiens.

Le détachement envoyé, par le col de Tchirfs, sur Zernets, éprouva la même résistance. Tous les efforts des Autrichiens échouèrent contre ce poste, où Lecourbe commandait en personne. Ils recommencèrent plusieurs fois leurs attaques et furent toujours repoussés avec de grandes pertes. A la fin de la journée, les Français sortirent de leurs retranchements et

LAURENT de BRUNO
Colonel du 38e de ligne de 1840 à 1844.

chargèrent l'ennemi, qui fut mis en déroute, abandonnant plus de 500 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le Prince de Ligne, major du régiment de ce nom.

Le général Haddich avait dirigé lui-même le détachement chargé de descendre sur Schuls, contre des positions françaises. Après une marche pénible à travers la montagne, où le terrain lui fut disputé pied à pied par les détachements de la 44e, il s'empara de la vallée de Scharl, et arriva devant Schuls, où la rupture du pont de l'Inn le força de s'arrêter. Il dut se contenter d'occuper Traps, vieux château fort, sur la rive droite de l'Inn.

Cette journée avait sensiblement affaibli les forces de Lecourbe. Il jugea nécessaire de les resserrer encore davantage, et donna l'ordre au général Dumont de profiter de la nuit pour abandonner les lignes de la Véronka, et venir prendre une nouvelle position à Schuls. Ce village se trouve aux débouchés des sentiers des monts Selvretta et Fluela, à 4 kilomètres de Zernets. La position de Zernets fut renforcée par quelques bataillons, car elle était d'une importance extrême pour la retraite des Français. Le village se trouve sur la rive droite au confluent du Spolbach. La grande route de l'Engadine passe sur la rive droite à Zernets même, et revient ensuite sur la rive gauche, après avoir longé la rivière pendant trois kilomètres. Dans toute cette partie de la vallée supérieure de l'Inn les berges sont très élevées et inaccessibles. La 44e occupa Süs, et la 38e bivouaqua entre ce village et celui de Zernets.

En prolongeant sa résistance, le général Lecourbe, qui n'avait guère plus que 4,000 hommes à opposer aux 12,000 Autrichiens de Bellegarde, ne pouvait avoir d'autres intentions que d'attirer sur lui toutes les forces de ce général, afin de l'empêcher de donner

son appui à l'armée du Voralberg, car il savait que l'occupation de l'Engadine devenait sans objet, depuis que les Français étaient réduits à la défensive. Les nouvelles qu'il reçut, dans la journée du 2, le déterminèrent à ne pas s'attarder plus longtemps dans une position aussi dangereuse. Les paysans des petits cantons venaient de se révolter sur les derrières de l'armée française. La veille, 2,000 paysans armés, commandés par des officiers autrichiens, s'étaient emparés de Dissentis et d'Ilanz, où ils avaient surpris quelques détachements de la division Ménard. Les mouvements des insurgés étaient combinés avec ceux du général Hotze, qui, de son côté, tentait une nouvelle attaque contre Lucienstaig, et dirigeait de forts détachements vers les sources de la Landquart et de l'Albula, pour tourner la division Ménard, et couper la retraite à celle de Lecourbe. Il importait plus que jamais de se ménager les moyens d'une retraite par les vallées italiennes. Lecourbe prescrivit à Loison d'opérer sa retraite par Morbegno et Chiavenna, quand il ne pourrait plus tenir à Tirano, puis, sans perdre un instant, il dirigea, dans la soirée du 2 mai, le 2e bataillon de la 38e sur Chiavenna pour le renforcer.

Combats de Süs et de Zernets. — 3 mai 1799. — Bellegarde, retardé par la destruction des ponts, n'arriva que le 3 mai devant Süs. Il attaqua, sans perdre de temps, les retranchements qui fermaient la route, et envoya quelques bataillons pour enlever les postes des monts Selvretta et Fluela. Le combat devint bientôt meurtrier, car les Français étaient décidés à faire payer cher aux Impériaux la conquête de l'Engadine. Les 1er et 3e bataillons de la 38e avaient pris position sur une éminence près de Zernets; ils soutinrent le choc des Autrichiens quand la 44e évacua les retranchements de Süs. Les

généraux Lecourbe et Domont donnèrent l'exemple de la bravoure et de l'intrépidité. Ils tentèrent plusieurs retours offensifs. Pendant l'un d'eux, Lecourbe fut blessé, et Domont resta entre les mains de l'ennemi. Le capitaine Bertry, de la 38e, se signala à la tête des grenadiers et fut tué. Le sous-lieutenant Duclavé fut fait prisonnier.

Cependant les postes de la montagne ne pouvaient tenir longtemps devant des forces quadruples, et il fallait éviter de se laisser envelopper; Lecourbe donna l'ordre de la retraite. Elle s'opéra, d'abord parallèlement à la route, mais, après avoir rompu les ponts de Zernets, les bataillons français appuyèrent ensuite à droite et gagnèrent peu à peu les sommets de l'Albula, où ils s'arrêtèrent dans des positions inexpugnables, assurant ainsi leur retraite par la vallée de l'Albula, et se maintenant sur le flanc des colonnes autrichiennes, prêts à reprendre l'offensive si celles-ci s'engageaient trop avant dans la Haute-Engadine.

Le lendemain, Lecourbe, laissant de forts détachements à Davos, ainsi qu'aux pas de Flucla et de Scaletta, vint s'établir, avec le gros de sa division, à Lenz, sur la route de Coire. Dans cette position il était en état de se rapprocher de Masséna, et de porter secours à Ménard, ou de gagner le Tessin, si les paysans révoltés et les Autrichiens lui fermaient la vallée de Dissentis. Le même jour il détacha le 1er bataillon de la 38e à Thusis pour y désarmer les paysans révoltés.

V. — Retraite de l'armée d'Helvétie.

Dispositions pour la retraite. — La position des Français en Suisse devenait critique, l'archiduc Charles renforçait constamment son armée et atten-

dait encore un renfort de 30,000 Russes. Bellegarde était maître de l'Engadine et en état de donner son appui aux colonnes d'Hotze, qui venaient de pénétrer dans les vallées de la Landquart et de l'Albula. En Italie, la défaite de nos armées et l'évacuation de la Lombardie avaient permis aux Austro-Russes de faire filer des troupes dans la Valteline pour en chasser Loison. Ce général allait se trouver pris entre quatre bataillons, partis d'Edolo, pour s'emparer de Tirano, et de cinq autres commandés par le colonel Strauch, et en marche sur Chiavenna.

Il ne manquait plus au malheur des Français que de voir leurs communications à la merci des insurgés suisses. Heureusement pour eux, le général Ménard reprit Reichenau et Dissentis pendant que le général Soult étouffait la révolte dans le canton de Schwitz.

Lecourbe s'empressa, de son côté, d'envoyer l'ordre au 1er bataillon de la 38e de se porter sur Splügen, pour ouvrir ses communications avec le val de Misocco, et désarmer les paysans de la vallée. Ce bataillon consacra quatre jours à cette opération. Le 11 mai, 4 compagnies du même bataillon, sous les ordres du capitaine Privat, furent chargées d'aller désarmer les paysans de la vallée de Bivio, et les 4 autres compagnies furent envoyées dans la vallée de l'Albula à Bergun, pour fermer cette vallée aux détachements du comte de Bellegarde, et couvrir la droite de la division Ménard, qui restait seule chargée de la défense des Grisons.

Marche de Lenz sur Bellinzona. — Lecourbe n'était, en effet, pas resté longtemps à Lenz. Dès qu'il fut informé des attaques dirigées contre Loison, il marcha à son secours avec deux bataillons de la 109e, détachés de la division Ménard, un bataillon de la 76e, et les compagnies du 3e bataillon de la 38e réorganisées après le combat du 30 avril, sans comp-

ter les compagnies de grenadiers dont il ne se séparait jamais. La 44e demi-brigade passa à la division Soult.

Il était évident que le but des Alliés était de s'emparer du passage du Saint-Gothard. Le colonel Strauch était déjà arrivé au fort de Fuentes, à l'entrée de la Valteline, et la brigade de Rohan, détachée de l'armée de Souvarow, marchait sur Lugano. Ne pouvant résister à des forces aussi considérables, Loison avait évacué la Valteline, et s'était replié sur Chiavenna, mais il ne put tenir dans cette position, faute de subsistances. Le 8 mai, il remonta la vallée de San-Giacomo, et vint bivouaquer près d'Isola. Le lendemain, il traversa le col du Splügen par un chemin extrêmement étroit. Les soldats gravissaient la montagne en se soutenant sur leurs fusils ; ils fichaient leurs baïonnettes dans les fentes des rochers pour avoir un point d'appui, et ne pas rouler dans l'abîme. Plusieurs chevaux furent engloutis dans les précipices. Le 10 mai, la petite colonne de Loison fit sa jonction avec celle de Lecourbe. Les deux généraux franchirent le San-Bernardino dans la journée du 11, et arrivèrent à Bellinzona dans la soirée du lendemain. Apprenant que le prince de Rohan était déjà à Bironico, et avait même poussé un détachement au mont Cénère, mais que le colonel Strauch n'était pas encore en mesure de le soutenir, Lecourbe se remit aussitôt en marche pour l'attaquer. Il l'atteignit le 13, et le battit complètement à Taverne.

En se portant contre Rohan, Lecourbe avait laissé le 2e bataillon de la 38e à Bellinzona, il l'envoya, le 14, à Giornico pour dégager une compagnie de la 103e, cernée par les insurgés du canton d'Uri (1).

(1) Cette fraction de la 103e avait probablement été détachée des divisions du Centre pour couvrir les communications du Saint-Gothard.

Le départ de Lecourbe pour Bellinzona découvrant la division Ménard, qui n'avait que 11 bataillons pour garder une vaste étendue de terrain, accessible par tous les points, Masséna songea à resserrer sa ligne. Il demanda au Directoire l'autorisation de faire évacuer les Grisons, avant d'y être contraint par les Autrichiens. Mais le Directoire, aveuglé et mal renseigné, lui donna l'ordre de les conserver, et lui prescrivit même de faire passer 15,000 hommes en Italie. Les événements en décidèrent autrement.

Evacuation des Grisons. — En attendant, Masséna avait essayé de distraire l'archiduc de ses tentatives contre les Grisons, en faisant faire des démonstrations vers les défilés de la Forêt-Noire, mais ce prince n'avait pas pris le change, et il ne fit qu'une médiocre attention à ce qui se passait sur le Rhin. Les généraux Hotze et Bellegarde reçurent l'ordre de renouveler leurs attaques contre la division Ménard. Le 14 mai, Hotze s'empara de Luciensteig, pendant que les généraux Haddich et Hiller chassaient les Français de la vallée de la Landquart. Bellegarde culbuta les postes de Davos et descendit, par la vallée de l'Albula, dans celle du Rhin supérieur. Les quatre compagnies de la 38e, laissées à Bergun, furent écrasées par le nombre et obligées de se replier sur Reichenau, où elles rallièrent la brigade Suchet. Les compagnies qui défendaient la vallée de Bivio furent attaquées le même jour par des forces supérieures; elles résistèrent néanmoins avec vigueur et repoussèrent l'ennemi, malheureusement le capitaine Privat fut tué. Le lendemain elles parvinrent à gagner Reichenau.

Le 15 mai, la jonction des deux généraux autrichiens était faite, et la division Ménard était séparée en deux parties. La gauche passa le Rhin près de Ragaz, et fit sa retraite par Sargans; la droite, sous

Suchet, se replia sur Ilanz et Dissentis, traversa le Crispalt, et, après une marche des plus pénibles, et une perte de 400 hommes, arriva à Urseren le 19 mai.

L'évacuation des Grisons contraignit Masséna à concentrer ses forces afin de pouvoir s'opposer aux entreprises que l'archiduc allait former ultérieurement contre lui. Le général Thurreau quitta Schaffhouse pour prendre position derrière la Thur. Les divisions Oudinot, Vandamme et Soult se concentrèrent à Winterthur. Le général Lorges s'établit entre Saint-Gall et Uznach, et le général Ménard sur les bords du lac de Wallenstadt. Lecourbe reçut l'ordre d'abandonner le Tessin et le Saint-Gothard, pour se replier dans la vallée de la Reuss.

Ces mouvements étaient à peine commencés que Masséna, dans l'intention d'empêcher la réunion des deux armées ennemies, attaqua, les 24 et 25 mai, la gauche de l'archiduc à Andelfingen, et l'avant-garde d'Hotze à Frauenfeld, sur la Thur. Ces deux attaques furent très vives, mais malgré tous les efforts des Français, la jonction de l'archiduc et du général Hotze se fit à Winterthur et à Neftenbach. Masséna rétrograda encore une fois, et vint s'établir dans les positions retranchées qu'il avait fait préparer depuis longtemps autour de Zurich.

Après sa jonction avec Hotze, le comte de Bellegarde n'était pas resté longtemps dans les Grisons. Il avait reçu l'ordre de passer en Lombardie, pour renforcer l'armée de Souvarow. Il ne laissa dans la vallée de Dissentis que la brigade Saint-Julien, et, après la jonction des corps de l'archiduc et d'Hotze, il détacha, d'après les ordres du généralissime russe, quatre brigades, sous les ordres d'Haddick, pour s'emparer du Saint-Gothard.

Combat de la Muotta. — 28 mai. — De son

côté, et afin de se conformer aux ordres de Masséna, le général Lecourbe laissa à Loison le soin de défendre le poste avancé d'Airolo, avec un bataillon de la 76e et le 2e bataillon de la 38e, puis il passa le Saint-Gothard le 19 mai, et s'établit avec le gros de ses forces dans la vallée d'Urseren, pour faire tête au comte de Bellegarde, qui paraissait menacer le Saint-Gothard.

Renseigné sur les forces laissées par Bellegarde dans la vallée de Dissentis, Lecourbe descendit la vallée de la Reuss, pour se rapprocher du gros de l'armée. A peine arrivé à Altdorf, il apprit que le colonel Gavisini, laissé en observation par Hotze sur les bords de la Linth, et voulant favoriser l'opération d'Haddich, venait de pénétrer dans le Mutten-Thal, défendu par la 12e demi-brigade légère. Profitant de l'occasion qui se présentait, et comptant sur la résistance de Loison au Saint-Gothard, Lecourbe partit sur le champ avec quelques compagnies de grenadiers des 38e et 44e demi-brigades, et attaqua, le 28 au matin, le colonel Gavisini, qui tenait le pont de la Muotta. Les Autrichiens, soutenus par les insurgés suisses, résistèrent longtemps, mais la 12e légère étant parvenue à enlever le pont et les deux pièces de canon qui le défendaient, ils furent chassés du Mutten-Thal, et ramenés en désordre sur les bords de la Linth, avec une perte de quelques centaines d'hommes.

Défense du Saint-Gothard contre les Autrichiens. — Pendant que Lecourbe se débarrassait ainsi du détachement qui gênait ses communications avec l'armée, Haddich avait attaqué les positions du Saint-Gothard et obtenu un plein succès. Après le départ de Lecourbe, Loison n'avait laissé que deux compagnies pour éclairer la rive droite du Tessin, et

il avait fait garder les débouchés des vallées d'Urseren, de Dissentis, et de Blegno.

Le 27 mai, le 2e bataillon de la 76e, en position en avant de Piotta, fut vivement attaqué de front par quatre bataillons de la brigade de Strauch. Ce bataillon se replia sur Airolo, et vint s'établir en arrière de la Tremola, sa droite gardant le pont détruit sur le Tessin, sa gauche appuyée aux montagnes. Le 28, le colonel Strauch ayant reçu des renforts, attaqua de front depuis Madrano jusqu'au Tessin, pendant qu'un détachement remontait la rive gauche pour prendre Airolo à revers. Loison ne put faire soutenir le bataillon de la 76e que par cinq compagnies de la 38e. Après une brillante défense, ces troupes se mirent en retraite sur Hospenthal.

Le 29, Loison continua son mouvement de retraite en disputant le terrain pied à pied. Sa ténacité faillit lui coûter cher, car, au moment où il arrivait au Pont-du-Diable la brigade Saint-Julien débouchait dans la vallée d'Urseren par l'Ober-Alp, et tombait sur son flanc gauche. Le petit corps français, pressé de tous côtés, fut rejeté sur Wasen, et 600 hommes de la 76e, formant son arrière-garde, se virent obligés de déposer les armes.

Combat d'Amsteig. — 31 mai 1799. — Hadditch, satisfait de ce premier succès, s'arrêta pour attendre l'arrivée des deux brigades Briey et Lamarseille, en marche par la vallée du Tessin, et fit des détachements dans la vallée du Rhône et celle de la Maggia, laissant à la brigade Saint-Julien le soin de la poursuite. Cette brigade menaçait déjà Altdorf, lorsque Lecourbe, revenu du Mutten-Thal, et inquiet des progrès de l'ennemi, donna l'ordre à Loison de lui tenir tête, et se porta à son secours avec sa réserve de grenadiers et un bataillon de la 38e demi-brigade. Amsteig fut repris le 31 mai, et, le lendemain, la

colonne française s'avança sur Wasen et le fort de Meyen, qu'elle enleva.

Le 2 juin, Saint-Julien, ayant reçu un bataillon de renfort et espérant qu'il serait soutenu à temps par Haddich, reprit l'offensive. Il obtint d'abord quelques succès. Les troupes de Lecourbe, harassées par les marches et les combats des jours précédents, et ayant épuisé leurs munitions, commençaient à plier, lorsque le général, s'armant d'un fusil, les ramena au combat. Ayant rallié trois compagnies de grenadiers, il se mit à leur tête, chargea les Impériaux à la baïonnette, les fit reculer sur tous les points, et enfin les força à une retraite précipitée sur le Pont-du-Diable. L'approche d'Haddich arrêta la poursuite des Français, qui s'empressèrent de redescendre la vallée. Mais leur but était atteint, car l'ennemi n'inquiéta pas leur retraite, et leurs communications avec l'armée furent assurées.

Cependant Masséna, ayant acquis la conviction qu'il ne pourrait pas défendre la position étendue de Zurich avec le peu de forces dont il disposait, se décida à en prendre une nouvelle sur l'Utli et les hauteurs de l'Albis. Il évacua Zurich dans la nuit du 5 au 6, et donna à Lecourbe l'ordre de venir s'établir entre les lacs de Zug et de Lucerne. Ce général abandonna Altdorf et Schwitz, suivi de près par l'avant-garde d'Haddich, et vint établir son quartier général à Lucerne.

Ici, se termine la première période de la campagne de 1799. Une faible division de 8,000 hommes a fait en huit jours la conquête de l'Engadine, et y a tenu tête pendant deux mois à des forces trois fois plus considérables. Rien n'a arrêté les jeunes conscrits (1)

(1) « Ce que je ne dois pas oublier, c'est la bravoure avec laquelle se conduisent, en général, les conscrits ; avant-hier environ 500

de nos demi-brigades, ni les longues marches à travers les neiges et les glaces de montagnes réputées inaccessibles, ni les combats sans cesse renouvelés, ni les privations de toutes sortes en pays hostile et presque sans ressources.

Lorsque l'ennemi revient plus nombreux et qu'il faut céder au nombre, Lecourbe recule pas à pas, détruisant derrière lui les routes et les ponts. Forcé dans ses derniers retranchements, il se jette dans les montagnes, escalade les sommets les plus élevés et les plus abrupts, et prend une position menaçante sur le flanc de son adversaire. Il apprend, à Lenz, au centre des Grisons, que les Français sont chassés de la Valteline, et que les Autrichiens menacent le Saint-Gothard. Il accourt aussitôt et, trois jours après, Rohan est battu à Taverne ; le Saint-Gothard est à l'abri d'un coup de main. Pour battre Gavisini et Saint-Julien, le général français ne prend que le temps d'aller de l'un à l'autre ; ses soldats marchent toute la nuit et se battent toute la journée.

On ne sait vraiment pas ce qu'il faut le plus admirer : la grande activité et la merveilleuse souplesse des combinaisons du général, ou la bravoure constante et la confiance inaltérable des troupes. On se croirait transporté, selon l'expression de Jomini, aux siècles fabuleux, et on imaginerait voir des combats de géants.

---

arrivent à la 41e, et hier une trentaine ont été blessés. » — Lecourbe à Masséna, le 6 germinal an VII (26 mars 1799).

« Vous ne sauriez croire combien ce mouvement rétrograde a coûté à tout le monde ; les soldats pleuraient de rage. « Qu'on nous envoie dans cette armée (du Danube), disaient-ils, dans leur langage ordinaire. J'ai vu deux conscrits, qui, après avoir encouragé leurs camarades de paroles et d'actions, se sont jetés les premiers sur un poste autrichien et l'ont emporté. Ils ont été blessés tous les deux. Je suis fâché de ne pouvoir vous citer leurs noms, mais je les saurai. » — Lecourbe à Masséna, le 13 germinal an VII (2 avril 1799).

IV. — Combats de Brünnen et de l'Issis-Thal.

A la suite des derniers succès de l'archiduc Charles à Zurich, la Suisse se trouvait partagée entre les Français et les Autrichiens. Dans la première semaine de juin, l'archiduc établit le gros de son armée sur la chaîne de collines qui sépare la Glatt de la Limmat, et plaça une ligne de postes, tant sur la rive droite de cette rivière que le long de l'Aar, pour observer les mouvements des Français. A l'aile gauche, le général Jellachich avait été chargé de tenir Lecourbe en échec avec un corps de 8,000 hommes, renforcé des 4,000 du colonel Gavisini. Il occupait Schwitz et le mont Etzel. Au Saint-Gothard, le général Haddich avait été rappelé à l'armée d'Italie et n'avait laissé que 5,000 hommes au général Strauch pour garder la tête des vallées du Rhône et de l'Aar.

Du côté des Français, Masséna, appuyant toujours sa gauche au Rhin, avait porté la division Thurreau derrière l'Aar. Le centre, campé sur les pentes de l'Albis, occupait une position formidable, tant par la difficulté naturelle du terrain que par les ouvrages d'art qui y furent promptement élevés. A la droite, la division Chabran se prolongeait jusqu'à Zug. La division Xaintrailles avait été détachée dans le Valais pour réprimer l'insurrection des paysans et arrêter la brigade de Rohan, chargée par Haddich de forcer le passage du Simplon. La division Lecourbe se reliait à la division Chabran par le lac d'Egeri, ayant sa brigade de gauche, sous Gudin, aux environs d'Arth ; son quartier général à Lucerne ; la brigade de droite, sous Loison, entre Sélisberg et le lac de Sarnen, faisant garder la vallée d'Engelberg par ses éclaireurs. La 38e était cantonnée dans les villages aux environs de Stanz et de Sarnen.

En Italie, la victoire avait décidément déserté les

drapeaux français. La bataille de la Trebbia, gagnée par Souvarow, avait décidé de l'évacuation de l'Italie continentale. Les Français s'étaient retirés sur les Apennins.

Le mois de juin fut employé de part et d'autre à compléter les effectifs, à renforcer les positions, et à préparer de nouveaux combats. Le Directoire ordonna la formation d'une nouvelle armée du Rhin, qui devait s'étendre de Dusseldorf à Huningue, et qui aurait son quartier général à Mayence. Le commandement de cette armée fut destiné à Moreau.

La division Lecourbe, destinée à jouer un rôle important dans les opérations futures de l'armée d'Helvétie, reçut des renforts considérables. A la fin de juin, cette division fut réorganisée et formée des trois brigades Gudin, Loison et Boivin ; elle était forte de 13 bataillons, outre un détachement de dragons et quelques détachements de guides, d'artilleurs et de sapeurs. Toutefois, l'effectif total ne dépassait pas encore 8,500 hommes, et ce ne fut qu'à la fin du mois suivant qu'il atteignit 12,000 hommes (1), en y

(1) Les renforts reçus par les demi-brigades consistaient en jeunes conscrits ayant à peine quelques mois de service.

Composition de la division Lecourbe, à la date du 19 juillet :

Brigade Loison : 38e et 67e demi-brigades, 3,343 présents sous les armes.

Brigade Boivin : 76e, 84e et 87e demi-brigades, 3,849 présents sous les armes.

Brigade Gudin : 109e demi-brigade et bataillon du Léman, 3,708 présents sous les armes.

L'effectif des présents était donc de 9,800 hommes environ auxquels il faut ajouter :

219 artilleurs (4 pièces de 8, — 2 de 4, — 1 de 12, — 1 de 16),

128 pontonniers ;

110 sapeurs du génie,

106 cavaliers.

L'effectif de la 38e était : officiers présents, 47. — officiers absents, 11 — troupe : présents sous les armes, 1,151. — aux hôpitaux, 313. — prisonniers, 311.

comprenant les malades dans les hôpitaux et les prisonniers. Le général Boivin prit le commandement de la brigade de gauche, le général Gudin eut celle du centre.

Les hautes montagnes qui bordent le lac de Lucerne n'offrant, par terre, aucune communication directe entre Lucerne et Altdorf, le transport des troupes par eau avait été jugé nécessaire pour l'attaque des différents postes que l'ennemi occupait sur ses bords. Lecourbe mit en réquisition tous les bateaux des villes et villages dont il était le maître, et organisa une petite flottille. La ville de Lucerne, voulant prouver son attachement à la République française, fit construire une grande barque portant des canons et montée par des hommes de bonne volonté.

Le général Lecourbe ne tarda pas à mettre à l'épreuve la valeur de ses nouvelles troupes. Il reçut l'ordre, dans les premiers jours de juillet, de se porter en avant de la ligne qu'il occupait entre la Shil et le lac de Lucerne, afin de tâter l'aile gauche autrichienne, que l'on supposait affaiblie par les renforts envoyés à l'armée d'Italie. Le but de l'opération était de s'emparer d'une batterie placée à Brünnen, qui gênait beaucoup les communications par le lac entre les postes de l'Unterwald et ceux du canton de Zug, qui couvraient le centre de l'armée française et les revers du Mont-Albis.

3 juillet. — Combat de Brünnen. — Le 3 juillet, à la pointe du jour, les troupes commandées pour cette expédition se mirent en mouvement sur deux colonnes, pendant que la division Chabran amusait Jellachich sur toute la ligne. La première colonne s'avança le long du petit lac d'Egeri, et réussit à s'emparer du poste de Rossberg. Mais les Autrichiens ayant reçu des renforts considérables, reprirent

cette position et repoussèrent les assaillants jusqu'à Unter-Egeri.

La deuxième colonne, sous les ordres de l'adjudant-général Porson, partit de Gersau et se dirigea sur Brünnen en longeant le lac de Lucerne. La marche de cette colonne était protégée par la flottille, sur laquelle Lecourbe s'était embarqué avec une réserve de 500 grenadiers. Pendant que son chef d'état-major faisait attaquer par terre les postes autrichiens, le général fit débarquer ses grenadiers et les lança au pas de charge sur la batterie, dont ils s'emparèrent. Mais cette action brillante fut sans résultats, car les grenadiers ne furent pas soutenus à temps. Le major autrichien Etwœs accourut avec des troupes fraîches, renforcées des paysans de Schwitz et de Glaris, attaqua vivement les Français, et les contraignit d'abandonner la batterie et de regagner leurs bateaux. Porson abandonna également les postes dont il s'était emparé, et les troupes reprirent leurs positions de la veille. La flottille resta sur la rive gauche du lac, près de Bauen.

Le combat de Brünnen ne fut pas sans résultat, car les grenadiers eurent le temps d'enclouer les pièces et de brûler les bateaux en construction. Les capitaines de grenadiers Parnajeon et Juillet, de la 38e demi-brigade, se distinguèrent dans cette affaire et furent promus au grade de chef de bataillon pour leur belle conduite.

Le mois de juillet se passa en tâtonnements respectifs sans aucun résultat. Mais, vers la fin du mois, le général Hotze, ayant reçu quelques renforts d'Allemagne et du Tyrol, se crut assez fort pour tenter une attaque contre les positions des Français sur la rive gauche du lac de Lucerne.

Combat dans la vallée de l'Issis. — Le 1er août, le général Bey, qui commandait à Altdorf, passa la

Reuss à Attighausen, repoussa les petits postes français des environs de Séerdorf, pénétra dans la vallée de l'Issis et s'empara même de Bauen. Encouragé par ce succès facile, il voulut encore prendre Séelisberg. A cet effet, il divisa sa colonne en petits détachements pour garder les chemins par où les Français pouvaient déboucher sur lui; cette disposition le perdit.

Le général Loison, prévenu des succès de l'ennemi contre ses avant-postes, s'empressa d'envoyer à leur secours cinq compagnies de la 109e demi-brigade, cantonnées à Ématten et à Ober-Rikenbach. Les Autrichiens ne tardèrent pas à être pris entre deux feux, car les chaloupes-canonnières de Bauen s'étaient rapprochées du rivage et prêtèrent un concours très efficace aux compagnies de la 109e, qui déployèrent dans cette action toute l'intrépidité possible (1). En quelques instants les petits détachements du général Boy furent culbutés, rompus et rejetés en désordre au-delà de l'Issis; beaucoup furent cernés et obligés de se rendre.

Les pertes des Autrichiens furent considérables en tués et blessés; 452 prisonniers, dont le général major Boy et cinq officiers, restèrent entre les mains des Français.

VII. — Reprise du Saint-Gothard.

Les combats de Brünnen et de l'Issis-Thal ne furent que le prélude des belles opérations que la division Lecourbe allait entreprendre, et qui firent briller d'un nouvel éclat les talents du général et la valeur des troupes. Le Directoire pressait depuis longtemps Masséna de reprendre l'offensive, afin de

(1) Rapport du général Loison, du 14 thermidor an VII.

Vallée de la Reuss

dégager l'armée d'Italie et de donner satisfaction aux Suisses, qui se fatiguaient de pourvoir à la subsistance d'une armée aussi nombreuse. Les cantons occupés étaient menacés d'une famine prochaine, car les fournitures de grains, de viande, de fourrages, ainsi que l'approvisionnement des hôpitaux, étaient à la charge de l'Helvétie, à laquelle on ne donnait, en échange, que de vagues promesses de remboursement. Les troupes cantonnées étaient entièrement entretenues aux dépens de leurs hôtes ; celles qui campaient étaient réduites à la misère et ne se soutenaient que par des réquisitions à main armée.

Masséna avait hésité longtemps à courir les chances d'une bataille, parce qu'il n'était pas en mesure ; mais les sollicitations du gouvernement, le triste état de ses troupes, et la nouvelle de la prochaine arrivée du corps russe de Korsakow, le décidèrent à préparer une entreprise sérieuse. Il calcula que Korsakow n'arriverait pas à Schaffhouse avant le 18 ou le 19 août, et qu'il avait le temps de chasser les Autrichiens du Saint-Gothard et des petits cantons de Schwitz et de Glaris, avant que l'archiduc soit en état de porter secours à son aile gauche. Cette opération fut confiée à Lecourbe, sous les ordres duquel on plaça, indépendamment de sa division, celle de Chabran et celle du Valais, où Thurreau avait remplacé Xaintrailles. Afin de donner le change à l'archiduc, on devait faire une fausse attaque sur toute la ligne, et principalement devant Zurich.

Lecourbe prit rapidement ses dispositions. Thurreau fut chargé d'expulser le prince de Rohan du Simplon, puis de s'avancer jusqu'aux sources du Rhône pour entrer en communication avec le général Gudin. Celui-ci, après avoir attaqué le Grimsel, devait se rabattre sur la vallée de la Reuss, que

Loison et Lecourbe assailliraient de concert. La brigade Boivin eut la tâche de s'emparer de Schwitz et du Mutten-Thal, tandis que celles de Laval et d'Humbert, sous les ordres de Chabran, chasseraient l'ennemi d'Einsielden et du mont Etzel.

Les troupes des trois divisions, placées sous les ordres de Lecourbe, pouvaient s'élever à 30,000 hommes. Les trois brigades de sa propre division formaient un effectif d'environ 10,200 hommes présents. Ces 10,200 hommes eurent à combattre, les 14, 15 et 16 août, contre environ 15,000 Autrichiens des corps de Jellachich, Simpschen et Strauch, établis dans d'excellentes positions autour de Schwitz, sur les bords du lac des Quatre-Cantons, et dans la vallée de la Reuss, depuis Altdorf jusqu'au Saint-Gothard.

14 août. — Colonne de gauche. — Combat de Schwitz. — Le 14 août, toutes les colonnes de la division Lecourbe se mirent en mouvement dès l'aube. La colonne de gauche, composée de la 84e demi-brigade et d'un bataillon de la 76e, sous les ordres du général Boivin, attaqua de bonne heure les postes autrichiens autour de Schwitz, pendant que le 2e bataillon de la 84e, commandant Margotty, opérait un mouvement tournant par les hauteurs de Haggen et du Mont-Mythen.

Le régiment de Stein, aidé par sept ou huit cents paysans armés, fit une longue résistance. Le général Boivin, impatient de réussir, se mit à la tête de ses troupes, et, les encourageant par sa propre intrépidité, réussit à chasser les Autrichiens de leurs positions; à midi, il entrait dans Schwitz.

Le bataillon de la 84e, qui achevait son mouvement tournant, se trouva, pendant quelques instants, dans une position très critique ; enveloppé par une masse de paysans et d'Autrichiens, il se battit avec une bravoure et un acharnement sans exemple, parvint à

culbuter ses ennemis, et à rejoindre la brigade dans Schwitz.

Les Autrichiens se retirèrent par le Mutten-Thal, abandonnant toute leur artillerie et laissant, sur le champ de bataille, plus de deux cents tués ou blessés. Le lendemain, le chef de brigade Sancey, à la tête de la 84e, continua la poursuite et attaqua l'ennemi dans les retranchements qu'il avait élevés dans la vallée ; il le culbuta, et lui prit encore trois cents hommes avec ses ambulances et ses canons.

Colonnes du centre. — Combat de Brünnen. — Lecourbe s'était réservé de conduire lui-même l'attaque contre le centre des postes autrichiens. Il forma trois petites colonnes, destinées à agir sur les deux rives du lac de Lucerne, pendant qu'il remonterait lui-même le lac avec sa flottille et une réserve de huit compagnies de grenadiers. La réunion de ces colonnes devait s'opérer à Altdorf, et toutes ensemble remonteraient la Reuss pour se joindre ensuite au général Loison.

Trois compagnies de la 76e et deux compagnies de grenadiers des 84e et 109e, sous les ordres de l'aide de camp Montfort, longèrent la rive gauche et attaquèrent le poste autrichien de la Muotta, pendant que Lecourbe débarquait, près de Brünnen, avec cinq compagnies de grenadiers. La batterie de Brünnen fut rapidement enlevée par les grenadiers ; les Autrichiens furent culbutés, chassés de tous leurs postes, et abandonnèrent toute leur artillerie.

Lecourbe dirigea quelques compagnies sur Schwitz pour se relier avec le général Boivin, puis se rembarqua avec ses grenadiers.

Combats de Séerdorf et d'Attighausen. — Au même instant, les deux autres colonnes, parties des cantonnements de l'Unterwald, se dirigeaient sur la vallée d'Altdorf. La première, forte d'un ba-

taillon de la 76e et du 3e bataillon de la 38e, sous les ordres de l'adjudant-général Porson, débusqua les Autrichiens des montagnes de l'Uri-Rotstock et les poursuivit jusqu'à Séerdorf, dont ils firent sauter le pont.

La deuxième colonne (1), composée des 1er et 2e bataillons de la 38e, sous les ordres du chef de brigade Daumas, après avoir traversé les Alpes de Surennen et passé la Reuss à Attighausen, devait tourner Altdorf, et repousser l'ennemi dans le Schachen-Thal. Mais les Autrichiens avaient pris la précaution de faire sauter tous les ponts de la Reuss. Il fut dès lors impossible de passer la rivière, et le combat se continua sur les deux rives de la Reuss par des feux très nourris d'artillerie et de mousqueterie. La rivière séparant les combattants, nos braves de la 38e ne pouvaient faire usage de leur arme favorite, et le combat menaçait de rester indécis, lorsque Lecourbe arriva, vers 6 heures du soir, à la hauteur de Flüelen.

Combat d'Altdorf. — Les Autrichiens occupaient en forces ce village, ainsi que la Chapelle de Guillaume-Tell. Les grenadiers, débarqués sous la protection des feux de la flottille, furent aussitôt lancés à l'attaque de ces deux postes. Les Autrichiens se défendirent avec vigueur, mais ils durent céder à l'impétuosité de nos grenadiers (2), qui réussirent enfin à les déloger de toutes leurs positions des bords du lac, et les poursuivirent jusque dans Altdorf, où le général Simpschen essaya en vain de prolonger la résistance.

---

(1) Cette colonne fut réunie le 13 août à l'extrémité de la vallée d'Engelberg. Elle partit le 14 à 3 heures du matin.

(2) « Huit compagnies de grenadiers, comme celles que j'ai, décident bientôt d'une affaire. » Rapport du général Lecourbe.

C'est dans cette affaire que se distinguèrent et furent blessés, le capitaine de grenadiers Fournier, et les lieutenants Bonnaud, Bonoit, Renard et Génin, de la 38e demi-brigade. L'adjudant Hoto et le sergent-major Payos moururent des suites de leurs blessures. Le sergent Legay et le fourrier Robert se signalèrent particulièrement, dans cette circonstance, en s'élançant les premiers de la barque, et en chargeant l'ennemi avec la plus grande bravoure.

La prise d'Altdorf fit cesser le combat aux ponts de Séerdorf et d'Attighausen. Lecourbe rallia le détachement de Porson, et poursuivit les Autrichiens jusqu'à Ersfeld, où il bivouaqua. Daumas poursuivit ceux qui se retiraient par le Schachen-Thal, et prit position à Burglen avec le 2e bataillon ; le premier poussa, le lendemain, jusqu'à Spiringen.

15 août. — Colonnes de droite. — Prise du fort de Meyen. — La première colonne de droite, sous les ordres du général Loison, se composait de la 109e demi-brigade et de 4 compagnies de grenadiers des 38e, 76e et 109e demi-brigades ; elle se dirigea sur Wasen, dans la vallée de la Reuss, par le Gadmen-Thal. Après une marche très pénible, par des chemins couverts de neige et de glace, Loison n'arriva que le soir du 14 en face du fort de Meyen. Cet ouvrage, de forme hexagonale, revêtu et réparé, présentait un obstacle considérable et fermait entièrement la vallée, étant appuyé d'un côté au torrent de Meyen, de l'autre, à des rochers à pic. Il était défendu par quatre cents hommes et deux pièces de canon.

Il était très important que Loison s'emparât promptement de ce poste, afin de pénétrer dans la vallée de la Reuss, pour se relier à la 38e demi-brigade et seconder les attaques du général Gudin sur le Saint-Gothard, mais la nuit et la fatigue des

troupes l'obligèrent à remettre l'attaque au lendemain.

Le 15, au matin, toutes les troupes demandent à donner l'assaut ; les grenadiers de la 109e se présentent hardiment à l'entrée du seul sentier qui donne accès dans le fort, et bravent la fusillade et les coups de canon. Mais leurs attaques, partielles et mal combinées, ne réussissent pas. Loison fait alors avancer la réserve de grenadiers, commandée par le capitaine Stoffel, et composée d'une compagnie de la 38e et d'une compagnie de la 76e. Ce dernier effort est enfin couronné de succès ; nos braves grenadiers pénètrent dans le fort, mais après avoir fait de nombreuses pertes.

Parmi les plus braves on remarqua le chef de brigade Houpert, de la 109e, le chef de bataillon Duchet, et le capitaine de grenadiers Langlois, de la 38e. Le caporal Constant de la 38e, entra le premier dans le fort et fut fait sergent sur le champ de bataille.

Après la prise du fort, Loison continua aussitôt sa route sur Wasen, d'où il envoya un bataillon de la 109e à la rencontre de Lecourbe. Ce dernier, très inquiet sur le sort de ses deux colonnes de droite, s'était mis en marche aux premières lueurs du jour, et remontait la rive droite de la Reuss. Arrivé à Amsteig, à l'entrée du Madéran-Thal, il rencontra les Autrichiens solidement établis dans cette position. Les attaquer et les rejeter dans la vallée fut l'affaire d'un instant. Un bataillon de la 76e, sous les ordres du commandant Losivy, fut chargé de la poursuite.

Après avoir rallié le général Loison à Wasen, Lecourbe se porta à la rencontre du général Gudin, qui avait dû s'avancer par les cimes du Grimsel et de la Furca. Vers quatre heures du soir, on rencontra un poste autrichien au village de Göschenen ;

on l'attaqua sur le champ, et les Autrichiens, surpris, furent ramenés tambour battant jusqu'au Pont-du-Diable, où ils avaient élevé des retranchements.

Combat du Pont-du-Diable. — Le Pont-du-Diable était alors formé de deux arches, une grande et une petite, de 18 à 20 mètres d'élévation au-dessus du torrent (1). A quelque distance du pont la route traverse le Trou-d'Uri, étroit passage taillé dans le roc. Les retranchements élevés par l'ennemi s'appuyaient d'un côté à la Reuss, et de l'autre à des rochers à pic ; ils étaient, en outre, défendus par des chevaux de frise.

Dans l'impossibilité de tourner la position, le général Lecourbe lança ses grenadiers au pas de charge sur l'entrée du pont, dans l'espoir de refouler les Autrichiens et d'entrer pêle-mêle avec eux dans le Trou-d'Uri. Mais les grenadiers se trouvèrent tout-à-coup arrêtés par une large coupure, que l'ennemi avait pratiquée sur le pont même, et furent contraints de rétrograder sous le feu violent de la rive opposée.

16 août. — Cependant le pont fut réparé pendant la nuit, et le 16 au matin, les Français se disposaient à marcher en avant pour forcer le défilé, lorsque, à la grande satisfaction de Lecourbe et de ses troupes, on vit s'avancer, sur la rive droite, le général Gudin. Il arrivait exactement au rendez-vous.

Lecourbe fut si satisfait de son lieutenant qu'il l'embrassa à la tête de sa brigade. Cet accueil était, du reste, bien mérité.

Gudin avait eu à surmonter de grands obstacles.

---

(1) Il est actuellement d'une seule arche en plein cintre, de 4 mètres d'ouverture, de 5 mètres de largeur, et de 24 mètres d'élévation.

Il était parti, le 14, avec une colonne formée de la 87e demi-brigade, sous les ordres du chef de brigade Chossat, du 2e bataillon de la 25e légère, commandant Drouin, et du 2e bataillon du Léman. Il avait remonté la vallée de l'Aar et rencontré l'ennemi sur le Grimsel. Ce poste et les passages du Valais et de la Furca étaient occupés par plus de 2,000 Autrichiens, ayant de belles positions. Gudin ne se laissa pas arrêter un seul instant par les difficultés de l'entreprise, et attaqua l'ennemi à la baïonnette. Les Autrichiens furent chassés de leurs différents postes, et rejetés dans leurs camps d'Oberwald et de Göschenon. Les Français les y suivirent, et les attaquèrent dans cette nouvelle position, avec le même succès.

Gudin bivouaqua sur le Grimsel, et se remit en marche le lendemain, 15 août, dans la direction d'Urseren et du Saint-Gothard par la Furca. Mais les Autrichiens avaient évacué le Saint-Gothard et Urseren, dans la nuit, pour se retirer dans la vallée de Dissentis. Le 16, Gudin descendit dans la vallée de la Reuss, et c'est alors qu'il rejoignit, au Pont-du-Diable, les troupes de Lecourbe et de Loison.

16 août. — Combat de l'Ober-Alp. — Cependant quelques compagnies, envoyées à la poursuite des Autrichiens, rendirent compte qu'ils s'étaient ralliés sur le Crispalt, et qu'ils occupaient, près du lac d'Ober-Alp, des positions importantes, qui pouvaient leur donner la facilité de déboucher dans la vallée d'Urseren quand ils le voudraient.

Lecourbe reprit sa marche aussitôt. Il envoya un bataillon de la 67e occuper Airolo, et conduisit le reste de ses troupes à l'attaque des positions d'Ober-Alp.

Trois bataillons du régiment de Kerpen couvraient le chemin de Dissentis. Les hauteurs étaient couronnées de tirailleurs, et les pelotons étaient échelonnés

dans de très belles positions, de manière à protéger les débouchés de Chiamut et de San-Giacomo.

Le combat devint bientôt très meurtrier, car les Autrichiens, humiliés des défaites des jours précédents, avaient à cœur de les réparer. Ils se battirent avec acharnement, et soutinrent intrépidement plusieurs charges à la baïonnette. Les Français, encouragés par leurs succès récents, ne montrèrent pas moins d'intrépidité et de constance.

Enfin, Lecourbe, impatienté d'une résistance aussi prolongée, réunit sept compagnies de grenadiers, et se mit à leur tête, avec les généraux Gudin et Loison. Cette masse de grenadiers, à qui rien ne pouvait résister, ébranlèrent les premiers pelotons de Kerpen, et les repoussèrent en désordre sur ceux qui se trouvaient en arrière. Ce ne fut bientôt plus qu'une déroute. Les Français les poursuivirent l'épée dans les reins, de position en position, et finirent par les rejeter au fond de la vallée.

La poursuite se continua jusqu'à Tavetsch. Quelques débris seulement du régiment de Kerpen parvinrent à Dissentis. Il avait laissé sur le champ de bataille, 200 tués, 400 blessés et 1,000 prisonniers, dont 20 officiers (1).

Le sergent de grenadiers Brigaud, de la 38e demi-brigade, fut promu sous-lieutenant, sur le champ de bataille, pour sa belle conduite dans cette affaire.

Le sergent Constant, déjà signalé, la veille, à l'attaque du fort Moyen, se fit encore remarquer par sa bravoure. Lecourbe lui promit le grade de sous-lieutenant.

Les généraux Thurreau et Chabran n'avaient pas été moins heureux que Lecourbe. Thurreau s'était

(1) Rapport du général Lecourbe sur les combats des 27, 28 et 29 thermidor an VII.

rendu maître de toute la vallée du Rhône et de la Furca. Chabran, après avoir chassé les avant-postes de Jellachich, de la Haute-Sihl, avait complètement battu ce général à Notre-Dame-des-Ermites et l'avait poursuivi jusqu'à Rapperschwyl, sur la rive gauche du lac de Zurich.

Ainsi, le 16 août, trois jours après avoir commencé son mouvement, Lecourbe était maître du Saint-Gothard, de tout le cours de la Reuss, et se trouvait en mesure de rentrer dans les Grisons. Le principal résultat de cette glorieuse affaire fut encore l'effet moral qu'elle produisit sur les troupes de l'armée de Masséna, et sur les habitants de la Suisse, qui commencèrent à se persuader qu'il n'était pas impossible aux Français de sortir vainqueurs de la lutte dans laquelle ils étaient engagés. Le 18, les 1er et 2e bataillons de la 38e poussèrent une reconnaissance sur le col de Klausen, où ils attaquèrent et enlevèrent plusieurs postes autrichiens ; ils restèrent ensuite chargés de la garde du Schachen-Thal. Le 3e bataillon fut chargé d'occuper les postes de Wasen et de Stegs, et de garder l'entrée du Madéran-Thal.

VIII. — Opérations dans la vallée de Glaris.

La rapidité avec laquelle Lecourbe avait exécuté son mouvement n'avait pas permis à l'archiduc Charles d'envoyer du secours à son aile gauche ainsi écrasée ; mais ce prince, dont l'armée venait de s'accroître de 30,000 Russes, tenta lui-même, le 16 août, une attaque contre la gauche française. Cette entreprise échoua, ainsi qu'une tentative de Jellachich pour reconquérir les positions perdues dans le canton de Glaris. La possession de ce canton était indispensable à Masséna, qui méditait le passage de la Limmat et une attaque générale contre toutes les

positions de l'archiduc. Le général Molitor, qui venait de remplacer le général Boivin dans la division Lecourbe, reçut l'ordre de chasser les Autrichiens de tous les postes qu'ils occupaient dans la vallée supérieure de la Linth. Le général Soult, qui prit, à la même époque, le commandement de la division Chabran, fut chargé de seconder Molitor et de reprendre Uznach.

C'est dans la nuit du 27 au 28 août que Molitor reçut l'ordre de pénétrer immédiatement dans le canton de Glaris ; il ne put réunir que 12 compagnies de la 84e demi-brigade. C'est avec ces faibles ressources qu'il attaqua, le 28 au matin, les sommets du Pragel, défendus par des forces bien supérieures. Cette position fut emportée à la baïonnette, et les Autrichiens furent repoussés jusqu'au débouché du Klön-Thal. Ce débouché était couvert par le village de Nœstal, solidement défendu par les Autrichiens et des paysans armés. Avant d'attaquer cette position, Molitor voulut assurer sa droite. Le 29, au matin, laissant un bataillon devant Nœstal, il courut placer quatre compagnies en avant de Glaris, sur la grande route du Linth-Thal. Mais en retournant, pour diriger l'attaque de Nœstal, il trouva le passage intercepté par 1,500 paysans. S'étant fait jour, l'épée à la main, avec les dix hommes de son escorte, il regagna le Klön-Thal, où le bataillon de la 84e se trouvait engagé.

Les Suisses avaient suivi le général ; ils attaquèrent les Français en queue et jetèrent quelque désordre dans les rangs de ces derniers. Molitor, secondé par son aide de camp Fridolsheim, se met aussitôt à la tête d'une soixantaine de grenadiers et charge les assaillants à la baïonnette. En un instant, tout ce qui avait passé le torrent fut tué, noyé ou prisonnier.

Pendant ce temps, les quatre compagnies lais-

nées à Glaris avaient été attaquées par les Suisses et un bataillon du régiment de Kayser. Ces compagnies se firent jour à la baïonnette et rejoignirent Molitor au Klön-Thal.

Combat de Nœstal. — Le petit détachement de Molitor soutint jusqu'à la nuit un combat acharné contre trois bataillons du régiment de Bender, le bataillon de Kayser et plusieurs milliers de Suisses. Le général profita de la nuit pour entasser, sur le front de sa position, d'énormes quartiers de roc destinés à repousser l'assaut, dans le cas où les munitions viendraient à manquer.

Le lendemain, au point du jour, l'attaque recommença, mais les Autrichiens, trop confiants dans leur grande supériorité numérique, attaquèrent avec si peu de méthode et d'ensemble qu'il ne fut pas difficile de les repousser.

Après avoir été repoussés dans trois ou quatre attaques partielles, les Autrichiens se décidèrent enfin à donner l'assaut sur tous les points à la fois. Le feu terrible des Français ne les arrêtant pas, Molitor donna l'ordre de faire rouler sur eux les rochers préparés pendant la nuit. Ce dernier argument arrêta leur élan, et les fit rétrograder en désordre. Profitant habilement de ce premier moment de surprise, les Français se précipitèrent à bas des rochers, chargèrent les Autrichiens, les culbutèrent et s'emparèrent de Nœstal. Ce brillant fait d'armes valut au général Molitor la possession de la vallée de Glaris.

Dans la soirée même du 30 août, il fit sa jonction avec le général Soult, au-delà de Nafels. Le 31, il établit ses avant-postes à Engi, à Matt et à Elm, dans la vallée de Sernft. Le 30, les deux premiers bataillons de la 38e avaient fait une démonstration sur le col de Klausen pour essayer de dégager Molitor.

Le 31, ils pénétrèrent dans le Linthal et arrivèrent le 1er septembre à Schwanden, où ils se joignirent aux troupes de Molitor.

A la même date, les deux autres brigades de Lecourbe s'établissaient dans les positions conquises. Au Saint-Gothard, Gudin appuyait sa droite au Tessin et sa gauche au lac d'Ober-Alp. Un bataillon de la 67e couvrait les avenues de la Furca; les deux autres bataillons de la même demi-brigade garnissaient les hauteurs en arrière d'Airolo. Le 1er bataillon de la 109e occupait les postes du lac d'Ober-Alp, appuyant sa gauche au Crispalt et reliant sa droite à la gauche de la 67e. Le 2e bataillon de la 109e était à Göschenen. Le quartier général était à l'hospice du Saint-Gothard.

Le général Loison se tenait dans la vallée de la Reuss, prêt à se porter au secours de Gudin. La 76e était à Altdorf et dans le Schachen-Thal. Les deux premiers bataillons de la 38e revinrent du Linthal, le 3 septembre, et s'établirent dans les positions de Unter-Schachen, du camp de Sainte-Anne, et de Spiringen. Quelques jours plus tard, le 3e bataillon vint relever, dans le Schachen-Thal, les deux premiers bataillons qui furent envoyés au camp d'Amsteig. L'effectif des brigades Gudin et Loison était alors d'environ 8,500 hommes présents.

IX. — Défense du Saint-Gothard et de la vallée de la Reuss contre l'armée de Souvarow

Les premiers jours de septembre se passèrent de part et d'autre en préparatifs d'attaque.

Les chefs de la coalition préparaient la réalisation d'un plan qui allait faire de la Suisse le théâtre d'événements à jamais mémorables. D'après ce plan, l'archiduc Charles prendrait l'offensive à la tête de

l'armée du Rhin, tandis que Korsakow et Hotze (1) resteraient derrière la Limmat. Le maréchal Souvarow, débarrassé de l'armée française d'Italie, qu'il venait de battre à Novi, devait passer en Suisse par le Saint-Gothard, pendant que deux lieutenants d'Hotze, Linken et Jellachich, pénétreraient dans le canton de Glaris et jusqu'à Schwitz, afin de faciliter la jonction des deux armées. Le colonel Strauch, qui surveillait la division Thurreau dans le Haut-

---

(1) Depuis les combats des 30 et 31 août, le général Hotze appuyait sa droite à Rapperschwyl, sa gauche au Rhin antérieur, d'où il communiquait par une chaîne de postes avec le général Strauch, dont la brigade cantonnait vers les sources du Tessin. L'armée russe de Korsakow avait la plus grande partie de son corps de bataille en avant de Zurich, entre cette ville et la Shil ; 5,000 hommes en avaient été détachés pour se réunir à Hotze vers les bords de la Linth. Le général Durasow, avec 8 bataillons et 10 escadrons, campait entre Kloster-Veiningen et Vürenlos; le général Markow, avec 3 bataillons, était près de Kloster-Fahr, sur la rive droite de la Limmat, en face Dietikon. Le corps de Condé et une division bavaroise étaient en marche sur Schaffhouse.

Les forces de l'armée française étaient d'environ 80,000 hommes, y compris 5 à 6,000 hommes de troupes helvétiques. Elle occupait les positions suivantes :

1re	division	(Thurreau),	9,462	hommes,	Haut-Valais;
2e	—	(Lecourbe),	11,700	—	s'étendait depuis le Saint-Gothard jusqu'à Glaris;
3e	—	(Soult),	12,600	—	tenait le pays entre Glaris et Adlischwyl, couvrant par son centre la rive gauche de la Linth;
4e	—	(Mortier),	4,000	—	gardait le mont Utli et s'étendait depuis Adlischwyl jusqu'à Altstädten;
5e	—	(Lorge),	8,000	—	couvrait la rive gauche de la Limmat entre Altstädten et Baden;
6e	—	(Ménard),	8,500	—	depuis Baden jusqu'à l'embouchure de l'Aar ;
7e	—	(Klein),	3,700	—	dans le Frickthal;
8e	—	(Chabran),	9,310	—	concentrée à Bâle;
Divon de l'Intérieur (Boutcheiz),			2,500	—	

Valais, couvrirait la marche de Souvarow. Une brigade autrichienne marcherait de Dissentis, par le Crispalt et le Madéran-Thal, dans la vallée de la Reuss, à Amsteig. La jonction une fois opérée, l'armée austro-russe de Suisse devait s'élever à plus de 80,000 hommes.

On remarquera que les forces dont disposait l'archiduc formaient une armée distincte. Ce prince ne voulait pas recevoir d'ordres de Souvarow, qui, de son côté, se considérait comme le véritable généralissime des Alliés. Le corps d'Hotze était d'environ 25,000 hommes. L'armée de Korsakow en comptait 30,000 ; Souvarow devait en amener autant d'Italie.

Le maréchal Souvarow était connu par ses campagnes contre les Turcs et par ses cruautés en Pologne. Il avait une grande vigueur de caractère, une bizarrerie affectée et poussée jusqu'à la folie, mais aucun génie de combinaison. C'était un petit homme à cheveux gris, presque toujours méconnaissable, parce qu'il était vêtu comme un simple sous-officier. Son armée lui ressemblait ; elle avait une bravoure qui tenait du fanatisme, mais aucune instruction (1).

Souvarow arriva à Taverne le 4 septembre. Son armée n'était en réalité que de 16,000 hommes, formés en quatre divisions, sous les ordres des généraux Derfelden, Schweikoski, Forster et Rosenberg. L'organisation de ses convois lui fit perdre quinze jours.

Le 21 septembre, la division de Rosenberg, qui était forte de 6,000 hommes, remonta la vallée du Tessin jusqu'à Biasca, et s'engagea dans la vallée de Blegno. Ce corps avait pour mission de gagner Dissentis par Sainte-Marie et le Lukmanier, pour se porter ensuite, par l'Ober-Alp, sur les revers de la

(1) Thiers.

posit[illegible] [illegible] [illegible] mouvement éta[illegible] [illegible] [illegible] marche [illegible] détachement [illegible] général [illegible] envoyé [illegible] Dissentis [illegible] [illegible] Madera[illegible]-Thal [illegible] Souvarov arriva [illegible] [illegible] forces [illegible] Bellinzona. [illegible] [illegible] brigad[illegible] [illegible] la vallée [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] avant-garde russe sous [illegible] [illegible] [illegible] kilomètres de avant-postes [illegible] [illegible] pour donner [illegible] [illegible] exécuter son grand mouvement [illegible]

[illegible] russe [illegible] rapprochait [illegible] [illegible] général Masséna [illegible] secours [illegible] [illegible] [illegible] sur toute la ligne. [illegible] Masséna passe [illegible] Bellinzona [illegible] Korsakov. [illegible] Dissentis [illegible] attaque [illegible] 25 septembre [illegible] avant le 25 [illegible] pour que les mouvements [illegible] [illegible] [illegible] premier bataillon de la 38e avaient [illegible] poste [illegible] [illegible] 2e bataillon [illegible] compagnie [illegible] [illegible] compagnie [illegible] garde [illegible] quatre autres compagnies [illegible] Ursern [illegible] [illegible] Madera[illegible]-Thal. [illegible] compagnies [illegible] demi-brigade [illegible] avaient été [illegible] disposition [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] lignes [illegible]

JEAN BAPTISTE BERGOUNHE
Colonel du 36e de ligne de 1844 à 1846

se dirigeait sur Come et le Splügen. Toutefois, si le mouvement général de l'armée eût été avancé d'un jour, Rosenberg aurait rencontré Lecourbe sur sa route et il aurait été battu avant que Souvarow ait eu le temps de forcer le Saint-Gothard. Il arriva, au contraire, que la division Lecourbe fut surprise.

24 septembre. — Combat du Saint-Gothard. — Le 24 septembre, le passage de l'Ober-Alp n'était défendu que par un bataillon de la 109e, et Gudin n'avait pour défendre le Saint-Gothard que les deux bataillons de la 67e et un bataillon de grenadiers que Lecourbe venait de lui envoyer pour le renforcer, en prévision de la marche du gros de la division sur Dissentis. Ces trois derniers bataillons n'avaient pas 2,000 hommes présents sous les armes.

Ce même jour, à 3 heures du matin, les colonnes d'attaque de Souvarow se mettent en marche. La colonne de droite, formée de l'avant-garde de Bagration et de Schweikoski, s'avance sur Madrano et Valle ; celle de gauche, formée de trois bataillons autrichiens et russes, longe le pied des hauteurs de la rive droite ; celle du centre, composée de la division Förster et de deux bataillons autrichiens, s'avance sur Airolo par la grande route.

A 2 heures du soir, l'avant-garde de Bagration rencontre les avant-postes de la 67e demi-brigade en avant d'Airolo ; ceux-ci, après une faible résistance, se replient sur le village de Bosco, où, postés derrière les rochers, ils ouvrent un feu très vif sur les assaillants. Dans l'intervalle, la colonne de Bagration escalade les hauteurs et tourne la gauche des Français. La 67e prend une nouvelle position dans l'étroite gorge du val Tremola, à cheval sur le torrent et le chemin muletier.

Cette seconde position est alors attaquée de front par le gros des divisions Schweikoski et Förster

s'avançant par le chemin muletier ; les Français résistent avec vigueur ; cachés derrière les rochers et profitant des plis du terrain, ils dirigent sur la colonne d'attaque un feu bien nourri, et quand, débordés sur la gauche par les troupes de Bagration et de Baranwski, ils doivent se replier, ils se retirent pas à pas, gagnent de position en position la crête du Gothard, où ils trouvent le restant de la 67e et le bataillon de grenadiers fortement établis en avant de l'hospice.

Les soldats de Förster et de Schweikoski, dans l'impossibilité de tourner cette nouvelle position, s'élancent bravement à l'assaut. Les Français, installés derrière des blocs de rochers, dirigent sur eux une fusillade meurtrière. Repoussés une première fois avec de grandes pertes, les Russes reviennent à la charge. Cette seconde tentative échoue, et leur coûte plus de monde que la précédente ; déjà 1,200 Russes sont hors de combat.

« Souvarow (1) assiste en apparence impassible à ces efforts, et cependant la journée s'avance ; il est 4 heures. On est sans nouvelles de Rosenberg, et les soldats de Bagration n'ont pas encore escaladé les sommets rocheux du Gothard. Souvarow donne alors l'ordre de déloger à tout prix les Français de leur position. Mais au moment même où se produit cette troisième attaque, le prince Bagration paraît sur la cime neigeuse, sur le flanc gauche de l'ennemi. Surpris par cette manœuvre, les Français abandonnent aux Russes la crête du Gothard et se replient sur Hospenthal. En vain essaient-ils de se cramponner au flanc de la montagne ; les troupes russes ayant reformé leurs rangs sur la crête du Gothard,

(1) *Revue militaire de l'Etranger*, n° 627, 30 juillet 1885, d'après la narration officielle russe du colonel Milioutine.

descendent sur eux et les forcent à chercher un refuge dans le village. Gudin veut entamer une nouvelle lutte avec un bataillon de la 109e, venu de Göschenen, lorsqu'il apprend que sa ligne de retraite est menacée par une colonne russe débouchant de l'Ober-Alp. C'étaient les troupes de Rosenberg. Parties au point du jour de Tavetsch, elles avaient remonté la vallée du Rhin jusqu'au pied du Crispalt ; les Cosaques ayant pris contact avec les postes avancés français, la colonne s'était déployée : l'avant-garde de Miloradowitch gravissant, avec les Cosaques, les hauteurs à gauche ; le général Rehbinder, et deux régiments, continuant à s'avancer par la route ; le régiment de Mansourow, détaché sur la droite, et escaladant les escarpements du Crispalt, pour tourner l'aile gauche des Français ; un régiment restant en réserve pour garder le convoi. Les avant-postes, devant ces forces considérables, avaient regagné la crête, et fusillé de là les assaillants : délogés par une charge à la baïonnette, les Français prirent ensuite position sur les deux rives du lac d'Ober-Alp. »

Attaqué sur sa gauche par Mansourow, de front par Rehbinder, s'avançant sur la route au nord du lac, à l'aile droite par Miloradowitch, le 1er bataillon de la 109e lutte énergiquement, en dépit de son infériorité, jusqu'au moment où il est tourné sur sa droite ; il se retire alors vivement sur Urseren, où il trouve le 1er bataillon de la 38e, arrivant en toute hâte d'Amsteig, et conduit par le commandant Juillet. Ce bataillon était envoyé par Loison au secours de Gudin. Les Français se reforment en avant du village, au pied d'une hauteur, pendant que les Russes se rassemblent eux-mêmes sur un contrefort de la montagne.

« Un brouillard épais étant descendu avec la nuit sur la vallée, les Russes en profitent pour dégringoler les pentes abruptes qui les séparent d'Urseren, et

[illegible] à l'improviste sur les Français. Ceux-ci [illegible] de faire bonne contenance, mais, se voyant [illegible] enveloppés, ils battent en retraite, laissant [illegible] 180 morts et 3 pièces d'artillerie, et les [illegible] accumulées dans Urseren, en vue de l'opération projetée sur Dissentis : 370,000 cartouches et [illegible] de vivres pour toute la division Lecourbe (1). Il était plus de 7 heures du soir ; la nuit noire était [illegible]. Les Russes s'installèrent dans les positions [illegible] pendant que les Français se retiraient par la rive gauche de la Reuss. »

« Le général Gudin était, à la même heure, ramené dans Hospenthal par les troupes de Souvarow qui y pénétrèrent à sa suite, et il devait à son tour abandonner ses positions. La retraite par le Pont-du-Diable lui étant interdite, il se dirigea, avec toutes ses troupes, sur Réalp, où il arriva à deux heures du matin. »

Le lendemain, il prit position sur les sommets de la Furca et du Grimsel avec les débris de la 67e, les deux bataillons de la 109e et le premier bataillon de la 38e, gardant ainsi la tête des vallées de la Reuss et de l'Aar, et se réservant la possibilité de reprendre le Saint-Gothard aussitôt que l'ennemi s'en éloignerait. Celui-ci le fit suivre par trois bataillons.

La nouvelle de l'attaque des positions de Gudin par les Russes surprit Lecourbe à Altdorf. Ignorant les dispositions prises par les Russes, et pensant qu'on se contenterait de l'attaquer par la route, il se mit en mouvement, dans la journée du 24, pour soutenir Gudin. Il n'avait emmené avec lui que ce

---

(1) Lecourbe écrivait à Masséna, le 27 septembre, du bivouac du Pont-de-Sèerdorf, 10 heures du soir : « Je n'ai plus de subsistances, ni à Lucerne, ni ici ; la plus grande partie de ce que j'avais a été prise à Urseren. »

qu'il avait pu réunir en toute hâte de la 76e demi-brigade, et le 2e bataillon de la 38e qui était encore au camp d'Amsteig.

25 septembre. — Défense du Pont-du-Diable et combat d'Amsteig. — Après avoir marché une partie de la nuit, il arriva dans la matinée du 25 septembre au Pont-du-Diable et au Trou-d'Uri, que le général Loison gardait avec quelques compagnies de la 76e. Il avait l'intention d'attaquer les Russes, dont il croyait que l'avant-garde seulement occupait Urseren, lorsqu'il fut lui-même attaqué vers 7 heures. Repoussés à l'entrée du défilé, les Russes escaladent les hauteurs sur les deux rives et prennent à revers les défenseurs du pont. Ceux-ci se hâtent de faire sauter la petite arche du pont, et malheureusement ferment toute retraite aux défenseurs du Trou-d'Uri. Ces derniers, se voyant acculés au précipice, jettent à l'eau la pièce d'artillerie qui battait le défilé, et cherchent à se sauver en franchissant la Reuss. Lecourbe charge les Russes qui descendent des hauteurs et menacent de lui couper la retraite. Ils tiennent déjà la partie de la route qui passe sur la rive droite.

En cet instant, le général apprend que l'ennemi a débouché par le Madéran-Thal, et qu'il s'est emparé d'Amsteig. Sans perdre un instant, Lecourbe, laissant à Loison le soin d'arrêter les Russes avec le 2e bataillon de la 38e, prend avec lui le bataillon de la 76e et ses grenadiers, escalade les hauteurs de la rive gauche pour redescendre sur Göschenen et Wasen, et se porte, au pas de course, sur Amsteig. Il arrive à propos pour empêcher la rupture complète du pont, déjà à moitié coupé.

La 2e compagnie du 3e bataillon de la 38e, sous les ordres du lieutenant Perruchot et du sous-lieutenant Gautrot, se trouvait seule dans le Madéran-Thal

pour arrêter les 4,000 Autrichiens que conduisait le général Auffemberg. Pendant quatre heures elle arrêta dans ce défilé la colonne ennemie, se repliant de position en position, et ne battant en retraite que lorsqu'elle se voyait sur le point d'être enveloppée. Les compagnies du même bataillon, laissées en réserve à Altdorf, étaient accourues à son aide, et disputaient à Auffemberg la possession du village quand Lecourbe arriva.

Le bataillon de la 76e s'élance au pas de charge sur les poutres du pont et sous le feu de plus de 2,000 hommes. Les Autrichiens, surpris par l'arrivée de ce nouvel adversaire, abandonnent le village, mais ils résistent vigoureusement à l'entrée du Madéran-Thal et parviennent à s'y maintenir, grâce au danger qui menace Lecourbe. Ils laissent néanmoins plus de 200 prisonniers entre les mains des Français.

Sa communication avec Altdorf rétablie, Lecourbe s'empressa de faire évacuer toute son artillerie, pendant que le 2e bataillon de la 38e, dirigé par le chef de brigade Daumas et le commandant Simon, tenait tête aux troupes de Souvarow, et rétrogradait de position en position en faisant sauter tous les ponceaux jusqu'à Amsteig, où il se battit jusqu'à dix heures du soir.

Lecourbe jugea prudent de concentrer tout ce qu'il put rallier de ses forces afin de retenir Souvarow dans la vallée de la Reuss, et l'empêcher de pénétrer, par Engelberg, sur Stanz, et de tourner ainsi le flanc droit de Masséna.

Il pressa Gudin de lui renvoyer le 1er bataillon de la 38e et un bataillon de la 109e, ce que celui-ci s'empressa de faire, ne gardant, sur ses positions du Grimsel, que les deux bataillons de la 67e et ses grenadiers.

27 septembre. — Combats d'Ersfeld et d'Alt-

dorf. — Le 26, au matin, les Russes attaquèrent vigoureusement les avant-postes d'Amsteig, et refoulèrent devant eux les trois faibles bataillons que les Français purent leur opposer. Pendant que Loison passait la Reuss aux ponts d'Attinghausen et d'Ersfeld, et les détruisait derrière lui, Lecourbe prenait position avec une réserve de 800 hommes, sur les revers des Alpes de Surenen, en arrière du pont de Séerdorf, qu'il garda pour se réserver la faculté de reprendre l'offensive. Les revers de ces trois journées n'avaient pas abattu son ardeur. Les nouvelles qu'il reçut ce jour-là lui firent immédiatement entrevoir la possibilité de reprendre l'offensive, et le moyen de tirer parti de la situation embarrassante dans laquelle allait se trouver le maréchal Souvarow. Il donna l'ordre à Gudin de placer 2 bataillons de la 109e à Gutnen et à Meyringen, et dirigea Loison, avec les deux premiers bataillons de la 38e, sur Engelberg. Trois compagnies de grenadiers furent détachées au col de Brünig, et deux compagnies du 2e bataillon de la 38e furent envoyées dans le Mutten-Thal, pour couvrir les derrières du général Molitor, qui occupait toujours la vallée de Glaris, et allait se trouver dans une position critique entre les Russes et les Autrichiens. Quatre autres compagnies, dont trois du 3e bataillon de la 38e, sous les ordres de l'adjudant-major Vautrin, furent envoyées à Schwitz, pour couvrir ce point, qui pouvait être découvert.

Il engagea en même temps Masséna à se rabattre sur sa droite, pour écraser Souvarow, et à lui envoyer quelques renforts. Tandis que les mouvements qu'il avait prescrits s'exécutaient, Lecourbe apprit, dans la journée du 27 septembre, que les Russes étaient parvenus à faire établir une solive sur les traverses du pont d'Ersfeld, et commençaient à passer la Reuss avec trois bataillons. Pour faire diversion à cette en-

La nouvelle était vraie. Le 25 septembre, les Français avaient passé la Limmat au coude de Diétikon et chassé les Russes des collines qui séparent cette rivière de la Glatt. Les positions de Zurich et de la Linth furent attaquées avec le même succès. Les Russes se défendirent vaillamment à Zurich, mais l'opiniâtreté de la résistance rendit la défaite complète. Les Autrichiens, qui formaient la gauche de l'armée des Alliés, furent coupés des Russes par la division Soult. Le général Hotze fut tué dès le commencement de la journée. Les Français, maitres de la position de Zurich, des deux rives du Lac, et du cours de la Glatt, poursuivirent, dans les deux directions de Saint-Gall et de Schaffhouse, les Russes et les Autrichiens séparés qui, ne pouvant se rallier, ni prendre de bonnes positions sur la Thur, furent contraints de passer le Rhin et de mettre entre eux le lac de Constance.

Attaque combinée des colonnes de Jellachich et de Linken contre Molitor. — Dans le canton de Glaris, le succès des Français fut tout aussi éclatant. Le général Molitor avait reçu de Masséna l'ordre de menacer Wesen à l'extrémité occidentale du lac de Walenstadt, afin de faciliter au général Soult le passage de la Linth. Au moment où il se disposait à faire ce mouvement dans la matinée du 25, il fut informé que le général Jellachich, parti le 22 de Sargans et Ragaz, avec trois régiments, s'avançait par Kerenzen et Mollis, ainsi que par les défilés qui s'ouvrent sur Nœstal et Glaris.

Cette attaque de Jellachich était combinée, comme

---

trois poutres l'abîme du Pont-du-Diable. Ils ont perdu beaucoup de monde par cette manière peu commode de franchir les précipices. On peut bien juger par là qu'ils n'ont pas pu amener avec eux beaucoup de vivres, excepté quelques bœufs. »

nous l'avons déjà fait remarquer, avec la marche de Linken, qui, partant d'Elm avec 3,000 hommes, devait déboucher en deux colonnes, l'une par le col de Panix et Engi, l'autre, par le Pantenbrück et le Linthal. Les deux colonnes devaient se réunir à Schwanden, et rejoindre, à Glaris, le corps de Jellachich et l'armée de Souvarow.

Molitor n'avait à opposer à Jellachich que les trois bataillons de la 78e demi-brigade, avec lesquels il fit cependant se maintenir et repousser les attaques de son adversaire. Les Français, placés dans des ouvrages construits en arrière des ponts de Netels et Nestal, résistèrent aux charges réitérées des Autrichiens et la nuit mit suspendre le combat. Les Autrichiens harcelèrent à portée de fusil les retranchements français.

Le même jour 25 septembre, Linken obtenait un succès inespéré à Schwanden. Ce général n'avait trouvé devant lui que douze compagnies de la 78e demi-brigade détachées par Loison, dans la journée du 22, pour garder le Linthal pendant la diversion de Molitor vers Mseen. Ces douze compagnies rencontrèrent la colonne de droite de Linken à Elm. Après un combat des plus vifs, elles durent céder à la supériorité du nombre, et se retirèrent sur Schwanden; elles y trouvèrent la colonne de gauche autrichienne. Entourées de toutes parts par des forces infiniment supérieures, ces compagnies se défendirent avec valeur pendant une demi-journée jusqu'au moment où l'épuisement complet de leurs munitions les obligea à se rendre.

Molitor se trouvait pris entre Jellachich et Linken. Il semblait impossible qu'il pût éviter d'être écrasé par les forces réunies contre lui ; mais Molitor était du nombre de ces guerriers dont l'intrépidité réfléchie calcule tous les moyens de résis-

tance, et que l'imminence du danger n'aveugle point sur les ressources qui peuvent leur rester encore. Placé par Masséna dans un poste difficile, il voulut et sut répondre à la confiance de son illustre chef. Au lieu de songer à la retraite, il ne pensa qu'à tirer le meilleur parti de sa position pour empêcher la réunion des troupes de Jellachich et de Linken.

26 septembre. — Défaite de Jellachich. — Le 26 septembre, il laissa un de ses bataillons à Mittlodi, en avant de Glaris, pour attendre et arrêter Linken, pendant qu'il repousserait Jellachich. Il espérait que le général Soult, poursuivant ses succès de la veille, chasserait de Wesen les débris de l'armée d'Hotze, et lui prêterait son concours en inquiétant la droite de son adversaire. Sa prévision se réalisa. Les troupes de Soult s'emparèrent de Wesen dans la matinée, et s'étendirent vers la droite de Jellachich. Ce général, averti, par les fuyards de Wesen, des succès de Soult et de la mort d'Hotze, vivement attaqué de front par Molitor, commença à craindre pour sa retraite; après une faible résistance, il se hâta de repasser les montagnes pour regagner Wallenstadt, laissant entre les mains des Français plus de 600 prisonniers.

27, 28 et 29 septembre. — Combats de Mittlodi et de Glaris. — A peine Jellachich avait-il commencé son mouvement rétrograde, que Molitor fut prévenu que le bataillon laissé à Mittlodi était vivement attaqué par les troupes de Linken. Laissant un bataillon à la poursuite de Jellachich, le général courut, avec celui qui lui restait, soutenir celui qui combattait à Mittlodi. Dans l'espoir de tromper l'ennemi sur la force de sa colonne, il prit immédiatement l'offensive, mais il dut s'en tenir

pour ce jour-là à empêcher l'ennemi de dépasser Glaris (1).

Le lendemain, 28 septembre, les Autrichiens ne tardèrent pas à s'apercevoir du petit nombre de leurs adversaires ; ils attaquèrent avec beaucoup de vigueur, mais tous leurs efforts furent rendus inutiles par la résistance héroïque des deux bataillons de la 84e, et la nuit revint sans que Linken ait fait aucun progrès.

Molitor, encouragé par ce succès et par l'arrivée de deux bataillons de la 44e, envoyés à son secours par le général Soult, se réjouissait déjà dans l'espoir d'obtenir, le lendemain, sur Linken, le même succès qu'il avait eu la veille sur Jellachich, lorsqu'il reçut la nouvelle accablante que le maréchal Souvarow se dirigeait sur lui, et allait déboucher par le Klön-Thal. La position était bien critique, car ce n'était plus seulement contre un ennemi trois fois plus nombreux qu'il s'agissait de lutter, c'était contre toute une armée, et une armée qui venait de conquérir l'Italie. Néanmoins le général Molitor ne se montra pas plus découragé que deux jours auparavant. Comprenant que Glaris était le point de rendez-vous donné par Souvarow aux généraux Linken et Jellachich, il donna l'ordre au bataillon de la 84e, qui tenait toujours le débouché du Klön-Thal, à Nœstal, de se défendre à outrance pour lui laisser le temps de chasser Linken du Linthal. Pour avoir une idée de la position du petit détachement de Molitor, il suffit de remarquer que Linken, avec ses 8,000 hommes, ne se trouvait qu'à deux lieues de l'avant-garde de l'armée de Souvarow, et n'avait devant lui, pour lui fermer la route, que 2,500 Français (2).

---

(1) Molitor ignorait encore la marche de Souvarow par le Saint-Gothard et les résultats de la lutte.

(2) Molitor reçut ce jour-là un renfort composé du 1er bataillon de la 25e légère.

Le 29, à la pointe du jour, et au signal d'un coup de canon, les petites colonnes que Molitor avait disposées pendant la nuit (1), pour attaquer la ligne des Autrichiens, commencèrent leur mouvement. La première ligne de l'ennemi fut d'abord culbutée ; la seconde ligne vint à son secours, mais ne parvint pas à arrêter la marche impétueuse des colonnes françaises. Tous les soldats de Molitor connaissaient l'approche de Souvarow et avaient juré de vaincre. Tous les efforts des Autrichiens se brisèrent contre cette bravoure indomptable qui les arrêtait depuis deux jours.

Bientôt Linken s'aperçoit que ses ailes sont débordées et que son centre faiblit ; il donne l'ordre de la retraite. Les Français s'élancent au pas de charge avec le plus grand ordre, et ne donnent pas à l'ennemi le temps de se reconnaître. Les Autrichiens sont culbutés et poursuivis, la baïonnette dans les reins, jusque dans la vallée d'Engi.

Ce succès rendait impossible la jonction des Russes et des Autrichiens dans la vallée de Glaris. Molitor laissa les deux bataillons de la 44e dans la vallée d'Engi, pour accélérer la retraite de Linken, et revint en toute hâte à Nœstal, où le 2e bataillon de la 84e luttait depuis la veille contre le régiment de Korpon, qui formait l'avant-garde de l'armée de Souvarow. Les plus grands efforts restaient encore à faire.

XI. — Marche de l'armée de Souvarow sur Glaris.

27 et 28 septembre. — La résistance de Le-

(1) Molitor avait réuni les officiers de ses quatre bataillons sur un point d'où l'on dominait toutes les positions de l'ennemi ; il leur avait expliqué, le plus clairement possible, le plan d'attaque pour le lendemain et la part que chacun d'eux devait y prendre.

courbe sur la rive gauche de la Reuss, et la nouvelle de la défaite des Alliés à Zurich, avaient déterminé le maréchal Souvarow à quitter précipitamment la vallée de la Reuss pour se jeter dans le Schachen-Thal, dans l'espoir de rallier les débris des corps d'Hotze et de Korsakow. Il envoya l'ordre à Linken et à Jellachich de venir le rejoindre, ou de tenir ferme *comme des murailles* en attendant son arrivée (1). Il suivit le sentier qui conduit par le col de Kinzig dans le Mutten-Thal, passage abominable où il ne pouvait passer qu'un homme de front. L'armée mit deux jours à faire ce trajet de quelques lieues. Le premier homme était déjà à Muotta que le dernier n'avait pas encore quitté Altdorf. Les précipices étaient couverts d'équipages, de chevaux et de soldats mourant de faim ou de fatigue.

Souvarow croyait toujours que les généraux Jellachich et Linken tiendraient leurs promesses, et il espérait même les trouver dans le Mutten-Thal, mais il ne trouva, à son arrivée à Muotta (2), le 28 septembre, que la certitude du désastre de Zurich, et la route de Schwitz barrée par la division Mortier. Sa position était effrayante, car il semblait aussi impossible de revenir sur ses pas que de s'aventurer du côté de Schwitz, avec une armée épuisée de fatigue et de besoins, dénuée d'artillerie et de munitions, ayant le vainqueur entre lui et l'armée qu'il cherchait à join-

(1) Un ordre intercepté portait cette injonction laconique : « MM. les « feld-maréchaux lieutenants Hotze, Linken, Jellachich, Korsakow, je « vous rends responsables sur vos têtes d'un pas de plus que vous « ferez en arrière. Je marche pour réparer vos fautes. Je suis à « Schwitz. »

(2) L'une des deux compagnies de la 38e envoyées par Lecourbe dans le Mutten-Thal, dans la soirée du 26 septembre, la 7e compagnie du 2e bataillon, fut surprise par l'arrivée imprévue de l'avant-garde russe à Muotta, et obligée de mettre bas les armes, le 18 septembre, après une vive résistance.

dre. Il ne lui restait qu'un parti à prendre, c'était d'aller, par le chemin le plus court, vers Glaris, d'y rallier les détachements autrichiens qui s'y étaient donné rendez-vous, et de gagner ensuite les Grisons.

Mais le vieux maréchal ne pouvait se faire à l'idée qu'il allait perdre son prestige d'invincibilité ; son caractère altier s'irritait d'être contraint à une retraite aussi désastreuse par la faute de ses lieutenants. Il songea pendant quelque temps à pousser sur Schwitz, et à s'ouvrir un chemin de vive force sur Zurich, mais il reconnut bientôt qu'il n'était plus temps de recourir à ce moyen désespéré. En effet, le général Masséna s'était empressé, dès qu'il avait été prévenu de l'entrée des Russes à Altdorf, de diriger sur Schwitz la division Mortier, et de faire occuper Wesen par la totalité de la division Soult. Le général en chef se trouvait lui-même à Schwitz.

Les Russes étaient si harassés du pénible passage de la montagne qu'il fallut les laisser reposer le 29.

30 septembre. — Le 30, l'armée de Souvarow commença à gravir le Pragel et à déboucher dans le Klön-Thal, où son avant-garde, formée de la division d'Auffemberg, se trouvait depuis la veille ; la division Rosemberg resta seule à Muotta pour observer l'entrée de la vallée et protéger la retraite. Persuadé qu'en exécution des dispositions qu'il avait ordonnées, les généraux Jellachich et Linken étaient réunis à Glaris, Souvarow supposait que la petite troupe de Molitor était, par suite, environnée de toutes parts, et il envoya un officier pour lui enjoindre de se rendre à discrétion.

Molitor fit répondre au maréchal que le rendez-vous avec les généraux autrichiens était manqué, parce que ceux-ci venaient d'être battus et rejetés dans les Grisons, que l'armée française, après avoir pris Zurich, était en marche contre lui, Souvarow,

et qu'enfin il le sommait lui-même de songer à se rendre.

Ces étranges nouvelles et cette audacieuse sommation surprirent Souvarow, mais son impatience et sa colère s'en accrurent, et il s'empressa de faire attaquer les troupes de Molitor. Il avait hâte d'arriver à Glaris, car il n'abandonnait pas encore l'espoir de rallier les débris des corps autrichiens, et de ramener la victoire sous les drapeaux des Alliés.

Molitor n'avait que trois bataillons, présentant une force totale de douze à quinze cents hommes, à opposer à une masse de 15,000 Russes. Pendant toute la journée du 30 il résista énergiquement aux deux divisions Bagration et Auffemberg, mais, désespérant de voir arriver des renforts, et menacé d'être enveloppé, il prit le parti, à l'entrée de la nuit, de se retirer sur la Linth, pour couvrir les ponts de Nafels et de Mollis. Un bataillon et trois pièces d'artillerie passèrent sur la rive droite de la rivière par le pont de Nœstal et se replièrent sur Mollis, pendant que les deux autres bataillons restaient sur la rive gauche, et battaient en retraite par échelons, sous la protection des feux de trois canons. Le pont de Nœstal fut brûlé.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que Molitor parvint à organiser la retraite, car Français et Russes étaient pêle-mêle, et on ne se battait plus qu'à la baïonnette. Les Français s'établirent solidement à Nafels et à Mollis avec la ferme résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les deux bataillons de la 44e, laissés à la poursuite de Linken, avaient rejoint, et on attendait l'arrivée d'un renfort que le général Gazan amenait de Wesen, où il venait de remplacer Soult, dans le commandement de la troisième division de l'armée d'Helvétie.

Maître du Klön-Thal par la retraite des Français,

Souvarow avait marché sur Glaris, qu'il trouva également évacué ; il ne pouvait plus douter du désastre des Alliés. Il voulut essayer de s'ouvrir un chemin vers le lac de Wallenstadt, afin de regagner les Grisons par Sargans, et attaqua Molitor avec toutes ses forces le 1er octobre.

1er octobre. — Combat de Nafels. — Les Russes se jetèrent avec furie sur les bataillons français, qui soutinrent le choc avec une valeur sans égale. Les soldats de Molitor, espérant qu'ils seraient bientôt soutenus, oublièrent dix jours de fatigue, de privations et de combats opiniâtres, et opposèrent aux soldats du vainqueur de Novi une résistance à laquelle ceux-ci étaient loin de s'attendre.

Les attaques des Russes se multipliaient avec une rapidité étonnante ; à une de leurs colonnes culbutée en succédaient plusieurs autres, qui chargeaient avec un grand acharnement. La nuit interrompit à peine le combat. Toute la journée du lendemain se passa en attaques toujours repoussées et sans cesse renouvelées ; sept fois les Russes arrivèrent jusqu'à l'entrée de Nafels, sept fois ils furent rejetés jusqu'à Nœstal. A la fin de la journée, ils parvinrent cependant à pénétrer dans le village. Mais, au même instant, le général Gazan arrivait avec un bataillon de grenadiers.

Molitor prit aussitôt ses dispositions pour repousser encore une fois les Russes, et rester définitivement maître de Nafels. Le bataillon de grenadiers fut laissé en réserve au pont, et on forma trois colonnes d'attaque, qui reçurent l'ordre de n'agir qu'à la baïonnette.

Les Russes attendirent l'attaque l'arme au bras ; mais les Français attaquèrent avec tant d'impétuosité qu'il fut impossible de leur résister. Les Russes furent rejetés en désordre sur Nœstal, où leur ré-

serve arrêta la retraite et essaya un nouveau retour offensif. Les Français soutinrent ce nouveau choc avec une valeur étonnante. Ils commençaient cependant à perdre un peu de terrain, lorsque 300 hommes de renfort de la 94e demi-brigade arrivèrent au pas de charge et assurèrent le succès. Molitor conserva en avant de Nafels et de Mollis les positions qu'il défendait si vaillamment, depuis deux jours, avec 3,000 hommes contre 15,000 Russes.

XII. — Retraite des Russes et fin de la campagne.

29 septembre et 1er octobre. — Combats de la Muotta. — La résistance de Molitor enlevait à Souvarow tout espoir d'arriver à Wallenstadt avant les Français, et de gagner les Grisons par la route de Sargans ; il se détermina, après deux jours d'indécision, à effectuer sa retraite par Engi, route encore plus affreuse que celle tenue quelques jours auparavant, et dont une récente chute de neige augmentait encore les difficultés.

Son arrière-garde résistait néanmoins avec succès dans le Mutten-Thal.

Dès que Lecourbe avait été informé de la direction suivie par Souvarow, il avait rappelé la brigade de Loison dans la vallée de la Reuss, et prescrit à Gudin de se porter sur Schwitz, avec la 67e demi-brigade, pour barrer le chemin de Zurich à l'armée russe (1). Ce mouvement s'effectua par le lac d'Uri dans la journée du 28 septembre.

Le 29, Masséna reconnut les positions de Rosem-

(1) Lecourbe écrivait à Masséna le 29 septembre : « Si le général « Soult du côté de Glaris, le général Mortier sur le Mutten-Thal, et moi « sur le Schachen-Thal, nous agissons de concert, nous ferons crever « Souvarow dans les montagnes. »

berg, et les attaqua le lendemain. Les Russes, serrés en masse sur deux lignes, dans le fond de la vallée, soutinrent le choc sans en être ébranlés, et tombant ensuite sur les Français, les ramenèrent en désordre sur Schwitz, où la 67e, qui n'avait pas encore combattu, arrêta la poursuite et protégea la retraite. Le pont de la Muotta, pris et repris quatre fois, resta enfin aux Français.

Le 1er octobre, Masséna fit recommencer l'attaque. Les Russes opposèrent encore une grande résistance; deux fois le général Rosemberg se mit à la tête de ses grenadiers, mais deux fois il fut culbuté avec de grandes pertes. Cependant, comme le général Mortier recevait des renforts et que le général Lecourbe arrivait par le Schachen-Thal, les Russes reculèrent jusqu'au village de Muotta, où ils furent soutenus par quelques bataillons amenés par Souvarow lui-même.

Masséna n'ayant pu forcer le passage du Mutten-Thal, et bien convaincu, d'ailleurs, qu'il ne gagnerait rien à suivre l'ennemi en queue, y laissa six bataillons en observation et fit filer, par Ensielden, le reste de ses troupes dans la vallée de la Linth. Il prescrivit, en même temps, au général Loison de pénétrer dans le Linth-Thal pour fermer aux Russes leur dernière ligne de retraite. Mais Souvarow n'attendit pas l'effet de cette manœuvre; dès le 2 octobre, l'armée russe commença à défiler par Glaris et la vallée d'Engi. Le 5, Souvarow quitta Glaris, après avoir abandonné tous ses blessés et la plus grande partie de ses bagages.

5 octobre. — Combat de Schwanden. — Molitor, informé de Glaris, le 3 au soir, que Souvarow faisait des préparatifs de retraite, envoya aussitôt un bataillon de la 44e à travers les hautes montagnes qui dominent Glaris, sur la rive droite de la Linth, pour aller s'embusquer entre Schwanden et Engi,

derrière une ligne de rochers qui longe la droite de la petite rivière de Sernf, et d'où l'ennemi devait être écrasé. Il se jeta ensuite hardiment à la poursuite des Russes, et harcela vivement leur arrière-garde. Prévenue au pont de Schwanden par quatre compagnies du 2e bataillon de la 38e (1), qui précédaient de quelques heures les renforts que Loison amenait par le Linthal, cette arrière-garde fut obligée de se faire jour à la baïonnette et le sabre à la main. Elle ne parvint à s'échapper qu'en abandonnant trois pièces de canon, dont deux furent prises par l'héroïque caporal Rameau, aidé de deux de ses camarades de la 38e. Le lieutenant Nuyon, de la même demi-brigade, assura la poursuite en empêchant les Russes, au péril de sa vie, de mettre le feu au pont qui était tout préparé pour cela. Les sergents-majors Génin, Gouclin et Carlé gagnèrent dans cette journée leur épaulette de sous-lieutenant.

Deux cents chevaux, douze cents prisonniers restèrent entre les mains des vainqueurs. Le caporal Rameau avait pour son compte, en outre de ses deux canons, pris deux officiers russes.

La poursuite continua le jour suivant et les Russes éprouvèrent encore de nouvelles pertes. Plusieurs centaines d'hommes et toutes les bêtes de somme périrent dans les précipices. Les blessés, les malades, et tous les bagages furent abandonnés.

L'avant-garde de Souvarow était arrivée à Coire le 6 octobre, mais ce n'est que le 10 que tous les

(1) Le 2e bataillon de la 38e avait passé le pas de Klausen dans la journée du 4, et se portait en toute hâte sur Schwanden. Les quatre premières compagnies arrivèrent seules assez tôt pour atteindre l'arrière-garde des Russes.

Le général Lecourbe avait reçu, dans la soirée du 1er octobre, sa nomination au commandement de l'armée du Rhin. Loison le remplaçait dans le commandement de la division.

débris de l'armée se trouvèrent réunis dans les Grisons. Le maréchal établit son quartier général à Ilanz, et consacra quelques jours à rallier ses hommes.

Sur ces entrefaites, le général Korsakow passait le Rhin et menaçait la gauche de l'armée française, tandis que les Autrichiens marchaient sur Winterthur. Ces mouvements avaient pour objet de seconder les derniers efforts de Souvarow. Dès que Masséna en fut informé, il dirigea le général Gazan sur Redneck, afin de contenir les Autrichiens, et il se porta lui-même à la gauche de son armée, pour repousser les Russes. Le 7 octobre, les Alliés furent contraints de repasser le Rhin, et, après un combat sanglant, les Français s'emparèrent de Constance. Là seulement finit la bataille de Zurich, qui, depuis l'attaque des postes avancés, le 24 septembre, avait duré quinze jours. Dans ces quinze jours, la Suisse fut le tombeau de 30,000 Russes et Autrichiens, tués, blessés ou pris.

La défaite des Alliés était complète, leur retraite fut une véritable fuite (1). Des 80,000 hommes four-

(1) Nous trouvons dans une lettre d'un habitant de Lichtensteig, dans le Toggenburg, quelques détails intéressants :

« Toute la retraite des Alliés s'effectue par notre bourg. C'est un « bruit, un tumulte effroyable ; des hommes sans habits, sans souliers, « qui s'entendent à peine entre eux, qui viennent demander le che- « min sans savoir où ils veulent aller ; des voitures, des canons, des « bagages obstruent les rues. Les officiers croient toujours entendre « les Français derrière eux ; ils se sauvent sans s'arrêter ; ils abandon- « nent ainsi le soldat, qui se laisse prendre ou se cache dans les bois « des environs, sans s'embarrasser de chercher son corps, qu'il lui « serait d'ailleurs impossible de trouver, tous les corps étant désorga- « nisés. Leur marche est si précipitée qu'ils s'arrêtent à peine un ins- « tant pour piller ou manger. Les routes sont couvertes de ces barbares « qui tombent de lassitude et d'inanition.

« Pendant un jour entier leur fuite n'a pas été inquiétée, mais, hier « et aujourd'hui, la cavalerie française les a harcelés, et leur a fait « beaucoup de prisonniers. Les paysans assomment de leur côté tout « ce qu'ils trouvent dans les bois. »

nis par l'empereur Paul Ier à la Coalition, Souvarow en ramena à peine 30,000 en Russie. Les armées d'Helvétie et du Danube avaient sauvé la France (1).

La discorde ne tarda pas à troubler les camps de la Coalition. Le maréchal Souvarow était furieux d'avoir été vaincu par ces mêmes républicains dont il avait trop prématurément annoncé l'extermination; ayant trop bonne opinion de son propre mérite pour s'attribuer une grande part dans la honte de la défaite, il s'était persuadé, et il voulait persuader à l'Europe, que la trahison et la lâcheté des Autrichiens avaient causé les revers qui déshonoraient sa vieillesse (2).

---

(1) Extrait du rapport de Masséna sur la bataille de Zurich :

« L'armée du Danube avait terminé par une victoire signalée la « campagne de l'an VII. Elle avait repris le Saint-Gothard et tous les « petits cantons helvétiques. Il lui était réservé d'ouvrir par des vic- « toires plus brillantes encore la campagne de l'an VIII.

« Point de moyens, soit matériels, soit pécuniaires. Point de solde « depuis plusieurs mois. Des baïonnettes, l'amour de la République et « la passion de vaincre; voilà les ressources qui restaient à cette « armée. Une bataille de quinze jours sur une ligne de plus de 60 lieues « de développement, contre trois armées combinées, conduites par des « généraux expérimentés, occupant des positions réputées inexpu- « gnables; voilà ses opérations.

« Trois armées battues et dispersées, 20,000 prisonniers, plus de « 10,000 morts ou blessés, 100 pièces de canon, 15 drapeaux, tous « les bagages de l'ennemi, 9 de leurs généraux tués ou pris; l'Italie « et le Haut-Rhin dégagés, l'Helvétie libre, le prestige de l'invincibi- « lité des Russes dissipé; voilà les résultats de ses combats. »

(2) Réponse de Souvarow à l'archiduc Charles, qui lui faisait demander un rendez-vous, après les désastres de Zurich :

« Redites à Monseigneur l'Archiduc que je ne connais pas de défen- « sive, je ne sais qu'attaquer. J'irai en avant quand bon me semblera. « Et alors, je ne marcherai pas en Suisse; je marcherai, selon mes « ordres, directement en Franche-Comté. Dites-lui qu'à Vienne je « serais à ses pieds, mais qu'ici je suis au moins son égal. Il est feld- « maréchal, je le suis aussi; il commande une armée, et moi aussi. « Je suis vieux, j'ai acquis de l'expérience à force de victoires, et je « n'ai, ni conseils, ni avis à prendre de qui que ce soit, et je n'en prends « que de Dieu et de mon épée. » (*Archives historiques du Ministère de la Guerre*. Armée du Danube.)

Le général Korsakow n'était pas moins irrité que son collègue contre ses alliés.

De leur côté, les Impériaux se réjouissaient en secret de voir les Russes écrasés par les Français.

Chez les Français, la joie était extrême, car la victoire avait fait oublier les fatigues et les privations. La prise des magasins et des bagages de l'ennemi avait ramené l'abondance dans les camps. Masséna fit distribuer, aux grenadiers entrés les premiers dans Zurich, plus de 2,000 louis d'or trouvés dans la voiture du représentant de l'Angleterre à l'armée des Alliés, lord Wicklam (1).

Fin de la campagne. — Après la défaite des Russes, le 2e bataillon de la 38e était revenu à Untersachen le 6 octobre; le lendemain, il arrivait à Altdorf, où il fut rejoint par le 1er bataillon et, peu après, par tous les détachements du 3e bataillon. Quelques jours après, la division Loison fut chargée de balayer la vallée de la Reuss, de reprendre le Saint-Gothard, et de rentrer dans les Grisons. Cette opération s'exécuta heureusement.

Le 24 octobre, les trois bataillons de la 38e se portèrent d'Altdorf sur Steg et Wasen. Le 25, ils s'avancèrent jusqu'à Tavesch et Dissentis, en traversant l'Ober-Alp. Ils restèrent dans cette position jusqu'au 1er novembre. Ils se portèrent ce jour-là sur Ilanz, et, le lendemain, chassèrent l'ennemi de Reichenau.

---

(1) Lord Wicklam fut surpris à table par la nouvelle de l'entrée des Français dans Zurich. Il prit la fuite en toute hâte, abandonnant aux vainqueurs ses bagages et Lady Wicklam elle-même.

Ce jour-là, les grenadiers de Masséna payèrent en grands seigneurs, donnant un louis pour une tasse de café, et refusant d'en recevoir la monnaie, parce que, disaient-ils, des grenadiers français étaient assez riches pour payer ce prix-là. (*Mémoires du temps.*)

Le 5 novembre, les deux premiers bataillons passèrent le Rhin près de Trins, et poursuivirent l'ennemi dans la direction de Ragatz; ils vinrent ensuite bivouaquer à Tamins. Le lendemain, toute la demi-brigade traversa le Kunkels et vint camper à Mels, Wangs et Sargans.

Masséna ne jugea pas nécessaire de pousser plus loin les opérations d'une campagne aussi glorieuse, et procura à ses troupes un repos que la saison semblait réclamer. Au commencement de novembre, toute l'armée d'Helvétie prit ses quartiers d'hiver. La 38e demi-brigade eut ses cantonnements sur la rive gauche du Rhin, depuis l'embouchure de l'Aar jusqu'à Stein. Elle fut renforcée, le 29 janvier 1800, par le bataillon auxiliaire du Jura, dont l'incorporation lui permit de réparer les pertes faites pendant la campagne. Elle reçut aussi des conscrits, dont l'instruction fut poussée rapidement, afin d'être en mesure de reprendre la campagne au premier ordre.

Les succès de Lecourbe pendant cette campagne de huit mois suffisent pour immortaliser le nom du général et les vaillants soldats qui le secondèrent. En effet, si la prise du Saint-Gothard fut en grande partie le résultat des habiles combinaisons du général, il n'est pas moins vrai que la défaite de Souvarow fut la récompense de la bravoure héroïque des soldats et de leurs chefs. Les faits d'armes dont la Suisse fut le théâtre tiennent du merveilleux et n'ont jamais été surpassés.

Quoi de plus admirable que la marche de ces petites colonnes qui viennent déboucher successivement, et à l'heure fixée, sur la ligne de la Reuss, dont les attaques simultanées et les réunions successives sont combinées d'après les difficultés que chacune doit surmonter et les secours que la nature des terrains leur permet de se prêter mutuellement! Il y a autant

de science dans la conception de ces opérations que d'habileté dans leur exécution.

Où trouver des exemples d'héroïsme plus beaux que dans cette magnifique défense des vallées de la Reuss et de Glaris ? Quelle énergie durent déployer les officiers et les soldats de Lecourbe dans cette dernière période, du 23 septembre au 5 octobre, pendant laquelle ils ne cessèrent pas un seul jour de marcher ou de combattre ! Où trouvaient-ils la force de se battre, après tant de fatigues, ces jeunes conscrits mal équipés et mal nourris, sinon dans leur ardent patriotisme et cette noble fierté, innée dans le cœur des Français, qui double le courage lorsqu'il s'agit de l'honneur du drapeau !

Le nom de la 38e demi-brigade revient souvent dans le récit de la campagne de Suisse. On la trouve partout où il y a une belle action à accomplir. C'est d'ailleurs la seule demi-brigade qui prit part à toutes les opérations que dirigea Lecourbe, depuis les premiers jours de mars jusqu'aux derniers jours de septembre. C'est donc à juste titre que le nom de Saint-Gothard figure à côté des victoires de Jemmapes, de Mösskirch et de Zaatcha, sur le drapeau du régiment qui a hérité de la gloire acquise par la 38e demi-brigade dans cette mémorable campagne.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE DE 1800 A L'ARMÉE DU RHIN

I — Passage du Rhin et bataille de Stokach.

Le 24 avril 1800, veille de l'ouverture de la campagne, les corps de l'armée du Rhin occupaient les positions suivantes :

L'aile gauche, forte de 12,000 fantassins et 3,000 cavaliers, commandée par le lieutenant-général Sainte-Suzanne, gardait le camp de Kelh, Strasbourg et Haguenau ;

Le centre était composé du corps du lieutenant-général Gouvion Saint-Cyr et d'un corps de réserve, dont le général en chef Moreau s'était réservé le commandement immédiat. Le premier comptait 30,000 combattants, dont 3,000 de cavalerie, et cantonnait depuis Neuf-Brisach jusqu'à Strasbourg. Le second, fort de 26,000 hommes, dont 2,000 de cavalerie, occupait Bâle et son camp retranché ;

L'aile droite, formée du corps du lieutenant-général Lecourbe, était forte d'environ 26,000 hommes. Elle comprenait les trois divisions Vandamme, Lorges et Montrichard, et une réserve de cavalerie sous les ordres de Nansouty. Ses cantonnements s'étendaient depuis le confluent de l'Aar jusqu'au lac de Constance.

La 38e demi-brigade, primitivement incorporée dans la division Montrichard, faisait partie, depuis quelques jours, de la division Lorges ; ses trois bataillons comptaient ensemble 2,149 présents sous les armes. Ils avaient toujours à leur tête le chef de

brigade Daumas et les commandants Juillet, Simon et Parnajoon (1).

Trois bataillons de la 67e, deux bataillons de la 10e légère, quatre escadrons du 7e hussards, et la 5e compagnie du 2e d'artillerie légère, complétaient la division. Le général Lorges avait pour lieutenants les généraux de brigade Goulu et Bontemps.

En outre des quatre corps d'armée énumérés plus haut, 32,000 hommes de troupes de garnison étaient échelonnés sur la base d'opération, depuis Coblentz jusqu'à Bâle, et une division gardait la Suisse.

A ces forces, l'Autriche opposait une armée de plus de 100,000 hommes, placée sous le commandement supérieur de Kray. Ce général avait sur le Rhin, de Rastadt à Fribourg, 32,000 hommes, sous Starray, Kienmayer et Giulay ; 38,000 hommes, de Bâle à Ueberlingen, sous Nauendorf et Kollowrath ; 24,000 hommes, sous le prince de Reuss, dans le Voralberg, les Grisons, le Tyrol ; 8,000 hommes dans les garnisons de Philippsbourg, Ulm, Vurtzbourg et Ingolstadt.

D'après les projets de la Coalition, cette armée devait pénétrer en France par Belfort et la Suisse, pendant que l'armée du général Mélas envahirait la Provence.

Le 24 avril, le général Moreau transporta, avec grand appareil, son quartier général à Strasbourg. Ce mouvement n'avait d'autre but que de donner le change à l'ennemi.

Passage du Rhin. — Le 25, le général Sainte-Suzanne passa le pont de Kelh et s'avança, avec ses

(1) Chaque bataillon était composé de huit compagnies de fusiliers et d'une de grenadiers. L'effectif de chaque bataillon était de 1,067 hommes ; celui de la compagnie de 120 hommes, ce qui donnait 240 files de 3 hommes par bataillon.

trois divisions, par les routes de Rastadt et d'Offenbourg. Le général Saint-Cyr déboucha de Brisach, et poussa ses têtes de colonnes dans les directions d'Hochstetten et de Fribourg.

Le même jour, Moreau revenait se mettre à la tête de sa réserve, et faisait passer par Bâle la division Richepanse, qui allait prendre position à Schliengen et au débouché de Kandern.

Sainte-Suzanne resta dans ses positions les 26 et 27 mai, et repassa le Rhin dans la nuit du 27 au 28. Il ne laissa qu'une garnison à Kelh, et remonta, par la rive gauche, vers Brisach et Fribourg, où il arriva le 20 avril.

Le corps de Saint-Cyr, resté en position le 26, se porta sur Saint-Blasien le 27. Le même jour, le gros du corps de réserve se porta sur Sekingen, tandis que la division Richepanse se rapprochait de Saint-Cyr.

Les démonstrations de Sainte-Suzanne et de Saint-Cyr engagèrent le général Kray à dégarnir sa gauche pour renforcer sa droite, et il éloigna le corps de Kollowrath du Rhin pour le placer en réserve à Villingen. Il en résulta que le fleuve n'était plus que faiblement gardé entre Schaffhouse et Constance.

Le 1er mai, pendant que Saint-Cyr se portait sur Stühlingen, le général Molitor s'empara de Stein et construisit, à Reichlingen, un pont où passa la division Vandamme. Lecourbe, s'empressant de profiter de ce premier succès, fit jeter un second pont à Paradis, en amont de Schaffhouse, pour le passage des divisions Lorges et Montrichard. Ses dispositions furent si bien prises que, dans une heure et demie, le pont était jeté, et que, trois heures après, tout le corps entier prenait position sur la rive droite du Rhin.

L'ennemi n'opposa quelque résistance que dans le

village de Bösingen. La 38e demi-brigade, formant l'arrière-garde, passa la dernière sur la rive droite et vint prendre position à Randegg, sur la route de Schaffhouse à Singen. Le même jour, l'armée du Rhin, moins le corps de Sainte-Suzanne, occupait tout le terrain compris entre Radolfszell et Stühlingen, en passant par Hohentwiel et Thaingen.

Le 2 mai, les corps de Saint-Cyr et de Lecourbe s'occupèrent de rectifier leurs positions. La 38e fut envoyée à Ueberlingen, à l'est de Radolfszell. Le corps de réserve se porta de Menkirch sur Schaffhouse et Thaingen pour se lier à la gauche de Lecourbe; sa gauche s'étendit jusqu'à Blumenfeld.

Le 3 mai, pendant que le corps de Sainte-Suzanne restait en observation devant la droite et le centre de l'ennemi, Moreau dirigea l'aile droite sur Stokach, afin de rompre sa gauche, et de s'emparer de ses magasins, et se porta avec la réserve sur Engen. Saint-Cyr devait suivre le mouvement et se porter de Stühlingen sur Thengen et Engen.

3 mai. — Combats de Stokach et d'Engen. — Lecourbe se mit en mouvement à 7 heures du matin; il dirigea la division Vandamme sur Bodman et Wahlwiesen, et suivit la chaussée de Singen à Stokach avec la division Montrichard.

Une colonne, composée de la 38e demi-brigade et d'une partie du 7e hussards, sous les ordres du général Goulu, fut dirigée, par la vallée de l'Aach, sur Eigeltingen, pour se rabattre ensuite sur Hindelwangen et tourner Stokach par le nord.

La 2e brigade de la division Lorges, 67e de ligne et 10e légère, suivit la réserve dans son mouvement sur Engen.

Lecourbe, trouvant l'avant-garde ennemie établie aux débouchés des bois, vers Steisslingen, Wahlwiesen et Bodman, lança contre elle sa réserve de cava-

lerie, et la rejeta en désordre sur Stokach. Le corps du prince de Lorraine, soutenu par une forte artillerie et une nombreuse cavalerie, était en position en avant de ce village, à cheval sur les routes de Stokach à Singen et à Radolfszell, appuyant sa droite aux hauteurs de Nenzingen, et couvert sur sa gauche par la rivière de Stokach et les marais de Wahlwiesen.

La division Montrichard attaqua de front, par la route de Singen, pendant que Vandamme manœuvrait pour tourner la gauche ennemie par les hauteurs situées entre Esposingen et Bonndorf. Le succès de ce mouvement amena la déroute des Autrichiens. La cavalerie de Nansouty entra pêle-mêle avec eux dans Stokach ; presque toute l'infanterie fut prise, blessée ou tuée.

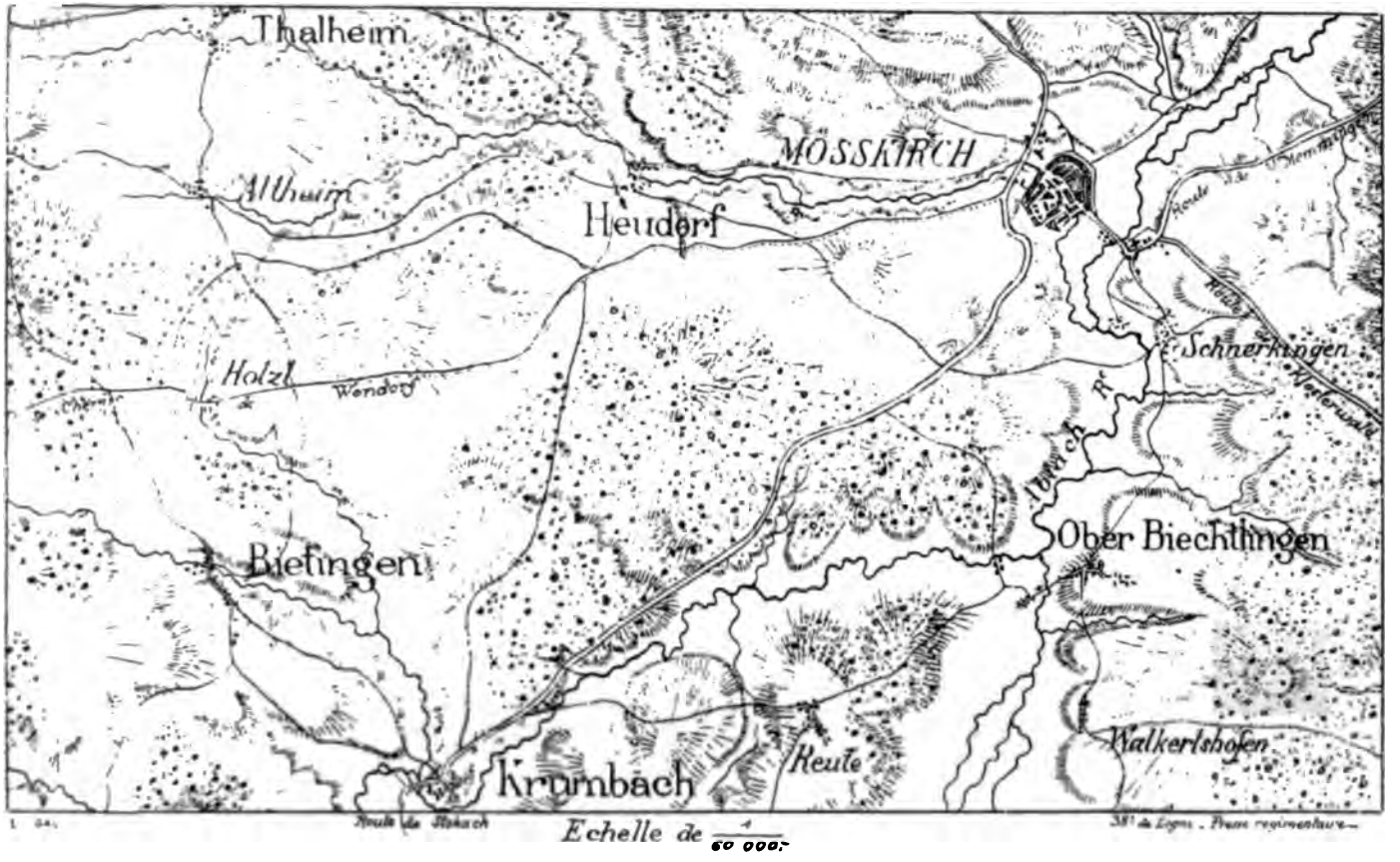
Quatre mille prisonniers, cinq cents chevaux, des magasins immenses, sept à huit pièces de canon restèrent dans nos mains. L'armée de Kray était définitivement séparée de celle du prince de Reuss.

Après un léger engagement à Eigeltingen, la 38e se rabattit sur Stokach, où elle n'arriva qu'à la nuit.

Pendant que l'aile droite obtenait ces brillants succès, Moreau attaquait le gros des forces autrichiennes que le général Kray avait réunies en avant d'Engen. La résistance fut vive, et le combat resta indécis, jusqu'au moment où la division Richepanse s'empara d'une forte position qui dominait les hauteurs de Hohenhewen.

Le corps de Saint-Cyr avait eu à combattre l'ennemi à Zolhaus et Fürstenberg ; une brigade de la division Baraguey-d'Hilliers, commandée par le général Roussel, arriva cependant vers quatre heures du soir, et attaqua le corps de Nauendorf, qui défendait le plateau découvert qui domine Engen au Nord. Cette position fut plusieurs fois prise et reprise, et resta enfin au pouvoir des Français.

MÖSSKIRCH


Thalheim
MÖSSKIRCH
Altheim
Heudorf
Holzl
Wendorf
Schnerkingen
Ober Biechlingen
Biefingen
Krumbach
Heute
Walkertshofen
Echelle de 1/60 000.

Plus de 7,000 prisonniers restèrent entre les mains des vainqueurs.

Les résultats de cette journée amenèrent le général Kray à opérer sa retraite sur Sigmaringen, et à appeler à lui le corps de l'archiduc Ferdinand et tous ceux qui étaient à proximité. Il se replia ensuite sur Mœsskirch pour rallier les débris de son aile gauche. Dans la soirée du 4 mai, il avait réuni 50,000 hommes entre Friedingen, sur le Danube, et Mœsskirch, sur la chaussée d'Ulm.

De son côté, le général Moreau appuya sur sa droite ; le corps du lieutenant-général Saint-Cyr remplaça dans ses positions le corps de réserve, qui se dirigea sur Liptingen ; la brigade Bontemps, de la division Lorges, rejoignit le corps de Lecourbe, ainsi que la cavalerie de réserve du général d'Hautpoul.

II. — Bataille de Mœsskirch.

5 mai. — Dispositions de Lecourbe. — Le 5 mai, l'aile droite se mit en mouvement, dès quatre heures du matin, pour se porter sur Mœsskirch, que Moreau tenait à occuper avant que le général Kray ait eu le temps de concentrer son armée. Le corps de réserve marchait en deuxième ligne. Celui de Saint-Cyr reçut l'ordre de marcher sur Liptingen, et de manœuvrer de manière à déborder le corps de l'archiduc Ferdinand, en position à Neuhausen-Ob-Ek, formant l'extrême-droite de la ligne ennemie.

Le général Lecourbe prit les dispositions suivantes :

Une brigade de la division Vandamme se porta de Bonndorf sur Salmonsweiler pour flanquer l'armée ; la seconde se dirigea sur Klosterwald afin d'intercepter les routes de Mœsskirch à Pfullendorf et Mengen. Les divisions Montrichard et Lorges, suivies de la réserve du général d'Hautpoul, s'avancèrent

par la route de Stokach à Mösskirch. En arrivant à Krumbach, la division Montrichard poursuivit sa route sur Mösskirch, tandis que la division Lorges prenait à gauche, en sortant du village, pour tourner les grands bois que traverse la chaussée. Cette division reçut pour objectif le village d'Heudorf.

Positions de l'armée autrichienne. — Les positions occupées par l'armée autrichienne s'étendaient des environs de Mösskirch au Danube, en passant par Heudorf, Wondorf et Neuhausen-Ob-Ek. Les corps de l'archiduc Ferdinand, Giulay et Rosemberg formaient l'aile droite. Les autres corps de l'armée étaient concentrés sur les hauteurs boisées, situées au nord des villages d'Heudorf et de Mösskirch, en arrière d'un ravin très profond.

Dès qu'il fut informé de l'arrivée des colonnes françaises dans la direction de Krumbach, le général Kray fit renforcer les troupes qui couvraient les deux débouchés de Mösskirch et d'Heudorf. Le prince de Lorraine prit position, avec 18 bataillons et 25 pièces, en avant de Mösskirch, sur un plateau qui domine et enfile au loin la chaussée.

Le général Nauendorf jeta quelques bataillons et une partie de sa cavalerie sur la rive gauche de la rivière d'Heudorf, pour en couvrir les approches, et plaça toute son artillerie, ainsi que ses réserves d'infanterie et de cavalerie, sur le plateau boisé qui domine le village.

Le combat s'engagea à 8 heures du matin. La division Montrichard déboucha rapidement avec son artillerie et sa cavalerie, mais l'ennemi, par son énorme supériorité, démonta la majeure partie de nos pièces, et il fallut toute l'énergie des chefs, tout le dévouement des troupes, pour maintenir le combat sur ce point.

Attaque d'Heudorf par la 10e légère et la

EMILE HERBILLON
Colonel du 38e de ligne en 1846.
Général de Division.

38e demi-brigade. — Pendant que le général Montrichard attaquait Mösskirch, la division Lorges marchait sur Heudorf. La 10e demi-brigade légère tenait la tête de la colonne. Les deux bataillons de cette demi-brigade enlevèrent d'un premier élan le village, mais ils ne purent s'y maintenir, et la lutte devint extrêmement vive sur ce point, dont la possession était capitale pour l'armée autrichienne. Le village fut pris et repris plusieurs fois.

L'ennemi, portant toujours sur Heudorf de nouvelles forces, cherchait à déborder, avec huit bataillons de grenadiers, la gauche du général Lorges, lorsque le général Goulu s'avança à la tête de la 38e demi-brigade. Le 3e bataillon appuya à gauche, pour faire face aux grenadiers impériaux, pendant que le commandant Juillet, à la tête du 1er bataillon et de quatre compagnies du 2e bataillon, se portait directement sur le bois et les batteries du plateau, et que les dernières compagnies du 2e bataillon, guidées par le commandant Simon, donnaient l'assaut au village, entraînant avec elles les débris de la 10e légère.

Ces colonnes arrivent sur l'ennemi au pas de course, aucun obstacle ne peut les arrêter. Le village est repris, et le 1er bataillon parvient jusqu'au plateau, malgré le feu à mitraille de huit pièces d'artillerie ; le bois est enlevé du même élan (1). Le sous-lieutenant Lombard, le sergent-major Massoni, et le fusilier Chevrot sont en tête des assaillants. Ils s'élancent sur la batterie ennemie et, après une lutte terrible, dans laquelle Chevrot est blessé, ces trois

(1) Le rapport du général en chef dit, en parlant de la 38e demi-brigade : « Cette brave demi-brigade fit son mouvement avec tant de « calme et d'audace que, quoique canonnée à mitraille par huit pièces « d'artillerie, elle emporta le village, pénétra dans le bois qui le proté- « geait, et coupa la ligne de l'ennemi. »

braves s'emparent de cinq pièces. L'infanterie ennemie, ébranlée par le choc, se replie en désordre.

Pour réparer un échec qui menace de séparer l'aile gauche du reste de l'armée, le général Nauendorf fait avancer contre la 38e demi-brigade toute sa cavalerie et ses derniers bataillons. Ce suprême et terrible effort arrête nos braves soldats. Le 3e bataillon a la plus grande peine à se maintenir devant un adversaire continuellement renforcé par des troupes fraîches. Sur le point d'être tourné, il cède le terrain; les deux autres bataillons sont en même temps repoussés d'Heudorf. Écrasée sous le nombre, la 38e recule, mais elle ne cède le terrain que pas à pas. Le chef de brigade Daumas et le commandant Parnajeon donnent l'exemple de la plus grande bravoure, et ramènent plusieurs fois le 3e bataillon à l'attaque. Dans l'un de ces retours offensifs, le chef de brigade est grièvement blessé, et le commandant reste entre les mains de l'ennemi (1).

Le commandant Simon charge deux fois à la tête du 2e bataillon. L'héroïsme des soldats égale celui des chefs. Le grenadier Livron, s'apercevant que son capitaine et son lieutenant sont poursuivis par quatre cavaliers, vole à leur secours, abandonne son fusil déchargé pour prendre celui d'un camarade resté

(1) Le capitaine Jugé, du 3e bataillon, blessé dangereusement, est laissé sur le champ de bataille, que l'on est obligé de céder pour un instant aux efforts de la cavalerie autrichienne; il est aperçu par le Prince de Ligne, qui lui demande : « Quel est donc ce régiment qui a « chargé seul sur mon corps d'armée, malgré le feu de huit pièces « d'artillerie ? — Ce sont les soldats de la 38e, répond le capitaine. — « Oh ! oh ! ajoute le Prince, je les connais, ce sont de bons bougres. » (Relation du capitaine Balan. *Journal historique de la 38e demi-brigade.* Vannes, 1802.)

Le Prince de Ligne avait combattu contre la 38e l'année précédente, dans l'Engadine, et il avait même été, pendant quelques jours, le prisonnier de la division Lecourbe.

sur le champ de bataille, tue un des cavaliers ennemis, et tient les trois autres en échec avec sa baïonnette.

Le caporal Rameau, de la 5e compagnie du 2e bataillon, saisit au corps deux Autrichiens, et, malgré un coup de feu qui lui fracasse l'épaule, parvient à les maintenir et à les emmener avec lui sur les derrières.

Il était temps que ces braves gens fussent secourus.

« La 67e arriva enfin. La 38e se rallia, s'avança « une seconde fois avec plus d'impétuosité, culbuta « les grenadiers hongrois qui défendaient le bois et « chargea la cavalerie autrichienne, qui, quoique « dans une petite plaine où elle pouvait manœuvrer, « fut mise dans une déroute complète (1). » La brigade Goulu resta maîtresse de ce champ de bataille si longtemps et si vaillamment disputé. Le chef de bataillon Juillet, qui avait pris le commandement de la 38e, se signala encore une fois et eut son cheval tué sous lui.

Pendant que les troupes du général Lorges s'emparaient d'Heudorf et coupaient la ligne de l'ennemi, le général Vandamme était arrivé, avec la brigade Molitor, par la route de Klosterwald, et faisait, de concert avec le général Montrichard, les plus grands efforts pour s'emparer de Mösskirch.

Au moment où la division Montrichard débouchait de nouveau sur quatre colonnes et s'emparait du plateau, le général Molitor détacha deux bataillons vers l'extrême-gauche du prince de Lorraine, et attaqua le faubourg de l'Ablach à la tête des 36e et 94e demi-brigades. Les Autrichiens ne purent résister à la vigueur de l'attaque, et Molitor pénétra dans Mösskirch au pas de charge.

---

(1) Texte du Rapport officiel.

braves s'emparent de cinq pièces. L'infanterie ennemie, ébranlée par le choc, se replie en désordre.

Pour réparer un échec qui menace de séparer l'aile gauche du reste de l'armée, le général Nauendorf fait avancer contre la 38e demi-brigade toute sa cavalerie et ses derniers bataillons. Ce suprême et terrible effort arrête nos braves soldats. Le 3e bataillon a la plus grande peine à se maintenir devant un adversaire continuellement renforcé par des troupes fraîches. Sur le point d'être tourné, il cède le terrain; les deux autres bataillons sont en même temps repoussés d'Heudorf. Ecrasée sous le nombre, la 38e recule, mais elle ne cède le terrain que pas à pas. Le chef de brigade Daumas et le commandant Parnajeon donnent l'exemple de la plus grande bravoure, et ramènent plusieurs fois le 3e bataillon à l'attaque. Dans l'un de ces retours offensifs, le chef de brigade est grièvement blessé, et le commandant reste entre les mains de l'ennemi (1).

Le commandant Simon charge deux fois à la tête du 2e bataillon. L'héroïsme des soldats égale celui des chefs. Le grenadier Livron, s'apercevant que son capitaine et son lieutenant sont poursuivis par quatre cavaliers, vole à leur secours, abandonne son fusil déchargé pour prendre celui d'un camarade resté

(1) Le capitaine Jugé, du 3e bataillon, blessé dangereusement, est laissé sur le champ de bataille, que l'on est obligé de céder pour un instant aux efforts de la cavalerie autrichienne; il est aperçu par le Prince de Ligne, qui lui demande : « Quel est donc ce régiment qui a « chargé seul sur mon corps d'armée, malgré le feu de huit pièces « d'artillerie ? — Ce sont les soldats de la 38e, répond le capitaine. — « Oh ! oh ! ajoute le Prince, je les connais, ce sont de bons bougres. » (Relation du capitaine Balan. *Journal historique de la 38e demi-brigade.* Vannes, 1802.)

Le Prince de Ligne avait combattu contre la 38e l'année précédente, dans l'Engadine, et il avait même été, pendant quelques jours, le prisonnier de la division Lecourbe.

sur le champ de bataille, tue un des cavaliers ennemis, et tient les trois autres en échec avec sa baïonnette.

Le caporal Rameau, de la 5e compagnie du 2e bataillon, saisit au corps deux Autrichiens, et, malgré un coup de feu qui lui fracasse l'épaule, parvient à les maintenir et à les emmener avec lui sur les derrières.

Il était temps que ces braves gens fussent secourus.

« La 67e arriva enfin. La 38e se rallia, s'avança « une seconde fois avec plus d'impétuosité, culbuta « les grenadiers hongrois qui défendaient le bois et « chargea la cavalerie autrichienne, qui, quoique « dans une petite plaine où elle pouvait manœuvrer, « fut mise dans une déroute complète (1). » La brigade Goulu resta maîtresse de ce champ de bataille si longtemps et si vaillamment disputé. Le chef de bataillon Juillet, qui avait pris le commandement de la 38e, se signala encore une fois et eut son cheval tué sous lui.

Pendant que les troupes du général Lorges s'emparaient d'Heudorf et coupaient la ligne de l'ennemi, le général Vandamme était arrivé, avec la brigade Molitor, par la route de Klosterwald, et faisait, de concert avec le général Montrichard, les plus grands efforts pour s'emparer de Mösskirch.

Au moment où la division Montrichard débouchait de nouveau sur quatre colonnes et s'emparait du plateau, le général Molitor détacha deux bataillons vers l'extrême-gauche du prince de Lorraine, et attaqua le faubourg de l'Ablach à la tête des 36e et 94e demi-brigades. Les Autrichiens ne purent résister à la vigueur de l'attaque, et Molitor pénétra dans Mösskirch au pas de charge.

(1) Texte du Rapport officiel.

Tandis que les corps de Nauendorf et du prince de Lorraine subissaient les rudes assauts de l'aile droite française, le général Kray, qui se croyait invincible dans ses positions d'Houdorf et de Mösskirch, avait manœuvré par sa droite pour essayer de déborder la gauche du général Moreau. Pendant que la réserve de grenadiers impériaux menaçait la division Lorges, le corps de l'archiduc Ferdinand, réuni à celui de Giulay, faisait un grand mouvement pour pénétrer jusqu'à la chaussée de Stokach, au-delà de Krumbach, et tomber ainsi sur les derrières de l'armée française.

Dès que ce mouvement se dessine, la division Delmas, qui arrivait au secours de la division Lorges, exécute un changement de front à gauche, charge les grenadiers impériaux, et les chasse des positions qu'ils avaient prises sur le plateau qui domine Altheim. La 57e demi-brigade fait des prodiges de valeur pour se maintenir dans cette position.

Les divisions du corps de réserve, qui arrivent par la route de Stokach, se disposent aussitôt à repousser l'archiduc Ferdinand. La division Bastoul se forme en bataille sur la gauche, entre Krumbach et Boll; la division Durutte se porte en soutien des divisions Bastoul et Delmas; la division Richepanse marche rapidement sur Boll et déborde l'extrême-droite de l'ennemi. Ces mouvements arrêtent l'attaque de l'archiduc Ferdinand et de Giulay, et assurent le succès de la journée.

Le général Kray, qui avait cru un instant que la victoire se décidait pour lui, donna l'ordre de la retraite dès qu'il fut informé de la prise de Mösskirch et d'Houdorf. L'armée autrichienne se replia sur Werhwag, Sigmaringen et Falkenstein.

L'armée française campa sur les positions conquises. Le corps de Saint-Cyr, qui n'avait pas combattu,

fut chargé de la poursuite. La division Lorges prit position au nord d'Heudorf.

Cette journée coûtait environ 1,500 hommes tués ou blessés à l'armée française. La 38e demi-brigade avait perdu, pour sa part, 400 hommes et 15 officiers. Outre le chef de brigade Daumas, les capitaines Jugé, Dietsch, Nugon, Plazanet (Léonard), Plazanet (Jean-Baptiste) et Calary, les lieutenants Klenmenger et Vizenne, les sous-lieutenants Parisot, Addé et Collin, furent grièvement blessés. Le lieutenant Buchot mourut des suites de ses blessures. Le sous-lieutenant Lombard et le sergent-major Massoni furent promus, sur le champ de bataille, le premier au grade de lieutenant, et le second au grade de sous-lieutenant.

Afin de récompenser la brillante valeur du chef de brigade Daumas, le général en chef demanda pour lui le grade de général de brigade. Le caporal Rameau, le grenadier Livron et le fusilier Chevrot reçurent des armes d'honneur pour leur belle conduite à Mösskirch.

Les pertes des Impériaux, dans les journées des 3 et 5 mai, étaient d'environ 7,000 morts et 15,000 prisonniers.

III. — Opérations auprès d'Ulm.

Dès le lendemain de la bataille de Mösskirch, l'armée française continua son mouvement. Saint-Cyr poursuivit l'ennemi jusque sur le Danube. Lecourbe manœuvra pour séparer le corps du prince de Reuss de l'armée de Kray ; il étendit sa droite jusqu'à Wintersulgen, porta son centre à Gross-Andelshofen, et sa gauche à Pfullendorf. La 38e cantonna dans cette dernière ville.

Une brigade de la division Vandamme fut, en

Tandis que les corps de Nauendorf et du prince de Lorraine subissaient les rudes assauts de l'aile droite française, le général Kray, qui se croyait invincible dans ses positions d'Houdorf et de Mösskirch, avait manœuvré par sa droite pour essayer de déborder la gauche du général Moreau. Pendant que la réserve de grenadiers impériaux menaçait la division Lorges, le corps de l'archiduc Ferdinand, réuni à celui de Giulay, faisait un grand mouvement pour pénétrer jusqu'à la chaussée de Stokach, au-delà de Krumbach, et tomber ainsi sur les derrières de l'armée française.

Dès que ce mouvement se dessine, la division Delmas, qui arrivait au secours de la division Lorges, exécute un changement de front à gauche, charge les grenadiers impériaux, et les chasse des positions qu'ils avaient prises sur le plateau qui domine Altheim. La 57e demi-brigade fait des prodiges de valeur pour se maintenir dans cette position.

Les divisions du corps de réserve, qui arrivent par la route de Stokach, se disposent aussitôt à repousser l'archiduc Ferdinand. La division Bastoul se forme en bataille sur la gauche, entre Krumbach et Boll; la division Durutte se porte en soutien des divisions Bastoul et Delmas; la division Richepanse marche rapidement sur Boll et déborde l'extrême-droite de l'ennemi. Ces mouvements arrêtent l'attaque de l'archiduc Ferdinand et de Giulay, et assurent le succès de la journée.

Le général Kray, qui avait cru un instant que la victoire se décidait pour lui, donna l'ordre de la retraite dès qu'il fut informé de la prise de Mösskirch et d'Houdorf. L'armée autrichienne se replia sur Werhwag, Sigmaringen et Falkenstein.

L'armée française campa sur les positions conquises. Le corps de Saint-Cyr, qui n'avait pas combattu,

fut chargé de la poursuite. La division Lorges prit position au nord d'Houdorf.

Cette journée coûtait environ 1,500 hommes tués ou blessés à l'armée française. La 38e demi-brigade avait perdu, pour sa part, 400 hommes et 15 officiers. Outre le chef de brigade Daumas, les capitaines Jugé, Dietsch, Nugon, Plazanet (Léonard), Plazanet (Jean-Baptiste) et Calary, les lieutenants Klenmenger et Vizenne, les sous-lieutenants Parisot, Addé et Collin, furent grièvement blessés. Le lieutenant Buchot mourut des suites de ses blessures. Le sous-lieutenant Lombard et le sergent-major Massoni furent promus, sur le champ de bataille, le premier au grade de lieutenant, et le second au grade de sous-lieutenant.

Afin de récompenser la brillante valour du chef de brigade Daumas, le général en chef demanda pour lui le grade de général de brigade. Le caporal Rameau, le grenadier Livron et le fusilier Chevrot reçurent des armes d'honneur pour leur belle conduite à Mösskirch.

Les pertes des Impériaux, dans les journées des 3 et 5 mai, étaient d'environ 7,000 morts et 15,000 prisonniers.

III. — Opérations auprès d'Ulm.

Dès le lendemain de la bataille de Mösskirch, l'armée française continua son mouvement. Saint-Cyr poursuivit l'ennemi jusque sur le Danube. Lecourbe manœuvra pour séparer le corps du prince de Reuss de l'armée de Kray ; il étendit sa droite jusqu'à Wintersulgen, porta son centre à Gross-Andelshofen, et sa gauche à Pfullendorf. La 38e cantonna dans cette dernière ville.

Une brigade de la division Vandamme fut, en

entre, détachée pour flanquer l'armée sur les bords du lac de Constance.

Le même jour, le corps de réserve prit position à Mœskirch et Klosterwald, entre Saint-Cyr et Lecourbe. Prévoyant que les Autrichiens tenteraient de défendre leurs magasins de Biberach et de Memmingen, le général Moreau prescrivit à Saint-Cyr de s'établir, le 7 mai, vers Buchau. Le corps de Lecourbe resta en position, et le corps de réserve se porta en avant de la route de Mengen à Pfullendorf.

Le lendemain, Saint-Cyr se porta en avant de Mengen, et Lecourbe prit position sur la Schussen, la droite à Berg, avec la 38[e] à Altdorf, le centre à Motchonwangen et à Aulendorf, la gauche se joignant à la réserve établie à Schussenried.

De son côté, le général Kray, ayant concentré son armée à Riedlingen, sur la rive gauche du Danube, lui fit passer ce fleuve, sur trois ponts, dans la nuit du 7 au 8, et, par une marche forcée, vint prendre position à Biberach, sur la rivière de Riss, dont le lit est encaissé et les bords marécageux.

Le 9 mai, Moreau laissa une division du corps de Saint-Cyr en observation sur le Danube, et dirigea sur Biberach deux autres divisions de ce corps, ainsi que sa réserve : celle-ci, par la route de Pfullendorf; les divisions Thurreau et Baraguey-d'Hilliers par celle de Buchau.

Après un combat des plus vifs, Saint-Cyr culbuta l'avant-garde de Kray et la rejeta de l'autre côté de la Riss. Joignant ensuite ses efforts à ceux de la division Richepanse, il passa la rivière de vive force et enleva la formidable position que les Autrichiens croyaient imprenable. Kray, voyant qu'il lui était impossible de ralentir la marche de l'armée française, enjoignit au Prince de Lorraine de tout entreprendre pour sauver les magasins de Memmingen, et

dirigea sur cette ville les débris du corps de l'archiduc Ferdinand.

Pendant que se livrait la bataille de Biberach, Lecourbe avait gagné une marche et s'était porté sur l'Aitrach, la droite à hauteur de Leutkirch, la gauche à Wurzach. La 38e prit position sur ce dernier point.

Passage de l'Iller. — Le lendemain, l'aile droite française passa l'Iller pour se porter sur Memingen. Le passage de cette rivière fut vivement défendu par les Impériaux, qui avaient rompu le pont d'Aitrach. Néanmoins, malgré cet obstacle, et les efforts que l'ennemi fit pour se maintenir sur la rive droite, la division Lorges le culbuta, et parvint rapidement sur le magnifique plateau qui se trouve entre l'Iller et Memingen.

La division Montrichard ayant passé la rivière à son tour, un second combat s'engagea ; mais la nuit vint y mettre fin, avant que la ville de Memingen fût tombée entre les mains des Français. Ils y pénétrèrent cependant le lendemain matin au point du jour.

Cette affaire, glorieuse pour les divisions Lorges et Montrichard, termina la première période de la campagne. Elle coûta à l'ennemi un grand nombre de tués et de blessés, et 1,800 prisonniers. La 38e demi-brigade y perdit 60 hommes tués ou blessés.

Pendant que le gros de l'armée française opérait entre la rive droite du Danube et le lac de Constance, le corps de Sainte-Suzanne, après avoir débouché du Val-d'Enfer, avait continué de marcher sur la rive gauche du fleuve pour flanquer la gauche de Moreau et contenir le corps de Starray. Enfin, le 10 mai, il se lia, par sa droite, au corps de Saint-Cyr, et reprit la dénomination d'aile gauche.

Le même jour, Moreau se voyait contraint de fournir à l'armée d'Italie un détachement de 10,000

hommes. Ce détachement fut placé sous les ordres de Lorges, et rejoignit le corps de Moncey, qui devait passer en Lombardie, pour se réunir à l'armée de réserve, dont le premier consul avait pris le commandement.

La 38e passe dans la division de réserve de l'aile droite. — Il résulta de cet affaiblissement numérique une nouvelle organisation du corps de Lecourbe. Il ne forma plus que deux divisions de première ligne, sous les ordres des généraux Gudin et Montrichard, une division de réserve sous les ordres de Nansouty, et un corps de flanqueurs commandés par Molitor.

La 38e demi-brigade, très affaiblie par les pertes subies dans les derniers combats, fut placée dans la division de réserve.

Concentration des Autrichiens autour d'Ulm. — Après les échecs éprouvés à Biberach et à Memingen, le général Kray s'était retiré dans le camp retranché d'Ulm, où il fit sa jonction avec le corps de Starray, le 11 mai. Il ne pouvait d'ailleurs plus rester en communication directe avec le prince de Reuss, qui avait évacué Brégentz et s'était replié sur Kempten et Immenstadt, après avoir laissé dans les Grisons les divisions d'Hiller et d'Auffenberg.

L'ensemble des forces rassemblées autour d'Ulm s'élevait à 76,200 hommes, dont 13,000 de cavalerie et 4,000 d'artillerie.

Le général Moreau prit alors ses dispositions pour essayer d'attirer son adversaire hors de ses positions, et il marcha sur le Lech par Sontheim, Babenhausen et Weissenhorn, ne laissant que le corps de Sainte-Suzanne sur le Danube. Ces mouvements étaient à peine commencés que le général Kray chargea l'archiduc Ferdinand d'attaquer, avec des forces supérieures, l'aile gauche française, mais Saint-Cyr,

qui se trouvait encore à proximité, s'empressa de jeter sur le flanc gauche des Autrichiens deux divisions, et fit échouer leur attaque.

Cette tentative des Autrichiens pour prendre l'offensive amena Moreau à retarder l'exécution de son premier plan, et à faire un grand mouvement par sa gauche, comme s'il voulait porter toute son armée sur la rive gauche du Danube. Toutefois, l'ennemi ne s'étant pas laissé entraîner à sortir de ses positions et à combattre, il se décida, le 20 mai, à revenir sur le Lech. La réserve se porta sur Krumbach, Saint-Cyr sur Weissenhorn, Lecourbe sur la Wertach, et enfin Sainte-Suzanne entre le Danube et l'Iller.

Dans la nuit du 26 au 27 mai, Lecourbe entra dans Augsbourg.

Le mauvais temps qui survint rendant difficile la concentration de ses forces, Moreau resserra encore une fois son front, et il n'occupait plus, le 4 juin, que les positions suivantes : le corps de Sainte-Suzanne à Unter-Balzheim, couvrant Biberach ; le centre, de Illereichheim à la Gunz ; la réserve, de la Gunz à la Mindel, vers Pfaffenhausen ; l'aile droite sur la Wertach, ne tenant plus Ausbourg et Landsberg que par des détachements.

Nouvelle organisation de l'armée. — C'est dans cette situation que l'armée reçut une nouvelle organisation. Sainte-Suzanne fut chargé d'organiser un nouveau corps d'armée pour agir sur le Mein. Richepanse forma, avec une fraction de l'ancien corps de Sainte-Suzanne, un détachement de flanqueurs de gauche. Le centre prit la dénomination d'aile gauche, sous les ordres du général Grenier, nommé en remplacement de Saint-Cyr, quittant l'armée. La réserve devint le centre, et resta sous les ordres directs de Moreau.

Ces nouvelles dispositions étaient à peine prises, que le général Kray essaya, pour la seconde fois, de surprendre la gauche française. Il attaqua, le 5 au matin, le corps de Richepanse avec 40,000 hommes. Celui-ci tint ferme, et donna le temps à la division Ney de passer l'Iller et de tomber sur le flanc gauche des Autrichiens. Ceux-ci, repoussés sur tous les points, furent obligés de se renfermer dans leur camp retranché.

Pendant toute cette période, la division de réserve de Nansouty et la 38e demi-brigade avaient participé aux mouvements de l'aile droite, mais sans s'éloigner beaucoup des environs de Memingen.

La 38e s'était successivement portée sur Ernedingen, Ungerhausen, Kirchenfbach, Staltzausen et Mindelheim.

Le 26 mai, le 1er bataillon fut détaché à Kaufbeuren pour renforcer le corps de flanqueurs de Molitor, chargé de surveiller les débouchés du Tyrol et d'éclairer les mouvements du prince de Reuss. Les deux autres bataillons se portèrent, le même jour, sur Wald, pour soutenir la division qui marchait sur Augsbourg. Ces deux bataillons se replièrent sur Pfaffenhausen, le 5 juin, à la suite des nouveaux ordres du général en chef. Le premier prit position à Kaufbeuren, de manière à protéger les communications de Molitor avec l'armée.

Il y avait déjà près d'un mois que l'armée française était presque immobile devant Ulm, ce qui rendait sa subsistance difficile, car les ressources du pays s'épuisaient. D'autre part, Kray s'obstinait à garder sa position, et le bruit courait qu'il attendait des renforts. Pour vaincre sa résistance, Moreau résolut de passer le Danube au-dessous d'Ulm, et de couper ses communications avec les magasins de Donauwerth et d'Ingolstadt.

En conséquence, l'aile droite reçut l'ordre de se reporter sur le Lech, et de se rabattre ensuite sur le bas-Danube.

Passage du Lech. — 13 juin. — Dans la soirée du 11 juin, Lecourbe prit position sur la Wertach avec les divisions Gudin et Montrichard, et la division de réserve de Nansouty. Il y apprit que l'ennemi avait coupé tous les ponts, que la rivière, grossie par la fonte des neiges, n'était guéable nulle part, et que les points les plus favorables pour le passage étaient défendus par des postes retranchés et par de l'artillerie. Il n'en prit pas moins ses dispositions pour passer la rivière à Kaufferingen, au-dessous de Landsberg.

Cette entreprise audacieuse réussit parfaitement. Le 12 juin, pendant que les tirailleurs de la 38e entretenaient un feu très vif avec les postes ennemis de la rive droite, une compagnie de grenadiers passa la rivière à la nage. Le grenadier Jannière se fit remarquer par son sang-froid et sa bravoure. Il arriva le premier sur la rive ennemie, malgré un feu très nourri de mousqueterie et d'artillerie, et, sans attendre du renfort, se porta hardiment en avant. Son exemple ayant entraîné ses camarades, l'ennemi fut culbuté. Le pont de Kaufferingen fut rétabli, ainsi que celui de Landsberg.

Le 2e bataillon de la 38e fut ensuite chargé de couvrir les approches de ce dernier pont, dans la direction de Munich, tandis que le 3e bataillon recevait l'ordre de prendre position plus au Sud, pour observer le corps autrichien qui avait opéré sa retraite sur Schongau.

Le lendemain, le passage du Lech fut également forcé, entre Zollhaus et Lechlausen, par la 10e demi-brigade légère.

IV. — Opérations dans les Grisons.

Ces succès permirent à Lecourbe de poursuivre son mouvement de conversion en se rapprochant du Danube et du centre de l'armée. Il ne laissa derrière lui que la division Nansouty, pour faire face aux attaques du prince de Reuss.

Dans la journée du 14, cette division se porta sur Schongau. Le 3e bataillon de la 38e, commandé par le capitaine Plazanet, formait l'avant-garde. Après un brillant engagement, la ville fut enlevée, et les Autrichiens se replièrent sur Füssen.

Le lendemain, le 3e bataillon fut dirigé sur Kempten, où il séjourna pendant trois semaines, et ne rejoignit le 2e bataillon que le 8 juillet, à Schongau.

Dans l'intervalle, ce dernier bataillon avait vivement donné la chasse aux troupes du prince de Reuss, et avait occupé les cantonnements suivants : Murnau, Ettal, Ob-Au, Unter-Ammergau, Saulgrub et Rottenbuch.

La réunion des deux bataillons était la conséquence des dispositions nouvelles adoptées par le général en chef, à la suite des succès obtenus sur le Danube. Après avoir fait, le 18 juin, une démonstration contre Lauingen et Dillingen, Lecourbe avait passé le Danube, le 19 au matin, entre Gremheim et Blindheim, et repoussé les détachements ennemis. Le même jour il était rejoint par le corps du centre qui avait passé le fleuve sur les ponts de Lauingen et de Dillingen, promptement rétablis. Leurs forces réunies avaient rejeté le corps du général Starray derrière la Brenz.

Kray, renonçant alors à prendre l'offensive, s'était retiré, le 22 juin, sur Nordlingen et Neubourg, où il repassait sur la rive droite du Danube, le 26.

Moreau ne s'était mis à la poursuite de Kray que le 23. Néanmoins, il avait passé le Danube à Donauwerth, le 26, et surpris son adversaire à Neubourg, le lendemain. Celui-ci s'était d'abord replié sur Ingolstadt, puis il était revenu sur la rive droite pour marcher sur Ampfing, afin de couvrir la ligne de l'Inn.

Après avoir rejeté derrière l'Isar tout ce qui restait d'ennemis entre cette rivière et le Danube, Moreau s'était décidé à refouler dans les gorges du Tyrol tous les détachements du prince de Reuss qui pouvaient inquiéter sa droite et ses derrières. Il tenait d'ailleurs à s'établir solidement en Bavière, et à ouvrir ses communications avec l'Italie.

Le quartier général du prince de Reuss était à Rietti, et il occupait avec des forces considérables les postes de Feldkirch, Lucienstaig, Immenstadt et Füssen. L'ensemble de son corps d'armée s'élevait à 23,000 hommes, placés sous les ordres des généraux Hiller, Auffenberg, Minken, Mercantin et Jellachich.

Le 5 juillet, Moreau prescrivit au général Lecourbe de se porter sur les Grisons, avec la division Gudin et les troupes des généraux Molitor et Nansouty. Ces troupes réunies devaient former un corps de 18 bataillons (1), qui serait appuyé par la division Montrichard, qui vint prendre position à Bénédict-Beuern.

Lecourbe prit aussitôt ses dispositions pour diriger une partie de ses forces sur Brégentz et Feldkirch, tandis que le reste, en se portant sur Füssen et Rietti, menacerait la retraite de l'ennemi sur la vallée de l'Inn.

Le général Laval se porta avec 3 bataillons de la 36e et le premier bataillon de la 38e sur Kempten,

(1) L'effectif de chacun des bataillons était inférieur à 500 hommes.

pour marcher de là sur Immenstadt, et donner ensuite la main, soit au général Molitor, chargé d'attaquer Feldkirch, soit au général Gudin, qui avait mission de s'emparer de Füssen avec huit bataillons réunis à Schongau.

Prise de Füssen. — Les opérations commencèrent par l'attaque de Füssen, afin d'obliger le prince de Reuss à dégarnir Feldkirch. Après avoir eu, le 10 juillet, quelques escarmouches pour réparer les ponts du Lech, Gudin divisa son corps de troupe en trois colonnes : celle de droite, forte d'un bataillon et d'un escadron, remonta la rive gauche du Lech ; celle du centre, formée de la 94e demi-brigade, du 2e bataillon de la 38e, et de quelques compagnies de grenadiers tirées des 36e 37e et 38e demi-brigades, sous les ordres du général Puthod, suivit la chaussée pour attaquer de front les ouvrages de Füssen et de Riotti ; celle de gauche, sous les ordres du général Nansouty, fut chargée de se porter, par Welheim, sur Ammergau et Ettal, pour tenir en échec les troupes qui auraient pu déboucher par les routes de l'Ammer et de la Loisach. Le 3e bataillon de la 38e marchait avec cette colonne.

Ces trois colonnes se mirent en mouvement le 11 juillet, au matin. Celle de droite culbuta, à Rosshaupten, deux bataillons ennemis et les rejeta dans Füssen.

Celle du centre avait, pour arriver à Füssen, de grands obstacles à surmonter. La route passe entre deux montagnes escarpées, que couvrait une nombreuse infanterie ; elle était, en outre, fermée par une ligne de retranchements garnis d'artillerie. L'ennemi occupait encore le château de Hohenschwangen, que défendaient 300 hommes d'infanterie et deux pièces de canon.

Ce poste fut enlevé par un bataillon du 94e, pen-

dant que le général Puthod emportait les retranchements à la tête des grenadiers. Mais derrière cette première ligne se trouvaient de nouveaux retranchements à enlever et des réserves à combattre. Il fallut les plus grands efforts avant de pouvoir entrer à Füssen, où on pénétra pêle-mêle avec l'ennemi.

Le général Gudin aurait voulu emporter Rietti et le fort de Binswang, mais les ponts étaient si délabrés et les retranchements, qui couvraient l'entrée du Tyrol, tellement formidables, qu'il ne crut pas, ayant rempli le but principal, devoir compromettre un succès qui lui valait 3 pièces de canon et 900 prisonniers.

La colonne de gauche rencontra, à Saulgrub, un bataillon et un escadron ennemis, qu'elle chassa vigoureusement et poursuivit jusqu'à Ettal, en leur faisant 1,500 prisonniers.

Tandis que la gauche du général Lecourbe obtenait ces succès, le général Laval marchait sur Immenstadt. Il trouva cette position abandonnée. La nouvelle de la marche de Gudin sur Füssen avait, en effet, suffi pour obliger les troupes du général Mercantin à effectuer leur retraite sur Staufen, et dans la vallée supérieure du Lech. Sur l'ordre de Lecourbe, le général Laval fit occuper Staufen, et dirigea sur Brégentz un bataillon de la 36e pour renforcer Molitor. Il poussa ensuite le lendemain sur Krumbach et Hittisau, et jeta sur Dornbirn quatre compagnies pour seconder les attaques de Feldkirch, pendant qu'il menacerait les communications de l'ennemi.

Ces faibles détachements tinrent en échec plusieurs milliers de paysans du Vorarlberg et la légion suisse de Bachman, qu'ils combattirent dans les montagnes pendant toute la journée du 13. Ce même jour, Lecourbe s'était rendu auprès du général Molitor,

pour diriger de près les opérations qui allaient s'accomplir.

Attaque de Feldkirch. — Trois colonnes devaient concourir à l'attaque de Feldkirch. Celle de droite, composée de 12 compagnies, sous les ordres de l'adjudant-général Dormenans, se dirigea, par le Reinthal, sur Reichenau. Cette colonne entra à Coire dans la soirée du 13. Celle du centre, forte de trois bataillons, sous les ordres du général Jardon, passa le Rhin à Azmoos. Elle avait reçu l'ordre de se diriger sur Feldkirch, après avoir fait sa jonction avec la colonne de droite, mais le général Jardon ayant été obligé de faire un détachement sur Coire, et devant faire une très longue marche, ne put arriver devant Feldkirch le même jour.

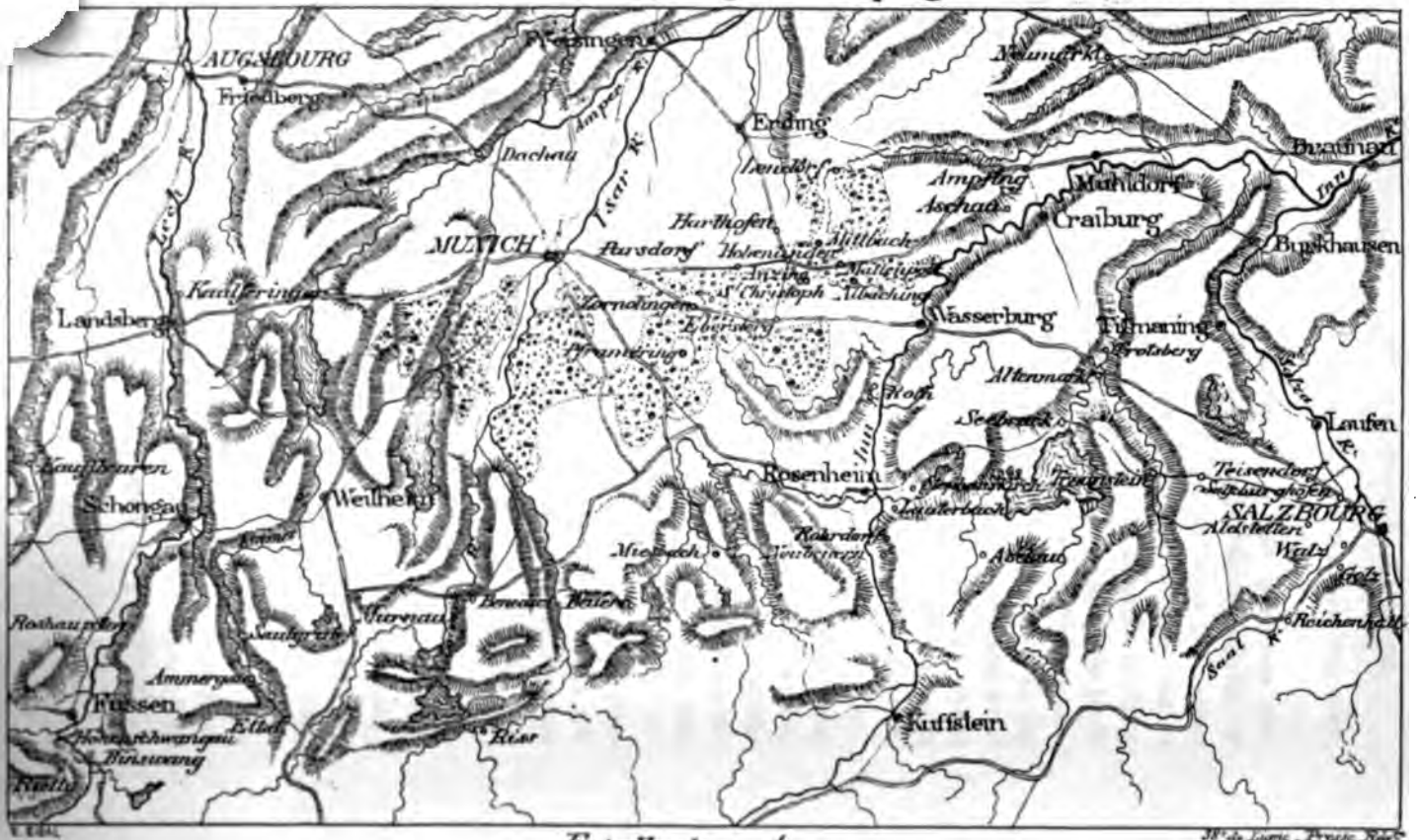
Le général Molitor dirigea lui-même, par la chaussée de Brégentz à Feldkirch, la colonne de gauche, composée d'un bataillon de la 36e et de deux bataillons de la 83e. Il trouva devant lui sept bataillons autrichiens, deux légions d'émigrés suisses, et une partie des milices du Vorarlberg.

La disproportion des forces n'empêcha pas l'attaque, les avant-postes furent rejetés rapidement sur Hohenems, où commençait une ligne de retranchements qui furent emportés d'emblée, avec 100 prisonniers.

L'ennemi fut poursuivi jusqu'à Gotzis, où se trouvaient encore des retranchements plus formidables, des marais et des positions hérissées de redoutes ; rien ne résista aux braves qui en firent l'attaque ; tout fut emporté au pas de charge.

La chaleur du jour, les marches rapides, et les attaques réitérées, auraient dû ralentir l'ardeur des troupes ; elles parvinrent cependant en face des derniers retranchements. Ils offraient une ligne très étendue, depuis Rankweil jusqu'à la gauche d'Al-

De Füssen à Salzbourg – Campagne de 1800.



Echelle de $\frac{1}{1\,000\,000}$

tonstadt; 12 pièces de canon et une nombreuse infanterie en défendaient l'approche. Tous les avant-postes furent cependant rejetés derrière les lignes, et l'on se canonna jusqu'au soir.

L'ennemi voyant alors que les Français ne formaient pas une attaque décisive, essaya à son tour de prendre l'offensive; il chercha à déborder leurs ailes, et déjà il avait fait quelques progrès, grâce à la lassitude extrême qu'éprouvaient toutes les troupes. Le général Molitor courut à la droite qui pliait, et où 500 chevaux de Modène venaient de faire une charge qui avait eu quelque succès; il rallia un petit nombre de braves, se mit à leur tête, et, aidé d'un escadron du 7e hussards, rejeta l'ennemi dans ses retranchements.

Le général Lecourbe se porta de son côté rapidement à la gauche, où quelques pelotons, qu'il rallia, ramenèrent l'ennemi sur Rankweil.

De toutes parts la charge se battait, et peut-être fussions-nous restés maîtres des dernières positions si la nuit n'eût mit fin au combat.

Le général Jellachich, croyant sans doute, par la vigueur des dernières attaques, qu'il était arrivé des renforts, ne voulut pas s'exposer à celles du lendemain. Il évacua le lendemain la place de Feldkirch, où nos troupes entrèrent au point du jour.

L'occupation de Feldkirch, d'Immenstadt, de Füssen, des Grisons et de Luciensteig, avec 1,300 prisonniers, fut le résultat des combats livrés pendant les journées du 12 et du 13 juillet. Chefs et soldats rivalisèrent d'audace et de vigueur, et le général en chef rendit hommage à la valeur des 1re et 10e demi-brigades légères, des 36e, 38e, 83e et 94e demi-brigades de ligne, et des 6e, 7e et 8e hussards.

Armistice de Partsdorf. — Cependant le général Kray ayant fait des propositions pour un armis-

tice, Moreau ne crut pas devoir les repousser. Une convention fut conclue le 15 juillet à Partsdorf, par laquelle l'armée française restait maîtresse d'une partie de la Franconie, de la Souabe, de la Bavière, du Vorarlberg et des Grisons.

Le corps de Lecourbe prit ses cantonnements en partie dans les Grisons, et en partie dans la région située au sud de la ligne Diessen, Landsberg, Mindelheim et Kellmunz, sur l'Iller. La 38e demi-brigade fut envoyée à Landsberg, où elle apprit la nomination du chef de brigade Daumas au grade de général de brigade, et reçut pour le remplacer le chef de brigade Gauthier. Le nouveau chef de la 38e était connu d'elle depuis longtemps. Plusieurs fois cité à l'ordre de l'armée pour actions d'éclat, il avait suivi Lecourbe dans toutes ses campagnes depuis 1794, et s'était particulièrement distingué pendant la campagne de Suisse.

L'armistice de Partsdorf fut suivi de négociations, à la suite desquelles des préliminaires de paix furent signés à Paris, le 28 juillet; mais l'empereur d'Autriche ne les ayant pas ratifiés, le gouvernement français donna l'ordre à Moreau de signifier la rupture de l'armistice, ce qui fut fait le 31 août. Devant cette attitude, l'empereur d'Autriche, ne jugeant pas son armée suffisamment prête à recommencer la campagne, demanda une prolongation d'armistice, qu'il obtint au prix des places d'Ulm, d'Ingolstadt, et de Philippsbourg.

Malgré cette concession et les efforts du gouvernement français, il fut impossible d'en arriver à la conclusion définitive de la paix, et la reprise des hostilités fut fixée au 28 novembre.

V. — Bataille de Hohenlinden et passage de l'Inn.

Les Autrichiens avaient profité de l'armistice pour fortifier la ligne de l'Inn et augmenter leurs effectifs. Ils avaient, à la fin de novembre, 27,000 hommes sur la rive gauche du Danube, sous Klénau ; 85,000 derrière l'Inn, sous l'archiduc Jean, et 20,000 dans le Tyrol.

L'archiduc Jean avait résolu de prendre l'offensive ; 20,000 hommes devaient occuper l'Inn pendant que 65,000 marcheraient, de Passau, Scharding et Hohenwart, sur Geisenhausen, passeraient l'Isar à Landshut, le 29 novembre, et se porteraient ensuite, par Dachau, sur les derrières de Moreau. En même temps le corps du général Klénau devait s'avancer de Ratisbonne vers la Paar et le Haut-Lech.

Mais au lieu de se trouver à Landshut le 29 novembre, ces 65,000 hommes n'étaient encore qu'à Neumarkt, où l'archiduc Jean, indécis, abandonna son projet primitif, et crut préférable d'attaquer Moreau de front. Il se porta donc, le 30, à Ampfing, avec son centre, 45,000 hommes ; l'aile droite, sous Kienmayer, était à Vilsbibourg, et 8,000 hommes seulement traversèrent l'Isar à Mosbourg pour chercher à rejoindre Klénau.

Pour faire face à cette attaque, le général Moreau disposait d'environ 100,000 hommes ainsi répartis : une partie de l'aile droite, 13 bataillons et 14 escadrons, sous Gudin et Montrichard, était en position sur la route de Rosenheim, en avant d'Helfendorf.

Le reste du corps de Lecourbe était éparpillé depuis Feldkirch jusqu'à l'Isar, observant, sous les ordres de Molitor, les débouchés du Vorarlberg et du Tyrol. La 38e avait été détachée de la division Gudin et était à Schongau depuis le 24 novembre.

Le centre, composé des divisions Richepanse, Decaen et Grandjean, et de la réserve de cavalerie du général d'Hautpoul, était à Zornoldingen et à Ebersberg, sur la route de Vasserbourg. La gauche, commandée par Grenier, et formée des divisions Ney, Hardy et Legrand, s'étendait de Hohenlinden à Harthofen.

A l'extrême gauche, deux divisions du corps de Sainte-Suzanne avaient reçu l'ordre de se porter des bords de l'Altmülh à la rive droite du Danube, pendant que la 3e division resterait sur l'Altmülh, prête à se replier et à rompre les ponts du Danube.

Les 28, 29 et 30 novembre, l'armée française marcha sur l'Inn et fit des reconnaissances sur Rosenheim, Vasserbourg et Ampfing, où l'aile gauche soutint un combat sans importance.

De son côté, le gros de l'armée autrichienne passa l'Inn, dans la journée du 30 novembre, à Mühldorf et à Kraibourg. Le lendemain, l'archiduc Jean s'avança sur Hohenlinden, par la route d'Ampfing, la vallée de l'Isen, et par Aschau. Il en résulta un combat, à la suite duquel l'aile gauche française se replia sur Hohenlinden.

3 décembre. — Bataille de Hohenlinden. — Moreau prit aussitôt ses dispositions pour faire reprendre à son armée les positions du 28, et se mettre en mesure de livrer bataille. Les divisions Richepanse et Decaen rétrogradèrent, le 2 décembre, sur Ebersberg et Zornoldingen, et reçurent l'ordre de marcher le lendemain sur Mattenpœt, par Saint-Christoph, au sud-est de Hohenlinden. La division Montrichard, arrivée depuis la veille à Pframering, devait les relever à Ebersberg.

Le mouvement prescrit à ces deux divisions avait pour but de les porter sur le flanc gauche de la colonne principale des Autrichiens, qui s'était avancée,

sur la route de Haag à Munich, jusqu'à Birkach, en vue de Hohenlinden.

L'archiduc Jean croyait avoir décidé Moreau, par le combat du 1er décembre, à se retirer derrière l'Isar. Les dispositions qu'il prit pour la journée du 3 décembre se ressentirent de cette erreur.

Kienmayer, revenu de Landshut à Dorfen, fut dirigé sur Longdorf et Anzing. Trois autres colonnes marchèrent sur Hohenlinden ; celle de droite, sous Baillet, par Weiler et Mittbach ; celle du centre, sous Kollowrat, par la grande route ; celle de gauche, sous Riesch, par Albaching.

A 8 heures du matin, la colonne du centre attaqua les divisions Grouchy et Grandjean, qui résistèrent énergiquement, en attendant, pour prendre l'offensive, l'exécution de l'opération confiée à Richepanse.

Celui-ci ayant entendu, en sortant de Saint-Christoph, une vive fusillade, dans la direction de Birkach et Hohenlinden, se porta directement, à travers bois, vers le nord, dans l'espoir d'arriver sur le flanc gauche et les derrières de l'armée autrichienne.

Après avoir laissé dans les bois une de ses brigades, pour faire face aux détachements de flanc de Kollowrath et à la colonne de Riesch, il arriva avec trois bataillons seulement à Mattenpet, tomba à l'improviste sur les convois, et les mit dans le plus grand désordre. Ce désordre fut porté au comble, quand les divisions Ney et Grouchy et la cavalerie de d'Hautpoul prirent à la fois l'offensive, du côté de Hohenlinden.

L'avant-garde de Kollowrath est rejetée sur son train et ses bagages. La colonne entière tourbillonne à travers bois. D'autre part, tandis que la colonne de Riesch est tenue en échec par la division Decaen, la colonne de Baillet reste inactive à Mittbach, et se replie dès qu'elle apprend la défaite de Kol-

lowrath. Enfin les divisions Legrand et Bastoul tiennent tête à Kienmayer, et l'obligent à se retirer sur Longdorf.

Les résultats de cette journée étaient 11,000 prisonniers et 100 pièces de canon.

La 38e couvre les débouchés du Tyrol. — Pendant que ces événements se passaient sur la rive gauche de l'Inn, la 38e demi-brigade exécutait plusieurs marches fort pénibles pour couvrir les débouchés du Tyrol.

Sur l'ordre de Molitor, qui désirait rapprocher la 38e de Feldkirch, elle se porta sur Kaufbeuren le 28 novembre. Le lendemain, le 1er bataillon fut dirigé sur Pludenz, le 2e sur Brégentz, et le 3e sur Immenstadt.

Le 1er décembre, arriva l'ordre de rejoindre le gros de l'armée, et il fallut se reporter à marches forcées sur l'Inn. C'est en arrivant à Murnau, le 5 décembre, que la demi-brigade apprit la victoire remportée à Hohenlinden. Elle rejoignit le corps de Lecourbe le 8 décembre ; le 2e bataillon, qui avait de l'avance sur les autres, arriva assez à temps pour prendre part aux opérations qui marquèrent le passage de l'Inn.

Passage de l'Inn. — 9 décembre. — Après sa défaite à Hohenlinden, l'archiduc Jean avait rallié ses troupes derrière l'Inn et s'était replié sur Salzbourg. Moreau s'était empressé de le suivre, car il était désireux de profiter des avantages de sa victoire du 3 pour porter rapidement son armée sur Salzbourg. Il espérait que l'occupation de cette position lui permettrait de prendre à revers le Tyrol, de couper de leur armée principale les corps autrichiens, qui étaient encore dans la vallée supérieure de l'Inn, et enfin de menacer les routes de Vienne sur l'Italie.

Pour arriver à Salzbourg, il y avait deux obstacles à franchir, l'Inn et la Salza.

L'Inn est une rivière dont le lit, creusé par des eaux torrentueuses, est bordé sur la rive droite par une chaîne de rochers qui s'étend presque sans interruption depuis les Alpes jusqu'à son embouchure. Les places de Kufstein et de Braunau avaient été remises en état de défense.

L'ennemi avait, en outre, couvert d'ouvrages d'un grand développement, et armé d'une nombreuse artillerie, les ponts de Muhldorf, Kraibourg et Wasserbourg. Celui de Rosenheim était rompu et garni de matières combustibles ; le feu pouvait à tout instant en consommer les débris.

Le général Lecourbe fut chargé de se porter sur Rosenheim et de chercher, entre cette ville et Kufstein, l'endroit le plus facile et le plus avantageux pour y jeter un pont. Les corps du centre et de gauche devaient continuer leur marche sur Muhldorf, et menacer en même temps les ponts de Kraibourg et de Braunau.

Lecourbe choisit le point de Neubeuern comme le plus avantageux pour l'établissement d'un pont, et rassembla ses troupes et son matériel dans la journée du 8, de manière à les porter sur ce point dans une marche de nuit. Une brigade, sous les ordres du général Laval, fit le même jour une reconnaissance offensive sur Kufstein, afin d'obliger l'ennemi à se tenir sur la défensive pendant un jour ou deux.

Le 9 décembre, dès 6 heures du matin, on commença à construire un pont à Neubeuern, sous la protection d'une batterie de 28 pièces qui fit cesser le feu de l'artillerie ennemie. Au bout de deux heures et demie, le pont était jeté, 8 bataillons de la division Montrichard avaient traversé la rivière dans diverses embarcations, et prenaient pied sur la rive droite.

L'ennemi, forcé de s'éloigner sous un feu d'artillerie assez vif, ne chercha pas à s'opposer au passage, et sans livrer combat fut prendre position à Stephanskirchen.

Dans la nuit du 8 au 9, Lecourbe avait aussi fait établir une batterie de 8 pièces sur le pont de Rosenheim. Son feu, dirigé sur la culée qui restait, devait empêcher l'ennemi d'incendier les arches qui n'étaient pas endommagées. On espérait n'avoir que de légères réparations à faire, et ouvrir dans peu d'heures, aux divisions du centre, un passage sur Rosenheim. Mais vainement les 8 pièces d'artillerie, commandées par le chef de bataillon Prost, firent-elles des efforts pour croiser leur feu sur la culée. En vain le 2e bataillon de la 38e, commandé par son chef de brigade Gauthier, s'établit-il sur les bords de la rivière, malgré les décharges continuelles de l'artillerie ennemie ; ni le courage de ce bataillon, ni celui de quelques soldats qui se jetèrent à l'eau, ne purent empêcher l'incendie du pont (1).

C'est là que le tambour Gauthier, de la 3e compagnie du 2e bataillon, faisant partie d'un détachement commandé par le lieutenant Cotenot, et qui avait passé l'Inn pour faire une reconnaissance sur la rive droite, voyant les Autrichiens embusqués, prêts à fondre sur le détachement, bat d'abord la charge, puis, s'armant lui-même d'un fusil, se précipite au milieu des pelotons ennemis, et porte la mort dans leurs rangs. Il aurait infailliblement succombé si le lieutenant, qui voyait la grande supériorité du nombre du côté de l'ennemi, n'eût fait signe qu'il se rendait avec sa troupe.

Le pont de Rosenheim, entièrement détruit, les divisions Grouchy et Decaen se portèrent sur Neu-

(1) Rapport du général Dessolles, chef d'état-major général.

beuern pour y passer l'Inn et appuyer l'aile droite. Toutes les troupes disponibles du corps de Lecourbe étant, en effet, déjà sur la rive droite, le général Gudin fut chargé de couvrir les hauteurs de Neubeuern, et de diriger sur Endorf la brigade Puthod, pour couper à l'ennemi la chaussée de Traunstein et, par suite, sa retraite sur Salzbourg.

Le général Montrichard eut ordre de marcher directement sur Stephanskirchen par Rorhdorf.

L'ennemi, assuré que le pont de Rosenheim ne pouvait être réparé, avait concentré toutes ses forces sur les hauteurs qui bordent l'Inn, vis-à-vis cette ville ; leur front était couvert par un ruisseau qui coule au pied d'un escarpement. Une forte avant-garde occupait Rorhdorf.

Les mauvais chemins ayant retardé la marche de la cavalerie et de l'artillerie, il s'engagea sur les hauteurs de Gékingen une vive fusillade. L'ennemi, supérieur en nombre, et surtout protégé par son artillerie, commençait à faire des progrès, lorsque deux pièces de canon arrivèrent enfin avec un bataillon de la 36e. Alors le général Roussel, à la tête de la 109e, fait charger l'ennemi ; on bat la charge de tous les côtés ; les Autrichiens sont repoussés et chassés de tous les bois, qu'ils avaient garnis d'une nombreuse infanterie.

La brigade Puthod ayant été retardée par le mauvais état des chemins, l'ennemi profita de la nuit pour faire sa retraite sur Endorf et Soebruk.

Les pertes des Autrichiens, dans cette journée, furent de plus d'une centaine d'hommes tués, et 300 prisonniers. Celles de l'armée française furent minimes. La 38e eut néanmoins quatre tués et quelques blessés, dont le lieutenant Perruchot.

VI. — Marche sur Salzbourg.

Afin de mettre à profit la surprise causée à l'ennemi par le passage de l'Inn, et pour ne pas lui laisser le temps de se renforcer et de se fortifier derrière la Salza, le général Moreau prescrivit à Lecourbe de le poursuivre vigoureusement, et de le rejeter de l'autre côté de cette rivière.

Le 10 décembre au matin, les divisions Gudin et Montrichard se portèrent sur Seebruk. Le général Gudin marchait à l'avant-garde, et avec lui le 2e bataillon de la 38e. Les deux autres bataillons suivaient avec la division Montrichard, marchant en échelons.

L'ennemi ne tint pas à Seebruk ; le 8e hussards exécuta quelques charges partielles sur les dragons de Waldeck, qui couvraient la retraite, et ramassa 200 prisonniers.

Le 11, les deux divisions continuèrent leur marche sur Traunstein, et vinrent prendre position en avant de cette ville, après divers engagements de cavalerie, dans lesquels le 5e hussards se distingua.

Le 12, au matin, elles poursuivirent leur mouvement par la route de Traunstein à Salzbourg. Cette route traversant une gorge étroite, les bataillons marchaient en échelons, les ailes en avant. Arrivé à Teisendorf, Lecourbe dirigea sur Laufen une brigade du général Montrichard, afin de flanquer sa gauche, tandis que l'avant-garde, commandée par Gudin, harcelait l'ennemi jusqu'à Adelstetten, lui faisant toujours quelques prisonniers.

Combat de Salzburghofen. — En avant d'Adelstetten, le pays devenait plus ouvert. Les Autrichiens, à portée de leurs réserves, par Laufen et

Salzbourg, avaient réuni des forces vers Salzburghofen, et étaient en bataille en avant de ce village.

Lecourbe donna l'ordre à Gudin de se porter sur Feldkirchen, sur la Saal, pour redescendre ensuite la rivière jusqu'à son confluent, en chassant l'ennemi des bois voisins.

Le général Montrichard manœuvra de manière à s'emparer de la route de Salzbourg à Laufen. La cavalerie marchait réunie entre les deux divisions.

La colonne du général Montrichard fut un instant débordée. Quelques compagnies de la 84e commençaient à plier, lorsque la 109e et le 1er bataillon de la 38e arrivèrent à leur secours. Tandis que la 109e faisait front à l'ennemi et le maintenait, le bataillon de la 38e se déploya sur son flanc droit. Ce mouvement arrêta l'offensive des Autrichiens ; une charge brillante des 8e et 9e hussards jeta le désordre dans leurs rangs, et les repoussa brusquement sur la Salza. Beaucoup d'entre eux se noyèrent en essayant de passer la rivière à gué.

De son côté, le général Gudin, ayant obligé toutes les troupes qu'il avait devant lui à repasser la Saal, avait détaché un bataillon de la 94e demi-brigade sur Salzburghofen. Ce bataillon chassa de ce village les Autrichiens qui l'occupaient encore, et leur coupa la retraite sur Salzbourg.

Pendant que le corps de Lecourbe arrivait sur la Saal et la Salza, ayant la division Grouchy en réserve, les deux autres divisions du centre s'étaient portées, par Altenmarcht, sur la Salza, vers Laufen.

Moreau prescrivit au général Decaen de se porter, le lendemain, sur Laufen, et de faire des reconnaissances très étendues sur la Salza, dans le but de préparer le passage de cette rivière. Grâce à une heureuse circonstance, qui permit au général Durutte de jeter sur la rive droite 400 hommes, les défenseurs du

VI. — Marche sur Salzbourg.

Afin de mettre à profit la surprise causée à l'ennemi par le passage de l'Inn, et pour ne pas lui laisser le temps de se renforcer et de se fortifier derrière la Salza, le général Moreau prescrivit à Lecourbe de le poursuivre vigoureusement, et de le rejeter de l'autre côté de cette rivière.

Le 10 décembre au matin, les divisions Gudin et Montrichard se portèrent sur Seebruk. Le général Gudin marchait à l'avant-garde, et avec lui le 2e bataillon de la 38e. Les deux autres bataillons suivaient avec la division Montrichard, marchant en échelons.

L'ennemi ne tint pas à Seebruk ; le 8e hussards exécuta quelques charges partielles sur les dragons de Waldeck, qui couvraient la retraite, et ramassa 200 prisonniers.

Le 11, les deux divisions continuèrent leur marche sur Traunstein, et vinrent prendre position en avant de cette ville, après divers engagements de cavalerie, dans lesquels le 5e hussards se distingua.

Le 12, au matin, elles poursuivirent leur mouvement par la route de Traunstein à Salzbourg. Cette route traversant une gorge étroite, les bataillons marchaient en échelons, les ailes en avant. Arrivé à Teisendorf, Lecourbe dirigea sur Laufen une brigade du général Montrichard, afin de flanquer sa gauche, tandis que l'avant-garde, commandée par Gudin, harcelait l'ennemi jusqu'à Adelstetten, lui faisant toujours quelques prisonniers.

Combat de Salzburghofen. — En avant d'Adelstetten, le pays devenait plus ouvert. Les Autrichiens, à portée de leurs réserves, par Laufen et

Salzbourg, avaient réuni des forces vers Salzburghofen, et étaient en bataille en avant de ce village.

Lecourbe donna l'ordre à Gudin de se porter sur Feldkirchen, sur la Saal, pour redescendre ensuite la rivière jusqu'à son confluent, en chassant l'ennemi des bois voisins.

Le général Montrichard manœuvra de manière à s'emparer de la route de Salzbourg à Laufen. La cavalerie marchait réunie entre les deux divisions.

La colonne du général Montrichard fut un instant débordée. Quelques compagnies de la 84e commençaient à plier, lorsque la 109e et le 1er bataillon de la 38e arrivèrent à leur secours. Tandis que la 109e faisait front à l'ennemi et le maintenait, le bataillon de la 38e se déploya sur son flanc droit. Ce mouvement arrêta l'offensive des Autrichiens ; une charge brillante des 8e et 9e hussards jeta le désordre dans leurs rangs, et les repoussa brusquement sur la Salza. Beaucoup d'entre eux se noyèrent en essayant de passer la rivière à gué.

De son côté, le général Gudin, ayant obligé toutes les troupes qu'il avait devant lui à repasser la Saal, avait détaché un bataillon de la 94e demi-brigade sur Salzburghofen. Ce bataillon chassa de ce village les Autrichiens qui l'occupaient encore, et leur coupa la retraite sur Salzbourg.

Pendant que le corps de Lecourbe arrivait sur la Saal et la Salza, ayant la division Grouchy en réserve, les deux autres divisions du centre s'étaient portées, par Altenmarcht, sur la Salza, vers Laufen.

Moreau prescrivit au général Decaen de se porter, le lendemain, sur Laufen, et de faire des reconnaissances très étendues sur la Salza, dans le but de préparer le passage de cette rivière. Grâce à une heureuse circonstance, qui permit au général Durutte de jeter sur la rive droite 400 hommes, les défenseurs du

pont de Laufen furent surpris et chassés de leur position. Un pont volant fut aussitôt établi pour faire passer l'artillerie, et le pont de Laufen, détruit par l'ennemi, fut réparé. Le centre et l'aile gauche furent aussitôt dirigés sur Laufen pour y passer la Salza.

Ce même jour, le corps de Lecourbe passa la Saal près de Feldkirchen, et, après un combat vigoureux, prit position auprès de Wals. Ce corps avait l'ordre de couvrir le flanc droit de l'armée pendant le passage de la Salza, qui devait s'opérer dans la journée du 14 décembre.

Combat de Wals. — Dans la matinée de ce jour, l'ennemi ayant paru retirer ses vedettes, le général Lecourbe prit ses dispositions pour le suivre. Il déploya son artillerie et sa cavalerie dans la plaine en avant du village de Wals, tandis que le général Montrichard, avec son infanterie, devait longer les bois qui bordent la rive droite de la Salza jusqu'au confluent des deux rivières, et faire sa jonction avec la brigade Boyer. Cette brigade, qui était encore sur la rive gauche, devait traverser un gué qu'on avait reconnu, s'emparer du pont brûlé par l'ennemi, et se mettre aussitôt à le réparer.

A la droite, le général Gudin devait s'emparer, avec le 1er bataillon de la 38e, du village de Gols, sur la route de Reichenhall, dans un terrain très boisé ; le reste de la division devait se former en avant du village de Wals, en s'y appuyant. Les 2e et 3e bataillons de la 38e faisaient partie de ce dernier groupe.

Ces dispositions s'exécutent : un escadron du 7e hussards, le 8e et le 9e de même arme, le 11e dragons et le 23e de cavalerie débouchent dans la plaine avec l'artillerie. Il faisait un brouillard très épais. Nos tirailleurs poursuivent vivement l'ennemi, qui démasque tout à coup 6 pièces d'artillerie, avec lesquelles il commence un feu très vif et très soutenu ;

notre artillerie y répond avec supériorité ; mais bientôt l'ennemi a mis en batterie plus de 30 pièces de canon. Le brouillard, qui se dissipe, laisse dans ce moment découvrir une cavalerie nombreuse et sur plusieurs lignes. Bientôt la première ligne s'ébranle et charge les 7e et 9e hussards, qui soutiennent le choc avec courage, mais, moins nombreux que les ennemis, ils sont forcés de se replier.

Le 11e dragons s'avance, et fournit à fond la plus belle charge possible ; ce régiment culbute et renverse tout ce qu'il rencontre. Les hussards se rallient à l'appui du 23e de cavalerie, et, de concert avec les dragons, mettent en déroute au moins 2,000 chevaux, et en prennent plus de 150. La seconde ligne de l'ennemi reste tranquille, et le lieutenant-général Lecourbe conserve également en réserve le 23e de cavalerie, quoique ce régiment brûle de combattre.

Sur la droite et sur la gauche, notre infanterie faisait des progrès. Le bataillon de la 38e et le 8e hussards s'emparent du village de Gols et prennent une pièce de canon (1).

Sur la gauche, la 109e avait d'abord repoussé l'ennemi ; mais, arrivée à la croisière des chemins de Laufen et de Reichenhall sur Salzbourg, elle avait trouvé des réserves nombreuses, et n'avait pu forcer ce point, quoique le général Montrichard lui eût envoyé un bataillon de renfort de la 84e. C'est là que

(1) Le rapport du général Dessolles attribue à la 36e demi-brigade le bataillon, placé sous les ordres de Gudin, qui s'empara du village de Gols. Cette indication est en contradiction avec le journal historique de la 38e qui rapporte que le premier bataillon fut placé ce jour-là sous les ordres de Gudin pour cette opération. Le même rapport dit que le bataillon que Lecourbe chargea de la défense du village de Wals appartenait à la 30e demi-brigade. C'est une erreur. Ce bataillon était le 2e de la 38e. La 30e demi-brigade ne figure dans la composition d'aucune des divisions de l'armée du Rhin à cette date.

le général Schinner, qui conduisait ce bataillon, fut blessé d'un boulet de canon à la main, et reçut une balle à la cuisse.

Le lieutenant-général Lecourbe, sentant que l'ennemi était en force, ne voulut point engager un combat inégal ; pendant que le reste de l'armée s'occupait du passage de la rivière, il fit replier les ailes, passer la cavalerie derrière le défilé, et se borna à tenir la tête du village de Wals avec une partie de son infanterie, la 94e et le 2e bataillon de la 38e. Il se conservait ainsi le moyen de marcher sur Salzbourg, dès que l'armée se montrerait à sa hauteur, sur la rive droite de la Salza. L'ennemi n'osa rien entreprendre pour entraver ce mouvement hardi, quoiqu'il eût là toute sa cavalerie, de l'infanterie, et une grande partie de son artillerie. La nuit fit cesser le combat.

Cette journée coûta à la 38e demi-brigade 10 tués et 15 blessés, dont le lieutenant Garreau du 2e bataillon.

Les 2e et 3e bataillons, qui avaient été les plus éprouvés, repassèrent la Saal et vinrent camper auprès de Feldkirchen. Le 1er bataillon resta en observation sur la route de Reichenhall.

Le 15 décembre au matin, le général Decaen marcha sur Salzbourg, où il entra le premier par la route de la rive droite de la Salza. Le général Lecourbe y entra peu après par la rive opposée.

L'armée autrichienne, n'ayant pu arrêter les Français derrière l'Inn et la Salza, n'osa pas se hasarder à livrer de nouveaux combats ; elle précipita sa retraite par la route de Salzbourg à Linz, et ne détacha que le corps de Condé pour couvrir la Styrie.

Le général Moreau, ne voulant pas lui donner le temps de se reformer, donna des ordres pour la suivre avec la plus grande célérité, et ne laissa, pour couvrir son flanc droit, que la division du général

Gudin. Cette division devait couvrir les débouchés du Tyrol et la grande route du Tyrol.

Fin de la campagne. — Pendant cette dernière période, les 3 bataillons de la 38e occupèrent divers cantonnements sur les deux rives de la Salza, et n'eurent plus que quelques affaires d'avant-postes peu importantes, comme celles de Lerfen, le 24 décembre, et celle de Laufen, le 25 décembre, jour de la signature de l'armistice de Steyer, qui mit fin aux hostilités.

Pendant les mois de janvier et de février 1801, la demi-brigade fut répartie dans les cantonnements de Salzbourg, d'Hallein, de Golling et Berchtesgaden.

La 38e est envoyée à l'armée de l'Ouest. — Un mois après la signature de la paix de Lunéville (9 février 1801), la 38e demi-brigade reçut l'ordre de se réunir à Salzbourg, et de se préparer à rentrer en France.

Elle quitta cette ville le 18 mars, et prit la route de Bâle. Après avoir successivement séjourné à Wangen, à Lindau, et à Salmansweiler, elle arriva le 26 avril à Lorrach.

Le 4 mai, elle passait le Rhin à Bâle et venait cantonner à Huningue.

Le jour même, arrivait un ordre du ministre de la guerre, qui envoyait la 38e à l'armée de l'Ouest. Elle se mit en route le lendemain et se dirigea sur la Bretagne, en passant par Vesoul, Dijon, Bourges, Tours, Rennes, Vannes, où elle arriva le 16 juin.

L'avant-veille, un ordre du premier consul avait prescrit de compléter le 3e bataillon à 1,071 hommes, et de le diriger, le 18 juin, sur Brest. Ce bataillon était destiné à faire partie du corps expéditionnaire de Saint-Domingue.

Au mois d'octobre, les 1er et 2e bataillons furent

envoyés à Belle-Isle, mais, sur une réclamation du général Lecourbe au ministre de la guerre Berthier, ils revinrent à Vannes au mois de mars 1802.

JOSEPH de BARRAL
Colonel du 38e de ligne de 1847 à 1850
Général de Brigade

CHAPITRE V

CAMPAGNE DE SAINT-DOMINGUE

1801-1803

I. — Causes de l'expédition. — Organisation de l'armée coloniale et du corps expéditionnaire.

Causes de l'expédition. — Lorsque la paix d'Amiens (25 mars 1801) eut proclamé la liberté des mers, le premier Consul songea à relever la puissance maritime et coloniale de la France. Ses plus grands efforts furent dirigés vers les Antilles, où les décrets de la Constituante et de la Convention, pour la liberté et les droits politiques des hommes de couleur, avaient eu pour conséquences la ruine de nos possessions et le massacre des Blancs. La Guadeloupe et Saint-Domingue avaient été bouleversés de fond en comble depuis 1791.

A Saint-Domingue, où les Blancs n'étaient que 40,000, sur une population qui comptait 30,000 affranchis ou fils d'affranchis, et 450,000 esclaves nés en Afrique ou dans la colonie, la révolte avait éclaté le 22 août 1791, dans la partie nord de l'île, et s'était rapidement propagée, grâce aux divisions intestines des colons. Depuis lors, tous les efforts de la métropole, pour ramener les Noirs sous le joug régulier de la France, étaient restés infructueux.

Après avoir éprouvé toutes les horreurs d'une guerre atroce, la colonie était tombée sous la domination d'un noir de génie, Toussaint-Louverture, qui avait acquis parmi les siens un ascendant prodigieux. C'était un vieil esclave, sachant à peine lire, doué

d'un talent de gouvernement vraiment extraordinaire, et armé d'une dissimulation profonde.

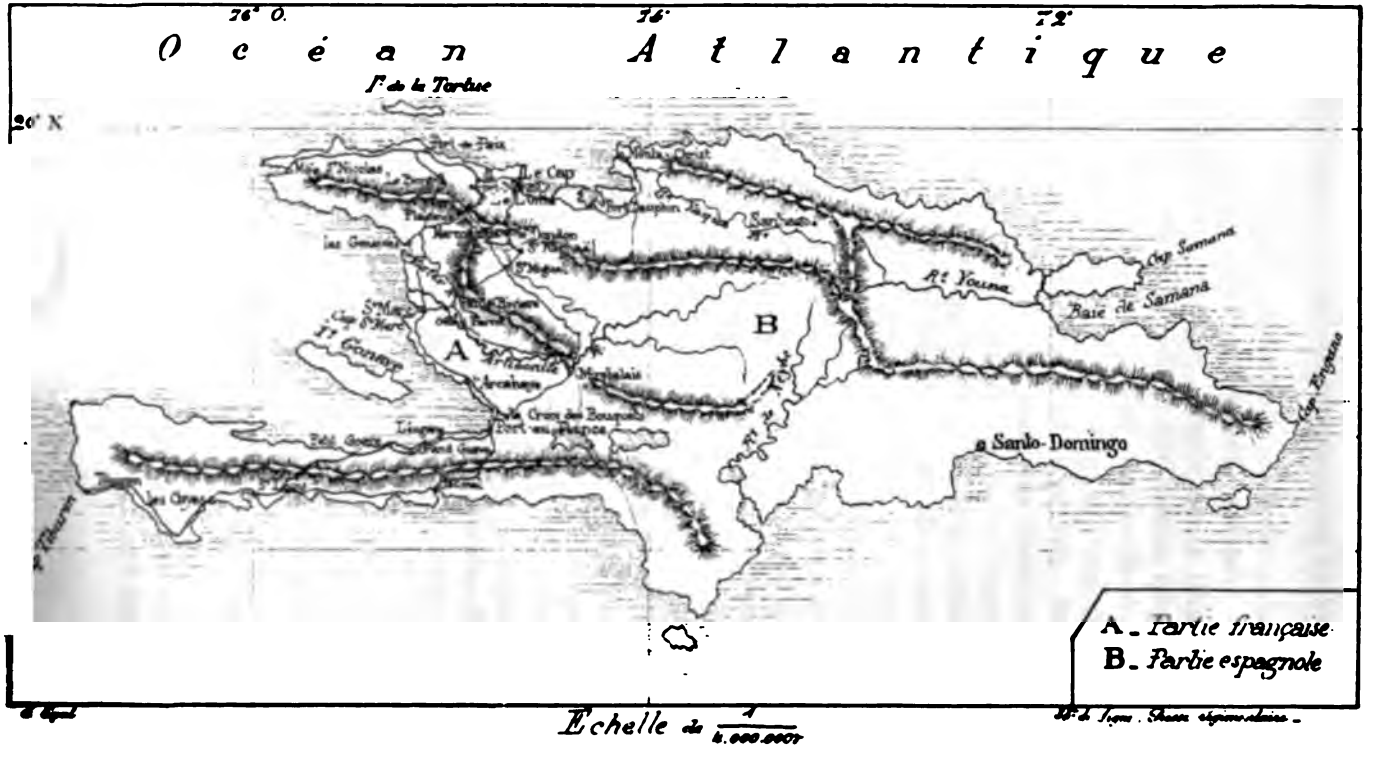
Le général de Laveaux, envoyé par le Directoire pour remettre la colonie sous la domination française, s'était d'abord servi de lui pour essayer de ramener les Noirs dans l'obéissance, et pour l'opposer aux Anglais, qui avaient pris pied dans l'île. Nommé lieutenant du gouverneur général, puis, bientôt après, général en chef des armées de Saint-Domingue, Toussaint supplanta son bienfaiteur, et se débarrassa peu à peu des commissaires que le Gouvernement français avait encore dans la colonie. Devenu dictateur, il avait conquis toute l'île, organisé une armée et promulgué une constitution qui le nommait gouverneur à vie. Le Bonaparte des Antilles, ainsi qu'il se nommait lui-même, prétendait rester indépendant de la métropole.

Organisation de l'armée coloniale. — Lorsque le premier consul se décida à envoyer un corps expéditionnaire, pour reconquérir une colonie qui avait été la plus belle et la plus florissante de nos possessions d'outre-mer, la population de l'île avait bien diminué : les Blancs avaient disparu, la population noire n'excédait pas 295 à 300,000 individus de tout âge et de tout sexe. La portion valide de cette population était partagée en soldats et en cultivateurs. Ces derniers avaient été renvoyés sur les plantations par Toussaint et soumis à un travail obligatoire. Ils étaient néanmoins armés et prêts à combattre si leur liberté était menacée.

L'armée permanente du dictateur était d'environ 20,000 hommes, organisés en demi-brigades, sur le modèle des armées françaises, ayant des officiers noirs, quelques-uns mulâtres ou blancs, ces derniers en bien petit nombre.

Cette troupe, bien payée, a nourrie, assez

ILE DE S^t DOMINGUE



redoutable sous un climat qu'elle seule pouvait supporter, était formée en trois divisions commandées par des généraux de sa couleur, la plupart assez intelligents, mais plus féroces qu'intelligents.

La division du Nord, commandée par le général de brigade Christophe, avait son quartier général au Cap et comptait 4,800 hommes, dont 900 d'artillerie et de gendarmerie ; elle occupait les places du Cap, du Limbé, de Fort-Dauphin et de Port-de-Paix.

La division du Sud et de l'Est, forte de 11,650 hommes, dont 900 d'artillerie et gendarmerie, était sous les ordres du général de division Dessalines, et était répartie dans les places de Port-au-Prince, Sainte-Marie, Jérémie, les Arcahayes et les Cayes.

La division de l'Est, sous le commandement du général de brigade Clerveaux, occupait, dans la partie espagnole, les villes de Samana, Santa-Yago et Santo-Domingo. Son effectif était d'environ 4,200 hommes, dont 400 d'artillerie.

L'armée de Toussaint-Louverture, et les effets désastreux d'un climat délétère, n'étaient pas les seuls obstacles que devait rencontrer le corps expéditionnaire. L'île de Saint-Domingue présente à l'attaque un terrain hérissé de difficultés, et où tous les accidents physiques tournent au profit de la défense. C'est un pays généralement montagneux. La forme des hauteurs, appelées mornes, en rend l'accès très difficile ; même dans les parties qui sont accessibles, il en est dont les flancs sont taillés à pic et qui sont inabordables. C'est ordinairement dans le voisinage des mornes que coulent les rivières ; la plupart d'entre elles ne sont ni larges ni profondes, mais le moindre orage les transforme en torrents.

Le genre de culture de Saint-Domingue rend le pays très couvert. La végétation y a un tel degré de force, de rapidité et de constance, que l'emploi même

des moyens de destruction ne donne que des résultats précaires et momentanés. En un mot, les plaines de Saint-Domingue, comme les hauteurs, ne présentent que des moyens de défense au défenseur, et des obstacles à l'agresseur.

Cette disposition négative des localités pour une guerre offensive est moins dangereuse encore, sous le rapport physique, que par son influence sur le moral du soldat. Les pays couverts l'étonnent, l'embarrassent et l'inquiètent.

Organisation du corps expéditionnaire. — Le premier consul, dont l'activité était infatigable, avait tout prévu et tout réglé par lui-même. Il avait prescrit et arrêté les détails de l'expédition avec l'assurance d'un général habitué jusqu'alors à commander aux éléments et à maîtriser la fortune.

A la fin de 1801, le corps expéditionnaire se trouva rassemblé dans les ports de Brest, de Lorient, de Rochefort, du Havre et de Toulon. L'Espagne, qui, suivant le traité avec la France, devait elle-même participer à cette guerre, avait une escadre dans le port de Brest et une autre préparée à Cadix.

Les troupes de terre montaient à 21,000 hommes, et avaient été choisies parmi celles qu'on supposait les plus propres à supporter le climat.

Le 3e bataillon de la 38e demi-brigade (1), désigné pour faire partie du corps expéditionnaire et complété à 1,071 hommes, était à Brest depuis le 19 juin.

---

(1) Le dépôt et les deux autres bataillons de la 38e étaient à Belle-Isle. (Voir Note 1.)

La loi du 23 fructidor an VII (9 s re 1799) avait un peu modifié l'organisation des demi-brigades. La pagnie de fusiliers était de 123 hommes, officiers compris ; grenadiers de 83, officiers compris. Il y avait 4 chefs de n par demi-brigade, dont un spécialement chargé de l'a la police et de la discipline.

Ce bataillon était commandé par le commandant Parnajeon.

L'ensemble des forces navales employées à cette entreprise était de 33 vaisseaux de ligne, de 21 frégates et de plusieurs autres moindres bâtiments de guerre. La principale flotte, celle de Brest, commandée par le vice-amiral Villaret-Joyeuse, était composée de 10 vaisseaux français, de 5 vaisseaux espagnols, aux ordres de l'amiral Gravina, et de 9 frégates ou corvettes; elle portait 7,000 hommes de débarquement. Un vaisseau et deux frégates, armés à Lorient, devaient en faire partie et avaient à bord 1,200 hommes.

Une autre escadre, réunie à Rochefort sous les ordres du contre-amiral Latouche-Tréville, était forte de 6 vaisseaux, 6 frégates et 2 corvettes, portant 3,000 hommes de débarquement; elle devait aussi se joindre à la flotte de Brest et former l'avant-garde.

L'escadre de Toulon, de 4 vaisseaux, sous les ordres du contre-amiral Gantheaume, avec 2,300 hommes; celle de Cadix, de 3 vaisseaux commandés par le contre-amiral Linois, avec 1,500 hommes, et l'escadre hollandaise de Flessingue, de 3 vaisseaux et plusieurs autres bâtiments, portant 3,000 hommes, devaient suivre à quelques jours d'intervalle, et rejoindre les autres escadres aux îles Canaries.

Le corps expéditionnaire fut placé sous le commandement du général Leclerc (1), avec le titre de capitaine-général. Les généraux de division Rochambeau, Hardy, Desfourneaux, Debelle et Boudet, com-

(1) Le général Leclerc était né à Pontoise le 17 mars 1772. Lieutenant à l'âge de 19 ans dans le 2e bataillon de Seine-et-Oise; adjudant-général en 1791 au siège de Toulon; général de brigade en 1796 en Italie, avec Bonaparte; général de division en 1799 à l'armée de l'Ouest, et en 1800 à l'armée du Rhin. Il avait épousé Pauline Bonaparte, sœur du premier Consul.

mandaient les troupes. Le général de division Dugua remplissait les fonctions de chef d'état-major.

II. — Débarquement et prise de la ville du Cap.

La flotte de l'amiral Villaret-Joyeuse quitta les ports de Brest et de Lorient le 11 décembre 1801. Le capitaine-général Leclerc était à bord du vaisseau-amiral l'*Océan*. Le 3e bataillon de la 38e était embarqué sur le *Jemmapes*.

L'escadre de Rochefort mit à la voile le 14. Au lieu de rallier la flotte à Belle-Isle, ou à l'Ile-Dieu, comme il en avait reçu l'ordre, le contre-amiral Latouche-Tréville se dirigea sur l'Palma et, n'y voyant pas paraître les vaisseaux de Villaret-Joyeuse, après quatre jours d'attente, il continua sa route jusqu'à la vue du cap Samana, où il arriva le 18 janvier, dix jours avant l'amiral. Celui-ci, après avoir perdu du temps à Belle-Isle à attendre inutilement l'escadre de Rochefort, fut contrarié par les vents, et ce ne fut qu'après quinze jours de tourmente et de dangers qu'il parvint à doubler le cap Finistère.

Les divisions de Flessingue, de Cadix et de Toulon, manquèrent également au rendez-vous des îles Canaries.

Le temps que les escadres mirent à s'attendre et à se chercher, dans ces divers rendez-vous, fit que le ralliement général de la flotte, au cap Samana, dura plusieurs semaines. Ce retard eut la plus funeste influence sur le succès de l'expédition, car l'effet moral d'une apparition subite fut manqué, et Toussaint-Louverture, prévenu de l'arrivée de la flotte française par un bâtiment américain, qui avait rencontré les vaisseaux de Latouche-Tréville au cap Samana, eut le temps de se pré rer à la résistance.

La flotte de Brest et l'escadre le Rochefort ne se

réunirent que le 28 janvier. Elles portaient ensemble 10,510 hommes.

Le capitaine-général Leclerc avait reçu l'ordre de se présenter devant tous les ports à la fois, pour se saisir de la colonie avant que Toussaint ait eu le temps de se reconnaître.

Le Cap était le port principal du département du Nord ; Port-au-Prince, celui du département de l'Ouest. Le siège du gouvernement alternait entre le Cap et Port-au-Prince, où était le quartier général de Toussaint. En occupant ces deux points, et Santo-Domingo, dans la partie espagnole, on tenait presque l'île entière.

En conséquence, et sans attendre les trois escadres dont on n'avait pas de nouvelles, le général en chef détacha, le 29 janvier, deux frégates avec un corps de cinq cents hommes, sous les ordres du général de brigade Kerversau, pour aller occuper Santo-Domingo, et, le 30, la flotte longea la côte, se dirigeant vers l'Ouest.

Suivant les instructions secrètes données par le premier consul, le corps expéditionnaire devait être partagé en trois groupes. Le premier, sous les ordres du général Rochambeau, fort de 2,000 hommes, était destiné à se porter sur le fort Dauphin. Le second, commandé par le général Boudet, fort de 3,000 hommes, avait ordre de se diriger sur Port-au-Prince. Le troisième groupe, fort de 4,000 hommes, sous les ordres du général Hardy, était destiné à agir sur le Cap.

Le 1er février, le général Leclerc, comprenant l'importance qu'il y avait à ne pas différer l'occupation de cette ville, et voyant la division Boudet prête à débarquer, tandis que les vaisseaux qui portaient les troupes du général Hardy étaient encore en arrière, résolut de modifier les détails d'exécution

qui lui étaient prescrits, et donna l'ordre au général Boudet de franchir les passes du Cap, se réservant d'envoyer la division Hardy à Port-au-Prince.

Cet ordre était à peine donné qu'une violente discussion s'engagea entre le général en chef et l'amiral Villaret-Joyeuse (1). Celui-ci, qui était déjà la cause de tous les retards éprouvés pas l'expédition, se retrancha derrière la précision des instructions du premier consul, pour refuser son adhésion aux dispositions nouvelles du général. L'amiral l'emporta, et le contre-ordre fut donné. L'escadre de Latouche-Tréville, portant la division Boudet, poursuivit sa route sur Port-au-Prince.

Cet événement eut un résultat déplorable ; si la flotte s'était présentée ce jour-là devant le Cap, elle eût été bien reçue ; le lendemain, il n'était déjà plus temps. Le général Christophe, qui commandait la garnison du Cap, annonçait le désir de recevoir l'expédition, et de lui donner des fêtes. Les habitants et les troupes noires se livraient en ville à une satisfaction générale.

L'arrivée secrète de Toussaint-Louverture arrêta

---

(1) « Je vais vous dire la vérité tout entière, je ne suis pas satisfait « de l'amiral Villaret ; il a rendu notre arrivée à Saint-Domingue trop « tardive par les points où il nous a fait arrêter comme rendez-vous. « Il nous a fait rester six jours au cap Finistère par une mer terrible. « De là sont venues nos avaries.

« Cet homme est dur dans le service, ne se fait aimer de personne ; « il est avare de récompenses, il a une pépinière de bons aspirants « qu'il dégoûte au point qu'un grand nombre m'a demandé du service ; « ses propres aides de camp l'ont abandonné.

« Au débarquement, j'ai eu à me plaindre de lui ; il n'a pas exécuté « les dispositions que j'ai jugées nécessaires, et peut-être aurions-« nous sauvé le Cap. Je n'accepterai plus une mission pareille sans « que le commandant de la marine soit mis sous mes ordres pour le « débarquement. » (Extraits d'une lettre du général Leclerc au premier consul, en date du 17 février 1802. — *Archives historiques. — Cahier de correspondance* n° 8.)

ces dispositions amicales. Il prescrivit à ses officiers de répondre aux premières sommations de la flotte qu'ils n'avaient pas ordre de la recevoir ; puis, si elle insistait, de la menacer, en cas de débarquement, d'une destruction totale des villes ; et enfin, si le débarquement s'exécutait, de tout détruire et de tout massacrer en se retirant dans l'intérieur de l'île.

Prise de Fort-Dauphin. — 2 février. — Le 2 février, une division navale, sous les ordres du capitaine de vaisseau Magon, porta dans la baie de Manconille 2,500 hommes de la division du général Rochambeau, qui avait ordre de s'emparer de Fort-Dauphin. Il débarqua le 3 à midi, chassa à coups de fusil les noirs qui occupaient le fort Labouguc et la batterie de l'Anse, et enleva sans coup férir le fort Dauphin.

Dans la même journée du 2, le capitaine-général avait essayé de parlementer avec Christophe, sans pouvoir obtenir l'entrée de la rade. Son aide de camp Lebrun avait cependant réussi à répandre dans la ville les proclamations du premier consul et du capitaine-général. La municipalité et les notables de la ville insistèrent auprès de Christophe pour l'engager à se soumettre aux ordres de la mère-patrie ; mais celui-ci resta insensible à toutes les supplications, répondit qu'il ne reconnaissait d'autre chef que Toussaint, et prépara tout pour l'incendie de la ville.

Débarquement. — Le 4, dès qu'il apprit l'occupation du fort Dauphin, le général en chef se décida à débarquer à quelques lieues du Cap, afin de se porter sur les derrières de cette ville, pendant que le général Rochambeau l'envelopperait au loin, en se portant, par les mornes de Sainte-Suzanne, sur la Grande-Rivière et le Dondon ; il plaçait dans cette

manœuvre l'espoir de conserver le Cap et les belles plantations qui couvraient ses plaines.

Malheureusement, le transbordement des troupes sur des bâtiments légers prit du temps. La marche de ces bâtiments, retardée par les vents contraires, laissa à la révolte les moyens d'assurer son système de défense. Ce système consistait à brûler et à fuir.

Dans la nuit du 4 au 5 février, les troupes de Christophe incendièrent la ville, et en chassèrent les habitants. Lorsque le jour parut, il ne restait plus qu'un monceau de cendres de tous les monuments publics, de l'arsenal, des casernes, et des églises. L'explosion des poudrières acheva de renverser les maisons que le feu avait épargnées.

Cependant le général Leclerc et ses troupes prenaient terre à la pointe du Limbé. Aussitôt le débarquement terminé, le général Hardy se dirigeait sur le Cap, par le chemin de l'Acul, à la tête de la 11e légère et de la 31e de ligne, précédé par un escadron du 19e chasseurs, mais il n'y arriva que vers minuit, alors que cette ville était en ruines et abandonnée.

La 30e légère, et les 38e et 79e de ligne, placées sous les ordres du général Desfourneaux, se rassemblèrent au camp de Louise (1), et se portèrent au sud de l'Acul, sur la Rivière Salée (2), de manière à couvrir la marche de la division Hardy.

Pendant que ces troupes prenaient une première position sur les bords de la rivière, une forte colonne de Noirs descendit de la montagne, et attaqua les postes avancés de la 38e demi-brigade, qui occupaient la droite. Nos braves soldats montrèrent dans cette

(1) D'après l'usage des colonies, tous les postes, fortifiés ou non, étaient appelés camps.

(2) Ne pas confondre cette rivière avec celle de même nom qui arrose la vallée du Borgne.

première affaire ce que l'on pouvait attendre d'eux. Au premier coup de fusil, tout le bataillon se porta au secours de ses avant-postes. L'ennemi fut repoussé et mis en fuite. Plusieurs grenadiers et fusiliers se signalèrent par leur ardeur à poursuivre les Noirs, et à les chasser de leurs embuscades.

Le général Desfourneaux rendit hommage, dans son rapport, à leur belle conduite et à la discipline de la 38e demi-brigade (1). En quittant la position de la Rivière Salée, les troupes placées sous les ordres du général vinrent s'établir au carrefour du Morne-Rouge, où elles arrivèrent à minuit.

Organisation du corps expéditionnaire. — L'ordre du jour du 6 février fixa de la manière suivante la composition des trois divisions du Nord :

Division Rochambeau. — 1 bataillon de la 5e demi-brigade légère, 1 bataillon de la 71e de ligne, 1 bataillon de la 79e de ligne, 1 compagnie de l'escadron de la légion de la Loire, 40 hommes d'artillerie, 20 sapeurs. Cette division étendit ses positions depuis le fort Dauphin jusqu'à la Petite-Anse ;

Division Hardy. — 1 bataillon de la 11e demi-brigade légère, 1 bataillon de la 31e de ligne, 1 détachement de la 68e de ligne, 1 escadron du 19e chasseurs, 40 hommes d'artillerie, 20 sapeurs. Cette division fut chargée d'occuper la ville du Cap ;

Division Desfourneaux. — 1er bataillon de la 30e légère, 3e bataillon de la 38e de ligne, 1 détachement de la légion expéditionnaire, 1 escadron de la légion de la Loire, 40 hommes du 8e d'artillerie, 20 sapeurs du 3e bataillon. Cette dernière division

(1) Rapport sur les opérations de la division Desfourneaux du 5 au 8 février 1801 (*Archives historiques*). Le général Desfourneaux avait pour chef d'état major le chef de brigade Thouvenot, officier des plus distingués, qui devint plus tard général de division.

poussa ses avant-postes jusque sur le morne placé au sud de l'habitation Duperrier, et étendit sa droite jusqu'à l'embarcadère de l'Acul.

Malgré son désir de profiter des premiers moments de surprise et de confusion pour poursuivre Christophe et Toussaint-Louverture, le capitaine-général fut obligé de retarder l'ouverture de la campagne jusqu'à l'arrivée des escadres de Toulon et de Cadix, qui transportaient 6,600 hommes. Toutefois, pour ne pas montrer aux rebelles une hésitation qui aurait pu les encourager, il employa ce délai à épuiser les voies de conciliation.

Par ordre du premier consul, le capitaine-général avait amené les deux fils de Toussaint élevés en France, afin d'essayer sur son cœur l'influence des sollicitations filiales. Le précepteur qui avait été chargé de leur éducation reçut la mission de les conduire à leur père, de lui remettre une lettre du premier consul, et de lui promettre la seconde autorité de l'île.

L'entrevue eut lieu à l'habitation d'Ennery, le 9 février. Toussaint parut touché des instances de ses enfants et demanda, pour répondre, un délai de quatre jours. Néanmoins, à l'expiration de ce court délai, et après une deuxième entrevue avec ses enfants, il se refusa à tout accord. Le général Leclerc se décida à proclamer sa rébellion.

Prise de Port-au-Prince et de Santo-Domingo. — Pendant que ces événements se passaient dans le nord de l'île, le général Boudet était arrivé devant Port-au-Prince, le 3 février. Il fit ses préparatifs de débarquement dans la journée du 4. Le lendemain, à 10 heures du matin, les troupes prirent terre sur la côte de Lamentin. Le fort Bizoton fut pris sans coup férir, et le bataillon qui l'occupait fit sa soumission.

La garnison de Port-au-Prince fit plus de résistance et nous coûta une centaine d'hommes tués, et près de 200 blessés. Le concours de la flotte, commandée par le contre-amiral Latouche-Tréville, contribua beaucoup au succès de l'attaque. La vigueur déployée par nos soldats, et la promptitude de leurs attaques, ne laissèrent pas aux révoltés le temps d'incendier la ville.

La soumission de la 13e demi-brigade coloniale, et des chefs de canton des environs, fut la conséquence de ce succès. Les troupes insurgées qui étaient sorties de Port-au-Prince s'étant ralliées aux troupes de Dessalines à la Croix-des-Bouquets, le général Boudet, à la tête d'un fort détachement, se porta sur ce point le 9 février. Dessalines n'osa point faire tête aux Français, et se replia sur le Mirebalais, après avoir mis le feu aux plantations de la Croix-des-Bouquets et aux cases des cultivateurs, pour les forcer à le suivre. Feignant ensuite de se retirer précipitamment sur la montagne des Grands-Bois, pour gagner, de là, la haute vallée de l'Artibonite, il déroba sa marche avec célérité, se dirigea vers le sud, passa la grande rivière du Cul-de-Sac, se jeta sur Léogane, qu'il brûla, puis se retira sur Jacmel. Dès que le général Boudet, qui croyait le poursuivre et espérait l'atteindre, eut reconnu son erreur, il détacha quelques troupes, sous les ordres de l'adjudant-commandant Darbois, pour soutenir le général Laplume, qui venait de faire sa soumission et commandait le département du Sud, alors le plus riche et le plus intact de la colonie, et revint ensuite à Port-au-Prince.

De son côté, le général Kerversau s'était emparé de la partie espagnole de l'île sans beaucoup d'efforts. Après avoir louvoyé devant Santo-Domingo pendant quinze jours, sans pouvoir débarquer, il se vit tout à coup appelé à en prendre possession par suite de

la soumission de la division coloniale de l'Est. Cette soumission était le résultat de l'influence exercée sur le commandant de cette division, le général Clervaux, par l'évêque français de Saint-Domingue, Monseigneur de Mauvielle.

La soumission de Clervaux entraina celle de Paul Louverture, frère de Toussaint, et de tout le département de l'Ozama.

La dispersion de la division de l'Ouest, commandée par Dessalines, et la soumission de celle de l'Est réduisirent à trois demi-brigades les moyens défensifs de Toussaint-Louverture. Ce fut cependant avec ce faible noyau, aidé des troupes qui composaient sa garde particulière, et des cultivateurs du Nord, qu'il osa enfin s'avouer le chef de la résistance insurrectionnelle, dont il avait été jusque là le moteur secret et l'âme invisible.

III. — Marche sur les Gonaïves.

Les trois divisions du Nord ayant été renforcées de 6,000 hommes (1) par l'arrivée des escadres des contre-amiraux Gantheaume et Linois, le général Leclerc prit ses dispositions pour attaquer Toussaint, et le pousser jusque dans ces derniers retranchements. La région montagneuse, dans laquelle le chef noir s'était enfermé, se trouvait placée, à l'Ouest, entre la mer et le mont Cibao, qui est le nœud central auquel viennent se rattacher toutes les chaînes de l'île. Le fort de la Crête-à-Pierrot, construit au pied du versant occidental de l'Artibonite, formait, avec les postes de la Marmelade, du Dondon et du Gros-

(1) Ces renforts comprenaient des bataillons détachés des 19e et 29e demi-brigades légères, de la 74e de ligne, la légion de Saint-Domingue, le bataillon allemand, et un détachement du 10e dragons.

Morne, les clefs des positions intérieures de cette région. Pour pénétrer dans ces hautes montagnes, on avait à franchir des gorges étroites, rendues presque impraticables par la végétation des tropiques, et au fond desquelles les Noirs, blottis en tirailleurs, présentaient une résistance difficile à surmonter. Il était évident que Toussaint ne voulait pas s'exposer à une action générale et peut-être décisive; il comptait faire une guerre de détail opiniâtre, en jetant à propos des partis dans les différentes vallées, et jusque sur la côte, pour inquiéter les derrières des Français. Il espérait ainsi obtenir des succès partiels, en attendant la saison des chaleurs et les pluies d'automne, qui détruiraient les régiments français bien plus sûrement encore que le feu des Noirs.

Le capitaine-général résolut de faire converger ses divisions sur les Gonaïves, de manière à acculer son ennemi et à l'obliger à accepter la bataille. Afin de préparer cette opération, il détacha le général de brigade Humbert, avec 1,200 hommes, et lui donna pour mission de s'emparer de Port-de-Paix, et de disperser les troupes du général Morpas, qui commandait dans ce canton. Cette diversion avait pour but d'enlever à Toussaint l'appui de celui de ses lieutenants qui passait pour le plus intrépide, et de l'empêcher d'occuper la gorge des Trois-Rivières, qui flanquait la position des Gonaïves. De son côté, le général Boudet devait se porter sur Saint-Marc pour donner la main aux divisions du Nord.

Quelques reconnaissances précédèrent l'exécution des mouvements projetés. Dans l'une de ces reconnaissances, le 11 février, les grenadiers de la 38e demi-brigade se signalèrent par leur impétuosité, et le bataillon fut mis à l'ordre de la division. Les fusiliers Couzy et Rime furent tués. Les grenadiers Loubin et Fichet furent grièvement blessés.

Le général en chef, se préoccupant des funestes effets que l'insalubrité du climat pouvait avoir sur la santé des troupes, prescrivit, dans son ordre du jour du 15 février, certaines précautions hygiéniques qui lui étaient recommandées par les médecins du corps expéditionnaire et les officiers qui avaient déjà fait campagne à Saint-Domingue (1).

Le 17 février, le général Leclerc mit son corps d'armée en mouvement. Il marcha de sa personne à la tête de la division Hardy, qui formait le centre, et la dirigea sur la Grande-Rivière, pendant que celle du général Rochambeau, qui formait l'aile gauche, partant du fort Dauphin, se portait sur les hauts mornes pour gagner les revers, et se tenir à hauteur de la colonne du centre.

17 février. — Combat du Limbé. — La division Desfourneaux (2), formant l'aile droite, devait se porter sur le Limbé. Cette division quitta son camp du Morne-Rouge sur trois colonnes (3). Celle de tête, sous les ordres du chef de brigade Girardet, était composée de la 30e légère ; celle du centre, sous les ordres du chef de brigade Boscus, se composait de la 38e de ligne et d'une compagnie de la 30e légère ; celle de queue, formée de la 79e légère et d'un détachement de la légion de la Loire, était

(1) Voir Notes 4 et 5.

(2) Cette division avait reçu, le 14 février, un bataillon de la 19e légère et des détachements de la 68e de ligne et de la légion de la Loire-Inférieure. Son effectif était de 68 officiers et de 1,632 hommes de troupe. L'effectif du 3e bataillon de la 38e était : de 1 chef de bataillon, 3 capitaines, 6 lieutenants ou sous-lieutenants, 1 adjudant-major, 1 médecin et 407 hommes de troupe. Ce bataillon était sous les ordres du chef de brigade Boscus.

Ces chiffres ne comprennent pas les hommes laissés par les demi-brigades dans les petits dépôts qui furent provisoirement installés au Cap.

(3) Voir Note 2.

S^T DOMINGUE
Département du Nord

Echelle de $\frac{1}{360\,000}$

sous les ordres de l'adjudant-commandant de Dampierre. Une pièce d'artillerie marchait avec chacune des colonnes de tête et de queue ; l'obusier était à la colonne du centre, ainsi que les bagages, les munitions et les ambulances. Les colonnes étaient distantes l'une de l'autre d'environ un quart de lieue.

A peine avait-on passé la Rivière-Salée que l'avant-garde essuya le feu de plusieurs embuscades établies sur sa gauche. Deux compagnies de chasseurs de la 30e légère suffirent pour en débusquer les rebelles, et la division continua sa marche. Mais bientôt le feu s'engagea à la tête et sur le flanc gauche ; les noirs, repoussés des premières embuscades, reparurent à l'arrière-garde et la harcelèrent. La division s'avança ainsi entourée de feux pendant l'espace de deux lieues.

Arrivé à portée de canon du Col du Limbé, le général Desfourneaux suspendit la marche pour reconnaître cette position, qu'il fallait emporter d'assaut. Trois cents hommes, en partie postés dans une redoute qui barrait le défilé, et en partie retranchés derrière les abattis qui couvraient les deux flancs, défendaient un passage dans lequel cinquante braves auraient pu arrêter une armée.

L'attaque de gauche fut confiée à deux compagnies de chasseurs de la 30e légère, commandées par le capitaine Rebout ; celle de droite à deux autres compagnies sous les ordres du capitaine Vanson. Le reste de la demi-brigade attaqua de front. Ces trois groupes marchèrent en avant avec le plus grand ordre et sans tirer un coup de fusil. Ils attaquèrent avec tant de résolution que, malgré la vivacité du feu, les difficultés du terrain, la chaleur du jour et la perte de presque tous leurs officiers, ils enlevèrent la redoute et les retranchements avant que les noirs aient eu le temps de mettre le feu à l'immense quan-

tité de bois sec qu'ils avaient accumulé dans le défilé, pour empêcher le passage de notre artillerie. Pendant que la 30e demi-brigade attaquait à l'arme blanche, la 38e, tirant par-dessus la tête des assaillants, entretenait une fusillade nourrie avec l'ennemi.

Ce succès ne mit pas fin au combat. Pendant qu'on déblayait la route, l'ennemi attaqua de nouveau en tête, en queue et sur le flanc gauche. Le bataillon de la 38e, dirigé par le commandant Parnajeon, soutint l'effort principal de cette nouvelle attaque. Il se signala par sa constance et sa bravoure. Après deux heures d'un travail opiniâtre, l'artillerie put gagner le sommet, et la colonne tout entière descendit sur le bourg du Limbé, qu'elle enleva après une vive résistance.

Les noirs perdirent dans ces deux affaires 80 hommes tués et autant de blessés. Les pertes de la division furent de 4 tués et de 17 blessés.

Le général signala, parmi ceux qui avaient rendu les plus grands services dans cette journée, le chef de brigade Boscus, qui commandait la colonne du centre, le commandant Parnajeon et le sous-lieutenant Balbal, de la 38e. Ce dernier fut blessé (1).

La division campa près du bourg du Limbé, au lieu appelé camp Alquier.

18 février. — Prise d'un navire par les grenadiers de la 38e. — Le lendemain, le général de division fit partir, à 2 heures du matin, le chef de brigade Grandet, à la tête d'une colonne de 600 hommes, composée de détachements des 19e et 30e légères et des grenadiers de la 38e, pour aller chercher des vivres à l'embarcadère du Limbé, et y embarquer les blessés.

---

(1) Rapport sur les opérations de la division Desfourneaux, du 17 février au 16 mars 1802 (*Archives historiques*).

Ce détachement devait aussi enlever, en passant, le camp du Petit-Thouars, où s'était retirée la garnison du Limbé et les troupes des embuscades de la veille. Mais le camp avait été abandonné dans la nuit, et les noirs s'étaient repliés par la montagne sur le camp Lecoq.

Arrivé à l'embarcadère, le chef de brigade Grandet ne rencontra ni vivres, ni bâtiments pour embarquer ses blessés. Il fit aussitôt radouber une petite chaloupe qui faisait eau de toutes parts, et la fit monter par des carabiniers de la 30e légère et des grenadiers de la 38e. Ces braves allèrent à deux lieues en mer assaillir et prendre une goëlette qui, pour fuir plus vite, avait coupé l'amarre du canot qu'elle avait à la traine. Cette goëlette, mouillée sur la rade, embarqua les blessés, et mit à la voile pour Le Cap. Le détachement revint au camp dans la nuit du 18 au 19 février.

Dans la même journée, le général Desfourneaux reçut la soumission du chef de brigade Desgrieux, commandant de l'arrondissement du Limbé, celle du chef de brigade Jean-Pierre Dumesnil, commandant à Plaisance, et celle des commandants des cantons de La Ravine, du Bassin, de Champagne, du Marpon et du Pilate.

19 février. — Combat du camp Lecoq. — Le 19 février, la division se porta sur le camp Lecoq pour en chasser les rebelles. Elle rencontra la première embuscade à une lieue du camp.

C'était un défilé resserré entre la rivière, des rochers escarpés et des bois impénétrables. Les noirs laissèrent passer les deux premières compagnies d'éclaireurs, et ne commencèrent le feu que lorsqu'ils aperçurent la première pièce de canon. Couverts par les rochers, ils tiraient à portée de pistolet sans qu'on pût aller à eux. Quelques coups de canon

débusquèrent ceux qui barraient directement le chemin, mais il fut impossible de gravir les rochers, et il fallut que la colonne défilât sous le feu de cette embuscade.

Arrivé au camp Lecoq, le feu s'engagea de nouveau dans une position semblable à la première, quoique un peu moins escarpée. Les éclaireurs se jetèrent dans les bois pour tourner cette embuscade, mais la tête de la colonne fut canonnée par deux pièces placées sur une petite éminence. Ces pièces furent enlevées et encloués.

Après la prise du camp Lecoq, la division prit le chemin montueux et difficile de Plaisance sans cesser d'être harcelée par les noirs. Les grenadiers de la 38e firent l'arrière-garde et luttèrent pendant deux heures. Pour se dégager de ces attaques incessantes, le commandant Parnajeon usa, à l'égard des noirs, du stratagème qu'ils avaient eux-mêmes employé dans la matinée. Ayant trouvé une position convenable pour une embuscade, il y plaça une de ses compagnies. Cette compagnie se laissa dépasser par l'ennemi, qui arriva jusque sur la colonne. La compagnie de queue se retournant alors sur lui, le chargea, pendant que la première, sortant de l'embuscade, l'attaquait par derrière, et le mettait entre deux feux. On en fit un affreux carnage.

Le caporal-fourrier Gruyère, de la 8e compagnie de la 38e, tua quatre noirs de sa main, à la baïonnette. Il fut un instant entraîné par le dernier, dans le corps duquel il avait engagé son arme sans pouvoir la retirer. Il parvint cependant à se dégager et se remit à la poursuite des rebelles. Ceux-ci furent tellement consternés de cette rude leçon qu'ils ne reparurent plus.

Toutes les difficultés n'étaient pas vaincues. La division avançait péniblement. L'artillerie resta pen-

dant une heure dans un chemin impraticable, sans pouvoir avancer. Les attelages ne pouvaient plus traîner les pièces. Le général Desfourneaux, lassé de ce retard, fit dételer les bœufs, et, pour donner l'exemple, s'attela lui-même à l'obusier. Le chef de la 19e demi-brigade légère l'imita avec une compagnie de carabiniers.

Le général fit alors venir deux officiers de chaque détachement :

« Allez, leur dit-il, dire à votre colonne que votre « général est attelé à l'obusier, et qu'il sera monté « dans une heure. Dites-lui que rien ne doit retarder « l'artillerie et les bagages. »

Sur le champ tous les animaux furent dételés et déchargés ; les soldats se mirent à leur place ; l'artillerie et les bagages furent enlevés en un instant, et parvinrent à l'excellente position du Redouret (1). Après une courte halte, la division descendit sur le bourg de Plaisance, qui lui fut livré intact par Jean-Pierre Dumesnil, commandant de ce quartier.

Cette journée avait coûté 9 tués et 18 blessés.

Les succès obtenus déterminèrent la soumission de Joli-Cœur, commandant à Port-Margot, de Gingembre, commandant au Borgne, et des chefs de bataillon Aulo, l'Affrique et Achille. Tous ces officiers noirs, ainsi que ceux qui s'étaient soumis la veille, furent, conformément à la proclamation du capitaine-général, maintenus dans leur grade.

Marches des divisions Hardy, Rochambeau et Humbert. — Lorsque la division Desfourneaux arrivait à Plaisance, la division Hardy prenait position au Dondon et la division Rochambeau à Saint-

(1) Rapport sur les opérations de la division Desfourneaux, du 17 février au 16 mars 1802 (*Archives historiques*).

Raphaël. Leurs premières marches n'avaient donné lieu à aucune action importante. Elles furent seulement inquiétées par les noirs, qui, cachés dans les haziers, attaquaient, fuyaient, reparaissaient tour à tour, et trouvaient une retraite assurée dans les Mornes.

Le général Humbert, débarqué à Port-de-Paix, le 12 février, n'avait conquis que des cendres. C'était en vain qu'il avait tenté la voie des négociations; Morpas avait repoussé à coups de canon la goëlette parlementaire venue pour le sommer; il avait fallu l'emploi de la force pour prendre terre. Les noirs avaient aussitôt fait sauter les forts, incendié la ville, et s'étaient retirés en disputant le terrain pied à pied. Le général Humbert perdit 200 hommes en deux jours pour faire deux lieues (1).

Le général en chef le fit aussitôt renforcer par 1,500 hommes, sous les ordres du général Debelle. Ce dernier, qui devait débarquer à Port-de-Paix le 18, ne put y arriver que le 19 février. Il se mit en marche dans la journée du 20 pour attaquer Morpas; mais les pluies et la difficulté des chemins retardèrent le mouvement des deux colonnes, dont l'une, formée des troupes de renfort, devait tourner la position de l'ennemi, et l'autre, l'attaquer de front. Celle-ci arriva tellement harassée qu'elle ne put gravir la montagne et enlever la position. La première, qui

---

(1) Dans une lettre du 5 mars 1802, adressée au Premier Consul, le capitaine-général Leclerc se plaint très vivement de la conduite du général Humbert, dans l'affaire de Port-de-Paix, et il annonce qu'il le renverra en France avec un rapport à l'adresse du Ministre de la Marine.

Le général Humbert avait commandé en Vendée, puis à l'armée d'Helvétie, en 1799, et fait partie de l'expédition d'Irlande. Il fut destitué, à la fin de 1802, et se réfugia en Amérique, où il vécut misérable.

avait mis vingt-quatre heures à exécuter son mouvement, trouva toutes les forces de Morpas réunies ; elle fut repoussée, et fit sa retraite en bon ordre.

A la même date, le général Hardy, poursuivant sa marche sur la Marmelade, avait escaladé de vive force la position formidable du Morne à Boispin. La position de la Marmelade était défendue par Christophe, à la tête de 2,000 hommes, composés par moitié de troupes coloniales et de cultivateurs. La division y entra au pas de charge ; tout céda à son impétuosité.

De son côté, le général Rochambeau se portait sur la position de San-Miguel, qu'il enleva sans beaucoup de résistance. Sa colonne de droite seule eut à faire des efforts ; elle prit à la baïonnette la position de la Mare à la Roche, qui était défendue par 400 noirs et par de l'artillerie.

La division Desfourneaux séjourna à Plaisance les 20 et 21 février.

On a vu que le général en chef avait combiné les opérations des trois divisions, qui composaient son corps d'armée, avec celles du général Boudet, et des généraux Humbert et Debelle. Si les ordres qu'il avait donnés eussent pu être exécutés, comme il l'espérait, Toussaint, attaqué dans sa position centrale par la division Hardy du côté du Nord, par la division Rochambeau du côté de l'Est, et à l'Ouest par celle de Boudet, aurait été rejeté vers le rivage, entre la rivière de l'Ester et celle des Gonaïves, et le général Morpas eût été, presque en même temps, déposté de sa position du Gros-Morne.

De fait, les trois divisions avaient forcé l'ennemi partout où elles l'avaient rencontré. C'était déjà un résultat satisfaisant, car il faut avoir vu le pays pour se faire une idée des difficultés qu'on y rencontre à chaque pas. Les Alpes, dans leurs parties les plus

sauvages, n'offrent rien qui leur soit comparable (1). Malheureusement le général Boudet, ayant perdu du temps à poursuivre Dessalines, n'était en mesure de se diriger vers le Nord que le 22 février. D'autre part, l'échec éprouvé par le général Debelle rendait critique la situation de son détachement.

Dans ces conditions, le général Leclerc ne pouvait plus compter sur le concert des attaques de ces deux généraux. Il s'empressa de concentrer les efforts de ses trois divisions sur les positions qu'occupaient Toussaint et Christophe, pour soutenir ensuite par sa droite le général Debelle, et défaire Morpas.

22 février. — Combat d'Ennery. — Le 22 février les divisions Hardy et Desfourneaux convergèrent sur l'habitation d'Ennery, pendant que la division Rochambeau allait prendre position à la tête de La Ravine à Couleuvres.

Ennery était défendu par Christophe, avec 1,000 hommes de troupes coloniales et 1,200 cultivateurs. Attaqué de front par la division Hardy, et menacé sur ses flancs par les divisions Desfourneaux et Rochambeau, Christophe fut obligé de se replier, et mené tambour-battant jusqu'à l'habitation Bayonnai, où le général Salm, commandant la première brigade de la division Hardy, le mit en déroute et le força à s'éparpiller dans les mornes.

La division Desfourneaux vint camper à deux lieues d'Ennery sur la route de Poteaux. Elle avait fait ce jour-là quinze heures de marche, supporté tous les genres de privations, et des fatigues inouïes pour faire passer l'artillerie et les voitures.

Comptant sur un nouvel effort du général Debelle pour vaincre la résistance de Morpas, le général Leclerc prescrivit à la division Desfourneaux de se

(1) Rapport du général Leclerc *(Archives historiques)*.

porter le 23 février sur les Gonaïves, pendant que celle de Rochambeau pénétrerait dans La Ravine à Couleuvres. La division Hardy restait en réserve.

La fatigue, les souffrances des troupes, étaient telles, que le général Desfourneaux, voulant ranimer leur ardeur, leur adressa l'ordre du jour suivant, au départ du camp : « La division est harassée ; elle n'a « pas mangé ; elle n'a pas reposé ; mais elle est com- « posée de soldats français, et ceux-là ne s'arrêtent « jamais quand ils poursuivent l'ennemi. Le général « part avec confiance, bien sûr que le premier coup « de fusil rendra à chaque soldat les forces qu'il a « perdues par le défaut de subsistance, et par des « marches longues et pénibles. Soldats ! le général « et tous les officiers ont partagé votre bivouac et « vos privations, et ils sont à votre tête. »

23 février. — Combat de la Coupe-à-Pintade et prise des Gonaïves. — La division rencontra l'ennemi à la Coupe-à-Pintade. Sa droite était appuyée à une montagne dont il garnissait les pentes ; sa gauche au village de Poteaux ; le centre occupait l'embranchement du chemin des Gonaïves avec celui de l'Artibonite. Une partie de la cavalerie caracolait sur ces deux chemins ; les vedettes étaient en avant du bois et du village qui masquaient les positions.

Le général Desfourneaux forma son avant-garde en bataille sur la route des Gonaïves, de manière à masquer ses deux pièces d'artillerie ; il la flanqua à droite et à gauche par les compagnies d'éclaireurs, et la fit soutenir par deux compagnies de la 19e légère. Ces troupes étaient sous les ordres des chefs de brigade Grandet et Thouvenot. Il porta ensuite cinq compagnies en colonne, commandées par le chef de brigade Boscus, sur la droite de l'ennemi pour attaquer les retranchements de la montagne, et disposa sur le flanc gauche un semblable corps, sous les or-

dres de Dampierre, et dans le même ordre de combat. Chacun de ces corps avaient une petite réserve (1).

Le signal de l'attaque fut donné dans cet ordre. L'obusier dirigea son feu sur la montagne où l'ennemi était retranché derrière des abattis. Celui-ci ne vint nulle part, et laissa une centaine de morts sur le champ de bataille.

Après ce succès, la division poursuivit sa marche sur les Gonaïves, que défendaient encore deux escadrons des guides, 300 hommes du bataillon des Gonaïves, plusieurs compagnies de grenadiers de la garde d'honneur de Toussaint, et un grand nombre de gardes nationaux. Elle fut soutenue dans cette nouvelle attaque par un détachement de 700 hommes, commandé par le général Desplanques, de la division Hardy.

L'ennemi ne tint que le temps nécessaire pour incendier la ville. Il fut refoulé derrière l'Ester, abandonnant encore une centaine de morts.

De son côté, le général Rochambeau avait pénétré dans La Ravine à Couleuvres. Toussaint y avait concentré 2,700 hommes d'élite et sa garde, qu'il fit soutenir par près de 2,000 nègres cultivateurs, répandus en tirailleurs dans les mornes ; la position était retranchée et les avenues garnies de forts abattis. Rien ne résista à l'impétuosité des soldats de Rochambeau. Malgré une défense opiniâtre, ils pénétrèrent dans les retranchements où l'on se battit corps à corps ; les noirs les abandonnèrent en y laissant 6 à 700 des leurs, et regagnèrent avec précipitation le bourg de la Petite-Rivière. Toute l'artillerie de Toussaint fut prise.

Ainsi que nous l'avons dit, la ville des Gonaïves

---

(1) [illegible] la division Desfourneaux, du 17 fév[illegible] re[illegible]).

était en cendres quand les soldats de Desfourneaux y arrivèrent. Leur déception fut grande, car ils espéraient y trouver des vivres ou, tout au moins, quelques vaisseaux français dans le port. Depuis le 17 février, ils avaient supporté avec un courage admirable des fatigues incroyables, marchant toute la journée par des chemins hérissés d'obstacles, exposés à une fusillade perpétuelle, sans savoir d'où elle partait, luttant sans cesse contre un ennemi qui ne laissait aucune trace et disparaissait sans qu'il fût possible de le suivre, souffrant de la fraîcheur de la nuit, après avoir été épuisés par la chaleur excessive du jour. Ils étaient sans pain depuis dix jours ; les patates et les ignames arrachées dans les champs environnants en tinrent lieu. Les bœufs enlevés aux cultivateurs permirent toutefois de faire de larges distributions de viande (1).

Le général Leclerc arriva aux Gonaïves le 24 février, avec les divisions Hardy et Rochambeau. Informé que le général Debelle n'avait pu forcer Morpas, il ordonna au général Desfourneaux de marcher avec sa division sur le Gros-Morne, et au général Rochambeau de se porter au pont de l'Ester, afin de pousser des reconnaissances sur la gauche, pour avoir des nouvelles du général Boudet et de la retraite de Toussaint.

La division Desfourneaux arriva au Gros-Morne, le 25 février, après treize heures de marche, exténuée de fatigue, et les soldats tombant de besoins.

Le même jour, ayant appris que le général Boudet était arrivé à Saint-Marc, le général en chef détacha

(1) Le rapport du chef d'état-major Thouvenot se termine par cette phrase :

« Le général Desfourneaux a d'autant de plus à se louer des troupes « de sa division que depuis trente heures elles n'ont été nourries que « de coups de fusil, et que pas une plainte ne s'est faite entendre. »

le général Hardy, avec cinq compagnies de grenadiers et 800 hommes, pour appuyer la division Desfourneaux. Il prit lui-même le chemin du Gros-Morne avec cent hommes de sa garde, après avoir expédié un courrier au général Debelle pour l'informer que l'attaque des positions de Morpas aurait lieu le 28.

Le 26 au matin, le général Desfourneaux envoya le chef de brigade Boscus et la 38e à l'habitation David, sur le chemin de Port-de-Paix, pour reconnaître les positions de Morpas. Mais dès que le général noir eut connaissance du mouvement des divisions du capitaine-général, et qu'il vit sa perte assurée, il se hâta de la prévenir en se soumettant. Deux mille hommes de bonnes troupes, au nom desquelles il transigea, furent amalgamées dans les différentes divisions, et lui-même envoyé au Port-de-Paix pour y commander.

IV. — Occupation et défense du canton de Plaisance.

Le 27 février, le général Leclerc rentra aux Gonaïves et prit ses dispositions pour traquer Toussaint et Christophe, qui se fortifiaient dans les mornes du Cahos.

Laissant la division Desfourneaux en observation dans le Nord, avec ordre de reprendre position sur les hauteurs de Plaisance, afin de protéger et de surveiller tous les cantons environnants, il appela la division du général Debelle aux Gonaïves, pour la diriger sur l'Artibonite et le Bas-Ester. La division Rochambeau reçut l'ordre de pénétrer dans le Cahos, par la rive gauche du Cabreuil, et le général Hardy, par le revers des montagnes, à la même hauteur. Les trois généraux devaient se réunir aux Verrettes.

Le général en chef s'embarqua ensuite aux Gonaïves pour aller à Port-au-Prince, afin de diriger lui-même la division Boudet, qui devait coopérer à

l'attaque qu'il méditait de faire sur les Verrettes. Cette division était arrivée trop tard à Saint-Marc pour empêcher l'incendie de la ville et le massacre des blancs (1). Dessalines s'était dérobé, et, exécutant une habile contre-marche, il avait essayé de surprendre Port-au-Prince qu'il savait dégarni. Le général Pamphile Lacroix, qui y était resté avec 600 hommes, lui opposa de si habiles dispositions que la 8e demi-brigade coloniale fut enlevée en entier avant que Dessalines pût la secourir. Néanmoins, le général Boudet, inquiet sur le sort de Port-au-Prince, était revenu dans cette ville le 25 février.

Le 2 mars, le général Debelle, qui se portait sur la Petite-Rivière, rencontra un corps de noirs, commandé par Dessalines, qu'un ordre de Toussaint avait rappelé des environs de Port-au-Prince. Il marcha droit sur eux et les poursuivit avec vigueur jusque sous le canon du fort de la Crête-à-Pierrot ; malheureusement il fut blessé grièvement, ainsi que le général Devaux. Le général Dugua, chef d'état-major du corps expéditionnaire, vint prendre le commandement de sa division, et s'établit à quelque distance du fort, en attendant que les autres colonnes puissent le seconder.

Dans le même temps, le général Hardy avait cerné 600 noirs dans la Coupe-à-l'Inde, et le général Rochambeau avait enlevé le Morne-à-Pipe, et chassé vivement devant lui les débris du corps de Toussaint.

Ce dernier s'était empressé, après avoir assuré la

(1) La férocité de Toussaint n'a pas de nom. Il a égorgé plus de 10,000 habitants, blancs, noirs et mulâtres. Nous avons dans différentes expéditions ramassé près de 8,000 individus, hommes et femmes, qu'il se proposait d'égorger. (Rapport du général Leclerc, du 5 germinal an X.)

défense du fort de la Crête-à-Pierrot, de revenir vers le Nord, pour ranimer par sa présence la population noire de cette province. Le 3 mars, il était à la Marmelade. Il y avait réuni la plus grande partie de la 4e demi-brigade coloniale, ses grenadiers d'honneur, ses guides et les débris des régiments battus. Le 4, il se dirigeait vers Plaisance, emmenant, avec ses troupes régulières, tous les cultivateurs valides, et ne laissant derrière lui que des ruines.

5 mars. — Combat du camp Berthier. — La division Desfourneaux était concentrée dans le camp Berthier, près de Plaisance, depuis deux jours. Le 5 mars, à 7 heures du matin, les troupes noires cernaient le camp français sur une étendue de trois lieues. Toussaint appuyait sa droite à la redoutable position du Redouret, et s'étendait jusqu'à l'habitation de Sure.

Le général Desfourneaux s'empressa de prendre ses dispositions pour l'attaque afin de ne pas laisser aux noirs l'avantage de l'offensive, et fit distribuer à ses troupes toutes les cartouches dont il disposait. Quatre colonnes furent formées, avec une réserve de trois compagnies de grenadiers et carabiniers, tirées des 38e de ligne et 30e légère, sous les ordres de l'adjudant-commandant de Dampierre.

Au moment où toutes les troupes de la division se portaient en avant, Toussaint donnait de son côté le signal de l'attaque. Le principal effort des noirs se porta sur le poste du Morne, excellente position qui domine le Redouret, et qui était défendue par la compagnie du capitaine Rebout, de la 30e légère. Environnée de tous les côtés par une nuée d'ennemis, cette compagnie ne put tenir et se replia, laissant sur le terrain la moitié de son effectif.

Dès que le général s'aperçut de ce mouvement de retraite, il donna l'ordre au chef de brigade Thouve-

not, chef d'état-major de la division, de se mettre à la tête des troupes de la 30e légère qu'il pourrait réunir, de reprendre, coûte que coûte, le poste abandonné, et de culbuter la droite de l'ennemi, en la prenant à revers.

En même temps, le chef de bataillon Boyer reçut l'ordre de marcher au-devant de la colonne de gauche de l'ennemi, et le chef de brigade Grandet celui d'attaquer son centre, en s'efforçant de le culbuter sur les crêtes du Redouret et de Patureau. On devait avancer sans tirer, essuyer le feu de l'ennemi, et ne se servir que de la baïonnette.

Ces dispositions sont exécutées avec la plus grande bravoure. Thouvenot enlève le Morne qui domine le Redouret ; Grandet perce le centre des positions de l'ennemi, au-dessus de Patureau ; enfin Boyer triomphe de la dernière réserve de Toussaint. Celui-ci marchait à la tête de ses grenadiers d'honneur et de sa garde. Cette troupe est culbutée en un instant ; nos soldats ne lui donnent pas le temps de se rallier, et courent sur elle à la baïonnette. Une horrible mêlée s'engage. Les noirs, incorporés dans la division après la soumission de Morpas, se battent avec le plus grand courage. Toussaint, confiant dans son ancien prestige et la crainte qu'il inspire, s'avance hardiment au-devant d'eux, et leur dit, en découvrant sa poitrine : « Comment, mes enfants, vous combattez « votre père ? ouvrez vos bras, que je vous presse « contre mon cœur. »

Ces paroles sont sans effet. « C'est un brigand ! », s'écrie le capitaine Placide, et, au même instant, le lieutenant des grenadiers noirs, Lebrun, ajoute : « Feu ! » La décharge blesse Toussaint à l'épaule, et tue son cheval ; les rangs s'éclaircissent autour de lui. Un soldat de la 30e légère s'élance pour s'en emparer, mais il succombe sous les coups des guides de

Toussaint, qui se jettent au-devant de leur chef, et le couvrent de leurs corps. Ce dernier effort permet à Toussaint de s'échapper (1).

La nuit seule empêcha les troupes de la division de poursuivre l'ennemi. On coucha sur les positions conquises. A l'aube, on reprit la marche en avant, mais l'ennemi avait disparu, n'ayant laissé que quelques petits postes, qui furent enlevés sans effort.

Après cet échec, Toussaint vint prendre position au Dondon, d'où il pouvait intercepter la communication entre le Nord et l'Ouest, et donner ainsi de vives inquiétudes aux troupes de l'expédition.

Le 7 mars, le général Desfourneaux dirigea sur Port-Margot un détachement de 800 hommes pour occuper ce poste, d'où il tirait ses vivres et ses munitions, et balayer tous les rebelles qui infestaient ce canton et gênaient ses communications.

Du 8 au 27 mars, la division ne livra aucun combat important, mais les troupes furent sans cesse sur pied pour chasser les noirs de leurs postes, empêcher les rassemblements, et protéger les communications avec la côte et Le Cap.

Les journées des 8, 9 et 10 mars se passèrent en reconnaissances. Le 11, la division dispersa les bandes de la Grande, et des camps Nogués et Sterlin, dans la vallée de Lecoq. Le 12, attaque des camps Martinet, Molins, des Islets, et La Fleur. Le 13, prise du camp Champagne ; le 14, de la Coupe-des-Escaliers.

Les 15 et 16 mars, petits combats d'avant-postes autour du poste du Pilate.

Le 21 mars, nouvelle reconnaissance dans la vallée du camp Lecoq. Au retour, un détachement de la

(1) Lettre du général Desfourneaux au chef d'état-major général Dugua, du 7 mars 1802 (*Archives historiques*).

JULES GRANDCHAMP
Colonel du 38e de ligne de 1850 à 1854
Général de Division

38e, sous les ordres du chef de brigade Boscus, faisait l'arrière-garde. Il eut à soutenir un combat très vif en arrivant au camp Lecoq. Le sergent de grenadiers Hengger fut tué, et deux grenadiers blessés. Le brave caporal-fourrier Louis Gruyère se fit encore remarquer par sa bravoure.

Le chef de brigade dit dans son rapport : « La « conduite du citoyen Louis Gruyère, dans cette « journée, suffirait pour son éloge ; mais je dois à la « vérité de dire qu'elle lui est habituelle. Dans la « journée du 19 février il avait chargé de la même « sorte. »

Le même jour, un détachement, sous les ordres du sous-lieutenant Parisot, de la 3e compagnie du 3e bataillon de la 38e, fut chargé de chasser l'ennemi du camp de la Sure. Comme ce détachement rentrait à Plaisance, il reçut l'ordre de revenir sur ses pas pour dissiper un nouveau rassemblement qui s'était formé sur ses derrières. Le caporal Brossart et le soldat Perrisset se signalèrent, dans cette nouvelle affaire, par leur courage, et tuèrent chacun deux rebelles.

Toutes ces petites opérations eurent pour résultat de rendre un peu de sécurité à cette région. Malgré tous les efforts de Toussaint, les quartiers de Plaisance, du Gros-Morne, du Pilate, de Champagne, du Marpon, du Piment, du Bassin, de Terre-Neuve, du Borgne, et de Port-Margot, étaient tranquilles. La division Desfourneaux était la seule qui n'eut éprouvé aucun revers, et dont l'artillerie était intacte.

Le théâtre de la guerre était alors dans la province de l'Ouest. A la suite de l'échec du général Debelle, le capitaine-général avait fait partir la division Boudet pour les Verrettes. Un détachement de cette division, dirigé sur le Mirebalais, enleva, chemin faisant, la position de Trianon. Boudet arriva aux Ver-

rettes le 9 mars. Il y trouva 800 malheureux blancs égorgés la veille par Dessalines.

Siège du fort de la Crête-à-Pierrot. — Dans la nuit du 10 au 11, les divisions Dugua et Boudot se portèrent, la première de la Petite-Rivière, et la seconde des Verrettes, sur la Crête-à-Pierrot. Le camp des noirs fut surpris par la division Boudet, mais ils se replièrent au plus vite sur le fort, et se jetèrent dans les fossés, de manière à démasquer leur artillerie. Le général Boudet fut blessé, et sa division éprouva des pertes considérables.

La division Dugua arriva lorsque la première était déjà abîmée. Après plusieurs attaques infructueuses, le général Dugua fut atteint, et avec lui deux à trois cents hommes. Le général Leclerc lui-même fut blessé au bas-ventre.

Il fallait renoncer à s'emparer du fort sans artillerie. La division Boudet, placée sous les ordres du général Lacroix, resta en observation au Bac-du-Centre, et la division Dugua revint à Saint-Marc avec le capitaine-général, afin d'y attendre l'arrivée de son artillerie, et d'y concerter une nouvelle attaque avec l'entrée en ligne des divisions Hardy et Rochambeau.

Le général Hardy, qui avait exploré les mornes du Cahos dans leurs versants vers le nord, rencontra, aux mornes Nolo, Dessalines, sorti la nuit de la Crête-à-Pierrot ; il lui fit perdre 100 hommes, le repoussa au-delà des revers de la montagne, et lui coupa toute communication avec le fort.

Le général Rochambeau, après des obstacles de tout genre, avait franchi la chaîne entière des Cahos, et était enfin arrivé au Mirebalais. Il y trouva l'ordre de se porter en toute diligence sur la Crête-à-Pierrot, par la rive droite de l'Artibonite.

Le 22 mars, le général Leclerc ayant réuni l'artil-

lerie nécessaire pour l'attaque, rejoignit le général Lacroix au Bac-du-Centre, et se porta de nouveau sur la Crête-à-Pierrot. La division Lacroix s'établit devant le fort ; les deux divisions Hardy et Rochambeau vinrent se lier à elle, en formant une sorte de demi-cercle appuyé des deux côtés à l'Artibonite, dont le cours sinueux forme en ce point une grande anse. La réserve, sous les ordres du chef de bataillon Bourke, demeura seule sur la rive gauche.

Depuis le départ de Dessalines, le fort était commandé par Lamartinière, et défendu par 13 à 1,400 hommes.

L'artillerie ne put ouvrir son feu que le 23 mars. Toutefois, dans la nuit du 24 au 25, les noirs, menacés d'être pris d'assaut, évacuèrent le fort, où les troupes françaises entrèrent presque en même temps, et sabrèrent les fuyards. Toussaint et Dessalines avaient vainement essayé de retarder la prise du fort en faisant attaquer les lignes de circonvallation des divisions Rochambeau et Lacroix.

Les pertes des Français furent si considérables que le général Leclerc crut nécessaire de les dissimuler.

V. — Marche sur le Cap par le Dondon.

Après la prise de la Crête-à-Pierrot, le capitaine-général ordonna à la division Rochambeau de se porter sur les Gonaïves, et de se relier avec le général Desfourneaux ; à la division Lacroix, de revenir à Saint-Marc pour disperser le corps du général noir Belair, qui occupait les hauteurs des Matheux ; à la division Hardy, de se porter sur Le Cap.

La division Hardy ne put se frayer sa route que les armes à la main. Toussaint-Louverture, pour augmenter l'acharnement des bandes de Christophe, et faire accourir de tous côtés les cultivateurs sous les

armes, avait fait répandre le bruit de la défaite totale de notre armée devant la Crête-à-Pierrot. D'après ce bruit, la division Hardy n'était qu'un ramassis de fuyards, qui cherchaient à gagner Le Cap pour s'y embarquer.

Afin de dégager la division Hardy, et de lui ouvrir la route du Cap, le général Desfourneaux reçut, dans la soirée du 26 mars, l'ordre de se porter sur Ennery et la Marmelade.

Ce général s'empressa de prendre toutes les dispositions nécessaires pour mettre sa colonne en mouvement, mais il ne put la suivre, son état de santé ne lui permettant pas de continuer la campagne. Il remit provisoirement le commandement de la division à l'adjudant-commandant de Dampierre, qui faisait fonctions de général de brigade.

Dans la soirée du 27 mars, au moment où l'on relevait les postes, un millier de noirs attaqua celui du Redouret. Ils furent repoussés après un court combat, et laissèrent un grand nombre des leurs sur le terrain.

Le 28 mars, la division, laissant une garnison de 726 hommes, dont 137 de la 38e demi-brigade, sous les ordres du chef de brigade Grandet, pour garder Plaisance, se mit en route, forte de 1,100 hommes, et composée de 420 hommes de la 38e, d'une partie de la 30e légère, de la 9e demi-brigade coloniale, et des chasseurs de la 19e légère. Elle prit la route de la Marmelade, et vint coucher au camp du Bourg, dont le commandant Parnajeon s'empara à la tête de l'avant-garde, formée du détachement de la 38e.

Le 29, la division arriva au bourg de la Marmelade, qui était désert, et y cantonna. Elle s'attendait à y trouver des ordres ou des nouvelles du général Hardy, mais elle ne put joindre aucun habitant, ni rien apprendre qui fît cesser son incertitude.

Le 30 mars, sur le rapport de trois femmes qui dirent avoir entendu la fusillade du côté du Dondon, dans la soirée du 29, de Dampierre conduisit la division sur ce point, où elle arriva, non sans peine, à 5 heures du soir. Elle n'y trouva aucun être vivant ; tout indiquait néanmoins le passage de la division Hardy.

Dampierre se décida à suivre les pas de cette division, car il eût été dangereux de retourner à Plaisance par le chemin parcouru depuis trois jours.

Le 31, la division se dirigea sur Le Cap. Il fallut encore enlever de vive force le passage du col du Dondon. Le chemin avait été hérissé d'obstacles par les noirs ; il était couvert d'abattis, en avant desquels ils avaient placé plusieurs cadavres laissés sur le terrain par la division qui avait précédé.

Après un dernier combat, livré au débouché des montagnes dans la plaine du Nord, la division arriva enfin à l'habitation Clarisse, où elle coucha. La division Hardy était arrivée au Cap la veille de ce jour, après avoir perdu quatre à cinq cents hommes.

La division de Dampierre fut s'embarquer au Cap, sur le vaisseau *Swifsure* et la corvette la *Serpente*, pour retourner à Plaisance.

Les 3 et 4 avril, débarquement à l'anse du Port-Margot. Le lendemain, toute la division était de nouveau concentrée à Plaisance.

Pendant ces dernières journées de marche, la division avait éprouvé des fatigues sans nombre, et avait eu à combattre des troupes fières de leurs positions et de leur nombre. Les noirs s'étaient montrés d'une audace inouïe. Leurs cris et leurs hurlements, répétés par les échos des montagnes, semblaient encore centupler leur nombre ; ils auraient pu faire impression sur des troupes moins aguerries ; mais nos soldats ne répondirent qu'avec des coups

de fusil, et en courant sur eux dans les rochers (1).

Leur situation matérielle était cependant déplorable. Le général commandant la division écrivait, le 6 avril 1802, au commissaire des guerres Perroud : « Je vous observe que les soldats de la division « sont sans pantalons, sans habits et absolument « déguenillés ; ils sont sans argent, ils murmurent, « et il n'y a que les coups de fusil de l'ennemi qui « les ramènent à la discipline. »

Reconnaissance sur la Marmelade. — Le lieutenant Balbal. — Tandis que de Dampierre essayait de joindre le général Hardy, le général de brigade Clauzel avait été désigné pour prendre provisoirement le commandement de la division du général Desfourneaux, et il était arrivé à Plaisance le 31 mars. Comme il était sans nouvelles de la colonne de Dampierre, il avait formé une petite colonne composée d'un détachement de la 30e légère, d'un autre de la 38e, et du bataillon allemand. Cette colonne, placée sous les ordres d'un capitaine de la 30e légère, quitta Plaisance, le 2 avril, pour se porter sur la Marmelade. Elle arriva sur ce point le 3 avril, à la pointe du jour, sans avoir été inquiétée dans sa marche. Ayant reconnu que la division avait quitté cette position, la colonne se remit en route pour revenir au camp. Elle marchait depuis une demi-heure à peine, lorqu'elle fut assaillie de toutes parts par les noirs. Voyant que les hommes qui marchaient en tête se débandaient, et que le capitaine, qui commandait le détachement, avait perdu la tête, le lieutenant Balbal, de la 38e, prit le commandement. Il chargea plusieurs fois à la baïonnette avec les

(1) Rapport de l'adjudant commandant de Dampierre. (*Archives historiques.*)

quelques hommes restés auprès de lui, mais il ne parvint pas à se dégager.

Environné par une nuée de noirs, le détachement est en pleine déroute. Balbal lutte jusqu'au dernier moment ; il tombe enfin entre les mains de trois rebelles qui le frappent de cinq coups de baïonnette et s'empressent de le dépouiller. Ils lui arrachent son sabre, son hausse-col, et veulent l'obliger à se déshabiller lui-même avant de le fusiller. Dans cet instant critique, Balbal a recours à son argent. Il jette loin de lui tout le contenu de ses poches. Les noirs se précipitent pour le ramasser, abandonnant pour aller plus vite les armes et les effets dont ils avaient déjà dépouillé le lieutenant. Celui-ci parvient à ressaisir son sabre, et se sauve, après avoir coupé le cou à deux de ces brigands et traversé le corps du troisième (1).

Malgré les succès obtenus dans l'ouest et dans le nord, l'insurrection n'était pas vaincue. La dispersion des ennemis, qui ne présentaient plus de résistance régulière, ne faisait qu'accroître la difficulté de les atteindre. Comme l'hydre à cent têtes, ils renaissaient des coups qu'on leur portait. Un ordre de Toussaint suffisait pour les faire reparaître et en couvrir la terre. C'est surtout par les nouvelles levées des campagnes du nord que la division Hardy avait été harcelée pendant sa marche sur Le Cap.

L'arrivée des escadres du Havre et de Flessingue ayant permis de renforcer un peu les effectifs bien réduits des demi-brigades, le capitaine-général put reprendre l'offensive, et poursuivre sans relâche les bandes qui désolaient le nord de la colonie. Le 16 avril, le général Clauzel reçut l'ordre de disperser

(1) Rapport du lieutenant Balbal, en date du 6 avril 1802. (*Archives historiques.*)

tous les rassemblements qui s'étaient formés dans la vallée de Lecoq, et de combiner sa marche avec celle du général Salm, qui venait prendre le commandement de la division, et amenait les renforts qui lui étaient destinés.

17 avril. — Combat dans la vallée de Lecoq. — Le général Salm devait partir du carrefour du Limbé, et se diriger droit sur le camp Lecoq, pendant que les troupes du général Clauzel convergeaient vers ce point tout en s'étendant vers le nord, de manière à prendre à revers toutes les embuscades de la rive gauche de la rivière du camp Lecoq.

Le 17 avril, le commandant Parnajeon, à la tête des grenadiers et d'une compagnie de fusiliers de la 38e, formant un effectif de 204 hommes, dirige la colonne de gauche. Il arrive à 6 heures du matin à l'habitation Poret, où il laisse un détachement de 25 hommes, et se porte ensuite sur l'habitation Masset, qu'il fait aussi garder par un petit poste. S'élevant un peu vers le nord, il descend dans la vallée du camp Lecoq, et se met en communication, à l'habitation Cognard, avec le détachement du général Salm, après avoir dispersé toutes les bandes qu'il rencontre dans les camps Sterlin et La Fleur.

La colonne chargée d'attaquer de front les postes du camp Lecoq était sous les ordres de Dampierre, et se composait de 160 hommes de la 30e légère, 75, de la 38e, 60 du bataillon allemand, 40 noirs, 7 sapeurs. Cette colonne était couverte sur la droite par un détachement de 125 hommes, sous les ordres du chef d'escadron Cordier. Les noirs, chassés de tous leurs postes, se sauvèrent éparpillés. On leur donna la chasse jusqu'à l'entrée de la nuit.

Dans le rapport de cette journée, le général Salm fait l'éloge du commandant Parnajeon, et dit que les 30e et 38e demi-brigades se surpassèrent.

Le 18 avril, le gros de la division conserva ses positions de la veille ; le détachement du commandant Parnajeon revint seul à Plaisance avec le général Clauzel.

Le lendemain, le général Salm ordonna au général Clauzel de faire occuper la Coupe-des-Escaliers, et de pousser une reconnaissance sur la Coupe-à-Pintade, pour se relier avec le général Rochambeau, dont la division était toujours aux Gonaïves. Cette reconnaissance fut exécutée par un détachement de 410 hommes, pris dans tous les corps de la division et partagés en deux colonnes, l'une sous les ordres du commandant Parnajeon, l'autre sous les ordres du chef d'escadron Cordier.

Les insurgés chassés des vallées du Limbé et de Plaisance se réfugièrent dans les montagnes qui séparent l'Acul du Limbé. On résolut de les en déloger. Le 22 avril, le général Salm se transporta au carrefour du Limbé, qui devait être le point de départ de cette nouvelle opération.

23 avril. — Combat de Lescure. — Le 23 au matin, quatre petites colonnes se mirent en mouvement : la première suivit la vallée pour s'emparer de l'embarcadère du Limbé ; la seconde se porta sur la Petite-Coupe, pendant que la troisième faisait une fausse attaque sur la Grande-Coupe. La quatrième colonne, composée de 200 hommes des 30e légère et 38e de ligne, sous les ordres du chef de brigade Grandet, formant la colonne du centre, s'était mise en marche à 4 heures du matin, ayant plus de chemin à parcourir que les autres. Elle arriva à 6 heures du matin au poste de Chevelinge, qui fut pris par une compagnie de la 30e légère. Quelques instants après, les braves de la 38e enlevèrent de vive force le camp Lescure, malgré une fusillade des plus vives, et deux coups de canon qui furent tirés au moment de l'as-

vant, mais ne blessèrent que trois hommes. Ce dernier poste était occupé par 600 noirs, embusqués dans une redoute et sur les deux mornes qui la flanquent à droite et à gauche. On trouva sur ces mornes plus de 100 ajoupas auxquels on mit le feu.

Jamais soldats ne montrèrent plus de bravoure. Ils étaient partis sans vivres, et ils ne purent se procurer de l'eau qu'à trois heures de l'après midi. Ils supportèrent cette privation sans se plaindre, et se battirent avec un courage héroïque que rien ne put ralentir.

Ces opérations, et celles du général Hardy autour du Cap et dans la direction du Dondon, eurent d'heureux résultats. Christophe et Dessalines, voyant les deux tiers des régiments coloniaux soumis, pris ou tués, et les cultivateurs dispersés, et étant eux-mêmes assaillis de besoins et de dangers, firent leur soumission. Le capitaine-général, de son côté, souhaitait vivement une pacification. Ses succès lui avaient coûté cher : l'armée, épuisée de fatigues et de privations, se fondait avec une rapidité désespérante ; les caisses étaient vides et la misère grande (1). Il fit un pont d'or à tous les chefs noirs qui voulurent se soumettre. Christophe et Dessalines conservèrent leurs grades.

Toussaint-Louverture ne tarda pas à suivre leur exemple. Il déposa les armes dans les premiers jours de mai, et se retira dans son habitation de Sancey, près des Gonaïves.

---

(1) Lorsque le général en chef se décida à accepter la soumission apparente de Toussaint, l'armée avait déjà perdu plus de 5,000 hommes dans les combats ; elle en avait dans les hôpitaux un pareil nombre, blessés ou malades, de sorte que de 23,000 hommes arrivés jusqu'à cette époque, il restait à peine 12,000 combattants.

VI. — Combats autour de Plaisance.

Malheureusement les espérances que la soumission de Toussaint avait fait naître ne se réalisèrent pas. Le nombre des bandes qui tenaient la campagne était encore considérable. Le canton de Plaisance était un des moins tranquilles ; l'insurrection s'étendait tous les jours ; les rebelles augmentaient d'audace ; ils incendiaient sous les yeux de nos avant-postes, et s'efforçaient de corrompre la fidélité des gardes nationaux du Pilate et des cantons voisins. Plaisance n'avait d'autre communication ouverte pour se ravitailler que celle de Port-Margot, et encore fallait-il faire escorter tous les convois par 150 hommes.

Il fallut prendre des mesures pour rassurer nos partisans, réprimer les rebelles, et assurer les subsistances. Pour obtenir ce résultat et assurer les communications avec Le Cap, les troupes de la division furent partagées en trois brigades cantonnées de la manière suivante :

La brigade de droite, sous les ordres du général Clauzel, occupait le canton de Plaisance. Ses postes avancés étaient : du côté de la Marmelade, où se trouvait Toussaint-Louverture, à l'Artigaud, aux Roches et au camp Grenier, surveillant les bandes du camp du Bourg et des postes qui en dépendaient ; du côté d'Ennery, à l'habitation Prévôt et à celle de Morticy, surveillant les bandes des camps Pondin et Pilleborau ; du côté du Mapon, à l'habitation Dumesnil et au Mapon, surveillant les postes ennemis des habitations Noguès et Pajeot ;

La brigade du centre, sous les ordres du chef de brigade Won de Weid, occupait le camp Lecoq, la Crête-Rouge, le carrefour du Limbé, la Grande Coupe du Limbé et l'habitation Chabot ;

La brigade de gauche, sous les ordres du général Humbert, occupait le Port-Margot, l'embarcadère du Limbé, et la baie de l'Acul. Un détachement de la 30e occupait le Borgne.

La division (1) était forte d'environ 3,898 hommes, dont 2,802 disponibles et 623 dans les hôpitaux.

Le bataillon de la 38e faisait partie de la brigade de droite, avec celui de la 30e légère, et avait pour son compte 148 hommes dans les hôpitaux, sur un effectif de 757.

Le général Salm quitta Plaisance le 6 mai, et fut remplacé dans son commandement par le général Clauzel. Dampierre, nommé général de brigade, prit le commandement de la brigade de droite.

23 mai. — Combat du Mapon. — Cependant, les noirs harcelaient constamment nos petits postes. Dans le Mapon, les bandes de Mathieu et de Sylla, fortement retranchées dans les rochers qui avoisinent l'habitation Nogués, devenaient de jour en jour plus audacieuses. Une expédition fut dirigée contre elles.

Le 23 mai, le général de Dampierre, commandant la brigade de droite, mit en mouvement cinq petites colonnes dont la marche fut réglée de manière à les faire arriver à la même heure sur leurs points d'attaque respectifs.

Les deux premières colonnes, sous les ordres du commandant Parnajeon, étaient composées : l'une de 175 hommes, dont 100 de la 38e, et l'autre de 65 de la 38e commandés par le capitaine Vernie. Ces

---

(1) A cette date, la division comprenait des bataillons détachés des 9e et 38e de ligne, de la 30e légère, de la 9e demi-brigade coloniale, le bataillon allemand, et des détachements du 8e d'artillerie et du 3e bataillon de sapeurs. Les effectifs avaient été renforcés par l'arrivée de 4,200 hommes débarqués, à la fin d'avril, par les escadres de Brest et du Havre, et la division hollandaise.

deux colonnes partirent dans la nuit. La première, dirigée par le commandant Parnajoon, se porta, par la Coupe-des-Escaliers, le camp Villette et l'habitation des Fontaines, sur les revers des grands rochers du Mapon, du côté d'Ennery. Elle enleva, devant le camp Villette, deux retranchements bien défendus.

La colonne du capitaine Vernie passa devant l'habitation Valereau et vint prendre position sur un morne élevé, situé à deux portées de fusil des rochers de l'habitation Noguès, afin d'en faciliter l'attaque et de couper la retraite aux noirs.

Les trois autres colonnes furent destinées à attaquer de front les rochers du Mapon. Celle de droite, composée de 100 hommes de la 9e demi-brigade coloniale, avait pour objectif l'habitation Noguès ; celle de gauche, composée de 100 hommes de la 38e, sous les ordres du chef d'escadron Cordier, se porta sur l'habitation Doppé. Le général de Dampierre suivit, avec la dernière colonne, le grand chemin du Mapon. Cette dernière colonne était forte de 200 hommes des 30e et 38e demi-brigades.

Les rochers étaient défendus par plus de 400 noirs. Ils en avaient couvert les approches par des fossés dissimulés sous des amas d'herbes et dont le fond était garni de planches hérissées de clous, ou d'un bois très dur, qui traversaient les souliers et perçaient les pieds. Ils avaient poussé la précaution jusqu'à mettre des rochers et des arbres devant les fossés, afin d'obliger nos soldats à sauter de plus haut.

Il fallut gravir des rochers taillés à pic, où l'on ne pouvait se soutenir qu'en saisissant quelques racines d'arbres ou des roches saillantes, tandis que l'ennemi faisait rouler d'énormes rochers sur les assaillants.

La résistance était opiniâtre et l'attaque n'avançait pas, lorsque le chef d'escadron Mouchette parvint à

se frayer un passage dans une partie plus accessible et put pénétrer, avec quelques hommes de la 9e brigade coloniale, dans la position de l'ennemi. Ce succès amena la retraite des rebelles, et nos troupes s'emparèrent des rochers et des retranchements.

Le général de Dampierre s'empressa d'envoyer un détachement, composé d'hommes de la 38e et de guides, au-devant de la colonne Parnajeon, dont on n'avait pas de nouvelles. Les deux troupes se rencontrèrent à l'habitation Jean-Marie. La marche de la colonne Parnajeon avait été retardée par les difficultés de toutes sortes qu'elle avait rencontrées dans la traversée des bois pendant la nuit, par les obstacles du terrain, et la lutte qu'elle avait eu à soutenir contre les bandes qui lui fermaient le passage. Le poste du Pilate, commandé par le chef de bataillon noir Makajoux, qui devait appuyer le mouvement de Parnajeon et fermer la retraite à l'ennemi, ne parut pas.

En parlant de la marche exécutée par le commandant Parnajeon, le général de Dampierre dit : « La « colonne de Parnajeon n'avait pas pu prendre part « à l'attaque des retranchements, mais elle avait « contribué à inquiéter l'ennemi, et elle avait déjà « cueilli sa part de gloire par une marche forcée, « dans la nuit du 22 au 23, et par la prise de trois « camps retranchés défendus par des forces supé- « rieures, au centre d'un pays totalement insurgé, et « n'ayant d'autre retraite que sa jonction avec les « autres colonnes du Mapon. La marche était dan- « gereuse. La position pouvait être critique. Le « général ne l'ignorait pas, mais cette colonne était « indispensable, et il savait qu'en la confiant au com- « mandant Parnajeon elle réussirait et remplirait son « objet. »

Le général ajoute : « Le capitaine Vernic, de la

« 38e, a conduit sa colonne avec courage et il a « rendu de grands services à la colonne du chef « d'escadron Cordier, contre laquelle les brigands « s'étaient portés en force. Le sous-lieutenant Dorieux « a été blessé au moment où il sautait le premier « dans les retranchements, et il a contribué par son « exemple à soutenir les soldats dans leurs attaques « réitérées contre ce poste important. »

Après quelques heures de repos, 60 hommes de la 38e furent détachés sur le morne qui domine l'habitation Dumesnil, pour assurer la communication avec Plaisance.

L'ennemi perdit beaucoup de monde dans cette affaire, qui coûta aux Français 53 tués et 60 blessés.

La 38e eut 15 blessés et 2 tués : le caporal Loimery et le fusilier Panau.

Le lendemain, 24 mai, le général Clauzel, pour compléter son opération, et être en pleine sécurité sur l'occupation du Mapon, donna l'ordre au général de Dampierre de retourner dans les montagnes, d'en reconnaître toutes les positions, tous les chemins, toutes les issues, principalement du côté d'Ennery, et d'occuper toutes les positions qui pouvaient empêcher les rebelles de reparaître. Ce qui fut fait.

VII. — Fin de l'expédition.

L'expédition du Mapon fut la dernière opération importante de la division. L'ennemi le plus sérieux des Français venait de faire son apparition. La fièvre jaune avait éclaté en même temps à Port-au-Prince et au Cap. La maladie prit tout à coup un caractère si effrayant que, pour ne pas montrer ses ravages, il fallut renoncer à rendre les derniers honneurs aux morts. Des tombereaux faisaient à minuit leurs ron-

des lugubres. Ils ramassaient dans chaque rue les morts qu'on mettait aux portes des maisons.

Les généraux Debelle, Ledoyen et Hardy furent au nombre des premières victimes.

Le mois de juin fut marqué par l'arrestation et l'embarquement de Toussaint-Louverture. Le capitaine-général, qui n'avait d'ailleurs jamais douté de sa mauvaise foi, se décida à cet acte de rigueur sur les instances mêmes des généraux noirs Dessalines, Christophe, Morpas et Clervaux, qui craignaient la rancune de celui qu'ils avaient abandonné, et après avoir intercepté deux lettres qui ne laissaient aucun doute sur ses projets de révolte. Il devenait urgent d'éloigner de la colonie un homme dont l'influence sur la masse entière des noirs pouvait à chaque instant rallumer et éterniser la guerre. Son arrestation fut préparée et exécutée avec succès par le général Brunet.

Dans le courant du mois de juillet, le capitaine-général se décida à faire opérer le désarmement des cultivateurs, cette opération devenant indispensable en raison des progrès effrayants de la mortalité parmi les troupes européennes. Le corps expéditionnaire était, en effet, menacé d'un anéantissement total (1). Le nombre des morts s'était élevé à 3,000 pendant le mois de juin. Il fut de 4,800 pendant le mois de juillet et de 4,000 pendant le mois d'août.

Le commandant Parnajoon, nommé chef de brigade le 16 août, fut enlevé par la maladie le 1er septembre.

C'était un officier du plus grand mérite, qui faisait

(1) Le général Leclerc reçut, dans le courant de ce mois, 3,316 hommes de renfort partis des ports de Brest, de Cherbourg, de Rochefort et de Toulon dans la dernière semaine de mai. Le premier consul annonçait de nouveaux renforts. Mais l'arrivée de ces détachements n'améliorait pas la situation, car ils étaient à peine débarqués que la maladie les décimait.

honneur à la 38e demi-brigade, avec laquelle il avait fait les glorieuses campagnes de Suisse et d'Allemagne, en 1799 et 1800. Sa mort fut une perte pour l'armée de Saint-Domingue. Le capitaine Roy lui succéda dans le commandement du 3e bataillon de la 38e.

Le brave général de Dampierre (1), qui était lui aussi un des plus beaux caractères de l'armée, eut le même sort.

Le capitaine-général fut obligé de transférer son quartier général à l'Ile de la Tortue. La diminution constante des effectifs dans les troupes européennes, et la désertion dans les régiments coloniaux, amenèrent une nouvelle organisation du corps expéditionnaire. Le général Clauzel prit le commandement de l'ancienne division Hardy, au Cap, et eut sous ses ordres toutes les troupes du département du Nord. Le général Rochambeau, qui remplaçait depuis plusieurs mois le général Boudet, envoyé à La Guadeloupe, conserva le commandement des troupes du Sud et de l'Ouest. Le général Brunet, qui avait remplacé Rochambeau aux Gonaïves, réunit sous son commandement l'ancienne division Rochambeau et les troupes stationnées dans le canton de Plaisance; le territoire placé sous ses ordres s'étendait depuis l'Artibonite jusqu'à l'Acul (2).

La portion principale du 3e bataillon de la 38e était toujours à Plaisance. Le détachement le plus impor-

(1) Le général Achille de Dampierre, du corps expéditionnaire de Saint-Domingue, était le fils du général en chef de Dampierre, blessé mortellement, le 8 mai 1794, devant Condé.

(2) La division Brunet se composait, au mois de septembre, des détachements des 5e, 9e et 30e légères, des 31e, 38e, 79e et 86e de ligne, de la légion expéditionnaire et du bataillon allemand; elle n'avait pas 2,000 hommes valides.

général Clervaux et le chef de brigade Péthion, de l'armée coloniale, levèrent le masque et attaquèrent Le Cap.

Le général Leclerc n'avait pas sous la main plus de 300 hommes de troupes européennes et la garde nationale de la ville. Heureusement les révoltés usèrent leur acharnement contre le fort Jeantot, qui fut admirablement défendu par les débris de la 7e demi-brigade. Surpris de la résistance qu'ils éprouvèrent, les rebelles se déterminèrent à la retraite, après avoir laissé un grand nombre de morts sur le terrain. Christophe et Dessalines ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Clervaux.

La situation était des plus critiques. Le corps expéditionnaire était effroyablement réduit. Vingt généraux n'étaient plus : les bataillons comptaient à peine quelques files : plusieurs n'avaient laissé de leur existence aucune trace vivante : il ne restait que le souvenir de 6,000 hommes de renforts arrivés depuis deux mois. Ils avaient été dévorés par la fièvre jaune quelques jours après leur débarquement, sans avoir eu le temps d'entrer en brigade et de faire aucun service.

Sur les 34,000 hommes portant fusil, arrivés successivement depuis le 6 février, 24,000 étaient morts, 7,000 gémissaient dans les hôpitaux (1). Sur la surface immense de Saint-Domingue, il ne restait que 2,000 et quelques cents d'hommes de troupes blanches, et les maladies avaient encore leur désastreuse activité.

De 100 hommes de la 38e détachés dans le poste du Pilate, dans les premiers jours de septembre, il

(1) Le seul hôpital des Gonaïves comptait 1,354 malades à la date du 17 septembre 1802. (*Archives historiques*

tant fourni par le bataillon était celui du Port-Margot (125 hommes).

La première annonce du désarmement avait rallumé l'insurrection sur un grand nombre de points. Le 25 juillet, le bataillon prit part à une opération dirigée contre les bandes qui s'étaient rassemblées aux environs de l'habitation Valereau.

Le 29 août, le poste du Redouret fut renforcé par un détachement de la 38e.

Le 1er septembre, un détachement de 30 hommes de la 38e, joint à 30 gendarmes coloniaux, fut chargé d'aller occuper l'Islet à Cornes.

L'insurrection se généralisait, et devenait pour la colonie un danger d'autant plus sérieux qu'il n'était plus possible de conserver l'offensive. Aussi le général Brunet ne parvint-il pas à étouffer les germes de rébellion qui avaient éclaté dans le promontoire du Môle Saint-Nicolas.

A la même époque, les cultivateurs des mornes qui avoisinent Port-de-Paix s'emparèrent par surprise de la ville et du grand fort, dans lequel ils trouvèrent vingt-cinq milliers de poudres. L'enlèvement de ces poudres activa l'insurrection dans tout le département du Nord.

Dans les premiers jours de septembre, la division Brunet, de concert avec les troupes du général Clauzel, dirigea ses colonnes sur le carrefour du Limbé, la Crête-Rouge, l'Islet à Cornes, le camp Barade, la Marmelade, et le camp Balancin. Ces marches étaient ruineuses pour la division. Il n'en était pas une seule qui ne conduisit à l'hôpital au moins le dixième de ceux qui y avaient pris part (1).

Le 14 septembre, l'insurrection était complète. Le

(1) Rapport du chef d'état-major de la division, du 12 septembre 1802. *(Archives historiques.)*

général Clervaux et le chef de brigade Péthion, de l'armée coloniale, levèrent le masque et attaquèrent Le Cap.

Le général Leclerc n'avait pas sous la main plus de 300 hommes de troupes européennes et la garde nationale de la ville. Heureusement les révoltés usèrent leur acharnement contre le fort Jeantot, qui fut admirablement défendu par les débris de la 7e demi-brigade. Surpris de la résistance qu'ils éprouvèrent, les rebelles se déterminèrent à la retraite, après avoir laissé un grand nombre de morts sur le terrain. Christophe et Dessalines ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Clervaux.

La situation était des plus critiques. Le corps expéditionnaire était effroyablement réduit. Vingt généraux n'étaient plus ; les bataillons comptaient à peine quelques files ; plusieurs n'avaient laissé de leur existence aucune trace vivante ; il ne restait que le souvenir de 6,000 hommes de renforts arrivés depuis deux mois. Ils avaient été dévorés par la fièvre jaune quelques jours après leur débarquement, sans avoir eu le temps d'entrer en brigade et de faire aucun service.

Sur les 34,000 hommes portant fusil, arrivés successivement depuis le 6 février, 24,000 étaient morts, 7,000 gémissaient dans les hôpitaux (1). Sur la surface immense de Saint-Domingue, il ne restait que 2,000 et quelques cents d'hommes de troupes blanches, et les maladies avaient encore leur désastreuse activité.

De 100 hommes de la 38e détachés dans le poste du Pilate, dans les premiers jours de septembre, il

(1) Le seul hôpital des Gonaïves comptait 1,354 malades à la date du 17 septembre 1802. (*Archives historiques.*)

n'en restait plus que deux le 28 du même mois (1).

Le général en chef sentit que la colonie allait incessamment lui échapper s'il tardait plus longtemps à resserrer sa défense. Il ordonna la concentration de ses faibles moyens sur quelques points : le général Laplume dut tenir tête dans le Sud aux bandes de Lamour de Rance et Lafortune ; le général Rochambeau se renferma dans les places de Port-au-Prince et de Saint-Marc ; le général Brunet fut chargé de l'évacuation de tout ce qu'il y avait à l'est du Cap, et tous les éléments de résistance qui existaient dans le Nord furent concentrés pour la défense de cette place et celle du Môle Saint-Nicolas.

Le fort Dauphin fut évacué dans les premiers jours d'octobre. Le 8 octobre, ce fut le tour de la Marmelade ; le 11 octobre, celui de l'embarcadère du Limbé ; le 14 octobre, de la ville et du fort de Port-de-Paix ; enfin, le 20 octobre, le général Brunet ordonna l'abandon de Plaisance. Le poste d'honneur fut donné à la 38e, qui fit l'arrière-garde et n'arriva à Port-Margot que dans la soirée.

Incorporation du 3e bataillon de la 38e dans la 7e demi-brigade. — Le 22 octobre, le général en chef fut atteint par la fièvre jaune. Sa situation morale hâta les progrès de la maladie ; il succomba dans la nuit du 1er novembre. Le général Rochambeau, qui

---

(1) Lettre du chef d'état-major Thouvenot, du 28 septembre 1802. *(Archives historiques.)*

« Le mois de messidor avait été le plus funeste à nos troupes et « aux nouveaux arrivants. Les exemples que l'on pourrait citer sur « les effets de la maladie sont à peine concevables : un bâtiment arrive « de Bordeaux au Cap ; huit jours après, de 48 passagers qu'il apportait, « il y en avait 40 morts. — Un navire suédois fut vendu au Cap après « avoir perdu le capitaine, officiers, matelots, plus de 50 hommes enfin « qui composaient son équipage et dont il ne resta qu'un petit mousse « de 12 ans. » (*Histoire de la Révolution de Saint-Domingue*, par Laujon.)

était le plus ancien divisionnaire, lui succéda dans le commandement du corps expéditionnaire.

Un mois après, le 1er décembre, un ordre du général en chef prescrivit que les débris des corps de la division Brunet seraient versés dans ceux de la division Clauzel (1). Le 3e bataillon de la 38e fut incorporé dans la 7e demi-brigade, ainsi que la 2e légion de gendarmerie, moins les hommes de cette légion qui sortaient des troupes à cheval, qui furent placés dans la garde du général en chef.

La 7e demi-brigade était arrivée à Saint-Domingue au mois d'avril 1802. Elle subit des pertes considérables dès les premiers engagements ; néanmoins, ses débris prirent une part brillante à la défense du fort Jeantot, le 16 septembre, et sauvèrent la ville du Cap par leur héroïque résistance. Elle était commandée par le chef de brigade Anouilh, qui reçut un sabre d'honneur en récompense de sa valeur. La 7e demi-brigade fut réorganisée à Saint-Domingue à trois bataillons, et laissée à la disposition du Ministre de la Marine.

Après la mort de Leclerc, le général Rochambeau reçut encore vingt mille hommes de renfort qui lui furent envoyés par le premier consul. Ces troupes, qui arrivèrent par transports successifs de deux ou trois bataillons, furent bientôt dévorées par l'épidémie et les pertes des combats.

Après treize mois d'une domination incertaine, dont la contestation emportait chaque jour une partie des hommes et du patrimoine de la France, la réunion des Anglais aux noirs révoltés détermina

(1) Le général Clauzel et le général Thouvenot, l'ancien chef d'état-major de Desfourneaux, furent arrêtés et renvoyés en France, au mois de septembre 1803, pour avoir comploté d'enlever au général Rochambeau le commandement de Saint-Domingue. (*Archives historiques.*)

l'évacuation successive de la partie française de l'île. La partie espagnole seule, où les Anglais n'avaient pas d'alliés, resta sous la garde d'un faible détachement français, qui la défendit avec énergie pendant près de six ans, c'est-à-dire jusqu'au mois de juillet 1809, époque à laquelle l'alliance des Anglais avec les Espagnols produisit son contre-coup à Saint-Domingue.

L'évacuation du Cap et du Môle Saint-Nicolas, derniers réduits de la défense de la partie française, eut lieu le 1er décembre 1803.

La 7e demi-brigade, et les survivants du 3e bataillon de la 38e tombèrent entre les mains des Anglais.

Cette expédition avait ruiné la 38e demi-brigade. Bien qu'elle n'ait été représentée à l'armée de Saint-Domingue que par le 3e bataillon, il est certain que presque tous les officiers et les soldats valides de la demi-brigade furent successivement embarqués, pour aller combler les vides effrayants que le feu de l'ennemi et la maladie faisaient dans les rangs de ce bataillon.

Les débris de la 38e demi-brigade sont versés dans le 37e régiment. — 1803. — Lorsque parut l'arrêté du consul du 24 septembre 1803, qui fixait le nombre des régiments de ligne à 90, la 38e demi-brigade ne comptait guère plus de 250 hommes dans les rangs. Ce maigre effectif la fit condamner à disparaître. Ses débris furent versés dans le 37e.

Après avoir passé un an au camp de Brest, le 37e de ligne fut embarqué, en 1804, à Lorient, pour l'Italie, où il fit les campagnes de 1805 et de 1806. Il a fait la campagne de 1807 en Pologne, et celle de 1808 en Espagne. De 1809 à 1811, il est partagé entre les armées d'Espagne et d'Allemagne. Il a fait les campagnes de 1812 et 1813 avec le corps d'observation de l'Elbe, et celles de 1814 et 1815 au 2e

corps. Ses restes sont entrés dans la formation de la légion des Deux-Sèvres, 4e de ligne actuel.

La 7e demi-brigade devint le 7e régiment de ligne ; ce régiment fut réorganisé en 1806 avec le 3e bataillon demeuré à Blaye. Licencié à Clermont-Ferrand en 1815, son dépôt a contribué à former la légion du Puy-de-Dôme, 33e de ligne actuel.

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

NOTE 1

LETTRE DU GÉNÉRAL LECOURBE

Genève, le 28 pluviôse an X (17 février 1802).

Le général Lecourbe, Inspecteur général d'Infanterie au Ministre de la Guerre,

Je vous avais prié, citoyen Ministre, de faire sortir la 38e demi-brigade de Belle-Isle-en-Mer. La demande que je vous avais faite était fondée sur la justice. En effet, cette demi-brigade est une de celles qui a le plus souffert à l'armée d'Helvétie et à celle du Rhin ; deux hivers rigoureux qu'elle a passés l'an VII et l'an VIII au Gothard et dans les Grisons, les pertes qu'elle a éprouvées au Rhin, surtout à la bataille de Mösskirch, lui donnaient quelques droits à obtenir une bonne garnison.

Bien loin de la sortir, vous venez de la réduire à deux ou trois cents hommes par deux embarquements successifs, tandis qu'il est des corps de l'armée de l'Ouest même qui n'ont pas fait la guerre.

Pourquoi garder une demi-brigade, tandis que d'autres plus à portée pouvaient fournir les détachements que l'on demande à celle-là ? Est-ce parce que je m'y intéresse ? Est-ce parce que c'est mon beau-frère qui la commande ? Ce n'est certainement pas ces titres qui lui devaient accorder des privilèges, si j'en demandais ; et certes, je n'ai jamais observé ni demandé que des choses justes. J'ai toujours cru que vous aviez pris à tâche de faire le contraire de ce que je vous ai demandé (pour les autres, s'entend). J'ai cependant acquis quelques droits à obtenir justice quand je la demande. Au reste, vous devez savoir que je suis au-dessus des petites intrigues qui peuvent se faire dans vos bureaux. Je suis et serai toujours le même (1).

Salut et considération.

LECOURBE.

(*Archives historiques.* — Saint-Domingue 1802.)

---

(1) Le 18 février 1802, le général Delaborde, commandant par intérim l'armée de l'Ouest, rend compte au ministre Berthier qu'il donne l'ordre à la 38e de quitter Belle-Isle pour venir tenir garnison à Vannes, conformément à l'ordre du ministre. (*Archives historiques du ministère de la guerre.* — Saint-Domingue.)

NOTE 2

EXTRAIT D'UN ORDRE DE LA DIVISION DESFOURNEAUX DU 28 PLUVIOSE AN X

(17 février 1802.)

La division marchera en trois colonnes distantes d'un quart de lieue, et plus rapprochées lorsqu'elles seront dans les montagnes.

Les avant-gardes de chaque colonne seront d'une compagnie de carabiniers ou de grenadiers, et flanquées à droite et à gauche par deux compagnies de chasseurs, qui marcheront en éclaireurs lorsque le terrain le permettra. Ces éclaireurs s'étendront le plus possible, sans perdre la colonne de vue, et sans se perdre de vue entre eux.

Lorsque le terrain ne devra pas être éclairé, les deux compagnies d'éclaireurs marcheront à la tête de leur avant-garde.

Les éclaireurs seront rappelés en tête de la colonne par plusieurs coups de bagnette, battus à intervalle d'une ou deux secondes, par le tambour de l'avant-garde.

12 chasseurs montés, commandés par le 1er lieutenant, feront toujours partie de la colonne de tête.

6 chasseurs montés à la colonne du centre.

8 chasseurs à l'arrière-garde.

Une pièce d'artillerie sera toujours placée à la colonne de queue, derrière la compagnie de carabiniers ou de grenadiers, mais pour en faire usage les files de l'avant-garde s'ouvriront, la pièce passera dans les intervalles, et les canonniers exécuteront le feu qui leur sera commandé.

L'obusier sera toujours placé, avec son armement, entre la première et la seconde compagnie du corps de la colonne de tête.

Les équipages et autres voitures seront placés au milieu de la colonne du centre.

L'ambulance se placera au centre de la colonne de queue.

Les compagnies qui encadreront ces voitures seront spécialement chargées de les aider de leurs bras pendant la marche, afin qu'elles ne retardent pas celle de la colonne.

La colonne de tête dirigera toujours les haltes.

La division bivouaquera par colonnes dans les positions qui leur sont assignées par les officiers de l'état-major.

Le tiers des troupes, pendant la nuit, sera toujours prêt à marcher, le reste se reposera.

Les troupes sont prévenues que les nègres se rapprocheront furtivement la nuit ; qu'ils leur tendront des embuscades partout ; leurs chefs doivent donc avoir la plus grande attention de leur faire tenir leurs positions pendant les marches, et de les empêcher de dépasser les sentinelles avancées des bivouacs ou des camps.

La difficulté de transporter des cartouches a nécessité la plus grande économie; leur conservation est spécialement recommandée, et les chefs de corps ordonneront à leurs officiers de ne laisser tirer les soldats que lorsque les ennemis seront bien en vue et à portée.

Les postes où les ennemis tiendront ne seront attaqués qu'à la baïonnette. Tels sont les ordres du général en chef qui connaît la bravoure et la prépondérance des troupes françaises dans ce genre d'attaque.

De tels ennemis ne sont pas dignes d'une guerre en règle. Il faut combattre leurs embuscades par des embuscades.

(Ministère de la guerre. — *Archives historiques*. — Saint-Domingue.)

NOTE 3

ORDRE DE LA DIVISION DESFOURNEAUX DU 5 VENTOSE AN X

(24 février 1802.)

Les scélérats ont incendié les Gonaïves ; les vaisseaux ne sont pas dans le port ; nos ressources pour vivres sont nulles ; mais nous avons vaincu et mis en fuite les ennemis ; cette idée fera supporter par les officiers et les soldats de la division toutes les privations auxquelles ils ont été exposés jusqu'à l'entrée des vaisseaux dans le port ; ils paraissent ; nous leur en avons rendu l'entrée sûre, et sans doute nous les verrons demain.

C'est dans une telle crise que les soldats français doivent se distinguer par le bon ordre, la discipline et l'obéissance à leurs chefs ; ils sont sûrement bien convaincus que ceux-ci ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour leur procurer tout ce qui leur a manqué.

On trouve des bœufs ; le soldat ne manquera pas de viande, mais on ne peut lui donner rien de plus. Il y a, à l'entour des cendres de la ville, des terrains remplis de patates et d'ignames, les soldats peuvent les arracher, cela leur tiendra lieu de pain et biscuit.

Le général en chef arrive ce soir, il sera témoin de la bonne conduite de cette division, et il en rendra compte au premier consul ; la France et l'Europe entière le sauront.

Point de coups de fusil, soldats ! n'employez pas sur des pigeons les balles qui ne doivent servir qu'à la destruction des scélérats qui se rendent l'exécration du genre humain par leur marche atroce.

(Ministère de la guerre. — *Archives historiques*. — Saint-Domingue.)

NOTE 4

ORDRE DU 15 FÉVRIER 1802
SUR LES PRÉCAUTIONS HYGIÉNIQUES A PRENDRE DANS LES CORPS DE TROUPE DE L'ARMÉE DE SAINT-DOMINGUE

Pour prévenir les maladies, les militaires doivent éviter les excès de tous genres ; ils sont mortels à Saint-Domingue.

L'inquiétude et le mal du pays aggravent ici toutes les maladies ; la gaieté, l'activité, et l'idée d'être utile à son pays en sont les préservatifs.

L'homme qui se sent incommodé doit se reposer un jour ou deux, et boire de la limonade composée d'eau, de citron, de sucre et d'un cinquième de vin.

Il faut éviter de se mouiller sans nécessité ; se sécher le plus tôt possible, quand on y a été forcé ; ne point dormir sur la terre humide ; éviter de boire pure l'eau de source, y mêler toujours du vinaigre. Il ne faut pas marcher pieds nus, pour éviter les morsures du *chique*, et se préserver des piqûres de toutes espèces, qui ne sont jamais sans danger.

Les marches doivent se faire avec la fraîcheur quand les circonstances le permettent. Dans les endroits frais, les sentinelles doivent garder la capote, les refroidissements étant ici une des causes principales des maladies. Les boissons rafraîchissantes bues en trop grande quantité affaiblissent ; l'eau-de-vie, le taffia, bus avec excès, causent une ivresse mortelle.

(Ministère de la guerre. — *Archives historiques*. — Saint-Domingue.)

NOTE 5

UNIFORME DES TROUPES DU CORPS DE SAINT-DOMINGUE
ORDRE DU JOUR DU 18 MAI 1802.

Uniforme de l'Infanterie de ligne.

Habit court de drap bleu, doublure rouge, les deux basques de la longueur de onze pouces, à partir des deux boutons à l'extrémité de la taille, qui doit être plus courte qu'aux habits d'uniforme français. Les basques retroussées par une agrafe, poche en travers avec passe-poil rouge ; revers blancs, agrafant dans toute leur longueur ; trois petits boutons sous le revers droit, avec boutonnière à gauche, de

manière à ce que l'habit soit fermé jusqu'au 2e bouton du pantalon et qu'il puisse tenir lieu de gilet ; collet bleu sans passe-poil ; parements rouges, passe-poil bleu.

Pantalon de toile blanche avec des sous-pieds ; demi-guêtres en toile par dessus le pantalon ; chapeau rond à haute forme, de six pouces, bord de trois pouces bordé en laine, relevé par une ganse et un bouton d'ordonnance.....

.....

L'infanterie légère aura le même uniforme que la ligne, à l'exception des revers et des parements qui seront bleus et le passe-poil rouge partout : poches en long, revers en pointe, parements sans patte.

(Ministère de la guerre. — *Archives historiques.* — Saint-Domingue.)

NOTE 6

ARMES D'HONNEUR

Legay Pierre, sergent de grenadiers. — Un fusil d'honneur, par arrêté du 10 prairial an XI, pour s'être particulièrement distingué à l'affaire de Fluelen, le 27 thermidor an VII, en s'élançant le premier de la barque et en chargeant l'ennemi avec la plus grande bravoure.

Rameau, caporal. — Un fusil d'honneur, par arrêté du 6 vendémiaire an X, pour action d'éclat au combat de Remüs, pour s'être emparé de deux pièces de canon et avoir fait prisonniers deux officiers russes à l'affaire de Schwanden, et pour s'être particulièrement distingué à la bataille de Mösskirch.

Chevrot, fusilier. — Un fusil d'honneur, par arrêté du 6 vendémiaire an X, pour s'être élancé, lui troisième, sur une batterie ennemie, et s'être emparé de cinq pièces de canon. (Bataille de Mösskirch.)

Livron, grenadier. — Un fusil d'honneur, par arrêté du 6 vendémiaire an X, pour avoir dégagé son capitaine et son lieutenant, à l'affaire de Mösskirch, avec une rare intrépidité.

Jannière, sergent. — Un fusil d'honneur, par arrêté du 7 messidor an XI, pour avoir traversé le Lech à la nage sous le feu de l'ennemi.

Dauger Jean, fusilier. — Un fusil d'honneur, pour s'être particulièrement distingué à l'affaire d'Ensiedlen, le 16 août 1800.

Magot, grenadier. — Un fusil d'honneur, par arrêté du 14 prairial an XI, pour avoir enlevé une pièce à l'ennemi (1800).

Gauthier, tambour. — Une paire de baguettes d'honneur, par arrêté du 1er floréal an XI, pour s'être particulièrement distingué au passage de l'Inn (1800).

QUATRIÈME PARTIE

LÉGION DE SEINE-ET-OISE ET 38e DE LIGNE

1816-1888

OUVRAGES CONSULTÉS

Journal historique du 38e de ligne, de 1816 à 1888.

Notes particulières des anciens officiers du 38e de ligne et du 38e de marche.

Histoire d'un régiment à l'Armée de la Loire, par le capitaine Robert Ch...

La Première Armée de la Loire, par le général d'Aurelle de Paladines.

Orléans, par le général Martin des Pallières.

La Deuxième Armée de la Loire, par le général Chanzy.

L'armistice et la Commune, par le général Vinoy.

Relation de la guerre franco-allemande, par le grand Etat-Major allemand.

Relation historique de la guerre franco-allemande, par le colonel Lecomte.

La Conquête de l'Algérie, par Camille Rousset, etc., etc.

CHAPITRE PREMIER

LÉGION DE SEINE-ET-OISE

Organisation des légions départementales. — Après Waterloo, les débris de l'armée impériale rejetés derrière la Loire furent licenciés, et l'on ne conserva des anciens corps que les conseils d'administration et quelques vieux soldats qui n'avaient d'autre famille que le régiment. La Restauration entreprit alors, comme la Convention, de reconstituer l'armée sur des bases toutes nouvelles et qui détruisissent l'ancien esprit.

Les dépôts des régiments d'infanterie de ligne, numérotés de 1 à 108, et ceux des 15 régiments d'infanterie légère, furent envoyés dans les chefs-lieux des départements pour concourir à la formation de 86 légions départementales et leur servir de noyau. Chacune de ces légions, aux termes de l'ordonnance du 15 juillet, devait être composée de 3 bataillons, dont 2 de ligne et 1 de chasseurs, et de 3 cadres de compagnies formant dépôt. Il devait aussi y avoir par légion une compagnie d'éclaireurs à cheval et une compagnie d'artillerie.

L'occupation d'une grande partie du territoire par les armées étrangères, le besoin d'économies et la défiance qu'inspiraient les militaires de l'Empire, firent prendre le parti de ne former d'abord qu'un seul bataillon de ligne, dit de garnison, et un dépôt qui resta au chef-lieu du département de la légion.

Lorsqu'en 1818 le départ des Alliés fit songer à augmenter l'effectif, et qu'on appela 80,000 hommes des classes de 1816 et 1817, on voulut former toutes

les légions sur le même pied en mêlant les contingents départementaux. Mais des habitudes guerrières, et les misères d'une famine extraordinaire, avaient porté un grand nombre d'hommes à devancer l'appel et à profiter du bénéfice de l'ordonnance pour prendre du service dans la légion de leur département; l'égalité se trouva rompue, et le ministre, obligé à l'exécution d'une mauvaise organisation, se décida à diviser les départements en quatre classes, suivant leur population. Il en résulta cette nouvelle organisation :

8 départements eurent 2 légions à 3 bataillons; 3 eurent une légion à 4 bataillons; 48, une légion à 3 bataillons, et 27, une légion à deux bataillons. Les légions à 3 et à 4 bataillons eurent un bataillon de chasseurs à pied, habillé et équipé d'une façon absolument différente de celle des bataillons de ligne de la même légion. Les bataillons de ligne portaient l'habit blanc, et les bataillons de chasseurs l'habit vert et la giberne au ceinturon.

Quelques mois plus tard, les bataillons de chasseurs furent supprimés et remplacés par 10 légions entièrement composées de chasseurs.

L'ordonnance du 3 août 1815 décida qu'il y aurait un drapeau par légion et un fanion par bataillon. Ce premier drapeau était partagé diagonalement en deux couleurs; pour certaines légions, ces couleurs étaient le blanc et le vert; pour les autres, le blanc et le rouge. Il portait d'un côté les armes de France entourées des colliers de Saint-Michel et du Saint-Esprit, et accompagnées du sceptre et de la main de justice; de l'autre côté, l'inscription : « *Le Roi à la légion de...* (tel département) », entourée aux trois quarts de deux branches de laurier vertes, sous lesquelles pendaient, attachées à des cordons rouges, les décorations de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

FIRMIN, PROSPER, ADOLPHE, LARDIER
Colonel du 38e de ligne de 1854 à 1858

Après 1818 les drapeaux des légions furent entièrement blancs et entourés d'une broderie de fleurs de lys d'or : au centre l'inscription : « *Le Roi à la légion de.....* » était entourée de lauriers comme il vient d'être dit. Les fanions des bataillons devinrent de vrais drapeaux. Celui du 2e bataillon était mi-partie en diagonale blanc et rouge ; celui du 3e bataillon, blanc et jonquille. Ces drapeaux furent maintenus jusqu'en 1830.

Formation de la légion de Seine-et-Oise. — 1816. — Comte de Juigné, 1er colonel. — Le 16 juillet 1816, le colonel de Juigné organisa, à Versailles, la légion de Seine-et-Oise, avec le fonds du 34e *régiment d'infanterie* et des engagés volontaires. La légion fut formée à un bataillon complet, et à un cadre d'officiers pour un second bataillon.

Origines de la légion. — 34e régiment de ligne. — Le 34e régiment d'infanterie, dont les vétérans formèrent le noyau de la légion, avait été formé des *34e et 80e demi-brigades de ligne*, en exécution de l'arrêté des consuls du 24 septembre 1803. Ce régiment avait fait les campagnes d'Allemagne et de Prusse, de 1805 à 1808. De 1809 à 1813, il fut aux armées d'Espagne et de Portugal, et se distingua au combat d'Arrojo-Molino. En 1814, il assistait à la bataille de Toulouse.

34e demi-brigade de ligne. — La 34e demi-brigade avait été formée, le 19 février 1797, des débris du régiment de *Languedoc*, des anciennes *85e et 148e demi-brigades de bataille*, du *3e bataillon de Seine-et-Oise*, du *3e bataillon d'Arras*, et du *2e bataillon de la 3e formation de Paris*. Cette demi-brigade fit partie des armées de l'Ouest et des Alpes en 1797, et fit les campagnes de 1799 et 1800 à l'armée d'Italie. Elle prit part à l'affaire de Saint-Jacques-en-Ligurie,

le 20 avril 1800, et aux engagements qui eurent lieu sur les hauteurs de Nice, les 6 et 7 mai de la même année ; coopéra, avec la 33e, le 28 de ce mois, à chasser l'ennemi des retranchements qu'il avait établis à la tête du pont du Var, et contribua le lendemain à repousser les Autrichiens de Nice.

Le régiment de *Languedoc* avait été levé en 1672. Il avait fait partie de cette poignée de Français qui défendit avec tant de courage et de persévérance notre malheureuse colonie du Canada, de 1755 à 1760, et s'était signalé à la sanglante bataille de Québec et à la belle défense de Montréal.

La *85e demi-brigade de bataille* avait reçu, le 16 avril 1794, avec le *1er bataillon de Royal-Vaisseaux*, le *19e bataillon de Paris* et le *3e du Puy-de-Dôme*. Elle fit la campagne de 1794 à l'armée du Nord, et fut ensuite à l'armée de l'Ouest de 1795 à 1797.

Le régiment *Royal-Vaisseaux* datait de 1638, et s'était illustré pendant la campagne de 1672 ; au siège de Mons, en 1691 ; au siège de Ciudad-Rodrigo, en 1707 ; à celui de Lille, en 1708 ; à la bataille de Laufeld ; au siège de Berg-op-Zoom, et enfin à la bataille de Jemmapes.

La *148e demi-brigade*, formée, le 29 novembre 1793, du *2e bataillon d'Angoumois* et des *7e et 11e bataillons de la Gironde*, avait fait les campagnes de 1794 et 1795 à l'armée des Pyrénées-Occidentales, et celles de 1796 et 1797 à l'armée de l'Ouest.

Angoumois, levé en 1684, s'était fait connaître par de nombreux faits d'armes pendant la campagne de la succession d'Autriche. La campagne de 1793, à l'armée des Pyrénées-Occidentales, mit le comble à sa réputation. Il fut admirable au combat du camp de la Sarre, le 30 avril ; de la Montagne Louis XIV, le 22 juin ; de la Croix-des-Bouquets, le 12 juillet ; et d'Urrugne, le 23 du même mois. Il comptait dans ses

rangs le brave La Tour-d'Auvergne-Corret qui, à 50 ans, venait de reprendre du service, et qui devait être le *premier grenadier de France*.

80e demi-brigade de ligne. — La 80e demi-brigade, dont les débris furent versés dans le 34e de ligne, n'avait été formée que le 29 juillet 1798, par la réunion de l'ancienne *13e demi-brigade de bataille*, des *2e et 3e bataillons de la demi-brigade du Jura et de l'Hérault*, du *3e bataillon de la 7e provisoire*, du *1er bataillon des Gravilliers (Paris)*, d'une partie du *3e bataillon de Vaucluse*, et d'un détachement de la *19e demi-brigade*.

En 1798, elle était à l'armée de l'Intérieur; en 1799 et 1800, à l'armée d'Italie.

La *13e demi-brigade de bataille*, formée, le 19 juin 1795, du *1er bataillon du régiment de Champagne* et des *5e et 6e bataillons de la Gironde*, avait fait les campagnes de 1795 et 1796 à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Champagne était le 4e des vieux corps. Son histoire ne peut être résumée en quelques lignes, car il s'est illustré dans toutes les guerres et dans toutes les affaires auxquelles il a pris part depuis sa création jusqu'en 1794. Il suffisait d'appartenir au régiment de Champagne pour jouir de la réputation d'un brave. C'était le plus populaire de tous les anciens régiments, et il devait cette distinction à la continuité de ses services, à son excellente discipline, et à un esprit de corps très développé, qui le rendait capable des plus grandes choses. C'est un honneur pour la légion de Seine-et-Oise de compter le régiment de Champagne parmi les anciens corps qui contribuèrent à sa formation.

La légion de Seine-et-Oise quitta Versailles, au mois de juin 1816, pour aller à Alençon, où elle reçut son drapeau. Un mois après elle fut envoyée à

Granville, où elle tint garnison jusqu'en 1817. Le dépôt resta à Versailles.

En 1818, après un séjour de quelques mois à Caen, elle prit la route de Douai où elle arriva le 23 mai. Elle forma, peu après, les cadres en sous-officiers pour trois nouvelles compagnies, dont une de dépôt.

1819. — Baron de Boisdavid, 2^e colonel. — Le 21 mai 1819, le 2^e bataillon fut définitivement organisé, ainsi que deux compagnies de dépôt. Le 1^er décembre de la même année, le colonel de Juigné fut admis au traitement de réforme et remplacé, le 31 du même mois, par le colonel baron de Boisdavid.

Le 1^er janvier 1820, la légion fut organisée à 3 bataillons dont 2 de ligne et 1 de chasseurs, une compagnie d'éclaireurs et trois compagnies de dépôt, mais au mois de mai la compagnie d'éclaireurs fut supprimée et versée dans les trois bataillons.

Formation du 38^e de ligne. — Enfin, le 23 octobre, une ordonnance royale transforma l'organisation de l'infanterie, et créa 80 régiments, dont 60 de ligne et 20 légers, tous à trois bataillons.

Le 21 décembre suivant, la légion de Seine-et-Oise fut organisée en régiment, et prit le numéro 38. Le drapeau du nouveau régiment fut inauguré le lendemain. Il ne différait de celui de 1818 que par l'inscription : le numéro du régiment remplaçait le nom de la légion. Le dépôt de la légion fut dissous le 28 décembre.

CHAPITRE II

LE 38e DE LIGNE DE 1820 A 1845 (1)

I. — 1820-1830. — Campagne d'Espagne.

1821. — Chevalier Pignet, 3e colonel. — Le 21 mars 1821, le 38e quitta Douai pour aller à La Rochelle, où il arriva le 22 avril.

Au mois d'octobre, le colonel de Boisdavid fut appelé au commandement du 39e et remplacé par le colonel Pignet.

Au mois de janvier 1822, le régiment fut envoyé sur la frontière d'Espagne. De février au 1er octobre, il fit partie des troupes employées sur le cordon sanitaire et, depuis octobre jusqu'en avril 1823, du corps d'armée d'observation ; il entra au commencement de ce dernier mois dans la composition de la 3e brigade (général vicomte Berthier) de la 1re division (général comte d'Autichamp).

1822. — Comte de Chérisey, 4e colonel. — Depuis le mois de novembre 1822, le colonel Pignet, admis à la retraite, avait été remplacé par le colonel comte de Chérisey.

1823. — Campagne d'Espagne. — Le 7 avril 1823, les trois bataillons, forts de 67 officiers et 1,611 sous-officiers et soldats, passèrent la Bidassoa à 7

---

(1) On a, dans la quatrième partie, respecté, toutes les fois qu'il a été possible, le texte du *Journal Historique* du 38e, afin de conserver au récit l'originalité et le caractère d'authenticité qui sont inhérents aux relations et aux rapports officiels rédigés le jour même des événements. Le *Journal Historique* du 38e a été commencé en 1820 et tenu à jour avec une grande régularité.

heures et demie du matin et débouchèrent en Espagne par Irun. Le gros de l'armée marcha sur Tolosa.

Après avoir parcouru la Navarre, la Biscaye, le Guipuscoa, et la province d'Alava, le régiment pénétra dans la Vieille-Castille à la fin d'avril. Il séjourna huit jours à Burgos, puis quitta cette ville le 3 mai, et se porta sur Valladolid avec l'avant-garde du 1er corps.

Le 24 mai, le 1er corps entra dans Madrid avec le duc d'Angoulême, généralissime de l'armée. Le 38e fut désigné pour faire partie de la garnison de cette capitale, et y séjourna jusqu'au 20 juin. Il fit, pendant ce laps de temps, un service très actif et très pénible.

Le 21 juin, le régiment fut mis en route pour rejoindre la division Bourcke, qui était chargée de poursuivre les débris du corps d'armée espagnol de la Gallice réfugiés dans la Corogne, sous les ordres du général Quiroga.

Il rejoignit, le 3 juillet, à Astorga, le 7e léger et les 22e et 37e de ligne. Il assista à l'affaire du 13 juillet, et soutint vigoureusement le 7e léger qui avait été chargé de l'attaque des positions dans lesquelles les troupes de Quiroga s'étaient retranchées.

Le siège de la Corogne suivit immédiatement cette journée. Pendant 37 jours, le régiment prit part aux travaux du siège, et entra dans la ville le 21 août. Le 29 du même mois il fut partagé entre le Ferrol et Lugo, où il eut ses cantonnements jusqu'à la fin d'octobre. Il était depuis quelques jours réuni à Lugo, lorsque l'ordre de rentrer en France lui arriva.

Le retour se fit à travers la Gallice, le royaume de Léon et la Vieille-Castille. Après un repos de quelques jours à Burgos, il reprit la route d'Irun, où il arriva le 23 décembre. Le 29, il rejoignit à Pau son dépôt.

Cette expédition n'avait coûté au régiment qu'un officier et un soldat blessés.

Le 1er janvier 1824 il se mit en route pour Paris, où il arriva le 2 février.

Du 21 mars 1825 au 13 mai 1827, le 38e tint garnison à Metz, avec quelques détachements à Bitche et à Longwy. Quand il quitta cette place, pour aller au camp de Saint-Omer et à Cambrai, le général comte Villatte adressa au colonel de Chérisey la lettre suivante :

« Metz, le 11 mai 1827.

« Mon cher Colonel,

« Au moment où votre régiment va quitter la division que j'ai l'honneur de commander, je sens tout le besoin de vous témoigner les plus vifs regrets que j'éprouve de son départ. Il m'est bien doux de pouvoir vous exprimer, ainsi qu'à MM. les officiers supérieurs et officiers, aux sous-officiers et soldats, mon contentement sur la manière dont ils servent, sur leur tenue, leur discipline, leur bonne conduite, l'excellent esprit qui les anime, et sur l'union qui existe entre eux.

« Cet esprit et cette union étant votre ouvrage, mon cher Colonel, ces nobles sentiments s'y maintiendront parce qu'ils sont fondés sur l'entier dévouement au roi, et sur l'amour de la patrie ; aussi dans quelque lieu que soit envoyé votre régiment, dans quelque circonstance qu'il puisse se trouver, je ne doute nullement qu'il n'en donne constamment des preuves.

« J'ai cru, mon cher Colonel, devoir vous donner, ainsi qu'à votre brave régiment, cette marque particulière de mon attachement et de ma sincère estime.

« Recevez, mon cher Colonel, la nouvelle assurance de la considération particulière et des sentiments d'amitié avec lesquels je vous prie de me croire,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« *Le lieutenant-général commandant la troisième division militaire,*

« Signé : Comte VILLATTE. »

1827. — Camp d'Helfaut (1). — Au mois de juillet les deux premiers bataillons furent envoyés au camp d'Helfaut, près de Saint-Omer, et y séjournèrent du 10 juillet au 4 octobre. Ils formaient le régiment de droite de la 1re brigade (maréchal de camp, baron Hurel) de la 3e division commandée par le lieutenant-général, duc d'Escar.

L'espoir de recevoir la visite du roi piqua l'émulation de tout le monde ; officiers, sous-officiers et soldats, tous rivalisèrent d'ardeur pour concourir à l'embellissement du camp. Le succès le plus brillant fut le prix de leurs travaux. Le camp du 38e régiment, qui offrait le coup d'œil le plus agréable par sa situation, sa régularité, et la variété élégante de ses embellissements, était surtout remarquable par plusieurs ouvrages de sculpture en pierre exécutés par un caporal du corps, Foirier Gervais, avec un talent et un goût dont un artiste de Paris se serait fait honneur ; ce sont les propres expressions consignées dans les relations de l'époque. Deux mots sur ces ouvrages donneront une idée approximative de ce qu'ils pouvaient être. A la droite et à la gauche du camp s'élevaient deux colonnes tronquées, principe d'ordre corinthien, et à belles proportions ; elles avaient quinze pieds d'élévation, y compris le soubassement de deux pieds et demi ; le travail en était fort soigné et hardi. Ces colonnes étaient surmontées d'un entablement portant les bustes proportionnés du roi et du dauphin ; le premier de ces deux bustes, que M. le marquis de Chérisey, colonel du 38e régiment, fit venir de Paris, avec recommandation de ne rien négliger ni épargner, était magnifique.

Au centre des deux bataillons, à égale distance des faisceaux et du front de bandière, paraissait, sur un

(1) Extrait du *Journal historique du* 38e.

large piédestal de gazon, un faisceau d'armes romaines et françaises appuyées contre un vieux tronc d'arbre. Ce monument, servant à déployer le drapeau, mérita l'admiration de Sa Majesté, de son nombreux état-major et de toutes les personnes qui vinrent visiter le camp. Toutes ces pièces étaient dans une harmonie parfaite ; chacune d'elles était couverte de détails, d'ornements de sculpture, fort riches et fort soignés, qu'on ne pouvait se lasser de regarder. Ce trophée était entouré d'un grillage en bois peint en vert, de deux pieds et demi de haut sur 25 de largeur et 20 de profondeur.

1828. — Comte du Rocheret, 5e colonel. — L'année suivante, le régiment est en Alsace, et ses bataillons sont répartis dans les places de Schlestadt, Colmar, Neuf-Brisach. Le colonel de Chérisey est nommé au commandement du 2e régiment de la garde royale, et remplacé par le colonel comte du Rocheret.

II. — 1830-1832. — Insurrection de Paris.

1830. — Révolution de Juillet. — L'armée était encore sous l'impression de la conquête d'Alger, lorsque la nouvelle de la Révolution de Juillet vint la surprendre. L'état-major du régiment et les deux premiers bataillons étaient revenus depuis quelques jours au camp d'Helfaut ; le 3e bataillon était à Amiens. Le camp fut aussitôt dissous, et les deux bataillons du 38e reçurent l'ordre de rentrer à Amiens où, à peine arrivés, un premier contre-ordre les fit revenir à Saint-Omer. Ils ne séjournèrent que trois jours dans cette ville et furent dirigés, le 1er bataillon sur Abbeville, et le 2e sur Amiens.

Au commencement de septembre, tout le régiment arrivait à Rouen et était installé à Martinville, Saint-

Sever et Bonne-Nouvelle. Trois mois après, les deux premiers bataillons étaient renvoyés à Saint-Omer et le 3e à Aire. Le dépôt et les magasins restaient à Rouen.

Le quatrième bataillon, créé par l'ordonnance du 18 septembre 1830, fut formé à Saint-Omer le 26 janvier 1831. Au mois d'avril, tout le régiment était réuni à Lille, où le maréchal Gérard formait l'armée du Nord, qui était chargée d'assurer l'indépendance des Belges.

1831. — Distribution des drapeaux. — Le 24 mai, le roi Louis-Philippe passa, à Amiens, la revue de toutes les troupes de la région, et remit aux régiments les nouveaux drapeaux. Le drapeau blanc était remplacé par le drapeau tricolore surmonté du coq gaulois. Il n'y avait plus qu'un seul drapeau par régiment, et l'ordonnance du 4 mars 1831 le plaçait au centre du régiment. Le 1er bataillon avait un fanion d'alignement rouge, et le 3e un fanion jaune.

Les trois premiers bataillons et l'état-major du régiment, qui s'étaient rendus à Amiens pour la distribution des drapeaux, rentrèrent à Lille le 2 juin.

Campagne de Belgique. — Lorsque les Hollandais évacuèrent les provinces belges, le 38e reçut l'ordre d'entrer en Belgique. Les 1er et 3e bataillons occupèrent Tournay le 9 août, et successivement Ath, Hall, Braine-la-Leu, Rosière, Hamn et Hougarde. Le 15 août, ils furent rejoints dans cette ville par le 2e bataillon qui arrivait de la Hulpe. Les trois bataillons se portèrent ensuite sur Halen, où ils restèrent jusqu'au 25 août ; puis ils furent envoyés à Bruxelles, où le roi Léopold les passa en revue. Six jours après, le 3 septembre, le 38e était rentré à Lille.

1832. — Paris. — Au mois de décembre de la même année, les quatre bataillons et le dépôt arrivèrent à Versailles, mais ils n'y séjournèrent pas longtemps, car, au commencement de mars 1832, les trois premiers bataillons étaient installés à la caserne de l'Ecole militaire, à Paris ; le 4e bataillon et le dépôt à Vincennes, sous le commandement du commandant Bajeau. C'est dans cette situation que les trouva l'insurrection des 5 et 6 juin. Les événements de ces deux journées sont rapportés de la manière suivante dans le journal historique du corps :

Insurrection de Paris (1). — En vertu d'ordres envoyés le 4 juin par l'état-major de la place, un détachement de 50 voltigeurs et de 150 hommes du centre, organisé en 4 pelotons de 16 files chacun, avait été pris sur toutes les compagnies du régiment pour paraître, le 5 au matin, à l'enterrement de M. le général Lamarque ; il avait ordre de se réunir à un détachement de même force du 1er régiment de ligne, pour composer un bataillon sous le commandement de M. Guevillers, chef de bataillon ; le 1er régiment fournissant le demi-bataillon de droite, et le 38e régiment celui de gauche. Mais il paraît que ces détachements ne se sont pas réunis ainsi qu'il avait été prescrit par l'ordre de la place, et qu'ils ont toujours agi séparément.

Les officiers attachés aux différents pelotons du détachement sous les ordres de M. Guevillers étaient : MM. Michaud, Darot, Malherbes et Mollet, capitaines ; Bécanne, Maunéjean, Rousseau et Lecerf, lieutenants ; l'adjudant Raviot ; les sapeurs et le tambour-major en faisaient également partie.

Le régiment avait été prévenu, dès la veille, que l'on devait s'attendre à voir éclater des troubles

(1) Extrait du *Journal historique du 38e*.

dans Paris, pendant l'enterrement du général Lamarque. On avait eu l'ordre de consigner les troupes dans leurs quartiers, dès le 5 juin au matin, mais aucune autre mesure de précaution n'avait été ordonnée. D'ailleurs, accoutumés à voir prendre souvent des dispositions dictées par la prudence, sans qu'il s'en suivît de résultats fâcheux, personne ne s'était alarmé des ordres qui avaient été donnés, et, vers deux heures de l'après-midi, chacun pensait que la journée pouvait être regardée comme terminée. Aussi a-t-on été fortement surpris au moment où l'on a reçu la nouvelle que la révolte venait de se déclarer. Obligé d'envoyer à la hâte des détachements de tous les côtés, le régiment n'a pu les composer de fractions constituées du corps, mais bien d'hommes de toutes les compagnies, en sorte que les compagnies et les bataillons ont été mêlés entre eux, et qu'il ne peut être rendu compte des événements survenus pendant les deux journées, qu'en désignant les divers détachements qu'on a fournis par les noms des officiers qui les ont commandés.

Journée du 5 Juin.

Détachement du commandant Guevillers. — M. le commandant Guevillers est sorti avec son demi-bataillon de la caserne de l'Ecole militaire, à 8 heures du matin. Il s'est rendu à la maison mortuaire, où toutes les troupes désignées pour escorter le convoi se sont réunies à 9 heures. Le cortège s'est mis en marche, et n'est arrivé au pont d'Austerlitz que vers trois heures de l'après-midi. Après les discours prononcés, les troupes placées sur les rives de la Seine, au bas du port, ont salué le corps par des feux de bataillon, et, peu de temps après, l'insurrection s'est déclarée.

Les sergents de ville, assaillis par la populace, se réfugiaient dans les rangs de la troupe ; les cris : « Aux armes ! » se faisaient entendre de tous côtés, et déjà des coups de pistolet et de fusil partaient de tous les points occupés par cette foule, qui n'offrait encore que l'aspect du plus grand désordre.

M. le commandant Guevillers reçut aussitôt l'ordre de se porter, ainsi que le demi-bataillon du 1er régiment de ligne, sur la place de la Bastille, où, en arrivant, il a trouvé le 3e léger déjà engagé avec des insurgés du faubourg Saint-Antoine, qui faisaient feu sur le corps de garde occupé par la garde municipale ; mais cette fusillade a cessé peu de temps après. Les postes de surveillance ont été établis ; on a fait former les faisceaux et poser les sacs à terre pour reposer les troupes.

Vers 5 heures du soir, l'ordre a été donné de se rendre à la porte Saint-Martin. La colonne, commandée par M. le colonel du 16e de ligne, a parcouru les boulevards et n'a rencontré de barricades et de résistance réelle qu'arrivée à proximité de la porte Saint-Martin, où le feu s'est engagé assez sérieusement. M. le colonel a fait tourner les positions occupées par les insurgés par le détachement de M. le commandant Guevillers, qui a pris par les rues Neuve, Saint-Jean et Saint-Nicolas, s'est rendu à la porte Saint-Denis, où se trouvait M. le général Schramm, à la tête de fort peu de troupes, et, en débouchant sur les boulevards, derrière les hommes qui défendaient les barricades, les a forcés à les évacuer. Le demi-bataillon de M. Guevillers est resté seul à la porte Saint-Denis, où la soirée s'est passée à échanger des coups de fusil avec des révoltés qui occupaient quelques maisons, ainsi que les issues qui avoisinent la rue Saint-Denis, et qui, de temps

à autre, se montraient par petits pelotons pour tirer sur les soldats.

M. le général Schramm qui, vers les 11 heures du soir, se trouvait entièrement maître des boulevards et des portes Saint-Denis et Saint-Martin, fit habiller en bourgeois l'adjudant Raviot pour aller prendre des ordres à l'état-major général de la Garde nationale, place du Carrousel. Ce sous-officier fut présenté à M. le général Darriule par M. le colonel comte de Rocheret ; il reçut les instructions, et les remit à M. le général Schramm avant minuit.

Vers une heure du matin, la tranquillité étant entièrement rétablie, on ne laissa que de forts postes pour observer les boulevards, et le détachement de M. le commandant Guevillers reçut l'autorisation de rentrer à la caserne, où il est arrivé à deux heures du matin.

A trois heures de l'après-midi, la place a envoyé l'ordre de former au plus vite deux détachements de 50 hommes : le premier, commandé par M. le capitaine de Lamothe, s'est rendu au ministère de la guerre ; le deuxième, commandé par M. le capitaine Courtot, a occupé l'hôtel du ministre de l'Intérieur ; ces détachements sont restés quarante-huit heures à leur poste.

Détachement du commandant Chambon. — A quatre heures, on a formé un bataillon de 800 hommes sous le commandement de M. Chambon, chef de bataillon. Ce bataillon, destiné à observer le faubourg Saint-Germain et à protéger les établissements publics, s'est rendu en toute hâte sur la place Bellechasse, où il s'est établi ; il a fait faire des reconnaissances pour assurer ses communications, tant avec les Tuileries qu'avec le marché Saint-Germain, la prison de l'Abbaye, l'Odéon et la Chambre des Pairs ; de forts postes ont été établis

au dépôt central de l'artillerie, place Saint-Thomas-d'Aquin, ainsi qu'à l'hôtel des Télégraphes.

Rien d'important n'a eu lieu dans le faubourg Saint-Germain. A une heure du matin, tout étant fort tranquille, le bataillon a quitté les positions qu'il occupait pour rentrer à la caserne.

Immédiatement après le départ de M. Chambon, les ordres de la place se sont succédé avec une telle rapidité qu'il n'a plus été possible de mettre tout l'ordre que l'on aurait désiré dans l'exécution des instructions données. On a envoyé des soldats au pas de course pour renforcer les postes de la place qui étaient occupés par le régiment ; des cartouches ont été également envoyées ; enfin, de tous les hommes qui sont restés disponibles, on a formé un fort bataillon dont M. le commandant de Mostolac a pris le commandement.

La compagnie hors rang, et tous les soldats de recrues nouvellement arrivés, ont pris les armes, et ont été organisés pour la défense de l'Ecole militaire, en cas d'attaque.

M. Leblanc, lieutenant-colonel, a eu le commandement de l'Ecole militaire pendant l'absence de M. le colonel comte du Rocheret.

Détachement du commandant Mostolac. — Le bataillon commandé par M. de Mostolac s'est rendu sur la place du Carrousel, où il est resté en réserve pendant le restant de la journée et une partie de la nuit.

Il a reçu l'ordre, aussitôt son arrivée, de détacher sa 1re division, sous le commandement de M. le capitaine Bricard, pour occuper la place des Victoires. Cette division est restée constamment sous les armes, occupée à disperser les groupes d'habitants qui encombraient la place, ou qui cherchaient à former des embuscades dans les petites rues environnantes.

Vers les 2 heures de la nuit, M. le capitaine Bricard s'est aperçu que des barricades venaient d'être établies dans les rues du Petit-Reposoir, Verdelet et des Vieux-Augustins; il a pris aussitôt les dispositions nécessaires pour les attaquer et les enlever.

La résistance a été assez vive dans les commencements, 4 grenadiers ont été blessés, mais bientôt après, les insurgés, démoralisés par l'intrépidité des attaques, se sont enfuis en désordre, en abandonnant leur position; ils se sont contentés seulement de tirer de loin quelques coups de fusil mal dirigés.

M. Delessert, général de la Garde nationale, était présent à cette affaire. Il est venu, le 7 juin au matin, à la caserne de l'Ecole militaire, et a voulu témoigner à M. le capitaine Bricard, en présence de M. le colonel et d'une partie du corps d'officiers rassemblé, toute son admiration pour sa belle conduite et l'intelligence avec laquelle il a dirigé son attaque.

Le détachement de M. Bricard a fait beaucoup d'arrestations, et est parvenu à rétablir l'ordre. Le 6 juin, à 11 heures du matin, il a été relevé par des gardes nationaux, et est rentré à l'Ecole militaire.

A 10 heures du soir, le roi est sorti des Tuileries et a passé la revue des gardes nationales, ainsi que des troupes qui étaient sur la place du Carrousel. Immédiatement après cette revue, M. de Mostolac a reçu l'ordre de mettre la 2e division de son bataillon à la disposition de commissaires et agents de police, qui en ont fait former plusieurs détachements, à la tête desquels ils ont été faire des visites dans tous les bureaux des journalistes. Ces détachements avaient tous rejoint le bataillon le 6, à 5 heures du matin.

Les deux divisions restées avec M. le commandant de Mostolac ont été sous les armes toute la nuit, seulement, vers une heure du matin, on les a fait entrer

pendant quelque temps dans l'Orangerie du Carrousel, pour les mettre à l'abri de la pluie.

Journée du 6 Juin.

Détachement du commandant Mostolac. — Les deux divisions de M. de Mostolac sont sorties de l'Orangerie à 2 h. 1/2 du matin. M. de Mostolac a fait charger les armes, s'est réuni à un détachement de la Garde nationale, fort d'environ 200 hommes, et s'est mis en marche à leur tête, pour communiquer avec les troupes qui observaient le quartier Saint-Martin et le faubourg Saint-Antoine. Il a parcouru les quais, a traversé la place de l'Hôtel-de-Ville, pris par les petites rues qui conduisent à la rue Saint-Avoye, et a remonté la rue du Temple jusqu'au boulevard, où il a pris position à proximité du corps de garde qui y est établi, et où se trouvaient réunis une assez grande quantité de gardes nationaux. M. de Mostolac a fait former de fortes patrouilles, qui sont parties de ce point pour reconnaître les troupes stationnées sur les places Royale et de la Bastille, ainsi que la porte Saint-Martin. Après le retour de ces patrouilles, la colonne s'est mise en marche pour retourner à la place du Carrousel par le même chemin qu'elle avait parcouru en se rendant aux boulevards.

M. le commandant de Mostolac, pendant tout le temps de la reconnaissance qu'il a faite, a trouvé les différents quartiers qu'il a traversés parfaitement tranquilles. Il n'a été arrêté que par quelques barricades abandonnées qu'il a fait détruire aussitôt. Il est arrivé avec sa colonne sur la place du Carrousel, à 6 heures du matin, et y a trouvé la 2e division de son bataillon, qui était de retour de son expédition, et qui l'attendait.

Beaucoup de gardes nationales, de troupes d'in-

fanterie et de cavalerie avaient été réunies depuis le matin sur le Carrousel. Le roi les a passées en revue entre 7 et 8 heures du matin. Il a été accueilli avec beaucoup d'enthousiasme pendant tout le temps de sa revue ; on a défilé devant lui, après quoi les troupes sont parties pour aller prendre position sur divers points de la capitale.

A 11 heures, le bataillon de M. de Mostolac a pris les armes et s'est mis de nouveau en marche. Il a passé par la rue de Richelieu, a parcouru les boulevards jusqu'à la place de la Bastille, et a été se placer à l'entrée du pont d'Austerlitz, où il a établi ses postes de manière à pouvoir observer les quais, ainsi que toutes les rues qui conduisent au pont.

Le roi, qui était monté à cheval depuis midi, et qui avait déjà parcouru les quartiers occupés par les insurgés, a passé sur la place Saint-Antoine vers 3 heures ; en arrivant auprès du pont d'Austerlitz, il a fait donner l'ordre à M. de Mostolac de lui servir d'escorte ; les voltigeurs, commandés par M. le capitaine de Bousingen, servant d'escorte d'avant garde, et le bataillon marchant en colonne derrière la cavalerie qui l'accompagnait, Sa Majesté est rentrée aux Tuileries vers 4 heures de l'après-midi, et le bataillon est resté sur la place jusqu'à 8 heures du soir, puis il a reçu l'ordre de rentrer à l'Ecole militaire.

Détachement du commandant Guevillers. — Le détachement de M. le commandant Guevillers avait repris les armes le 6 juin, à 3 heures 1/2 du matin, après une heure et demie seulement de repos. Il est parti de la caserne de l'Ecole militaire à 4 heures, pour se rendre sur la place du Carrousel, où il est resté jusqu'à la revue qui a été passée par Sa Majesté entre 7 et 8 heures. Aussitôt après la revue, M. le commandant Guevillers s'est porté avec son

détachement sur la place qui est vis-à-vis de la Madeleine. Il a remonté les boulevards jusqu'à hauteur des portes Saint-Denis et Saint-Martin, où il a été arrêté pendant quelque temps par une fusillade assez vive; mais, d'autres troupes étant arrivées, il a continué sa route par les boulevards, et a été se joindre à des troupes de différentes armes qui avaient eu l'ordre de se réunir sur la place de la Bastille.

Sur le midi, une colonne, composée d'artillerie, du détachement de M. le commandant Guevillers, de garde nationale et de cavalerie, a été formée et a reçu l'ordre de suivre les boulevards pour gagner la porte Saint-Martin, où les insurgés s'étaient concentrés et opposaient une résistance vigoureuse. La colonne, arrivée à hauteur de la rue Saint-Martin, a pris ses dispositions d'attaque; les voltigeurs commandés par M. le capitaine Mollet, ainsi que deux pièces de canon, se sont portés en avant et ont engagé le feu, soutenus par l'infanterie et la garde nationale. Les insurgés n'ont pu résister à l'impétuosité de cette attaque; ils se sont repliés lentement le long de la rue Saint-Martin, ne cédant le terrain que pas à pas, et profitant de tous les avantages qu'ils pouvaient rencontrer pour arrêter la troupe. Arrivés à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, la supériorité de leur nombre leur a rendu de l'audace; mais ils ont été débusqués des positions qu'ils ont essayé de défendre, et ont été refoulés successivement et chassés des rues de Montmorency, Saint-Lazare, Saint-Maur, des Ménestriers, etc., jusqu'aux rues Aubry-le-Boucher, Neuve, Saint-Merry, etc., où ils se sont ralliés derrière les barricades qu'ils avaient fait établir d'avance pour couvrir l'église Saint-Merry.

Ici le combat est devenu plus sérieux; le détachement du 38e, qui était chargé de l'attaque de l'église Saint-Merry par les rues Saint-Martin, Taillepain,

Bris et du Renard, a eu affaire à des hommes retranchés derrière de fortes barricades, soutenus par un feu continuel qui partait des croisées des maisons les plus voisines. M. le commandant Guevillers a été obligé de faire enlever chaque barricade à la baïonnette, et de faire enfoncer les portes des maisons, par les fenêtres desquelles on tirait, pour en chasser les révoltés.

Un bataillon du 42e de ligne attaquait, en même temps que le 38e, les abords de Saint-Merry par les rues de la Verrerie, de la Poterie, Saint-Bon. Ce n'est que vers 3 heures 1/2 de l'après-midi que le feu a cessé entièrement et que toutes les positions se sont trouvées occupées par les troupes.

Le détachement a établi ses postes de sûreté et pris un peu de repos ; ce n'est qu'à 11 heures du soir que M. le commandant Guevillers a eu l'ordre de faire rentrer son détachement au quartier.

Détachement du commandant Chambon. — M. le commandant Chambon a quitté l'Ecole militaire avec son bataillon à 3 heures 1/2 du matin, s'est rendu dans le faubourg Saint-Germain, et a repris la position qu'il avait occupée la veille. Des reconnaissances ont été envoyées pour communiquer avec le quartier Saint-Jacques, ainsi que du côté de la barrière de Mont-Parnasse.

Partout on était tranquille, et le bataillon est resté en observation jusqu'à 5 heures du soir, puis il a reçu l'ordre de se rendre sur la place du Carrousel.

Peu de temps après son arrivée au Carrousel, le bataillon a été réuni à un bataillon de la garde nationale, ainsi qu'à de l'artillerie et à un escadron de cavalerie, dans l'intention de se porter sur le marché des Innocents, où les insurgés, chassés de Saint-Merry, manifestaient l'intention de se rallier et de tenter un dernier effort ; mais leur projet ayant ren-

contré trop d'obstacles pour pouvoir se réaliser, l'expédition, qui était prête à marcher sur eux, n'a pas eu lieu.

Vers la nuit, la place du Carrousel a été évacuée par les troupes qui y étaient rassemblées ; un bataillon de garde nationale et le bataillon de M. Chambon, ainsi que deux pièces de canon, ont été conservés en réserve jusqu'à minuit environ.

Les nouvelles parvenues à l'état-major ayant confirmé que l'ordre était rétabli dans la capitale, M. Chambon a reçu l'ordre de faire rentrer son bataillon ainsi que l'artillerie à l'Ecole militaire.

Les cinq compagnies du 4e bataillon, qui formaient la garnison de Vincennes, sont restées sous les armes pendant tout le temps que les troubles de Paris ont duré. Plusieurs postes ont été établis aux différentes portes du bois, ainsi que sur la route qui conduit à la barrière du Trône, mais aucun rassemblement n'a été observé de ces côtés.

Le détachement qui a été sous le commandement de M. Chovillers, chef de bataillon, est le seul qui ait été sérieusement engagé avec les insurgés, et qui, par sa belle conduite, ait fait mériter au 38e régiment la bonne réputation qu'il s'est acquise pendant ces deux malheureuses journées, les autres portions du corps n'ayant rencontré dans leurs expéditions que peu ou point de résistance.

Cependant on ne peut que citer avec éloge la bonne volonté et l'obéissance que l'on a généralement remarquées parmi les sous-officiers et soldats du régiment. Les officiers étaient plutôt occupés à modérer l'ardeur et l'impatience de combattre des soldats qu'à chercher à les animer ; aussi pas un seul exemple d'hésitation ou de crainte ne s'est présenté lorsqu'il a fallu avoir recours à la force pour faire rentrer les révoltés dans l'ordre.

D'ailleurs, la présence de M. le colonel comte du Rocheret dans tous les lieux que les différents détachements du 38e ont occupés, et où l'on pouvait prévoir le danger, son air de confiance et de gaieté, les à-propos heureux et pleins de nobles sentiments, dont il accompagnait les allocutions qu'il adressait aux soldats, étaient bien faits pour élever l'âme et exciter l'enthousiasme dans son régiment.

M. le commandant Guevillers, qui avait reçu l'avis de sa nomination de lieutenant-colonel la veille des événements, n'a pas voulu pour cela céder le commandement de son détachement ; il s'est montré non seulement comme chef habile et de grand sang-froid, mais aussi comme soldat intrépide. Toujours à la tête de ses troupes, il n'a pas cessé un seul instant de diriger le détail de toutes les attaques, faisant lui-même enfoncer les portes et fouiller les maisons d'où l'on faisait feu sur son détachement, et marchant avec les soldats qui enlevaient les barricades. Enfin, l'on peut dire que les beaux exemples de courage et d'intrépidité que M. le commandant Guevillers a laissés au corps, avant son départ, peuvent être considérés comme les adieux d'un brave qui, en se séparant de ses compagnons d'armes, au milieu desquels il avait servi pendant seize ans, leur a légué, pour dernier gage d'estime, des souvenirs d'honneur et de dévouement que le 38e régiment se plaira toujours à citer avec orgueil.

Le roi a daigné se faire rendre un compte détaillé des faits d'armes particuliers qui ont été remarqués dans les corps de la garnison, au milieu des nombreux engagements qui ont eu lieu dans la capitale les 5 et 6 juin, et a accordé la décoration de la Légion d'honneur aux officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués. Le régiment a eu l'honneur de recevoir, pour sa part, 17 décorations, dont 3

pour MM. Mollet, de Bousingen et Malherbes, et 14 pour les sous-officiers et soldats.

Le régiment a eu la douleur de perdre, dans ces affaires, M. le capitaine Daret, tué à l'attaque de Saint-Merry par une balle qui lui a traversé la tête. Il y a eu, en outre, 4 hommes tués et une trentaine de blessés, dont 1 sergent-major, 2 sergents, 2 caporaux et 9 hommes, qui ont été transportés aux hôpitaux.

III. — 1832-1845.
Marche forcée sur Lyon. — Séjour dans les Basses-Pyrénées.

1832. — Colonel de Garraube, 6e colonel. — Le colonel du Rocheret fut promu maréchal de camp le 10 octobre 1832, et remplacé par le colonel Valleton de Garraube.

Au mois d'avril, le régiment était de retour à Versailles. Le 29 au soir, le régiment était à l'exercice, lorsque les deux premiers bataillons reçurent l'ordre de partir sur le champ pour Chartres, où des troubles venaient d'éclater. A 5 heures, les deux bataillons étaient en marche ; ils arrivèrent à minuit à Rambouillet, repartirent le lendemain à 3 heures, et le même jour furent rendus à Chartres, après avoir franchi deux étapes. Force étant restée à la loi, le 1er bataillon et l'état-major partirent le 10 mai pour Versailles, où ils arrivèrent le 12 du même mois. Le 2e bataillon resta à Chartres pour faire justice des perturbateurs, et repartit le 31 mai pour Versailles, tout fermont de désordre ayant disparu.

Au mois de juin 1833, le 38e se mit en route en quatre colonnes pour aller à Mézières, où ses quatre bataillons étaient réunis le 18 juillet. Le 21 octobre, quatre compagnies du 4e bataillon furent dissoutes en exécu-

tion de l'ordonnance royale du 5 juillet 1833. Le demi-bataillon restant fut envoyé à Châlons-sur-Marne.

1834. — Marche forcée sur Lyon. — Le mois suivant, les trois autres bataillons et l'état-major furent envoyés à Soissons. Le 13 avril 1834, le lieutenant-colonel reçut l'ordre de se rendre à marches forcées à Lyon avec les 1er et 2e bataillons. Ces deux bataillons se mirent en route à un jour d'intervalle, et firent étapes à Château-Thierry (10 lieues), à Montmirail (7 lieues), à Méry (15 lieues), à Troyes (8 lieues), à Mussy (14 lieues), à Baigneux-les-Juifs (12 lieues), à Saint-Seine (7 lieues), à Dijon (8 lieues), à Beaune (10 lieues), et à Chalon-sur-Saône (9 lieues) (1).

Le 1er bataillon continua sa route par eau, et arriva à Lyon le 26 avril, après onze jours de route et un séjour à Saint-Seine. Par ordre du lieutenant-général commandant la division, il bivouaqua sur la place Bellecour. Le 2e bataillon fut aussi embarqué à Chalon-sur-Saône, mais les eaux étant trop basses, les embarcations furent jetées sur le gravier, et le bataillon fut obligé de poursuivre sa route par voie de terre ; il n'arriva à Lyon que le 28.

Pendant cette longue route (2), les deux bataillons, instruits qu'ils marchaient contre les révoltés de Lyon, se montrèrent animés du meilleur esprit, et pleins d'ardeur d'en venir aux mains avec les artisans du désordre. Malgré la chaleur qui se fit sentir dès le 18 avril, d'autant plus accablante pour eux,

---

(1) Les deux bataillons du 38e étaient appelés à renforcer la garnison de Lyon aux prises avec l'insurrection. Le mouvement insurrectionnel, préparé depuis longtemps par les meneurs de la Société des Droits de l'homme et les carbonari italiens, avait éclaté le 5 avril. Pendant cinq jours la guerre civile ensanglanta les rues de Lyon. Les troupes firent preuve d'une grande vigueur et d'une inébranlable fidélité au drapeau.

(2) Extrait du *Journal historique du* 38e

que la transition d'une température à une autre était plus subite, et que pendant les marches consécutives de 10, 12, 14 et 15 lieues qu'ils eurent à faire, ils avaient presque continuellement un soleil ardent en face, peu restèrent en arrière ; tous montrèrent une constance digne d'éloges, au point qu'on en vit beaucoup d'entre eux, gênés par des souliers trop étroits, les prendre à la main et suivre ainsi, pieds nus, leur compagnie jusqu'à l'étape, se refusant à monter sur les voitures, et n'abandonnant ni leur sac, ni leur arme.

Depuis Soissons jusqu'à Dijon, ces sentiments rencontrèrent parmi les populations des villes et des campagnes la plus vive sympathie ; presque à toutes les grandes haltes, des rafraîchissements étaient préparés, partout les attendait la réception la plus amicale.

A Dijon, ces dispositions bienveillantes commencèrent à disparaître. A Beaune, à Châlon, dans les lieux environnants, ils n'étaient plus accueillis que par des visages presque hostiles ; aussi les entendait-on, dans les rangs, se plaindre entre eux d'avoir quitté la France, et, au retour, se féliciter vivement d'y rentrer.

Ces deux bataillons, partis de Soissons avec un effectif de 1,578 hommes, arrivèrent à Lyon avec un effectif de 1,571 présents, n'ayant laissé que 7 hommes en arrière. Les journaux du temps rendent compte de ce résultat, et s'étonnent avec raison d'une perte si légère après une marche forcée de si longue haleine, faite par des jeunes gens dont beaucoup ne comptaient pas six mois de service.

Pendant son séjour à Lyon, le 2e bataillon fut chargé du désarmement et de l'arrestation des malveillants des faubourgs de Villeurbanne et des Charpennes ; il s'en acquitta avec le calme et l'énergie

que réclamait la circonstance. Le lieutenant-général en manifesta sa satisfaction au lieutenant-colonel.

Le 19 et le 21 mai, les deux bataillons se mirent en route, en deux colonnes, pour rentrer à Soissons, où ils arrivèrent le 7 et le 9 juin. Leur repos ne fut pas de longue durée, car le régiment partait pour Tours dans les derniers jours du même mois.

En 1835, il est à Orléans. En 1837, il va à Clermont-Ferrand, et il a des détachements au Puy, à Riom, à Tulle, et à Aurillac. En 1838, le 2e et le 3e bataillons sont envoyés à Marseille, et le 1er à Toulon, puis à Avignon. De 1839 à 1841, le régiment est à Toulouse, avec des détachements à Montauban, à Albi, à Castres, à Bagnères-de-Luchon et à Foix.

1840. — Colonel de Bruno, 7e colonel. — Le colonel de Garraube fut nommé maréchal de camp le 16 novembre 1840. Les officiers et les sous-officiers du régiment lui offrirent, avec l'autorisation du ministre de la guerre, une épée d'honneur, en témoignage d'estime et de gratitude. Le colonel de Bruno le remplaça à la tête du régiment.

1841. — Incendies à Bagnères-de-Luchon (1). — Le 1er février 1841, un incendie éclata dans la maison de ville de Bagnères-de-Luchon ; la 4e compagnie du 1er bataillon se porta immédiatement sur le lieu du sinistre. Le bruit s'était répandu que ce bâtiment contenait de la poudre, et avait éloigné les habitants. Les cartouches destinées au détachement s'y trouvaient en effet déposées. Chacun fit son devoir. Les sous-officiers et les soldats rivalisèrent de zèle et de dévouement. Dans son ordre du jour du 6 février 1841, le colonel félicita les fusiliers Delaye, Curay, Couson, et le sergent Loiraut, qui s'étaient particulièrement distingués.

(1) Extraits du *Journal historique du 38e*.

Quelques jours plus tard, un nouvel incendie s'étant déclaré dans la maison où était placé le corps de garde, le sergent René se fit remarquer par son sang-froid et son dévouement. Le ministre de la guerre adressa au colonel la lettre suivante :

« J'applaudis au zèle et à l'intelligence que le sergent René, du 38e de ligne, a montrés dans l'incendie qui a éclaté pendant la nuit du 21 au 22 avril. Je vous charge de lui témoigner ma satisfaction particulière pour sa belle conduite et ses bonnes dispositions ; vous la témoignerez aussi aux militaires sous ses ordres. Les dommages qui auront pu résulter pour les schakos de ces hommes de l'événement dont il s'agit ne donneront lieu à aucun blâme ni à aucune retenue.

« Veuillez bien faire connaître cette réponse aux militaires qu'elle concerne. »

A la même époque, à la suite d'un incendie qui se déclara dans un hameau situé à une lieue et demie d'Alby, et dans lequel se distinguèrent 250 hommes du 2e bataillon, le Préfet et le Maire adressèrent à M. le commandant Jouin les éloges les plus flatteurs sur la promptitude et l'efficacité du secours. Le Maire cite, comme s'étant plus particulièrement distingués, le sergent-fourrier Chenaye et les grenadiers Delaye et Angibaud, qui furent blessés.

Au mois de mai 1841, le régiment part pour Bayonne et va occuper des cantonnements sur les frontières occidentales des Pyrénées. Le colonel reçoit, à cette occasion, la lettre suivante du maire de Toulouse :

« Monsieur le Colonel,

« Au moment où le régiment que vous commandez quitte notre ville, je regarde comme un devoir de vous adresser les remercîments sincères de l'administration municipale pour l'utile concours qu'en toute occasion ce bon régiment s'est empressé de lui prêter. Les habitants de Toulouse

aimeront à conserver le souvenir des bons rapports et de l'exacte discipline du 38e.

« Veuillez, Monsieur le Colonel, être auprès de MM. les officiers sous vos ordres l'interprète des sentiments dont je suis personnellement heureux d'avoir à vous transmettre l'expression. »

Dévouement des soldats du 38e. — *Hendaye.* — Les 15 et 16 novembre 1841, deux navires, le *Courrier de Douarnenez* et la *Nouvelle-Lune de Saint-Andéol*, viennent échouer à l'embouchure de la Bidassoa ; un marin se noie, la *Nouvelle-Lune* se brise, et le chargement des deux navires s'étend sur le rivage. La 1re compagnie du 1er bataillon, cantonnée à Hendaye, se porte précipitamment sur la plage pour donner des secours et s'opposer à la rapacité des habitants. On sauve 12,000 francs en bonne monnaie.

Saint-Jean-de-Luz. — Un sinistre a également lieu sur la plage de Saint-Jean-de-Luz, mais là, c'est un brick-goëlette qui se perd corps et biens. Le 3e bataillon, qui tient garnison à Saint-Jean-de-Luz, offre à l'instant des secours ; une garde et des travailleurs sont échelonnés conjointement avec les douaniers, et sous la direction de M. le sous-commissaire de la marine ; ils montrent le plus grand zèle à se rendre utiles et, malgré une pluie battante, de 10 heures du soir à 10 heures du matin, se font remarquer par leur dévouement. Tout ce que l'on sait de ce navire, c'est qu'il était parti le 12 de Bayonne, et que l'équipage était breton. Le même jour, le brick *Le Flétan* entre en détresse dans le port de Saint-Jean-de-Luz à 4 heures du soir. Il a besoin de prompts secours. M. le chef de bataillon de Thoury envoie sur le champ 12 hommes qui se trouvaient sous sa main ; leur emploi est utile et leurs travaux sont reconnus efficaces.

Les militaires qui se sont le plus fait remarquer, et qui ont été mis à l'ordre du jour du régiment, sont les nommés :

Lefebvre, adjudant du 3e bat^on.
Kosolinski, fusilier de la 2e du 3e.
Alziari, sergent à la 3e du 3e.
Vaslin, caporal à la 4e du 3e.
Marius, sergent à la 5e du 3e.
Favreau, fusilier à la 5e du 3e.
Brussier, sergent à la 6e du 3e.
Périer, sergent à la 6e du 3e.
Lacoste, voltigeur au 3e bat^on.
Baherle, id. id.
Labarthe, cap^l aux grenad^rs du 3e
Hervieux, grenadier au 3e bat^on.
Boulet, id. id.

MM. les généraux font parvenir au corps les lettres et ordres suivants :

Lettre de M. le maréchal de camp Rachis.

« Bayonne, le 19 novembre 1841.

« M. le lieutenant-général, commandant la division, à qui il a été rendu compte de la belle conduite tenue par le 3e bataillon et la 1re compagnie du 1er bataillon du 38e de ligne, à l'occasion des sinistres survenus dernièrement à Saint-Jean-de-Lux et à Hendaye, en a rendu compte au ministre, et il en témoigne sa satisfaction au régiment par l'ordre du jour que j'ai l'honneur de vous adresser ci-joint.

« Vous ferez copier cet ordre sur les livres du régiment et le ferez lire à la tête des compagnies. »

ORDRE POUR LE 38e DE LIGNE.

« Le lieutenant-général témoigne sa satisfaction à MM. les officiers de tous grades, et aux sous-officiers et soldats du 3e bataillon et 1re compagnie du 1er bataillon du 38e de ligne, en garnison à Saint-Jean-de-Lux et Hendaye, ainsi qu'à MM. les officiers de l'état-major du régiment pour le zèle avec lequel ils ont concouru, dès les premiers moments, chacun selon sa position, au sauvetage des apparaux, agrès et marchandises appartenant aux bâtiments qui ont eu le malheur de faire naufrage sur nos côtes le 16 de ce mois.

« Rien n'a pu les arrêter dans cette œuvre, ni le mauvais temps à affronter, ni les fatigues qu'ils ont éprouvées ; et c'est avec autant de plaisir que d'empressement que le lieutenant-général portera leur honorable conduite à la connaissance de M. le Ministre de la guerre.

« Le présent ordre sera transcrit sur les registres du régiment.

« Au quartier général à Bayonne, le 17 novembre 1841.

« *Le lieutenant-général, pair de France, commandant la 20[e] division militaire,*

« Signé : Comte HARISPE. »

ORDRE POUR LE 38[e] DE LIGNE.

« Le lieutenant-général reçoit de M. le Ministre de la guerre l'ordre d'ajouter les témoignages personnels de la satisfaction de Son Excellence à ceux déjà exprimés par le général aux officiers, sous-officiers et soldats du 38[e] de ligne, en garnison à Saint-Jean-de-Luz et à Hendaye, pour les secours empressés qu'il ont donnés aux navires naufragés sur notre côte, la nuit du 16 de ce mois.

« Le lieutenant-général est heureux d'avoir à remplir cette mission, et prescrit que le présent ordre soit transcrit sur les registres du régiment.

« Au quartier général à Bayonne, le 29 novembre 1841.

« *Le lieutenant-général, pair de France, commandant la 20[e] division militaire,*

« Signé Comte HARISPE.

1841. — Incendie à Helette. — Pendant la nuit du 16 au 17 décembre 1841, un incendie, occasionné par la foudre, s'étant manifesté dans l'habitation Jolimont, située à quelque distance du village d'Helette, la 2[e] section de la 3[e] compagnie du 1[er] bataillon, commandée par le sous-lieutenant Pasturel, se transporte immédiatement sur le lieu du sinistre. Dans cette pénible circonstance, chacun fait preuve de zèle, de bon vouloir et d'activité. On cite comme s'étant distingués : le sergent Pevetcau, les fusiliers Menet, Cassagne, Moreau et Ferrus, qui ont fait preuve d'un grand dévouement en s'exposant pour sauver le mobilier placé dans un bâtiment contigu à celui qui était incendié.

1842. — Incendie à Urrugne. — Le 3 février 1842, à 10 heures du soir, un incendie, dont l'intensité faisait craindre de graves conséquences, éclate dans la commune d'Urrugne. La compagnie de grenadiers du 3e bataillon, qui occupe ce cantonnement, se rend de suite à la maison incendiée et, par son concours actif et intelligent, contribue puissamment à arrêter les progrès du feu, et à préserver les bâtiments contigus. Le lieutenant Cabanier et le sergent-major Bentayou dirigent les travaux avec zèle et beaucoup d'intelligence. Le sergent Seguin, le caporal Lavache, les grenadiers Leroc, Barbier, Bonamazon, Bon et Roman, et le tambour Conigan, se font particulièrement remarquer par leur zèle.

Conformément à l'ordonnance du 8 septembre 1841, qui prescrivait que les bataillons seraient réduits à 7 compagnies, une de grenadiers, une de voltigeurs, quatre de fusiliers et une de dépôt, la 6e compagnie du 3e bataillon fut dissoute le 1er janvier 1842. Le 3 avril, ce fut le tour de la 6e compagnie du 1er bataillon, et au mois de septembre, celui de la 6e compagnie du 2e bataillon.

Le régiment reçut, à la fin de l'année, 2,240 fusils modèle 1842, système à percussion.

1843. — Au mois de mai 1843, le régiment est envoyé à Montpellier. Cinq compagnies sont pendant quelque temps détachées à Nîmes ; deux d'entre elles, envoyées à Beaucaire pour maintenir l'ordre et porter secours aux localités riveraines menacées par les crues extraordinaires du Rhône, se distinguent, sous les ordres du capitaine Chalmel, par leur zèle et leur dévouement.

1844. — Colonel Bergounhe, 8e colonel.
Le colonel de B[illegible] [illegible] retraite, le colonel B[illegible] [illegible]

« Le présent ordre sera transcrit sur les registres du régiment.

« Au quartier général à Bayonne, le 17 novembre 1841.

« *Le lieutenant-général, pair de France, commandant la 20e division militaire,*

« Signé : Comte HARISPE. »

ORDRE POUR LE 38e DE LIGNE.

« Le lieutenant-général reçoit de M. le Ministre de la guerre l'ordre d'ajouter les témoignages personnels de la satisfaction de Son Excellence à ceux déjà exprimés par le général aux officiers, sous-officiers et soldats du 38e de ligne, en garnison à Saint-Jean-de-Luz et à Hendaye, pour les secours empressés qu'il ont donnés aux navires naufragés sur notre côte, la nuit du 16 de ce mois.

« Le lieutenant-général est heureux d'avoir à remplir cette mission, et prescrit que le présent ordre soit transcrit sur les registres du régiment.

« Au quartier général à Bayonne, le 29 novembre 1841.

« *Le lieutenant-général, pair de France, commandant la 20e division militaire,*

« Signé Comte HARISPE.

1841. — Incendie à Helette. — Pendant la nuit du 16 au 17 décembre 1841, un incendie, occasionné par la foudre, s'étant manifesté dans l'habitation Jolimont, située à quelque distance du village d'Helette, la 2e section de la 3e compagnie du 1er bataillon, commandée par le sous-lieutenant Pasturel, se transporte immédiatement sur le lieu du sinistre. Dans cette pénible circonstance, chacun fait preuve de zèle, de bon vouloir et d'activité. On cite comme s'étant distingués : le sergent Peveteau, les fusiliers Monet, Cassagne, Moreau et Ferrus, qui ont fait preuve d'un grand dévouement en s'exposant pour sauver le mobilier placé dans un bâtiment contigu à celui qui était incendié.

1842. — Incendie à Urrugne. — Le 3 février 1842, à 10 heures du soir, un incendie, dont l'intensité faisait craindre de graves conséquences, éclate dans la commune d'Urrugne. La compagnie de grenadiers du 3e bataillon, qui occupe ce cantonnement, se rend de suite à la maison incendiée et, par son concours actif et intelligent, contribue puissamment à arrêter les progrès du feu, et à préserver les bâtiments contigus. Le lieutenant Cabanier et le sergent-major Bentayou dirigent les travaux avec zèle et beaucoup d'intelligence. Le sergent Seguin, le caporal Lavache, les grenadiers Leroc, Barbier, Bonamazon, Bon et Roman, et le tambour Conigan, se font particulièrement remarquer par leur zèle.

Conformément à l'ordonnance du 8 septembre 1841, qui prescrivait que les bataillons seraient réduits à 7 compagnies, une de grenadiers, une de voltigeurs, quatre de fusiliers et une de dépôt, la 6e compagnie du 3e bataillon fut dissoute le 1er janvier 1842. Le 3 avril, ce fut le tour de la 6e compagnie du 1er bataillon, et au mois de septembre, celui de la 6e compagnie du 2e bataillon.

Le régiment reçut, à la fin de l'année, 2,249 fusils modèle 1842, système à percussion.

1843. — Au mois de mai 1843, le régiment est envoyé à Montpellier. Cinq compagnies sont pendant quelque temps détachées à Nimes ; deux d'entre elles, envoyées à Beaucaire pour maintenir l'ordre et porter secours aux localités riveraines menacées par les crues extraordinaires du Rhône, se distinguent, sous les ordres du capitaine Chalmel, par leur zèle et leur dévouement.

1844. — Colonel Bergounhe, 8e colonel. — Le colonel de Bruno ayant été admis à la retraite, le colonel Bergounhe le remplace à la date du 10 mars

1844. Au mois de novembre de cette année, le régiment est envoyé à Grenoble, et les 2e et 4e compagnies du 3e bataillon sont détachées au fort Barraux, sous les ordres du capitaine Laporrière ; les voltigeurs du même bataillon vont à Pont-de-Beauvoisin.

A la suite d'un incendie qui éclata le 28 mai 1845, à Barraux, le ministre de la guerre adressa la lettre suivante au lieutenant-général commandant la 7e division :

« Général,

« Vous témoignerez ma satisfaction aux militaires du 38e de ligne composant la garnison du fort Barraux, qui se sont distingués dans cette fâcheuse circonstance, et notamment au fourrier de Lachau qui s'est fait particulièrement remarquer par son courage et son dévouement. »

Embarquement pour l'Algérie. — Au mois de septembre 1845, le 38e est envoyé à Marseille, où il reçoit l'ordre d'embarquer pour l'Algérie. Cet ordre est accueilli avec joie ; les bataillons de guerre sont aussitôt organisés. Les 1er et 2e bataillons s'embarquent le 13 octobre, à 7 heures du soir, sur la frégate le *Panama* ; le maréchal Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, est à bord. La traversée est excellente et se fait en 44 heures.

Le 3e bataillon, embarqué le 19 octobre sur le *Montézuma*, avec 141 chevaux du 5e chasseurs, ne reste que 43 heures en mer. Le 21, les 3 bataillons sont réunis à Alger.

Les cinquièmes compagnies de chaque bataillon ont été laissées à Marseille pour constituer le dépôt avec la compagnie hors rang.

PHILIPPE de GOLBERG
Colonel du 38e de ligne de 1858 à 1869

1844. Au mois de novembre de cette année, le régiment est envoyé à Grenoble, et les 2e et 4e compagnies du 3e bataillon sont détachées au fort Barraux, sous les ordres du capitaine Laperrière ; les voltigeurs du même bataillon vont à Pont-de-Beauvoisin.

A la suite d'un incendie qui éclata le 28 mai 1845, à Barraux, le ministre de la guerre adressa la lettre suivante au lieutenant-général commandant la 7e division :

« Général,

« Vous témoignerez ma satisfaction aux militaires du 38e de ligne composant la garnison du fort Barraux, qui se sont distingués dans cette fâcheuse circonstance, et notamment au fourrier de Lachau qui s'est fait particulièrement remarquer par son courage et son dévouement. »

Embarquement pour l'Algérie. — Au mois de septembre 1845, le 38e est envoyé à Marseille, où il reçoit l'ordre d'embarquer pour l'Algérie. Cet ordre est accueilli avec joie ; les bataillons de guerre sont aussitôt organisés. Les 1er et 2e bataillons s'embarquent le 13 octobre, à 7 heures du soir, sur la frégate le *Panama* ; le maréchal Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, est à bord. La traversée est excellente et se fait en 44 heures.

Le 3e bataillon, embarqué le 19 octobre sur le *Montézuma*, avec 141 chevaux du 5e chasseurs, ne reste que 43 heures en mer. Le 21, les 3 bataillons sont réunis à Alger.

Les cinquièmes compagnies de chaque bataillon ont été laissées à Marseille pour constituer le dépôt avec la compagnie hors rang.

PHILIPPE de GOLBERG
Colonel du 38e de ligne de 1858 à 1868

CHAPITRE III

CAMPAGNES D'AFRIQUE DE 1845 A 1850

I. — Colonnes dans l'Ouarensenis et le Dahra. 1845-1846.

Situation de l'Algérie en 1845. — De graves événements avaient signalé les débuts de l'année 1845 en Algérie, et motivé l'envoi des renforts dont le 38e de ligne faisait partie. La paix avec le Maroc, qui était le résultat de la bataille d'Isly, n'avait pas endormi la vigilance du maréchal Bugeaud, gouverneur-général de l'Algérie, et l'on suivait attentivement les mouvements d'Abd-el-Kader. On ne croyait pas néanmoins à une insurrection aussi prompte ni aussi sérieuse que celle qui se manifesta dès les premiers jours de janvier 1845.

Le fauteur de cette insurrection, qui éclata dans le Dahra, pays difficile et montagneux, situé entre la rive gauche du Chéliff et la côte, depuis Cherchel jusqu'au cap Ivi, était Si-Mohammed, célèbre sous le nom de Bou-Maza (le père de la chèvre). Les Arabes se signalèrent par un fanatisme ardent et un redoublement de cruautés. Cependant Bou-Maza fut battu dans toutes les rencontres et, chassé du Dahra, se réfugia dans le massif de l'Ouarensenis. Au mois de juin, les débris de la sauvage tribu des Oulad-Riah furent enfumés dans les grottes du Dahra par la colonne du colonel Pélissier.

A la même époque, l'ancien bey de Constantine, Achmed, soulevait les populations de l'Aurès, et Abd-el-Kader reparaissait sur le territoire de la province d'Oran.

Deux désastres marquèrent le mois de septembre : la défaite, à Sidi-Brahim, de la petite colonne du lieutenant colonel de Montagnac, et la capitulation d'un détachement de 200 hommes, que le général Cavaignac avait envoyé de Tlemcen à Aïn-Témouchent pour renforcer ce poste. L'effet moral de ces deux événements fut considérable et ranima l'ardeur des insurgés. Le maréchal Bugeaud, en congé à Paris, s'empressa de répondre à l'appel du général de Lamoricière, qui commandait en son absence.

Au moment où le gouverneur-général et le 38e débarquaient sur la terre d'Afrique, les généraux Lamoricière et Cavaignac réprimaient l'insurrection des Traras et rejetaient Abd-el-Kader sur la frontière du Maroc, tandis que les colonnes des généraux Bourjolly et Comman, et du colonel Saint-Arnaud, donnaient la chasse à Bou-Maza, sur le territoire des Flittas et dans l'Ouarensenis. Le maréchal prit aussitôt ses dispositions pour soumettre les tribus insurgées, maintenir celles dont la fidélité paraissait douteuse, et poursuivre à outrance celui qui était l'âme de la résistance.

Colonne du général Comman. — *1er, 2e et 3e bataillons.* Après avoir constitué un petit dépôt à Alger, les trois bataillons du 38e furent envoyés à Dellys. Ils en partirent le 3 novembre pour aller à Blidah, où ils entrèrent dans la composition de la colonne du général Comman, avec le 6e bataillon de chasseurs d'Orléans, un escadron de chasseurs d'Afrique, une demi-section d'artillerie de montagne, un détachement du train et une section d'ambulance. Cette colonne reçut pour mission d'observer la vallée du Chélif et ses différents affluents de gauche, pour [illegible] aux tribus restées soumises, et en [illegible] celles qui étaient révoltées.

[illegible] se mit en marche le 4 novembre, à

7 heures 1/2 du matin, et se porta dans la vallée du Chéliff par la vallée de l'Oued-Sebt et le col de Gontas. Le 6 novembre, les Beni-Zoug-Zoug amenèrent au camp de l'Oued-Boutan un jeune homme, qui se disait le frère de Bou-Maza, et que le général Coman fit conduire à Milianah.

Le 12, la colonne campa auprès de Milianah. Le 3e bataillon du 38e de ligne fut laissé à la garde de cette ville, et un bataillon du 64e le remplaça dans la colonne. Celle-ci se porta ensuite sur Orléansville, où elle arriva le 16 novembre.

Du 17 novembre au 1er décembre, elle fit plusieurs razzias chez les Medjaja, les Beni-Racched, les Beni-Madoun, les Beni-Hadjas, ce qui l'amena jusqu'auprès de Ténès. Dans l'une de ces razzias, le 38e eut un caporal et un voltigeur tués, et deux autres voltigeurs blessés.

Le 4 décembre, la colonne était de retour au camp de l'Oued-Boutan, sous Milianah. Le 3e bataillon la rejoignit, et le bataillon du 64e rentra à Milianah. Le lendemain, on vint camper sur le plateau à l'ouest de la ville, et l'on y séjourna jusqu'au 16. Nos soldats furent durement éprouvés, pendant ce séjour, par les intempéries de la saison. Ils eurent à supporter de grands froids, la neige, le verglas et un vent impétueux, qui enlevait les tentes et les laissait sans abri. Aussi ce fut avec joie qu'ils se remirent en route, le 17 décembre, pour redescendre au camp de l'Oued-Boutan.

1846. — Les jours suivants, la colonne opéra dans la vallée de l'Oued-Rouina et la petite vallée voisine, et donna la chasse à la tribu des Beni-Boudouane. Le 4 janvier, le colonel Eynard vint prendre le commandement, en remplacement du général Coman, que son état de santé obligeait à rentrer à Alger.

Le mois de janvier et les premiers jours de février furent consacrés à réduire les tribus des vallées supérieures de l'Ouarensenis, les Beni-Boudouane et les Chouchaoua. Cette expédition coûta aux Arabes plus de 300 hommes mis hors de combat.

Le 11 février, les trois bataillons étaient réunis auprès de Milianah. Jusqu'au 29 juin de la même année, ils furent successivement détachés pour faire partie de diverses colonnes, qui opérèrent dans le bas Dahra et l'Ouarensenis. Le 1er bataillon, commandé par M. Jouin, fut détaché avec un bataillon du 64e, sous les ordres du colonel Picouleau, pour s'emparer du marabout de Sidi-Abd-el-Kader. Le 3e bataillon, commandé par M. de Tournemine, fut placé sous les ordres du commandant Prévost, avec le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, pour opérer dans la vallée de Teniet-el-Haad. Le 2e bataillon, commandé par M. de Thoury, fit partie d'un détachement placé sous les ordres du lieutenant-colonel Faisant et sous le commandement supérieur du duc d'Aumale, dans la vallée de l'Oued-Rouina.

Le 27 avril, le 2e bataillon escortait, dans la vallée de l'Oued-Fodda, un convoi destiné à la colonne du colonel Saint-Arnaud, lorsque le voltigeur Légonenche fut tué aux avant-postes.

Colonne du commandant Prévost. — *3e bataillon* (1). — Au mois de mai, la colonne du commandant Prévost, renforcée d'un bataillon du 64e, d'une demi-section d'ambulance, et de détachements d'artillerie et du train, pénétra dans l'Ouarensenis par le sud-est, avec mission d'aller construire une redoute sur le Grand-Rocher, pour y déposer les munitions et les vivres nécessaires au ravitaillement

(1) Extraits du *Journal des marches et opérations du 38e*

des colonnes qui opéraient dans la région. Cette colonne franchit, le 10 mai, les crêtes boisées qui séparent les Ouled-Bessem des Ouled-Ouathas ; les Kabyles cherchèrent à les défendre et attaquèrent le flanc droit de la colonne, mais l'occupation successive et graduelle des positions paralysa leurs efforts, et, après un engagement peu sérieux, on fût camper dans la vallée de l'Oued-Boiod. Quelques cavaliers tentèrent inutilement d'entamer l'avant-garde, mais le capitaine Buisson, à la tête des voltigeurs, l'eut bientôt dégagée.

Le 11 mai, la colonne se remit en route pour atteindre l'endroit où elle devait construire la redoute, et y déposer les vivres ; quatre compagnies du 3e bataillon du 38e, grenadiers 2e, 3e et 4e, la flanquaient à droite et à gauche. Ces compagnies eurent à faire le coup de feu pour maintenir les Kabyles, qui dirigèrent, toute la matinée, une vive fusillade sur la colonne. Mais, arrivé à l'endroit où l'on quitte les crêtes pour descendre dans le bassin de l'Oued-Bouzian, le flanc gauche fut tout à coup débordé par Bou-Maza, conduisant en personne les contingents de plusieurs tribus.

Tandis que le commandant Prévost se porte, avec des compagnies de son bataillon, à la rencontre des Kabyles, pour les chasser de leurs positions, le convoi, toujours flanqué à droite par les grenadiers et la 2e compagnie du 38e, et en arrière par les voltigeurs, continue sa marche. Le commandant de Tournemine va l'installer à l'endroit où il doit bivouaquer, et prend les mesures nécessaires pour sa défense.

Les 1re et 3e compagnies du 38e, qui avaient pris position sur les crêtes de gauche, y demeurèrent et défendirent de concert un mamelon, puis un deuxième, jusqu'au moment où elles reçurent l'ordre de se

passer sur un troisième. Cependant l'occupation de l'un des mamelons primitifs ayant été jugée nécessaire, le lieutenant Bernard, commandant la 1re compagnie, reçut l'ordre de s'en emparer avec la 1re section, ce qu'il fit au pas de course, la baïonnette au canon ; il arriva sur le point culminant et en chassa les Arabes. Trois hommes de cette compagnie furent atteints, mais dans les vêtements seulement. Le sergent Dolpeel et le fourrier de Vaveray donnèrent l'exemple de la bravoure et de l'entrain.

Pendant que ces événements se passaient sur les mamelons de gauche, plusieurs cavaliers tournèrent l'arrière-garde et se portèrent par la vallée, sur le convoi qu'ils croyaient sans défense : mais, prévenus par les trois compagnies qui couronnaient les crêtes des ravins, ils se retirèrent en continuant une vive fusillade.

En rendant compte au maréchal-gouverneur des événements de cette journée, le commandant Prévost s'exprime ainsi sur le bataillon :

« Le 3e bataillon du 38e, nouvellement arrivé de « France, a parfaitement secondé son chef, M. de « Tournemine, qui m'a été d'un puissant secours ; « je n'ai qu'à me louer aussi de M. de Lachaise, capi- « taine au même régiment, qui s'est multiplié avec « une abnégation sans exemple pour assurer dans « des moments difficiles l'exécution rapide des « ordres. »

Le 25 juin, les trois bataillons furent réunis à Alger, où les cadres des quatrièmes compagnies s'embarquèrent pour rentrer au Dépôt (1), et furent remplacés par les cadres des cinquièmes compagnies.

Au mois d'août, le lieutenant-général Magnan, pas-

(1) Le dépôt était à Romans depuis la fin de 1815.

sant l'inspection générale des bataillons de guerre du régiment, terminait ainsi son ordre d'inspection :

« Le 38e de ligne à peine débarqué en Afrique a été lancé en expédition. Il a trouvé dans l'excellent esprit qui l'anime, dans son dévouement au service, tout ce qu'il lui fallait de fermeté et de courage pour supporter d'excessives fatigues de prime-abord.

« Il a montré dans les engagements auxquels il a pris part de la valeur et de l'élan, et, de suite, il s'est placé dans l'estime de l'armée d'Afrique. C'est un honorable début. Il faut maintenant que MM. les officiers continuent à soutenir le moral des jeunes soldats, de leur exemple, de leur énergie, et de l'intérêt dont ils les entourent. La première année de séjour en Afrique est un temps d'épreuves bien difficile à passer, et il faut le concours de toutes les volontés pour y parvenir. L'Inspecteur général, qui a su apprécier tous les généreux sentiments qui animent le 38e de ligne, aime à espérer que de bons résultats en seront les conséquences. »

Le repos accordé au régiment ne fut pas de longue durée. Après avoir reçu, le 10 septembre, 371 hommes du 22e de ligne, qui rentrait en France, les 1er et 2e bataillons furent de nouveau envoyés dans la vallée du Chéliff et à Orléansville. Ces deux bataillons ne rentrèrent à Alger que le 19 décembre.

Colonel Herbillon, 9e colonel. — Dans cet intervalle, le colonel Bergounhe avait permuté, le 22 septembre, avec le colonel Herbillon, du 61e de ligne, commandant du cercle de Bathna. Le colonel Herbillon ne fut pas longtemps à la tête du 38e, et fut promu maréchal de camp le 3 novembre.

1847. — Colonel de Barral, 10e colonel. — Le lieutenant-colonel de Barral, du 41e de ligne, nommé colonel le 8 novembre, prit le commandement du régiment le 3 janvier 1847.

II. — Premières opérations dans la Grande-Kabylie. 1847.

A la fin de 1846, la situation de l'Algérie s'était bien améliorée : le Tell de la province d'Oran était tranquille ; les tribus du Dahra et de l'Ouarensenis avaient fait leur soumission ; Bou-Maza avait perdu peu à peu tous ses partisans, et il avait dû séparer sa cause de celle d'Abd-el-Kader ; enfin les tribus frontières, qui avaient émigré partiellement ou en totalité, étaient rentrées. Il restait encore à soumettre les tribus dissidentes de la Grande-Kabylie, qui bloquaient la petite garnison de Bougie. Il devenait aussi nécessaire de se montrer dans ce pays avec des forces imposantes, afin de prouver aux montagnards kabyles que la France pouvait les atteindre jusque dans leurs montagnes et briser toute résistance.

Le maréchal Bugeaud organisa deux colonnes destinées à converger sur Bougie. La première, dont il s'était réservé le commandement, fut concentrée à Bordj-Bouira, dans le Hamza ; elle comptait onze bataillons et trois escadrons, d'un effectif total de 7,000 hommes et de 400 chevaux. La deuxième colonne fut formée à Sétif par le général Bedeau, et devait se composer de neuf bataillons et trois escadrons.

Les 2e et 3e bataillons du 38e, qui avaient été envoyés à Sétif dans le courant du mois de mars 1847, furent désignés pour faire partie de la colonne du général Bedeau. Le 1er bataillon resta provisoirement à Alger.

Colonne du général Bedeau. — *2e et 3e bataillons* (1). — Les bataillons placés sous le comman-

(1) Extraits du *Journal des marches et opérations du 38e*.

dement du général Bedeau formèrent deux brigades : la 1re, dite brigade d'avant-garde, était commandée par le colonel Eynard ; la 2e comprenait les bataillons venus de Constantine, et était sous les ordres du colonel Cornille, du 43e. Les deux bataillons du 38e entrèrent dans la composition de la 1re brigade.

La colonne quitta Sétif le 14 mai, et se porta dans la direction de Bougie par le Djebel-Chelkan et Mooul-Kan.

Combat du 16 mai 1847. — Le 16 mai, tandis que la colonne du maréchal Bugeaud donnait l'assaut aux villages des Beni-Abbès, l'avant-garde du général Bedeau rencontra de nombreux rassemblements de Kabyles qui garnissaient les crêtes des montagnes. Les troupes déposèrent les sacs, et commencèrent à gravir les pentes, précédées par 50 fusils de rempart.

Les Kabyles ouvrent un feu très vif sur les assaillants, mais ils résistent peu et sont refoulés. Arrivée au sommet, la colonne est partagée en deux. Le colonel de Barral, avec le 2e bataillon, prend à droite pour descendre dans une petite vallée, où il y a plusieurs villages appartenant aux Reboula, tribu insoumise, qui vient de commencer l'attaque. Ce bataillon descendu sur un plateau, qui domine à petite distance deux villages, le colonel charge les goums d'incendier ces villages, et les fait soutenir par ses grosses carabines et par deux obusiers de montagne. Cette mission accomplie, le 2e bataillon remonte sur la crête ; là, ses compagnies d'élite restent engagées en tirailleurs sur la droite du 3e bataillon, mais moins vivement, jusqu'au moment où l'on démasque la charge de cavalerie qui met fin à la journée.

Le 3e bataillon et les tirailleurs indigènes suivent, à gauche, le général. Les tirailleurs indigènes descendent dans la vallée, et vont incendier le village

qui avait servi de quartier général à Mouley-Mohammed ; le 3e bataillon reste en réserve, avec l'artillerie, sur le plateau qui domine, attendant le moment d'entrer en action.

Leur mission accomplie, les tirailleurs indigènes se replient en bon ordre, et entretiennent un feu très vif avec les Kabyles. Parvenus sur le plateau, ils cessent le feu, et vont se rallier en arrière de la position défendue par le 3e bataillon, dont les tirailleurs couronnent la crête, et arrêtent l'ennemi.

Dans ce combat, le 3e bataillon eut un caporal et un grenadier grièvement blessés (1), et sept hommes légèrement atteints. La position ne fut abandonnée que sur l'ordre du colonel, et pour laisser le terrain libre à la cavalerie. Dès lors, le feu cessa entièrement, et les troupes allèrent bivouaquer au camp de Kogbett-el-Sebt, où étaient déjà établis le convoi et les autres bataillons de la colonne.

Le 17 mai, on bivouaqua à Ennegredj, non loin de la position de la veille. Les sentinelles de la 2e compagnie du 3e bataillon, qui était de grand'garde, entretinrent une fusillade assez vive, pendant une partie de la journée, avec les Kabyles. Sur le soir, le général, croyant à une attaque de nuit, fit resserrer le camp, abattre les tentes, et placer des embuscades en avant de chaque face ; mais la nuit se passa très tranquillement.

Le 18 mai, peu après le départ du camp, les Kabyles se montrèrent sur un mamelon, qui commandait la route que devait suivre le convoi ; ils tirèrent quelques coups de fusil sur les gens du goum ; on leur répondit par une décharge des grosses carabines, qui étaient à l'avant-garde avec les

(1) Le caporal mourut des suites de ses blessures.

voltigeurs du 3e bataillon. Ce bataillon gravit le mamelon, et, n'y rencontrant plus d'ennemis, redescendit à l'entrée du défilé, laissant la position gardée par les flanqueurs de gauche.

Les Kabyles s'étaient embusqués en grand nombre dans les broussailles qui couvrent les nombreux accidents du terrain, sur la gauche de la route, et dirigèrent un feu des plus vifs sur la colonne. Les tirailleurs indigènes répondirent pendant quelque temps à cette fusillade; on envoya même sur les Kabyles quelques obus et quelques boîtes à mitraille, mais sans réussir à les débusquer. Les tirailleurs indigènes et la compagnie de voltigeurs du 3e bataillon furent alors lancés sur eux au pas de course, et les chassèrent de toutes leurs positions. Le reste du bataillon appuyait le mouvement en suivant la route. La poursuite dura trois quarts d'heure, et on vint bivouaquer à Gradou, sur l'Oued-Bou-Sellam. Les tirailleurs indigènes furent poussés plus en avant, et incendièrent plusieurs villages appartenant aux Beni-Ourtilan.

Dans son rapport sur ces différentes rencontres, le général Bedeau cite le capitaine adjudant-major de Coursy, le sergent de grenadiers Kumpff, le caporal Rodolphe, et le grenadier Burjade.

La colonne du général Bedeau rejoignit celle du maréchal Bugeaud, le 22 mai, dans la plaine de Bougie. Les succès obtenus par ces deux colonnes obligèrent les tribus kabyles de cette région à demander l'aman, qui leur fut accordé.

Marche sur Collo. — Le général Bedeau revint à Sétif en traversant les territoires des Ouled-Djellil et des Ouled-Bobekar. Après un repos de deux jours seulement, les deux bataillons du 38e, et deux bataillons du 31e, partirent pour Milah, où ils furent rejoints, le 12 juin, par deux bataillons du 19e léger,

un bataillon de tirailleurs indigènes, et un bataillon de la légion étrangère. Ces huit bataillons vinrent camper le surlendemain à Takar-Mokro, sur l'Oued-el-Kébir, où le général Bedeau, accompagné du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique et de sa cavalerie, vint prendre le commandement de la colonne. Cette colonne devait se porter sur Collo, pour soumettre les habitants de la région montagneuse qui s'étend entre cette ville et Djidjelli. Les deux bataillons du 38e formèrent l'arrière-garde, sous les ordres du colonel de Barral.

Le 19 juin, la colonne était arrivée à Enagma, chez les Ouled-Aïdoun, lorsque les chefs des tribus se rendirent auprès du général Bedeau pour traiter de la paix; mais, pendant qu'ils étaient en conférence, les tribus se déclarèrent pour la guerre. Malgré tous leurs efforts, leurs chefs ne purent les ramener à des idées pacifiques, et ils durent se borner à avertir le général de ce qui se passait.

Le lendemain, les Arabes attaquèrent vigoureusement nos avant-postes, et en particulier ceux du 19e léger et du 31e de ligne. Dans ce combat, qui dura plusieurs heures, deux officiers du 19e furent tués et 11 hommes blessés.

Combat du 21 juin 1847. — Le 21 juin, le camp fut resserré et changé de place; les bagages et l'ambulance furent laissés à la garde de trois bataillons, pendant que les six autres et la cavalerie poussaient une reconnaissance jusqu'au col, où l'on avait vu de nombreux rassemblements de Kabyles. Aucun ennemi ne s'étant présenté, on revint sur le soir, et la colonne bivouaqua sur l'Oued-Azouzan.

Dans cette marche, les deux bataillons du 31e, qui tenaient la queue de l'arrière-garde, eurent à faire vigoureusement le coup de feu avec les Kabyles. Ceux-ci se rassemblèrent insensiblement, suivirent la

colonne, et vinrent occuper un petit bois en avant des avant-postes du 38e, avec lesquels ils engagèrent une très vive fusillade, aussitôt que la nuit fut tombée ; ils parvinrent même à se glisser dans un pli de terrain qui les rapprochait du camp, sur lequel arrivaient leurs balles, et blessèrent quelques hommes. Le capitaine adjudant-major Baas eut le bras cassé (1). Voulant les chasser de cette position incommode pour le camp, le lieutenant-général Bedeau lança contre eux la compagnie de grenadiers du 2e bataillon du 38e, commandée par le lieutenant Castex, qui se grossit de la 2e compagnie du même bataillon, postée en avant. Ces deux compagnies arrivèrent dans le ravin, où elles tuèrent deux Arabes à coups de baïonnette, et en blessèrent plusieurs autres. Un grenadier fut grièvement blessé. Dès ce moment, toute attaque cessa jusqu'au lendemain.

Le lendemain, le général Bedeau simula une retraite pour tendre à l'ennemi une embuscade, qui réussit complètement. Les deux bataillons du 38e faisaient l'arrière-garde, ayant plus en arrière encore les voltigeurs du 2e bataillon et les hommes armés de grosses carabines. Ils continrent l'ennemi pendant cinq heures, en se portant de position en position. Les Kabyles, peu nombreux au départ, se rassemblèrent insensiblement et se trouvaient en grand nombre au moment où l'on fit la grande halte. Ils se groupèrent dans les ravins voisins des mamelons occupés par les 2e et 3e compagnies du 3e bataillon. Ils se préparaient sans doute à poursuivre leur attaque sur l'arrière-garde, mais le colonel de Barral ne leur en donna pas le temps. Il lança contre eux les quatre bataillons de l'arrière-garde, qui arrivèrent au pas

(1) Il est mort le 20 juillet, à l'hôpital de Philippeville, des suites de cette blessure.

de course sur les ravins, où ils surprirent et tuère une vingtaine de Kabyles. Le reste de la route, ju qu'à l'arrivée au bivouac sur l'Oued-Isghar, n'off qu'un faible engagement. Dans cette journée, commandant de Tournemine eut son cheval tué so lui, étant à l'arrière-garde.

Ce combat mit fin aux hostilités ; la colonne arri à Collo le 25 juin et y séjourna jusqu'au 28. El prit ensuite la route de Constantine, où elle parvi le 1er juillet. La colonne fut dissoute, et les de bataillons du 38e renvoyés à Sétif, où ils arrivère le 10 juillet. Ils y furent rejoints le 30 octobre par 1er bataillon.

Depuis le 4 juin, le maréchal Bugeaud avait quit l'Algérie, et avait été remplacé par le duc d'Aumal La fin de cette année vit la soumission d'Abd-e Kader, le plus redoutable et le plus glorieux de n adversaires.

1848. — L'année 1848 ne fut marquée par auc événement militaire important. La Révolution février entraîna le remplacement du duc d'Aumal comme gouverneur-général de l'Algérie, par le g néral Cavaignac. Le 38e de ligne ne s'éloigna pas Sétif, et ses opérations se bornèrent à des colonn de quelques jours aux environs de la place. Son ét major fut en grande partie renouvelé. Le lieutenai colonel Bonini, nommé colonel du 18e léger, fut re placé par le lieutenant-colonel Bourjade. Les co mandants Jouin, de Thoury et de Tournemine avai été remplacés par les commandants Thierry, Piers et Saurin. Le commandant Pierson permuta avec commandant Teulat, après quelques mois seulem de présence au régiment.

Le 18 juin 1848, le ministre de l'Intérieur décerna u médaille d'honneur au sergent Maizonnier, du Dép pour avoir sauvé un enfant qui se noyait dans l'Isè

Nouveau drapeau. — Le régiment reçut à Sétif, le 17 janvier 1849, le drapeau donné à l'armée par le nouveau gouvernement. Ce drapeau était tricolore, comme celui du gouvernement de Juillet, mais il portait aux quatre angles le numéro du régiment entouré d'une couronne de lauriers. Au centre était l'inscription : *République française, 38e régiment de ligne*, entourée de ces quatre mots placés symétriquement vers les angles : *Unité, Liberté, Égalité, Fraternité.* Au revers, le numéro placé de même qu'à la face, et, sur le milieu, l'inscription : *Valeur. — Discipline.* La hampe était surmontée d'un fer de lance doré.

III. — Expédition contre les Beni-Sliman. — 1849.

Au printemps de 1849, une vive agitation se manifesta dans la plupart des tribus algériennes ; plusieurs insurrections partielles éclatèrent à la fois dans le Sud-Ouest de la province d'Oran, et dans la Kabylie. Bougie était de nouveau serrée de près par les Kabyles. Dans les montagnes de Collo et du cercle de Philippeville, un nouveau schérif, Ahmed-ben-Jamina, prêchait la guerre sainte ; toutes les tribus de cette région, ainsi que celles du Zouagha, se déclarèrent en sa faveur.

Dans le courant du mois de mai, une grande expédition fut dirigée contre la Kabylie. Quatre colonnes opérèrent simultanément dans cette région difficile. La première, sous les ordres du général Blangini, fut chargée de châtier deux des tribus les plus turbulentes de la subdivision d'Aumale, les Beni-Yala et les Guechtoula. Deux autres colonnes eurent pour mission commune de ramener à l'obéissance la confédération des Beni-Sliman, la plus puissante et la plus hostile aux Français. Le général Saint-Arnaud,

qui était arrivé par mer à Bougie, avec quelques renforts, devait aborder par le Nord les montagnes des Beni-Sliman, pendant que la colonne du général de Salles, venue de Sétif, les attaquerait par le Sud.

La première de ces colonnes était forte de 1,800 hommes, la deuxième de 3,500. Les deux premiers bataillons du 38e furent désignés pour faire partie de la colonne du général de Salles, et le colonel de Barral fut chargé du commandement général de l'infanterie.

Enfin, une dernière colonne, formée à Constantine, sous les ordres du général Herbillon, et forte de 4,200 hommes, devait pénétrer dans les montagnes du Zouagha pour punir la révolte des frères Ben-Azzeddine, chefs d'une puissante famille, dont l'autorité était considérable sur les tribus de cette région. Cette colonne devait ensuite se porter sur Collo, pour réprimer l'insurrection du schérif Ahmed-ben-Jamina. Le 3e bataillon du 38e fut dirigé sur Constantine pour entrer dans la composition de la colonne du général Herbillon.

Colonne du général de Salles. — *1er et 2e bataillons* (1). — La colonne quitte Sétif le 19 mai; elle bivouaque le même jour à Djebel-Chelkan, chez les Ouled-Nabett ; le 20, à Mroudjel-Ahmeur, chez les Msalta ; le 21, à Igr-ou-Zeggah, chez les Beni-Sliman.

Combat du 21 mai 1849. — Dès 9 heures du matin de cette même journée, la colonne, engagée dans les sentiers difficiles des Beni-Sliman, entend retentir au loin le bruit de l'artillerie de la colonne Saint-Arnaud, aux prises avec un ennemi nombreux, que protège la configuration du sol. Elle hâte sa

(1) Extraits du *Journal des marches et opérations du 38e*.

marche le plus qu'il est en elle, pour secourir au besoin ses frères d'armes de la colonne de Bougie. Tout à coup, vers onze heures, et dans un pays où il n'y avait point lieu de soupçonner la présence de l'ennemi, le 2e bataillon du 38e, d'extrême arrière-garde, est vigoureusement attaqué par les contingents des Beni-Tizi qui, sortant de leurs embuscades, déchargent leurs armes sur nos hommes, à moins de cent pas de distance. Le commandant Saurin prend vite l'offensive, et tient tête pendant plus d'une heure à l'ennemi, auquel il fait essuyer de nombreuses pertes. Le pays, horriblement tourmenté, ne peut permettre au 1er bataillon de prendre part à la lutte pendant cette première heure ; il prend position sur un plateau culminant et attend, dans une impatience fébrile, que le mouvement de retraite du 2e bataillon lui permette d'entrer à son tour en ligne. A une heure environ, ce moment est venu ; le commandant Thierry s'élance sur les mamelons de droite, avec les 5e et 6e compagnies, et les voltigeurs, et fait passer par les armes plusieurs Arabes qu'il trouve embusqués et prêts à faire feu. Le lieutenant-colonel garde le plateau de gauche, avec les grenadiers et les 1re, 2e et 4e compagnies, et, après avoir renvoyé sa cavalerie, qui allait gêner ses mouvements, relève le 2e bataillon ; celui-ci prend aussitôt la tête de l'arrière-garde. La retraite continue lentement, entravée par la marche difficile du convoi, sur lequel serre le commandant Saurin ; elle se fait au bruit de la fusillade, devenue incessante par l'opiniâtreté des Arabes à s'emparer au fur et à mesure de chaque position évacuée. Le combat continue ainsi de mamelon en mamelon, et prend bientôt un tel caractère de gravité que le 2e bataillon est engagé de nouveau pour appuyer les mouvements du 1er.

L'attaque et la défense se prolongent ainsi avec un

égal acharnement jusqu'à six heures du soir. Les deux bataillons arrivent alors dans une large vallée où les attendent deux bataillons de la colonne. A partir de ce moment, l'ennemi cesse son feu, et les quatre bataillons réunis arrivent à leur bivouac à l'entrée de la nuit.

Cette journée, qui fit éprouver à l'ennemi des pertes considérables par la justesse du tir de nos carabines à tige, et le sang-froid de nos tirailleurs, coûta au 38e trente-six hommes tués ou blessés. Au nombre des morts était le sergent de grenadiers Appolonius, dont l'admirable sang-froid et la résolution le rendaient digne d'un meilleur sort, après plus de vingt campagnes en Afrique. Le capitaine Chéry, fortement contusionné à la cuisse gauche, les capitaines Desmé de Lisle, Dossat, Raillard et Bothua, le lieutenant de Chérisey et le sous-lieutenant Dusire, firent preuve à la fois de la plus grande énergie et du plus rare sang-froid.

La colonne séjourna, du 22 au 23, au bivouac de l'Igr-ou-Zeggah, chez les Beni-Sliman. Le 24, elle quitta le bivouac au jour naissant, ayant en tête la brigade Saint-Arnaud, avec laquelle elle avait fait sa jonction le 21. L'arrière-garde, aux ordres du colonel de Barral, était composée ainsi qu'il suit : 1 bataillon du 12e de ligne, 2 bataillons du 38e, 1 bataillon du 51e, 1 compagnie de chasseurs à pied du 5e bataillon ; elle effectua sa retraite deux heures environ après le mouvement de la tête. La fusillade commença au moment où les 12e et 51e de ligne, protégés par le 38e, embusqué à l'avance, quittaient leurs positions avancées. Nos soldats ripostèrent pendant une heure environ, en continuant, dans le plus grand ordre, la retraite qui se fit en échiquier, de compagnie en compagnie. La configuration du pays était favorable, et permit à nos hommes de tenir l'ennemi à distance

pendant le passage du ravin et de la rivière, qui présentèrent seuls quelques difficultés. Au bout d'une heure environ, ce passage était effectué, et les quatre bataillons d'arrière-garde comptaient à peine cinq à six blessés. La berge que l'arrière-garde venait de gravir lui donnait l'avantage de la position sur l'ennemi, qui renonça à la poursuite. En raison de la rapidité de la retraite, les pertes des Arabes étaient, comme celles des Français, très peu sensibles. La colonne bivouaqua, le 25, sur l'Oued-el-Djemâa, chez les Beni-Sliman.

Combat du 28 mai 1849. — Le 28, la 2e compagnie du 1er bataillon est placée en grand'garde sur une crête à 100 mètres environ de la face du 38e, sur la rive droite de la rivière. Vers deux heures et demie de l'après-midi, l'ennemi, favorablement embusqué sur un point culminant, se met à l'inquiéter en tiraillant sur elle par intervalles. Le lieutenant Dumoulin, qui commande cette compagnie, apprécie vite le désavantage de sa position et se met à gravir, en battant la charge, jusqu'aux premiers points occupés par les Arabes, qu'il oblige à évacuer les positions. Malheureusement, une trop grande distance le sépare désormais du camp, et il est exposé à en être coupé par un ennemi excessivement nombreux qui couronne les crêtes environnantes. Le général de Salles se rend compte rapidement de l'imminence du danger, et le colonel de Barral accourt à la tête de trois bataillons, 51e, 3e bataillon d'Afrique et zouaves, pour venir en aide à la compagnie si fortement menacée.

La rivière est à peine traversée que chaque bataillon, prenant la route qui lui a été tracée, gravit au pas de charge la montagne escarpée, et arrive, en moins d'une demi-heure, au sommet des crêtes. L'ennemi, s'y croyant inabordable, fait bonne contenance jusqu'au bout, en décochant sur nos hom-

mes, balles, pierres et fragments de rochers. Mais bientôt une morne stupéfaction succède à sa confiance, il est pressé de toutes parts et culbuté dans des ravins, où le poursuivent nos intrépides zouaves. Toutes les crêtes sont couronnées par nos soldats, et tout ce qui n'a pas eu le temps de fuir est passé au fil de la baïonnette. Mais la nuit est venue ; elle ne permet point au colonel de Barral de poursuivre sa victoire en chargeant plus longtemps les fuyards. Les trois bataillons rentrent donc au bivouac à la nuit tombante, sans qu'une seule balle ennemie cherche à inquiéter leur retraite, et après avoir donné aux Arabes la juste mesure de ce que peuvent l'émulation, l'énergie, la discipline et la tactique, contre des masses turbulentes et débandées.

Le 30 mai, on bivouaqua à Beni-Noual, chez les Beni-Sliman. Au moment où l'arrière-garde quittait le bivouac (zouaves et bataillon d'Afrique), l'ennemi, embusqué dans un terrain propice, se met à tirer sur elle de nombreuses balles. La partie principale de la colonne gravissait en ce moment, à peu de distance, une montagne très escarpée, et s'écoulait, homme par homme, dans des sentiers tortueux, où pouvaient facilement arriver les projectiles de l'ennemi. Le colonel de Barral, appréciant aussitôt le danger qui menaçait la colonne, fait prendre sur le champ l'offensive aux deux bataillons. La charge est battue, et en un clin d'œil l'ennemi, que serrent de près nos baïonnettes, est débusqué de ses positions. Quelques Arabes sont tués et plusieurs autres faits prisonniers. Après ce coup de main hardi, l'ennemi se tient pour content, et nous laisse continuer en paix notre route.

La colonne arriva à Bougie le 5 juin, et, après une journée de repos, se remit en marche pour rentrer à Sétif.

IV. — Expédition dans le Djebel-Zouagah. — 1849.

Colonne du général Herbillon. — *3e bataillon* (1). — Le 17 mai 1849, le 3e bataillon (2), commandé par le capitaine de Condé, se réunit à la colonne du général Herbillon, sur le plateau de Coudiat-Atty.

Le 18, le bataillon fait l'arrière-garde ; la colonne est conduite par le colonel Jamin, du 8e de ligne, le général ne devant la rejoindre que le soir. Il fait une chaleur accablante, et pendant la marche, qui se prolonge longtemps, huit hommes tombent asphyxiés, dont deux du bataillon : le grenadier Aymot, et le fusilier Reynel, de la 2e compagnie. On bivouaque ce jour-là sur l'Oued-el-Koton.

Le 19, la colonne marche à merveille ce jour-là, et elle va bivouaquer en dehors des murs de Milah.

Le 20, la colonne bivouaque au camp de l'Oued-el-Akahal. Le soir, le bataillon de tirailleurs indigènes est envoyé pour fouiller la maison du chérif, à Mahadjar. Le bataillon du commandant de Saint-Germain (3), et les compagnies d'élite du 38e, firent une sortie dans la même direction. Aucune rencontre n'eut lieu ce jour-là.

Combat du 21 mai. — Le 21, la colonne bivouaqua au camp de l'Edj-Beinina, sur les bords de l'Oued-Ithérah. Pendant cette marche, le bataillon fut attaqué à l'arrière-garde. A l'arrivée au bivouac, le bataillon du commandant de Saint-Germain fut

---

(1) Extraits du *Journal des marches et opérations du 38e*.

(2) Ce bataillon était arrivé à Constantine depuis le 25 avril.

(3) Le commandant de Saint-Germain avait sous ses ordres 4 compagnies d'élite du 2e étranger et 4 compagnies du 8e de ligne.

commandé pour exécuter une reconnaissance chez les Beni-Mimoun-Taraouia, et les deux compagnies d'élite du 38e furent désignées pour le renforcer. Ce détachement rencontra plusieurs centaines d'Arabes, qui s'étaient embusqués derrière un ravin extrêmement difficile à franchir. Les troupes se déployèrent aussitôt en tirailleurs et marchèrent à l'ennemi. La compagnie des voltigeurs du capitaine Berthieux montra une ardeur qui la fit distinguer, et lui mérita des éloges. Elle reçut la première le feu des Arabes, qui tiraient à vingt pas, et, après avoir franchi le ravin avec une rare intrépidité, marcha sur eux à la baïonnette et les dispersa. Dans cette rencontre furent blessés : le sergent Perrin, les voltigeurs Manaut, Rouvière et Pradelles. Le capitaine Berthieux et le lieutenant Sauron se firent remarquer pour la bravoure avec laquelle ils entraînèrent les voltigeurs.

Du 22 au 24, la colonne bivouaqua et exécuta des reconnaissances vers Fedj-el-Akdel et dans l'Aurès. Le 25, la colonne leva le camp et vint bivouaquer à Taïma ; elle arriva le 27 mai sur l'Oued-el-Akahal, et se porta ensuite, par le col de Mareza, sur Fedj-el-Akdel, où elle parvint le 30.

Le 1er juin, les deux compagnies d'élite et la 4e, commandées par le capitaine de Condé, firent l'arrière-garde en allant et en revenant dans une reconnaissance chez les Beni-Mimoun ; il n'y eut que quelques coups de fusil échangés. Dans la soirée du 2, les Beni-Mimoun vinrent attaquer le camp, mais une sortie les mit promptement en fuite. Le 3, nouvelle attaque des Beni-Mimoun. Les compagnies d'élite furent réunies au bataillon de Saint-Germain. Le ravin, témoin du succès du 21 mai, fut encore franchi, et les Arabes, dispersés et poursuivis bien avant dans les montagnes, perdirent encore quelques hommes.

Dans la journée du 5, la colonne vint bivouaquer

à Sidi-Mérouan ; elle arriva, dans la journée du 8, à Souk-el-Sebt, après avoir fait étape à Bouhouara, sur l'Oued-el-Dibe, et sur l'Oued-Mekressel, chez les Beni-Tslilan. Pendant la marche, une razzia fut exécutée chez les Ouelban, dans le pays des Ben-Bagrich.

Le 9, la colonne fut renforcée par un bataillon du 43e, commandé par le lieutenant-colonel de Tourville, et venant de Philippeville. Le 10 juin, deux reconnaissances opérèrent simultanément : l'une sous les ordres du général Herbillon ; l'autre sous le commandement du lieutenant-colonel de Tourville. Les deux compagnies d'élite et la 1re de fusiliers du 38e faisaient partie de cette dernière reconnaissance, sous la direction du capitaine de Condé. De nombreux gourbis furent brûlés, et on fit une razzia assez considérable, pendant laquelle le grenadier Rausch fut tué, au moment de la tentative des Arabes pour reprendre leurs troupeaux.

Le 12, le 3e bataillon escorte un convoi ayant pour destination El-Arrouch, et rentre au camp le même jour. Le 13, la colonne bivouaque à Djan-el-Ennab, et le 14, à Resa-el-Dejedid. Elle arrive le 17 à Tramelaur, et se remet en marche, dans la nuit, pour aller razzier les Beni-Touffout. Deux jours après, elle est au bivouac de Talezza, dans la plaine de Collo. Le 23 juin, la colonne quitta Collo pour rentrer à Constantine, où elle parvint le 28.

A la suite de cette expédition, le général Herbillon écrivit en ces termes au colonel de Barral :

« Constantine, le 8 juillet 1849.

« Mon cher Colonel,

« J'ai été très content du bataillon de votre régiment qui vient de faire sous mes ordres les expéditions de Zouagha et de Collo.

palmiers qui couvraient la ville. Sa colonne n'était forte que de 4,500 hommes, mais il devait être renforcé par les colonnes des colonels de Barral, Canrobert et Daumas.

Colonne du colonel de Barral. — *3e bataillon* (1). — Le 24 septembre, le 3e bataillon partit de Sétif à midi, sous les ordres du commandant Manuelle, avec la colonne du colonel de Barral (2). Cette colonne arriva au camp du général Herbillon, devant Zaatcha, le 12 octobre, à midi, après 19 jours de marche.

Le ksar de Zaatcha se trouve au milieu d'une forêt de palmiers, sous laquelle se trouve une autre forêt d'oliviers, figuiers, grenadiers, couvrant de leur ombrage une troisième couche de végétation à fleur de sol. Tout cela est coupé de canaux d'irrigation, parsemé de maisons en briques crues qui semblent des monceaux de terre. Les jardins sont entourés de murs en pisé ; une zaouïa, entourée de quelques maisons, forme comme un ouvrage avancé de la place. Un fossé, large de 7 mètres, profond, encaissé et rempli d'eau, entoure la petite forteresse. Au delà, se présente une enceinte bastionnée et crénelée à différentes hauteurs pour favoriser la multiplicité des feux. C'est à cette muraille que s'adosse une partie des maisons de la ville. A l'intérieur, de grandes maisons carrées, percées seulement au dehors de petites ouvertures servant de créneaux, sont merveilleusement disposées pour la lutte à outrance. Les défenseurs peuvent circuler librement à la partie supérieure des terrasses, et à l'intérieur par des communications ouvertes, à

(1) Extraits du *Journal des marches et opérations du 3e*.

(2). L'effectif du bataillon était de 19 officiers et 597 hommes. La colonne, placée sous les ordres du colonel de Barral, était forte de 1,500 hommes de toutes armes.

cet effet, de maison en maison. Une seule porte, défendue par une grande tour crénelée, donne entrée dans la ville, du côté de la profondeur de l'oasis. Dans la même forêt de palmiers se trouvent, à une distance d'un kilomètre environ, les ksour de Lichana, de Farfar, de Bou-Chagroune et de Tolga, dont la plupart des habitants se sont joints aux défenseurs de Zaatcha.

Le seul moyen qui s'offrit d'approcher de la place consistait en la conquête successive des jardins, dont il fallait ensuite créneler les murs et réparer les brèches, en prenant soin d'abriter les factionnaires des feux de flanc et de revers. Chaque créneau devait être gardé avec la plus scrupuleuse attention. Jamais, peut-être, les Arabes n'avaient fait preuve de plus de méthode et de plus d'habileté dans leur tir : tout homme qui se découvrait était touché.

Il fallut gagner, de jardin en jardin, les deux extrémités de la face de Zaatcha qui regarde la Zaouïa. Tantôt c'était une irruption sur nos tirailleurs les plus avancés, tantôt c'étaient de grands feux allumés pour éclairer la tranchée et assurer ainsi l'effet d'une vive fusillade ; tantôt, enfin, c'étaient des fanatiques qui venaient tomber au pied des retranchements, arrêtés par le sang-froid de nos vieilles troupes d'Afrique, et d'autres, plus audacieux encore, qui se faisaient tuer pour enlever les cadavres des leurs.

Dès leur arrivée, les troupes de la colonne de Sétif participent aux travaux du siège. Le 20 octobre, une attaque est tentée sur les angles nord-est et sud-est de Zaatcha ; la légion étrangère et le 43e seuls y prennent part. Le 38e, de garde à la tranchée, reste à son poste et n'éprouve aucune perte.

Le siège continue, en attendant l'arrivée des renforts amenés par le colonel Canrobert. Le génie

poursuit ses travaux ; à la fin d'octobre, des six officiers de l'arme, attachés dès le début à l'expédition, il n'en restait plus que deux. Afin d'occuper le soldat, de dégager les approches, et en même temps de menacer les défenseurs de Zaatcha dans le plus clair de leurs revenus, le général Herbillon fait procéder méthodiquement, par coupes réglées, à l'abattage des palmiers. Les différents corps de la colonne de Sétif participent à cette opération, et se trouvent plusieurs fois engagés dans les combats qui en sont la suite. Le 25 octobre, plusieurs soldats du 38e sont tués dans une affaire de ce genre.

Le 30 et le 31, les nomades viennent en grand nombre en vue du camp, et tentent une attaque. Le général envoie la cavalerie et quelques compagnies d'infanterie ; un engagement a lieu, et les troupes rentrent au bivouac à l'entrée de la nuit. Plusieurs fois, pendant les corvées de fourrages, la cavalerie s'engage avec les nomades et leur tue du monde.

Le 5 novembre, entre huit et neuf heures du soir, les Arabes font une sortie et se ruent sur les approches. Ils parviennent à incendier une galerie blindée que les sapeurs avaient poussée jusqu'aux deux tiers du fossé.

Le 8, la colonne du colonel Canrobert arriva au camp ; elle apportait malheureusement le choléra, et avait déjà perdu une centaine d'hommes depuis son départ d'Aumale. Le général Herbillon réorganisa l'infanterie de sa petite armée en trois brigades, sous les ordres des colonels de Barral, Canrobert, et Dumontet. Le 3e bataillon du 38e resta sous les ordres de son colonel. Le colonel de Mirbeck commandait la cavalerie, et le colonel Parisot l'artillerie. Le colonel Lebretevillois avait remplacé à la tête du génie le colonel Petit, tué à l'attaque du 9 octobre.

Le 10, deux pièces de 12 arrivèrent, sous l'escorte

du 8e bataillon de chasseurs, et furent aussitôt mises en batterie.

En même temps qu'il faisait resserrer plus étroitement la place, le général Herbillon avait résolu de se débarrasser du voisinage inquiétant des nomades. Le 16 novembre, une colonne légère, commandée par le général, et composée de deux brigades d'infanterie et de toute la cavalerie, part dans la nuit, et arrive à la pointe du jour sur le bivouac des Sahariens, situé entre l'oasis d'Ourlal et l'Oued-Mlili. Le 38e, le 43e, et le bataillon des tirailleurs indigènes, sous les ordres du colonel de Barral, traversent la rivière sous le feu de l'ennemi, et tombent sur les tentes encore pleines d'approvisionnements d'hiver. On rejette les Arabes dans l'oasis, où les tirailleurs les poursuivent. La cavalerie, lancée sur la droite de la colonne de Barral, achève de les disperser ; ils abandonnent sur le terrain plus de 200 morts, et la plus grande partie de leur fortune ambulante.

Après une heure et demie de repos, les troupes rentrent au bivouac, où elles arrivent à quatre heures du soir, ramenant 1,800 chameaux et 15,000 moutons ou chèvres.

Dans cette journée, le 38e n'a que quatre hommes blessés légèrement. Le général Herbillon cite, comme s'étant particulièrement distingués : le lieutenant Dayet, et le grenadier Cholier, qui enleva un drapeau aux Arabes.

Assaut de Zaatcha. — Le 25 novembre, trois brèches sont praticables ; le fossé plein d'eau qui environne le ksar est comblé sur ces trois points. Le général ordonne l'assaut pour le lendemain, et forme trois colonnes d'attaque. Celle de droite, commandée par le colonel Canrobert, est composée de zouaves et du 5e bataillon de chasseurs à pied ; celle de gauche, sous les ordres du lieutenant-colonel

de Lourmel, est composée du 8e de ligne et du 43e ; enfin celle du centre, commandée par le colonel de Barral, est composée du 3e bataillon du 38e, du 8e bataillon de chasseurs à pied, et d'une compagnie de zouaves. Les deux premières colonnes sont fortes chacune de 880 hommes ; la troisième est de 950 hommes.

Le colonel de Barral partage ses troupes en deux groupes ; le premier, sous les ordres du commandant Bras-de-Fer, des chasseurs à pied, composé de la compagnie de voltigeurs du 38e, capitaine Berthieux, d'une compagnie du 8e bataillon de chasseurs à pied, de la compagnie de zouaves, et de la compagnie des grenadiers du 38e, doit monter à l'assaut ; le deuxième groupe, qui doit suivre immédiatement, est sous les ordres du commandant Manuelle du 38e ; il se compose des compagnies du centre du 38e, et des autres compagnies du 8e bataillon de chasseurs à pied.

Le commandant Bourbaki, avec son bataillon et quelques compagnies du 51e et de chasseurs à pied, reçoit l'ordre d'aller prendre position du côté de Zaatcha opposé à celui par lequel on doit entrer, afin de couper la retraite aux défenseurs.

Le 26 novembre, à 7 heures du matin, toutes les troupes sont disposées ; des ambulances provisoires sont établies dans la tranchée ; un signal convenu annonce que le commandant Bourbaki a pris position. Le général fait sonner la charge. Les trois colonnes s'élancent en même temps, précédées de leurs chefs. A droite, le colonel Canrobert est fusillé des terrasses ; quatre officiers et quinze soldats de bonne volonté l'accompagnent à la tête de la colonne ; il n'en revient que deux officiers et deux soldats, et encore sont-ils blessés. Mais rien n'arrête les zouaves, et bientôt le drapeau français flotte sur l'une des terrasses les plus élevées.

tures que des créneaux, d'où partent de nouveaux coups de feu. C'est un autre siège plus meurtrier que l'assaut. La mine devient le seul moyen de réduire ces fanatiques, qui tirent encore de dessous les ruines où ils sont entassés.

Enfin, le colonel de Barral donne la main à la colonne de droite, et réunit ses efforts aux siens pour enlever un groupe de maisons, sur lequel flotte le drapeau de Bou-Zian, dernier boulevard de cette héroïque résistance. On fait avancer une pièce de montagne pour le battre en brèche, mais les servants sont percés de coups de feu. Deux sacs de poudre ne produisent aucun effet ; ce n'est qu'au troisième qu'un pan de mur tombe. Rien ne peut arrêter l'ardeur de nos soldats qui se précipitent par des ouvertures étroites dans ces maisons, où la mort les attend, mais où ils savent que leurs camarades vont bientôt les venger. Les zouaves pénètrent dans la maison de Bou-Zian ; on s'empare de cet intrépide défenseur de Zaatcha. Sa tête est abattue et portée au général.

A midi, le ksar n'était plus qu'un amas de ruines, d'où sortaient çà et là quelques coups de feu encore. A trois heures, les troupes circulent librement dans Zaatcha. Le général en fait garder les décombres par deux bataillons d'infanterie ; les autres troupes rentrent au camp. Le reste de la journée, et la journée du 27, sont employés à terminer la destruction de l'oasis. Tout ce qui tenait encore debout dans le ksar, et autour du ksar, mosquées, minarets, maisons, murailles, vergers, palmiers, achèva de disparaître ; tout fut rasé au niveau du sol.

On peut estimer à huit cents le nombre des cadavres ennemis qu'on foulait aux pieds, sans compter ceux qui étaient ensevelis dans les décombres ; c'étaient, pour la plupart, des hommes jeunes et ardents accourus pour la guerre sainte. Le 27 au soir,

quand on abandonnait ces amas de ruines, tout pays des Zibans était venu faire sa soumission général.

« L'armée d'Afrique vient d'écrire de son sa « dit le général Herbillon dans son rapport, u « nouvelle page à l'histoire de nos armes, et d'aj « ter une nouvelle palme à leur gloire. Les ch « des colonnes d'assaut, en jetant le fourreau de l « épée dans les fossés de la place, avaient électr « leurs soldats et leur avaient imprimé un irrésistil « élan. »

Le général cite, parmi ceux qui se sont le pl distingués, pendant les opérations du siège et à l'a saut de Zaatcha, les officiers et soldats du 38e d les noms suivent :

MM. Berthieux, capitaine ; Récalt, capitain de Fontanges, capitaine ; Lefèvre, lieutenant Lapeyre, sous-lieutenant ; Lalanne, sous-lieutena Clément, sergent-major ; Casanova, sergent ; Vil neuve, sergent ; Mailler, sergent ; Bergeret, capor Meulard, caporal ; Grudet, caporal ; Vilstif, capor Meyer, caporal ; Prévost, voltigeur ; Solderm grenadier ; Leblech, grenadier, blessé ; Bersau fusilier ; Roum, voltigeur ; Jean, voltigeur, bless Monard, voltigeur, blessé ; Fuchet, voltigeur, bless Zimpfort, fusilier, blessé.

VI. — Bou-Çada. — 1849.

1er bataillon (1). — Tandis que le 3e bataillon ét au siège de Zaatcha, le 1er bataillon reçut, dans matinée du 22 octobre, l'ordre de partir le mêr jour pour Bou-Çada, dont les habitants venaient t à coup de se soulever, et d'attaquer un détachem

(1) Extraits du *Journal des marches et opérations du 38e*.

CHARLES, VICTOR, MINOT
Colonel du 38e de ligne de 1869 à 1870
Général de Brigade

d'éclopés qui avait été laissé dans cette ville, le 3 octobre au matin, par la colonne de Barral. Le bataillon se met aussitôt en route et va coucher à Aïn-Zédra, à quatre lieues de Sétif.

Le 23, il fait huit lieues et vient camper à Bir-Aïssa. Le 24, il marche toute la journée, et couche dans le défilé de l'Oued-Ksab, à Kef-el-Matry, après une marche de douze lieues. Le 25, on passe devant Msila, et on vient camper à deux lieues au sud de cette ville, auprès du marabout de Sidi-Hamla. Le trajet est de neuf lieues environ.

Le 26, après une marche de huit lieues, le bataillon campe auprès du petit rocher appelé Baniou. Le 27, il fait environ sept lieues, en partie dans les sables, et arrive vers une heure en vue de Bou-Çada. Pour éviter l'approche des jardins, le commandant fait faire un détour, ce qui n'empêche pas un assez grand nombre d'Arabes, embusqués derrière les murs, de tirer sur la colonne, mais sans blesser personne. Le camp est établi auprès des quartiers restés soumis, à la porte de la ville, et à l'abri des feux des insurgés. En arrivant sur cet emplacement, un caporal de la 4e compagnie, nommé Esclare, reçoit une balle dans le bras.

Le détachement laissé à Bou-Çada, et composé en partie de convalescents, venait d'être renforcé depuis quatre jours par l'arrivée de 80 hommes de la 5e compagnie, venus à marches forcées de Bordj-Medjanah ; le sergent Boysson de cette compagnie fut blessé mortellement le jour même de l'arrivée du bataillon, et mourut quelques jours après. Une partie du bataillon occupa d[illegible]te les [illegible]osquées, marabouts, maisons et barricade[illegible] néce[illegible]ii à la défense, et la fusillade continua e[illegible]re nos po[illegible]s et les insurgés jusqu'à l'arrivée du col[illegible]l [illegible]m[illegible] Le bataillon eut dans cet intervalle q[illegible]s, dont deux assez

grièvement : les nommés Brunel et Glaizal, fusiliers de la 4e compagnie.

Le 2 novembre, le colonel Canrobert, parti d'Aumale à la tête d'une assez forte colonne, vint camper auprès de Bou-Çada, et repartit le lendemain pour Zaatcha. Ce même jour, le bataillon entra en entier dans la ville, et les compagnies furent campées sur les places ou établies dans les maisons les plus favorables à la défense.

Le 13 novembre, le colonel Daumas, parti de Médéah, arriva avec sa colonne. Dès le lendemain, les insurgés firent leur soumission et, quelques jours après, le bataillon s'étendit dans le quartier insurgé, dont il occupa quelques maisons importantes. Depuis lors, la tranquillité la plus parfaite ne cessa de régner dans la ville.

Le 10 janvier 1850, le colonel de Barral fut nommé général de brigade, en récompense de sa brillante conduite à l'attaque de Zaatcha, et, par décret du 13 janvier, laissa le commandement du régiment au lieutenant-colonel Bourjade, pour prendre celui de la subdivision de Sétif.

2e bataillon. — Choléra de 1849. — Le 2e bataillon, qui avait été privé de l'honneur de concourir aux expéditions de l'automne de 1849, avait eu à lutter, dans ses cantonnements de Philippeville et d'El-Arrouch, contre l'épidémie du choléra qui décima si cruellement notre armée d'Afrique cette année. Il perdit plus de 200 hommes, malgré sa force morale qui ne se démentit pas un instant, et dont le commandant Teulat donna un remarquable exemple. Pas un officier ne fut atteint, mais plusieurs faillirent payer de leur vie leur dévouement à leurs soldats, au milieu desquels on les voyait sans cesse. De ce nombre furent : le docteur Tirard, les capitaines Chéry, Bothua et Dessat ; les lieutenants

Legrand, Riboulot et Bonneau ; enfin, les sous-lieutenants Berrué, Séveno, Sigalas, Noël et Pinon.

VII. — Le défilé de Djerbsa. — 1850.

1er bataillon. — *Grenadiers, 1re compagnie de fusiliers et voltigeurs.* — Le 23 mars 1850, trois compagnies du 1er bataillon allant de Bou-Çada à Sétif furent environnées, dans le défilé de Djerbsa, par un millier d'Arabes. Grâce au sang-froid des officiers, aux bonnes dispositions du capitaine Poulet, commandant du détachement, et à la bravoure indomptable de nos soldats, ces trois compagnies sortirent victorieuses d'un combat acharné qui dura près de quatre heures. Nous laissons au capitaine Poulet le soin de faire connaître les péripéties de ce combat.

Rapport du capitaine Poulet (1). — M. le capitaine de Coursy, commandant les trois compagnies du 1er bataillon qui partait de Bou-Çada, le 20 mars, pour se rendre à Sétif, étant arrivé à Baniou, et voulant reconnaître l'emplacement du camp, a eu le malheur de se laisser choir, et a reçu dans sa chute un coup de pied de son cheval, qui le força à me rendre son commandement et à retourner à Bou-Çada.

Le 21, je suis parti et j'ai campé au marabout de Sidi-Hamla.

Le 22, j'ai campé à l'Oued-Selman.

Le 23, j'arrivai à Sagniet-ed-Defla ; les guides ne paraissaient pas être très connaisseurs de la direction du chemin. Plusieurs Arabes m'engageaient à entrer dans la gorge de montagnes situées près des Oulad-

(1) Rapport adressé au lieutenant-colonel Bourjade, commandant le régiment, le 28 mars 1850.

Hannach. M. le capitaine Dubousset, parlant un peu la langue arabe, crut remarquer peu de franchise chez les Arabes et m'engagea d'attendre un instant, jusqu'à ce qu'il pût prendre d'autres informations. A l'instant même arriva le chevalier Khaled, de la Deira de Mohamet-Sérir, qui vint me prévenir que le caïd Sidi-Sérir, ne pouvant avoir l'honneur de venir au-devant de moi, m'envoyait son fils Salah pour nous servir de guide dans le défilé de Djerbsa. Je me mis en route et, après une demi-heure de marche, je rencontrai le jeune Salah, qui me témoigna beaucoup d'affection, et me dit qu'il allait me conduire sur un territoire ami, où mes soldats trouveraient de l'eau et du bois. Après une heure de marche, je suis arrivé sur le plateau des Ouled-Hannach. Je disposais déjà mes pelotons pour former le camp, lorsque j'entendis quelques coups de fusil; aussitôt le jeune Salah monta à cheval, et se dirigea vers le lieu d'où on avait tiré, et vit parfaitement un fort rassemblement d'Arabes, qu'il reconnut pour être des Maadids, qui massacraient des conducteurs de chameaux.

Je me dirigeai de suite vers mon arrière-garde, commandée par M. de Fontnouvelle; je l'invitai à se tenir sur ses gardes, car le jeune Salah me prévenait qu'il craignait une attaque des Maadids. Je n'avais pas fait cinquante pas que les Maadids tirèrent sur l'arrière-garde, qui ne riposta pas de suite, mais qui s'embusqua pour mieux observer l'ennemi et l'attendre de pied ferme.

Pendant ce moment, les Maadids, les Ouled-Hannach et les Oulad-Adi, au nombre de 6 à 800 fantassins et 200 cavaliers, firent jonction, se rendirent à l'appel et aux cris d'un cavalier vêtu d'un manteau rouge, et marchèrent en bon ordre et bien résolus sur le camp.

J'observai la manœuvre de l'ennemi, et j'envoyai de suite M. le lieutenant Mangot, avec une section de voltigeurs, pour soutenir la retraite de l'arrière-garde. A peine cet officier a-t-il fait les premiers commandements qu'il est blessé grièvement d'un coup de feu qui lui fracasse la mâchoire inférieure. Je lançai de suite une section de grenadiers, commandée par l'adjudant Rossi, pour soutenir les voltigeurs. Ce renfort fusille l'ennemi et l'oblige à quitter ses positions. Pendant ce temps, le brave Dubousset, avec la 2e section de voltigeurs, et le capitaine Poulet, avec sa compagnie, marchent à la baïonnette sur l'ennemi, le chassent de ses positions, et tuent deux porte-drapeaux.

J'établis une longue ligne de tirailleurs, soutenue par des réserves bien embusquées. Le capitaine Dubousset veut poursuivre l'ennemi ; c'est dans ce moment que cet intrépide capitaine tombe percé d'un coup de feu. Nous sommes maîtres de toutes les hauteurs, et nous faisons payer chèrement à l'ennemi son audace très éphémère.

Un combat meurtrier s'engage de nouveau ; une partie des cavaliers arabes parviennent à tourner une position défendue seulement par vingt hommes, et chargent en sabrant tout ce qui leur résiste ; c'est là que le fusilier Andrieux de la 1re fut tué.

Là, mon Colonel, il y eut un moment horrible. Français, Arabes, pêle-mêle, se battaient corps à corps. Nous fûmes obligés de battre en retraite, mais Dieu vint à mon secours ; secondé par les braves sergents Sue et Bonneville, je crie : « En avant ! Volte-face à la baïonnette ! » Les braves enfants du 38e reprennent courage ; nous chassons l'ennemi, qui fuit honteusement devant nous, en laissant dix cadavres sur le champ de bataille, et de loin on voit fuir le fameux Arabe vêtu d'un manteau rouge, qui

n'était autre que le farouche et fanatique chérif des Maadids, qui, dans cette affaire, eut le nez emporté par une balle (rapport fait par le goum de Mocrany).

Maître du champ de bataille et des positions, je fais battre le ralliement, et je rentre en bon ordre dans mon camp, en emportant les corps de M. Dubousset et du fusilier Andrieux, et nos blessés, au nombre de onze. Le combat avait duré trois heures trente-cinq minutes.

Je lève le camp, en prenant toutefois toutes les mesures nécessaires pour ne pas être inquiété par l'ennemi, et je vais camper sur le plateau des Oulad-Madja, à deux lieues du champ de bataille.

A mon arrivée, je fis donner les premiers soins à nos frères d'armes blessés, et je travaillai, avec les valides, à nous retrancher en cas de surprise.

Pendant la nuit, le sieur Hamon, israélite de Sétif qui me servait d'interprète, écrivit, par mon ordre, aux goums de Mohamed-Mocrany et de Mohamed-Sérir, enfin à M. le général de Barral, la triste position où nous nous trouvions.

Le lendemain, 24, les goums de Mocrany et de Sérir arrivèrent vers six heures du matin ; je disposai ma petite colonne, je traversai le défilé de Djerbsa, et j'arrivai, le soir vers huit heures, après quatorze heures de marche, à Kiers-el-Thir ; enfin, le 25, j'arrivai à Sétif.

Mon Colonel, dans cette mémorable affaire, où 300 hommes ont eu à lutter contre près de mille Arabes, officiers et soldats, des trois compagnies du 1er bataillon du 38e de ligne, ont fait largement leur devoir. Mais cependant, je dois vous citer les militaires qui se sont particulièrement distingués.

Première compagnie de grenadiers.

M. le sous-lieutenant de Fontnouvelle.

Le brave et courageux adjudant Rossi.
Le brave sergent-major Martin.
Le sergent Roche.

Première compagnie de fusiliers.

Guillet, fusilier, blessé.
David, fusilier, blessé.
Bejoux, fusilier, blessé très grièvement.
Gès, fusilier, blessé.
Guibert, fusilier, blessé.
Bonneville, sergent.
Léoni, fusilier, blessé.
Devout, fusilier, blessé.

Première compagnie de voltigeurs.

M. Mangot, lieutenant, très grièvement blessé.
Le brave caporal Fageon, blessé grièvement.
Perreau, voltigeur, blessé.
Fittzor, clairon, blessé.
Le sergent Suc.

Je dois aussi, mon Colonel, recommander à votre bienveillance le sieur Jaubert, ex-voltigeur au 17e de ligne, qui, me voyant près d'être enlevé par un parti arabe, a fait battre la charge et a forcé l'ennemi à changer de direction, et le sieur Hamon, israélite, qui, par son zèle, m'a été d'une grande utilité (1).

(1) Le fusilier Andrieu fut enterré, le 24 au matin, au camp des Ouled-Medja. Le corps du capitaine Dubousset fut rapporté à Sétif. Le sieur Jaubert était maître-[illegible]n à Sétif; il venait de Bou-Çada. Le sieur Hamon (Raphaël) était né [illegible] à Sétif, et venait aussi de Bou-Çada.

VIII. — Expédition contre les Maadids. — Avril 1850.

Colonne du général de Barral. — Dès que l'attaque des Maadids contre le détachement du 1er bataillon fut connue à Sétif, le général de Barral prit ses dispositions pour infliger une sévère correction à la tribu rebelle. Les deux compagnies d'élite et les 1re et 3e compagnies de fusiliers du 1er bataillon, le 2e bataillon tout entier, les deux compagnies d'élite et les 1re et 3e compagnies de fusiliers du 3e bataillon, firent partie de la colonne chargée de cette nouvelle expédition. Les compagnies du 3e bataillon venaient d'El-Arrouch, où elles avaient été envoyées depuis leur retour de Zaatcha.

Le 5 avril 1850, la colonne, partie de Sétif à six heures du matin, arrive vers midi à Toumiet, station connue sur la route de Bou-Çada (1). Le 6, elle se met en route à 6 heures 1/4, et arrive à Bel-Emoun à 4 heures. Le bivouac est établi sur une large pelouse verte et très unie ; un abondant ruisseau court sur deux de ses faces, et deux belles fontaines fournissent de l'eau excellente. Vers 10 heures de la nuit, deux coups de feu sont entendus en avant de la grand'garde de la 4e face, du côté des montagnes.

Le 7, le départ a lieu à 6 heures ; nous quittons la plaine et entrons dans les hautes montagnes ; après un passage de défilé très pénible, les troupes arrivent au plateau d'El-Aïoun à 10 heures 1/2 ; trois heures ont suffi pour cette ascension difficile. Nos hommes ont marché d'une manière admirable ; les défilés étaient à peine passés que, sans commandement aucun, les bataillons étaient immédiatement

(1) Extraits du *Journal des marches et opérations du 38e*.

massés. Le bivouac d'El-Aïoun fournit d'abondantes sources de bonne et fraîche eau ; on y trouve beaucoup de bois, mais pas de fourrages. Le camp est parfaitement placé ; sur la 2e face, formée par le 1er bataillon du 38e, on place en grand'gardes quatre compagnies d'élite. A 3 heures du matin, certains renseignements ayant fait craindre une surprise de la part des Arabes, le 1er bataillon reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir, et les hommes couchent au pied des faisceaux.

Combat du 9 avril 1850. — Le 8, séjour. Le 9, la colonne se met en marche à 6 heures ; après avoir traversé, par la pluie, un défilé moins difficile pour les hommes que pour les chevaux, elle s'arrête sur un plateau où les bataillons sont massés, et d'où on découvre le piton sur lequel se sont retranchés les Maadids ; on continue, et, vers dix heures, nous sommes sur le Dra-el-Aouïbet, chez nos ennemis.

Après une reconnaissance, faite par le général de Barral lui-même et son état-major, les troupes, massées depuis l'arrivée, reçoivent l'ordre de former le camp. Le 2e bataillon du 38e, désigné pour prendre le service ce jour-là, est placé en avant de la 3e face, dans la direction du pic occupé par l'ennemi. Le 1er bataillon du même régiment forme la 1re face. En avant de cette face, et à 4 ou 500 mètres environ, est une montagne boisée séparée du bivouac par deux ravins ; le plateau où campe la colonne est un mamelon intermédiaire ; les pentes sont raides et boisées. Sur ce mamelon est placée la grand'garde, fournie par la 1re compagnie du 3e bataillon, capitaine Bernard, et la section de 3e compagnie du 1er bataillon, lieutenant Lann n. Les postes de ces compagnies forment, avec ceux s d'gardes du 2e bataillon, une ligne c tin ; nalheureusement la disposition topog , cessite le place-

ment du poste occupé par la section du lieutenant Lannurien, ne la protège que d'une manière trop imparfaite.

On s'attendait à une attaque; elle a lieu. Vers 9 heures ou 9 heures 1/2 de la nuit, les Maadids, selon l'habitude des Kabyles, tirent des coups de fusil provocateurs; les postes, bien embusqués, se gardent d'y répondre; le feu ennemi redoublant, la section directement attaquée riposte; il est environ 11 heures 1/4. Le général donne ordre d'envoyer une compagnie d'élite en renfort.

La 1re compagnie de voltigeurs, capitaine Raillard, est conduite aux avant-postes, à travers les ravins; elle doit soutenir les sections placées précédemment. L'obscurité ne permet pas aux voltigeurs d'apprécier exactement le terrain sur lequel on vient de les placer; ils ne peuvent se défiler convenablement, et un détachement de cette compagnie se trouve presque complètement en vue de l'ennemi. Les Maadids, profitant du boisement des ravins, tournent la position et font feu; le sergent Pénigault a la jambe cassée, et le voltigeur Ileid la cuisse percée. Mais cette attaque des Arabes les met à découvert, et une riposte immédiate des voltigeurs fait éprouver à l'ennemi une perte sensible; les traces de sang qu'on remarqua le lendemain en furent la preuve.

Le feu des Maadids se ralentit; ils nous font pourtant encore du mal; ils tuent le voltigeur Francoschi, blessent le voltigeur Béroud et le fusilier Goëtz, de la 3e du 1er. Le commandant Teulat amène un nouveau renfort, la 1re section des grenadiers du 3e bataillon, lieutenant Dayet. Il est une heure du matin; après l'arrivée du renfort, le feu cesse. Le bon commandement des officiers chefs de ces compagnies, le sang-froid et l'aplomb habituels de nos soldats, garantissent le camp des balles ennemies, et cela avec

une faible perte, et malgré la grande difficulté du terrain. Au jour, les détachements de renfort sont ramenés au bivouac. MM. Bernard et Lannurien sont conservés seuls à la grand'garde.

Le 10, les Maadids envoient une députation de femmes conduites par deux hommes ; on entre en pourparlers, puis ils se rendent à discrétion, et, dans l'après-midi, ils commencent à venir vers nous.

Le 11, la rentrée des Maadids continue. Le général, accompagné par son état-major, et un détachement de chasseurs d'Afrique, se rend sur un mamelon, occupé, la veille encore, par l'ennemi. Le capitaine Dessat, avec ses voltigeurs, les devance et reconnaît les lieux. Le 12, le goum de Mohamed-ben-Mocrany quitte la plaine, et vient prendre les Maadids sous sa garde.

Le 13, départ à 9 heures du matin ; à mi-chemin, on s'arrête et on fait du fourrage. Nous arrivons au bivouac d'El-Aïoun ; les Maadids sont déjà établis, toujours sous les yeux du goum de Mohamed. Le 14, départ pour Aïn-Amoun à 10 heures 1/2. Nous faisons une station dans une vallée, après une descente difficile pour les mulets au milieu des rochers ; à 4 heures de l'après-midi, nous dressons les tentes à Aïn-Amoun. Le 15, on vend aux enchères des mulets, des bœufs et des moutons ; les montagnards des Oulad-Hannach se procurent ainsi une somme qu'ils donnent comme amende.

Le 16, la colonne est décomposée ; les 400 tirailleurs indigènes prennent la route de Bathna ; le général de Barral et le commandant Robert, suivis par les cavaliers, gagnent Sétif en deux jours. A six heures, les trois bataillons d'infanterie, l'artillerie, le génie et l'ambulance, ainsi que tous les bagages, prennent par le Djebel des Oulad-Hannach ; la colonne grimpe, descend et regrimpe durant deux heures, à travers

les rochers et les broussailles, suivant un chemin que le pied de l'homme a seul indiqué. Quittant enfin ces ravins affreux, elle parvient sur un plateau cultivé, puis elle suit les vallées supérieures, et fait du bois dans un vallon entouré de montagnes boisées. Elle poursuit enfin sa route par les montagnes des Ouled-Hihr, et fait la halte à Ihreun-Ouled-Hanh ; on y trouve de l'eau, mais peu de bois. Une heure et demie de repos suffit, nous reprenons la marche, laissant à droite le Djebel-Msaïda, et nous retrouvons enfin la plaine au Ras-el-mah ; bon bivouac, de l'eau, mais peu de bois. On achète de la paille aux Arabes.

Le 17, départ à 6 heures, halte à 8 heures 1/2 ; on arrive vers une heure à Bou-Isheman ; là, pas de bois, eau très mauvaise ; les Arabes fournissent de la paille. Le 18, départ à 5 heures ; pas de halte ; arrivée à Sétif à 10 heures.

Le 20, les grenadiers, 1re 3e et voltigeurs du 3e bataillon, qui étaient venus d'El-Arrouch, le 2 avril, pour participer à l'expédition contre les Maadids, s'en retournent dans leurs cantonnements sous les ordres du capitaine Récalt.

Le 2 mai, les 4e, 5e et 6e compagnies du 1er bataillon, qui étaient restées à Bou-Çada, rentrent à Sétif sous les ordres du lieutenant de Chérisey.

Colonel Grandchamp, 11e colonel. — Le colonel Grandchamp, nommé colonel du 38e par décret du 26 mars, en remplacement du colonel de Barral, prit le commandement du régiment le 5 mai 1850.

IX. — Expédition dans la Kabylie de Bougie. Mai et juin 1850.

Colonne de Barral [1]. — A la fin de 1849, un faux

(1) Extraits du *Journal des marches et opérations du 38e*.

Bou-Maza avait surgi dans le Djurdjura, entraînant les populations et prêchant la guerre sainte. Il eut bientôt rallié autour de lui plus de 5.000 Zouaoua, et l'insurrection se répandit dans toute la vallée de l'Oued-Sahel. Le commandant du poste d'Aumale, dégarni de troupes françaises à cause de l'expédition de Zaatcha, ne put diriger vers la région troublée qu'un goum de trois cents chevaux, sous les ordres d'un officier énergique, le lieutenant Beauprêtre.

Cet officier réussit à tuer le faux chérif, et à soumettre les tribus du Zouagha, mais l'agitation continua dans la vallée inférieure de l'Oued-Sahel. Le lieutenant Gravier, du 38e de ligne, adjoint au bureau arabe de Sétif, fut grièvement blessé à la cuisse, d'un coup de pistolet, dans une conférence à laquelle il avait été appelé pour régler un différend entre les deux tribus des Beni-Djellil et des Immoulah.

Le général de Barral, à peine de retour de son expédition contre les Maadids, s'empressa de former une nouvelle colonne pour rechercher et punir les instigateurs de l'attentat commis sur le lieutenant Gravier. Le 1er bataillon du 38e entra dans la composition de cette colonne, avec deux bataillons des 16e et 51e de ligne, deux bataillons de zouaves, le 3e bataillon d'Afrique, deux escadrons de chasseurs d'Afrique et de spahis, deux sections d'obusiers de montagne, quelques sapeurs et un détachement du train.

La colonne quitte Sétif, le 9 mai, à 5 heures du matin. La grande halte a lieu à l'Oued-Matta, et le bivouac, à six heures environ, sur l'Oued-bou-Selam.

Le 10 mai, départ à 4 heures 1/2 du matin ; la colonne va bivouaquer, sans grande halte, à Malcha, chez les Reboula ; 5 lieues de marche environ. Le 11 mai, les grenadiers, la 3e compagnie et les voltigeurs

du 2e bataillon, qui ont quitté Sétif le matin même sous les ordres du commandant Manuelle, pour aller renforcer la colonne, arrivent dans la soirée à ce bivouac.

Le 12 mai, l'on part à 6 heures du matin, et, après une halte sur l'Oued-bou-Selam, on bivouaque sur l'Oued-M'Guerba; 4 lieues environ. La marche est lente, parce que le général a l'ordre d'élargir et d'améliorer la route.

Le 13 mai, départ à 6 heures; grande halte à Banourba; bivouac chez les Beni-Quetrem, des Beni-Ourtilan, à Darara. Route très longue et difficile; gratification d'une ration d'eau-de-vie. La colonne est installée au milieu de huit villages kabyles.

Les 14 et 15 mai, séjour. Le 16, départ à 10 heures du matin; bivouac sur l'Oued-bou-Selam chez les Beni-Maouch, des Beni-Ourtilan, pays très difficile. Quelques coups de fusil sont tirés pendant la nuit.

Le 17, départ à 6 heures; montée très aride, grande halte sur l'Oued-bou-Selam; bivouac sur les bords de la même rivière. A 4 heures du soir, une pluie fine et compacte commence à tomber et continue pendant trente heures. Le 18, on a de la boue jusqu'aux genoux. Le 19, le 1er bataillon prend les armes à 7 heures pour protéger une corvée de paille, et rentre sans avoir été inquiété. Le 20, séjour.

Combat de Tleta-D'msila, 21 mai. — *Mort du général de Barral.* — Le 21, départ à 5 heures 1/2. Presque aussitôt la pluie recommence avec violence, et l'on parcourt avec peine 6 ou 7 kilomètres; bivouac à Tleta-D'msila. Notre 2e bataillon d'arrière-garde n'arrive qu'à 11 heures. Vers une heure, le temps étant tout à fait remis, on prévient que le camp sera levé. Le caïd des Immoulah, dont l'autorité est méconnue des siens, est auprès du général et

lui a fait connaître que de nombreux contingents de diverses tribus se disposent à lui disputer le passage. A 1 heure, la colonne s'ébranle ; après avoir parcouru environ quatre kilomètres, on aperçoit sur tous les points culminants des masses compactes. Le général s'arrête, fait masser la colonne, et prend ses dispositions pour le combat

Vers deux heures, quelques fanatiques, brûlant du désir d'en venir aux mains, descendent avec un drapeau qu'ils viennent agiter sur les premiers contreforts qui nous séparent d'eux, à mille mètres environ. On sonne la marche ; 2 compagnies de zouaves sont envoyées en tirailleurs, en avant, pour couvrir nos mouvements. L'ennemi agite de nouveau son drapeau avec force, et une décharge générale suit cette provocation. Les zouaves avancent en tiraillant et font replier le drapeau, qui rejoint le groupe principal.

Le général suit de très près les tirailleurs ; aussitôt que les premières crêtes sont couronnées, il s'élance au galop de son cheval, suivi à peine de quelques cavaliers, et se porte sur une petite hauteur, en avant de la ligne, pour diriger les opérations. Il est tout aussitôt atteint par une balle qui lui traverse la poitrine au-dessus du teton gauche. Cette funeste nouvelle est bientôt répandue dans la colonne, et plonge tout le monde dans la consternation. La tête de colonne est arrêtée, et chaque peloton vient se masser successivement, pendant que, derrière un pli de terrain, le général reçoit les premiers soins.

Les carabiniers et l'artillerie ont rejoint les tirailleurs et forment un rideau assez compact, sur les déclivités qui nous dominent, pour tenir à distance l'ennemi qui s'agite et semble devenir de plus en plus audacieux.

La fusillade s'engage de part et d'autre, vive et très nourrie. Les balles ennemies sifflent au-dessus de nos têtes. En ce moment, le colonel de Lourmel, du 51e, reçoit le commandement des mains défaillantes du brave général de Barral. Cet officier supérieur ordonne immédiatement qu'à un signal donné l'ennemi soit chargé à fond, à la baïonnette, par toute la colonne.

Les Kabyles, qui nous voient un instant immobiles, supposent que la stupeur s'est emparée de nous, que nous n'osons plus avancer; ils poussent un hourra général et se précipitent en masse à notre rencontre. Deux coups de canon à mitraille sont tirés; les clairons et les trompettes sonnent, les tambours battent la charge. Aussitôt six bataillons s'élancent en deux colonnes, et les Kabyles, chassés en un clin d'œil de la position qu'ils occupent, fuient en désordre dans toutes les directions. Ceux qui sont atteints sont passés au fil de la baïonnette, et jonchent les chemins. La charge se poursuit, et, dans les ravins, sur les crêtes, partout d'innombrables cadavres attestent que nos soldats ont énergiquement vengé leur général.

La 1re compagnie de grenadiers, après que les premières positions ont été enlevées, reçoit l'ordre de faire tête de colonne à droite, et de se déployer pour chasser quelques ennemis qui nous tirent en flanc. Ceux-ci sont bientôt délogés, et une vingtaine de Kabyles embusqués sont tués. Le grenadier Guirodier tombe dans un ruisseau très encaissé à l'insu de ses camarades; pendant qu'il se remet de sa chute, il se trouve face à face avec trois Kabyles. Il en tue un d'un coup de feu et en renverse un second d'un coup de crosse; mais celui-ci se relève et, joint au troisième, s'apprêtait à faire un mauvais parti à Guirodier, grièvement atteint déjà de plusieurs blessures, quand deux

zouaves arrivent inopinément à son aide, et le tirent d'affaire en tuant ses deux adversaires.

Pendant ce temps, les colonnes sont arrêtées sur la chaîne des montagnes qui domine la vallée de la Soumam. Après 1 heure 1/2 de repos, on sonne la retraite, qui s'opère dans le plus grand ordre et sans nouveau combat; chemin faisant quelques villages sont incendiés. A la nuit tombante, la colonne rentre à Aïn-Funcha, chez les Beni-Immel, où les sacs avaient été déposés sous la garde de la réserve. Il résulte des renseignements donnés par les Arabes eux-mêmes que 150 au moins des leurs sont restés sur le terrain, tandis que nous n'avons que 2 tués et 13 blessés. A l'arrivée au bivouac, gratification d'eau-de-vie en compensation des fatigues de la journée (1).

Le 22, départ à 6 heures du matin; on descend sans coup férir de la vallée de la Soumam. Les Kabyles n'ont point enlevé leurs cadavres, car la colonne en rencontre à tout instant sous ses pas. On brûle en passant plusieurs villages des Beni-Oualis, et on dévaste leurs jardins.

Le 23, séjour à Taboudah, chez les Beni-Immel. A 1 heure, la 3e brigade reçoit l'ordre de partir sans sacs pour aller chez les Beni-Immel brûler leurs villages et couper les arbres fruitiers. Une dizaine de villages deviennent ainsi la proie des flammes ; ils sont tous complètement évacués depuis la veille. Le 24, même opération. Le 25, séjour.

Le 26, départ à 5 heures ; arrivée dans la vallée de la Soumam, chez les Beni-Immel, à El-Hunteur-el-Bainou, à 7 heures. Cette journée néfaste est marquée par la mort du général de Barral ; la nouvelle, qui cons-

(1) Une section de grenadiers du 38e fut chargée de porter le général de Barral, blessé. Une compagnie de voltigeurs du même régiment l'escorta jusqu'à Bougie.

terne tout le monde, arrive au camp le 27, à 3 heures du matin.

Les 27 et 28, séjour. Le 29, départ à midi dans la direction de Bougie. Le 30, la colonne arrive au bivouac sous les murs de Bougie, à 10 heures 1/2.

Le 31, prise d'armes à 6 heures 1/2 du matin pour le service funèbre du général de Barral, à qui l'on rend, dans la plus grande pompe militaire, les honneurs dus à son rang. Cette cérémonie si imposante, et qui a si fort impressionné tous les assistants, Français et Musulmans, a duré jusqu'à 10 heures.

Le 1er juin, séjour. Le 2 juin, départ à 4 heures du matin, pour aller bivouaquer à Taourirt. La Soumam n'a pu être passée en raison de la crue subite des eaux. Arrivée au bivouac à 11 heures. Le 3, départ à 11 heures 1/2 ; halte à Roi-Ouzerhal, sur l'Oued-Barry, et bivouac à Taourirt-el-Barbacha. La colonne forme deux camps pour les travaux de la route de Bougie, qui doivent commencer le lendemain.

Les 4 et 5, travaux de la route dans les environs du camp. Le 6, départ à midi ; bivouac à Taourirt-el-Barbacha supérieur. Le 7, départ à 4 heures ; la colonne parcourt 5 kilomètres environ et va bivouaquer au-dessus de l'Oued-Tamassin, à Djebel-Outen. Les 8, 9 et 10, séjour et travaux dans les environs. Le 11, départ à 4 heures 1/2 ; bivouac à l'Arba-des-Oulassard, vers 7 heures 1/2 ; on a parcouru 6 kilomètres environ. Les 12, 13, 14 et 15, séjour et travaux dans les environs.

Le 16, départ à 6 heures 1/2, bivouac au-dessus de l'Oued-Biaba, chez les Beni-Oudjna 10 kilomètres environ. Les 17 et 18 séjour et travaux dans les environs.

Le 19, départ à 6 heures 1/2, arrivée au bivouac de Sidi-Mohamed-Bourouroual, à 2 heures 1/2. Les 20 et 21 séjour et travaux. Le 22, départ à 10 heu-

res 1/2 ; bivouac à Maloha. Le 23, départ à 10 heures 1/2 ; bivouac à Aïn-Bouna.

Combat du 25 juin. — Le 24, séjour. Départ à 8 heures du soir pour une marche de nuit. Les deux compagnies d'élite du 2e bataillon marchent avec le 1er ; les sacs sont déposés au train par paquets de cinq, et transportés par les mulets de l'État. La 3e compagnie du 2e bataillon, et un détachement de 40 hommes, pris parmi les compagnies du centre du 1er bataillon, sont placés au convoi. Chaque corps de la colonne fournit un détachement semblable. Le commandant Manuelle reçoit le commandement supérieur du convoi.

Le 1er bataillon, commandé par le commandant Toulat, prend la tête de colonne et commence son mouvement à 8 heures précises, dans la direction des Amoucha, tribu insurgée et puissante, qui n'a pas voulu consentir à un accommodement. On marche dans le plus grand silence à travers un pays d'une difficulté extrême ; heureusement une lune magnifique nous guide dans notre marche. La colonne arrive vers 4 heures du matin devant la tribu des Beni-Méraï, placée au centre du pays insurgé. Nous avons fait pendant la nuit près de 8 lieues. Un coup de fusil est tiré sur le Djebel-Gronda, mont très élevé, dénudé, inaccessible, près duquel la colonne se masse. Ce coup de feu, tiré par un espion, donne le signal de notre présence. Aussitôt que le 1er bataillon est reformé, il reçoit l'ordre de faire tête de colonne à droite pour enlever des positions qui sont couronnées par des Kabyles, cherchant à protéger l'émigration générale.

On aperçoit de tous côtés des fractions du troupeau sur lesquelles se rue un goum considérable. Celui-ci reçoit quelques coups de fusil. Le bataillon prend une allure très vive et, malgré la difficulté du terrain, il enlève très promptement les positions

occupées par l'ennemi. Nous poursuivons de très près une émigration nombreuse, mais nos hommes, exténués, ne peuvent parvenir à gagner la tête. Quelques femmes et quelques enfants tombent entre nos mains, ainsi qu'un grand troupeau, composé de mulets, chevaux, bœufs, moutons, et un butin important.

Les Kabyles paraissent vouloir se remettre; ils sont chargés de nouveau par les réserves et poussés au loin d'une manière irrésistible. [illegible]

[illegible]

bivouac, où l'on arrive vers midi. Dans cette opération, le régiment seul a été engagé.

Le 26, départ à 4 heures du matin sur deux colonnes. Les deux bataillons du régiment, ainsi qu'un escadron du 3e chasseurs, reprennent la route d'Aïn-Rouah, précédés par un très fort goum, qui éclaire la marche. Nous marchons à la rencontre d'un convoi de vivres et de munitions qui est attendu de ce point. La colonne s'arrête à environ 8 kilomètres. Là, quatre compagnies sont envoyées en position. La tête du convoi apparaît vers midi ; des ordres lui sont immédiatement envoyés pour le faire masser.

A une heure et demie, le convoi est mis en marche, précédé par deux compagnies du 1er bataillon, et flanqué par les 4 compagnies qui descendent le long des côtes vers l'Oued-Berd. Le convoi se masse de nouveau sur l'emplacement du bivouac que nous venons de quitter, et il repart après un repos d'une heure. Il marche sous escorte, se dirigeant vers le prochain bivouac, à Karata, chez les Beni-Méraï, que l'on aperçoit à peu de distance.

La colonne reste massée. Pendant ce temps, des mulets sont envoyés pour prendre les sacs des hommes, en vue d'un retour offensif, qui doit être dirigé sur un groupe nombreux de Kabyles, placé sur notre flanc gauche et occupant un point culminant, dont nous sommes séparés par un ravin très profond et coupé à pic. Ce groupe se débande, bat en retraite sans coup férir, et disparaît entièrement. La colonne reçoit alors l'ordre de rentrer au camp, près du Djebel-Gronda, où nous arrivons à 7 heures du soir.

Les 27 et 28 sont employés à dévaster les jardins et abattre les maisons. Le 29, départ à sept heures et demie. Le mouvement se fait sur deux colonnes, qui descendent du Djebel-Gronda et se réunissent sur l'Oued-Berda pour aller bivouaquer à Irril-Sidi-

Embarek, au-dessus de la rivière. Les 30 juin, 1er, 2 et 3 juillet, séjour.

Le 4 juillet, départ à 3 heures du matin; arrivée au bivouac, à Chaouaou, vers 7 heures 1/2. Le 5, séjour. Le 6, départ à 3 heures du matin; arrivée au bivouac à 7 heures 1/2, au Souk-el-Arba des Ouled-Hamza. Le 7, départ à 4 heures du matin; bivouac à El-Ariah (4 lieues environ).

Le 8, départ à 4 heures 1/4 : la colonne arrive à Sétif vers les 8 heures, après avoir parcouru environ 14 kilomètres.

X. — Retour en France. — 1860.

Les 1er et 2e bataillons quittèrent Sétif pour se rendre à Constantine à la fin d'août. Le général Bosquet, qui commandait la subdivision de Sétif, fit paraître à cette occasion l'ordre suivant :

« Le général de brigade commandant à Sétif, au moment où le 38e de ligne va quitter, pour rentrer en France, une subdivision où il laisse de si beaux souvenirs, désire lui exprimer combien il regrette de le voir s'éloigner d'une contrée où ses bataillons, si beaux, si braves, si aguerris, si disciplinés, auraient pu trouver prochainement dans la Kabylie de nouvelles et nombreuses occasions d'ajouter encore à la gloire de leur drapeau, et de rapporter en France des témoignages plus nombreux et bien mérités de leur courage et de leur dévouement.

« Signé : Bosquet. »

Le général de Saint-Arnaud passant l'inspection générale du régiment à Constantine, dans les pre- [illegible] mieux au [illegible]

[illegible] rentrer en France.

« L'armée d'Afrique, et surtout les troupes de la division de Constantine, verront partir leurs braves compagnons avec un profond regret.

« Débarqué à Alger le 21 octobre 1845, le 38e, sans prendre un moment de repos, partait le 4 novembre pour Milianah. Jeté de suite au milieu de l'insurrection des Arabes, il se place, dans une longue et belle campagne de huit mois, à côté des vieux régiments d'Afrique. Sa belle réputation date du Dahra et de l'Ouarensenis. Il l'a noblement soutenue partout où il s'est montré depuis, à Orléansville, dans la Kabylie, à Zaatcha.

« En 1847, le brave colonel de Barral, de glorieuse et regrettable mémoire, venait dans la division de Constantine, à la tête du 38e, prendre le commandement de la subdivision de Sétif; c'est sous le drapeau de cet excellent régiment qu'il gagna, à Zaatcha, les étoiles de général de brigade; c'est encore à sa tête qu'il a été frappé mortellement, sur un champ de bataille, au milieu de la victoire. Le 38e a bien vengé son ancien colonel, et les Kabyles se rappelleront longtemps son passage à travers leur pays. Ce que le 38e a été en Afrique, il le sera partout, brave, dévoué, discipliné, infatigable; il saura remplir ses devoirs et prodiguer son sang pour le maintien de l'ordre et le bonheur de la France, comme il l'a fait pour sa gloire en Afrique.

« Adieu, braves officiers, braves soldats du 38e; conservez un bon souvenir de vos vieux compagnons d'armes; ils ne vous oublieront pas eux, et si la Providence veut qu'ils vous rencontrent un jour, ils auront autant de plaisir à vous retrouver qu'ils ont de regret à vous perdre aujourd'hui. »

« Constantine, le 10 septembre 1850.

« *Le général commandant la division.* »

« Signé : DE SAINT-ARNAUD. »

Dès le lendemain, le régiment se dirigea sur Philippeville, pour aller s'embarquer à Stora.

L'embarquement s'effectua le 15 septembre. Le 1er bataillon et l'état-major furent embarqués sur la frégate *Le Vauban*; le 2e bataillon s'embarqua sur le bateau *La Chimère*; le 3e bataillon et les voltigeurs sur la la frégate *Le Velox*.

CHAPITRE IV

LE 38e DE LIGNE SOUS LE 2e EMPIRE DE 1851 A 1870.

1851. — Dans les premiers jours de 1851, les trois bataillons du 38e se réunirent à Lyon. Leur effectif avait été réduit dans de telles proportions que, dans moins d'un an, ils avaient perdu environ 1,300hommes de leurs meilleurs soldats, savoir : 469 versés en novembre 1850 au 11e léger, pour réparer son désastre du pont d'Angers, et 830 libérés. Le général de Castellane, jugeant que la garnison de Lyon était déjà assez affaiblie, demanda le remplacement du 38e par un autre corps. Le régiment fut envoyé à Strasbourg, où il arriva dans les premiers jours d'octobre.

En raison des troubles qui suivirent le coup d'Etat du 2 décembre, le Ministre de la guerre prescrivit, par télégramme du 2 décembre, de diriger sans délai sur Paris deux bataillons du 38e. Les 2e et 3e bataillons se mirent en route le lendemain, et arrivèrent à destination dans la matinée du 15 décembre, après avoir parcouru, en cinq jours, 132 kilomètres par les voies de terre, et 320 kilomètres par les voies ferrées. La grande ligne de Paris à Strasbourg n'était ouverte que de Paris à Commercy, et de Sarrebourg à Strasbourg. Les deux bataillons furent cantonnés aux environs de Paris, à Rueil, Courbevoie et Saint-Germain.

1852. — Distribution des aigles. — Au mois de mars 1852, le dépôt fut envoyé à Hesdin (Pas-de-Calais), et le 1er bataillon rejoignit les deux derniers à Paris.

Le 1^er bataillon, après une traversée des plus pénibles, débarqua à Toulon le 17 septembre; les deux autres bataillons le 18.

CHAPITRE IV

LE 38e DE LIGNE SOUS LE 2e EMPIRE DE 1851 A 1870.

1851. — Dans les premiers jours de 1851, les trois bataillons du 38e se réunirent à Lyon. Leur effectif avait été réduit dans de telles proportions que, dans moins d'un an, ils avaient perdu environ 1,300 hommes de leurs meilleurs soldats, savoir : 469 versés en novembre 1850 au 11e léger, pour réparer son désastre du pont d'Angers, et 830 libérés. Le général de Castellane, jugeant que la garnison de Lyon était déjà assez affaiblie, demanda le remplacement du 38e par un autre corps. Le régiment fut envoyé à Strasbourg, où il arriva dans les premiers jours d'octobre.

En raison des troubles qui suivirent le coup d'Etat du 2 décembre, le Ministre de la guerre prescrivit, par télégramme du 2 décembre, de diriger sans délai sur Paris deux bataillons du 38e. Les 2e et 3e bataillons se mirent en route le lendemain, et arrivèrent à destination dans la matinée du 15 décembre, après avoir parcouru, en cinq jours, 132 kilomètres par les voies de terre, et 320 kilomètres par les voies ferrées. La grande ligne de Paris à Strasbourg n'était ouverte que de Paris à Commercy, et de Sarrebourg à Strasbourg. Les deux bataillons furent cantonnés aux environs de Paris, à Rueil, Courbevoie et Saint-Germain.

1852. — Distribution des aigles. — Au mois de mars 1852, le dépôt fut envoyé à Hesdin (Pas-de-Calais), et le 1er bataillon rejoignit les deux derniers à Paris.

Le 1er bataillon, après une traversée des plus pénibles, débarqua à Toulon le 17 septembre; les deux autres bataillons le 18.

CHAPITRE IV

LE 38e DE LIGNE SOUS LE 2e EMPIRE DE 1851 A 1870.

1851. — Dans les premiers jours de 1851, les trois bataillons du 38e se réunirent à Lyon. Leur effectif avait été réduit dans de telles proportions que, dans moins d'un an, ils avaient perdu environ 1,300hommes de leurs meilleurs soldats, savoir : 469 versés en novembre 1850 au 11e léger, pour réparer son désastre du pont d'Angers, et 830 libérés. Le général de Castellane, jugeant que la garnison de Lyon était déjà assez affaiblie, demanda le remplacement du 38e par un autre corps. Le régiment fut envoyé à Strasbourg, où il arriva dans les premiers jours d'octobre.

En raison des troubles qui suivirent le coup d'Etat du 2 décembre, le Ministre de la guerre prescrivit, par télégramme du 2 décembre, de diriger sans délai sur Paris deux bataillons du 38e. Les 2e et 3e bataillons se mirent en route le lendemain, et arrivèrent à destination dans la matinée du 15 décembre, après avoir parcouru, en cinq jours, 132 kilomètres par les voies de terre, et 320 kilomètres par les voies ferrées. La grande ligne de Paris à Strasbourg n'était ouverte que de Paris à Commercy, et de Sarrebourg à Strasbourg. Les deux bataillons furent cantonnés aux environs de Paris, à Rueil, Courbevoie et Saint-Germain.

1852. — Distribution des aigles. — Au mois de mars 1852, le dépôt fut envoyé à Hesdin (Pas-de-Calais), et le 1er bataillon rejoignit les deux derniers à Paris.

Le 10 mai 1852, le 38e reçut, au Champ de Mars, l'aigle que le Prince président avait décidé de rétablir sur les drapeaux français. Les inscriptions suivantes furent placées sur le drapeau du 38e : *Jemmapes*, *Brégentz*, *Remüs*, *Mösskirch* et *Zaatcha*. Ce sont à peu près les inscriptions qui figurent sur le drapeau actuel. Brégentz rappelle le combat du 8 août 1796, et Remüs, celui du 30 avril 1799.

Au mois de juin, le 3e bataillon et le dépôt furent envoyés à Cambrai. Les deux premiers restèrent à Paris.

1854. — Colonel Lardier, 12e colonel. — Le 28 juin, le colonel Grandchamp est promu au grade de général de brigade, et remplacé par le lieutenant-colonel Lardier, du 61e de ligne.

Le 17 juillet de la même année, les deux premiers bataillons se mettent en route pour le camp d'Ambleteuse, où ils arrivent le 30 du même mois. Au mois de décembre, le 3e bataillon et le dépôt sont dirigés sur Vannes et Belle-Isle.

1855. — Au mois de mars 1855, les régiments sont organisés à quatre bataillons de six compagnies, dont un dit de dépôt, sans compagnie d'élite. La 3e compagnie du 4e bataillon est, à la même époque, désignée pour coopérer à la formation du 102e régiment. Lorsque ce régiment fut licencié, l'année suivante, la compagnie rendue au 38e prit le numéro 6 du 3e bataillon.

Les trois bataillons actifs du 38e partirent du camp d'Ambleteuse les 9, 10 et 12 octobre 1855 pour aller à Nancy.

L'organisation de 1855 ne subsista pas longtemps. Le 16 avril 1856, les régiments de ligne étaient de nouveau formés de trois bataillons de huit compagnies chacun.

Au mois de juin 1856, un détachement du 1er bataillon, commandé par le colonel Lardier et composé de 11 officiers et de 343 sous-officiers et soldats, musiciens et sapeurs, fut envoyé à Plombières pendant le séjour de l'Empereur.

Dans le même temps, le régiment était dirigé sur Lorient, où les 1er et 2e bataillons arrivèrent à la fin de juillet.

1858. — Colonel de Golberg, 13e colonel. — Le colonel Lardier est nommé commandant de la place de Verdun, le 5 mai 1858, et remplacé par le lieutenant-colonel de Golberg, du 98e de ligne.

Au mois de septembre de la même année, le régiment est désigné pour aller tenir garnison à Bordeaux.

Le 21 avril 1859, l'organisation du régiment est encore modifiée, et il est formé de quatre bataillons à six compagnies chacun. Les trois bataillons actifs, mobilisés à l'effectif de 51 officiers et 1,583 hommes, assistent cette même année aux manœuvres du camp de Châlons, et entrent dans la composition de l'armée dite *Armée d'observation de l'Est*, 2e brigade (général de Tournemine), de la 4e division (général Lafont de Villiers). Cette armée était placée sous les ordres du maréchal Pélissier.

Un décret du 2 mai 1859 ayant ordonné la formation des 101e et 102e régiments, le 38e fut désigné pour fournir une compagnie au 102e.

L'armée d'observation ayant été dissoute à la fin de juillet, le camp fut levé le 20 septembre. Les trois bataillons du 38e rentrèrent à Bordeaux à la fin d'octobre, après 30 jours de route. Le 4e bataillon est licencié le 20 octobre, et le régiment formé de nouveau à trois bataillons de huit compagnies.

1861. — On revient encore, le 23 janvier 1861, à

l'organisation d'un 4e bataillon formant dépôt. Toutefois, quelques jours plus tard, le Ministre de la Guerre décide que le dépôt formé au moyen des 5e et 6e compagnies de chaque bataillon ne constituera pas un 4e bataillon, mais que chaque compagnie continuera à porter le pompon du bataillon d'où elle a été tirée. Le dépôt, ainsi constitué, est envoyé à Bourges au commencement de septembre. Quelques jours après, le 1er bataillon va tenir garnison à Nevers, le 2e à Bourges, et le 3e à Châteauroux.

1863. — Les trois bataillons actifs prennent part aux manœuvres du camp de Châlons, du 28 mai au 6 septembre ; ils entrent dans la composition de la 2e brigade (général Mattat) de la 1re division (général Uhrich). Toutes les troupes du camp sont placées sous le commandement du maréchal Baraguey-d'Hilliers.

1864. — Les compagnies de dépôt sont envoyées à Gap dans les premiers jours d'avril 1864. Au mois de septembre suivant, les trois bataillons actifs sont répartis entre les places de Briançon, d'Embrun et de Mont-Dauphin.

1865. — Dévouement du major d'Auvergne. — Au mois d'avril 1865, tout le régiment est envoyé à Marseille. Le 24 septembre, le général commandant la 9e division militaire fait paraître l'ordre suivant :

« Le 22 de ce mois, dans la soirée, des agents de police, aidés par 3 hommes et 1 caporal, conduisaient à la mairie des personnes arrêtées pour avoir troublé l'ordre public.

« Une foule considérable suivait les agents, en vociférant et en cherchant à leur enlever leurs prisonniers. Un de ces agents fut séparé de ses camarades par la foule hostile, qui se livra sur lui à des violences graves, dont les conséquences pouvaient lui être funestes ; il fut jeté dans un brasier allumé dans la rue. M. le major d'Auvergne, du 38e de ligne, passant par hasard dans la rue de Noailles, où cette scène avait lieu,

n'a pas hésité à s'interposer entre le sergent de ville et ses agresseurs; il a été obligé, pour le protéger, de mettre l'épée à la main et de le couvrir de son corps jusqu'au poste de la place de Rome, où il l'a mis en sûreté.

« Le général de division se plaît à porter à la connaissance des troupes sous ses ordres l'acte de dévouement qui honore le major d'Auvergne, et dont il lui témoigne toute sa reconnaissance.

« Au quartier général à Marseille le 24 septembre 1865.

« *Le général de division, commandant la 9e division militaire,*

« Signé : D'AURELLE DE PALADINES. »

1868. — En 1868, une décision impériale supprime les compagnies d'élite. Les régiments sont formés à trois bataillons de 8 compagnies chacun. Les 7e et 8e compagnies de chaque bataillon forment le dépôt.

Au mois d'août 1868, le dépôt est envoyé à Issoudun. Au mois d'octobre, les bataillons actifs vont tenir garnison à Lyon; ils sont placés sous les ordres du général Lapasset, commandant la 1re brigade de la 2e division. Quelques compagnies sont détachées à Valence, à Bourg et à Châlon.

1869. — Colonel Minot, 14e colonel. — Le 24 février 1869, le colonel de Golberg est nommé général de brigade, et remplacé par le lieutenant-colonel Minot, du 19e de ligne.

Pendant le séjour du 38e à Lyon, les militaires du régiment continuent à se signaler par leur dévoûment. Un ordre du général commandant la subdivision de Mâcon, en date du 14 juillet 1869, les félicite pour le zèle et le dévoûment avec lesquels ils ont prêté leur concours aux habitants du village de Romenay pour éteindre un incendie.

Un ordre du général commandant la division de Lyon cite les nommés Mathéron et Piquet, soldats

au 38e de ligne, qui, le 22 juillet 1869, se sont courageusement jetés dans la Saône pour essayer de sauver un homme qui se noyait.

Le 6 septembre de la même année, un cavalier du train était entraîné par les chevaux de sa fourragère, emportés pendant qu'il s'était imprudemment placé, pour rattacher une corde, entre les chevaux et la voiture. Cramponné à la voiture, les jambes traînant, la tête heurtée à chaque instant, et ayant déjà parcouru 500 mètres dans cette position, ce malheureux allait infailliblement périr, et la voiture allait être précipitée dans les talus qui descendent vers le fort Saint-Jean, lorsque trois soldats du 38e, les nommés Clément, Rhomer et Roussel se jetèrent sur les chevaux, au péril de leur vie, et forcèrent l'attelage à se détourner et à s'abattre. Un ordre du général commandant la division prescrivit que l'acte de courage et de dévoûment de ces trois militaires serait porté à la connaissance de toutes les troupes de la garnison.

1869-1870. — Algérie. — Le 8 septembre, le régiment reçoit l'ordre de se diriger sur Toulon pour y être embarqué à destination d'Alger. Arrivés à Toulon le 7 octobre, les trois bataillons sont embarqués le 19 du même mois sur le transport *La Marne*, et arrivent à Alger le 23.

Trois jours après le débarquement, le 1er bataillon et deux compagnies du 2e bataillon furent envoyés à Laghouat. Lorsque survint la déclaration de guerre de 1870, le régiment avait encore 6 compagnies à Laghouat, 4 au Fort-Napoléon et 2 à Alger ; les autres étaient réparties entre Aumale, Cherchel, Milianah, Dra-el-Mizan et la Maison-Carrée.

La déclaration de guerre à l'Allemagne fut accueillie avec joie par les officiers et les soldats. On était loin, au mois de juillet 1870, de se douter des

revers qui allaient anéantir en quelques jours les rêves de gloire de notre armée. Nos soldats se voyaient déjà sur la route de Berlin. Leur joie ne tarda pas à se changer en un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que le 38e ne ferait pas partie de l'Armée du Rhin. Ce désespoir donna lieu à quelques manifestations que le sentiment de la discipline et du devoir fit promptement cesser. Le tour du régiment ne devait, d'ailleurs, pas tarder.

L'ordre de rentrer en France, impatiemment attendu, arriva à la fin de septembre. Le régiment fut embarqué à Alger, du 6 au 18 octobre, en quatre groupes qui se réunirent à Argent le 23 octobre.

CHAPITRE V

CAMPAGNE DE 1870-1871

I. — Le 38e de ligne et le 38e de marche à l'Armée de la Loire.

1. — COULMIERS

Formation de l'Armée de la Loire. — A la fin du mois de septembre 1870, l'invasion allemande couvrait déjà le tiers du territoire national. Pour résister à 600,000 ennemis bien organisés, bien pourvus et bien commandés, la France n'avait que l'armée de Metz, étroitement bloquée dans son camp retranché, deux corps d'armée, les 13e et 14e, qui devaient servir de noyau à l'Armée de Paris, et, en province, à peu près 50,000 hommes de dépôts, de régiments de marche et de débris. Dans le courant de ce mois, on avait réuni derrière la Loire quelques régiments de marche et quelques régiments de mobiles, des régions du Centre et de l'Ouest. Ces troupes, et quatre régiments de ligne venant d'Afrique, les 16e, 38e, 39e et 92e, étaient destinés à former l'Armée de la Loire.

Au commencement d'octobre, cette petite armée fut placée sous les ordres du général de La Motte-Rouge. Elle ne se composait encore que d'un seul corps d'armée, le 15e, formé des trois divisions d'infanterie, Martin des Pallières, Martineaux des Chenez et Peytavin, et des deux divisions de cavalerie Reyau et Michel, avec 3 batteries par division, et une réserve de 12 batteries.

L'organisation de ce corps d'armée était à peine ébauchée, lorsqu'il fut envoyé en avant d'Orléans

François, Auguste, LOGEROT
Colonel du 38e de ligne, du 1er au 13 Décembre, 1870
Général de Division.

pour s'opposer à la marche du 1er corps bavarois, qui s'avançait sur cette ville. Battu à Arthenay, le 10 octobre, et rejeté sur Orléans, le 15e corps se replia, le lendemain, sur Salbris, derrière la Sauldre.

Le général d'Aurelle de Paladines remplaça le général de la Motte-Rouge, et il fut décidé qu'avant de reprendre l'offensive on attendrait que l'armée fût complètement réorganisée.

Incorporation du 38e de ligne dans la division Martin des Pallières. — La veille du combat d'Arthenay, le 38e de ligne arrivait à Nevers, où il devait rejoindre la 1re division du 15e corps, mais cette division avait déjà quitté la ville et était concentrée autour de Gien. Le général Martin des Pallières l'organisait avec un soin tout particulier ; elle était la plus forte du corps d'armée, et devait former la droite de l'Armée de la Loire Le 38e fut incorporé dans la première brigade, qui se composait déjà du 29e de marche, du 12e de mobiles et du 5e bataillon de marche d'infanterie de marine. Cette brigade était sous les ordres du général de Chabron. Le 1er régiment de marche de zouaves remplaça, quelques jours après, le 29e de marche.

Pendant son séjour à Gien, le 38e de ligne compléta son effectif, qui fut porté à 3,600 hommes. Le régiment était alors commandé par le colonel Minot et avait pour officiers supérieurs le lieutenant-colonel Courtot et les chefs de bataillon Faussemagne, Parran et Mallat.

Le colonel Minot, promu général de brigade le 24 octobre, remit le commandement du régiment au lieutenant-colonel Courtot, qui le conserva jusqu'à la fin de la campagne.

Le mois d'octobre fut presque entièrement consa-

pour s'opposer à la marche du 1er corps bavarois, qui s'avançait sur cette ville. Battu à Arthenay, le 10 octobre, et rejeté sur Orléans, le 15e corps se replia, le lendemain, sur Salbris, derrière la Sauldre.

Le général d'Aurelle de Paladines remplaça le général de la Motte-Rouge, et il fut décidé qu'avant de reprendre l'offensive on attendrait que l'armée fût complètement réorganisée.

Incorporation du 38e de ligne dans la division Martin des Pallières. — La veille du combat d'Arthenay, le 38e de ligne arrivait à Nevers, où il devait rejoindre la 1re division du 15e corps, mais cette division avait déjà quitté la ville et était concentrée autour de Gien. Le général Martin des Pallières l'organisait avec un soin tout particulier ; elle était la plus forte du corps d'armée, et devait former la droite de l'Armée de la Loire Le 38e fut incorporé dans la première brigade, qui se composait déjà du 29e de marche, du 12e de mobiles et du 5e bataillon de marche d'infanterie de marine. Cette brigade était sous les ordres du général de Chabron. Le 1er régiment de marche de zouaves remplaça, quelques jours après, le 29e de marche.

Pendant son séjour à Gien, le 38e de ligne compléta son effectif, qui fut porté à 3,600 hommes. Le régiment était alors commandé par le colonel Minot et avait pour officiers supérieurs le lieutenant-colonel Courtot et les chefs de bataillon Faussemagne, Parran et Mallat.

Le colonel Minot, promu général de brigade le 24 octobre, remit le commandement du régiment au lieutenant-colonel Courtot, qui le conserva jusqu'à la fin de la campagne.

Le mois d'octobre fut presque entièrement consa-

oré à l'organisation et à l'instruction des troupes. Cette instruction, réduite au strict nécessaire pour exécuter les mouvements usités à la guerre, permit de mettre, en très peu de temps, les recrues des régiments, ainsi que les mobiles, en état de marcher et de manœuvrer, aussi bien qu'il était possible de l'espérer en pareille circonstance. La discipline avait beaucoup souffert du désordre au milieu duquel s'était formée cette jeune armée. Il fut nécessaire de faire plusieurs applications du décret sur les lois martiales.

Au bout de quelques semaines, dit le général des Pallières, en voyant défiler cette division sur la route d'Orléans, il eût été impossible de s'apercevoir que ces troupes avaient si peu de service. La vue de ces hommes animés du meilleur esprit était bien faite pour inspirer la confiance aux chefs.

Formation du 38e de marche. — Vers le 6 octobre, le général d'Aurelle accrut son commandement d'un nouveau corps, le 16e, placé d'abord sous les ordres du général Pourcet, et formé des trois divisions Jauréguiberry, Barry et Chanzy. Les régiments qui entrèrent dans la composition de ce corps d'armée furent formés à Bourges, Blois, Tours et Le Mans. L'un de ces régiments de marche, formé au Mans, le 16 octobre, par 20 compagnies dirigées sur cette ville par les dépôts de 18 anciens régiments de ligne, prit le numéro 38.

Le 38e de marche fut placé sous les ordres du lieutenant-colonel Baille, ancien major du 42e. Les bataillons étaient commandés par MM. Gariod, de Mornac et La Flèche. Son effectif, au 16 octobre, était de 4,300 hommes, cadres compris.

A peine formé, ce régiment reçut l'ordre de se rapprocher de Blois, point de concentration du 16e corps. Le 21 octobre, il vint s'établir au plateau de

Bel-Air, à 2 kilomètres de Vendôme, sur la route de Châteaudun. Il fut d'abord embrigadé avec le 39e de marche, mais quelques jours après il entrait dans la composition de la 2e brigade, de la 2e division du 16e corps, avec le 66e de mobiles (Mayenne).

Le lieutenant-colonel Baillo prit le commandement de la brigade, en remplacement du général Barry, promu général de division. Il exerça ce commandement jusqu'à la fin de la campagne, le général de Villeneuve, nommé dans les derniers jours de novembre, n'ayant jamais paru.

Marche sur Orléans. — En suite des conseils de guerre tenus a Salbris, le 23 octobre, et à Tours, le 25, la marche en avant fut décidée. On devait menacer Orléans, sur la rive droite de la Loire, par l'ouest et par l'est : le gros par Blois et Beaugency ; un détachement, la forte division des Pallières, avec les troupes du 16e corps encore à Gien (brigade Maurandy), par Gien, Châteauneuf et la forêt d'Orléans. Une fois dans cette ville, on s'y établirait solidement pour marcher ensuite vers Paris, afin de seconder une trouée de l'armée assiégée, annoncée par les dépêches de M. Jules Favre comme devant avoir lieu vers le 6 novembre. Pour commencer, le gros des 15e et 16e corps devait se concentrer sur la rive droite de la Loire, en arrière de la forêt de Marchenoir. Cette opération se fit les 27 et 28, mais si mal, par d'abusifs transports d'artillerie et de cavalerie en chemin de fer, sur de courtes distances, qu'il fallut, au lieu d'aller de l'avant le 29, passer plusieurs jours à réunir les tronçons morcelés des colonnes, et à débrouiller le chaos produit.

La 1re division du 15e corps, qui s'était portée, le 28, d'Argent sur Sully, dut reprendre ses positions primitives le 29. Par suite du mauvais temps, l'inaction dura jusqu'au 6 novembre. Dans l'intervalle, la

division Barry, du 16e corps, avait été concentrée à Pontyoux.

Enfin, le 7 novembre, le temps se remit au beau, et les forces du général d'Aurelle purent se mettre en mouvement. Les premières reconnaissances amenèrent, ce jour-là même, un vif combat à Vallières, entre les avant-postes du 16e corps et la 2e division de cavalerie prussienne, soutenue par deux bataillons bavarois.

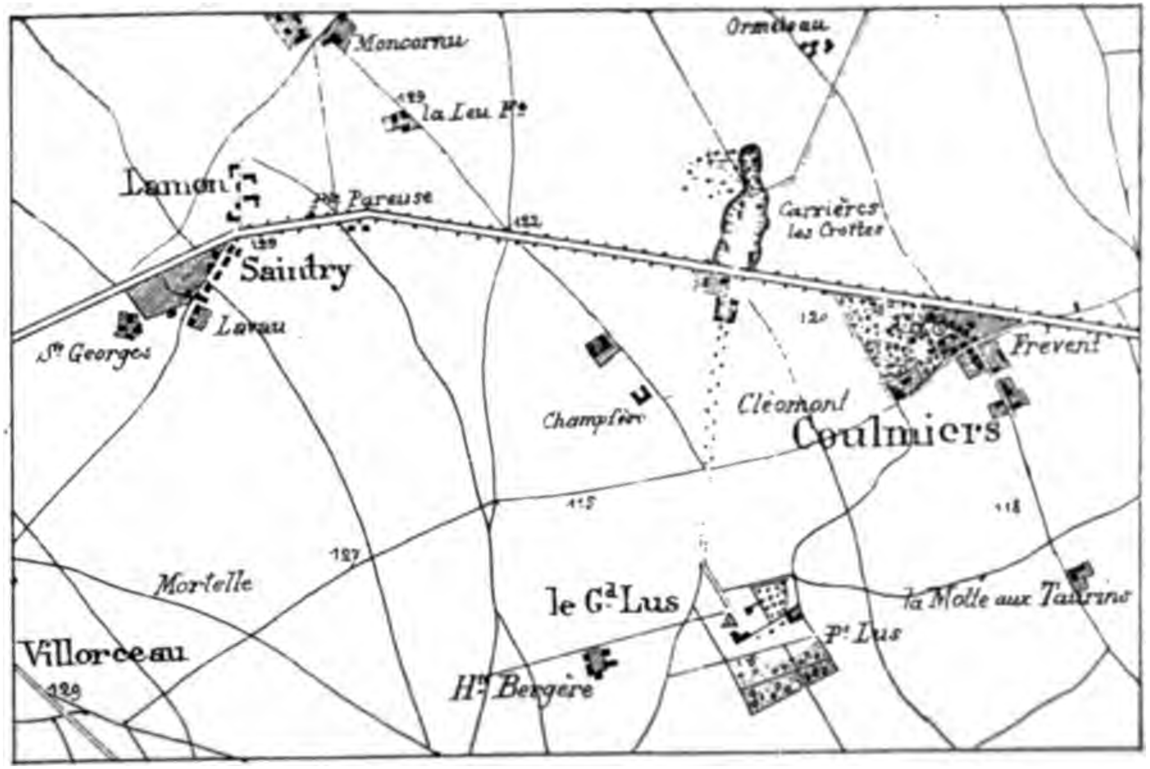
Le 8, les 2e et 3e divisions du 15e corps, formant la droite du gros de l'armée, remontent la rive droite de la Loire. Le 16e corps forme le centre et s'avance par la route de Coulmiers. Deux divisions de cavalerie couvrent la gauche et doivent menacer la retraite de l'ennemi.

Le général Von der Thann, commandant le Ier corps bavarois, prévenu des mouvements de l'armée française, avait évacué Orléans pour venir s'établir à Coulmiers et à Baccon; il n'avait laissé dans la ville qu'un régiment d'infanterie, deux escadrons et deux pièces, sous les ordres du colonel Tauffenbach.

Bataille de Coulmiers. — Le 9, l'Armée de la Loire livre la bataille de Coulmiers. Dès huit heures, la 1re brigade de la division Barry marche par Champdry et Villorceau sur Coulmiers, qu'elle doit enlever en tournant le Grand-Lus, qui sera attaqué par des troupes du 15e corps; elle est appuyée par deux batteries et une section de mitrailleuses. La 2e brigade suit le mouvement à une distance de 2 kilomètres, avec la troisième batterie divisionnaire et une batterie de 12 tirée de la réserve.

A la gauche de la division Barry, la 2e brigade de la 1re division du 16e corps, [illegible]ral Deplanque, marche sur Charsonville, Epi[illegible]migny, qu'elle doit enlever successive[illegible] 1re [illegible]gade de cette

COULMIERS



Echelle : 1/40,000

division forme la réserve de l'aile gauche, et se relie avec les deux divisions de cavalerie du général Reyau. Cette cavalerie est chargée de couvrir l'aile gauche de l'armée en se portant dans la direction de Patay (1).

A l'aile droite, la 2e brigade de la 2e division du 15e corps marche dans la direction du château de La Touanne, pendant que la 3e division, général Peytavin, se dirige sur Baccon, qu'elle doit emporter. La 1re brigade de la 2e division, général d'Ariès, forme la réserve du 15e corps.

Les deux divisions du 16e corps s'avancent précédées par de nombreux tirailleurs et des éclaireurs de cavalerie. Nos soldats vont à l'ennemi avec confiance, et sont impatients de le rencontrer. Beaucoup lèvent leurs fusils, le képi au bout du canon, et crient : *Vive la France !* Vers neuf heures, le premier coup de canon se fait entendre du côté de Baccon. C'est le 15e corps qui engage la bataille. La brigade Rebillard s'empare sans coup férir du château de La Touanne, tandis que la division Peytavin attaque Baccon, et les château du Grand-Lus et de La Renardière. A l'aile gauche, la brigade Deplanque chasse les avant-postes prussiens du village d'Epieds et se dirige sur Cheminiers, sans se laisser arrêter par des feux croisés d'artillerie venant de Saint-Sigismond, de Gemigny, de Rozières, et de la lisière du parc de Coulmiers.

La marche de la division Barry est plus lente. Les tirailleurs de la 1re brigade sont pris en écharpe par les batteries de Baccon, et s'arrêtent pendant que les

(1) Le 16e corps ne comprenait, à cette date, que les deux divisions Barry et Jauréguiberry ; la 3e n'était pas encore formée. C'est donc avec quatre divisions d'infanterie et deux de cavalerie que le général d'Aurelle attaquait les positions défendues par le 1er corps bavarois et la division de cavalerie de Stolberg

deux batteries qui accompagnent cette brigade répondent au feu de l'artillerie ennemie. Le général Barry attend, pour reprendre la marche en avant, l'entrée en ligne de la division Peytavin ; ce n'est que vers midi que sa division arrive à hauteur de Saintry. L'action est alors engagée sur tout le front.

Le village de Coulmiers est l'objectif de la division Barry. Elle en est encore à plus de 3,000 mètres. On aperçoit au loin le parc boisé qui masque le château et le village ; plus près, un petit ravin et un chemin planté d'arbres ; à gauche, la grande route d'Ouzouer-le-Marché à Coulmiers, également plantée d'arbres ; au milieu, des champs complètement dénudés, mais offrant des plis de terrain accentués qui peuvent fournir un abri précieux aux tirailleurs. La position est défendue par la 4e brigade bavaroise, 10e et 13e régiments, et 7e bataillon de chasseurs. Deux bataillons du 13e sont établis dans le parc, avec une compagnie détachée dans les carrières des Crottes. Le bataillon de chasseurs occupe la ferme d'Ormeteau et les petits bouquets de bois du voisinage. Le reste de la brigade est en réserve en arrière du village. Ces forces sont soutenues par quatre batteries, dont trois placées au nord de la route, près de l'angle nord-ouest du parc, et la quatrième au sud du village.

Les deux premières batteries de la division Barry ouvrent leur feu sur Coulmiers, et détournent une partie de celui que les batteries allemandes dirigeaient sur la brigade Deplanque. Les batteries qui ont suivi la brigade du lieutenant-colonel Baille s'approchent rapidement et entrent en ligne. Pendant que ces quatre batteries, s'échelonnant continuellement, s'avancent avec une grande vigueur sur les batteries ennemies, le général Barry lance sa 1re brigade sur le parc et le village. Le 7e bataillon de marche de chasseurs et un bataillon du 31e de marche forment l'aile droite de la

ligne (1); ils doivent déborder et tourner la gauche des Bavarois ; le 22e mobiles attaque de front le parc et le château. Le général conserve la 2e brigade en réserve.

Aussitôt une vive fusillade s'engage, et des nuées de fumée sortent de la haie et des murs qui entourent le parc du château. Nos troupes répondent, mais sans faire essuyer de pertes sérieuses à nos ennemis, qui ne se montrent pas. Nos mobiles s'avancent néanmoins sous une grêle de balles, entraînés par le commandant de Chadois qui, monté sur un cheval blanc et bien en vue de l'ennemi, leur donne l'exemple d'un courage poussé jusqu'à la témérité. Cette attaque est efficacement appuyée par les feux des batteries françaises. Au bout de quelques instants, les batteries bavaroises du nord de Coulmiers sont obligées de reculer ; elles vont prendre une nouvelle position à quelques centaines de mètres plus à l'est, et sont renforcées par deux autres batteries tirées de la réserve de la 3e brigade. Les Bavarois des postes avancés et des carrières sont chassés de leurs positions, et rejetés sur le parc, où pénètrent avec eux quelques tirailleurs du régiment de mobiles, qui se lancent bravement à leur poursuite. Malheureusement un bataillon de réserve de la 3e brigade bavaroise, venu de Bonneville, débouche sur la lisière au même moment, et repousse nos vaillants, mais trop peu nombreux mobiles.

Le feu redouble d'intensité sur toute la ligne ; une batterie bavaroise de mitrailleuses, appelée de la réserve du 1er corps, court s'établir sur la lisière sud-ouest et crible de ses projectiles les bataillons français. Quelques mouvements de panique se produisent

(1) Le 7e bataillon de chasseurs n'avait plus que quatre compagnies devant Coulmiers.

sur la ligne des mobiles ; l'élan du premier moment est arrêté. Les hommes se couchent, s'embusquent derrière les arbres, et font un feu assez mou, tandis que les Bavarois, enhardis et renforcés, entretiennent une fusillade des plus vives. A la droite, le 31e de marche et les chasseurs à pied se sont heurtés à des murs crénelés et vigoureusement défendus. Néanmoins les tirailleurs s'emparent de quelques jardins sur le front du village, mais ils sont arrêtés par la résistance du 10e régiment bavarois et le feu de l'artillerie.

Pendant ce temps, la brigade du lieutenant-colonel Baille s'était rapprochée et avait pris une première position à 2,000 mètres environ de Coulmiers, à l'abri d'une petite élévation, et débordant la gauche de la première brigade ; le 66e mobiles était à 800 mètres environ en arrière du 38e de marche.

Entrée en ligne du 38e de marche. — Il est trois heures. La situation ne tarde pas à devenir critique. Le colonel de Foulongne, du 31e, tombe frappé mortellement, et le commandant de Chadois est blessé. La 1re brigade n'avance plus. A la droite, la division Peytavin vient de s'emparer de La Renardière et du Grand-Lus, mais à la gauche, la brigade Deplanque éprouve une vive résistance devant le village de Champs. Il faut enlever Coulmiers à tout prix. Pour appuyer l'attaque de cette position, le général en chef la fait battre par deux batteries de 8 placées derrière le parc du Grand-Lus, et donne l'ordre de faire avancer la brigade de réserve du général d'Ariès, qui se trouve entre Baccon et La Renardière.

A la même heure, le général Barry envoie l'ordre au lieutenant-colonel Baille, qui s'était peu à peu rapproché, de faire tourner le village par la droite. Le 1er bataillon, commandant Gariod, est chargé de cette mission, et se porte aussitôt en avant. Trouvant de-

vant lui des groupes de mobiles et autres en désordre, il allonge un peu son mouvement tournant, et perd beaucoup de monde par le feu de l'artillerie.

Un instant après, le général Barry fait demander au lieutenant-colonel une compagnie pour entraîner les mobiles de la 1re brigade. La 1re compagnie du 2e bataillon, commandée par le capitaine Garossus, est désignée, et se déploie avec un entrain admirable. Les mobiles sont dépassés, mais ils hésitent et continuent leur tirerie sans résultat. Le lieutenant Labadie est blessé, et avec lui beaucoup des nôtres tombent mortellement frappés.

Prise du parc et du village de Coulmiers par le 38e de marche. — Au même moment, le lieutenant-colonel Baillo, impatient d'agir, se porte au galop sur le front de la position, et la parcourt au milieu d'une grêle de balles. L'attaque a dévié vers la droite ; on ne voit plus, entre le régiment et le parc, que quelques groupes épars, embusqués dans les fossés ou derrière les arbres. Comme le lieutenant-colonel revient de cette courte reconnaissance, les deux derniers bataillons du 38e reçoivent l'ordre de se porter en avant, et se déploient. Le lieutenant-colonel s'écrie, en arrivant sur le front du régiment : « C'est notre tour ! 38e de marche, en avant, droit au village ! » Cet ordre est répété avec vigueur, et les deux bataillons marchent sur Coulmiers. Nos soldats hâtent le pas autant qu'il est possible dans des terres labourées et détrempées ; ils courent bientôt au pas gymnastique, le lieutenant-colonel en tête, au trot de son cheval. L'espace qui les sépare de l'ennemi est franchi en quelques minutes, et le premier élan les amène jusqu'à la lisière du parc. Le sergent Charbonnier (1) franchit le premier la haie ; nos tirailleurs

(1) Le sergent Charbonnier, qui était employé habituellement auprès du lieutenant-colonel comme secrétaire, montait ce jour-là le second

le suivent et se répandent dans le bois. C'est alors que le général Barry, qui avait mis pied à terre, s'élance au milieu des mobiles, et les entraîne, aux cris de : « En avant, mes enfants, vive la France ! »

L'entrée du 38e de marche dans le parc détermine la retraite des Bavarois ; on entend leur clairon sonner : « Cessez le feu. » (1) Le parc et le château sont enlevés, et l'ennemi laisse entre nos mains près de 200 blessés ou prisonniers.

La retraite du 13e régiment bavarois est suivie de celles des fractions des 10e et 12e régiments, qui défendaient l'intérieur du village. Nos soldats pénètrent dans Coulmiers, fouillent le village, et le dépassent. Le lieutenant-colonel Baille, qui est toujours resté à cheval, entraîne ses hommes et débouche avec eux dans la plaine. A quelque distance de la lisière, des chasseurs à pied du 7e bataillon de marche tiraient encore sur Coulmiers. On leur crie de cesser le feu, et la poursuite des Bavarois continue jusqu'à la route d'Orléans. Le 1er bataillon, qui a tourné le village par le sud-est, rallie alors les deux autres bataillons.

Il était 4 heures. Les Français étaient maîtres de toutes les positions et les Bavarois opéraient leur retraite dans la direction de Saint-Péravy. La bataille était gagnée, mais elle resta incomplète, parce que la cavalerie du général Reyau n'ayant pas opéré son mouvement tournant, la retraite de l'ennemi ne fut pas inquiétée. C'était notre première victoire ; la joie fit couler les larmes des yeux de nos soldats, et les cris de : « Vive le colonel ! Vive la France ! » sortirent de toutes les poitrines.

---

cheval de cet officier supérieur. Il fut fait sous-lieutenant pour son intrépidité à l'attaque de Coulmiers.

(1) *Histoire d'un régiment à l'Armée de la Loire*, par R. Ch...

Au moment où les soldats du 38e faisaient cette ovation à leur colonel, un officier général s'approcha du colonel Baille, et le complimenta sur la vigueur et l'entrain avec lesquels son régiment avait enlevé la position (1).

Cette vigueur fit que les pertes du régiment furent relativement faibles, car il ne perdit qu'une centaine d'hommes tués ou blessés, et trois officiers blessés, dont deux très grièvement, le capitaine Cuche et le lieutenant Valadier, qui moururent des suites de leurs blessures (2).

Le 38e de ligne dans la journée du 9 novembre. — Tandis que le gros de l'armée du général d'Aurelle battait les Allemands à Coulmiers, le déta-

---

(1) Les officiers qui entouraient le colonel crurent que cet officier général était le général d'Ariès. Ce général a démenti le fait. Nous ferons d'ailleurs remarquer que sa brigade ne contribua pas à la prise du village de Coulmiers ; elle était encore en arrière au moment de l'attaque, et n'occupa le village que lorsque les troupes de la division Barry l'eurent dépassé.

Le général d'Aurelle dit, dans son rapport officiel, que le 7e bataillon de chasseurs, le 31e de marche et le 22e mobiles se distinguèrent particulièrement dans l'attaque du village de Coulmiers. Il n'y est pas question du 38e de marche, le régiment était oublié ; après avoir été à la peine, il ne fut pas à l'honneur.

Le Journal historique du régiment porte, à la page 220, la note marginale suivante, inscrite en 1873, lorsque la copie de ce *Journal historique* fut envoyée au Ministère de la guerre : « Les officiers, sous-« officiers et soldats du 38e de marche affirment que le régiment a « pénétré seul dans Coulmiers, et que seul il s'est emparé du parc et « du château. C'est à tort que cette action honorable a été attribuée, « par divers ouvrages, soit aux mobiles de la Sarthe et de la Dordogne, « soit à d'autres corps. L'erreur s'est trop répandue et trop accréditée « pour que le 38e de marche ne saisisse pas toutes les occasions de la « combattre. » Ont signé : MM. Baille, colonel ; de Santi, Demy, Dourlens, Camps, Teyssier, capitaines ; Galais, sous-lieutenant. (Voir la note sur la bataille de Coulmiers, à la fin de la 4e partie.)

(2) Les pertes de l'armée française étaient d'environ 1.500 tués, blessés ou disparus. Les Allemands n'avouent qu'une perte de 800 hommes, dont 300 pour la 4e brigade bavaroise.

chement du général des Pallières descendait la rive droite de la Loire dans l'intention de prendre l'ennemi à revers. Ayant entendu la canonnade comme il entrait à Trainou, vers midi, il fit force de marche et obliqua à gauche pour la rejoindre. L'artillerie gagna au trot la route de Pithiviers à Orléans par Loury, et l'infanterie coupa à travers champs pour arriver plus vite dans cette direction. Ces troupes firent dans cette journée onze lieues sans prendre aucune nourriture, ni presque un instant de repos ; elles marchèrent pendant quatorze heures sans laisser de traînards, faisant preuve d'une réelle énergie et d'une remarquable bonne volonté (1).

La première brigade arriva à six heures du soir aux portes d'Orléans. Elle s'établit autour du village de Fleury (2). Les habitants apprirent à nos soldats que les Bavarois avaient évacué Orléans depuis la veille, n'y laissant que quelques postes, et que l'armée de Von der Thann était en pleine retraite. La deuxième brigade était encore en arrière ; dans l'incertitude où il était des mouvements de l'ennemi et des résultats réels de la bataille livrée par le gros de l'armée, et aussi à cause de l'extrême fatigue des troupes, le général des Pallières renonça à pénétrer dans la ville avant le jour.

Occupation d'Orléans par le capitaine Jacquey. — Toutefois, comme officiers et soldats n'avaient rien mangé depuis le matin, et que les convois régimentaires n'avaient pas rejoint, les troupes essayèrent de se ravitailler un peu partout. Quatre officiers du 38e de ligne, MM. Jacquey, Crochat, Duhay de Golberg et Tournié, aiguillonnés par la faim, poussèrent jus-

(1) Rapport du général Martin des Pallières.

(2) Il était huit heures quand le 38e arriva sur le terrain ou il devait camper. Il avait à sa droite le 12e mobiles et l'infanterie de marine.

qu'à Orléans pour y chercher des vivres. Ils arrivèrent, vers 10 heures environ, à l'hôtel de la Boule-d'Or, après être entrés par le faubourg Bannier, le seul qui, par hasard, n'était pas gardé par les Allemands. Le maître d'hôtel les fit servir à la table même qui avait été préparée pour l'état-major du général Von der Thann, mais il s'empressa de prévenir de leur arrivée le préfet, M. Pereira, et le maire, M. Crespin. Ces messieurs accoururent aussitôt, et annoncèrent avec effroi aux officiers français que toutes les issues d'Orléans étaient gardées, et qu'un poste de cuirassiers blancs occupait la gare. Ils leur apprirent aussi que le colonel de Tauffenbach s'était rapproché de Coulmiers dès le commencement de la bataille, et n'était pas rentré dans la ville.

Ces nouvelles n'ayant pas diminué l'appétit des quatre officiers, ils terminèrent leur repas, assez rapidement d'ailleurs, et rentrèrent au camp par le même chemin. L'un d'eux, le capitaine adjudant-major Jacquey, forma, chemin faisant, le projet de surprendre les Allemands et de s'emparer de la ville avant le jour. Il rendit compte de l'aventure au lieutenant-colonel Courtot, et courut chez le général Martin des Pallières, pour lui demander l'autorisation de revenir à Orléans avec deux compagnies. Il était 11 heures 1/2 du soir. Le général approuva la proposition du capitaine Jacquey, et lui donna le commandement de la 4e compagnie du 2e bataillon, capitaine Crochat, et d'une compagnie de mobiles de la Nièvre.

Ce petit détachement pénètre dans Orléans à 1 heure du matin, par une pluie battante. Le capitaine Jacquey divise sa troupe en autant de fractions qu'il a d'officiers, et donne pour objectif à chacune d'elles l'un des postes occupés par les Bavarois. Il se rend de sa personne à la gare, où 50 cuirassiers et cava-

liers mettent bas les armes, puis il va occuper l'Hôtel-de-Ville, où il est installé par les soins du maire (1).

Les autres petits détachements n'ont pas moins de succès. Les postes importants de l'hôpital et du pont sont enlevés sans coup férir. Le capitaine Jacquey, guidé par la municipalité, continue ses perquisitions pendant toute la nuit. Au jour, 900 prisonniers (2) et 250 chevaux étaient rassemblés dans la caserne qui avoisine la cathédrale. Les prisonniers furent évacués sur le Midi, et les chevaux furent envoyés à la division Martin des Pallières. Celle-ci avait reçu dans l'intervalle l'ordre de continuer son mouvement par la route de Chevilly, mais elle ne put atteindre que quelques traînards isolés, et la poursuite s'arrêta à Chevilly, où la division prit position.

Le 3e bataillon du 38e de ligne, sous le commandement du capitaine Déléonet, fut détaché à la Croix-Briquet avec une batterie d'artillerie. Sur les instances du préfet et du maire, le capitaine Jacquey resta à Orléans pour y maintenir l'ordre. Les deux compagnies qu'il commandait ne quittèrent la ville que le 11 novembre, après l'arrivée de la brigade d'Ariès. Les soldats du 38e firent preuve, dans cette circonstance, d'une solidité et d'une discipline que les autorités civiles d'Orléans se plurent à reconnaître.

II. — LOIGNY

La bataille de Coulmiers avait servi d'épreuve à l'Armée de la Loire, et avait prouvé ce que l'on pouvait en attendre. Mais nous n'avions que deux corps d'armée, en outre, ils étaient affaiblis par la

(1) Le capitaine Jacquey commande aujourd'hui le 43e de ligne.

(2) Parmi ces prisonniers, 14 officiers, dont le lieutenant baron de Thielman, officier d'ordonnance du général de Thann. 5,000 fusils furent pris également.

bataille elle-même, et par les maladies. L'ennemi avait encore trop de supériorité. Il fallut attendre avant de reprendre l'offensive. Les 15e et 16e corps prirent position devant Orléans.

Le mois de novembre fut employé à compléter l'organisation des corps, et à l'accroissement de l'armée en personnel, matériel et accessoires. On forma trois nouveaux corps d'armée, les 17e, 18e et 20e corps. Le général Martin des Pallières prit le commandement du 15e, que le général en chef avait conservé jusqu'alors. Il fut remplacé dans le commandement de la 1re division par le général Bertrand.

Le général Minot prit le commandement de la 1re brigade de la 1re division, en remplacement du général de Chabron.

Bien que le général d'Aurelle eût le titre de général en chef de l'Armée de la Loire, une partie de cette armée recevait directement des instructions du ministère de la Guerre. C'est à la suite d'un ordre donné par le délégué à la Guerre, M. de Freycinet, que la 1re division du 15e corps fut placée à Chilleurs-aux-Bois, et dut combiner ses mouvements avec ceux des 18e et 20e corps. Ces troupes, placées sous le commandement du général Martin des Pallières, reçurent l'ordre de faire, le 24 novembre, une reconnaissance offensive du côté de Pithiviers. L'exécution de ce mouvement donna lieu à des engagements très vifs, les 27 et 28, vers Mézières, Juranville et Beaune-la-Rolande. Le 20e corps échoua devant Beaune, et l'offensive fut arrêtée.

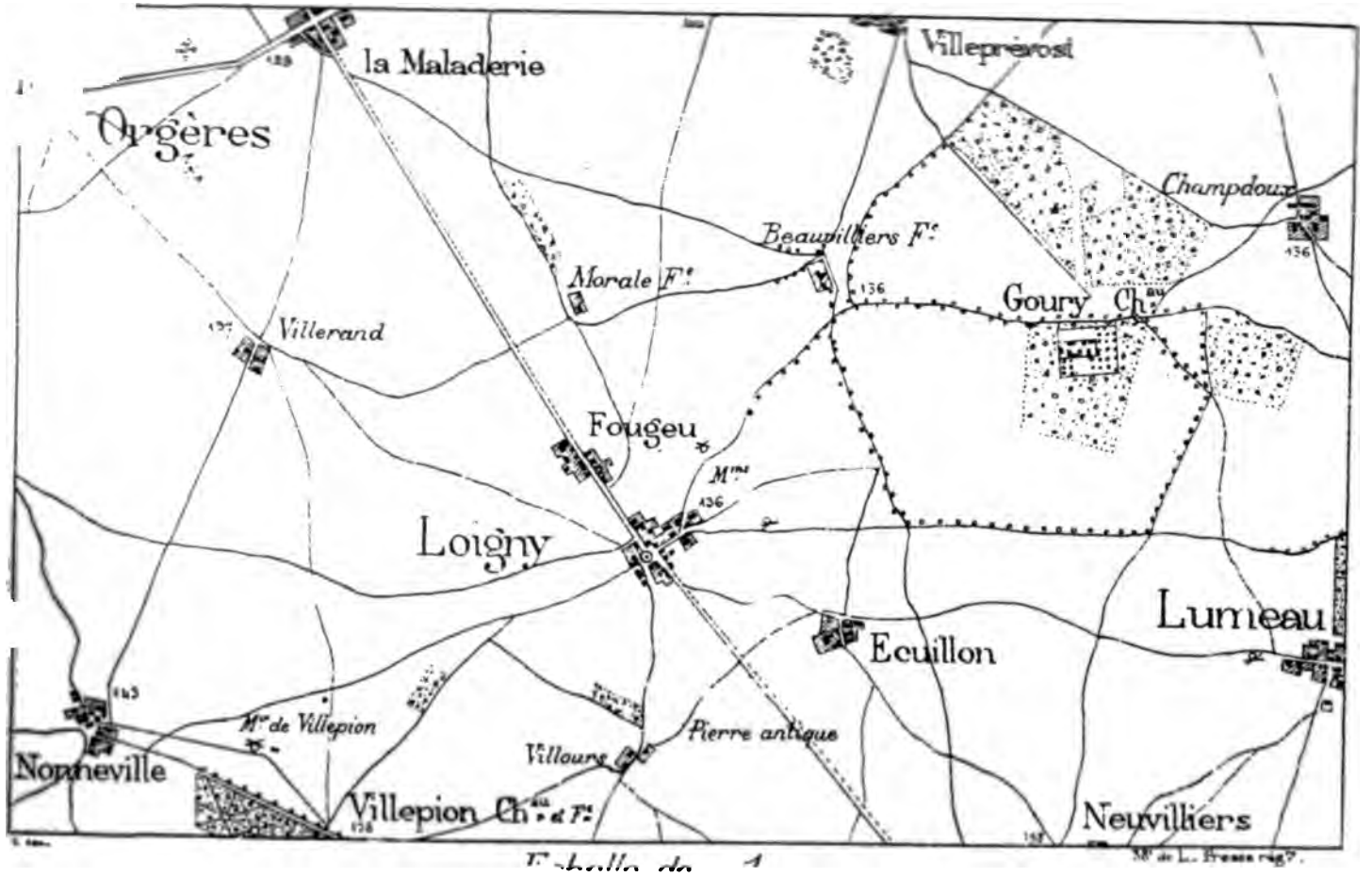
Le 29 novembre, les 1er et 3e bataillons du 38e de ligne, sous les ordres du colonel Courtot, et un bataillon de tirailleurs algériens, prirent position à Courcy, pour relier la 1re division du 15e corps avec les troupes du général Crouzat. Ce détachement fut soutenu par une batterie d'artillerie.

Dans le courant du même mois, le 38e de marche avait été détaché pendant quelques jours à la division de l'amiral Jauréguiberry, puis il était venu s'établir au village de Bucy-Saint-Liphard. La division Barry était campée tout entière entre Bucy et Saint-Péravy. Elle avait à sa gauche la division Jauréguiberry, et à droite la division Poytavin, 3e division du 15e corps.

Dans les premiers jours de novembre, le Gouvernement reçut l'avis de la sortie tentée par l'Armée de Paris dans la direction de Champigny. Dans l'espoir de favoriser cette entreprise, le Ministre de la Guerre pressa le général d'Aurelle de reprendre l'offensive. Mais l'Armée de la Loire était loin d'être prête ; il eût été bien préférable de se fortifier dans Orléans et d'y attendre l'attaque des Allemands. Ceux-ci avaient reçu de nombreux renforts provenant de l'Armée de Metz, et ils étaient alors commandés par le prince Frédéric-Charles.

A la fin de novembre, nous avions 5 corps d'armée, soit environ 150,000 hommes et 400 pièces de canon, étendus de Ladon et Montargis jusqu'à Marchenoir, par Arthenay, Saint-Péravy et Ozouer-le-Marché, sur un front d'une centaine de kilomètres. A droite, le 18e corps, le gros vers Ladon ; le 20e vers Nibelle, avec la première division du 15e corps à Chilleurs ; au centre, le reste du 15e corps, à Saint-Lyé, Chevilly, Arthenay et Sougy, s'appuyant sur Orléans ; à gauche, le 16e corps, vers Saint-Péravy, avec le 17e corps en réserve, vers Coulmiers. Le grand quartier général à Saint-Jean-de-Ruelle, faubourg d'Orléans.

Depuis le 12, de nombreux travaux avaient été exécutés aux abords de la forêt d'Orléans, devant le front des troupes, qui s'appuyaient sur elle et en défendaient les débouchés. Autour d'Orléans, on avait construit un certain nombre de batteries de marine,


la Maladerie
Villeprévost
Orgères
Champdoux
Beauvilliers Fe
Morale Fe
Goury Ch.
Villerand
Fougeu
Loigny
Lumeau
Ecuillon
Mr de Villepion
Pierre antique
Villours
Nonneville
Villepion Ch. et Fe
Neuvilliers

et d'épaulements pour les batteries de campagne, reliés par des tranchées-abris. Cent cinquante pièces de marine de gros calibre devaient, conjointement avec l'artillerie des corps, couvrir les positions occupées par nos troupes.

L'esprit de l'armée était bon et tous les soldats ne demandaient qu'à se battre. Malheureusement, tous nos corps d'armée n'étaient pas sous le commandement direct du général d'Aurelle, et à ce défaut d'unité dans la direction s'ajoutaient tous les inconvénients qui résultent d'un désaccord entre le général en chef de l'armée et le Ministre de la Guerre. Le front de notre armée était beaucoup trop étendu, les corps n'étaient pas bien reliés entre eux, et nous n'avions aucune réserve en deuxième ligne.

Le général d'Aurelle dut céder aux instances du Ministre, et il fut décidé, le 30 novembre, que l'on ferait exécuter à l'aile gauche de l'armée un mouvement de conversion à droite, de manière à porter tous les corps sur Pithiviers, qui deviendrait le premier objectif d'une marche sur Paris par Corbeil.

Combat de Villepion. — 1er décembre. — Par suite de cette décision, le 16e corps reçut l'ordre de se porter, le 1er décembre, sur la ligne Terminiers-Rouvray-Sougy. La division Jauréguiberry, qui se trouvait à l'aile gauche, se mit en mouvement dès le matin. Elle rencontra d'abord une vive résistance, mais elle parvint, après cinq heures de combat, à s'emparer des positions de Nonneville, Villepion et Faverolles, défendues par des forces supérieures. La division Barry, qui avait une distance plus considérable à parcourir, arriva quand la lutte finissait, occupa sans coup férir le village de Terminiers, et prit position aux environs.

Le 17e corps avait suivi le 16e et avait pris position sur la ligne Sougy-Patay.

Avec la nuit du 1er au 2, plus d'un beau rêve descendit sur les durs bivouacs français. La journée avait été bonne. Au succès de Villepion, de brillant augure, un ballon parisien, tombé à Belle-Isle, venait de joindre une palpitante nouvelle : l'armée de Ducrot avait remporté une grande victoire ; après avoir percé le blocus, l'armée victorieuse s'avançait, disait-on, par Melun et Fontainebleau. On allait donc à sa rencontre. Le ciel même se mettait de la partie. Il envoyait, après les pluies et les boues des jours précédents, un temps sec et froid qui, en raffermissant les terres, permettait de cheminer aisément partout. Un patriotique enthousiasme gagnait tous les cœurs, montait toutes les têtes. Le général en chef lui-même y céda, et adressa une proclamation chaleureuse aux troupes. Malheureusement ces illusions devaient être de courte durée, et la journée du lendemain allait porter un rude coup à toutes ces belles espérances.

Le combat de Villepion avait mis le prince Frédéric-Charles en éveil sur les mouvements de l'armée française ; il s'empressa de renforcer sa droite. Ne laissant qu'un corps d'armée, le Xe, vis-à-vis de notre droite immobilisée, il fit appuyer vers le Ier corps bavarois les IXe et IIIe corps.

Du côté des Français, on s'attendait à trouver peu de résistance à la droite des Allemands, dont on supposait le gros dans la direction de Pithiviers. Cette présomption fit que, loin de se rapprocher du centre, solidement établi en avant d'Orléans, on s'en éloigna dans l'espoir de mieux tourner l'ennemi. C'est ainsi que, dans la matinée du 1er décembre, le général en chef prescrivait au 16e corps de remonter jusqu'à Allaines. Dans la nuit du même jour, le général Chanzy indiquait à la division Barry, qui formait le centre du 16e corps, les villages de Loigny et de Tillay-le-Peneux comme objectif de l'atta-

que, et, en cas de succès, le village de Toury comme point de ralliement à la fin de la journée (1). On comptait, il est vrai, sur le 17e corps pour boucher le vide qui pourrait se produire, mais ce corps d'armée était encore éloigné du champ de bataille, et n'approchait que lentement à cause du mauvais état des chemins.

Bataille de Loigny. — 2 décembre. — Quoi qu'il en soit, le 2 décembre, à 7 heures 1/2, le 16e corps se mettait en mouvement et marchait résolument sur les premières positions allemandes. A droite, la 3e division, général Maurandy, s'avançait de Sougy et Terminiers sur Neuvilliers et Lumeau ; la 2e division, général Barry, sur Loigny et Goury ; à gauche, la division de cavalerie Michel, chargée de déborder la ligne ennemie vers Orgères et La Maladrerie ; en réserve, derrière la 2e division, la 1re division, amiral Jauréguiberry, avec la grosse artillerie.

Les deux premières divisions marchaient sur quatre colonnes de brigade ; dans chaque colonne, les régiments de 1re ligne étaient en ligne de bataillons en colonne à demi-distance, avec intervalles de déploiement, et précédés d'une double ligne de tirailleurs.

Le 38e de marche formait la 1re ligne de la 2e brigade de la division Barry ; en arrière de lui marchait le 66e mobiles ; à sa gauche, la 1re brigade de la division.

Prise de Loigny. — La bataille commença, vers 8 heures 1/2, devant Loigny, par l'engagement du 3e bataillon du 38e de marche contre les avant-postes

(1) L'ordre de marche reçu, vers minuit, par le lieutenant-colonel Baille, comportait les instructions suivantes : « Fouiller successivement Orgères et Allaines. Après avoir enlevé ces positions, si elles sont occupées, marcher dans la direction de Toury, qui sera gîte d'étape. » (*Histoire d'un régiment à l'Armée de la Loire*, par R. Ch...)

de la 4e brigade bavaroise. Ceux-ci, vivement pressés, se replièrent sur la ferme Beauvillers et sur le parc de Goury, où le gros de la brigade venait de s'installer avec trois batteries, bientôt renforcées par trois autres, et cinq bataillons de la 3e brigade (1).

A 9 heures, le 3e bataillon du 38e de marche avait victorieusement repoussé les avant-postes de Loigny ; il traversa le village, et se déploya à sa sortie pour marcher sur la ferme Beauvillers, et appuyer l'attaque de la 1re brigade, arrêtée devant la ferme Morale. Les deux autres bataillons se portèrent directement sur le château de Goury. Chacun de ces bataillons avait deux compagnies en tirailleurs.

Cette attaque était prématurée et n'avait pas été suffisamment préparée par l'artillerie. Le parc et le château de Goury, ainsi que les fermes environnantes, étaient solidement occupés par les Bavarois, qui en avaient créneló tous les murs. Leurs batteries, bien placées et bien abritées, couvraient de leurs feux tous les abords de la position.

1er bataillon du 38e de marche. — Les tirailleurs des deux premiers bataillons du 38e avaient à peine engagé le feu avec les tirailleurs ennemis qu'une forte colonne parut sur leur droite ; on en prévint le commandant Gariod, du 1er bataillon, qui répondit : « Ce sont les mobiles de la division Maurandy. » Au même instant, nos tirailleurs se replièrent sous une attaque très vive des défenseurs de Goury, et vinrent jeter un peu de trouble dans le bataillon, encore formé en colonne. De son côté, la prétendue division française, qui n'était autre que le 3e régi-

(1) La 3e brigade bavaroise était composée des 3e et 12e régiments d'infanterie, et du 1er bataillon de chasseurs.

ment bavarois, soutenu par deux bataillons du 12e, se rapprochait toujours ; nos soldats tirèrent quelques coups de fusil.

Le commandant Gariod se jette en avant, donne l'exemple d'un grand courage, cherche à rétablir le calme, afin de pouvoir déployer son bataillon, et répète : « Ne tirez pas, ce sont les mobiles de la division Maurandy. » Toutefois, il donne l'ordre à la compagnie Dourlens de se déployer, et de se porter en avant pour reconnaître la colonne qui s'avance. Cette compagnie est reçue par une fusillade des plus vives ; elle y répond vigoureusement, malgré le désordre jeté dans sa section de réserve par quelques obus, qui blessent le sous-lieutenant Thomas. Dans le même temps, le commandant Gariod avait mis pied à terre et s'était porté auprès des tirailleurs déployés sur son front, pour soutenir une de ses compagnies qui faiblissait. C'est alors que cet énergique officier tombe frappé de plusieurs balles, dont une au front. Des salves terribles de mousqueterie se succèdent et jettent la mort dans les rangs. Le capitaine de Carney et le lieutenant Reynaud sont blessés.

La confusion est grande, le commandant était mort, et le bataillon incomplètement déployé. Plusieurs officiers entraînent leurs compagnies en tirailleurs, et cherchent à retarder la marche de l'ennemi. Les quelques hommes qui se précipitent pour relever leur regretté commandant, tombent à côté de lui. Le sergent-major Antoine (1), de la compagnie Busco, plein de dévouement, fait de grands efforts pour l'enlever, jusqu'au moment où les Prussiens, chassant devant eux le bataillon disséminé, font plu-

(1) Le sergent-major Antoine était âgé de 51 ans. Il s'était engagé pour la durée de la guerre.

sieurs décharges sur lui, à 60 mètres environ. Par miracle, il échappe à la mort, et, les vêtements percés de balles, rejoint les compagnies formées en tirailleurs, qui se retirent en défendant avec désespoir un terrain jonché de cadavres.

2e bataillon du 38e de marche. — Le 2e bataillon avait eu le temps de se déployer, et de faire face au retour offensif de la 3e brigade bavaroise. Néanmoins, arrêté sur son front par le feu des batteries de position placées à droite de Goury, et attaqué de flanc par les bataillons bavarois, il éprouve en quelques instants des pertes considérables. Le commandant de Mornac, les capitaines de Santi, Giordani et Bertrand, le sous-lieutenant Borrelly sont grièvement blessés ; le lieutenant Boyer est tué. Le capitaine Guillaume est mortellement blessé.

A la même heure, la 1re brigade échouait devant les fermes Morale et Beauvillers, et la division Maurandy était encore en arrière, arrêtée par les feux des batteries de Lumeau. Le retard de cette division est fatal à nos troupes.

Cependant, les bataillons du 38e de marche résistent avec courage. Malgré le désordre du premier moment, ils ne cèdent le terrain que pas à pas, et donnent le temps au 66e mobiles et à la brigade Bourdillon, de la 1re division, de venir les renforcer. Le 1er bataillon se replie en arrière de la route d'Orléans à Chartres ; les tirailleurs du 2e s'embusquent dans les fossés de la route ; le 3e bataillon est tout entier déployé sur la lisière du village de Loigny et s'y maintient énergiquement.

Attaque de Goury. — *3e bataillon du 38e de marche.* — Vers 10 heures 1/2, l'entrée en ligne de la brigade Bourdillon (1) permet de reprendre

(1) 3e bataillon de chasseurs, 39e de marche et 75e mobiles.

l'attaque de Goury. Le 3e bataillon du 38e et un bataillon de mobiles de la Mayenne se joignent au 3e bataillon de marche de chasseurs et au 39e de marche. La charge est sonnée. L'élan de nos troupes est admirable. Les Bavarois reculent et laissent le terrain couvert de leurs morts (1).

Par un dernier effort, et au prix de grandes pertes, nos soldats parviennent à se loger dans le parc, et refoulent les défenseurs dans l'intérieur du château, défendu par deux bataillons bavarois. Les tirailleurs ennemis, abrités derrière les murs crénelés, entretiennent un feu très vif, dont les effets meurtriers causent de grands vides parmi nos troupes, qui, désormais trop affaiblies, voient tous leurs assauts repoussés.

Le combat traine ainsi quelque temps. Le colonel Baillo fait demander des renforts au général Barry, qui n'a plus un seul homme à lui donner, et dont les bataillons disséminés se replient sur Villepion. La dernière brigade de la division de réserve est engagée du côté de la ferme Morale. A droite, la division Maurandy, après avoir tenté une attaque infructueuse sur Lumeau, est rejetée en désordre en arrière de Neuvilliers. A gauche, la division de cavalerie Michel est condamnée à l'inaction par la présence de masses ennemies considérables vers La Maladrerie et Cormainville.

Tandis que la brigade Bourdillon et les débris de la division Barry s'épuisent en vains efforts devant le château de Goury, les Bavarois sont renforcés par la 33e brigade prussienne. Prussiens et Bavarois reprennent l'offensive ; pendant que les derniers attaquent les Français de front, les premiers les pren-

(1) La 3e brigade bavaroise perdit, dans cette journée, 31 officiers et 580 hommes.

nent en flanc. Leur attaque est soutenue par les 8 batteries de la 17e division prussienne.

Le 3e bataillon du 38e et les bataillons de la brigade Bourdillon sont refoulés sur Loigny. Une partie de nos soldats s'arrête sur la lisière du village et contient l'ennemi, les autres vont se reformer en arrière, à l'abri d'un petit bouquet de bois.

L'attaque de Goury a coûté au 3e bataillon du 38e plus de la moitié de son effectif et de ses cadres. Le lieutenant-colonel Baillo, qui n'a cessé de donner l'exemple de la bravoure et du sang-froid, a eu son cheval blessé sous lui. Le commandant La Flèche a eu son cheval tué. Les capitaines Carcenac et Conill sont mortellement blessés (1); les lieutenants Dupin et Petit (René) sont tués; les lieutenants Guigue, Romand, Santini et Leblond sont blessés.

A partir de ce moment, il ne reste plus sous la main du lieutenant-colonel que des débris de son régiment. Les groupes épars du 1er bataillon se rassemblent vers Terminiers; ceux du 2e bataillon se sont repliés sur Villepion; les hommes du 3e bataillon, qui ont encore des cartouches, sont dans Loigny, mélangés à quelques mobiles de la Mayenne et aux troupes de la brigade Bourdillon.

Retour offensif des Allemands contre Loigny. — Vers 3 heures 1/2, les Allemands font un nouvel effort offensif sur toute la ligne. Le 16e corps est assailli de toutes parts par des forces supérieures; pressé de front par les 3e et 4e brigades bavaroises, à gauche par la 2e, et à droite par la 17e division prussienne, écrasé sous les feux croisés de 80 piè-

(1) Le capitaine Carcenac, blessé d'un coup de feu dans la colonne vertébrale, resta abandonné pendant trois jours dans une grange, où les médecins allemands le laissèrent sans aucun secours. (Rapport des médecins français laissés dans les ambulances de Loigny.)

ces, il fait néanmoins bonne contenance, et riposte de son mieux. La certitude d'un prochain secours du 17e corps soutient encore les courages. La 3e division de ce corps d'armée arrive de Patay à marche forcée, et se porte sur Villepion. Son déploiement est fortement inquiété par une masse de cavalerie qui s'est avancée sur la ferme de Chanvreux, et par trois batteries à cheval établies vers Nonneville. La première brigade de la division parvient cependant à se déployer vers Faverolles; l'artillerie de réserve du 17e corps prend position sur le même point, et ouvre un feu bien nourri sur les batteries allemandes.

Néanmoins, vers 4 heures, au moment où le jour baisse, les héroïques défenseurs de Loigny commencent à céder sous le nombre, et abandonnent à l'ennemi une partie du village. Au même moment, le général de Sonis apparaît, suivi de quelques batteries d'artillerie, de troupes d'infanterie, des zouaves pontificaux et de plusieurs escadrons.

Apercevant le lieutenant-colonel Baille et les quelques hommes qui l'entourent, le général lui demande 150 hommes pour soutenir une de ses batteries, et lui ordonne de marcher avec le reste sur la ferme de l'Ecuillon. Le lieutenant-colonel se porte aussitôt en avant, suivi de 40 hommes et de 2 officiers, les lieutenants Charbonnier et Collet. C'est tout ce qui lui reste, pour le moment, des 7,000 hommes qu'il commandait le matin.

Sans perdre un instant, le général de Sonis se met à la tête des zouaves pontificaux, et se précipite sur Loigny. Il entraîne avec lui les débris des 3 divisions du 16e corps et les troupes les plus rapprochées du 17e. Le village est attaqué de tous les côtés. L'ennemi, surpris de la vigueur de l'assaut, est impuissant à arrêter les assaillants. La lutte continue

dans le village. On s'y fusille et canonne presque à bout portant. Le sol se couvre de cadavres et de blessés. Le général de Sonis est atteint par un obus qui lui brise la cuisse. Le général de Bouillé, son chef d'état-major, et le colonel de Charette tombent à ses côtés. Les héroïques soldats qui les suivent sont décimés par les feux de mousqueterie et écrasés par les obus ; leurs officiers succombent les uns après les autres ; ils restent sans chefs et se battent sans direction.

La nuit était venue, nuit obscure et glaciale qui rendait la continuation de la lutte impossible, et qui devait être si funeste à nos malheureux blessés. Le champ de bataille n'était éclairé que par les lueurs rougeâtres de l'incendie de Loigny et de quelques fermes des environs. Les derniers survivants de cette lutte héroïque profitèrent de l'obscurité pour se dégager. Ils regagnèrent les campements qu'ils avaient quittés le matin. Quelques-uns cependant, soutenus par un courage désespéré et le désir de venger la mort de leurs camarades, continuèrent la lutte et soutinrent tout un siège dans la partie occidentale du village. Au nombre de ces derniers se trouvaient quelques compagnies du 37e de marche et les débris des zouaves de Charette.

La bataille de Loigny avait duré de neuf heures du matin à six heures du soir. Les troupes des deux armées bivouaquèrent sur les lieux mêmes où la lutte avait pris fin. Les débris des trois bataillons du 38e de marche se réunirent près de Terminiers et y passèrent la nuit.

Combat de Pourpry. — 15e corps. — Pendant que le 16e corps soutenait cette lutte acharnée contre les troupes du duc de Mecklembourg et de Von der Thann, les 2e et 3e divisions du 15e corps avaient aussi leur part glorieuse dans les combats sanglants

de cette journée. La division Peytavin, partie de bonne heure de Gidy et de Creuzy, était arrivée jusqu'à Pourpry, sur la gauche d'Arthenay. Elle fut arrêtée dans cette position par la division prussienne de Vittich, secondée par une artillerie très nombreuse. Après une défense opiniâtre, le général Peytavin dut se retirer devant la supériorité de l'ennemi, et il le fit avec succès, grâce au concours de l'artillerie de réserve du colonel Chappe, et à l'appui qu'il reçut de la division Martineaux, envoyée à son secours. A la fin de la journée, la 3e division reprit ses positions du matin, et la 2e s'établit près d'Arthenay, avec la réserve d'artillerie.

C'est ainsi que se termina cette importante journée de Loigny, glorieuse pour les deux armées, mais surtout pour les Français, qui déployèrent tant de courage et d'héroïsme. Nos pertes étaient de 5,000 hommes environ. Le 16e corps seul en avait perdu près de 4,000. Le 38e de marche fut un des plus éprouvés. Il perdit dans cette journée 18 officiers tués ou blessés, 1,000 à 1,100 hommes tués ou blessés, et 500 disparus.

III. — ORLÉANS

Après la bataille de Loigny, il ne pouvait plus être question de porter l'Armée de la Loire dans la direction de Paris. On décida que l'armée s'établirait dans les positions d'Orléans, et le général d'Aurelle donna l'ordre de la retraite.

Le prince Frédéric-Charles, de son côté, avait résolu de poursuivre son mouvement convergent sur Orléans, et, le 3 décembre, il dirigea ses attaques sur Arthenay, Chevilly et Chilleurs. Le 15e corps allait se trouver seul contre la plus grande partie de l'armée allemande.

3 décembre. — Combats d'Arthenay et de Chevilly. — A 9 heures du matin, la division Martineaux fut attaquée par le IX^e corps allemand dans ses positions d'Arthenay. La brigade d'Ariès, la première engagée, se défendit vigoureusement, et fut soutenue par la brigade Rebillard. Après une lutte de deux heures, le général Martineaux, voyant sa gauche débordée, se replia sur la Croix-Briquet, où il se maintint quelque temps, grâce à l'appui de l'artillerie de réserve du colonel Chappe. Vers 3 heures 1/2, il vit de nouveau sa gauche débordée, et dut reprendre son mouvement rétrograde. La batterie de marine de Chevilly put alors fournir un précieux concours aux échelons en retraite, ainsi qu'à la défense de la position même de Chevilly. A 4 heures 1/2, il fallut enclouer les pièces de marine et évacuer Chevilly. La division Martineaux défendit le terrain pied à pied, et prit une nouvelle position en avant de Cercottes. Le IX^e corps allemand ne put pas dépasser Chevilly.

16^e et 17^e corps. — 38^e de marche. — A la gauche de l'armée française le général Chanzy avait pris d'excellentes dispositions pour la retraite des 16^e et 17^e corps. Cette retraite se fit en assez bon ordre, et sans autre engagement qu'une faible canonnade vers Terminiers, au début, et une autre plus vive de la division Barry, vers l'Encorne et Huêtre, pour appuyer la division Peytavin du 15^e corps. Cette division, rejetée de Sougy et de Crouzy, avait coopéré à la défense de la position de Chevilly.

Le 2^e bataillon du 38^e de marche assistait avec le colonel à la canonnade de l'Encorne. Il vint cantonner, à la nuit, dans le village de Briey, tandis que les deux autres bataillons, et une partie de la division, cantonnaient à Boulay.

Combat de Chilleurs. — 38^e de ligne. — *2^e*

bataillon. — A la droite de l'armée française, la 1re division du 15e corps n'avait pas quitté les positions occupées au lendemain de Coulmiers. Le général des Pallières se trouvait avec le gros de la division à Chilleurs et à Santeau. Le général Minot occupait Neuville avec 1,500 ou 1,600 hommes. Le colonel Courtot était toujours à Courcy avec ses deux bataillons et une batterie de 4 de montagne. Il avait reçu pour mission de tenir aussi longtemps qu'il le pourrait, et de battre en retraite sur Chevilly, par la forêt d'Orléans.

Le 3, à 5 heures du matin, le général des Pallières reçoit l'ordre de se rapprocher de Chevilly pour secourir les deux autres divisions du 15e corps. A peine ses dispositions sont-elles prises pour se porter sur ce point, qu'il s'aperçoit des préparatifs d'attaque du IIIe corps allemand. Il donne immédiatement de nouveaux ordres pour résister, de manière à laisser à ses convois et à ses détachements le temps de se dégager. Les abords du village de Chilleurs sont fortifiés, et la position est défendue par les batteries de la division placées derrière des épaulements.

Le 2e bataillon du 38e de ligne est déployé tout entier dans les tranchées situées à 300 mètres en avant de Santeau. Le demi-bataillon de droite est sous le commandement du capitaine Perroy ; celui de gauche, sous les ordres du capitaine Jacquey (1).

Vers 10 heures, les Prussiens engagent l'action par une canonnade furieuse. Nos batteries ripostent de leur mieux, et le feu de nos tirailleurs arrête pendant plusieurs heures les progrès des assaillants. Mais le général Alvensleben, qui commande le IIIe corps, craignant de trop grandes pertes pour son infan-

(1) La position de Santeau était attaquée par la 9e brigade prussienne : 1er et 5e régiments du Brandebourg.

torie, a réuni contre Chilleurs toute l'artillerie dont il dispose, environ 10 batteries. A midi, le village brûle et presque toutes nos batteries sont démontées.

Vers 1 heure, le général des Pallières donne l'ordre à son artillerie de se replier par la route d'Orléans, et ne conserve qu'une batterie de 8 pour couvrir la retraite de la division. Les bataillons quittent leurs positions peu à peu, et se retirent en assez bon ordre dans la direction de Loury. Les obstacles élevés sur la route et les chemins de la forêt retardent la marche, et forcent nos soldats à s'ouvrir un passage à travers bois.

Le 2^e bataillon du 38^e ne quitte ses tranchées que vers 4 heures, et défend le terrain pied à pied. A l'entrée de la forêt, la compagnie d'arrière-garde, sous les ordres du capitaine Goujon, prend position sur la lisière et engage avec l'ennemi une fusillade bien nourrie, qui permet à notre dernière batterie de se dégager et de gagner la route.

Le général des Pallières avait d'abord eu l'idée de battre en retraite sur Chevilly, mais, apprenant que ce point était occupé par l'ennemi, il s'arrêta à Saint-Lyé pour laisser reposer ses troupes, puis continua sa marche dans la direction de Cercottes, où il arriva à 4 heures du matin. Le capitaine Goujon ne quitta la lisière de la forêt que lorsque la retraite de la division fut assurée. Il rejoignit le 2^e bataillon, à 9 heures du soir, à Saint-Lyé. Les pertes du bataillon, dans cette journée, furent de 20 blessés.

Retraite de la brigade Minot. — La retraite du général Minot ne s'opéra pas aussi bien. Il ne quitta sa position de Neuville qu'assez tard dans la soirée et, s'étant trompé de route, s'égara au milieu de la forêt. Son détachement vint se heurter aux bivouacs allemands autour de Loury. Les hommes en

FERDINAND TARTRAT
Colonel du 38e de ligne
du 23 Mars au 21 Mai 1871

marche, fatigués et surpris, furent dispersés à coups de fusil, et ne purent se rallier, dans la nuit obscure, qu'en y laissant une partie de leurs deux batteries. Une section de la 1re compagnie du 3e bataillon du 38e de ligne servait de soutien à l'une de ces batteries depuis le 29 novembre. L'énergie du capitaine Pluque, de la 18e batterie du 6e régiment, et le dévouement de quelques soldats du 38e, parmirent de sauver les 4 pièces que formaient la tête de la colonne. La 3e section, arrêtée par des obstacles insurmontables, ne put être ramenée.

Retraite du détachement de Courcy. — *1er et 3e bataillons du 38e de ligne.* — Pendant l'affaire de Chilleurs, le détachement de Courcy était resté en position sur la lisière de la forêt et n'avait pas été attaqué. Dès le matin, le lieutenant-colonel Courtot avait fait filer son convoi sur Orléans, et se tenait prêt à résister énergiquement. Toute la journée se passa sans qu'il reçût des nouvelles du général des Pallières. On entendait très distinctement la canonnade de Chilleurs et une oreille exercée aurait pu deviner, aux bruits lointains de la fusillade, les péripéties de la lutte. A quatre heures du soir, le colonel Courtot se décida à demander des ordres, et il envoya un cavalier à la recherche du général des Pallières. Ce cavalier ne tarda pas à apporter la nouvelle de l'occupation de Chilleurs par les Allemands. Après avoir fait reconnaître la vérité de cette nouvelle, le lieutenant-colonel se décida à battre en retraite dans la direction d'Orléans, ne pouvant plus se retirer sur Chevilly.

La petite colonne se mit en route dans le plus grand ordre et prit la grande route d'Orléans par Faye-aux-Loges, où elle arriva à 2 heures du matin. L'arrière-garde, commandée par le lieutenant Zentz, ramena plusieurs officiers prussiens qui s'étaient

égarés dans la forêt (1). Après un repos de 3 heures, la colonne se remit en marche et arriva à Orléans à 11 heures du matin.

Les combats malheureux que l'Armée de la Loire venait de livrer, les 2 et 3 décembre, en avant d'Orléans, avaient démoralisé les régiments, et le désordre était au comble dans la plupart des divisions. Des fuyards de tous les corps se répandaient dans la ville, envahissant les cafés, les hôtels et les maisons particulières. Les officiers n'étaient plus écoutés. Ce spectacle décida le général d'Aurelle à ne pas tenter une nouvelle bataille dans les lignes si soigneusement élevées autour de la ville. Il autorisa le général Chanzy à ramener, le lendemain, les 16e et 17e corps sur Beaugency, et donna l'ordre aux 18e et 20e corps de se replier sur Gien, et au 15e de se retirer, par Orléans, sur la Sologne.

Mais, dès le matin du 4 décembre, les Allemands recommencent leurs attaques contre les positions du 15e corps, entièrement réuni sous les ordres du général des Pallières. Les divisions Peytavin et Martineaux occupent les tranchées de Gidy et de Cercottes. La 1re division placée, depuis la veille, sous les ordres du général de Colomb, se reforme à l'entrée du faubourg de Bourgogne.

4 décembre. — Combat de Boulay. — 38e de marche. — A la gauche, les troupes placées sous le commandement du grand-duc de Mecklembourg convergeaient sur Orléans, les 17e et 22e divisions prussiennes, et la 2e division de cavalerie, par Gidy, et le 1er corps bavarois par Janvry.

Au point du jour, les 1er et 2e bataillons du 38e de marche s'étaient portés de Boulay sur Bricy, où se

(1) Ces officiers suivaient la colonne française croyant suivre la leur.

trouvaient déjà le 2e bataillon et le 66e mobiles. La 1re brigade de la division Barry occupait les positions de Boulay ; à sa droite, la division Maurandy était entre Gidy et Janvry.

Vers huit heures, le 1er corps bavarois arrive en vue de Bricy. Huit batteries ouvrent le feu sur le village. Une batterie française, que le général Barry leur oppose, est rapidement démontée. Néanmoins, leurs obus font peu de mal à l'infanterie, bien abritée dans le village et derrière les murs.

Pendant cette canonnade, une partie de la 2e division du corps bavarois tournait la gauche française entre Bricy et Coinces, et la 2e brigade du même corps appuyait sur Janvry.

L'artillerie française ne répondant plus, les batteries allemandes ralentirent peu à peu leur tir, et la 4e brigade bavaroise commença à se déployer pour marcher sur Bricy. Le général Barry, jugeant que cette position n'était pas tenable, par suite de l'abandon de Coinces et de Gidy, envoya l'ordre au lieutenant-colonel Baille de l'abandonner pour se retirer sur les tranchées de Boulay. Le lieutenant-colonel devait, autant que possible, profiter des dispositions naturelles du terrain pour cacher à l'ennemi ce mouvement rétrograde.

Le 66e mobiles se mit en mouvement le premier ; le 38e le suivit. Les trois bataillons sortirent du village sans être aperçus de l'ennemi, et, après s'être reformés en arrière du village, se replièrent dans un ordre parfait et de manière à pouvoir former facilement le carré dans le cas d'une attaque de la cavalerie. Quelques compagnies furent chargées de protéger la marche de la brigade.

En arrivant à Boulay, le général Barry complimenta le lieutenant-colonel sur le sang-froid dont le régiment avait fait preuve, et lui assigna sa place

dans les grandes tranchées qui avaient été préparées en vue de la défense d'Orléans. Il donna l'ordre d'y arrêter l'ennemi assez longtemps pour sauver le long convoi de vivres qui défilait sur la route de Châteaudun à Orléans. Le régiment était encadré par deux batteries, et avait à sa droite le régiment de mobiles.

Vers 10 heures, la 2e brigade bavaroise chassait de Janvry les tirailleurs de la division Maurandy, et la 4e brigade pénétrait dans le village de Bricy. A la même heure, la 17e division prussienne, qui s'était massée à Cuny, en attendant l'arrivée des Bavarois, se mettait en mouvement sur Gidy. L'artillerie du Ier corps bavarois, secondée par les batteries à cheval de la 4e division de cavalerie, prépare l'attaque des positions de Boulay. Au bout de trois quarts d'heure, elle a presque complètement réduit au silence les batteries françaises.

Vers 11 heures, le 7e bataillon de chasseurs et le 10e régiment bavarois débouchent de Bricy, et la 2e brigade bavaroise se déploie à l'ouest de Janvry. Nos soldats laissent avancer les tirailleurs ennemis jusqu'à 800 mètres environ, et ouvrent sur eux un feu très-vif. Les Bavarois se jettent sur le sol et répondent mollement. Les renforts qui leur arrivent les poussent en avant, mais ils sont arrêtés de nouveau par des feux de peloton exécutés avec beaucoup de précision. Le combat traîne ainsi en longueur pendant plus d'une heure.

Pendant ce temps, la 17e division prussienne se portait de Gidy sur Montaigu, pour aborder Orléans par l'ouest, et séparer le 16e corps de l'aile droite française. A l'aile gauche, le général Chanzy avait rassemblé la division Jauréguiberry auprès de Coinces pour tenter une attaque sur la droite ennemie. Les forces supérieures que le général Von der Thann lui

opposa firent échouer cette tentative, et l'obligèrent à donner au 17e corps et à la 1re division du 16e corps l'ordre de se replier sur Huisseau.

La position de Boulay devenait intenable pour les divisions Barry et Maurandy. Leur artillerie avait été réduite au silence, leur droite était débordée par la 17e division prussienne, et leur gauche, découverte par la retraite du 17e corps, était fortement menacée par la cavalerie allemande, qui était déjà parvenue jusqu'à la route de Châteaudun. En outre, plusieurs corps, entr'autres le 66e mobiles, avaient complètement épuisé leurs munitions. La retraite commença vers 2 heures.

Le 38e de marche, resté dans les tranchées pour couvrir la retraite, ne les quitta que sur les ordres réitérés du général Barry. Nos soldats étaient désolés d'abandonner une position dans laquelle ils avaient victorieusement résisté pendant plusieurs heures. Ils laissaient sur le terrain le capitaine de Marmiès, grièvement blessé, et 25 hommes tués ou blessés, dont le sergent-major Antoine, qui avait reçu une balle dans la poitrine, et qui continua à faire le coup de feu jusqu'au moment où il s'affaissa, complètement épuisé par la perte de son sang.

La retraite sur Orléans était impossible, le village des Ormes étant déjà au pouvoir de l'ennemi. Il fallut se jeter dans les bois de Bucy-Saint-Liphard et, sur un ordre du général Barry, se diriger sur Beaugency par Huisseau et Meung.

15e corps. — 38e de ligne. — Au nord d'Orléans, les divisions Peytavin et Martineaux avaient vaillamment résisté aux attaques des IXe et Xe corps allemands. Elles disputèrent le terrain pied à pied; défendirent avec acharnement les batteries de marine que les marins du commandant Ribourt servaient avec un entrain et un sang-froid admirables. Ces braves

troupes mirent, en combattant, neuf heures pour faire deux lieues et demie.

Du côté du faubourg de Bourgogne, la 1re division du 15e corps reçut vigoureusement le IIIe corps allemand. Dès le matin, le général de Colomb avait assigné aux troupes qu'il avait pu rallier leurs positions de combat à l'entrée du faubourg. Le 4e bataillon de chasseurs et le bataillon d'infanterie de marine furent placés à cheval sur la route de Pithiviers, à hauteur de Vaumainbert ; le 12e mobiles, dans les tranchées creusées entre la route et Grand-Villiers.

Les 1er et 3e bataillons du 38e de ligne, arrivés à Orléans vers onze heures et demie, furent rejoints par le 2e bataillon, qui était parti de Saint-Lyé à 2 heures du matin. A midi, le lieutenant-colonel Courtot reçut l'ordre de porter son régiment en avant du faubourg de Bourgogne. Deux bataillons devaient occuper les tranchées, appuyant leur gauche au 12e mobiles, et leur droite à la route de Pithiviers, où elle se relierait avec l'infanterie de marine ; le dernier bataillon serait en réserve à l'entrée du faubourg.

Après un repos indispensable de deux heures, le 38e de ligne se mit en mouvement pour aller occuper les positions qui lui étaient assignées. Comme il débouchait du faubourg, vers 2 heures, une vive fusillade se fit entendre dans la direction de Vaumainbert. Les chasseurs à pied et l'infanterie de marine étaient aux prises avec l'avant-garde de la 6e division prussienne. Cette division, venant de Loury, avait suivi la grande route, pendant que la 5e division prenait par Venneccy, et gagnait la route de Châteauneuf, par Boigny et Grand-Bourgneuf.

Le 38e hâte sa marche. Les trois premières compagnies du 1er bataillon, sous les ordres du commandant Parran, se jettent dans les tranchées à gauche de la route de Pithiviers ; la 4e compagnie s'installe

dans la propriété du Sacré-Cœur ; la 6e compagnie, capitaine Gras et lieutenant Gay, se déploie en tirailleurs en avant du front du bataillon ; la 5e compagnie, capitaine Delachaise, se porte à la droite de la route pour soutenir l'infanterie de marine, dont les pertes sont sensibles.

Le 2e bataillon, sous les ordres du capitaine Perroy, est placé, en ligne déployée, dans les vignes situées au sud de la route. Le 3e bataillon, commandant Oley, reste en réserve sur la route.

Cependant le bataillon d'infanterie de marine, bien embusqué dans des maisons organisées défensivement, résistait opiniâtrement, dans le hameau de Vaumainbert, au régiment de fusiliers de Brandebourg. Ce régiment est appuyé par le 3e régiment d'infanterie de la même province, qui entre en ligne à l'est et au nord du hameau. La nature couverte du terrain empêche encore l'artillerie de prendre une part active à l'attaque.

Les tirailleurs du 1er bataillon du 38e ouvrent un feu très-vif sur l'ennemi, pendant que les chasseurs et l'infanterie de marine se replient peu à peu sur eux.

Vers quatre heures, une bande de fuyards, francs-tireurs et mobiles, venant du côté de Fleury, et pourchassés par un détachement de la 6e division prussienne, qui battait le pays entre les routes de Saint-Lyé et de Loury, menace d'envahir les tranchées du 38e. Ils sont arrêtés et ramenés au feu. Au même moment, les Allemands, maîtres des dernières maisons de Vaumainbert, amènent leur artillerie sur la crête au nord de Saint-Loup et commencent à canonner les tranchées et le faubourg de Bourgogne. A notre droite, l'avant-garde de la 5e division prussienne, arrivant par la route de Châteauneuf, attaque les premières maisons de Saint-Loup.

S'apercevant que les tirailleurs du 38e commencent à faiblir et se replient sur les tranchées, le lieutenant-colonel Courtot porte en avant le 2e bataillon et fait avancer sa réserve. La 4e compagnie du 2e bataillon, capitaine Crochat, et une centaine d'hommes du 3e bataillon, sous les ordres du lieutenant Virlat, sont jetés sur la chaîne et l'entraînent en avant. Une section d'artillerie, qui vient d'arriver, ouvre son feu sur l'ennemi et appuie ce mouvement.

Du côté de Saint-Loup, sur la route de Châteauneuf, l'ennemi est reçu par une fusillade si intense qu'il est obligé de se replier au plus vite sur le gros de la 5e division.

La nuit était arrivée. Le combat finit par une tiraillerie sans résultat. La division de Colomb conserva ses positions, et les Allemands remirent au lendemain l'attaque de la ville.

Cette affaire avait coûté au 38e, 25 tués et 50 blessés, dont le capitaine Gras. Le régiment fit preuve ce jour-là de sang-froid et de fermeté. Les 1er et 3e bataillons n'avaient pas mangé depuis la veille et, après une marche de nuit très pénible, ils avaient tenu, sans faiblir, les positions qui leur étaient confiées. Au milieu de la débandade générale, pas un seul homme ne quitta les rangs (1). Les pertes les plus sérieuses furent éprouvées par les 5e et 6e compagnies du 1er bataillon, qui se montrèrent admirables.

A 6 heures du soir, le général de Colomb prescrivit au lieutenant-colonel Courtot de prendre les positions désignées le matin. Le 1er bataillon conserva les positions prises l'après-midi ; toutefois, les 5e et 6e compagnies furent placées en réserve. Le 2e bataillon vint se placer à la gauche du 1er. Ces deux bataillons se

(1) Ce résultat était dû en grande partie à l'énergie déployée par le capitaine Vincent. (Note d'un ancien officier du 38e de ligne.)

couvrirent sur leur front par des grand'gardes. Le 3e bataillon cantonna dans le faubourg.

Retraite de l'armée. — Cependant l'ordre d'évacuer Orléans était donné depuis 4 heures, mais la nouvelle n'en parvint aux troupes établies à l'entrée du faubourg de Bourgogne que vers 9 heures du soir. Lorsque cette nouvelle fut confirmée, les 1er et 2e bataillons du 38e de ligne se conformèrent au mouvement. L'état-major du régiment et le 3e bataillon étaient déjà passés sur la rive gauche du fleuve.

La retraite de l'armée ne s'opéra pas sans de grandes difficultés. La nuit était obscure, le froid très intense et la Loire charriait d'énormes glaçons. Les soldats et les officiers, harassés et découragés, se pressaient sur les ponts, se bousculaient ; plusieurs tombèrent dans le fleuve et disparurent sous les glaçons sans qu'il fût possible de leur porter secours.

Aux débouchés des ponts, le désordre était à son comble ; les corps se mêlaient entre eux ; quelques-uns se trompèrent de direction. C'est ainsi que le 1er bataillon du 38e prit la route de La Ferté-Saint-Aubin, tandis que le reste du régiment suivait la voie ferrée. Quelques coureurs seulement inquiétèrent la retraite. Le 5 au soir, les corps passés sur la rive gauche de la Loire étaient hors de contact.

Avant de terminer le récit de cette malheureuse retraite d'Orléans, il convient de citer deux faits qui honorent particulièrement le 38e de ligne.

Le sergent Boos. — Lorsque le 2e bataillon du 38e quitta ses positions, vers 10 heures du soir, on oublia de relever un petit poste placé sous le commandement du sergent Boos, de la 2e compagnie. Cet oubli s'explique par la précipitation avec laquelle s'opéra la retraite. Aucun ordre n'étant parvenu au

commandant de ce bataillon, les nouvelles qu'il reçut lui firent croire que la ville était entièrement évacuée. Craignant d'être coupé, et de ne pas arriver à temps pour effectuer sa retraite par le pont du chemin de fer, il donna l'ordre de faire rentrer rapidement les grand'gardes, mais négligea probablement de se faire rendre compte de l'exécution de cet ordre. Quoi qu'il en soit, le sergent Boos fut oublié avec ses 50 hommes. Le poste qu'il occupait, au milieu des vignes et des vergers, ne fut pas remarqué par les Allemands, et lui-même ne se douta pas de l'abandon de la ville. Il faisait grand jour lorsqu'il s'aperçut que les Allemands entraient fort tranquillement dans Orléans par la grande route. Il ne tarda pas à être découvert, et se trouva bientôt cerné par toute une compagnie. Sommé de se rendre, il refusa énergiquement, et prit toutes ses dispositions pour se défendre. L'officier allemand qui commandait la troupe ennemie, désireux de ne pas sacrifier inutilement tant de braves gens, proposa au sergent Boos d'envoyer un caporal aux renseignements, afin qu'il pût se convaincre qu'Orléans était aux mains des Allemands et que toute résistance était inutile et sans profit. Le sergent y consentit, et ce ne fut qu'après le retour du caporal, et lorsqu'il fut bien certain qu'il était abandonné qu'il consentit à déposer ses armes.

Le soldat Grand. — Le 6 décembre, le 15e corps se replia de Lamotte-Beuvron sur Salbris. Le général des Pallières organisa une forte arrière-garde, qui se composait de trois régiments de cavalerie, d'un régiment d'infanterie et d'une batterie à cheval. Pour renforcer cette arrière-garde, il donna l'ordre au capitaine Zickel, commandant de la batterie qu'escortait la compagnie de Séroka, de s'établir à Nouan-le-Fuzelier et de tenir le temps nécessaire pour couvrir la retraite.

Vers 9 heures 1/2 ou 10 heures, l'ennemi ne s'étant pas présenté en forces, et un régiment de cavalerie, le 6e dragons, se trouvant encore à plusieurs kilomètres en arrière, la batterie dételа ses chevaux pour les conduire à l'abreuvoir. Les hommes de la compagnie de soutien étaient en train de préparer le café, lorsque, par suite d'une de ces paniques malheureusement trop fréquentes dans les armées de cette époque, un escadron de dragons, se croyant assailli par des forces bien supérieures, se mit à fuir devant un peloton de hussards allemands. Les dragons arrivent à bride abattue dans le village de Nouan et le traversent rapidement, suivis de près par les cavaliers ennemis. L'alarme est donnée, mais ni les fantassins ni les artilleurs n'étaient prêts à repousser l'attaque. Entraînés par l'ardeur de la poursuite, les hussards allemands traversent le village et ne s'arrêtent qu'à la sortie.

Aussitôt, le soldat Grand, ordonnance du capitaine de Séroka, suivi de quelques camarades, court aux armes, et se dispose à reconduire les cavaliers ennemis. Lorsque ceux-ci reparaissent, ils sont reçus par une vive fusillade qui en démonte le plus grand nombre. La ferme contenance de ces quelques braves permet au capitaine de Séroka de rallier sa compagnie et de donner la chasse aux hussards ennemis (1).

Parmi les blessés qui restèrent sur le terrain, se trouva l'officier allemand qui commandait le peloton.

Réorganisation de l'Armée de la Loire. — Le 6 décembre, le gouvernement de la défense nationale, confirmant l'état de fait, supprima la dénomination d'Armée de la Loire et créa deux armées : une première aux ordres du général Bourbaki, com-

(1) Le soldat Grand fut décoré de la médaille militaire en récompense de son courage et de sa présence d'esprit.

prenant les 15e, 18e et 20e corps; une deuxième, sous Chanzy, comptant les 16e, 17e et 21e corps, ce dernier déjà avancé dans la forêt de Marchenoir.

C'est ainsi que les deux 38e cessèrent de faire partie de la même armée. Le 38e de ligne se replia sur Bourges, où il se prépara à recommencer une nouvelle campagne dans l'Est. Le 38e de marche partagea le sort de la Deuxième Armée de la Loire.

II. — Le 38e de marche à la Deuxième Armée de la Loire.

I. — BEAUGENCY. — BLOIS.

4 décembre. — Retraite sur Mer et sur Blois. — En quittant les tranchées de Boulay, dans l'après-midi du 4 décembre, le 38e de marche avait rejoint le général Barry dans la forêt de Bucy-Saint-Liphard, et était arrivé avec lui à Mer, fort tard dans la nuit, et après 20 heures de marche. La direction donnée à la retraite de la 2e division du 16e corps résultait d'une fausse interprétation des ordres du général en chef, qui avait indiqué, d'une manière générale, la direction de Blois comme dernière ligne de retraite.

Cette retraite s'opéra d'ailleurs dans une très grande confusion. La route, encombrée de voitures de toutes sortes, n'était pas praticable ; il fallait marcher dans les champs. Il en résulta une fatigue extrême pour nos soldats déjà harassés par quatre jours de lutte, et qui n'avaient eu, depuis le 1er décembre, d'autre nourriture que quelques biscuits (1).

---

(1) « Je donne l'ordre au sous-intendant de faire, aussi tôt que possible, le triage des convois et, lorsque mes corps seront à peu près remis, je ferai faire des distributions qui n'ont pas eu lieu depuis quatre jours.

« Je ne pourrai rétrograder sur Beaugency que lorsque mon monde

5 décembre. — Dans la soirée du 5 décembre, le général Barry dirigea le 38e de marche sur Blois, où était déjà arrivée l'artillerie de la division. On croyait cette ville menacée par les détachements d'infanterie et de cavalerie jetés sur la rive gauche de la Loire par le grand-duc de Mecklembourg. Le régiment avait à peine effectué son mouvement, qu'un nouvel ordre du général Chanzy prescrivait à la 2e division de se reporter sur Beaugency, et de prêter son concours à la division Câmo.

Par suite de cet ordre, le général Barry se mit en marche le 6, au matin, sur Beaugency, avec les troupes de la division qu'il avait pu rallier. Il prescrivit en même temps au lieutenant-colonel Baillo de revenir sur le champ à Mer, et de le rejoindre.

6 et 7 décembre. — Marches et contre-marches. — Le 38e rétrograda, et arriva à Mer dans la soirée du 6. Le lendemain, il poursuivait sa route sur Beaugency lorsque, arrivé à moitié chemin de cette ville, le lieutenant-colonel Baillo reçut un ordre du général Barry, l'informant que la division se repliait sur Mer, et lui prescrivant de revenir sur ses pas. Le général jugeant qu'il ne pouvait, sans aller au-devant d'un désastre, mettre en ligne les quelques centaines d'hommes, démoralisés et sans cartouches, composant sa division, avait informé le général en chef, par un billet écrit au crayon, à 2 heures du soir, de l'impossibilité où il était de concourir à la défense de Beaugency. Le régiment revint à Mer.

Dans l'intervalle, le billet du général Barry se croisa avec une dépêche du général Chanzy, qui

---

sera rallié, aura mangé et se sera reposé. Les hommes ne peuvent plus faire un pas en avant. » Extrait d'une lettre du général Barry au général Chanzy, en date du 5 décembre 1870. (*Deuxième Armée de la Loire*, par le général Chanzy.)

l'informait que le général Câmo devait tenir en avant de Beaugency, et lui ordonnait de le soutenir. L'arrivée de cette dépêche remet en mouvement nos malheureux soldats. Le 38e étant encore, de tous les corps de la division, celui qui paraît le plus en état de marcher, le général le fait repartir pour Beaugency.

Le régiment se met en route à 4 heures du soir, et arrive aux portes de Beaugency, après une étape de quatre lieues, rendue fort pénible par la neige et le froid. Mais le général Câmo, prévenu de l'état de ce renfort, et considérant qu'un régiment épuisé par trois jours et trois nuits de marche ne serait qu'un embarras, ne veut pas le recevoir. Après une heure de repos, il faut reprendre, encore une fois, la route de Mer. Les hommes n'en peuvent plus ; plusieurs d'entre eux se couchent dans les fossés de la route, et y expirent de fatigue et de froid.

Il était plus de cinq heures du matin quand le malheureux régiment rentra sous les halles de Mer, seul abri sous lequel il lui fut permis de trouver un repos, qui ne devait pas être de longue durée (1).

Pendant que le 38e de marche, subissant le contre-coup de la désorganisation de la division Barry, et du désordre qui régnait dans les états-majors, allait et venait entre Blois, Mer et Beaugency, l'armée avait pris position entre la Loire et la forêt de Marchenoir. A gauche, le 21e corps, vers Lorges, Morée et Marchenoir ; au centre, le 17e corps, vers Villemarceau, Origny et Plessis ; à droite, le 16e corps, réduit à sa 1re division, vers le Grand-Bonvalet et Villor-

(1) Beaucoup d'hommes qui s'étaient égarés pendant la retraite n'avaient pas encore rejoint. L'effectif des présents n'était guère que de 800 hommes, le 6 décembre. Les marches et contre-marches des 6, 7 et 8 décembre réduisirent encore cet effectif.

ceau, et la division mobile de Tours, sous les ordres du général Câmo, entre Meung et Beaugency. Sur la rive gauche, le général Maurandy, ralliant ses débandés, couvrait le parc de Chambord et Blois.

Du côté des Allemands, le duc de Mecklembourg avait été chargé de rejeter vers l'Ouest les corps français réunis sur la rive droite de la Loire. Il disposait du I^er^ corps bavarois, du XIII^e^ corps et d'une division de cavalerie, tandis qu'une division du IX^e^ corps et une brigade de cavalerie descendaient la rive gauche du fleuve. Le prince Frédéric-Charles était resté à Orléans avec une partie du X^e^ corps et la moitié du IX^e^. Les Allemands, croyant n'avoir affaire qu'à des troupes démoralisées et incapables de résister, se montrèrent audacieux et entreprenants. Dans la journée du 7, ils essayèrent d'enlever nos avant-postes de Vallière, Cravant et Messas. La résistance qu'ils éprouvèrent et les pertes qu'ils subirent les rendirent plus prudents.

8 décembre. — Bataille de Villorceau. — Le 8, les Allemands se concentrent et marchent sur Cravant, Villorceau et Beaugency. Nos avant-postes reçoivent l'ennemi par une fusillade très vive, et c'est en vain qu'il tente d'enlever nos positions. L'effort principal se porte sur le centre, entre Villorceau et Villevert. Les assaillants éprouvent des pertes considérables. Nos tirailleurs et nos mitrailleuses les écrasent de leurs feux ; le terrain est couvert de leurs morts et de leurs blessés.

Ce combat acharné dura jusqu'à 9 heures du soir. Le succès des Français aurait été complet sans l'abandon de Vernon par la division Câmo, à l'extrême droite, et la perte de Beaugency, qui fut évacué dans la soirée, d'après un ordre du Ministre de la Guerre. Une colonne prussienne, profitant de l'obscurité pour se glisser le long de la Loire, arriva

aux portes de la ville, et, la trouvant sans défenseurs, y pénétra et s'y établit solidement.

Le même jour, le général Barry, laissant à Mer un détachement pour garder le pont, s'était porté, avec tout ce qu'il avait de disponible, dans la direction de Beaugency, et avait pris position près du château de Beaumont, afin de soutenir, le cas échéant, la retraite de l'aile droite de l'armée, ainsi que l'ordre lui en avait été donné dans la journée du 7.

Vers 2 heures, le 38e de marche reçut, pour la troisième fois, l'ordre de se porter rapidement sur Beaugency. Quand il arriva à l'entrée de la ville, la division Câmo était déjà en pleine débandade. Le général Tripart, qui avait remplacé le général Câmo, souffrant d'une chute de cheval, s'efforçait de rallier, auprès de Tavers, les débris de la division.

Le colonel Baillo reçut, vers 9 heures du soir, l'ordre de faire déployer son régiment en sentinelles, sur une étendue de trois kilomètres, depuis la voie ferrée d'Orléans à Tours jusqu'à la Loire, avec mission de surveiller l'ennemi, qui avait pénétré dans Beaugency. On se conforma à cet ordre, qui était apporté par un officier d'ordonnance du général Câmo. Le régiment, presque en entier, fut déployé en sentinelles ; une compagnie fut placée sur la voie, pour garder un train de munitions.

La nuit se passa dans cette situation. Beaucoup succombèrent encore, tués par le froid et la fatigue.

Lorsque le général Barry apprit l'entrée des Allemands dans Beaugency, et qu'il fut témoin de la désorganisation des troupes de la division mobile, il télégraphia au général en chef : « La colonne Câmo « est en pleine déroute... Je n'ai pas un homme, je « n'ai pas de division. Pour n'être pas pris par « l'ennemi, je me retire sur Blois. » (1)

(1) *Deuxième Armée de la Loire*, par le général Chanzy.

9 décembre. — Retraite sur Blois. — Par suite de cette décision, le 38e reçut, vers 4 heures du matin, l'ordre de se replier sur Mer. L'éparpillement du régiment rendait les communications fort difficiles ; il en résulta que l'ordre de retraite ne parvint pas à temps à quatre compagnies du 1er bataillon, qui restèrent dans leurs positions, pendant que le gros du régiment rentrait à Mer, en suivant la voie ferrée.

Dans la nuit, le général en chef, désireux de reprendre Beaugency, qu'il croyait n'être occupé que par un faible détachement, donna l'ordre au général Tripart de réunir, le lendemain matin, toutes les troupes qui se trouvaient autour de Mer et de Beaugency, et de les porter en avant. Le lendemain, l'impossibilité d'une attaque contre Beaugency étant démontrée, le général Chanzy se contenta de rectifier son front en portant sa droite plus en arrière, sur la ligne Tavers-Toupenay. L'aile droite fut placée sous le commandement de l'amiral Jauréguiberry.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, les Allemands attaquèrent nos lignes sur plusieurs points, à Cernay, à La Villette, à Villejouan et à Tavers. Partout ils furent repoussés et subirent de grandes pertes, surtout devant Tavers, où les 75e et 76e régiments prussiens, qui étaient les plus engagés, durent se retirer en désordre et complètement battus.

Les compagnies du 1er bataillon du 38e de marche, laissées à Tavers, restèrent sur le champ de bataille toute la journée. A l'entrée de la nuit, elles revinrent à Mer, par ordre du général Tripart, et l'une d'elles fut chargée de la garde du pont. Le capitaine Dourlens prit le commandement de ce détachement (1).

(1) Ce détachement s'augmenta de quelques officiers et de beaucoup d'isolés de toutes les compagnies qui rejoignirent le capitaine Dourlens à Mer. L'effectif de ce détachement était d'environ 500 hommes.

La portion principale du régiment avait déjà quitté Mer, avec le général Barry, pour se replier sur Blois.

Le même jour, le parc de Chambord fut enlevé par les Hessois, qui surprirent les avant-postes des francs-tireurs de Paris, et s'emparèrent des portes du Nord, avant que le général Maurandy ait eu le temps de s'y opposer. A la suite de cet échec, toutes les troupes du 16e corps, encore sur la rive gauche, se retirèrent sur Blois et passèrent sur la rive droite.

Le 10 décembre, le général Chanzy fit un mouvement offensif dans le but de préparer la retraite de l'armée, qu'il avait l'intention de porter derrière la ligne du Loir. La 3e division du 17e corps reprit le village d'Origny et le château de Coudray ; la 3e division du 21e corps s'empara de Villermain ; mais la droite échoua devant Beaugency où le Xe corps allemand venait d'entrer en ligne.

10 et 11 décembre. — Défense de Blois. — L'échec de Chambord avait jeté une panique extrême dans la ville de Blois. Lorsque le général Barry y arriva, dans la soirée du 9, les habitants et les autorités civiles venaient de faire décider que la ville ne se défendrait pas. Le général s'empressa de rallier les quelques centaines d'hommes de sa division qui avaient pu le rejoindre, et fit tout disposer pour faire sauter le pont. Les compagnies du 38e de marche furent réparties sur les quais, à l'entrée du pont et à l'évêché.

Le lendemain, 10 décembre, vers 7 heures du matin, on mit le feu aux mines préparées pour faire sauter une arche du pont, et les communications entre les deux rives furent interrompues.

Vers deux heures de l'après-midi, le prince de Hesse se présentait sur la rive gauche et sommait la ville de se rendre. Le feu s'engagea aussitôt entre la bat-

terie française de la chaussée Saint-Victor et une batterie ennemie. En même temps, les tirailleurs placés le long du quai échangeaient une fusillade assez nourrie avec les tirailleurs ennemis. Quelques obus atteignirent la ville, et firent perdre plusieurs hommes au 38e.

Aussitôt, les chefs de la municipalité, affolés, s'empressèrent, malgré les supplications, les protestations, et les menaces du général Barry, de hisser le drapeau parlementaire. Au même moment, M. Gambetta arrivait dans la ville; il prêta son concours au général, et la prolongation de la résistance fut décidée. La défense du passage de la Loire, à Blois, était en effet de la plus grande importance, au moment où toute l'armée allait exécuter un mouvement rétrograde sur Vendôme.

Le prince de Hesse menaça en vain la ville d'un bombardement. Toutes les dispositions furent prises pour une résistance à outrance contre toute attaque venant de la rive gauche.

La nuit du 10 au 11 fut employée à compléter les travaux de défense. L'ennemi ne les inquiéta pas. Les soldats du 38e élevèrent un épaulement pour recevoir 4 pièces de 12 sur la terrasse de l'évêché. La journée du 11 se passa sans que l'ennemi tint ses menaces de bombardement qu'il eut soin, cependant, de renouveler trois ou quatre fois.

Dans la nuit du 11 au 12, on apprit le mouvement de retraite de l'armée et l'occupation de Mer par les Allemands. Blois allait être attaqué à la fois par la rive gauche et par la rive droite. A la suite d'un conseil de défense il fut décidé, par les généraux présents, que l'on évacuerait la ville dans la soirée du lendemain, pour se replier sur Herbault et Saint-Amand.

12 décembre. — Le 38e se mit en route à 4 heures

[illegible] après une marche de nuit très pénible, [illegible] Saint-Amand à minuit.

[illegible] quatre compagnies, que nous avons laissées à [illegible] passèrent la journée du 10 et la nuit suivante [illegible] grand'gardes au château de Beaumont, à l'est de [illegible]. Le 11, elles reçurent l'ordre de se joindre aux troupes du général Deplanque, commandant la 1re division du 16e corps, et, le 12 au soir, elles se trouvaient à Pontijoux, après avoir marché 8 heures dans [illegible] labourées.

Du 6 au 10, les Allemands avaient perdu environ 3,000 hommes, dont 6 ou 700 prisonniers; mais ils avaient d'importants renforts.

Le prince Frédéric-Charles prit le commandement, et réunit sous ses ordres les quatre divisions d'infanterie du duc de Mecklembourg, les IIIe, IXe et Xe corps, ainsi que quatre divisions de cavalerie.

En prévision d'une attaque, à laquelle il ne pouvait pas résister avec des troupes jeunes et déjà fatiguées par quatre jours de lutte, le général Chanzy prescrivit la retraite dans la direction de Vendôme, Fréteval et Saint-Amand. Cette retraite, parfaitement menée, ne fut presque pas inquiétée. Le 13 au soir, toute l'armée s'établissait sur le Loir, avec l'intention d'y tenir quelques jours pour reprendre haleine et se réorganiser.

13 décembre. — Les troupes placées sous les ordres des généraux Barry et Maurandy s'établirent à Saint-Amand et Montoire. La division Deplanque et l'ancienne division Câmo sur les deux rives du Loir, de Naveil à Sainte-Anne. Le 17e corps à la gauche du 16e, avec poste avancé à Bel-Essort. Le 21e à Pezou à Saint-Hilaire, avec une brigade à Fréteval.

14 décembre. — Le 14 décembre, le général Barry, croyant que les Allemands étaient déjà mai-

tres de Tours, envoya le 38e de marche à l'ouest de Saint-Amand, pour prendre position près de la ferme de Bussard, sur la route de Château-Renault à Vendôme.

De son côté, le détachement du capitaine Dourlens était chargé, par le général Deplanque, d'occuper les hauteurs boisées qui bordent la Housée, près du moulin Beton.

15 décembre. — Bataille de Vendôme. — Dans la matinée du même jour, les Allemands attaquèrent Fréteval et s'emparèrent du château et de la rive gauche. Le 15, Fréteval fut repris par la brigade du Temple et son pont coupé. En avant de Vendôme, les positions françaises étaient attaquées par des masses considérables. Malgré la résistance énergique de la brigade Bourdillon, l'ennemi parvint à s'emparer du poste de Bel-Essort. A la droite, il n'y eut qu'un simple combat d'artillerie.

Ainsi qu'il arrivait tous les jours, le detachement du capitaine Dourlens fut oublié. Après avoir vainement demandé et attendu des ordres, le capitaine se replia sur Vendôme à travers bois et vint prendre position, au nord de la route de Blois, en arrière de la ferme de Bel-Essort, déjà occupée par les gendarmes. Un peu plus tard, il fit occuper par une compagnie une tranchée située à gauche de la ferme, et plaça une deuxième compagnie dans un bois voisin. Ces deux compagnies furent seules engagées avec les tirailleurs ennemis et perdirent quelques hommes. A la nuit, le détachement vint cantonner dans un des faubourgs de Vendôme.

Le prince Frédéric-Charles préparait une grande attaque pour le 16, mais, comme à Josnes, il fut déçu. Profitant habilement du brouillard, le général Chanzy avait fait filer ses convois et donné l'ordre de la retraite. Lorsque les Allemands se présentèrent

aux avant-postes, établis en avant de Vendôme, ils les trouvèrent abandonnés. Tous les ponts du Loir avaient été coupés après le départ des Français.

La retraite s'exécuta avec ordre et lenteur. Deux combats d'arrière-garde furent livrés à Droué et sur la route de Saint-Calais, sans trop de désavantage pour nous. Nous perdîmes malheureusement 12 pièces embourbées dans des chemins défoncés. Les troupes du général Barry se replièrent de Saint-Amand sur Montoire, où elles rallièrent la brigade Pâris, du 17e corps, qui avait été chargée de descendre le Loir, sur la rive droite, et d'assurer la destruction des ponts.

Le 38e de marche fut camper près du hameau de La Haloperie, au nord de Montoire. Il y fut rallié par le 66e mobiles, dont il était séparé depuis le 4 décembre.

Le 17, la division Barry descendit la rive droite du Loir et prit position à Pont-de-Braye et à Lavenay.

Le 18, à 3 heures du matin, elle quitta cette position pour venir s'établir en avant de la forêt de Bersaye.

Le 38e campa auprès de Jupilles. Il avait fait, ce jour-là, 35 kilomètres, dans de mauvais chemins détrempés par la pluie et le dégel.

En quittant Vendôme, le détachement du capitaine Dourlens s'était successivement replié sur Epuisay, Bouloire et Tresson. Il rejoignit le régiment dans la forêt de Bersaye, le 19 décembre.

Le général Barry avait sous ses ordres, en outre des troupes de sa division, celles de la division Maurandy, ralliées au moment des affaires de Blois et de Chambord, et quelques troupes du 15e corps, restées sur la rive droite de la Loire, après les combats du 4 décembre autour d'Orléans. Il fut chargé de la défense de la ligne du Loir, depuis Château-du-Loir jusqu'à La Chartre-sur-Loir, et de la protection du

chemin de fer de Tours au Mans. Son quartier général était à Chahaigne.

Le 20 décembre, le 38e de marche et le 66e mobiles, avec une batterie de 4, prirent position en avant de Chahaignes, sur la route de La Chartre. Le lendemain, il cantonna sur les bords de la petite rivière de la Venne, dans les fermes et les habitations qu'il avait pour mission de mettre en état de défense (1).

Les autres corps de l'armée étaient arrivés aux environs du Mans le 19 décembre et avaient pris position en avant de la ville. A droite et au centre, une portion de la cavalerie et le gros du 16e corps (amiral Jauréguiberry), de la Sarthe, vers Arnage, jusqu'à l'Huisne, vers Yvré. Le quartier général à Pontlieue, où aboutissent les chemins de fer de Chartres et de Tours et les routes de Grand-Lucé, d'Ecommoy et du Lude.

A gauche, le 21e corps (Jaurès) sur les deux rives de l'Huisne, gardant les deux plateaux d'Auvour et de Sorgé. En réserve générale, le 17e corps, général de Colomb, sur la rive droite de la Sarthe, vers Saint-Saturnin et les routes de Conlie et d'Alençon.

II. — VENDOME. — LE MANS

Colonne mobile du général de Jouffroy. — Tandis que l'armée française s'établissait solidement autour du Mans, une partie de l'armée allemande était ramenée, par ordre supérieur, vers Orléans. On craignait, au grand quartier général de Versailles, un mouvement offensif de l'armée que le général Bourbaki organisait à Bourges.

Le prince Frédéric-Charles revint lui-même à Or-

(1) L'effectif du 38e, à cette date, ne dépassait pas 700 hommes. Les commandants Gariod et de Mornac n'avaient pas été remplacés.

Vêtus avec le IXe corps. Le gros de l'armée de l'ouest ne dépassa pas le Loir, et quelques jours de repos furent accordés aux troupes allemandes, qui en avaient besoin, pour le moins, autant que les troupes françaises, après une campagne d'hiver aussi active. Cette pause ne dura pas longtemps.

Dès que le général Chanzy eut mis un peu d'ordre dans les différents corps de son armée, qu'il eut rétabli ses effectifs et réveillé l'ardeur et la bonne volonté de ses soldats, ainsi que le zèle de ses officiers, il s'empressa de mettre à profit l'éloignement d'une partie de ses ennemis pour reconquérir la ligne du Loir. Il espérait encore qu'il serait possible de reprendre l'offensive et de combiner une nouvelle marche vers Paris, lorsque les deux armées du Mans et de Bourges seraient complètement réorganisées. Cet espoir ne devait pas se réaliser, car le gouvernement venait, à cette même époque, de décider le général Bourbaki à faire une grande diversion dans l'Est, afin de débloquer Belfort et de menacer les communications de l'armée allemande.

Quoi qu'il en soit, le général Chanzy détacha devant son front trois colonnes mobiles pour inquiéter l'ennemi et battre le pays.

A gauche, le général Rousseau, avec une partie de sa division, 1re du 21e corps, dans la vallée de l'Huisne, vers Nogent, secondé par les francs-tireurs de Lipowski et les volontaires de Cathelineau, vers Authon.

Au centre, le général de Jouffroy, avec la 3e division du 17e corps et des détachements du 16e, sur Vendôme.

A l'extrême droite, le général de Curten vers Château-du-Loir et Château-la-Vallière.

La colonne mobile que commandait le général de Jouffroy quitta Le Mans le 23 décembre, pour se porter

sur La Braye, laissant dans les positions occupées par la 3e division du 17e corps les malades, les hommes les plus mal armés et les plus mal chaussés. Elle emmenait avec elle 200 chevaux de cavalerie légère du 17e corps et, en outre des trois batteries divisionnaires, deux mitrailleuses. Les convois avaient été réduits au strict nécessaire pour faciliter les mouvements. Les approvisionnements seraient tirés de Château-du-Loir. Le général Barry devait lui fournir les secours qui lui seraient nécessaires en infanterie et en artillerie.

27 et 28 décembre. — Le 27 décembre, le général de Jouffroy conduisit sa colonne mobile aux environs de Montoire, où l'ennemi se trouvait en force. Après quelques heures de combat, il le chassa des villages de Troo et de Saint-Quentin, et le poursuivit au-delà de Montoire, sur la route de Château-Renault. Le 28, ayant reçu l'ordre de se porter directement sur Vendôme, il appela à lui les renforts que le général Barry tenait prêts. Ces renforts se composaient de la brigade Marty, forte de 4 bataillons et 6 pièces ; de la brigade Thiéry, 7 bataillons et 4 pièces, et de la brigade Baille, 6 bataillons et 6 pièces.

29 décembre. — Le 29, la brigade Baille se trouvait à la Chapelle-Huon. Elle se porta sur Fortan dans la matinée du 30 et, le même jour, vint prendre position à Azé, où elle arriva à 9 heures du soir. Les autres corps du général de Jouffroy se trouvaient ainsi répartis : la brigade Thiéry à Savigny ; le 16e de marche à Mazangé ; le 15e de marche et le 70e mobiles à Lunay et aux Roches ; deux bataillons du 36e à Epuisay et Danzé, avec 4 pièces de 4 et 2 mitrailleuses ; le 1er bataillon de chasseurs à Mazières ; un bataillon du 74e mobiles à Azé ; le 3e cuirassiers

à Savigny ; deux escadrons de cavalerie légère à Lunay ; le 3e hussards de marche à Lavenay ; les éclaireurs algériens à Montoire. L'artillerie de la division était à La Burnaudière.

Le plan du général était le suivant : deux colonnes principales devaient marcher, l'une par Azé et Espéreuse, l'autre par Courtiras, tandis qu'une colonne légère, franchissant le Loir à Lisle, devait déboucher sur la rive gauche par le bois de Meslay, et que les éclaireurs algériens, passant la rivière à Montoire, tourneraient Vendôme, pour occuper les routes de Blois et d'Oucques.

31 décembre. — Combat de Vendôme. — Dans les engagements de la journée du 27, les troupes du général de Jouffroy avaient eu affaire à des détachements de la 20e division prussienne (Xe corps). Le commandant de cette division, général de Kraatz, s'empressa de la concentrer autour de Vendôme. Il disposait, le 30 au soir, en outre des 4 régiments d'infanterie nos 56, 79, 17 et 92, du 10e bataillon de chasseurs, de trois régiments de cavalerie et de 6 batteries. Sa ligne d'avant-postes s'étendait de Villeporcher à Montrieux, en passant par le château de Bel-Air et Courtiras.

Comme son adversaire, il avait résolu d'exécuter, le 31 décembre, une reconnaissance offensive dans la direction d'Epuisay. Au point du jour, le général de Diringshofen se mit en mouvement sur Azé, avec 4 bataillons, 2 escadrons et 10 pièces de canon. Cette colonne était flanquée, à droite par le bataillon de fusiliers du 92e, qui suivait la route de la forêt de Vendôme ; à gauche, par un détachement, fort de 4 compagnies, 1 escadron et 2 pièces, qui se portait sur le Gué-du-Loir. Au nord de Vendôme, une brigade de cavalerie, sous les ordres du général de Lüderitz, soutenue par une batterie et 2 compagnies

d'infanterie, se portait de Fréteval sur Epuisay, par Busloup et Danzé.

A la même heure, les colonnes françaises se mettaient en mouvement pour converger sur Vendôme. Au centre, le 66e mobiles et les 38e et 36e de marche, sous le commandement supérieur du lieutenant-colonel Baille, devaient attaquer par le nord, et avaient pour premier objectif le plateau de Bel-Air.

A l'aile droite, le 46e de marche quittait Mazangé pour se porter sur les Tuileries, en longeant la lisière Sud de la forêt. Le 45e de marche et le 70e mobiles restaient en réserve.

Au nord, la brigade Thiéry se portait sur Epuisay et Danzé.

Attaque de Bel-Air par le 38e de marche. — Partis de grand matin de leurs cantonnements d'Azé et de Danzé, les 38e et 36e de marche firent leur jonction vers 9 heures, au Ripier, sur la route de Danzé à Vendôme. Le lieutenant-colonel Baille dirigea le lieutenant-colonel Marty, avec le 36e et une batterie, sur Espéreuse, pour couvrir sa gauche, et détacha sur sa droite le 2e bataillon du 38e, commandé par le capitaine Garessus, pour se relier avec le 66e mobiles. Ce dernier régiment devait se porter d'Azé sur Bel-Air par les chemins de la forêt. Le lieutenant-colonel Baille poursuivit ensuite sa route sur Vendôme par La Jousselinière et la route qui longe la lisière Est de la forêt. Le 3e bataillon marchait en tête de colonne, ayant la compagnie Busco pour avant-garde.

Vers midi, l'avant-garde du 38e de marche aborde le plateau de Bel-Air, après avoir chassé devant elle quelques groupes de Uhlans. Elle est reçue par une vive fusillade qui l'oblige à se déployer tout entière en tirailleurs, en arrière d'une haie. C'est un bataillon du 56e régiment prussien, accouru précipitamment de Vendôme, et qui a pris position entre les Tuileries

à Savigny ; deux escadrons de cavalerie légère à Lunay ; le 3e hussards de marche à Lavenay ; les éclaireurs algériens à Montoire. L'artillerie de la division était à La Burnaudière.

Le plan du général était le suivant : deux colonnes principales devaient marcher, l'une par Azé et Espéreuse, l'autre par Courtiras, tandis qu'une colonne légère, franchissant le Loir à Lisle, devait déboucher sur la rive gauche par le bois de Meslay, et que les éclaireurs algériens, passant la rivière à Montoire, tourneraient Vendôme, pour occuper les routes de Blois et d'Oucques.

31 décembre. — Combat de Vendôme. — Dans les engagements de la journée du 27, les troupes du général de Jouffroy avaient eu affaire à des détachements de la 20e division prussienne (Xe corps). Le commandant de cette division, général de Kraatz, s'empressa de la concentrer autour de Vendôme. Il disposait, le 30 au soir, en outre des 4 régiments d'infanterie nos 56, 79, 17 et 92, du 10e bataillon de chasseurs, de trois régiments de cavalerie et de 6 batteries. Sa ligne d'avant-postes s'étendait de Villeporcher à Montrieux, en passant par le château de Bel-Air et Courtiras.

Comme son adversaire, il avait résolu d'exécuter, le 31 décembre, une reconnaissance offensive dans la direction d'Epuisay. Au point du jour, le général de Diringshofen se mit en mouvement sur Azé, avec 4 bataillons, 2 escadrons et 10 pièces de canon. Cette colonne était flanquée, à droite par le bataillon de fusiliers du 92e, qui suivait la route de la forêt de Vendôme ; à gauche, par un détachement, fort de 4 compagnies, 1 escadron et 2 pièces, qui se portait sur le Gué-du-Loir. Au nord de Vendôme, une brigade de cavalerie, sous les ordres du général de Lüderitz, soutenue par une batterie et 2 compagnies

d'infanterie, se portait de Fréteval sur Epuisay, par Busloup et Danzé.

A la même heure, les colonnes françaises se mettaient en mouvement pour converger sur Vendôme. Au centre, le 66e mobiles et les 38e et 36e de marche, sous le commandement supérieur du lieutenant-colonel Baille, devaient attaquer par le nord, et avaient pour premier objectif le plateau de Bel-Air.

A l'aile droite, le 46e de marche quittait Mazangé pour se porter sur les Tuileries, en longeant la lisière Sud de la forêt. Le 45e de marche et le 70e mobiles restaient en réserve.

Au nord, la brigade Thiéry se portait sur Epuisay et Danzé.

Attaque de Bel-Air par le 38e de marche. — Partis de grand matin de leurs cantonnements d'Azé et de Danzé, les 38e et 36e de marche firent leur jonction vers 9 heures, au Ripier, sur la route de Danzé à Vendôme. Le lieutenant-colonel Baille dirigea le lieutenant-colonel Marty, avec le 36e et une batterie, sur Espérouse, pour couvrir sa gauche, et détacha sur sa droite le 2e bataillon du 38e, commandé par le capitaine Garessus, pour se relier avec le 66e mobiles. Ce dernier régiment devait se porter d'Azé sur Bel-Air par les chemins de la forêt. Le lieutenant-colonel Baille poursuivit ensuite sa route sur Vendôme par La Jousselinière et la route qui longe la lisière Est de la forêt. Le 3e bataillon marchait en tête de colonne, ayant la compagnie Busco pour avant-garde.

Vers midi, l'avant-garde du 38e de marche aborde le plateau de Bel-Air, après avoir chassé devant elle quelques groupes de Uhlans. Elle est reçue par une vive fusillade qui l'oblige à se déployer tout entière en tirailleurs, en arrière d'une haie. C'est un bataillon du 56e régiment prussien, accouru précipitamment de Vendôme, et qui a pris position entre les Tuileries

et Bel-Air. On se fusille pendant quelques minutes qui paraissent bien longues, car le gros du régiment est encore en arrière.

Dès que le 3e bataillon entre en ligne, le lieutenant-colonel Baille, qui était accouru pour soutenir son avant-garde, donne l'ordre aux premières compagnies de marcher sur le château de Bel-Air. La batterie qui accompagne le régiment prend position sur la lisière de la forêt, et appuie cette attaque. Après une courte lutte, le château est enlevé par une charge brillante, et l'ennemi est rejeté sur les Tuileries et la ligne du chemin de fer (1).

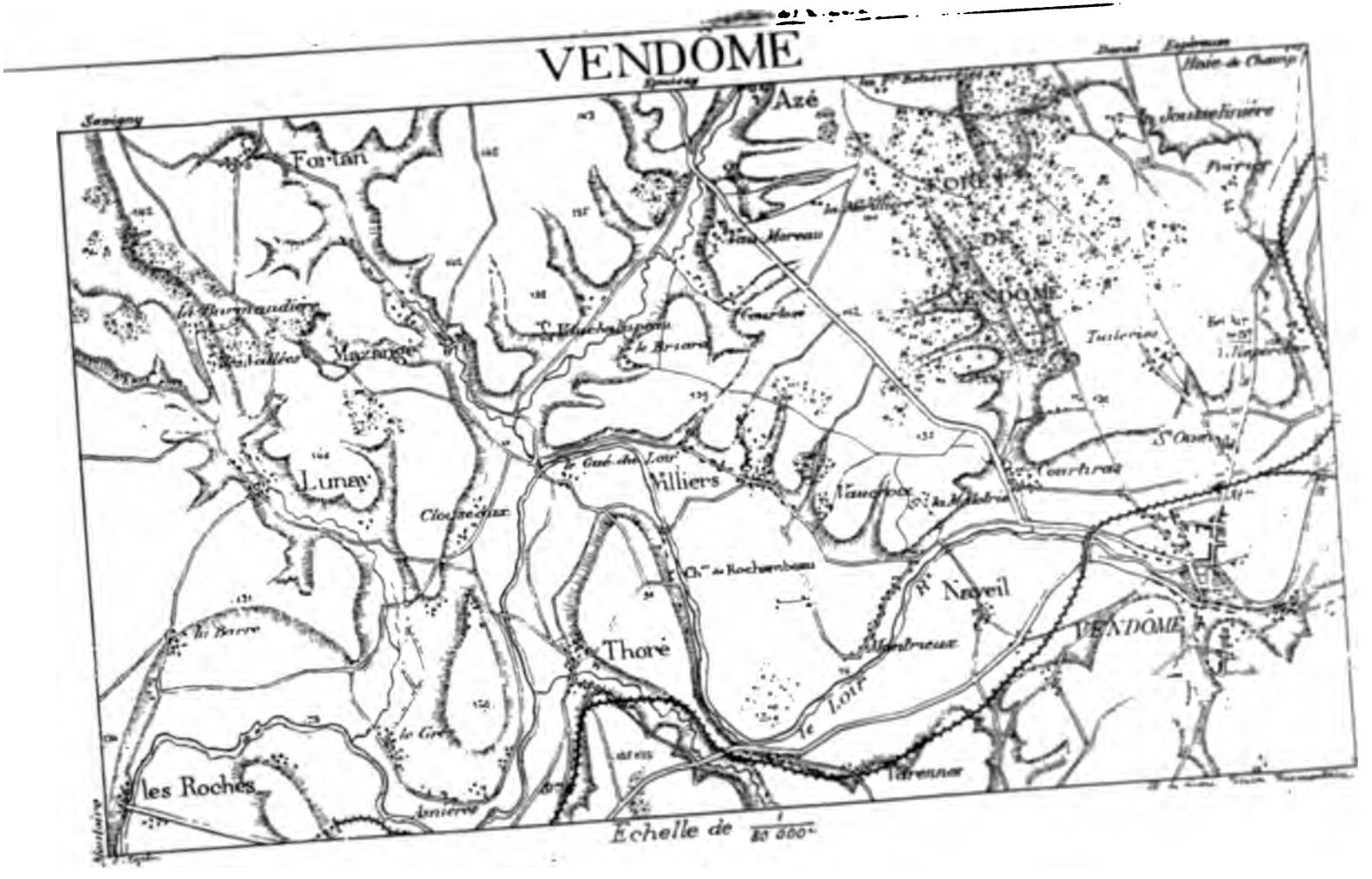
Entre temps, le bataillon de fusiliers prussiens, qui avait pris la route de la forêt pour se porter sur Azé, s'était heurté, vers les petites Belzéveries, aux avant-postes du bataillon du 74e mobiles laissé à Azé, et était revenu sur ses pas lorsqu'il avait entendu le canon dans la direction de Vendôme. Il déboucha de la forêt sur la droite du 38e de marche, et fut aussitôt dispersé par les feux du 1er bataillon, que le lieutenant-colonel Baille avait conservé en réserve.

Après ce premier succès, il s'agissait d'enlever Vendôme aux Allemands. Le lieutenant-colonel Baille envoya l'ordre au 36e de marcher sur la ville par Le Poirier et Villeporcher, afin de seconder l'attaque des autres colonnes.

Sur la droite, le 66e mobiles était engagé avec la colonne du général de Diringshofen. Cette colonne arrivait à Van-Moreau au moment où la tête du régiment de mobiles allait s'engager dans la forêt. Les

(1) Le parc et le château de Bel-Air étaient faiblement défendus par un poste du 92e régiment prussien, et les ordonnances du bataillon envoyé en reconnaissance dans la forêt de Vendôme.

L'attaque du 3e bataillon du 38e de marche fut menée si vivement que l'ennemi n'eut pas le temps de renforcer cette position importante. Nos soldats profitèrent du café chaud préparé pour les Prussiens.


VENDOME
Azé
Fortan
Mazange
Lunay
Villiers
Thoré
les Roches
Naveil
VENDOME
le Loir
Echelle de 1/80 000e

Allemands sont reçus par une vive fusillade partant du ruisseau d'Azé et de la ferme de La Mérillière. Néanmoins, les mobiles allaient être débusqués de leurs positions par les feux de l'artillerie ennemie, lorsque le 46e de marche, qui exécutait son mouvement de Mazangé sur les Tuileries, déboucha sur le plateau de Briard, et prit en flanc les bataillons du général de Diringshofen. Celui-ci fut obligé de rompre la lutte, et de se replier sur Vendôme, serré de près par le 66e mobiles et le 46e de marche. Il ne parvint d'ailleurs à se dégager que grâce à l'intervention du détachement qu'il avait envoyé sur son flanc gauche.

A 3 heures, les Allemands tenaient encore dans les Tuileries et à Courtiras. Ils sont attaqués sur toute la ligne. Malgré un feu très-vif des batteries établies sur la rive gauche du Loir, le 66e mobiles les rejette sur les pentes qui descendent des Tuileries sur le Loir; le 46e les chasse de Courtiras, et les poursuit, la baïonnette dans les reins, jusqu'à la gare du chemin de fer. Une partie du 1er bataillon du 38e de marche contribue à l'attaque des Tuileries, et descend du plateau pour seconder la poursuite du 46e (1).

---

(1) Au début de cet engagement, les batteries françaises des colonnes du centre, qui avaient ouvert leur feu sur les troupes du général de Diringshofen, en retraite de Van-Moreau sur Courtiras et Vendôme, tirèrent sur les bataillons du 46e de marche croyant que c'était toujours la colonne prussienne.

Dans cette journée, nos soldats furent admirables d'entrain et de courage. Deux compagnies du 46e de marche, qui avaient poursuivi l'ennemi jusqu'aux premières maisons de la ville, malgré l'ordre de la retraite donné par le colonel du régiment, s'enfermèrent dans le château de La Varenne, situé dans le faubourg, entre Coutiras et la voie ferrée. Le capitaine Richert, qui commandait ces deux compagnies, fit retrancher ses hommes, et, malgré une violente canonnade, qui détruisit une partie du château, s'y maintint jusqu'au soir. Ce n'est que vers 7 heures qu'il abandonna sa position, pour se reporter sur Courtiras, emmenant 20 prisonniers faits aux avant-postes prussiens. (Extrait de l'*Historique du 46e*.)

A 4 heures, les Français prononcent de nouveau un effort contre la ligne du chemin de fer. A l'aile gauche, le 36^e parvient à enlever quelques-unes des premières maisons du faubourg. Mais l'artillerie allemande, établie au vieux château de Vendôme, et sur les hauteurs de la rive gauche, couvre les assaillants de projectiles, et l'infanterie ennemie, retranchée derrière les murs crénelés et les talus de la voie ferrée, ouvre sur eux un feu des plus vifs. La nuit arrive avant d'avoir obtenu un résultat décisif. Le général de Jouffroy fait cesser le combat et ordonne de garder les positions conquises.

Pendant que les colonnes d'infanterie du général de Jouffroy attaquaient les positions des Allemands au nord de Vendôme, les éclaireurs algériens du général Goursaud avaient passé le Loir à Lavardin, et s'étaient portés sur Varennes. Ils furent arrêtés par les feux des batteries établies sur les hauteurs au sud de la ville, et obligés de se replier sur Montoire.

Cette journée coûtait au 38^e de marche 50 hommes tués ou blessés, et deux officiers blessés, le capitaine Clapisson et le sous-lieutenant Blondel (1).

Le général de Jouffroy n'apprit qu'à minuit l'échec éprouvé par la colonne du colonel Thiéry. Cette colonne avait rencontré, vers 10 heures du matin, à hauteur de Danzé, la brigade de cavalerie du général de Lüderitz. L'attaque audacieuse des deux compagnies de soutien lui fit croire qu'elle avait devant elle des forces considérables ; elle se replia sur Epuisay, et ne rejoignit les troupes des lieutenants-colonels Baille et Marty que fort tard dans la nuit.

(1) Le combat du 31 décembre coûta aux Allemands, d'après la relation du grand état-major général, 8 officiers tués ou blessés, 120 hommes tués ou blessés, et une centaine de prisonniers. Ces chiffres paraissent un peu faibles, au moins en ce qui concerne les prisonniers. Le rapport du général de Jouffroy en annonce deux cents.

Cet événement fit craindre au général de Jouffroy un mouvement sérieux sur sa gauche. Il donna l'ordre de reprendre les positions de la veille.

Le 38e quitta Bel-Air à 1 heure du matin, et arriva à Fortan vers 8 heures.

1er janvier 1871. — Le 1er janvier, le général de Jouffroy rapprocha de Savigny et de Fortan ses colonnes un peu trop disséminées.

Le 2, il prescrivit des reconnaissances offensives dans les directions de Fréteval, Courtiras et Varennes.

Dans la journée du 3, il fit explorer la rive gauche du Loir, que l'on put traverser sur la glace.

Le 4, une forte reconnaissance s'avança jusqu'à Montrieux, d'où elle chassa l'ennemi, et rapporta la nouvelle qu'il se concentrait en force à Vendôme. Afin d'appuyer cette reconnaissance, le 38e de marche s'était avancé jusqu'au Gué-du-Loir.

Le 5, nouvelle reconnaissance sur Vendôme. Les avant-postes allemands de la forêt sont repoussés.

6 janvier. — Affaire de Thoré. — Le 6, dès 7 heures du matin, les troupes de Savigny se portent sur Fortan, et celles de Fortan sur Lunay. A 9 heures on prend l'offensive partout.

Le 38e de marche reçoit l'ordre de passer le Loir sur la glace pour se porter directement sur Montrieux et inquiéter l'ennemi. Le colonel prescrit au 1er bataillon de traverser la rivière au sud de Clouzeaux, et vient prendre position sur la rive droite avec les deux bataillons. Le 1er exécute son mouvement malgré le feu d'une batterie établie sur la rive gauche, pénètre dans le village de Thoré, et s'empare du château de Rochambeau. Sur tous les autres points de la ligne les Français gagnent du terrain sans éprouver plus de résistance. Cependant, vers 11 heures, l'ennemi se montre en plus grand nombre. Le com-

A 4 heures, les Français prononcent de nouveau un effort contre la ligne du chemin de fer. A l'aile gauche, le 36e parvient à enlever quelques-unes des premières maisons du faubourg. Mais l'artillerie allemande, établie au vieux château de Vendôme, et sur les hauteurs de la rive gauche, couvre les assaillants de projectiles, et l'infanterie ennemie, retranchée derrière les murs crénelés et les talus de la voie ferrée, ouvre sur eux un feu des plus vifs. La nuit arrive avant d'avoir obtenu un résultat décisif. Le général de Jouffroy fait cesser le combat et ordonne de garder les positions conquises.

Pendant que les colonnes d'infanterie du général de Jouffroy attaquaient les positions des Allemands au nord de Vendôme, les éclaireurs algériens du général Goursaud avaient passé le Loir à Lavardin, et s'étaient portés sur Varennes. Ils furent arrêtés par les feux des batteries établies sur les hauteurs au sud de la ville, et obligés de se replier sur Montoire.

Cette journée coûtait au 38e de marche 50 hommes tués ou blessés, et deux officiers blessés, le capitaine Clapisson et le sous-lieutenant Blondel (1).

Le général de Jouffroy n'apprit qu'à minuit l'échec éprouvé par la colonne du colonel Thiéry. Cette colonne avait rencontré, vers 10 heures du matin, à hauteur de Danzé, la brigade de cavalerie du général de Lüderitz. L'attaque audacieuse des deux compagnies de soutien lui fit croire qu'elle avait devant elle des forces considérables; elle se replia sur Epuisay, et ne rejoignit les troupes des lieutenants-colonels Baille et Marty que fort tard dans la nuit.

(1) Le combat du 31 décembre coûta aux Allemands, d'après la relation du grand état-major général, 8 officiers tués ou blessés, 120 hommes tués ou blessés, et une centaine de prisonniers. Ces chiffres paraissent un peu faibles, au moins en ce qui concerne les prisonniers. Le rapport du général de Jouffroy en annonce deux cents.

Cet événement fit craindre au général de Jouffroy un mouvement sérieux sur sa gauche. Il donna l'ordre de reprendre les positions de la veille.

Le 38e quitta Bel-Air à 1 heure du matin, et arriva à Fortan vers 8 heures.

1er janvier 1871. — Le 1er janvier, le général de Jouffroy rapprocha de Savigny et de Fortan ses colonnes un peu trop disséminées.

Le 2, il prescrivit des reconnaissances offensives dans les directions de Fréteval, Courtiras et Varennes.

Dans la journée du 3, il fit explorer la rive gauche du Loir, que l'on put traverser sur la glace.

Le 4, une forte reconnaissance s'avança jusqu'à Montrieux, d'où elle chassa l'ennemi, et rapporta la nouvelle qu'il se concentrait en force à Vendôme. Afin d'appuyer cette reconnaissance, le 38e de marche s'était avancé jusqu'au Gué-du-Loir.

Le 5, nouvelle reconnaissance sur Vendôme. Les avant-postes allemands de la forêt sont repoussés.

6 janvier. — Affaire de Thoré. — Le 6, dès 7 heures du matin, les troupes de Savigny se portent sur Fortan, et celles de Fortan sur Lunay. A 9 heures on prend l'offensive partout.

Le 38e de marche reçoit l'ordre de passer le Loir sur la glace pour se porter directement sur Montrieux et inquiéter l'ennemi. Le colonel prescrit au 1er bataillon de traverser la rivière au sud de Clouzeaux, et vient prendre position sur la rive droite avec les deux bataillons. Le 1er exécute son mouvement malgré le feu d'une batterie établie sur la rive gauche, pénètre dans le village de Thoré, et s'empare du château de Rochambeau. Sur tous les autres points de la ligne les Français gagnent du terrain sans éprouver plus de résistance. Cependant, vers 11 heures, l'ennemi se montre en plus grand nombre. Le com-

bat devient plus acharné, particulièrement du côté du Gué-du-Loir et des Roches.

Le général de Jouffroy, qui croyait n'avoir affaire qu'à des reconnaissances ennemies, se trouvait en face des têtes de colonne de trois divisions prussiennes.

Le grand état-major allemand, rassuré sur les projets de l'armée de Bourbaki, avait prescrit, le 1er janvier, au prince Frédéric-Charles de faire avancer la IIe armée sur Le Mans. Par suite de cet ordre, le Xe et le XIIIe corps s'étaient concentrés sous Vendôme.

Dans la matinée du 6, les deux divisions du IIIe corps s'étaient mises en mouvement pour se porter sur le ruisseau d'Azé, la 5e division par Villiers, la 6e division par Courtiras et la route d'Epuizay. De leur côté, les divisions du Xe corps se dirigeaient sur Montoire, la 20e par les Roches, la 19e par Ambloy et Lavardin.

Tandis que la brigade Thiéry soutient, à Azé, la lutte contre la 6e division, le général de Jouffroy tient tête à la 5e division, avec les 36e et 46e de marche, et 70e mobiles. Il engage successivement toutes les troupes dont il dispose, et se maintient énergiquement sur les hauteurs à l'ouest de Mazangé, depuis Vauchalupeau jusqu'à Clouseaux.

Aux Roches, le 45e de marche défend vigoureusement le passage du Loir. Une batterie française tient tête, pendant trois heures, au feu de trois batteries prussiennes.

Vers 4 heures, le général de Jouffroy, s'apercevant que l'ennemi devenait à chaque instant plus nombreux, ordonna la retraite sur tous les points.

Cependant, le 1er bataillon du 38e n'avait pas quitté Thoré, où il n'avait eu affaire qu'à un petit nombre d'ennemis, et les deux autres bataillons se maintenaient sur la rive du Loir, où ils étaient très éprou-

vés par les feux de l'artillerie ennemie. Il était déjà nuit lorsque le colonel fut informé de la retraite du général de Jouffroy, et de la présence des Allemands aux Roches et au Gué-du-Loir; il s'empressa de donner l'ordre au 1er bataillon de repasser le Loir. Ce fut avec beaucoup de peine que les trois bataillons parvinrent à gagner Savigny par des chemins détournés, et au milieu des avant-gardes ennemies. Ils arrivèrent à Savigny à 2 heures du matin.

7 janvier 1871. — Le lendemain 7 janvier, le combat reprit sur toute la ligne. Les troupes qui défendaient Le Poirier, sur la route de Saint-Calais, n'ayant pu tenir, le général de Jouffroy fit continuer la retraite sur Saint-Gervais-en-Vic et Cogniers. Le 38e, abandonné sur la route de Saint-Calais, couvrit la retraite. Le soir de ce même jour, le régiment cantonna à Saint-Gervais.

Tandis que le général de Jouffroy battait le pays entre la Sarthe et le Loir, le général de Curten, appuyé par des détachements des troupes du général Barry, s'emparait de Château-Renault, et ses reconnaissances exploraient le terrain entre le Loir et la Loire.

Le 6, il attaquait la 38e brigade prussienne à Villethion, et la rejetait au-delà de Saint-Amand, qu'il ne pouvait conserver par suite de l'entrée en ligne de la 37e brigade prussienne et de deux divisions de cavalerie. Le 7, il fut lui-même chassé de ses positions de Villechauve et de Villeporcher, et contraint d'évacuer Château-Renault. Il se replia en combattant sur Beaumont, Neuville et Château-du-Loir.

Au nord, le général Rousseau est rejeté au-delà de l'Huisne.

Les échecs éprouvés par les colonnes françaises sont le résultat d'un mouvement offensif de la IIe armée allemande. Cette armée a été de nouveau re-

formée. Elle compte quatre corps d'armée et quatre divisions de cavalerie, et s'avance vers Le Mans sur trois directions concentriques : le XIIIe corps par la route de Chartres; le IIIe par Epuizay et Saint-Calais; le Xe sur la route de Tours au Mans, par La Chartre; le IXe sert de réserve et marche derrière le IIIe. Les divisions de cavalerie couvrent le front et les deux ailes.

Les troupes françaises se replient tout en livrant de nombreux combats d'arrière-garde. L'amiral Jauréguiberry est venu prendre le commandement des troupes qui se trouvent sur le Loir. Le 8, les troupes du général Barry évacuent Pont-de-Braye et sont rejetées, de Ruillé et de La Chartre, sur l'Homme et Chahaignes. La division Rousseau se replie du Theil sur La Ferté-Bernard, puis sur Connerré et Thorigné.

9 janvier. — Combat de Brives. — Sur les instances du général Barry, le général de Jouffroy avait dirigé la brigade du colonel Baillo (1) sur Saint-Pierre-du-Lourouer, où elle arriva dans la soirée du 8, pendant qu'il se portait lui-même, avec le gros de ses forces, sur Courdemanche.

Le 9, dès 4 heures du matin, la brigade Baille quitta Saint-Pierre-du-Lourouer pour aller prendre position en avant de Brives, sur la route de La Chartre au Mans. Dans cet endroit, la route est encaissée entre deux hautes collines couvertes de sapins; à gauche, le général de Jouffroy occupe le village de Courdemanche; à droite, la position de Chahaignes est couverte par le général Barry.

Le 38e fut placé dans les bois de sapins des deux

(1) Le lieutenant-colonel Baille avait été promu au grade de colonel le 4 janvier; c'était la juste récompense de ses services et de sa valeur.

ANTOINE, PHILIPPE, PIERRE BIADELLI

Colonel du 38e de marche du 5 Avril au 25 Mai 1871

Colonel du 38e de ligne du 10 au 16 Juillet 1871

côtés de la route, et à bonne portée du pont. Toute la matinée se passa dans l'attente ; ce n'est que vers 3 heures de l'après-midi que l'avant-garde de la 20e division prussienne commença à déboucher devant Brives. Cette division venait de s'emparer, sur le 31e de marche et le 8e mobiles, et après un combat des plus vifs, des positions de l'Homme et de Chahaignes.

Nos tirailleurs reçurent l'ennemi par un feu des plus nourris et l'obligèrent à déployer toutes ses forces. Les 56e et 76e régiments prussiens attaquèrent de front pendant que deux bataillons, venant directement de Chahaignes, essayaient de déborder la droite du colonel Baillo.

Toutes les attaques que les Allemands tentèrent sur le front de la position furent repoussées avec pertes. Toutefois, vers 4 heures 1/2, l'entrée en ligne des deux bataillons venant de Chahaignes obligea le colonel à donner l'ordre de la retraite. Ne pouvant joindre le général Barry, il se replia sur le général de Jouffroy, au Grand-Lucé.

Cette affaire coûtait au 38e une quarantaine d'hommes et un officier blessés, le capitaine Audran. Quelques prisonniers restèrent entre les mains des Allemands.

10 janvier. — Le lendemain 10, l'ennemi s'étant avancé jusqu'à Parigné-l'Evêque, la 2e brigade de la division Deplanque, sous les ordres du lieutenant-colonel Pereira, fut chargée de reprendre cette position. Après un combat acharné, qui dura de 9 heures du matin à 1 heure de l'après-midi, il fallut renoncer à reconquérir Parigné, et se replier sur Pontlieue.

La perte de cette position, qui couvrait le centre des lignes de la Sarthe et de l'Huisne, eut pour résultat de forcer les colonnes françaises tenant la campagne sur le front à s'écouler rapidement par les ailes, par les routes d'Ardenay et de Mulsanne.

Dans la journée du 10, la colonne du général de Jouffroy, qui aurait pu être d'un grand secours à Parigné, fit un grand détour par Mulsanne, pour rejoindre Le Mans, où elle arriva à 7 heures 1/2 du soir, après 10 heures de marche.

Il faisait un temps affreux. La neige tombait depuis trois jours et les chemins étaient défoncés. Les munitions et les vivres manquaient. Le 38e n'avait pas plus de 10 cartouches par homme.

Dans son ordre du 9 janvier, le général Chanzy avait interdit l'entrée de la ville du Mans aux officiers et aux troupes. Par suite de cet ordre, la brigade du colonel Baille bivouaqua auprès de Pontlieue.

Le 10 au soir, à peu d'exceptions près, toute l'armée se trouvait réunie autour du Mans, et tout présageait une bataille importante. Les troupes restées sur les positions, pendant les opérations des colonnes mobiles, n'avaient pas perdu leur temps; partout elles avaient préparé des épaulements pour les batteries, des tranchées, des abatis, pour la défense des lignes, coupé les routes et chemins; les corps s'étaient complétés le plus possible en effectif, en vivres, en effets de toute nature, et en munitions.

Le secteur de droite s'étendait, en avant de Pontlieue, le long du chemin aux Bœufs, depuis Arnage jusqu'à Yvré-l'Evêque. La défense en était confiée, entre la Sarthe et la route de Tours, aux mobilisés bretons du général Lalande; entre les routes de Tours et de Parigné, à la division Deplanque, moins la brigade Ribelle, laissée sur les hauteurs, au-dessus de Changé; de la route de Parigné à la gare d'Yvré, aux divisions Roquebrune et Jouffroy, du 17e corps. Les 2e et 3e divisions du 16e corps devaient rester en réserve à Pontlieue. Néanmoins, quelques fractions de la division Barry furent détachées à la droite des mobilisés bretons pour les soutenir, et le 38e de

marche reçut, le 11, à 7 heures du matin, l'ordre d'aller occuper les tranchées du chemin aux Bœufs, en arrière de Changé, en attendant qu'il fût possible de le ravitailler en vivres et en munitions.

L'amiral Jauréguiberry avait le commandement supérieur de toutes les troupes du secteur de droite.

Le centre était formé par le plateau d'Auvours, tenu par la 4e division du 21e corps, sous les ordres du général Gougeard, et la 2e division du 17e corps, général Pâris, le tout aux ordres du général de Colomb.

A la gauche, entre l'Huisne et le cours supérieur de la Sarthe, le 21e corps, de La Chapelle-Saint-Rémy à Montfort ; les divisions Collin et Rousseau en première ligne, la division de Villeneuve en réserve, derrière la gauche.

A l'extrême droite, le détachement du général de Curten avait été coupé du Mans et se repliait sur la Suze.

11 janvier. — Bataille du Mans. — Le 11, dès le matin, le prince Frédéric-Charles fait attaquer la gauche des Français par le XIIIe corps, qui arrive par la route de Bonnétable ; le centre, par le IIIe corps, déjà maître de Parigné et de Champagné ; la droite, par le Xe corps, qui s'avance par la route d'Ecommoy et de Mulsanne. Le IXe reste en réserve, en avant de Bouloire.

A la gauche, le 21e corps cède un peu de terrain devant le XIIIe corps allemand, mais conserve le plateau. Au centre, le plateau d'Auvours est emporté par la 4e division du IXe corps qui débouche de Champagné, mais il est repris en partie par le général Gougeard, à la tête de la division de Bretagne ; en outre, nous nous maintenons aux Arches.

A droite, nous conservons toutes nos positions. Le

38e épuise toutes ses munitions (1). Vers 2 heur
le colonel Baille, qui soutient l'ardeur de ses ho
mes et dirige leur tir, est grièvement blessé à
cuisse, et emporté du champ de bataille. Le comm
dant La Flèche prend le commandement. Les per
du régiment sont de 100 hommes tués ou blessés

En somme, à la fin de la journée, les Franç
pouvaient se considérer comme victorieux. Malh
reusement, vers 6 heures du soir, une brigade
Xe corps allemand, profitant de l'obscurité, enlève
Tuileries. Les mobilisés bretons se retirent en dés
dre sur Pontlieue. Ce mouvement se propage j
qu'au Tertre-Rouge, qui est abandonné. Le géné
Le Bouëdec fait de vains efforts pour ramener
Bretons au combat.

12 janvier. — Retraite sur Laval. — Ce
malheureuse affaire décide du sort de l'armée.
retraite est ordonnée pour le lendemain. Le 21e co
se retire assez facilement sur la rive droite de
Sarthe ; le 17e traverse la ville du Mans ; le 16e co
se replie par le pont de Pontlieue.

Pour protéger la retraite, les divisions Roq
brune et de Jouffroy conservèrent leurs positions
chemin aux Bœufs, vers Changé, jusqu'à 11 heur
la brigade de gendarmerie Bourdillon défendit
passage de l'Huisne et fit sauter le pont de Pontlie
à quelques mètres seulement des premières colon
ennemies.

Le 38e de marche avait reçu, dans la matin
l'ordre de rejoindre le général Barry. Il suivit la
traite de la 2e division sur la route de Laval, et
riva, à l'entrée de la nuit, au village de Coulans,
il cantonna.

---

(1) L'effectif du régiment était d'environ 700 hommes. A midi,
hommes n'avaient pas plus de 4 à 5 cartouches.

13 janvier. — Dans la journée du 13, toute l'armée se trouvait derrière la Sarthe dans un état moins mauvais qu'on aurait pu s'y attendre. Elle avait perdu, depuis le 1er janvier, environ 25,000 hommes, dont 18,000 prisonniers, la plupart traînards ou débandés.

Ce même jour, l'amiral Jauréguiberry arrêta les troupes des généraux Barry et Le Bouëdec, à Chassillé et à Longue, afin de couvrir la retraite du 16e corps.

14 janvier. — Combat de Chassillé. — Le 14, le général Le Bouëdec, en position à Longue, était attaqué par un détachement du Xe corps allemand, fort de 4 bataillons, de 11 escadrons et de 10 bouches à feu, sous les ordres du général Schmidt. Forcé de battre en retraite, il se replia sur Chassillé et fut recueilli par les troupes de la division Barry, en position derrière la Vègre. Une partie du 38e occupait les maisons du village ; les meilleurs tireurs étaient embusqués sur les toits et dans les étages supérieurs.

L'ennemi fut reçu par un feu très nourri, qui le fit renoncer à une attaque de front. Pendant deux heures il couvrit le village d'obus, tandis qu'un bataillon le tournait du côté de La Bretonnière. La réussite de ce mouvement tournant et l'occupation des premières maisons du village, à la faveur de l'obscurité, amenèrent la retraite des troupes démoralisées qui devaient défendre la ligne de la Vègre.

Le 38e prolongea sa résistance ; plusieurs de ceux qui s'étaient embusqués dans les maisons n'eurent pas le temps de les évacuer, et furent tués ou faits prisonniers. Le régiment perdit encore une soixantaine d'hommes tués, blessés ou disparus.

La retraite se continua toute la nuit. Le 38e s'arrêta sur l'Erve, par ordre de l'amiral Jauréguiberry, qui était décidé à faire tête à l'ennemi avec les troupes qu'il avait sous la main.

15 janvier. — Combat de Saint-Jean-d'Er — Quatre batteries prirent position sur les haut à l'ouest du village de Saint-Jean-d'Erve. La 1re vision fut placée à l'aile gauche, au-dessus et arrière du village ; la 2e division à droite. Ces d divisions ne comptaient pas plus de 6,000 homm ellos doux.

La colonne du général Schmidt arriva devant Sa Jean-d'Erve vers 11 heures et demie. L'action c mença par des feux de tirailleurs et se continua une vive canonnade, qui ne cessa que vers 5 he et demie. Les Français restaient maîtres de la sition.

Ce fut le dernier combat de la campagne. Un te effroyable, une neige incessante, mêlée de pluie, provoquait le dégel et qui rendait les routes im ticables, les fatigues d'une marche pénible, les vations de toutes sortes, et l'effet démoralisant d retraite, n'avaient pas empêché, cette fois encore, braves soldats de faire résolument leur devoir (1

Dans la nuit, le 16e corps se replia sur Saint-J de-Bruant et fut chargé de la défense de Laval.

Le 16 janvier, le 38e vint prendre position à Cr Bataille, à l'intersection des routes de Tours d'Angers.

Le 17, les avant-postes du régiment (1er batail firent le coup de feu avec les reconnaissances en mies. Dans la soirée du même jour, le régim traversa la Mayenne, et vint cantonner à Saint-l thevin, sur la route de Vitré.

Positions de l'armée derrière la Mayen — Dans la journée du 18, le régiment vint occu en avant de Saint-Berthevin, les fermes et les h

(1) La *Deuxième Armée de la Loire*, par le général Chanzy.

tations isolées qui s'étendent entre la route de Laval à Vitré, à hauteur de La Gondonnière, et le chemin de fer de Laval à Rennes. A sa gauche, le 66e mobiles prit position à Grenoux ; à droite, les 22e mobiles et 31e de marche occupèrent La Croix-des-Landes et Saint-Berthevin.

La 1re division du 16e corps campait sur la crête des collines qui bordent la rive gauche de la Mayenne. La 3e division était à la droite de la 1re, et s'appuyait à la Mayenne, ayant pour ligne de bataille les sommets des hauteurs de la rive droite de la Jouanne.

Le 17e corps avait son quartier général à Saint-Germain-le-Fouilloux, et gardait les ponts de Changé, de Saint-Jean, et le cours de la rivière jusqu'à Montgiroux. Le 21e corps, de Montgiroux à Saint-Fraimbault, couvrait Mayenne, sur la rive gauche, avec une de ses divisions.

C'est dans ces positions que le général Chanzy avait décidé de réorganiser son armée. Le 29 janvier, arriva la nouvelle de l'armistice, au moment où le général Chanzy, laissant au général de Colomb le commandement des troupes chargées de la défense de la Bretagne, allait se porter vers le Nord, avec le gros de la Deuxième Armée, pour essayer de se rapprocher de l'armée du général Faidherbe.

Ce projet fut abandonné, et, après entente avec les membres du gouvernement, il fut décidé que la Deuxième Armée se porterait au sud de la Loire, de Saumur au Blanc.

La Deuxième Armée se porte au sud de la Loire. — Le 11 février, le 16e corps reçut l'ordre de se porter sur Châtellerault.

Le 38e de marche quitta ses cantonnements de La Gondonnière le même jour, et se rendit à Châtellerault en passant par Nuillé, Saint-Fort, Plessis-Macé,

Ponts-de-Cé, La Grésille, Taizon, Frais et Champigny.

Arrivé à Châtellerault le 21 février, le régiment fut envoyé le lendemain à Thuré, et chargé d'occuper, à droite de ce village, les hameaux et les fermes situés en arrière de la route de Thuré à Autran.

Licenciement de la Deuxième Armée de la Loire. — Douze jours après, un nouvel ordre le dirigeait sur Paris. Les préliminaires de la paix étaient signés, l'Armée de la Loire était licenciée. Une partie des corps de cette armée devaient renforcer l'armée chargée de rétablir l'ordre dans la capitale, et quelques autres étaient envoyés en Algérie pour réprimer une insurrection considérable qui venait d'éclater.

Pendant son séjour auprès de Laval, le régiment s'était un peu reconstitué, et son effectif était remonté au chiffre de 1,300 hommes. L'instruction fut poussée très activement, surtout le tir à la cible. L'habillement et l'équipement furent complétés. Le régiment était prêt pour recommencer la lutte.

III. — Le 38^e de ligne à l'Armée de l'Est.

Formation de l'Armée de l'Est. — *Colonel Logerot, 15^e colonel.* — Après les désastreuses journées des 4 et 5 décembre, nous avons laissé le 38^e de ligne en retraite d'Orléans sur Bourges. Le 6 décembre, il était à Salbris ; le 7, à Ambigny ; le 9, à Henrichemont, où le colonel Logerot vint prendre le commandement du régiment ; le 10, il arrivait à Bourges.

L'ancienne aile droite de l'Armée de la Loire se réorganisa aux environs de cette ville. Les 15^e, 18^e et 20^e corps furent un peu renforcés, et formèrent, sous les ordres du général Bourbaki, une nouvelle armée qui prit le nom de Première Armée. Après

maintes discussions sur le plan de campagne, il fut décidé que cette armée serait transportée en chemin de fer dans la région de l'Est, pour débloquer Belfort, et se jeter ensuite sur les derrières des Allemands, soit en se rabattant sur Paris, soit en pénétrant en Alsace et jusque dans l'Allemagne du Sud. Le mouvement devait commencer par les 18e et 20e corps, qui marcheraient sur Dijon, après avoir rallié les corps de Cremer et de Garibaldi.

Ces deux détachements luttaient depuis plusieurs semaines contre le XIVe corps allemand, commandé par le général de Werder. Au milieu de décembre, ce corps était concentré autour de Dijon. Il se reliait, par la division de réserve du général Schmeling, qui occupait Gray, à la division Treskow, chargée du siège de Belfort. Le XIVe corps allemand était soutenu en arrière par le VIIIe corps, Zastrow, concentré à Auxerre.

Le corps de Garibaldi avait été rejeté sur Autun à la fin de novembre. Celui de Cremer avait pris position à Nuits ; attaqué par une division du corps de Werder, dans la journée du 18 décembre, il fit une brillante résistance, et arrêta l'offensive des Allemands.

Pour couvrir les mouvements des 18e et 20e corps, et former un rideau de diversion, le 15e corps prit position auprès de Vierzon. Le 38e y arriva dans la soirée du 13, et alla camper entre la route d'Orléans et le chemin de fer, avec mission de défendre la voie ferrée.

Deux jours après, le régiment fut envoyé à Sommes, où il séjourna jusqu'au 19. Divers changements eurent lieu dans les états-majors. Le général Minot prit le commandement de la division, et le colonel Logerot le remplaça à la tête de la 1re brigade. Le lieutenant-colonel Courtot reprit le commandement

du régiment, qu'il ne quitta plus jusqu'à la fin de la campagne.

Formation de la brigade de réserve et transport des troupes vers l'Est. — Le 19 décembre, le 38[e] revint à Bourges pour faire partie d'une brigade de réserve, qui fut placée sous le commandement du colonel Logerot. Cette brigade comprenait, en outre du 38[e], le régiment de marche d'infanterie de marine, le 29[e] de marche, une section du génie, 3 batteries de 8 et deux régiments de cavalerie, le 3[e] dragons de marche et le 2[e] chasseurs d'Afrique de marche.

Le transport des troupes vers l'Est commença le 22 décembre. Le 38[e] fut des premiers embarqués. Il quitta Bourges en trois trains, qui se mirent en route à 2 heures d'intervalle, à 8 heures, 10 heures et midi. Le 1[er] train arriva à Chalon-sur-Saône le 23 décembre à 6 heures du matin ; le 3[e] à 7 heures du soir. Le train qui transportait le 2[e] bataillon dérailla près de Nevers et n'arriva à Chalon que le 24 au matin. Le bataillon eut trois blessés, dont un mourut des suites de ses blessures.

Le régiment prit ses cantonnements à Saint-Jean-des-Vignes, aux portes de Châlon, et y séjourna jusqu'au 30 décembre. Dans l'intervalle, les troupes des 18[e] et 20[e] corps d'armée s'étaient lentement concentrées entre Chalon et Chagny, et un nouveau corps d'armée, le 24[e], formé en grande partie à Lyon, avait été transporté à Besançon. Avant d'être terminés, ces mouvements étaient déjà éventés et, dès le 25 décembre, le général Werder était informé que des troupes françaises remontaient de Besançon vers le Nord et occupaient Clerval. Il en résulta que le commandant du XIV[e] corps évacua Dijon le 27 décembre, pour concentrer toutes ses forces autour de Vesoul. Dijon fut aussitôt occupé par la division Cremer.

Du 31 décembre au 2 janvier, le gros de l'Armée de l'Est se concentra autour de Dôle, Dampierre et Besançon. Dans le même temps, le 15e corps était transporté de Bourges à Clerval. Les troupes sous les ordres du général Bourbaki formaient alors un total d'environ 140,000 hommes.

A la suite de la nomination du colonel Logerot au grade de général, la brigade de réserve était passée, le 27 décembre, sous le commandement du capitaine de frégate Pallu de la Barrière, général de brigade au titre auxiliaire. Le 38e cantonna successivement à Pontoux et Sermesse, le 31 décembre ; à Chemin et Beauchemin, le 1er janvier ; à Fougerans et Choisey, le 2 janvier.

Le général Bourbaki avait formé le projet de couper de Belfort les troupes allemandes rassemblées dans la position de Vesoul, en écrasant leur gauche dans la direction de Villersexel. Dans ce but, il dirigea le 24e corps sur Villersexel, par la route de Marchaux et de Corcelles ; le 20e corps sur Voray et Authoison ; le 18e corps plus à gauche, sur Grandvelle, par Marnay; la réserve sur Boulot, par Oiflanges et Marnay. L'exécution de ces mouvements donna lieu à quelques rencontres de cavalerie sans importance.

Apprenant que les Allemands occupaient fortement Villersexel, le général Bourbaki résolut de gagner plus à droite. A la suite des ordres donnés le 6 janvier, l'Armée de l'Est occupait, deux jours après, les positions suivantes : le 18e corps à Montbozon, le 20e à Rougemont, le 24e à Cuse. A la même date, une partie du 15e corps débarquait à Clerval.

La réserve avait suivi le mouvement général de l'armée et occupait Loulans. Le 38e de ligne avait cantonné, le 6 janvier, à Vieilles-Granges et Traitié-Fontaine ; le 7 à Aubertans et Villers-Pater. Un dé-

tachement du 20e corps occupa dans la soirée du 8 le village de Villersexel.

9 janvier. — Combat de Villersexel. — L'ordre de mouvement pour la journée du 9 janvier prescrivit au 24e corps et au 20e de se porter aux environs de Villechevreux et de Villargent, sur la ligne Villersexel-Arcey ; au 18e corps, de marcher sur Villersexel et Esprels, et à la réserve de suivre sur Cubry et Abbenans.

De leur côté, les Allemands s'étaient mis en mouvement, dans la matinée du 9, pour se rapprocher de Belfort et pour reprendre Villersexel. La division Schmeling attaqua, vers 9 heures du matin, les postes de la division Ségard, du 20e corps, qui défendaient les abords du pont de l'Ognon et du village de Villersexel. Les mobiles de la Corse, commandés par le colonel Parran, l'ancien chef de bataillon du 38e de ligne, se défendirent vigoureusement ; ils ne cédèrent le terrain qu'après deux heures de combat, et écrasés sous le nombre. Le colonel Parran se fit bravement tuer à leur tête. Dans le même temps, le gros de la division Ségard, qui avait marché sur Saint-Ferjeux, se rabattait sur Villersexel, et les deux divisions du 18e corps hâtaient leur marche, l'une par la route de Cuse, rive gauche de l'Ognon, et l'autre par Esprels, sur la rive droite.

Vers une heure, la division Feillet-Pilatrie attaqua la brigade de Goltz, qui s'était solidement établie dans les villages de Marat et de Moimay, tandis que la division Penhoat rejetait de Villersexel les troupes de la division Schmeling. La lutte fut très-vive sur tous les points. Un retour offensif ramena les Allemands dans le parc et le château ; le combat se prolongea jusqu'à la nuit, et se continua au clair de la lune. A dix heures du soir, l'incendie amena des écroulements fatals aux nombreux blessés qui gisaient

dans tous les recoins du château et de ses dépendances. A minuit, le village était entièrement évacué par les Allemands, qui se retiraient sur Aillevans, Longevelle et Saint-Sulpice.

Pendant cette journée, la réserve avait marché au canon, mais elle n'arriva en vue de Villersexel que vers 10 heures du soir, et bivouaqua dans les bois.

Bien que le 18e corps ait été le seul corps sérieusement engagé dans la journée du 9, le général Bourbaki perdit deux jours à se remettre en route. Le général Werder en profita pour prendre de bonnes positions, à proximité de la division Treskow et des batteries de siège, de manière à attendre l'approche de l'armée de Manteuffel.

La réserve cantonna le 10 à Courchaton, et les 11 et 12 à Faimbe.

Le 13, les avant-gardes françaises rencontrèrent, à Chavanne et à Arcey, les arrières-gardes allemandes. Le 38e de ligne quitta son cantonnement de Faimbe à 3 heures du matin, et vint occuper les hauteurs qui dominent Arcey, afin de protéger 3 batteries d'artillerie qui devaient appuyer le mouvement du 24e corps débouchant de Marvelise. Vers 10 heures du matin, l'artillerie ouvrit son feu sur le village d'Arcey, que l'ennemi s'empressa d'évacuer. A 3 heures du soir, la réserve fut bivouaquer dans les bois à l'est d'Arcey.

Bataille d'Héricourt. — Le 14 au soir, l'armée du général Werder était en position derrière la Lisaine, de Chenebier à Montbéliard, par Chagey, Héricourt, Bussurel et Béthoncourt. Son extrême droite était couverte, vers Ronchamp, par un détachement de la division badoise, sous les ordres du colonel Willisen. A l'extrême gauche, la brigade Debschitz gardait l'espace compris entre Montbéliard et la fron-

tière suisse. Tout le front avait été retranché et aménagé pour une bataille défensive.

Le général Bourbaki prit les dispositions suivantes pour l'attaque de ces positions. A droite, le 15e corps se porta sur Montbéliard par Bart, Dung et Allondans. Au centre, les 24e et 20e corps marchèrent contre Héricourt et Bussurel par Tavey et Vians; à gauche, le 18e corps sur Chagey, par Faymout, Athesans et Mignavilliers. A l'extrême gauche, la division Cremer, venant de Lure, devait se porter sur Mandrevillars, par Magny, Béverne, Etobon et Chagey.

Le 15 au matin, la réserve quitta son bivouac d'Arcey pour aller prendre position auprès de Trémoins. A la droite de la ligne française, le 15e corps chassa les Allemands de leurs postes avancés et de la ville de Montbéliard. Au centre, les troupes des 24e et 20e corps occupèrent les villages de Vyans, Tavey, Byans et Coisevaux. A la gauche, où l'effort principal devait avoir lieu, le 18e corps et la division Cremer, retardés dans leur marche, n'entrèrent en ligne que dans l'après-midi. Pour parer à ce contretemps, deux régiments de la réserve, le 29e de marche et le 38e de ligne, ainsi que 3 batteries de 8, furent dirigés sur Coisevaux. Le 38e resta dans le village, pendant que le 29e appuyait les batteries qui ouvrirent le feu contre les pièces allemandes installées sur le Mont-Vaudois.

Le 16, au point du jour, le feu reprit de part et d'autre. A la droite, le 15e corps ne parvint pas à s'emparer du château de Montbéliard. Au centre, l'attaque du village d'Héricourt échoua. A l'aile gauche, le 18e corps et la division Cremer réussirent à s'emparer de Chenebier, mais ne retirèrent aucun profit de ce succès, pour avoir négligé de poursuivre l'ennemi.

Dans cette journée, le 38e de ligne releva le 29e de marche dans ses positions, mais ne prit aucune part à l'action.

La troisième journée ne fut pas plus heureuse. Les Allemands reprirent l'offensive du côté de Chenebier; toutefois, cette position resta entre les mains des Français. Devant Héricourt et Bussurel, le combat ne fut tenu que par l'artillerie et quelques tirailleurs. Une nouvelle attaque du 15e corps contre Montbéliard et Béthoncourt échoua. La bataille était encore indécise.

Les Allemands s'attendaient à une nouvelle attaque, lorsque le général Bourbaki, découragé par trois jours de luttes obstinées sans résultats, ordonna la retraite pour le lendemain. L'Armée de l'Est se retira sur la ligne de Bavans à Athésans, par Arcey. La réserve prit position à Echenans.

Retraite sur Besançon. — Le 18 au soir, la situation morale de l'armée était telle que le général en chef renonça définitivement à tout espoir de reprendre l'offensive, et prit ses dispositions pour continuer la retraite sur Besançon. Il apprenait en même temps l'approche de l'armée de Manteuffel.

Les 18e et 20e corps, avec la division Cremer pour arrière-garde, firent leur retraite par la vallée de l'Ognon; le 15e corps et une partie du 24e, par la rive droite du Doubs; enfin, le gros du 24e corps par Blamont, Saint-Hippolyte et le Russey.

Le 19, la réserve cantonna à Abbenans; le 20, elle arriva à Cendrey. Le 1er bataillon du 38e fut détaché, à 7 heures du soir, pour garder le pont de Loulans, sur la route de Montbozon à Moncey.

La journée du 21 fut des plus dures; après une marche très pénible, le 38e n'arriva qu'à dix heures du soir dans ses cantonnements de Châtillon-le-Duc et des Rancenières.

Dès le 19, le général Werder avait commencé à faire inquiéter la retraite de l'armée française. Sa cavalerie et ses reconnaissances la talonnaient en lui enlevant de nombreux traînards. La misère de nos soldats était extrême ; épuisés par le froid et le manque de nourriture, ils se traînaient à la débandade.

Le général Bourbaki, qui avait d'abord espéré faire face à l'ennemi devant Besançon, se vit contraint de renoncer à cet espoir, parce que la place n'était pas suffisamment approvisionnée, et que l'armée de Manteuffel menaçait déjà de couper ses communications avec Lyon. Après trois jours d'hésitations, qui furent autant de jours perdus, l'Armée de l'Est poursuivit sa retraite dans la direction de Pontarlier. Le but du général en chef était de gagner Lyon en suivant les routes et chemins qui longent la frontière suisse.

Pendant cette période, le 38e de ligne occupa Miserey le 22 janvier ; ses avant-postes tiraillèrent une grande partie de la journée avec les cavaliers ennemis. Le 23, il se porta avec la réserve sur Saint-Ferjeux, auprès de Besançon, et bivouaqua dans les rues de ce village. Le lendemain, la réserve prit position sur la côte de Planhoise.

Retraite sur Pontarlier. — Le général Bourbaki chargea le général Cremer de flanquer, à droite, la marche de l'Armée de Besançon sur Pontarlier, et lui adjoignit la division Segard du 20e corps, ainsi que la réserve.

Le 25 janvier, la réserve et la division Segard traversèrent le Doubs, se dirigèrent sur Ornans par la vieille route, et arrivèrent à leurs cantonnements à 8 heures du soir. Depuis la veille, le VIIe corps prussien avait occupé Quingey, et le IIe corps s'était emparé de l'important carrefour de Mouchard.

Le 26, les corps d'armée français s'échelonnèrent

depuis Besançon jusqu'à Villeneuve-d'Amont, où la division Poullet, du corps de Cremer, fut arrêtée par un détachement du IIe corps prussien, qui avait occupé Salins. La réserve ne quitta pas Ornans. On apprit, dans la nuit, la tentative de suicide du général Bourbaki, ce qui acheva de décourager les officiers et les soldats. Le général Clinchamp prit le commandement de l'Armée de l'Est.

Le 27, le général Cremer se replia sur Pontarlier, et la réserve se dirigea sur Chantrans. Les 2e et 3e bataillons du 38e cantonnèrent seuls dans ce village ; le 1er bataillon fut envoyé à Silley, où il prit position pour surveiller la route de Salins. Le même jour, le gros du IIe corps prussien occupait Arbois.

Le lendemain, le gros de l'armée française se trouvait concentré vers Pontarlier. Le général Clinchamp confia au général Cremer une division de cavalerie, avec mission de prévenir l'ennemi aux cols de Planches et de Saint-Laurent. L'occupation de ces deux points était indispensable pour conserver le seul débouché restant vers le Sud, c'est-à-dire la route de Mouthe à Saint-Laurent, par Foncine. Le même jour, 28 janvier, Cremer arriva aux Planches, où il ne laissa qu'un escadron du 2e chasseurs d'Afrique et quelques dragons, et continua sa marche sur Saint-Laurent.

La réserve, qui était replacée sous le commandement direct du général en chef, se porta sur Ouhans, où elle arriva, à 4 heures du soir, après une marche des plus pénibles dans la neige.

De leur côté, les Allemands avaient continué leur mouvement enveloppant, et le IIe corps prussien avait occupé Champagnole. Le général Fransecky, commandant de ce corps d'armée, dirigea, dans la matinée du 29 janvier, un détachement de quatre bataillons, d'un escadron et d'une batterie, sur les Planches. La

cavalerie laissée par Cremer sur ce point ne put résister à l'attaque de ce détachement, et se replia sur Foncine, où elle fut suivie par l'avant-garde ennemie. La route de Mouthe était désormais barrée.

Pendant cette journée, la réserve conserva sa position d'Ouhans. Dans la soirée, elle reçut l'ordre de se diriger sur Pontarlier, et se mit en marche à 9 heures et demie du soir. A minuit, pendant une halte, arriva la nouvelle de l'armistice et l'ordre de reprendre les positions abandonnées. On revint sur ses pas, et les troupes rentrèrent dans les cantonnements d'Ouhans à 5 heures du matin, après une marche extrêmement pénible.

La journée du 30 se passa en pourparlers entre l'état-major français et le quartier général allemand. C'est dans la soirée seulement que le général Clinchamp finit par être fixé sur les conditions de l'armistice. Malheureusement, si les troupes françaises étaient restées inactives, il n'en était pas de même des Allemands, qui continuèrent à resserrer le cercle dans lequel l'Armée de l'Est allait être enfermée.

A 9 heures du soir, la réserve reçut l'ordre d'aller occuper Pontarlier. Elle se mit aussitôt en route, et arriva à destination vers 7 heures du matin. Elle installa des avant-postes dans les directions de Doubs, Houteaux et Narboz. Le 38e prit position en avant de Pontarlier, sur la route de Salins. Les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon poussèrent jusqu'au village d'Houteaux, mais elles durent l'évacuer à l'approche d'une brigade du IIe corps prussien. A la nuit, les 1er et 3e bataillons rentrèrent dans Pontarlier ; le 2e resta seul en grand garde. Dans ces deux dernières journées, le régiment perdit 300 hommes qui, épuisés de fatigue par deux marches de nuit, restèrent en arrière et furent faits prisonniers par les Allemands.

Entrée en Suisse. — Déjà de nombreux grou-

pos de soldats débandés avaient commencé à pénétrer sur le territoire suisse. La retraite par le Sud étant impossible, il ne restait plus au général en chef de l'Armée de l'Est que l'internement en Suisse pour éviter la reddition pure. Une convention fut conclue à cet effet, dans la nuit du 31 janvier au 1er février, entre le général Herzog, de l'armée fédérale, et le général Clinchamp. L'exécution de cette convention commença aussitôt, et les colonnes françaises se mirent en mouvement pour entrer sur le territoire suisse.

Le 1er février, à huit heures du matin, le 38e quitta Pontarlier pour se porter sur la Cluze. Vers midi, l'avant-garde du IIe corps prussien occupa Pontarlier, et attaqua la queue du convoi qui encombrait complètement la route. Le régiment reçut l'ordre de gravir les hauteurs du Larmont et d'en couronner les crêtes. Il resta trois heures en position sans prendre part à la lutte, que l'infanterie de marine, et les 44e et 29e de marche soutinrent bravement à sa gauche, et sur les pentes inférieures de la montagne. Les 1er et 2e bataillons furent ensuite dirigés sur les Verrières, et bivouaquèrent auprès de ce village. Le 3e bataillon conserva sa position sur les hauteurs pendant toute la nuit.

Le 2 février, l'Armée de l'Est achevait d'entrer en Suisse. Le 38e reçut, à huit heures du matin, l'ordre de passer la frontière. Quelques officiers, résolus à ne pas déposer les armes, essayèrent de s'échapper vers le sud, et se jetèrent dans les sentiers qui conduisent aux Rousses par La Chapelle-des-Bois. Le 3e bataillon du 38e arrivait près de Verrières, lorsque le général Pallu de la Barrière demanda 50 hommes de bonne volonté pour l'accompagner, et tenter de se frayer un chemin à travers la montagne. De nombreux volontaires se présentèrent aussitôt, ainsi que plusieurs

officiers. Les 1er et 2e bataillons étaient déjà sur le territoire suisse.

Ce petit détachement se dirigea aussitôt sur les Fourgs, sous la conduite d'un garde forestier, et précédé par le sous-lieutenant Pièvе qui, pour la circonstance, s'était déguisé en paysan. Il arriva à l'entrée de la nuit aux Hôpitaux-Neufs, mais le qui-vive d'une sentinelle prussienne l'obligea à se rejeter dans les forêts, où il passa la journée du 3. La nuit suivante, il se remit en marche et traversa Jougne, derrière les colonnes allemandes. Il parvint enfin à gagner la forêt des Rousses, en marchant la nuit sous la conduite des douaniers, et en se retranchant, pendant le jour, dans les chalets de la montagne. Après huit jours de marche et de grandes fatigues, le général Pallu de la Barrière et ses compagnons arrivèrent à Gex.

Pendant ce temps, le régiment était dirigé sur le Couvet, et remis aux autorités fédérales. Les sous-officiers et soldats furent internés à Hérisau et à Coire, les officiers à Saint-Gall, Interlaken et Fribourg. Officiers et soldats n'eurent qu'à se louer de l'excellent accueil qui leur fut fait par les Suisses.

Au mois de mars, après la signature de la paix, les militaires de tout grade appartenant au 38e furent dirigés sur Lyon, où se trouvait le dépôt du corps, et où le régiment devait être réorganisé.

Les officiers et soldats qui suivirent le général Pallu de la Barrière furent cités à l'ordre du régiment. Leur conduite honore le 38e, et nous sommes heureux de pouvoir donner leurs noms, en terminant ce rapide aperçu d'une campagne si malheureuse pour l'honneur de nos armes. Le courage et la résignation dont nos soldats firent preuve, en maintes circonstances, ne pouvaient changer le destin d'une armée, que les vices de son organisation, autant que

l'insuffisance du commandement, condamnaient d'avance à l'impuissance.

Etat nominatif des officiers, sous-officiers et soldats, qui ont suivi le général Pallu de la Barrière.

MM.	MM.
De Niort, capitaine.	Kentzel, caporal.
Viriat, lieutenant.	Bourlier, —
Passot, —	Le Flohic, soldat.
Piève, sous-lieutenant.	Malidor, —
Blin, —	Viargioni, —
Legay, —	Tardy, —
Denjean, —	Chauveau, —
Maclou, adjudant.	Legrand, —
Brun, sergent-major.	Labomf, —
Sauvinet, sergent.	Muller, —
Drouard, —	Degré, —
Bonnet, —	Hoch, —
Sauvy, —	Piquemal, —
Schaffner, —	Debierne, —
Boivin, caporal.	Demange, —
Gaignoux, —	Bajar, —
Honade, —	Benazeth, —

M. le sous-lieutenant Piève et le sergent Sauvy, qui se distinguèrent d'une manière particulière pendant ce dernier épisode de la campagne, furent, sur la proposition du général Pallu de la Barrière, nommés au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

IV. — Le 38e de marche à l'Armée de Paris et à l'Armée de Versailles.

Réorganisation de l'Armée de Paris. — Au moment de la capitulation, l'effectif de l'Armée de Paris était de 250,000 hommes, dont 12,000 furent seuls maintenus sous les armes, avec 3,000 gendarmes, nécessaires pour assurer le maintien de l'ordre, conformément aux stipulations de l'armistice signé le 28 janvier. Le gouvernement ne tarda pas à s'aper-

cevoir que cette force était insuffisante pour tenir tête à l'insurrection que le Comité central républicain préparait ouvertement. Le général Vinoy, commandant en chef l'Armée de Paris, s'adressa au Ministre de la Guerre à Bordeaux pour lui demander des troupes de renfort, de manière à porter son effectif au moins au chiffre de 40,000 hommes, que les conventions militaires arrêtées avec les Allemands permettaient d'atteindre. Le Ministre fit aussitôt diriger sur Paris 14 régiments d'infanterie choisis parmi les meilleurs des Armées de la Loire et du Nord, et une division de cavalerie. La plus grande partie de ces troupes débarquèrent à Paris dans les premiers jours de mars.

Le 38e de marche y arriva par la ligne d'Orléans, le 7 mars, à 5 heures 1/2 du matin, avec un effectif de 1,240 hommes, et fut camper au Champ de Mars. Il était commandé depuis quelques jours par le lieutenant-colonel Peragallo ; les bataillons étaient sous les ordres des commandants Garnier des Garets, La Flèche et Marcout.

Les renforts envoyés à Paris formèrent trois divisions d'infanterie d'un effectif total de 20,420 hommes. Le 38e fut incorporé dans la brigade Bocher, avec le 17e bataillon de chasseurs de marche et le 76e de marche.

Le 15 mars, on procéda au renvoi des hommes libérables, anciens soldats rappelés et engagés volontaires pour la durée de la guerre. Après ces libérations, il ne restait plus que 300 hommes à l'effectif. Pour combler ce vide, on versa dans le régiment 800 hommes provenant du 138e de marche, l'un des régiments licenciés de l'ancienne Armée de Paris. Le régiment était donc à peine organisé lorsque survinrent les événements du 18 mars.

18 mars 1871. — Pendant toute la première quin-

zaine de mars, les gardes nationaux insurgés avaient enlevé de force sur les remparts de la place et des forts un grand nombre de pièces et une quantité considérable de munitions. Ces pièces et ces munitions avaient été massées au centre des quartiers de Montmartre et de Belleville, et étaient gardées à vue par les bataillons dévoués au Comité central. Pour faire cesser cet état de choses, et essayer de mettre fin à l'état d'agitation et de trouble que les chefs de l'émeute entretenaient dans Paris depuis quelques mois déjà, le gouvernement résolut de prendre l'offensive, et d'enlever de vive force les canons que les insurgés ne voulaient pas restituer.

Le 18 mars, la division Susbielle fut chargée d'attaquer les Buttes-Montmartre, et la division Faron les hauteurs de Belleville. La brigade Bocher prit position sur l'Esplanade des Invalides et à l'Ecole militaire. C'est là que devaient être ramenées et concentrées les pièces et munitions reprises aux insurgés. La défection de quelques régiments, qui se laissèrent entamer et circonvenir par la garde nationale, fit échouer l'opération. La victoire resta à l'insurrection. L'assassinat des généraux Clément Thomas et Lecomte marqua le triomphe des partisans de la Commune.

Evacuation de Paris. — Les événements du 18 mars ayant prouvé que l'Armée de Paris n'avait pas encore la force et la cohésion nécessaires pour continuer immédiatement la lutte, le gouvernement se décida à arracher au plus vite les troupes au séjour contagieux de Paris. L'ordre fut donné, par le chef du Pouvoir exécutif, d'évacuer Paris, et de concentrer toute l'armée à Versailles auprès de l'Assemblée nationale. En exécution de cet ordre, la brigade Bocher quitta l'Esplanade des Invalides, le 19 mars, à 3 heures du matin, et se dirigea sur Versailles. Elle

arriva au camp de Satory vers 10 heures. La retraite des autres corps de l'armée s'opéra sans aucun obstacle. Les forts de la rive gauche furent abandonnés et, le 19 au soir, toute l'armée était réunie autour de Versailles.

Formation de l'Armée de Versailles. — Les quinze jours qui suivirent furent consacrés à l'organisation de l'armée. Après entente avec l'état-major général allemand, le gouvernement de Versailles fut autorisé à porter de 40,000 à 80,000 hommes l'effectif de l'armée. Ce chiffre fut encore augmenté, peu après, de 20,000 hommes. Les prisonniers de guerre rentrant d'Allemagne fournirent d'excellents officiers et de vigoureux soldats. Le 38e de marche reçut 1,236 hommes venant des 120e, 121e et 122e régiments de marche de l'ancienne Armée de Paris.

Aux divisions Faron, Maud'huy, Susbielle, et à la brigade Bocher, vinrent successivement s'ajouter les divisions Bruat, Vergé, Pellé, Grenier et Montaudon. La brigade Bocher fut incorporée dans la division Susbielle.

Les exercices militaires et les instructions de toutes sortes reprirent avec activité, ainsi que le tir à la cible. Peu à peu les troupes acquirent de la solidité et se disciplinèrent ; au bout de trois semaines, elles étaient en état de reprendre l'offensive contre l'émeute.

5 avril 1871. — Occupation du plateau de Châtillon. — Les 2 et 3 avril, les insurgés tentèrent diverses attaques contre Versailles, qui furent aisément repoussées, mais qui témoignaient de leur audace. Pour éviter de pareilles alertes, et pour les obliger à se renfermer dans Paris, le général en chef résolut de s'emparer du plateau de Châtillon et de l'occuper fortement, ainsi que la presqu'île de Gennevilliers.

La division Pellé et la brigade Derroja enlevèrent, le 4 avril, la redoute de Châtillon et les divers ouvrages construits par les Allemands sur le plateau. Ces troupes se maintinrent dans ces positions malgré le feu très violent des forts d'Issy et de Vanves, et furent relevées, vers quatre heures du soir, par la division Susbielle, qui avait quitté le camp de Satory à midi.

Le lendemain, comme la position était exposée à un feu meurtrier, auquel on ne pouvait efficacement répondre, une partie de la division fut reportée en arrière, à l'abri des feux du fort. La brigade Bocher resta seule chargée de la garde de la redoute et du haut du village de Châtillon. Le 38e perdit dans cette journée quelques hommes et un officier, le capitaine Clapisson, mortellement blessé. Dans la soirée, le 2e bataillon occupa les tranchées situées en avant du village de Clamart. Ce bataillon, qui était commandé par le commandant Garnier des Garets, eut, pendant la nuit, à repousser une attaque des insurgés.

Dans la soirée du 6 avril, la brigade Paturel releva la brigade Bocher. Les 1er et 3e bataillons du 38e de marche allèrent camper à Bièvre, et le 2e à Malabry, dans les bois de Verrières. Les deux journées du 5 et du 6 coûtaient au régiment de 15 à 20 tués ou blessés.

Le régiment resta deux jours dans ses campements de Bièvre et de Malabry. Le 9, une alerte non justifiée ayant fait craindre un mouvement sérieux des insurgés sur Petit-Bicêtre, la brigade Bocher prit les armes et se rapprocha de ce point. L'ennemi ne se montra pas ; néanmoins, par mesure de précaution, la brigade fut renforcée par trois bataillons de la division Lacretelle. Le 38e de marche vint camper à l'Abbaye-aux-Bois.

Sur ces entrefaites, la réorganisation de l'Armée

Roses, où s'établit le 3e bataillon. Dans la nuit, les insurgés firent une sortie qui fut vigoureusement repoussée par les compagnies de garde dans les tranchées de Châtillon. Le régiment perdit dans cette affaire une trentaine d'hommes, et mérita d'être cité à l'ordre du corps d'armée. Le commandant des Garets, les capitaines de Santi, Dourlens et Teissier furent félicités d'une manière particulière.

Du 13 au 26 avril, le 2e corps continua à s'avancer sur le fort d'Issy, en établissant des parallèles entre Clamart et Châtillon, et en construisant une série de batteries sur les crêtes, à Châtillon, Meudon, et Bellevue. Les insurgés tentèrent journellement des attaques contre les tranchées.

Le 14 avril, le 38e de marche revint à l'Abbaye-aux-Bois, où il campa jusqu'au 18. Dans la nuit du 17 au 18, le 3e bataillon fut détaché avec une réserve à la porte de Châtillon et fournit un détachement de 100 tirailleurs, qui perdit 12 hommes tués ou blessés.

Le 19, le 38e est de garde à la tranchée depuis Châtillon jusqu'à Fontenay-aux-Roses. Il perd encore 18 hommes, et revient à l'Abbaye-aux-Bois dans la matinée du 20.

L'avant-veille, le lieutenant-colonel Peragallo, que ses infirmités empêchaient de continuer à servir, avait été remplacé par le lieutenant-colonel Biadelli. Le régiment reçut, à la même époque, de nouveaux renforts provenant des 50e, 55e, 56e, et 63e de ligne, environ 496 hommes.

Le 38e reprend la garde de tranchée à Châtillon dans la soirée du 24. La nuit suivante, il perd 14 hommes.

Lorsque les batteries d'attaque purent ouvrir leur feu contre le fort d'Issy, le maréchal de Mac-Mahon réunit, sous le commandement du général de Cissey, toutes les troupes qui devaient contribuer au siège.

C'est ainsi que la division Faron fut provisoirement rattachée au 2[e] corps. La brigade Paturel fut elle-même placée sous les ordres du général Faron.

Le 25, les batteries de Brimborion, de Meudon, de Châtillon et du Moulin-de-Pierre, couvrirent le fort de leurs obus. Le 38[e] de marche rejoignit au hameau de Fleury, près de Meudon, les troupes de la division Faron, et les appuya dans l'attaque du village des Moulineaux.

Prise du cimetière et du parc d'Issy. — 29 avril. — Dans la soirée du 29 avril, le cimetière, les tranchées et le parc d'Issy sont attaqués par trois colonnes, composées de bataillons des brigades Derroja, Berthe et Paturel. L'action, préparée par une violente canonnade, est menée vigoureusement. Le 1[er] bataillon du 38[e], sous les ordres du commandant des Garets, fait partie d'une colonne chargée d'attaquer les barricades et le parc d'Issy. Ces barricades sont vaillamment enlevées par les trois compagnies Dourlens, Teyssier et Orlanducci, qui prennent aux insurgés deux mitrailleuses et trois canons, et les refoulent dans le parc d'Issy. Ce succès leur coûte 20 tués ou blessés.

Pendant cette affaire, le 3[e] bataillon était resté en réserve aux Moulineaux. Le 2[e] bataillon, qui avait été de service aux tranchées pendant deux nuits consécutives, et y avait perdu 25 hommes, ne fut pas engagé et resta au camp de Fleury, où les deux autres bataillons revinrent dans la matinée du 30.

Afin de profiter de la panique éprouvée par les insurgés dans la nuit du 29, à la suite de la prise du cimetière et du parc d'Issy, un parlementaire fut envoyé au fort d'Issy, dans la soirée du 30, mais les insurgés refusèrent de se soumettre. Le feu, un moment suspendu, reprit aussitôt.

Le 2 mai, le 38[e] était de service aux tranchées

devant le cimetière et le parc d'Issy. Il eut beaucoup à souffrir du feu des batteries du Point-du-Jour, et des canonnières du pont-viaduc. Il perdit 35 hommes, presque tous du 3e bataillon, placé ce jour-là à la gauche de la ligne.

Prise de la gare de Clamart. — 5 mai. — Le 1er bataillon quittait la tranchée dans la soirée du 5 mai, lorsqu'il fut chargé d'appuyer une colonne d'attaque composée du 17e bataillon de chasseurs, de 240 marins, et du 2e régiment provisoire. Cette colonne enleva vigoureusement la gare de Clamart, et occupa le passage voûté du chemin de fer, ainsi que le redan qui forme le point central des communications entre les fort d'Issy et de Vanves. Les autres bataillons ne quittèrent pas les tranchées d'Issy où ils perdirent 25 hommes. Le sous-lieutenant de Broglie, du 3e bataillon, fut grièvement blessé dans le village d'Issy, à 50 pas d'une barricade défendue par les insurgés.

Les jours suivants furent employés à consolider les positions conquises, et à cheminer dans le village d'Issy. Le campement de Fleury reçut de nombreux projectiles, envoyés par le fort d'Issy à l'adresse de la batterie des Chalets. Le lieutenant Chauvet fut blessé par un éclat d'obus dans la journée du 7 mai.

Prise du village d'Issy. — Pendant la nuit du 8 mai, le 3e bataillon, sous les ordres directs du lieutenant-colonel, enlève la barricade de la rue des Noyers, dans le village d'Issy, et occupe l'Eglise. La place de l'Eglise est aussitôt fermée par des barricades construites à la hâte, et transformée en véritable redoute. Pendant que ce travail s'exécute, une reconnaissance, commandée par le lieutenant Muchielli, disperse et met en fuite un détachement d'artilleurs de la Commune. Le chef de la bande est tué par le lieutenant dans un combat corps à corps ; il portait

sur lui un ordre urgent, qui enjoignait à tous les artilleurs de la 10e légion de se rendre immédiatement au fort d'Issy pour y faire le service des pièces.

Dans le même temps, le 1er bataillon occupe l'extrémité du parc de l'asile des aliénés et s'y établit solidement.

Le 38e de marche s'empare du fort d'Issy. — Dans la matinée du 9, l'investissement du fort d'Issy était complet ; son artillerie se taisait. Le 1er bataillon du 38e de marche arrivant par le parc des aliénés, et le 2e bataillon, venant du village, se réunissent au cimetière d'Issy. Le lieutenant-colonel Biadelli, secondé par l'adjudant-major Dumez, forme une colonne de quatre sections, et pénètre à la tête de ce détachement dans le fort, sur lequel flottaient encore de nombreux fanions rouges, et où il restait 130 pièces de canon, dont 30 ou 40 pouvaient servir immédiatement. Ce détachement eut non seulement à essuyer, sur les glacis, le feu des batteries de l'enceinte, mais il subit encore, pendant près de vingt minutes, le feu des batteries de l'Armée de Versailles, qui n'avaient pas pu être prévenues à temps de l'occupation du fort. Le lieutenant-colonel fit aussitôt rechercher et détruire les mèches allumées par les insurgés pour faire sauter les mines. Le régiment eut encore dans cette journée 30 hommes tués ou blessés. A la suite de cette affaire, le lieutenant-colonel Biadelli fut promu au grade de colonel, par arrêté du chef du Pouvoir exécutif en date du 10 mai.

Attaque du fort de Vanves. — Après la prise du fort d'Issy, l'attaque de droite est dirigée contre le fort de Vanves, vers lequel on chemine pour l'investir du côté de la gorge. Dans la nuit du 12 au 13 mai, le 38e est de garde de tranchée dans le village d'Issy. Le lendemain, le 1er bataillon est détaché pour

renforcer le 46e, qui enlève à la baïonnette le couvent des Oiseaux, pendant qu'un détachement, sous les ordres du capitaine adjudant-major Dumez, reconnait et occupe le lycée de Vanves. Les pertes du régiment dans cette journée s'élevèrent à 40 hommes.

Dans la nuit du 20 au 21 mai, le régiment perdit 30 hommes, étant de garde de tranchée dans le village d'Issy. Le capitaine Béchet fut du nombre des blessés.

Les batteries de brèche avaient ouvert le feu dans la journée du 20, pendant que les canons du Mont-Valérien, les batteries de Montretout, et toutes les batteries de la droite couvraient l'enceinte de leur feu. Tout se préparait pour l'assaut. Le 38e revint à Fleury dans la matinée du 21, pour lever le camp et compléter ses cartouches.

Entrée dans Paris. — 21 mai. — On apprit tout à coup que les troupes du corps du général Douay commençaient à entrer dans Paris par la porte de Saint-Cloud. En effet, M. Ducatel, piqueur des ponts et chaussées, ayant reconnu que les insurgés avaient abandonné le Point-du-Jour, et que la porte de Saint-Cloud était libre, en avait donné avis aux gardes de tranchée du 37e de ligne. Le maréchal de Mac-Mahon prit aussitôt ses dispositions pour profiter de ce succès inattendu.

Pendant que les corps des généraux Clinchamp, Ladmirault et Vinoy entrent dans Paris à la suite du général Douay, le 2e corps fait ses préparatifs pour forcer la porte de Sèvres. La brigade Bocher, de la division Susbielle, franchit la première cette porte vers deux heures du matin. Le 2e bataillon du 38e de marche, sous les ordres du colonel Biadelli, suit le mouvement de la division ; il était le seul disponible de la brigade Paturel, parce qu'il était resté en 2e ligne pendant la nuit précédente. Les deux autres

bataillons, qui avaient été sur pied toute la nuit, sont placés sous les ordres du commandant des Garets, et mis à la disposition du lieutenant-colonel Leporche, major de tranchée. Ils doivent occuper les tranchées construites en avant du fort de Vanves, le fort lui-même, et les maisons qui s'étendent le long de la route de Châtillon à Paris, près de son intersection avec le chemin stratégique des forts, entre le fort de Vanves et celui de Montrouge.

22 mai. — 2e bataillon. — Dans la matinée du 22 mai, les positions du Trocadéro et de la Muette, sur la rive droite, étaient enlevées par les corps de l'aile gauche, tandis que le corps du général de Cissey occupait déjà une partie du quartier de Grenelle. La division Susbielle formant trois colonnes, se porte, sans rencontrer de résistance, sur le Champ de Mars, où elle débouche à 7 heures. Le 2e bataillon du 38e occupe la caserne Duplcix, puis l'Ecole militaire, où il fait 600 prisonniers et s'empare de 30 chevaux et d'autant de pièces de canon.

A la fin de la journée, la ligne des postes avancés de l'Armée de Versailles, sur la rive gauche, s'appuyait à la Seine, vers le Corps Législatif, passait par les Invalides, la place de Breteuil, formait saillant à la gare de l'Ouest et venait, en suivant la voie ferrée, s'appuyer aux fortifications à la porte de Vanves.

23 mai. — 2e bataillon. — Le 23, la brigade Bocher, à laquelle le 2e bataillon du 38e est provisoirement rattaché, enlève les barricades des rues Martignac et Bellechasse, et se rend maitre de la rue de Grenelle et de la caserne Bellechasse. Le 2e bataillon du 38e s'établit derrière les Invalides sur le boulevard Montparnasse et y passe la nuit. A la droite de la brigade Bocher, la division Lacretelle s'empare du carrefour de la Croix-Rouge, et la division Levassor-

JEAN-BAPTISTE BAILLE

Lieutenant-Colonel et Colonel du 38e de marche
du 16 Octobre 1870 au 11 Janvier 1871
Colonel du 38e de ligne de 1871 à 1876.

Sorval, des barricades de la rue de Rennes et des abords du Luxembourg. Sur la rive droite, les corps Ladmirault et Clinchamp occupent les hauteurs de Montmartre, et le corps du général Douay arrive jusqu'à l'Opéra et à la Madeleine.

Attaque du village de Montrouge. — 1er et 3e bataillons. — Dans la même journée, des compagnies détachées des 1er et 3e bataillons du 38e de marche gagnent du terrain vers le village de Montrouge. Une de ces compagnies, qui s'était lancée trop vivement à la poursuite de l'ennemi, se trouve subitement assaillie par de nombreuses bandes d'insurgés, qui lui font subir des pertes sensibles. Le commandant Marcout est grièvement blessé à l'épaule, et le sous-lieutenant Nicod est blessé au bras, ainsi que 20 sous-officiers et soldats. La compagnie se maintient néanmoins, et résiste jusqu'au moment où elle est secourue par les compagnies restées en arrière. Les insurgés sont vigoureusement attaqués et rejetés sur Montrouge. Les deux tiers du village tombent entre nos mains, et nos soldats s'y fortifient en élevant des barricades dans les directions des forts de Bicêtre et de Montrouge, et du village d'Arcueil.

24 mai. — 1er et 3e bataillons. — Le 24 mai, les 1er et 3e bataillons poussent l'occupation du village de Montrouge jusqu'aux dernières maisons, et cheminent vers les habitations situées entre Bicêtre et Montrouge, pour intercepter la communication entre ces deux forts, et isoler celui de Montrouge, qu'ils cernent déjà à l'ouest et au sud, pendant que d'autres troupes le cernent au nord. Des barricades sont rapidement construites à l'extrémité de toutes les rues. Vers le soir, une section d'artillerie est mise à la disposition du commandant des Garets ; son feu contribue beaucoup à disperser les bandes d'insurgés qui

abandonnent la redoute des Hautes-Bruyères pour gagner le fort de Bicêtre.

Prise du Luxembourg et du Panthéon. — 2^e bataillon. — Dans l'intérieur de Paris, l'insurrection aux abois avait mis le feu aux Tuileries, aux Palais de la Légion d'Honneur et de la Cour des Comptes, à l'Hôtel-de-Ville, au Palais-de-Justice, au Théâtre-Lyrique, etc. Plusieurs quartiers étaient livrés aux flammes. Afin de conjurer l'incendie des monuments enflammés et de préserver du feu ceux qui n'étaient pas encore atteints, le maréchal de Mac-Mahon prescrivit au général de Cissey de s'emparer du Luxembourg et du Panthéon.

Pendant que la division Bruat balaye tout ce qui est devant elle, entre la Seine et la rue Taranne, la division Susbielle, formée en trois colonnes, se dirige sur le Luxembourg par les rues d'Assas et Notre-Dame-des-Champs, de manière à tourner l'édifice par le nord et le sud. A midi, le 2^e bataillon du 38^e de marche, conduit par le général Paturel et le colonel Biadelli, enlève l'Ecole des Mines, traverse le jardin du Luxembourg, et attaque de front cinq barricades établies sur le boulevard Saint-Michel : la première, à l'entrée de la rue Royer-Collard ; la deuxième, à l'entrée de la rue Gay-Lussac ; la troisième, rue Soufflot ; la quatrième, rue Cujas, et la cinquième, place de la Sorbonne. Les cinq barricades sont enlevées sans hésitation ; chacune d'elles était armée de 2 pièces de 7 et de 2 mitrailleuses. Le général Paturel et le colonel Biadelli sont blessés à la barricade de la rue Cujas, et, avec eux, le capitaine Potier et le lieutenant Leblond. Le soir même, le 2^e bataillon concourt, avec le 17^e bataillon de chasseurs et la brigade Bocher, à la prise du Panthéon et de l'Ecole polytechnique, de concert avec les divisions Levassor-Sorval et Lacretelle.

Le 2e bataillon perdit dans cette journée 30 hommes tués ou blessés. Il prit aux insurgés, en outre des canons enlevés sur les barricades, 5 drapeaux qui furent remis au général Susbielle.

Sur la rive droite, le corps Douay avait occupé le quartier du Palais-Royal; le corps Vinoy avait atteint l'Hôtel-de-Ville; le corps Clinchamp s'étendait de la Bourse à la caserne du Château-d'Eau; enfin le corps Ladmirault s'était emparé des gares du Nord et de l'Est. L'armée était maîtresse de plus de la moitié de Paris.

25 mai. — Le 25 mai, le corps de Cissey s'empara de la Butte-aux-Cailles pendant que les corps de la rive droite refoulaient l'insurrection dans les quartiers de Ménilmontant et de Belleville. La brigade Paturel fut chargée de la garde des quartiers conquis et du désarmement des habitants. Le 2e bataillon du 38e de marche s'établit dans le Luxembourg, et y cantonna.

Prise des forts de Montrouge et de Bicêtre. — 3e bataillon. — Le même jour, une reconnaissance du 3e bataillon du 38e de marche, partie du village de Montrouge de grand matin, sous les ordres du lieutenant Durand, gagna les fossés du fort et pénétra à l'intérieur par une brèche. Le fort était évacué; les insurgés s'étaient repliés pendant la nuit sur Bicêtre. Le fort de Bicêtre était également abandonné, et fut occupé par un détachement du 38e.

Le 2e bataillon du 38e de marche resta cantonné dans le Luxembourg pendant les journées des 26, 27 et 28 mai. Ces journées virent les dernières convulsions de la Commune. Après huit jours de combats incessants, l'Armée de Versailles triompha de l'insurrection la plus formidable que la France ait jamais vue. La criminelle folie des partisans de la Commune

coûtait à l'armée 977 tués et 6,454 blessés, dont 83 officiers tués et 420 blessés.

A la suite des opérations du 21 au 28 mai, le maréchal commandant en chef cita à l'ordre de l'armée :

MM.	MM.
Biadelli, colonel.	Busco, capitaine.
Marcout, chef de bataillon	Cloppet, sergent.
La Flèche, —	Caillieret, caporal.
Leblond, sous-lieutenant.	Langlois, soldat.
Durand, lieutenant.	Laporte, —
Moulinier, sergent.	Escoffet, —
Saivet, capitaine,	

Le 29 mai, les 1er et 2e bataillons furent dirigés sur le camp de Satory. Le 3e bataillon resta chargé de la garde des forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy, ainsi que des trois villages du même nom.

Le 1er juin, les deux premiers bataillons revinrent à Paris, et s'installèrent dans la caserne de Mouffetard et dans l'établissement des Sourds et Muets. Les 7 et 8 juillet, les 3 bataillons du 38e de marche furent envoyés à Lyon pour fusionner avec le 38e de ligne.

V. — Le 38e de ligne à l'Armée de Lyon.

La Commune à Lyon. — Le 38e de ligne fut réorganisé à Lyon par le lieutenant-colonel Courtot au milieu du mois de mars, avec les éléments trouvés au dépôt, et avec les cadres et les hommes rentrés de Suisse. On forma trois bataillons de six compagnies. Les commandants Faucon et de Groulard prirent le commandement des 1er et 2e bataillons ; le 3e fut provisoirement commandé par le capitaine Bernard.

Les événements du 18 mars et le triomphe momentané de la Commune de Paris eurent leur contre-coup dans quelques villes de province, telles que

Lyon, Marseille et Toulouse. A Lyon, l'anarchie n'avait guère cessé de régner depuis la proclamation de la République. Plusieurs bataillons de la Garde nationale s'était ouvertement déclarés pour la Commune. Les autres étaient douteux, et on ne pouvait pas compter sérieusement sur eux pour maintenir l'ordre. Comme, d'autre part, l'effectif de la garnison était très réduit, le général Crouzat, commandant de la 8e division militaire, avait décidé de concentrer, en cas d'insurrection, toutes ses forces dans la presqu'île de Perrache. Par suite, la gare de Perrache devint le centre de résistance de la garnison. Le 38e de ligne y bivouaqua du 23 au 26 mars. Le 27, le régiment revint à la caserne de la Part-Dieu.

Envoi du 1er bataillon à Marseille. — Tandis que la ville de Lyon était maintenue dans une continuelle agitation par les partisans de la Commune, Marseille était tombée aux mains de l'insurrection. La garnison extrêmement réduite de cette ville avait été obligée de se replier sur Aubagne, et le gouvernement s'était vu dans la nécessité de diriger sur ce point tous les renforts que pouvaient lui fournir les garnisons du Midi. Le corps d'armée chargé de reprendre Marseille était placé sous les ordres du général Espivent de la Villeboisnet.

Le 5 avril, le 38e de ligne reçut l'ordre de diriger sur Marseille le 1er bataillon. Ce bataillon, porté à l'effectif de 15 officiers et de 800 hommes, arriva à Marseille le 6 avril, à 2 heures du matin. Depuis la veille, cette ville était au pouvoir de l'armée. Les insurgés avaient résisté pendant toute la journée du 4, et il avait fallu les déloger à coups de canon de l'Hôtel de la Préfecture.

Du 6 au 18 avril, le 1er bataillon du 38e concourut au rétablissement de l'ordre et au désarmement des habitants. Le 19, il reprit la route de Lyon, et rejoi-

gnit les deux derniers bataillons à la caserne de La Part-Dieu.

Colonel Tartrat, 16^e colonel. — Dans l'intervalle, le 13 avril, le colonel Tartrat avait pris le commandement du régiment.

Affaire du 30 avril. — Vers la fin du mois d'avril, l'agitation devint plus vive dans certains quartiers de Lyon, tels que les Brotteaux et La Guillotière, et tout faisait craindre une prise d'armes. Le 30, le régiment était consigné dans le quartier de La Part-Dieu, lorsqu'il reçut l'ordre, à 4 heures du soir, de se rendre à la gare de Perrache. Le colonel Tartrat laissa, suivant les instructions reçues, quelques compagnies de piquet à La Part-Dieu et dans les forts de Villeurbanne et de Lamothe, et se dirigea sur Perrache à la tête de neuf compagnies des 1^er^ et 2^e^ bataillons. La 2^e^ compagnie du 2^e^ bataillon formant l'avant-garde devait occuper la mairie de La Guillotière. Comme cette compagnie débouchait sur la place du Pont, par le cours Bourbon, elle fut environnée par une foule hostile qui lui barra le chemin. Les femmes et les enfants, placés en avant des assaillants, se glissèrent dans les rangs et y jetèrent le trouble. Le lieutenant Taisne faisait tous ses efforts pour maintenir ses hommes et gagner la mairie, lorsqu'il fut frappé à la figure et désarmé. Une section conduite par le capitaine Puginier ne parvint pas à refouler la foule, qui augmentait rapidement, et qui réussit à jeter le désordre dans la tête de colonne du régiment.

La situation était critique. Il fallait ouvrir le feu sur cette foule sans armes, qui envahissait peu à peu toute la colonne, ou se replier rapidement, pour éviter ce qui était arrivé le 18 mars aux régiments chargés d'occuper Montmartre. Le colonel Tartrat, se décidant

à la retraite, se replia sur le pont Lafayette et gagna la place Perrache par les quais de la rive droite.

Le général Crouzat prit aussitôt ses dispositions pour ne pas laisser aux insurgés le temps de se fortifier dans le quartier de La Guillotière. A 7 heures, le 38e se forma en colonne de marche et passa sur la rive gauche par le pont du Midi. Il était précédé par un escadron de cavalerie et accompagné de 2 pièces de 4. Le régiment s'engagea dans la rue de Marseille, afin de prendre la place du Pont à revers. Les abords de cette place étaient gardés par les gardes nationaux insurgés. Après les sommations d'usage, le colonel Tartrat fit tirer deux coups de canon à blanc, puis le terrain fut déblayé par la cavalerie. La mairie était occupée par les insurgés, qui refusèrent de se rendre, et il fallut envoyer deux coups de canon à mitraille dans la porte pour en forcer l'entrée. Une fraction de la 6e compagnie du 2e bataillon du 38e, commandée par le lieutenant Gay, pénétra aussitôt dans le poste et s'y établit.

Toute la nuit, les postes placés aux environs de la place du Pont entretinrent une fusillade assez vive avec les insurgés, mais sans beaucoup de résultats.

Le tambour Camps reçut une balle à la jambe, et 4 ou 5 hommes furent contusionnés.

On occupa militairement le quartier de La Guillotière jusqu'au 3 mai. Lorsque le désarmement de la Garde nationale fut terminé, le 38e rentra à La Part-Dieu, où il resta casernè jusqu'au moment de sa fusion avec le 38e de marche.

Le 21 mai, le colonel Tartrat quitta le régiment pour prendre le commandement du 91e de ligne.

CHAPITRE VI

LE 38e DE LIGNE SOUS LA 3e RÉPUBLIQUE

I. — 1871-1881.

Lyon 1871. — Colonels Biadelli et Baille. — 17e et 18e colonels. — La fusion du 38e de marche et du 38e de ligne s'opéra le 10 juillet 1871. Les sous-officiers et les soldats du 38e de marche furent versés dans les compagnies correspondantes du 38e, et les officiers non employés placés à la suite. Le colonel Biadelli devint colonel titulaire du 38e de ligne, mais il ne prit pas possession de son commandement, et passa, le 16 juillet, au 69e de ligne. Ce fut enfin le colonel Baille, à peine rétabli de sa blessure du Mans, qui prit définitivement le commandement du 38e de ligne, le 29 juillet.

Le 18 août, on forma le régiment à quatre bataillons de six compagnies. Quelques jours après, par application de la circulaire ministérielle du 21 août 1871, il fut fait un classement des officiers; les plus anciens entrèrent en possession des emplois, et les autres furent placés à la suite.

Le 2 octobre, le dépôt et le 3e bataillon quittèrent Lyon pour aller tenir garnison à Briançon, tandis que les trois autres bataillons se rendaient au camp de Sathonay, où ils séjournèrent jusqu'au 27 mars 1872. Jusqu'en 1875, les changements de casernement à l'intérieur de Lyon eurent lieu tous les trois mois. Le régiment passa successivement par tous les casernements de la place (1).

---

(1) Voir Appendice VII.

1872. — Le sergent Bayhourst fut cité à l'ordre du régiment du 2 juin 1872, pour avoir sauvé, au péril de sa vie, un enfant tombé dans le Rhône.

Le 27 juin, l'un des prix Berger (1) est décerné au sergent Roehrig, de la 1re compagnie du 1er bataillon, en récompense de sa bonne conduite soutenue et du bon exemple qu'il n'a cessé de donner.

1873. — L'année suivante, un prix Berger est donné au sergent Humbert, de la 2e compagnie du 3e bataillon.

Premières grandes manœuvres. — Le 38e prit part aux premières grandes manœuvres qui furent faites en France. Ces manœuvres, dirigées par le général Bourbaki, commandant en chef du corps d'armée de Lyon, furent exécutées par les divisions Tixier et Barry. Le 38e faisait partie de la division Tixier.

Les manœuvres commencèrent le 10 septembre et finirent le 18; elles eurent pour théâtre la vallée de l'Ain, entre Ambérieu et Meximieux, et le plateau des Dombes, entre le camp de Sathonay et Meximieux.

Formation des corps d'armée régionaux. — Par suite de l'organisation de l'armée en 18 corps de 2 divisions, le 38e entra, avec le 16e de ligne et le 11e bataillon de chasseurs, dans la composition de la 49e brigade, général Copmartin; 25e division, général Tixier; 13e corps, général Picard. Le quartier général du 13e corps fut installé à Clermont-Ferrand; les quartiers généraux de la 25e division et de la 49e brigade restèrent à Lyon.

---

(1) Le prix Berger consiste dans un legs de 10.000 francs en faveur des sous-officiers, caporaux et soldats de la garnison de Lyon. Les intérêts de cette somme sont donnés chaque année, en un ou plusieurs prix, en récompense d'actes de courage, de dévouement ou de conduite militaire exemplaire.

Pour effectuer cette organisation, il fallut créer 18 nouveaux régiments. Le 13e corps forma le 139e de ligne, on prenant dans chacun des sept régiments déjà existants trois compagnies, désignées par voie de tirage au sort. Les trois compagnies du 38e, qui passèrent au 139e, furent : la 3e du 1er bataillon, capitaine Arnaud ; la 5e du 1er bataillon, capitaine Orlanducci, et la 2e du 4e bataillon, capitaine Blanc. Le régiment fournit également au 139e le commandant Verchère-Carré et le capitaine adjudant-major Mathis.

Les quatrièmes bataillons étant supprimés, chaque régiment fut formé de trois bataillons à six compagnies et de trois compagnies de dépôt.

Au mois d'octobre 1873, le dépôt quitta Briançon pour se rendre à Montluçon, où le 3e bataillon le rejoignit. Le lieutenant-colonel Courtot prit le commandement de ce détachement.

1874. — Un prix Berger est accordé, en 1874, au sergent Legrand, comme récompense de l'excellent esprit dont il a fait preuve en adoptant les enfants de son frère, tué pendant le siège de Strasbourg.

La même année, une médaille d'argent de 2e classe est accordée à l'engagé conditionnel Marcel, de la 5e compagnie du 2e bataillon, qui s'est précipité tout habillé dans le Rhône pour sauver un enfant qui se noyait.

1875. — En exécution de la loi du 13 mars 1875, relative à la composition des cadres et des effectifs de l'armée active et de l'armée territoriale, et de la circulaire ministérielle du 30 mars, le régiment est formé à quatre bataillons de quatre compagnies, plus deux compagnies de dépôt. Les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon, et la 3e compagnie du dépôt sont licenciées.

Grandes manœuvres de 1875. — Les grandes

manœuvres du 13e corps eurent pour théâtre, en 1875, la vallée de l'Allier, aux environs de Varennes. Les troupes se rendirent par étapes sur les points de concentration. Elles exécutèrent successivement des manœuvres de régiment, de brigade et de division, qui durèrent du 10 au 22 septembre. Pendant ces manœuvres, le régiment fut le plus souvent campé. On y fit pour la première fois l'application de l'ordre disperse, officiellement adopté par le règlement sur les manœuvres du 12 juin 1875. Le premier appel des réservistes coïncida également avec les grandes manœuvres. Les réservistes exercés y prirent part et firent preuve d'un excellent esprit. Les résultats de l'essai de mobilisation, auquel cet appel donna lieu, furent aussi des plus favorables. Le régiment put habiller complètement, armer et équiper, en moins de trois jours, 965 réservistes. Ces hommes étaient prêts à se mettre en route quatre jours après leur arrivée au corps.

1876. — Colonel Pereira, 19e colonel. — Le 10 février 1876, le colonel Baillo est admis à la retraite et remplacé par le lieutenant-colonel Pereira, du 1er tirailleurs.

L'un des prix Berger est accordé, le 12 février, au sergent Bailhache, en récompense de sa bonne conduite.

Le 21 juin, le sergent Pinget parvient à sauver, au péril de sa vie, un jeune homme qui se noyait dans le Cher, à Montluçon, et reçoit une médaille d'argent de 2e classe.

Le 9 septembre, le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, arrive à Lyon et passe la revue des troupes de la garnison sur le cours du Midi. Une compagnie du régiment est désignée pour fournir la garde d'honneur.

Grandes manœuvres de 1877. — Les 1er, 2e et

4e bataillons du régiment sont désignés pour prendre part aux grandes manœuvres du 13e corps en 1877. Le 3e bataillon reste à Lyon pour assurer le service de la place.

Les manœuvres ont pour théâtre la plaine du Forez, et durent du 29 août au 8 septembre. Elles sont dirigées par le général Picard, commandant du 13e corps. Pendant toute la durée des marches et opérations, les troupes sont cantonnées. Les réservistes sont reçus par les compagnies du 4e bataillon et du dépôt. Ceux des 1er et 2e bataillons rejoignent leurs compagnies sur le point de concentration, à Boën.

Pour la première fois, pendant les manœuvres de régiment, un escadron de cavalerie et une batterie sont adjoints à chacun des régiments d'infanterie. Dans les manœuvres de brigade, chaque brigade reçoit deux batteries et deux escadrons.

Le cantonnement s'opère sans difficultés dans toutes les localités occupées par le régiment. Les soldats se montrent disciplinés, patients et respectueux, et les populations acceptent avec empressement cette nouvelle manière de loger les troupes.

1878. — Du commencement d'avril à la fin de mai 1878, a lieu le premier appel de l'armée territoriale. Les cadres et les hommes du 98e territorial sont instruits pendant treize jours par les cadres du 38e. Les résultats obtenus sont des plus satisfaisants, et témoignent que notre armée de 2e ligne possède d'excellents éléments.

Au mois d'août, le général Tixier passe dans le cadre de réserve, et est remplacé dans le commandement de la 25e division par le général Février.

Les 2e et 3e bataillons prennent part, pendant les journées des 12, 13 et 14 septembre, aux manœuvres du 14e corps d'armée, entre Bourgoin et Lyon.

Grandes manœuvres de 1879. — Les 2e, 3e et

4e bataillons assistent aux manœuvres du 13e corps, qui ont pour théâtre le terrain compris entre Roanne, Charlieu, Le Donjon et La Palisse. Elles sont dirigées par le général Cambriels, successeur du général Picard dans le commandement du 13e corps. Commencées le 8 septembre, elles se terminent le 21 par une grande revue passée dans la plaine de Mably, aux environs de Roanne (1).

1880. — Distribution des drapeaux. — En 1870, les anciens drapeaux avaient été détruits ou livrés à l'ennemi. Quelques-uns, comme celui du 38e, avaient été versés à l'artillerie. Depuis lors, les régiments n'avaient que des drapeaux provisoires, en laine, sans franges et sans inscriptions.

Après dix années de travail et d'efforts, l'armée avait mérité qu'on lui confie de nouveaux emblèmes de la patrie et de l'honneur. Elle était en mesure de les porter et de les défendre partout où l'intérêt et la dignité de la France l'exigeraient. La distribution en fut faite le 14 juillet par le Président de la République à une délégation de chaque corps, composée du colonel, du plus ancien adjudant-major, du porte-drapeau, d'un sergent, d'un caporal et de trois soldats de 1re classe, choisis parmi les plus dignes du régiment.

La délégation du 38e se composait de :

MM.	MM.
Pereira, colonel.	Péchiné, sergent.
Demy, capitaine, adjudant-major.	Berthillier, caporal.
Pierrard, s.-lieutenant, porte-drapeau.	Selles, soldat de 1re classe.
	Chargé, —
	Le Meurie, —

(1) A la fin de 1879, la 49e brigade eut le regret de perdre le général Copmartin, décédé à Lyon, le 28 décembre, à la suite d'une longue maladie.

Le général Copmartin fut remplacé à la tête de la 49e brigade par le général Borson, chef d'état-major du 13e corps d'armée.

Les drapeaux distribués à Paris le 14 juillet furent solennellement remis aux corps de troupes, dans toutes les villes de garnison, le 25 juillet, par les commandants d'armes. Le général Lecointe, gouverneur militaire de Lyon, procéda à cette cérémonie sur la place Bellecour, et porta à la connaissance des troupes l'allocution prononcée par le Président de la République le 14 juillet :

Officiers, sous-officiers et soldats qui représentez l'armée française à cette solennité !

« Le gouvernement de la République est heureux de se trouver en présence de cette armée vraiment nationale que la France forme de la meilleure partie d'elle-même, lui donnant toute sa jeunesse, c'est-à-dire ce qu'elle a de plus cher, de plus généreux, de plus vaillant, la pénétrant ainsi de son esprit et de ses sentiments, l'animant de son âme, et recevant d'elle, en retour, ses fils élevés à la virile école de la discipline militaire, d'où ils rapportent dans la vie civile le respect de l'autorité, le sentiment du devoir, l'esprit de dévouement, avec cette fleur d'honneur et de patriotisme et ces mâles vertus du métier des armes, si propres à faire des hommes et des citoyens.

Si rien n'a coûté au pays pour relever son armée, rien n'a coûté à l'armée pour seconder les efforts du pays, et, par l'application au travail, par l'étude, par l'instruction, par la discipline, elle est devenue pour la France une garantie du respect qui lui est dû, et de la paix qu'elle veut conserver. Je vous en félicite et vous en remercie.

C'est dans ces sentiments que le Gouvernement de la République va vous remettre ces drapeaux ; recevez-les comme un gage de sa profonde sympathie pour l'armée ; recevez-les comme des témoins de votre bravoure, de votre fidélité au devoir, de votre dévouement à la France, qui vous confie, avec ces nobles insignes, la défense de son honneur, de son territoire et de ses lois.

Après la réception du drapeau du 38e, le colonel Pereira adressa au régiment l'ordre suivant :

Le régiment vient de recevoir dans ses rangs le drapeau remis le 14 juillet dernier, à Paris, entre les mains du colonel, par le gouvernement de la République.

Cette solennité patriotique est la récompense de nos efforts, de ceux de la nation tout entière dans l'œuvre de relèvement de la Patrie, aujourd'hui forte et saine par sa propre initiative et par sa puissante volonté.

Ce drapeau porte dans ses plis la glorieuse mémoire de nos anciens, qui l'ont illustré :

A Jemmapes en 1792 ;

Au Saint-Gothard en 1799 ;

A Mösskirch en 1800 ;

A Zaatcha en 1849.

Il nous appartient de l'honorer en marchant sur leurs traces, en persévérant dans un ferme esprit de discipline, de conduite, de travail et d'abnégation, et de le défendre jusqu'à la mort, s'il en est besoin.

N'oublions jamais les mémorables paroles prononcées, il y a peu de jours, par le président de la République, et montrons-nous dignes de « ces nobles insignes, par notre bravoure, notre fidélité au devoir, notre dévouement à la France, qui nous a confié avec eux la défense de son honneur, de son territoire et de ses lois ». (1)

Grandes manœuvres de 1880. — La 25e division exécuta, sous la direction du général Février, du 9 au 17 septembre, des manœuvres qui eurent pour théâtre le terrain compris entre les forts extérieurs de la rive gauche du Rhône et Crémieux. Les 3e et

(1) Les noms des batailles placés sur les nouveaux drapeaux avaient été limités à quatre. Les corps furent consultés, en 1878, sur le choix des inscriptions qu'il convenait de faire figurer sur leur drapeau. Le colonel Pereira proposa, sur le rapport de l'officier qui avait été chargé des recherches sur les campagnes du 38e, de substituer au nom de Brégenz, que le ministère de la guerre offrait de joindre aux noms de Jemmapes, de Mösskirch et de Zaatcha, celui de Saint-Gothard, qui résumerait la glorieuse campagne de 1799. La décision ministérielle du 3 février 1879 approuva cette proposition. Le 38e est le seul régiment dont le drapeau porte le nom de Saint-Gothard, comme la 38e demi-brigade fut la seule qui prit part à toutes les opérations de Lecourbe du mois de mars au mois d'octobre 1799.

4e bataillons prirent part à ces manœuvres sous les ordres du colonel Pereira. Les réservistes n'y assistèrent pas et furent instruits au dépôt.

II. — Campagne de Tunisie. — 1881.

Formation de la brigade Bréart. — Au mois d'avril 1881, le gouvernement français se décida à mettre un terme aux fréquentes incursions que les tribus de la frontière tunisienne faisaient sur notre territoire, en imposant le protectorat français au bey de Tunis. Il fut décidé que plusieurs colonnes, concentrées sur la frontière, sous les ordres du général Forgemol, envahiraient le pays des Kroumirs et descendraient la Medjerdah, pendant qu'un deuxième corps expéditionnaire débarquerait à Bizerte et marcherait directement sur Tunis, pour dicter au bey les volontés de la France. Deux bataillons du 38e furent désignés pour faire partie de ce corps, dont le commandement fut donné au général de brigade Bréart.

L'ordre de mobiliser deux bataillons parvint au colonel dans l'après-midi du 14 avril. Le régiment se trouvait en ce moment au camp de Sathonay. Les compagnies des 1er et 3e bataillons furent aussitôt complétées à 100 soldats, au moyen de ressources puisées dans les autres fractions du régiment, et les cadres portés au complet du pied de paix en officiers, sous-officiers et caporaux. Le colonel, le drapeau et la musique, devaient marcher avec les bataillons mobilisés. Le 15 au soir, ces deux bataillons étaient prêts à entrer en campagne.

Le 16, à 7 heures du soir, un train spécial emportait vers Marseille 35 officiers et 1,007 hommes. Le régiment séjourna dans cette ville du 17 avril au 2 mai, et y reçut les mulets de bât nécessaires pour le transport de ses bagages et de ses vivres. Les corps

désignés pour former la brigade mixte du général Bréart étaient, avec le 38e, le 20e et le 92e de ligne, composés chacun de 2 bataillons, le 30e bataillon de chasseurs, deux escadrons du 1er hussards, une batterie de campagne de 80 et une batterie de montagne. Ces troupes étaient réunies à Toulon. Le général Maurand fut adjoint au général Bréart.

L'embarquement du 38e s'opéra dans la nuit du 2 au 3 mai. L'état-major et le 3e bataillon s'embarquèrent sur le paquebot *la Ville-d'Oran* ; le 1er bataillon sur *l'Abd-el-Kader*. Le point de débarquement ne fut communiqué aux troupes qu'en pleine mer. Partis de Marseille le 3 mai, à 8 heures du matin, les deux bâtiments arrivèrent en rade de Bizerte le 4 mai, à 6 heures 30 du soir. L'escadre de l'amiral Conrad avait déjà pris possession de la ville, et le 20e de ligne avait débarqué. Le débarquement du 38e commença dès le lendemain matin à 5 heures, et se termina à 9 heures. L'escadre qui portait le général Bréart et les autres troupes du corps expéditionnaire arriva en vue de Bizerte lorsque le débarquement du 38e était déjà terminé.

Aussitôt débarquées, les troupes de ligne allèrent bivouaquer en avant des portes de la ville. Le 38e s'établit au nord du fort d'Espagne, sa droite à hauteur du fort Sidi-Salem, et se couvrit par des avant-postes. Le 20e de ligne bivouaqua en avant de la porte de Béja ; ses avant-postes se relièrent à ceux du 38e.

8 mai. — Le général Bréart reçut à Bizerte, le 8 mai au matin, l'ordre de se porter sans retard sur Djedeida. Il prit aussitôt ses dispositions pour l'exécution de cet ordre et, pour gagner du temps, se mit en route le jour même. La colonne quitta Bizerte à 4 heures du soir. La cavalerie et le 30e bataillon de chasseurs formaient l'avant-garde. Le 20e de ligne

et le 92e furent laissés à Bizerte sous les ordres du général Maurand. Le point à atteindre dans cette première marche était le Fondouk, que le général Bréart, trompé par de faux renseignements, croyait moins éloigné. Un orage qui survint rendit la marche excessivement lente et pénible. On arriva après minuit auprès du douar de Bahirt-Gourmata, non loin des ruines d'Utique. Le général fit faire halte, et la colonne bivouaqua dans un terrain entièrement détrempé par une pluie torrentielle. On avait parcouru environ 31 kilomètres. Le convoi avait suivi avec grand'peine ; plusieurs mulets restèrent en route.

9 mai. — La marche ne fut reprise, le lendemain, que vers 11 heures. La colonne arriva à Fondouk à 2 heures 1/2, après avoir parcouru environ 12 kilomètres ; elle campa sur la rive droite de l'Oued-Medjerdah.

Le 10 mai, à 5 heures du matin, la colonne se porta sur Djedeida, station du chemin de fer de Tunis à Gardimaou, où elle arriva vers midi. Le général Bréart trouva à Djedeida une dépêche du gouvernement français le nommant ministre plénipotentiaire, et le chargeant de faire signer au bey le traité destiné à établir le protectorat de la France en Tunisie.

Le 38e de ligne fut envoyé camper à 800 mètres à l'est de la station, sur la rive gauche de l'Oued-Medjerdah, et se couvrit dans la direction de Tunis par une compagnie de grand'garde. Le lendemain, le général Maurand et le 92e rejoignirent la colonne.

Signature du traité du Bardo. — 12 mai. — Le 12 mai, la colonne se porta, dès 6 heures du matin, sur la station de la Manouba, située à 6 kilomètres de Tunis et à 2 kilomètres du Bardo, résidence du bey. Aussitôt après l'arrivée, le général

Bréart, suivi de son état-major et de tous les chefs de corps, se rendit au Bardo où il soumit au bey le traité dont il était porteur. Les arguments du gouvernement français étaient manifestement trop puissants pour que le malheureux Mohamed-el-Sadok puisse leur résister. Il se laissa convaincre, et, à 6 heures 1/2 du soir, le traité du Bardo était signé.

Le 14 mai, une colonne, composée du 30e bataillon de chasseurs, du 1er bataillon du 38e, d'une demi-batterie et de deux pelotons de hussards, sous les ordres directs du colonel du 38e, exécute une reconnaissance dans la direction de Zaghouan. Le lendemain, le général Maurand est chargé de conduire à Mateur une colonne composée du 30e bataillon de chasseurs, d'un escadron de hussards et de trois sections d'artillerie de montagne. Cette ville étant occupée par la tribu hostile des Mogods, le 3e bataillon du 38e est adjoint à la colonne du général Maurand, mais ce bataillon devra rejoindre à Béja (1) la colonne du général Bréart, après la prise de Mateur.

Prise de Mateur. — La colonne, Maurand part de la Manouba, à 9 heures du matin, le 16 mai, et va camper à Djedeida. Elle campe, le 17, à Aïn-Glaïn, après une marche de 25 kilomètres. Le 18, l'arrière-garde, formée de deux compagnies du 38e, tiraille avec quelques Arabes qui occupent une hauteur dominant le gué de l'Oued-Chair. Un peu plus tard, quelques coups de fusil sont tirés sur le flanc droit de la colonne et amènent le déploiement du 3e bataillon. Le soldat Rouallo est blessé légèrement.

La colonne oblique ensuite vers le Nord pour faire sa jonction avec le 20e de ligne venant de Bizerte.

(1) Un ordre du Ministre de la Guerre, en date du 13 mai, fixant la répartition des troupes du corps expéditionnaire, avait désigné les deux bataillons du 38e pour occuper Béja.

Les deux colonnes passent l'Oued-Joumin et marchent sur la ville de Mateur en ordre de combat. Les Mogods n'attendent pas l'attaque, et prennent la fuite ; après quelques pourparlers, la ville ouvre ses portes.

Le surlendemain, le 3e bataillon reprit la route de Djedeida, où il se réunit, le 20 mai, au 1er bataillon et à la colonne du général Bréart. Le régiment campa sur la rive gauche de la Medjerdah jusqu'au 2 juin. Dans l'intervalle, il fit plusieurs reconnaissances dans les directions de Béja, de Mateur et de Zaghouan. Le 24 mai, le général Forgemol, commandant en chef des troupes expéditionnaires en Tunisie, vint visiter le camp de Djedeida.

Juin. — Opérations dans la vallée de l'Oued-Céjénan. — Le 2 juin, une colonne, composée du 38e de ligne, de six compagnies du 92e, d'une compagnie du génie, d'une batterie de montagne, d'une section montée, d'un escadron du 1er hussards, et des services auxiliaires, se porta sur Mateur. Cette colonne était sous les ordres directs du général Bréart ; sa marche était combinée avec celle d'une autre colonne, partie de Béja sous les ordres des généraux Forgemol et Logerot, qui devait concourir à la soumission des Mogods, et des tribus hostiles du littoral et de la vallée de l'Oued-Céjénan. Le reste des troupes, campées à Djedeida, fut envoyé à la Manouba.

La colonne Bréart arriva à Mateur le 3 juin ; elle y séjourna vingt-quatre heures et se dirigea, le 5 au matin, sur le marabout de Sidi-Ali-Fétalla, augmentée d'un bataillon du 20e et d'un escadron du 9e chasseurs.

Le 6, la colonne pénétra dans la vallée de l'Oued-Céjénan et vint camper sur les bords de la rivière à Souk-el-Djemma. Diverses reconnaissances furent exécutées sur la rive gauche de l'Oued-Céjénan et

vers le Nord. L'une d'elles arriva jusqu'au camp du général Logerot, établi à Euchir-Shrira. Le 11 juin, une grande razzia, faite chez les Ouled-Ria, produisit environ 500 têtes de bétail.

Le 13 juin, la colonne revint à Sidi-Ali-Fetalla, et arriva à Mateur dans la journée du 14. Elle reçut dans cette ville un ordre du Ministre de la Guerre qui prescrivait le renvoi en France de l'état-major et d'un bataillon de chacun des régiments. Le deuxième bataillon devait être complété à 600 hommes et affecté au corps d'occupation. Le 3e bataillon du 38e fut désigné pour rester en Tunisie et tenir garnison à Bizerte. La première période de la conquête était terminée.

Le général Forgemol adressa aux troupes l'ordre suivant :

Officiers, sous-officiers et soldats du corps expéditionnaire de Tunisie,

Nous sommes arrivés au terme de nos difficiles opérations; au moment où les brigades et les corps vont se séparer, je tiens à vous féliciter de l'esprit de discipline qui vous a toujours animés, du dévouement et de l'entrain que vous avez montrés au milieu des plus rudes fatigues, et de l'énergie avec laquelle vous avez, en toutes circonstances, abordé l'ennemi.

Sous la conduite des chefs, dont je ne saurais trop reconnaître l'habileté et la constante sollicitude, vous avez rivalisé d'ardeur et répondu au chaleureux et patriotique appel que le Ministre de la Guerre vous adressait au début de l'expédition.

Partez donc avec la satisfaction d'avoir rempli dignement votre tâche, et avec la conviction d'avoir soutenu vaillamment l'honneur des jeunes drapeaux que vous avez reçu du gouvernement de la République.

Au camp de Béja, le 16 juin 1881.

Le général commandant le corps expéditionnaire de Tunisie,

Signé : FORGEMOL.

Le 21 juin, le général Bréart passa la revue des troupes de sa colonne, et leur fit ses adieux dans les termes suivants :

Officiers, sous-officiers et soldats !

Une campagne de six semaines vous a suffi pour accomplir la mission qui vous était confiée. Le bey a signé le traité que lui présentait la France ; puis, après avoir, dans vos différents séjours, donné aux populations soumises le spectacle de votre discipline et de vos qualités militaires, vous avez porté vos armes chez les tribus hostiles des Mogods qui se vantaient de vous interdire leur territoire ; le combat de Mateur a fait justice de leurs prétentions.

Vous avançant ensuite dans les montagnes jusqu'ici inaccessibles, vous y avez imprimé le respect de la France en désarmant et frappant d'une contribution de guerre importante les Ouled-Ria et les Medjargua, qui, cédant à des instigations étrangères, avaient impunément outragé des compatriotes naufragés sur leurs côtes.

Vous devez donc être satisfaits de vos services en Tunisie ; dans quelques jours, une partie d'entre vous va rentrer en France, l'autre reste ici pour assurer les résultats obtenus.

Au moment où s'effectue cette séparation, qui met fin à son commandemant, votre général a le devoir de vous exprimer sa satisfaction pour votre bonne conduite en toutes circonstances, votre bon esprit, votre discipline ; il ne doute pas que la brigade d'occupation de l'Est ne montre toujours les mêmes qualités pour le plus grand intérêt et la plus grande gloire de notre patrie, à laquelle le traité, qui est votre œuvre, assure désormais sur cette terre une influence dominante et sans contestе.

Au quartier général de Mateur, le 21 juin 1881.

Le général commandant la colonne expéditionnaire,

Signé : BRÉART.

Le 23, le 38^e^ de ligne se dirigea sur Bizerte. Le 1^er^ bataillon du 20^e^ et le 4^e^ bataillon du 92^e^, un escadron du 1^er^ hussards, et un escadron du 9^e^ chasseurs, faisaient partie de la même colonne, qui arriva à

destination le 25, après avoir fait étape à Bordj-Faroua.

Le 25, l'état-major et le 1er bataillon du 38e s'embarquèrent sur la *Ville-de-Barcelonne*, paquebot de la Compagnie Transatlantique, avec l'état-major et un bataillon du 92e, et un escadron du 1er hussards. Le 27, ces troupes débarquèrent à Marseille à 8 heures 1/2 du matin ; quatre heures après les deux bataillons du 38e et du 92e quittaient cette ville par un train spécial à destination de Lyon, où ils arrivèrent à 1 heure 50 du matin. Le 1er bataillon du 38e se rendit aussitôt au camp de Sathonay, où il arriva à 5 heures.

Le 3e bataillon, resté à Bizerte sous le commandement du commandant Honnequin, y tint garnison jusqu'au 28 septembre 1882. Il fut alors envoyé à El-Alacha, point intermédiaire entre Gabès et Gafsa. Un an après, le 18 septembre, il s'embarquait à Gabès sur la *Ville-de-Madrid* pour rentrer en France.

III. — 1882-1888.

1881. — Au mois d'octobre 1881, la 25e division est relevée à Lyon par la 26e. Le 38e va tenir garnison à Saint-Etienne. Les 1er et 4e bataillons sont rejoints dans cette ville par le dépôt et le 2e bataillon, qui étaient à Montluçon.

1882. — Colonel Martenot, 20e colonel. — Le 6 juillet 1882, le colonel Pereira est nommé général de brigade. Il est remplacé, à la tête du régiment, par le lieutenant-colonel Martenot, du 4e zouaves.

Le régiment prend part aux manœuvres d'automne de la 25e division, qui ont pour théâtre le terrain compris entre la route de Saint-Germain-Laval à Chabreloche par Saint-Just-en-Chevalet, et la grande route de Lyon à Clermont, entre Boën et Chabre-

loche. Ces manœuvres commencent le 1er septembre et finissent le 16 du même mois ; elles sont dirigées par le général de Geslin, commandant provisoirement la 25e division.

1883. — Colonel Bérenger, 21e colonel. — Le colonel Martenot, mis en non-activité, sur sa demande, pour infirmités temporaires, est remplacé par le lieutenant-colonel Bérenger, professeur de tactique d'infanterie à l'École supérieure de guerre.

Les manœuvres du 13e corps ont pour théâtre, en 1883, les deux rives de la Loire, depuis Montrond jusqu'à Balbigny. Elles sont dirigées par le général Carrey de Bellemare, commandant le 13e corps d'armée, et durent du 2 au 17 septembre.

A son retour de Tunisie, le 3e bataillon est dirigé sur Lyon, où il reste détaché.

1884. — La 25e division relève à Lyon la 26e. Les deux premiers bataillons quittent Saint-Etienne le 6 octobre, et arrivent à Lyon dans la journée du 8. Le 4e bataillon et le dépôt vont à Montluçon.

Le général Broye prend le commandement de la 25e division.

1885. — Le 24 octobre 1885, le général Borson est promu au grade de général de division et nommé au commandement de la 31e division d'infanterie. Il laisse dans les corps de la 49e brigade, qu'il a commandée pendant près de six années, le souvenir d'un chef aussi aimé qu'estimé. Il est remplacé par le général Parlier, ancien colonel du 105e de ligne.

1886. — Les bataillons actifs du 38e prennent part, du 2 au 8 août, aux exercices particuliers de la 25e division, qui ont pour théâtre le terrain compris entre le camp de Sathonay et celui de la Valbonne. Ces exercices sont dirigés par le général Broye, commandant la 25e division.

1887. — Les mêmes bataillons assistent, en 1887, aux manœuvres du 13e corps, qui durent du 10 au 21 septembre, et qui ont pour théâtre la région montagneuse située sur la rive droite de la Loire, de Saint-Galmier à Régny et Thizy.

Après ces manœuvres, les corps de la 25e division vont occuper les garnisons de la 13e région, et sont remplacés à Lyon par ceux de la 26e division. Les trois derniers bataillons du 38e et le dépôt sont réunis à Saint-Etienne. Le 1er bataillon est détaché à Clermont.

Le 1er octobre, les compagnies du dépôt sont supprimées, en exécution de la loi du 25 juillet 1887. Les hommes de ces compagnies et ceux du 4e bataillon sont versés dans les trois premiers bataillons. On conserve seulement, sur le pied de paix, les cadres nécessaires pour reconstituer, au moment de la mobilisation, les compagnies supprimées.

Le 25 octobre, le lieutenant Bouvet-Murinon reçoit une médaille d'argent pour s'être particulièrement distingué, les 26 et 27 juillet 1887, en accomplissant le sauvetage de deux personnes en danger de se noyer dans le Cher. Par décret du même jour, le sous-lieutenant Juge reçoit une mention honorable pour avoir coopéré au sauvetage d'un jeune garçon sur le point de se noyer.

Inauguration de la fête du régiment. — 1888. — Dans le but de développer l'esprit de corps et l'amour du drapeau, et pour honorer la mémoire de ceux qui ont illustré le numéro 38, le colonel Bérenger décide que l'anniversaire de la bataille de Mœsskirch sera considéré, chaque année, comme jour de fête par le régiment.

L'inauguration de cette fête a lieu le 5 mai. Elle commence par une revue du colonel, suivie d'un défilé devant le drapeau, et se continue, dans l'après-midi,

par des jeux, des exercices gymnastiques, et un concert.

Le 1er juillet, le général Broye, commandant la 25e division, passe dans le cadre de réserve. Tous les corps de la division sont unanimes à lui exprimer leurs regrets de son départ. Il est remplacé par le général Gueytat.

Un ordre de la place de Saint-Etienne, du 17 août 1888, cite les militaires du régiment dont les noms suivent, qui se sont particulièrement distingués dans un violent incendie qui a éclaté le 11 août dans le quartier de Bellevue et menaçait de détruire entièrement la brasserie Moser : Griffon, adjudant ; Saule, caporal ; Manégrier, clairon ; Pulvéry, soldat.

Au mois d'octobre, le général Parlier, décédé subitement le 17 septembre, est remplacé dans le commandement de la 49e brigade par le général Cary (1).

1889. — Colonel du Chouchet. — 22e colonel. — Le 22 décembre 1888, le colonel Bérenger est nommé général de brigade, et remplacé dans le commandement du régiment par le lieutenant-colonel du Chouchet, du 138e de ligne.

Ici se termine l'histoire du passé du 38e. L'avenir appartient à Dieu. Nous avons néanmoins la certitude que nos successeurs affirmeront un jour, comme nous, que le 38e n'a jamais cessé de donner l'exemple de la fidélité au devoir et à l'honneur, et nous avons le ferme espoir que les pages qu'ils ajouteront à ce volume relateront des succès qui feront oublier les tristesses de 1870.

---

(1) Le général Parlier, qui était universellement aimé dans sa brigade et dans la garnison de Saint-Etienne, commandait la 49e brigade depuis trois ans.

Nous ne saurions mieux faire, enfin, pour clore l'historique du 38e, que de transcrire ici les dernières lignes de l'ordre laissé au corps en 1888, par le général Broye, inspecteur général de la 25e division d'infanterie :

« Une heureuse innovation a eu lieu cette année « au régiment : il a célébré, le 5 mai, l'anniversaire « de la bataille de Mösskirch, dont le nom figure sur « son drapeau, et à laquelle le 38e a pris une part « glorieuse. Chaque année, il célébrera cet anniver- « saire comme un jour de fête. Le général inspec- « teur ne peut qu'applaudir à cette idée. Rien n'est « plus propre, en effet, à entretenir les sentiments « d'honneur, de patriotisme et de confiance dans l'ave- « nir, que la mémoire des éclatants faits d'armes par « lesquels les régiments se sont autrefois illustrés.

« En résumé, un excellent esprit anime le 38e. Une « grande initiative y est laissée à chacun dans la « sphère de ses attributions. Chacun en use avec zèle « pour le bien du service.

« La discipline est ferme sans rigueur ; la sou- « mission aux ordres est plutôt assurée par le désir « de bien faire que par la crainte des châtiments.

« Ces résultats sont dus à l'impulsion intelligente « et expérimentée du colonel Bérenger, et au con- « cours des officiers qui le secondent avec dévoue- « ment.

« L'Inspecteur général adresse à tous ses sincères « félicitations. »

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

LE 38e DE MARCHE A COULMIERS

La bataille et les rapports officiels.

Lorsque, le 9 novembre 1870, le 38e de marche attaquait et prenait le village de Coulmiers, les officiers et les soldats de ce régiment n'étaient pas les seuls acteurs de ce drame. Le général qui avait lancé le régiment à l'attaque et les autres corps qui y concouraient étaient aussi les témoins d'un fait qui, par sa nature, ne pouvait passer inaperçu. Comment est-il arrivé cependant, malgré un aussi grand nombre de témoins, que le silence se soit fait sur le rôle du 38e de marche dans la prise de Coulmiers ? Le rapport officiel du général d'Aurelle, qui cite le 7e bataillon de chasseurs, le 31e de marche et les mobiles de la Dordogne, est muet sur le 38e. C'est la cause principale de l'injuste oubli dont ce régiment est la victime. Ce rapport a été la base de presque tous les récits de la bataille parus jusqu'à ce jour. C'est d'après lui que le gouvernement de la Défense nationale a décrété que les régiments de mobiles de la Dordogne et de la Sarthe seraient mis à l'ordre de l'armée.

Cet oubli est-il encore réparable après dix-huit ans passés ? Chacun sait combien il est souvent difficile, même pour les faits les plus simples, d'atteindre la certitude historique. La difficulté est plus grande encore quand il faut, pour arriver à faire prévaloir la vérité, renverser une légende dont nombre de gens profi-

tent encore. C'est le cas du 38e de marche quand il revendique l'honneur d'être entré le premier dans Coulmiers, tandis que la légende l'attribue aux mobiles de la Dordogne, entraînés par le général Barry, aux cris de : « En avant, mes enfants ! Vive la France ! » Nous n'avons donc pas l'intention de soulever une discussion inutile et qui serait probablement sans intérêt pour trop de gens. Toutefois, nous avons pensé qu'il était indispensable que l'oubli commis par le rapport du général en chef de l'Armée de la Loire soit relevé dans un livre qui est destiné à transmettre à nos successeurs le souvenir de tous les actes honorables dont le 38e a le droit de s'enorgueillir. Certaines explications sont aussi nécessaires pour le cas où l'on opposerait le texte du rapport officiel à la relation que nous avons rédigée d'après le *Journal des marches et opérations du régiment*, et avec l'aide des notes que les anciens officiers ont bien voulu nous communiquer. Nous serons forcément entraînés à discuter la valeur du témoignage qui nous est opposé, et à examiner s'il remplit toutes les conditions nécessaires pour établir la certitude.

La logique nous apprend que pour que le témoignage humain soit un moyen infaillible de certitude il faut que les témoins ne soient ni trompeurs ni trompés. Le rapport officiel sur la bataille de Coulmiers présente-t-il ce double caractère ? Nous écarterons la pensée même que le général d'Aurelle ait caché un fait qu'il savait vrai, et qu'il n'avait d'ailleurs aucun intérêt à taire. N'a-t-il pas été trompé ? C'est une autre question. Le général en chef ne peut être présent sur tous les points à la fois, et, pour tout ce qu'il n'a pas vu par lui-même, il est bien obligé de s'en rapporter au témoignage des autres. Par suite, son rapport peut contenir des erreurs ou des omissions provenant des documents qui lui ont été four-

nis. Il aura donc été trompé si nous relevons dans son rapport l'omission d'un fait prouvé, ou un fait inexactement relaté, et enfin si son témoignage est en contradiction avec celui des autres témoins.

Voici d'abord le texte du rapport officiel en ce qui concerne l'attaque et la prise du village de Coulmiers :

Extrait du rapport du général d'Aurelle. — Sur la gauche, les troupes du général Barry marchaient par Champdry et Villorceau, qui était le centre de la ligne ennemie et qui était très fortement occupé. Arrêtées dans leur marche par l'artillerie prussienne, elles ne peuvent arriver que vers 2 heures et demie à Coulmiers, devant lequel se trouvaient déjà les tirailleurs du général Peytavin.

Ces tirailleurs, auxquels se joignirent les tirailleurs du général Barry, se jetèrent au pas de course et aux cris de : « Vive la France ! » dans les jardins et le bois qui sont au sud de Coulmiers, y pénétrèrent malgré la résistance furieuse de l'ennemi, mais ne purent se rendre maîtres du village. L'ennemi, qui s'y était retranché et qui avait accumulé sur ce point une grande partie de ses forces et de son artillerie, faisait les plus grands efforts pour s'y maintenir, afin de protéger la retraite des troupes de sa gauche, qui se trouvaient d'autant plus compromises que notre mouvement en avant s'accentuait davantage. Pour faire cesser cette résistance, le général en chef appela le général d'Aries et la réserve d'artillerie. Cette dernière s'établit en batterie à hauteur du Grand-Luz et, après un feu des plus violents de plus d'une demi-heure, finit par réduire au silence les batteries de l'ennemi. En ce moment les tirailleurs, soutenus par quelques bataillons du général Barry, conduits par le général en personne, reprirent leur marche en avant et pénétrèrent dans le village, d'où ils chassèrent l'ennemi vers 4 heures du soir.

Dans cette attaque, les troupes du général Barry, 7^e bataillon de chasseurs de marche, 31^e régiment d'infanterie de marche et le 22^e régiment de mobiles (Dordogne), montrèrent beaucoup de vigueur et d'entrain.

Dans son livre sur la première Armée de la Loire,

PAUL CHARLES PEREIRA

qui a paru près de deux ans après, le général raconte le même épisode, de la manière suivante :

Extrait du livre du général d'Aurelle. — Le 16e corps d'armée était engagé sur toute la ligne ; la division Barry devant Coulmiers, où la résistance était des plus opiniâtres. Cependant les tirailleurs et quelques compagnies avaient déjà franchi les premiers obstacles et pénétré dans le village. Mais les Allemands, s'abritant derrière chaque arbre et les pans de murailles écroulées, par de nouveaux efforts désespérés, avaient chassé nos soldats du village et étaient redevenus maîtres de la position.

Le général Barry, mettant alors pied à terre, se place à la tête de ses troupes, les enlève aux cris de : « En avant ! Vive la France ! » et, à son tour, force l'ennemi à reculer. La lutte se prolonge dans le village en flammes.

Le général en chef fait placer deux batteries de 8 derrière le parc du Grand-Luz, dans un endroit favorable masqué par des arbres. Elles balayent la route de Bucy-Saint-Liphard à Coulmiers, que suivent les Bavarois en retraite vers l'Aray, et réduisent au silence les batteries ennemies.

En même temps, le général d'Aurelle fait approcher la brigade d'Aries, qui avait formé la réserve du 15e corps pendant la journée ; il lance cette brigade sur le village. Ces troupes sont enlevées avec un irrésistible élan par leur vaillant général. Bientôt, Coulmiers est emporté d'assaut par la division Barry et la brigade d'Aries, rivalisant de courage et d'ardeur.

A l'examiner de près, nous remarquerons que ce récit diffère d'une manière assez sensible du rapport officiel. Dans le rapport, le combat présente deux phases : la première attaque, qui est arrêtée par l'énergique résistance des Bavarois, et l'assaut donné par les troupes à la tête desquelles marche le général Barry. Dans le livre, ces deux phases sont suivies d'une troisième, qui est le nouvel assaut donné par la brigade d'Aries. Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser du rôle de cette brigade ; observons toutefois que, si le général Barry a déjà pénétré dans le village de Coulmiers avant l'intervention de l'artille-

rie de réserve et de la brigade d'Ariès, celle-ci n'a plus à enfoncer qu'une porte ouverte.

Nous laisserons donc de côté le livre du général d'Aurelle, pour nous en tenir au rapport officiel écrit au lendemain de la bataille et en dehors de toute préoccupation personnelle ou politique.

A la manière dont s'exprime le général d'Aurelle lorsqu'il parle des troupes du général Barry, il semble que pour lui le 31e de marche, le 22e mobiles et le 7e bataillon de chasseurs, qui constituaient la 1re brigade de la division Barry, furent seuls engagés. Sachant que la 2e brigade avait pris part à l'attaque de Coulmiers, le général en chef se serait exprimé autrement, même en ne voulant signaler au Ministre de la Guerre que les corps de la 1re brigade. Il y a là une lacune qui témoigne que les rapports reçus par l'état-major général étaient tout au moins incomplets. Une brigade n'est pas une quantité négligeable, et l'entrée en ligne d'un régiment n'est pas un détail que l'on puisse omettre, surtout quand il ne s'agit que des troupes d'une division.

Le général d'Aurelle signale un arrêt dans l'attaque du général Barry, par suite de la résistance furieuse de l'ennemi. Il serait surprenant que le général Barry n'ait pas fait appuyer sa 1re brigade par la 2e; l'inaction dans laquelle il aurait laissé cette dernière ne s'expliquerait pas. Il n'est cependant question de la 2e brigade du général Barry ni dans le rapport de d'Aurelle, ni dans son livre. Le général Chanzy répare en partie cette omission dans son livre sur la Deuxième Armée de la Loire. Il dit, en effet, à la page 27 :

[illegible] importante nous avait [illegible] des jardins, mais la résistance principale [illegible] du village. Le général Barry dut faire appuyer sa 1re brigade par une partie de la 2e. Enfin, vers

3 heures et demie, notre artillerie ayant forcé celle des Allemands à ralentir son feu, le même général lança quatre bataillons sur sa droite, pour faire un mouvement tournant et prononça avec le reste de ses troupes une attaque de front.

L'entrée en ligne du 38e de marche est signalée dans une lettre parue dans le numéro du 20 novembre du journal *l'Union*. Cette lettre est d'un témoin oculaire dont le nom n'est pas cité, mais qui paraît appartenir à l'un des corps de la division Barry.

Extrait du journal l' « Union ». — Pendant que nos canons déconcertaient ainsi l'ennemi, le général commandant la division envoyait sur la droite le 7e bataillon de chasseurs à pied et le 31e de marche pour tenter l'attaque de flanc.

3 heures arrivait ; la canonnade durait toujours ; l'attaque de flanc ne réussissait pas ; le colonel du 31e avait été tué. Nous étions au moment décisif. Il fallait reculer, subir un nouvel échec, ou bien faire marcher de front, sous toute la mitraille ennemie, de nouvelles forces d'infanterie.

Coulmiers, laissé aux mains de l'ennemi, rendait presque inutile, par son action centrale, les avantages remportés à notre droite et à notre gauche par les autres divisions. Si nous n'avions pas Coulmiers, elles se trouvaient coupées.

Il faut un dernier effort.

Alors de toute la journée a lieu l'épisode le plus remarquable, épisode digne des belles pages de l'histoire ; la gloire en revient au général Barry. Le général fait arriver le 38e de marche et le 22e mobiles, puis, descendant de cheval, avec son état-major, aux cris de : *Vive la France ! Vive la ligne ! Vive la mobile !* il marche à la tête de ses tirailleurs. Les balles pleuvent autour de lui ; au bout de quelques pas, il voit tomber raide mort à ses côtés un capitaine de son état-major, M. de Gravillon, mort en brave, d'une balle qui le frappe au front. Plus loin, une autre balle atteint le cheval de son chef d'état-major, marchant, comme son général, en avant et en première ligne. Un chef de bataillon du 22e mobiles, le commandant de Chadois, aidé de son adjudant-major, le lieutenant de Beauroyre, font des prodiges de valeur à la tête de leurs troupes.

Le 38e et le 22e mobiles se précipitent en criant jusqu'à ce

rie de réserve et de la brigade d'Arios, celle-ci n'a plus à enfoncer qu'une porte ouverte.

Nous laisserons donc de côté le livre du général d'Aurelle, pour nous en tenir au rapport officiel écrit au lendemain de la bataille et en dehors de toute préoccupation personnelle ou politique.

A la manière dont s'exprime le général d'Aurelle lorsqu'il parle des troupes du général Barry, il semble que pour lui le 31e de marche, le 22e mobiles et le 7e bataillon de chasseurs, qui constituaient la 1re brigade de la division Barry, furent seuls engagés. Sachant que la 2e brigade avait pris part à l'attaque de Coulmiers, le général en chef se serait exprimé autrement, même en ne voulant signaler au Ministre de la Guerre que les corps de la 1re brigade. Il y a là une lacune qui témoigne que les rapports reçus par l'état-major général étaient tout au moins incomplets. Une brigade n'est pas une quantité négligeable, et l'entrée en ligne d'un régiment n'est pas un détail que l'on puisse omettre, surtout quand il ne s'agit que des troupes d'une division.

Le général d'Aurelle signale un arrêt dans l'attaque du général Barry, par suite de la résistance furieuse de l'ennemi. Il serait surprenant que le général Barry n'ait pas fait appuyer sa 1re brigade par la 2e; l'inaction dans laquelle il aurait laissé cette dernière ne s'expliquerait pas. Il n'est cependant question de la 2e brigade du général Barry ni dans le rapport de d'Aurelle, ni dans son livre. Le général Chanzy répare en partie cette omission dans son livre sur la Deuxième Armée de la Loire. Il dit, en effet, à la page 27 :

Ce premier effort contre cette position si importante nous avait rendus maîtres des jardins, mais la résistance principale était celle du village. *Le général Barry dut faire appuyer sa 1re brigade par une partie de la 2e.* Enfin, vers

3 heures et demie, notre artillerie ayant forcé celle des Allemands à ralentir son feu, le même général lança quatre bataillons sur sa droite, pour faire un mouvement tournant et prononça avec le reste de ses troupes une attaque de front.

L'entrée en ligne du 38e de marche est signalée dans une lettre parue dans le numéro du 20 novembre du journal *l'Union*. Cette lettre est d'un témoin oculaire dont le nom n'est pas cité, mais qui paraît appartenir à l'un des corps de la division Barry.

Extrait du journal l' « Union ». — Pendant que nos canons déconcertaient ainsi l'ennemi, le général commandant la division envoyait sur la droite le 7e bataillon de chasseurs à pied et le 31e de marche pour tenter l'attaque de flanc.

3 heures arrivait ; la canonnade durait toujours ; l'attaque de flanc ne réussissait pas ; le colonel du 31e avait été tué. Nous étions au moment décisif. Il fallait reculer, subir un nouvel échec, ou bien faire marcher de front, sous toute la mitraille ennemie, de nouvelles forces d'infanterie.

Coulmiers, laissé aux mains de l'ennemi, rendait presque inutile, par son action centrale, les avantages remportés à notre droite et à notre gauche par les autres divisions. Si nous n'avions pas Coulmiers, elles se trouvaient coupées.

Il faut un dernier effort.

Alors de toute la journée a lieu l'épisode le plus remarquable, épisode digne des belles pages de l'histoire ; la gloire en revient au général Barry. Le général fait arriver le 38e de marche et le 22e mobiles, puis, descendant de cheval, avec son état-major, aux cris de : *Vive la France ! Vive la ligne ! Vive la mobile !* il marche à la tête de ses tirailleurs. Les balles pleuvent autour de lui ; au bout de quelques pas, il voit tomber raide mort à ses côtés un capitaine de son état-major, M. de Gravillon, mort en brave, d'une balle qui le frappe au front. Plus loin, une autre balle atteint le cheval de son chef d'état-major, marchant, comme son général, en avant et en première ligne. Un chef de bataillon du 22e mobiles, le commandant de Chadois, aidé de son adjudant-major, le lieutenant de Beauvoyre, font des prodiges de valeur à la tête de leurs troupes.

Le 38e et le 22e mobiles se précipitent en criant jusqu'à ce

que, arrivés à la lisière du bois, ils soient sûrs que leurs balles portent. Une pareille masse, chargeant en ordre, terrifie bientôt les défenseurs de Coulmiers. L'enthousiasme est peu connu de ces barbares du Nord. Ils lancent en hâte leurs derniers obus, et leur fuite permet aux nôtres de prendre enfin possession des positions que nous avions enlevées.

Cette relation se rapproche davantage de la vérité, mais elle est inexacte en ce qui concerne les mobiles de la Dordogne, qui étaient déjà en ligne lorsque le 38e de marche fut porté en avant. Dans quelle situation étaient ces mobiles à ce moment-là? Le colonel Baille et M. Charbonnier vont nous l'apprendre. M. Charbonnier est le sergent qui pénétra le premier dans le parc de Coulmiers (1).

M. Charbonnier dit, dans une note qu'il a bien voulu nous adresser :

Lorsque le colonel de Foulongue fut tué (31e de marche) et le commandant de Chadois blessé, il y eut un ralentissement très-sensible dans les feux de la 1re brigade, qui faisait face au parc de Coulmiers, le 31e à droite, et le 22e mobiles à gauche ; le 31e débordait légèrement la position de Coulmiers, mais sans avancer. En voici la cause : il y a, parallèlement à la haie bordant le parc, et à environ 300 mètres de celui-ci, une route en allée, bordée de peupliers. Les tirailleurs du 22e mobiles, successivement renforcés, trouvant un abri derrière ces peupliers, avaient fini par se grouper derrière chaque arbre et continuaient à tirer, couchés.

Dans une de ses lettres, M. Charbonnier dit encore :

J'ai encore sous les yeux, comme si c'était hier, la haie avec son fossé ; j'ai dans les oreilles l'admonestation du colonel, au moment où je l'ai franchie avec notre vieil et fidèle

(1) Après avoir été employé auprès du colonel Baille comme secrétaire et officier d'ordonnance, M. Charbonnier passa dans l'état-major du général Barry. Il donna sa démission en 1871.

ami Tonneins (1) : « Sois prudent, mon enfant. » Or, à ce moment, j'en témoigne sur l'honneur, il n'y avait devant moi que des Prussiens, fuyant dans les massifs. Il est donc bien certain que personne n'a pénétré avant nous dans le parc, but de nos efforts.

Le colonel Baille nous dit, de son côté :

Vers une heure, le feu était très vif, et on n'avançait plus. Le 66e mobiles était à environ 1 kilomètre derrière nous. La 1re brigade, sur notre droite, s'était portée en avant, et j'obéissais à l'ordre de me tenir en réserve. Vers deux heures, je reçus l'ordre de faire tourner le village *par la droite*. J'en chargeai Gariod avec le 1er bataillon, et le mouvement commença immédiatement, un peu trop lentement à mon gré.

Un instant après, le général Barry me fit demander une compagnie *pour entraîner les mobiles de la 1re brigade*. J'envoyai Garessus avec une compagnie du 2e bataillon. Il me restait donc 12 compagnies (2e et 3e bataillons) (2). Nous étions à deux kilomètres environ de Coulmiers ; il me semblait que le feu faiblissait et que l'attaque de la 1re brigade glissait vers la droite. J'étais impatient. Je partis au grand trot, suivi du sergent Robert Charbonnier, qui montait mon second cheval. Nous parcourûmes en quelques minutes le front de la position, au milieu d'une grêle de balles. Je ne vis que des files d'hommes de la 1re brigade (mobiles et autres) défilés derrière de gros peupliers. Il me parut que toute la 1re brigade était dispersée, les hommes couchés pour la plupart, et répondant assez mollement au feu des Bavarois. Rien, absolument rien que quelques isolés entre le 38e et Coulmiers. Je pensai que le général était dans l'impossibilité de me donner des ordres, et je pris la décision de jeter mes deux bataillons sur Coulmiers. Traversant au galop l'espace qui me séparait d'eux, j'arrivai en trois minutes. Pendant ma courte absence, les deux bataillons, que j'avais laissés en colonne serrée, s'étaient déployés. Je donnai l'ordre à haute voix : « C'est notre tour ; 38e de marche, en avant, droit au village ! » L'ordre fut répété avec

(1) Tonneins était le 2e cheval du lieutenant-colonel.

(2) Les 1er et 2e bataillons du 38e de marche avaient chacun sept compagnies ; le 3e n'en comptait que six.

vigueur, et nous courûmes sur Coulmiers. L'espace fut franchi en quelques minutes, la haie abordée (1), le parc dépassé. Au château, qui servait d'ambulance, je vis un instant M. le Curé du village qui voulut me parler des blessés allemands (2) ; je lui dis de s'adresser au commandant du 3^e bataillon (La Flèche), et je poussai en avant, entraînant les hommes. Un officier (peut-être Valadier) m'ouvrit une barrière, et nous débouchâmes sur la plaine, où les chasseurs à pied français échangeaient des balles avec les Bavarois. Je criai à nos chasseurs : « Cessez le feu, nous sommes maîtres du village ! »

Tournant à gauche, je me mis à la poursuite des Bavarois jusqu'à la route d'Orléans. Un de mes capitaines, de Marmiès (3^e bataillon), en qui j'avais beaucoup de confiance, me dit : « Prenez garde, mon colonel, les bataillons ennemis se rallient pour un retour offensif. » Nous étions en désordre ; j'arrêtai la poursuite et reformai les bataillons. Quelques instants après, je recevais l'ordre de me rendre au poste qui m'était assigné pour la nuit, ce que nous fîmes en revenant sur nos pas et retraversant Coulmiers, occupé alors par la légion étrangère.

Au moment où je ralliais mes hommes, un peu dispersés après la prise de Coulmiers et la poursuite des Bavarois, un général, entendant les cris de mes hommes : *Vive le colonel! Vive la France!* m'adressa la parole et félicita le régiment. Occupé de remettre l'ordre dans mes compagnies, je le remerciai sommairement. Mais je ne l'avais pas vu arriver et je ne le vis pas partir. Une heure plus tard, je demandai son nom, et quelques officiers qui m'entouraient me dirent : « C'est le général d'Aries. » Je ne m'en préoccupai pas davantage.

Le colonel Baille ajoute plus loin :

---

(1) Le point par lequel les premiers tirailleurs du 38^e pénétrèrent dans le parc se trouve à environ 80 ou 100 mètres au sud de l'angle formé par la haie et la route d'Ouzouer-le-Marché à Coulmiers.

(2) Ce fait, qui nous est confirmé par plusieurs habitants de Coulmiers, marque bien le moment de l'entrée du régiment dans le village, car si le 38^e n'était pas entré le premier, le curé n'aurait pas eu besoin de s'adresser au lieutenant-colonel Baille pour assurer la protection des blessés allemands qui se trouvaient dans le château.

Pour le rôle du 1er bataillon, Gariod, qui le commandait et qui fut tué à Loigny, m'a dit, le lendemain de Coulmiers : « En vous quittant, j'ai vu des troupes en grand désordre, et, ne voulant pas laisser troubler mon bataillon, j'ai tourné le village, peut-être un peu trop loin, mais le feu était assez vif et je voulais éviter de perdre des hommes inutilement. »

Le 1er bataillon perdit, en effet, du monde en exécutant son mouvement tournant. Quelques compagnies tournèrent le village entièrement, les autres l'abordèrent par le sud-est et y pénétrèrent pêle-mêle avec des hommes de plusieurs corps différents.

Le général Chanzy dit, à propos de l'attaque de Coulmiers par la division Barry, que ce général lança quatre bataillons sur sa droite pour faire un mouvement tournant, et prononça, avec le reste de ses troupes, une attaque de front. Ceci ne peut se rapporter qu'à la première période de l'attaque, au moment où le 7e bataillon de chasseurs et le 31e de marche, formant la droite de la ligne de bataille de la division, arrivèrent jusqu'aux jardins qui entourent le village au sud et à l'est. Après l'arrêt qui se produisit dans l'attaque de la 1re brigade, il n'y eut plus qu'un seul bataillon dirigé sur la droite pour opérer un mouvement tournant, ce fut le 1er bataillon du 38e de marche. Les bataillons du 31e de marche et le 7e bataillon de chasseurs, entièrement déployés et engagés, n'étaient plus dans la main du général et, par suite, n'étaient plus en situation d'être *lancés sur la droite pour faire un mouvement tournant*. Ils ne pouvaient que suivre l'impulsion donnée par les renforts. Nous avons d'ailleurs dit précédemment qu'ils avaient déjà fortement appuyé d'eux-mêmes vers la droite pendant la première phase de l'attaque.

Avant d'en finir avec le rapport et le livre du

général d'Aurelle, nous ferons remarquer que le général ne mentionne nulle part l'occupation d'Orléans, dans la nuit du 9 au 10 novembre, par les deux compagnies détachées de la division Martin des Pallières. C'est un fait qui n'était cependant pas sans importance, puisque, pendant toute la nuit qui suivit la bataille, le général fut sans nouvelles des Allemands, et qu'il s'attendait à un retour offensif pour le lendemain. La présence de ce détachement dans la ville d'Orléans ne pouvait pas passer inaperçue, car il y séjourna 48 heures, sur les instances des autorités civiles, et ne rejoignit la division des Pallières qu'après avoir été relevé par la brigade d'Aries, dans la journée du 11 novembre (1). L'opération du capitaine Jacquey n'était pas non plus sans mérite, car les troupes de la 1re brigade de la division des Pallières étaient arrivées harassées de fatigue à Fleury, ignorant les résultats de la bataille dont elles avaient entendu le canon, et croyant que les forces allemandes qui occupaient Orléans étaient beaucoup plus considérables (2).

Ce n'est que dans la matinée du 10 novembre, et après l'envoi de sa dépêche au Ministère de la Guerre, datée de ce jour, que le général d'Aurelle fut informé de l'abandon d'Orléans par les Allemands. Le Secrétaire général de la Préfecture, qu'il vit le jour même, et le Préfet lui-même, le renseignèrent certainement sur les événements qui s'étaient passés à Orléans dans la journée du 9 et dans la nuit suivante. Il dit incidemment cependant que, dans la

(1) Le colonel Jacquey possède encore un certificat des autorités civiles d'Orléans attestant les services rendus à la ville par son détachement pendant les 48 heures qu'il y séjourna.

(2) Le général Martin des Pallières dit que, d'après les renseignements qu'il avait reçus dans les derniers jours, on évaluait l'armée de von der Thann à 70,000 hommes et 200 pièces de canon.

soirée du 9, les volontaires de Catholineau firent leur entrée dans la ville, au milieu des acclamations de la population. Il y a erreur de temps puisque, à une heure du matin, le 10 novembre, quand le détachement du capitaine Jacquey pénétra dans la ville, tous les postes étaient encore aux mains des Bavarois. Le général fut encore, dans cette circonstance, induit en erreur. L'arrivée du corps de Catholineau à Orléans est certainement postérieure à celle du détachement du capitaine Jacquey.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la manière dont le général Martin des Pallières parle de l'occupation d'Orléans par une fraction de sa division :

> Deux compagnies et quelques cavaliers que je dirigeai sur la ville, à mon passage à Semoi, en gagnant Fleury, me firent prévenir que l'attaque venait de nous et non pas de l'ennemi, que les Bavarois avaient abandonné Orléans et qu'ils étaient en forces bien moins considérables que nous ne l'avions supposé (1).

C'est tout ; c'est peu, et malheureusement ce n'est pas entièrement exact. La division était arrivée depuis plusieurs heures à Fleury, lorsque le capitaine Jacquey *proposa* au général de pénétrer dans Orléans avec deux compagnies.

Revenons maintenant à la brigade d'Aries, qui, d'après le récit du général d'Aurelle, aurait rivalisé d'ardeur et de courage avec les troupes de la division Barry. Cette brigade, qui était la 1re de la 2e division du 15e corps, se composait du 5e bataillon de marche de chasseurs, du 39e de ligne, de la légion étrangère et du 25e régiment de mobiles (Gironde). Elle forma, pendant la bataille, la réserve du 15e corps. Elle se trouvait, vers trois heures, auprès du

(1) *Orléans*, par le général Martin des Pallières, page 71.

château de La Renardière, qui venait d'être enlevé par les troupes de la division Peytavin, lorsqu'elle reçut l'ordre de se porter sur Coulmiers, avec l'artillerie de réserve, pour appuyer l'attaque de la division Barry. Mais, tandis qu'elle se rapprochait de son nouvel objectif, les Bavarois étaient chassés de toutes leurs positions et Coulmiers tombait entre nos mains.

Les extraits ci-dessous, qui donnent tout ce que contiennent les historiques des corps sur la bataille de Coulmiers, permettront d'apprécier la part de la brigade d'Aries dans l'attaque du village. Nous les donnerons sans commentaires, laissant au lecteur le soin d'en déduire le rôle de chaque corps et de conclure.

Extrait de l'historique du 39e de ligne. — 9 novembre (1). — Départ à 7 heures du matin. La brigade forme la réserve de la 3e division. Marche sur Coulmiers par Cravant (8 heures), Bacon (midi), château de La Renardière (3 heures). Bivouac en arrière de Coulmiers, entre le village et le château de Lus ; pluie torrentielle toute la nuit, sans feux ni tentes.

Extrait de l'historique du 5e bataillon de chasseurs de marche (2). — **9 novembre.** — Le 5e bataillon, ainsi que la brigade d'Aries, dans la journée du 9 novembre, forment la réserve du 15e corps. Après avoir quitté Vernon, à 6 heures du matin, il se dirige par Cravant sur Bacon, qui est enlevé vers 11 heures. Les troupes marchent avec un entrain admirable et avec autant d'ordre que sur un champ de manœuvre. Partout l'ennemi est refoulé. La bataille, qui a cessé à midi, reprend avec une nouvelle intensité vers 2 heures ; une violente canonnade s'engage de part et d'autre. Pendant un instant, la victoire semble indécise. Mais bientôt l'artillerie ennemie est repoussée. Les châteaux du Grand-

(1) Communiqué par M. le colonel du 39e de ligne, le 8 juillet 1887.

(2) Communiqué par M. le commandant du 5e bataillon de chasseurs, le 5 juillet 1887.

Lux et de La Renardière, où l'ennemi s'est fortement retranché, sont occupés. A 6 heures du soir, la victoire est à nous. 3,000 Bavarois gisent sur le terrain, 1,500 prisonniers et deux canons tombent en notre pouvoir. Malheureusement, la pluie qui survient pendant la nuit nous empêche de poursuivre notre succès.

Extrait de l'historique de la légion étrangère (1). — Le lendemain 9, le corps d'armée formé sur deux lignes, les bataillons en ligne de colonnes de pelotons, se porte vers l'Est, avec le clocher de Bacon comme point de direction.

Le 15e corps forme la droite de l'armée, la brigade dont fait partie le régiment est en réserve; la 1re division, placée en première ligne, enlève le village de Bacon et attaque ensuite Coulmiers.

A 4 heures et demie, la brigade, en ligne de colonnes de pelotons, se porte en avant, attaque le village et en chasse les Bavarois, qui abandonnent les bois situés au Sud ; c'est dans ces bois que viennent camper les bataillons.

Enfin, nous trouvons dans un livre récent : *Sur la Loire, Batailles et Combats*, par le capitaine Bois, l'extrait suivant des notes manuscrites du commandant Méric de Bellefon, ancien officier d'ordonnance du général d'Aries à l'Armée de la Loire. Cet extrait, qui est relatif à l'arrivée de la brigade d'Aries sur le champ de bataille de Coulmiers, ne laisse aucun doute sur le rôle de cette brigade :

Nous gagnâmes le champ de bataille de Coulmiers que l'on nous dit évacué. On voyait çà et là des chevaux étendus ; des groupes d'hommes portaient les blessés et les morts. Quelques coups de feu se faisaient entendre dans le village dont les premières maisons brûlaient. Arrivé au bois, le général envoya en avant trois compagnies de la légion et quatre autres qui entrèrent au village par la rue principale. Je pénétrai dans le bois avec le général. Là, morts et blessés, Français et Allemands étaient pêle-mêle. Il était facile de voir que l'action avait dû être très-vive.....

(1) *La Légion étrangère, de* 1837 à 1887, par le général Grisot et le lieutenant Coulombon, page 332.

division de Bacon et la rapprocher de Coulmiers. Les tirailleurs de droite rentraient, mais ceux de la chaine placée à 1,200 mètres en avant n'entendaient pas les sonneries, et, ne voyant pas le mouvement de la division, continuaient à marcher dans la direction de Bacon, et concouraient vigoureusement à l'attaque de ce village par le 15e corps. La division étant arrivée à environ 2 kilomètres du parc de Coulmiers, le général Barry chargeait le bataillon, qui ne comprenait plus alors que les 1re, 2e, 7e et 8e compagnies, de tourner le village par la droite. Il le faisait soutenir par un bataillon du 31e régiment de marche. Le bataillon commençait ce mouvement précédé par la 2e compagnie en tirailleurs, mais bientôt le feu de l'artillerie ennemie devenait excessivement gênant. Le commandant faisait alors déployer le bataillon en bataille et le portait au pas gymnastique sur le bord de la route de Bacon. Il se trouvait alors à environ 1,000 mètres de la ferme située à droite du parc, et les tirailleurs engageaient une lutte très-vive avec l'ennemi embusqué dans le parc et retranché dans la ferme. Deux nouvelles marches rapides en bataille portaient le bataillon à environ 500 mètres et les tirailleurs à 200 mètres de la ferme. Dans ces haltes, les hommes se couchaient et se masquaient derrière de légers plis de terrain. Le commandant faisait alors déposer les sacs à la 1re compagnie, commandée par le capitaine Truchy, et l'emmenait au pas de course pour tâcher d'enlever la ferme; mais le feu de l'ennemi la forçait à s'arrêter derrière un pli de terrain, d'où elle ouvrait un feu très efficace. Pendant ce temps, le 15e corps avait enlevé Bacon, La Renardière et Le Grand-Luz, et ses batteries cherchaient à mettre le feu à la ferme. Vers 3 heures et demie, le feu prenait, le reste de la brigade était près d'atteindre le parc; le bataillon, malgré une mousqueterie très-vive, s'élançait à la baïonnette sur la ferme dans laquelle il se logeait en faisant prisonniers une vingtaine de Bavarois. Les pertes du bataillon dans cette journée étaient de 9 tués et 68 blessés dont 1 officier.

Extrait du « Journal des marches et opérations du 31e de marche » (1). — Le 9 novembre, le camp est levé à huit heures du matin; le régiment marche en bataille, les bataillons en colonne, par division à demi-distance, avec

(1) Communiqué par M. le colonel du 31e de ligne, le 2 juillet 1887.

roux pour le 38e, car le rapport du lieutenant-colonel était très complet et relatait des faits qui étaient de nature à faire modifier sensiblement la relation du général de division. Pour comble de malheur, ce rapport fut égaré dans la suite de la campagne et disparut des archives de la division (1).

Le succès de Coulmiers provoqua un enthousiasme considérable. De tous côtés, l'opinion publique en rechercha avec avidité les moindres détails, et, sans songer à contrôler leur origine, n'ayant la plupart du temps rien d'officiel, les premiers récits qui parurent furent accueillis avec une extrême faveur et une entière crédulité. Les mobiles de la Dordogne avaient eu la bonne fortune de combattre sous les yeux du général de division; ils étaient alors, en leur qualité de mobiles, les enfants gâtés du pays et on ne leur ménageait pas les encouragements. Le décret du gouvernement qui les cita à l'ordre de l'armée consacra leur gloire. Ils crurent, évidemment de bonne foi, qu'ils avaient gagné la bataille à eux seuls (2).

Lorsque les officiers et les soldats du 38e de marche s'aperçurent que les félicitations qu'ils pensaient avoir méritées allaient à d'autres, ils protestèrent, mais eurent le tort de ne pas le faire officiellement, et tout se passa en conversations. On ne pouvait croire qu'un fait aussi patent pût être discuté et nié. On pensait que le rapport du colonel suffirait à tout. Puis ensuite on eut bien d'autres préoccupations.

---

(1) Ainsi que le chef d'état-major de la division Barry le déclara plus tard au colonel Baille.

(2) Cette légende a, paraît-il, pour origine un article du *Journal du Loiret* paru dans le numéro du 11 novembre. Presque à la même époque, on vit à la devanture des marchands de journaux une gravure représentant le général Barry monté sur un cheval blanc et pénétrant dans Coulmiers à la tête des mobiles de la Dordogne.

CINQUIÈME PARTIE

APPENDICES

APPENDICE I

CADRES DU RÉGIMENT AUX PRINCIPALES ÉPOQUES

1634 — Nettancourt.

Colonel	De Nettancourt.
Major	De Saint-Quentin.
Aide-major	De La Forest.

Capitaines :

D'Ernecourt.	Deflican.	Muttigny.	Damgli.
De La Gruyère.	Conflans.	Montcourt.	Vonconnal.
Siry.	Vaudrecourt.	La Roche.	De Nettancourt.
Gravières.	Mépigny.		

1652 — Dampierre.

Colonel	Comte de Dampierre.
Lieutenant-colonel	Saint-Pouanges.
Major	Bouillars.

Capitaines :

De Villers.	La Roche.	Dorleslon.
Danger.	Ribolle.	Brouillard.

1655 — Dampierre.

Colonel	Comte de Dampierre.
Lieutenant-colonel	Mévillon.
Major	De Vignolles.

Capitaines :

Russy.	Billard.	Du Val de Dampierre.
Deselmic.	Aubertin.	Bellegarde.
Duchesne.		

1672 — Dampierre.

Colonel	Comte de Dampierre.
Lieutenant-colonel	De Vignolles.
Major	De Villiers.

Capitaines :

Bellegarde.	Linage.	Marissy	Spilly
Francpri.	Milan.	Millior.	Ferraud.
Tierceville.	Desperoux.	Vitry.	Tragny.
D'Auger.	Coudran.		

1er Bataillon.

Capitaines :		Lieutenants :	
Boschenry.	Descopinière.	Chabut.	Vévrotte.
Travet.	Fouilleuse.	Carraud.	Roussel.
Pignan.	Ladevèze.	Le Cointe.	Langelé.
Bournazel.	Lenoir.	Senar.	Bernier.
Fromental.	Gouffreville.	Massan.	Granet.
Desmaisons.	Nerval.	Prévenquière.	Prud'homme.
Chaumorin.	Martigny.	Classé.	

2me Bataillon.

Capitaines :		Lieutenants :	
De Plainville.	Vencelle.	De Vassal.	Najac.
Roussel de Prez.	De La Clergerie.	Cambon.	Ducluseau.
La Noblaye.	Cancert.	La Baume.	Montignac.
De Langlade.	Fauchet.	Guilhermier.	La Porte.
De Lamont.	Saint-Clair.	Ralain.	Breignon.
Grégoire.	Redon.	Roussy.	Vachère.
Richard.	Courson.	Vernon.	Dumazel.
Descorailles.	Beaujeu.	Revol.	Lagny.
Vernier.			

1742 — Noailles.

Colonel	Comte de Noailles.
Lieutenant-colonel.....	Gay.
Major.....	De Redon.
Commandants de bataillon....	Boschenry. — De Plainville.

Capitaines :

Roussel de Prez.	La Baume.	Breignon.	Faitpoult.
Fouilleux de Flavacourt.	Classé.	Du Cluzeau.	Broc.
	Roussy.	De La Porte.	Guy.
De La Clergerie.	Vevrotte.	Jacobé de Frémont.	Caillaud.
Redon.	De Roussel.		Ducasse.
Vauberey.	Bernier.	Chevalier de Redon.	Droisy.
Cottiby.	Carraud.		Termes.
Lecointe.	Meulan.	Artine.	Malhantier.
Prévenquière.	Dolive.	De Greze.	Duclos.
Lalande.	Cambefort.	Barbier de Plichancourt.	Planhol,
De Vernon.	Lagneau.		Carbon.
Chabert.	Montignac.	Lamotte.	

Lieutenants :

Dumonceau.	Madaillan.	Sanglier.	Cerdème.
Dujonquois.	Le Roy.	De Redon.	Cambis.
Du Houlay.	Lalande.	De Roussel.	Du Fourny.

Lieutenants :

Chevalier du Houlay.	La Boissière Monbas.	De Roussy. Saint-Cernin.	Descombes. Ducros.
De Bonne.	Méja.	Régnier.	Vicomte de Grèze.
Delpas.	Montfalcon.	Chevalier de Viguier.	Duché.
Chevalier de La Motte.	De Montignac. Petit-Thouars.	Bellegarde.	Du Blaisel.
Languedoc.	Paillet.	Coligny.	Fugerais.
Gariès.	Roger.	Sourniac.	Le Cormier.
Gérard.	Redon des Fossés.	Villeneuve.	Granville.
Aulier.	Rochemure.	Talivert.	Leguy.
Laval.	Sauvebœuf.	Touvent.	Chevalier.
Legras.	Saint-Amour.	Précourt.	Béon.
Lamenorie.	Sectières.	Soulègre.	Sarlabous.
Menon.		Clémens.	Trapet.

1757 — Saint-Chamond.

Colonel..	Marquis de Saint-Chamond.
Lieutenant-colonel	Lalande de Vernon.
Major.....	De La Bauve.
Commandant de bataillon..	Carraud d'Orbize.
Aides-majors	De Précourt. — Odart.

Capitaines :

Chevalier de Chabert.	Ducasse. Droisy.	Clémens. Montbas.	Granville. Chevalier de Viguier.
Chevalier de Grèze.	Termes.	De Roussel.	Leguy.
Lamotte.	Malhautier.	Verdesne.	Chevalier de Cailland.
Baulieu.	Duclos.	Lecornier.	
Chateliers.	Carbon.	Montfalcon.	
Faitpoult.	Dumonceau.	Petit-Thouars.	Bonnefonds.
Guy.	Soulègre.	Chevalier de Montaignac.	De La Mazelière.
Caillaud.	Dujonquois.		

Lieutenants :

Chevalier de Méja.	Duvernay.	Grolée.	Deparches.
Darano.	Barresme.	La Gardiolle.	La Devèze.
Lassalle.	Dorigny de Jallencourt.	Thévennin.	Boisgoulard.
Bouillé.		De Blon.	Boislambert.
Dupéra.	De Rouch.	Desserres.	Bourret.
Saint-Florent.	Dubois.	Préault de Bonne (fils).	Bussan.
Viomènil.	Corbières.		Nantenil.
Lepetit.	Chevalier Guy.	Dairolles.	Roy.
Le Blé.	Bergé.	Janson de Saint-Parre.	
Chevalier Darance.	De Grave.		

1767 — Dauphiné.

Colonel.....	Comte de Rosen.
Lieutenant-colonel..	De Broca.
Major....	De Croquet de Précourt.
Aides-majors.....	Chevalier Guy de Villeneuve. — Janson de Saint-Parre.
Sous-aides-majors...	Guy de Villeneuve. — De Billon.
Porte-drapeaux...?	Gruyer. — Bergerat. — Bergerat Fraichet. — Gaignion.
Quartier-maître.....	Brassac.
Aumônier.....	Abbé Kromenacher.
Chirurgien-Major....	Renault.
Tambour-major.... .	Navarot.

Capitaines :

Guy de Villeneuve.	De Carbon.	Fabre de Granville.	Dorigny de Gallancourt.
Séguy.	Soulègre de Tourvoix.	De Bonnefons.	Olart.
Lucas de Droisy.	Clémens de Tourade.	Ménard de La Salle.	Du Bois.
Fabre de Malhautier.	Le Cornier.	Le Petit de Veaux.	Bergé.
			De La Gardiolle.

Lieutenants :

Liron Dairolles.	De Boisgoulard.	De Saint-Privé.	Tétard du But.
Crochard des Arches.	Bourret.	Pain de La Glomonnière.	Beauquen.
De La Devèze.	De Bouze de Dourdon.	Du Jaulley.	Guy de Villeneuve.
Gigault de Buffan.	Belly de Bussy.	Saint-Genis de Plichancourt.	Robineau d'Hauterive.
	Ducasse.		

Sous-Lieutenants :

Teyrac.	Ayrault.	Goudon.	Le Chaponnier.
Ymonier de Saint-Etienne.	Tilly.	Magnand de Bergerat.	De Chevigné.
	Fontaine de La Crochinière.	La Cour de La Gardiolle.	Calmels du Gazel.
Martinet.			Bon.
Dorigny.	Pecauld de Changin.	De Saint-Martin.	Martinet.
Séroux.			

1789 — Dauphiné.

Colonel..... ...	Marquis de Mac-Mahon,	10 mars 1788.
Lieutenant-colonel	Lévesque, chevalier de Roqueville,	15 avril 1781.
Major.....	De Martinet,	25 déc. 1777.
Major en second...	De Mosé, comte de Pongibaud,	1er avril 1788.

Capitaines-Commandants :

La Cour de La Gardiolle	22 janvier 1759.
De Belly	16 novembre 1768.
De Billioud	11 mai 1769.
Dubut	4 août 1770.
Teyras de La Vigerie	13 juillet 1771.
D'Aymonier	17 avril 1774.
De Séroux	21 juin 1776.
De Tilly	28 avril 1778.
De Pécauld	id.
De La Gardiolle de La Cour	10 mars 1779.
De Brassac	3 juin 1779.
De Chevigné	23 avril 1782.

Capitaines en second :

De Calmels, chevalier du Gazel	18 janvier 1783.
Chevalier de Saint-Privé	3 avril 1783.
De Rignac	10 mai 1784.
Raulin de Belval	19 mai 1785.
De Vaucoret	31 juillet 1787.
Chevalier de Pécauld	id.
De Landebergère	25 avril 1788.
Vicomte de Narbonne	30 avril 1789.
De Boissard	id.
De Spinette	22 août 1789.
Quartier-maître-trésorier.. Chaumont,	28 avril 1779.

Lieutenants en 1^er^ :

De Montmeau	16 novembre 1785.
Chevalier Dairolles	31 juillet 1787.
De Broca	31 juillet 1779.
De Chaussecourte	23 avril 1782.
De Guerpel	3 août 1783.
Gruyer	22 juillet 1786.
Porter Dauville	3 août 1783.
Chevalier de Chevigné	30 mai 1784.
Maréchal d'Hourges	19 mai 1785.
Chevalier de Spinette	31 juillet 1787.

Lieutenants en 2^me^ :

D'Apvricula	22 juillet 1786.
De Rochefort de Péhu	31 juillet 1787.
Besson d'Arvilliers	id.
De Malherbe	id.
Besson de Sainte-Marguerite	id.
De Martial	id.
De Roubaud	25 avril 1788.
Pigné de Montignac	30 avril 1789.
De Martinet	id.
De Sorel	22 août 1789

Sous-Lieutenants :

Rancalis de Pruines	18 janvier 1783.
Ducret	3 août 1783.
La Cour de La Gardiolle	id.
Rochefort du Péhu	id.
Bachelier de Bercy	19 mai 1785.
De Villard	30 mai 1784.
Troinlles de La Chaux de Mainville	16 novembre 1785.
De La Grezère de La Forcade	31 juillet 1787.
De Trogoff	id.
D'Aincsy	id.
De Guemy	28 juillet 1786.
Lefranc	31 juillet 1787.
De Guerpel de Rennevil	id.
De Blair	id.
De Soulages	30 avril 1789.
De Guy	id.
Déchamps	28 juillet 1786.
Meige	30 avril 1789.
De La Ferté Meung	22 août 1789.
Sicard	id.
Droctorée de La Roquette, chevalier de Forcade	25 avril 1788.

Porte-Drapeaux :

Desmaraix	30 avril 1789.
Martin	id.

1702 — 38e Régiment d'Infanterie.

Colonel : De La Gardiolle.

Lieutenants-colonels : Ymonier. — Aubry.

Capitaines :

1er Bataillon.		2me Bataillon.	
Chevigne.	Gruyer.	Dancourt.	Martial.
Pécauld.	Broca.	Chaumont.	Lacaze.

Lieutenants :

La Gardiolle.	Blair.
Mage.	Trogoff.

Sous-lieutenants :

Ramond.	Berger.
Bourdille.	Laurin.
Panis.	Julien.

1793 — 88^e Régiment d'Infanterie.

1^er Bataillon (Armée des Ardennes).

Colonel..... La Gardiolle.

Capitaines :

Lacour, 1^re de grenadiers.	Chaumont.
Tilly.	Astier.
Mege.	La Gardiolle.
Gruyer.	Chalamel.
Desmarais.	Martial, 2^me de grenadiers.

1794. — 88^e Régiment d'Infanterie.

Cadre du 1^er Bataillon (Armée de la Moselle).

Chef de bataillon.....	Gaspar.
Quartier-maître.....	Rolland.
Adjudant-major.....	Estimbre.
Chirurgien-major.....	Sadourny.
Adjudant-sous-lieutenant.....	Renaud.

	Grenadiers	1re	2e
Capitaines...	Roche.	Portal.	Mocquéris.
Lieutenants....	Calvel.	Carmouche.	Guillien.
Sous-Lieuten^ts.	Faucon.	Nicolle.	Masson.
	3e	4e	5e
Capitaines.....	Nar.	Cabassu.	Jardin.
Lieutenants....	Riste.	Paget.	Malhien.
Sous-Lieuten^ts.	Hulot.	Fraisinet.	Couturier.
	6e	7e	8e
Capitaines.....	Boissière.	Cosnard.	Maréchal.
Lieutenants....	Stublin.	Meissonnier.	Miller.
Sous-Lieuten^ts.	Grassière.	Cavalier.	Garnier.

1794 — 88^e Demi-Brigade de bataille.

Chef de brigade.....	Dussaussoy.
Chefs de bataillon.....	Cossard. — Pernette.
Quartier-maître-trésorier.....	Sainton.

Capitaines :

Pharisien.	Vacossin.	Blanchemin.	Guillemont.
Brot.	Moigniez.	Ribout.	Valois.
Alexandre.	Bertrand.	Delattre.	Cavrois.
Massey.	Grisel.	Phélebot.	Flutte.
Mouillefer.	Traulle.	Robin.	

Lieutenants :

Grillot.	Millard.	Bulmont.	Baudois.
Geoffroy.	Bouchet.	Avequez.	Harricot.
Cauchy.	Gabiot.	Hertuison.	Salmon.
Dufetel.	Landon.	Papillon.	Theurrez.
Trogneux.	Gernillier.	Le Roi.	

Sous-Lieutenants :

Herriot.	Amiot.	Houiller.	Rase.
Larbouillat.	Lemaire.	Harreux.	Poulet.
Gaulet.	Simonot.	Roinot.	Pannessot.
Debrai.	Dupont.	Sellier.	Maire.
Flet.	Fuseau.	Bertoux.	Cornevin.

1800 — 88e Demi-Brigade de ligne.

Chef de brigade.....		Daumas.
Chefs de bataillon.....	1er Bataillon	Juillet.
	2e id.	Simon.
	3e id.	Parnajeon.
Quartiers-maîtres-trésoriers.....		Balan. — Algan.
Adjudants-majors.....	1er Bataillon	Viard.
	2e id.	Beaupied.
	3e id.	Vautrin.

Capitaines :

1er Bataillon.	2e Bataillon.	3e Bataillon.
Mortel.	Fournier.	Stoffel.
Renaud.	Jolcand.	Jugé.
Jamas.	Dietsch.	Plazanet J.-B.
Poitevin.	Kely.	Faure.
Vialle.	Lavilette.	Marie.
Deere.	Duval.	Jourdain.
Calary.	Nuger.	Plazanet L.
Manche.	Tavernier.	Lefrançois.
Mouchel.	Briex.	Lemoucheux.

Lieutenants :

Vézenne.	Cottenet.	Herbert.
Lhabitant.	Perruchot.	Madeux.
Vernie.	Carré.	Boulay.
Kleinmenger.	Gloux.	Bonnard.
Girard.	Jaudas.	Durand.
Champain.	Mantausier.	Marrest.
Buchot.	Progin.	Kienner.
Beau.	Garreau.	Meriot.
Fromeut.	Benezet.	

1803 — Officiers de la 38e Demi-Brigade versés dans le 37e Régiment de ligne.

Chef de brigade.... Gauthier.
Chefs de bataillon.. Simon. — Maran. — Fririon.

Capitaines :

Balan.	Tavernier.	Santy.	Breix.
Viard.	Fournier.	Nugon.	Cottenet.
Beaupied.	Vautrin.	Plazanet J.-B.	Girard.
David.	Vialle.	Lucas.	Progin.
Poitevin.	La Villette.	Mouchel.	Froment.
Duval.	Calary.	Plazanet Léonard.	

Lieutenants :

Gioux.	Bossu.	Lecouffray.	Colliot.
Champain.	Herbert.	Grelier.	Genin.
Vialle.	Balan Léonard.	Duclavé.	Gautrot.

Sous-Lieutenants :

Cordier.	Bernard.	Grillon.	Balan Jh-François.
Debrand.	Jomain.	Dufraine.	Javelot.
Martin.	Asselin.	Salvat.	David.
Addé.	Sallot.	Machat.	Hautemps.

1821 — 38e Régiment de ligne.

Colonel.....	De Boislaviel.
Lieutenant-colonel	Collet.
Chefs de bataillon.....	Bazaine. — De Bonin. — Bogarelli d'Ison.
Major.....	Lieussou.
Capitaines-adjudants-majors..	Letellier de La Bertinière. — Gérard.
Lieutenant-adjudant-major ...	De Juigné.
Trésorier.....	
Capitaine d'habillement.....	Mila.
Sous-Lieutenant-porte-drapeau	Tessier.
Aumônier.....	L'abbé Sourisseau.
Chirurgien-major.....	Dubost.
Aides-majors	Bataillé. — Barthélemy.

Capitaines :

Lavarde-Lachapelle.	Guewiller.	François.	Théron.
	Delanneau.	Courtejaire.	Solcaie.
Desmarets.	Bajeau.	Bonnefoy.	Frechon.
Mostolac.	Perru.	Leblond.	Baudry.
Martin.	De Bertin.	Bricard.	Michaud.
O'Kennedy.	Carozzo.	Raby.	Tennelet.
Guepart.			

Lieutenants :

Caneau.	Fournel.	Patry.	De La Moussaye.
Mouton.	Klein.	Margerin.	Tournel.
Morel.	Gerard.	Lardic de la Goury	Jory.
Brenot.	Roubert.	De Lamotte.	Dumesgnil d'Ar-
Croizet.	De la Motte Cha-	De Furstemberg.	rentières.
Félix.	rens.	Sigot.	Grandmaison.
Happey.	Caillard.		

Sous-Lieutenants :

Carles.	Auclair.	Barviche.	Marcel.
Angebaut.	Mori.	Bordet.	Chaponnot.
Perez.	Templier.	De Bousingen.	Colignan.
Millo.	Alban.	Faye.	Delaye.
Benoist.	Galle.	Olivier du Rouzet.	Labbé.
Marmagnaut.	Le Rosey.	D'Ernemont.	Kern.

1845 — Cadres des bataillons de guerre du 38^e de ligne en Algérie.

Colonel.....	Bergounhe.
Lieutenant-colonel.....	Bonini.
Adjudant au trésorier.....	Fessy.
Porte-drapeau.....	Solesi.
Lieutenant d'état-major.....	Boucher de Morlaincourt.
Chirurgien-major..... ...	Michel.
Aide-major de 2^e classe.....	Prieur.
Aide-major commissionné.....	Tirard.

1^er BATAILLON.

Jouin, chef de bataillon. — Marcel, adjudant-major.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
Grenadiers	Ferret.	Jaquot.	Chauvin.
1^re	Récalt.	Violette.	Sauron.
2^e	Guertz.	Pourtan.	Gravier.
3^e	Martin.	Lemor.	Petit.
4^e	Chassereau.	Ponelle.	Lubet.
Voltigeurs	Ferru.	Berthieux.	Marty.

2^me BATAILLON.

De Thoury, chef de bataillon. — Baas, capitaine-adjudant-major.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
Grenadiers	D'Arbets.	De Fontanges.	Dayet.
1^re	Doigny.	Raillard.	Valade.
2^e	De Condé.	Mathieu.	Reboulet.
3^e	Labouré.	Liblan.	Lalanne.
4^e	Trubert.	Lacour.	Chateauneuf.
Voltigeurs	Kern.	Dessat.	Berrué.

3me Bataillon.

De Tournemine, chef de bataillon. — Bigeon de Coursy, capitaine adjudant-major.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
Grenadiers	Cabanier.	Lacaze.	Mangot.
1re	Vaubourg.	Jean-Baptiste.	Bonneau.
2e	Estrabon.	Tessier.	Gaillard.
3e	Delachaise	Dubousset.	Delhérissey.
4e	Laperrière.	Desmé de Lisle.	Lefèvre.
Voltigeurs	Buisson.	Drevelle.	Perrot.

1870 — Cadres du 38e de ligne.

Colonel	Minot.
Lieutenant-colonel	Courtot.
Chefs de bataillon	Faussemagne. — Mallat. — Parran.
Major	Suchel.
Capitaines adjudants-major	Vincent. — Jacquey. — Séveno.
Capitaine d'habillement	Del-nom-de-Dieu.
Sous-lieutenant porte-drapeau	Baye.
Lieutenants d'état-major	Bouet. — Delamarre.
Médecin-major de 1re classe	Carivenc.
Médecin-major de 2e classe	Badour.
Médecin aide-major de 1re classe.	Huchard.
Chef de musique	Flament.

Capitaines :

Tourrel.	Bourcart.	Gras.	De Chatillon
Guyhon de Montleveaux.	Bouvard.	Serane.	Louveau.
	Delèonet.	Vincent.	Goublet.
Chauvin.	Bernard.	Goujon.	Crochat.
Perroy.	De Groulard.	Pellerin	Delachaise.

Lieutenants :

Latapie.	Legrand.	Varigault.	Mathis.
Ducousseau.	Claude.	Mugnier.	De Niort.
Baldacci.	Malard.	Desbarats.	De Kerautem.
Magnan.	Chapsal.	De Séroka.	Vignot.
Konne.	Bigeon.	Lorans.	

Sous-Lieutenants :

Gerhardstein.	Duhay.	Rul.	Firbach.
Duhay.	De Ponteves de Sabran.	Gay.	Ternus.
Nicolas.		Du Pouget de Nadaillac.	Virlat.
Semensatis.	Guerin.		Lubis.
Armand.	Laussac.	Roussel.	Passot.

1870 — Cadres du 38^e de marche.

Lieutenant-colonel commandant	Baille.
Capitaine-major.....	De Carney.
Officier-paycur.....	Maury.
Lieutenant d'habillement.....	Peyrard.

1^er BATAILLON.

Adjudant-major, Dumez. — Chef de bataillon, Garlod.

Corps d'origine	C^ies	Sous-Lieuten^ts	Lieutenants	Capitaines
1^er de ligne	1^re	Chesne.	Busco.	Varlet.
4^e id.	2^e	Angst.	Reynaud.	De Carney.
9^e id.	3^e	Thomas.	Fiemeyer.	Dourlens.
11^e id.	4^e	Renaud.	Antonetti.	Camps.
20^e id.	5^e	Labadie.	Prospéri.	Orlanducci.
23^e id.	6^e	Collet.	Maury.	Cunche.
3^e id.	7^e	Métivet.	Audran.	Teissier.

2^me BATAILLON.

Adjudant-major, de Santi. — Chef de bataillon, de Mornac.

Corps d'origine	C^ies	Sous-Lieuten^ts	Lieutenants	Capitaines
2^e de ligne.	1^re	Bernard.	Garessus.	De Gorincourt
7^e id.	2^e	Borelly.	Valette.	Salvet.
11^e id.	3^e	Delandre.	Michelon.	De Virieu.
16^e id.	4^e	Vergnaud.	Peyrard.	Giordani.
21^e id.	5^e	Perceval.	Fourmond.	Guillaume.
69^e id.	6^e	Boyer.	Clapisson.	Mailley.
21^e id.	7^e	Vax.	Valadier.	Bertrand.

3^me BATAILLON.

Adjudant-major, Demy. — Chef de bataillon, La Flèche.

Corps d'origine	C^ies	Sous-Lieuten^ts	Lieutenants	Capitaines
3^e de ligne.	1^re	Guigue.	Petit.	Blanc.
8^e id.	2^e	Muchielli.	Saincère.	Conill.
12^e id.	3^e	Dupin.	Santini.	Carcenac.
17^e id.	4^e	Romand.	Lamotte.	Guiot.
22^e id.	5^e	Bonnet.	Berheyer.	De Marmiès.
70^e id.	6^e	Chauvet.	Bechet.	Vignon.

1871 — Etat des officiers du 38^e d'infanterie après la fusion du 38^e de ligne et du 38^e de marche (1).

Colonel.....	Baille.
Lieutenant colonel	Courtot.
Major	Auvigne.

(1) Les officiers dont les noms sont imprimés en petits caractères étaient placés à la suite.

1er Bataillon.

Chef de bataillon..... Garnier des Garets.
Capitaine adjudant-major..... De Santi.
Chef de bataillon (à la suite)..... ... De Groulard.
Capitaine adjudant-major (à la suite)... Loureau.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants.
1re	Perroy.	Kirch.	Baye.
	Perrard.	Monedière.	Lonet.
2e	Camps.	Lamolle.	Monly.
			De Meamay.
3e	Arnaud.	Gay.	De Condé.
			Nicot.
4e	De Séroka.	Taisne.	Mererreau.
			Calais.
5e	Orlanducci.	Firbach.	Bernard.
			Denjean.
6e	Prospéri.	Delandre.	Leclerc.
	Labadie.		Hutin.

2me Bataillon.

Chef de bataillon .... La Flèche.
Capitaine adjudant-major ..... Demy.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1re	Bouvard.	Nicolas.	Legrand.
	Puginier.		Sarlagout.
2e	Mailley.	De Falkowski d'Oliva.	Rhem.
	Vignot.		Raynaud.
3e	Gras.	De Pouget de Nadaillac.	Prats.
		Sayons.	Olivier.
4e	Lorans.	Baillard.	Pièvc.
			Maluchet.
5e	Magnan.	Virlat.	David.
			Legay.
6e	Audran.	Bonnet.	Magnan.
			Borelly.

3me Bataillon.

Chef de bataillon..... ..... Marrou.
Capitaine adjudant-major..... Dumez.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1re	Bernard.	Dubay.	Legrand.
		Salomon.	Marc.
2e	Teissier.	Audouy.	Guigues.
	Labadie.		Albertin.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
3e	Goujon.	Roussel.	Romand.
		Moriau.	Petit.
4e	Garessus.	Chauvet.	Berger.
		Nappé.	Chevaleyre.
5e	Saivet.	Maury	Lafond.
	Desbarats.	Allemand.	
6e	Béchet.	Muchielli.	Caire.
	Michelon.		De Broglie.

4me BATAILLON.

Chef de bataillon..... Faucon.
Capitaine adjudant-major..... Mathis.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1re	Dubois.	Santini.	Cardenau.
	Antonetti.		Blondel.
2e	Vignon.	Passot.	Blin.
			Junot.
3e	Crochat.	Ternus.	Perseval.
	Guiot.		Le Menorel.
4e	Busco.	Renaud.	Leblond.
			Duplat.
5e	Dourlens.	Berbeyer.	Guichard.
	Heintz.		
6e	Fiemeyer.	....	Jaussaud.
		Dubuisson.	

1881 — Cadres des bataillons envoyés en Tunisie le 17 avril 1881.

ETAT-MAJOR.

Colonel..... Pereira.
Médecin-major de 1re classe..... Tardy.
Lieutenant officier-payeur..... Caillol.
Lieutenant-officier d'habillement..... Georgin de Mardigny.
Sous-lieutenant porte-drapeau..... Pierrard.
Médecin aide-major..... Granier.
Chef de musique..... Vachon.

1er BATAILLON.

Chef de bataillon..... Auvigne.
Capitaine-adjudant-major..... Noury.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1re	Vébert.	Moireau.	Dorlhac.
2e	Mailley.	Boutot.	Guillaumin.
3e	Saivet.	Piève.	Abadie.
4e	Treymüller.	Barbé.	Choppard.

JEAN CLAUDE MARTENOT

Colonel du 38e de ligne de 1882 à 1883

3me Bataillon.

Chef de bataillon	Hennequin.
Capitaine adjudant-major	Camps.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1re	Pouchet.	Romans.	Lions
2e	De Séroka.	Barbier.	Cherrey.
3e	Voutlier.	Colonna.	Fort.
4e	Roy.	Baillou.	Latour.

1889 — Cadres du 38e de ligne en 1889.

Etat-Major.

Colonel	Du Chouchet.
Lieutenant-colonel	Ferry.
Major	Rajau.
Médecin-major de 1re classe	Caillet.
Médecin-major de 2e classe	Augiéras.
Médecin aide-major de 2e classe	Cuche.
Capitaine d'habillement	Pasquier.
Capitaine-trésorier	Troussilier.
Lieutenant d'armement	Giafferi.
Lieutenant adjoint au trésorier	Blasius.
Porte-drapeau	Roig.
Chef de musique	Vachon.

1er Bataillon.

Chef de bataillon	Emery.
Capitaine adjudant-major	Daude.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous Lieutenants
1re	Vebert.	Valon.	Müller.
2	Rostan	Hebmann.	Blanc.
3e	Baillou.	Ponçon.	Duplessis.
4e	Boutot	Sarda.	Dutrut.

2me Bataillon.

Chef de bataillon	Guillard.
Capitaine adjudant-major	D'Izarny Gargas.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1re	Quais.	Laurrain.	Roy.
2e	Gauthier.	Gailhardon	Lesbros.
3e	Henry.	Maigne.	Derricy.
4e	Calais.	De Cadolle.	Nicolardot.

3[me] BATAILLON

Chef de bataillon . . . . Anglade.
Capitaine adjudant-major . . . . Sirdet.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants	Sous-Lieutenants
1[re]	De Dormy.	De Châteauneuf.	Bergey.
2[e]	Martial.	Gomin.	Faure.
3[e]	[illegible]	Gaffert.	Du Crest.
4[e]	Roy.	Moret.	De Tabons.

4[me] BATAILLON ET DÉPOT (Cadres complémentaires).

Chef de bataillon, Casaux.

Compagnies	Capitaines	Lieutenants
1[re]	[illegible]	Mariani.
2[e]	. . . . .	Delacarte.
3[e]	Vernier.	. . . . .
4[e]	[illegible]	Jullien.
Dépôt 1[re]	La [illegible]	. . . . .
» 2[e]	.	Pradon.

OFFICIERS DE RÉSERVE DU 38[e] DE LIGNE

[illegible]

[illegible] capitaine de réserve.		[illegible] lieutenant de réserve.	
[illegible]	id.	[illegible]	id.
[illegible]	id.	Gabert.	id.
		Goujon.	id.
[illegible] sous-lieutenant de réserve.		Guérind.	id.
Aubry.	id.	[illegible]	id.
[illegible]	id.	Morin	id.
[illegible]	id.	Paulhet.	id.
[illegible]	id.	[illegible]	id.
[illegible]	id.	Proriol.	id.
[illegible]	id.	Boteyron.	id.
[illegible]	id.	Roux.	id.
[illegible]	id.	Tardy.	id.
[illegible]	id.	[illegible] de réserve.	
[illegible]	id.	[illegible] lieutenant de réserve.	
[illegible]	id.		
[illegible]	id.	[illegible] de rés.	
[illegible]	id.	[illegible]	id.
[illegible]	id.	[illegible]	id.
[illegible]	id.	Sarda	id.

SOUS-OFFICIERS RENGAGÉS DU 38e DE LIGNE

en 1889.

Ambroggi Dominique, adjudant.
Besse Pierre, id.
Breysse Baptiste, id.
Chiappini Toussaint, id.
Croix Jean-Claude, id.
Dausig Pierre, id.
Dubourg Romain, id.
Griffon François, id.
Jeandel François, id.
Lefebvre Armand, s/chef de musiq.
Major Simon, adjudant.
Maron Charles, id.
Michallet Jean, id.
Pernot Henri, id.
Reera Pierre, id.
Thibault Achille, chef armurier.
Roffat Jean, adjudant.
Thivet Jean, id.
Alessandrini Jean, sergent-major.
Allemand François, id.
Bret Ferdinand, id.
Denis Pierre, id.
Durafour Léon, id.
Journoud Joseph, id.
Melton Léon, id.
Meyer Léon, sergent-major.
Mollard Jean, tambour-major.
Rey Henri, sergent-major.
Andréi Paul, sergent.
Blanc Anselme, sergent.
Blancard Jean, id.
Chomier Auguste, id.
Ducret Jules, id.
Fayard Auguste, id.
Fiatte Michel, id.
Granier Paul, id.
Guy Léon, id.
Juillet Daniel, id.
Labigand Léon, id.
Laurelli Cyprès, id.
Louis Jean, id.
Moulin Jean, id.
Oriol Auguste, id.
Richard Auguste, id.
Robert Claude, id.
Roghi Augustin, id.
Roux Louis, id.
Stéfanini Adorno, id.
Teyssier Louis-Marius, sergent.
Umecker Charles, id.

APPENDICE II

LISTE ET ÉTATS DE SERVICES DES MESTRES DE CAMP ET DES COLONELS

1. — *Régiment de Dauphiné.*

1629-1791.

1. — Louis de Nettancourt. — 1629-1638.

Louis II de Nettancourt, chevalier, seigneur de Nettancourt, né en 1583, entré au service comme capitaine le 21 août 1615, mestre de camp vers 1622. Son régiment est définitivement admis parmi les régiments entretenus en 1629. Blessé à Saverne en 1636, maréchal de camp le 7 juin 1638. S'est démis du régiment la même année en faveur de son frère Claude. A repris le commandement du régiment, de 1648 à 1652, par commission du 7 février 1648. Lieutenant-général en 1650. Mort en 1652.

2. — Claude de Nettancourt de Villers. — 1638-1641.

Claude de Nettancourt, seigneur de Villers, capitaine d'infanterie en 1622 ; lieutenant-colonel du régiment en 1629 ; pourvu du commandement du régiment en 1638. S'est démis, en 1641, en faveur de son fils.

3. — Louis de Nettancourt de Villers. — 1641-1647.

Louis de Nettancourt de Villers, fils de Claude qui précède, mestre de camp du régiment par commission du 14 avril 1641. Mort au mois de décembre 1647 (1).

4. — Henri I de Dampierre. — 1652-1669.

Henri du Val, comte de Dampierre était capitaine de cavalerie depuis 1649, quand il a obtenu le régiment par commission du 16 décembre 1652. Blessé aux sièges de Landrecies, 1656, et de

---

(1) Le chef de la famille de Nettancourt est actuellement M. le marquis de Nettancourt-Vaubecourt, en résidence au château de Nettancourt (Meuse).

Montmédy, 1658 ; nommé commandant sur la frontière de Champagne, par pouvoir du 3 juillet 1667, et créé brigadier par brevet du 27 mars 1668. Tué en Candie le 17 août 1669 (1).

5. — Henri II de Dampierre. — 1669-1689.

Henri du Val, comte de Dampierre, fils du précédent ; pourvu du régiment à la mort de son père, par commission du 30 septembre 1669 ; il s'en est démis au mois de mars 1689.

6. — Duc d'Humières. — 1689-1702.

Louis-François d'Aumont, duc d'Humières, est entré aux mousquetaires, sous le nom de marquis de Chappes, en 1688. Pourvu du régiment par commission du 12 mars 1689, et créé duc d'Humières par son mariage avec la fille du maréchal de ce nom, en 1690 ; il a obtenu le gouvernement de Compiègne la même année ; successivement brigadier, maréchal de camp et lieutenant-général, par brevets et pouvoirs des 3 janvier 1696, 29 janvier 1702 et 26 octobre 1704. Il a eu, en 1723, le gouvernement de Boulogne, Monthulin et Etaples, et est mort le 6 novembre 1751 (2).

7. — Marquis de Charost. — 1702-1709.

Louis-Joseph de Béthune, marquis de Charost, mousquetaire en 1660 ; a eu une compagnie de cavalerie par commission du 1er mars 1701, et le régiment par commission du 9 février 1702 ; créé brigadier par brevet du 19 juin 1708 ; tué à Malplaquet en 1709.

8. — Chevalier de Béthune. — 1709-1711.

Michel-François, chevalier de Béthune, frère du précédent, mousquetaire en 1700 et colonel du régiment par commission du 1er octobre 1709 ; mort le 27 juillet 1711 (3).

9. — Marquis de Saillans. — 1712-1734.

Charles-François d'Estaing, mousquetaire sous le nom de marquis de Saillans (4), en 1702, et capitaine au régiment du Roi-

---

(1) Le chef de la famille du Val de Dampierre est actuellement M. le général de brigade, comte de Dampierre, en retraite à Ilans (Marne).

(2) La descendance directe du duc d'Humières n'existe plus.

(3) La branche des Bethune-Charost est éteinte.

(4) La famille d'Estaing, l'une des plus anciennes et des plus illustres du Rouergue, est éteinte depuis 1791.

de ses blessures. Il était gouverneur de Pont-à-Mousson et de Saint-Mihiel depuis 1748 (1).

12. — Marquis de Saint-Chamond. — 1749-1762.

Charles-Louis-Auguste de La Vieuville, marquis de Saint-Chamond. Né le 11 septembre 1726, était mousquetaire quand il a obtenu une lieutenance au régiment du Roi-infanterie; capitaine de cavalerie dans celui du prince Camille, par commission du 20 octobre 1745. Colonel du régiment par commission du 1er février 1749. Blessé à la bataille de Rosbach en 1757. Il s'est retiré en 1762 (2).

13. — Comte de Rosen. — 1762-1770.

Eugène-Octave-Augustin, comte de Rosen, né à Ralvillers (Alsace), le 28 août 1737. Nommé, par commission du 6 décembre 1749, mestre de camp en second du régiment de cavalerie de Wurtemberg, incorporé dans Royal-Allemand en 1761. Blessé à la bataille de Sundershausen en 1758. Décoré de Saint-Louis la même année. Colonel de Dauphiné par commission du 11 mai 1762, avec le grade de brigadier depuis le 25 juillet 1762 (3).

14. — Vicomte de Pons. — 1770-1788.

Charles-Armand-Augustin, vicomte de Pons, né à Paris le 1er juillet 1744. Mousquetaire à la 2e compagnie, le 11 janvier 1753, jusqu'au 4 février 1761. Lieutenant en second au régiment d'infanterie du Roi le 25 novembre 1763. Capitaine commandant de la compagnie du lieutenant-colonel du régiment Royal-Picardie, du 28 avril 1765; pourvu d'une compagnie dans Royal-Conty-cavalerie, le 25 juin 1766. Colonel du régiment de Dauphiné du 3 janvier 1770. Brigadier le 5 décembre 1781. Maréchal de camp le 9 mars 1788 (4).

15. — Marquis de Mac-Mahon. — 1788-1791.

Charles-Laure, marquis de Mac-Mahon. Mousquetaire en 1767. Capitaine ayant troupe au régiment Lorraine-cavalerie, le

---

(1) La famille du marquis de Custine est éteinte.

(2) La branche des La Vieuville de Saint-Chamond est éteinte.

(3) La famille de Rosen est éteinte.

(4) Le vicomte de Pons appartenait à une ancienne et illustre famille de Saintonge qui est, paraît-il, encore représentée.

14 août 1770. Colonel à la suite du régiment de Berwick, le 11 juin 1780. Colonel en second du régiment de chasseurs du Gévaudan, le 21 août 1784. Colonel du régiment de Dauphiné le 10 mars 1788. Retraité avec le grade de maréchal de camp le 1^er^ mars 1791. Pair de France en 1815 (1).

16. — Le Bœuf. — 1791-1792.

Charles Le Bœuf, né à Verdun le 17 mars 1741. Lieutenant dans le régiment d'infanterie de Champagne le 23 octobre 1756; capitaine commandant la compagnie-colonelle le 21 mars 1771. Capitaine titulaire le 6 novembre 1771 ; passé capitaine en 2^e^ dans le régiment d'infanterie d'Austrasie en 1776. Capitaine commandant le 27 mars 1779. Lieutenant-colonel du régiment du Beauvaisis le 17 mai 1789. Colonel du 38^e^ le 23 novembre 1791. Démissionnaire.

17. — De La Gardiolle. — 1792-1794.

Charles-Philibert de La Cour de La Gardiolle, né au Vigan (Languedoc), le 12 décembre 1732. Lieutenant le 24 octobre 1717. Capitaine le 26 janvier 1759; capitaine de grenadiers, 1^er^ juillet 1774; capitaine commandant de fusiliers 22 janvier 1778. Brevet de major, 8 avril 1784. Lieutenant-colonel, 25 juin 1791. Colonel le 13 mai 1792. Chevalier de Saint-Louis, novembre 1771. A fait les campagnes de Maëstricht, en 1748; de Rosbach, en 1757; de Normandie, en 1758; de Genève, en 1782; de 1792 et 1793, à l'Armée des Ardennes, et à la défense de Condé, où il a été fait prisonnier (2).

II. — *38^e^ demi-brigade de bataille.*

1794-1796.

1. — Dussaussay. — 1794

Bénigne-Louis Dussaussay, né le 9 décembre 1752, chef de bataillon du 3^e^ bataillon de l'Aube, le 29 août 1792. Chef de la 38^e^ demi-brigade, le 17 thermidor an II.

---

(1) Le colonel de Mac-Mahon était l'oncle de M. le maréchal de Mac-Mahon. La branche aînée est actuellement représentée par le marquis de Mac-Mahon, en résidence au château de Sully (Saône-et-Loire).

(2) La descendance directe du colonel de La Gardiolle s'est éteinte, en 1888, par la mort de M^me^ la baronne de Cabiron, née de La Gardiolle.

2. — Fabus. — 1794-1796.

Chef de la 38e demi-brigade de la fin de 1794 à 1796.

III. — *38e demi-brigade de ligne.*

1796-1803.

1. — Daumas. — 1796-1800.

Marie-Guillaume Daumas, né à Cuisery (Saône-et-Loire), le 24 septembre 1763. Soldat au régiment de Picardie, le 18 septembre 1778. Soldat au régiment d'Enghien, le 1er septembre 1781. Campagnes de 1781, 1782 et 1783 en Amérique. Caporal, 19 juin 1784. Sergent, 7 juillet 1785. Sergent-major, 28 février 1789. Interruption le 25 juin 1790. En 1791, capitaine le 28 septembre au 2e bataillon de Saône-et-Loire. Chef de bataillon le 17 novembre 1791. Chef de brigade à la 200e en juillet 1795 ; à la 38e en mars 1796. Général de brigade le 1er thermidor an VIII. Nommé membre de la Légion d'honneur le 19 frimaire an XII. Commandeur de la Légion d'honneur, le 25 prairial an XII.

Campagnes : de 1796 à l'Armée du Rhin ; de 1798 et 1799 à l'Armée d'Helvétie ; de 1800 à l'Armée du Rhin ; de 1800 à 1810 en Italie. Retraité par ordonnance royale le 1er janvier 1816. Mort le 31 mai 1838 (1).

2. — Gauthier. — 1800-1803.

Jean-Joseph, baron Gauthier, né à Septmoncel (Jura), le 30 avril 1765. Volontaire le 15 août 1791, dans le 7e bataillon du Jura, devenu 94e demi-brigade de bataille. Sergent-major le 24 novembre 1791. Campagne de 1792 à l'Armée du Rhin. Adjudant-sous-officier le 7 septembre 1792. A Hondschote, il s'élance un des premiers contre 2 escadrons hanovriens qui furent entièrement pris et détruits. Au déblocus de Maubeuge, il accompagnait son chef de bataillon, Lecourbe, qui marchait, un fusil à la main, à la tête des troupes qu'il avait ralliées ; dans un moment d'hésitation, il aperçoit une caisse abandonnée sur le champ de bataille, s'en empare, bat la charge, anime les soldats par son audace et son sang-froid, et saute un des premiers dans les retranchements ennemis, qui furent emportés en un instant. Lieu-

(1) Le général Daumas n'a pas laissé d'héritiers.

IV. — *38e régiment d'infanterie de ligne.*

1816-1889.

1. — Comte de Juigné. — 1816-1819.

Jacques-Anne-Auguste Leclerc, comte de Juigné, né le 25 septembre 1775. Sert comme officier sous les ordres de son père, Jacques-Gabriel Leclerc, marquis de Juigné, lieutenant-général sous Louis XVI, et à l'armée du prince de Condé. Nommé colonel en 1816, organise la légion de Seine-et-Oise, le 16 juillet de la même année. Admis au traitement de réforme le 1er décembre 1819. Député de la Loire-Inférieure. Gentilhomme de la chambre du roi Charles X. Maréchal de camp. Chevalier de Saint-Louis. Officier de la Légion d'honneur (1).

2. — Baron de Boisdavid. — 1819-1821.

Jean-Louis-Désiré, baron de Boisdavid, né à Nantes le 13 décembre 1781. Sous-lieutenant le 1er novembre 1806. Lieutenant le 1er janvier 1807. Capitaine le 1er octobre 1807. Chef de bataillon le 17 décembre 1811. Lieutenant-colonel le 23 octobre 1815. Colonel le 3 mai 1819. Colonel de la légion de Seine-et-Oise le 1er décembre 1819. Colonel du 38e le 17 mai 1820. A reçu un coup de feu en Catalogne le 11 juin 1810. A reçu un coup de sabre à l'Armée de Russie le 7 novembre 1812. Chevalier de la Légion d'honneur le 22 juin 1811. Officier de la Légion d'honneur le 24 août 1820. Passé au 30e de ligne le 22 août 1821. Démissionnaire en 1830. Mort à Wilwisheim au mois de juin 1858 (2).

3. — Chevalier Pignet. — 1821-1822.

Pierre Pignet, chevalier, né à La Souterraine (Creuse), le 27 novembre 1772. Entré au service dans le 2e bataillon de la Creuse. Incorporé dans le 62e régiment d'infanterie. Sous-lieutenant le 21 septembre 1792. Lieutenant le 17 février 1793. Capitaine le 19 juin 1799. Chef de bataillon au 58e le 19 avril 1803. Major au 14e de ligne. Colonel du 141e le 16 janvier 1813, du 73e, puis de la légion de la Charente-Inférieure, du 49e de ligne, et enfin du 38e

---

(1) La famille du colonel de Juigné est actuellement représentée par M. le comte de Juigné, député de la Loire-Inférieure.

(2) La famille du colonel de Boisdavid est actuellement représentée par son petit-fils, M. le baron de Boisdavid, en résidence à Nantes

le 26 septembre 1821. Admis à la retraite le 18 octobre 1822. Maréchal de camp en 1830. Officier de la Légion d'honneur.

Campagnes : 1792, 1793, an II, Armée du Rhin ; ans III, IV, V et VI, Armée de Rhin-et-Moselle ; ans VII, VIII et IX, Armée d'Italie. An XIV, 1806, 1807, Grande-Armée. 1808, 1809, Espagne. 1813-1814, Grande-Armée.

Nommé capitaine sur le champ de bataille pour sa belle conduite à la bataille de la Trébbia (18 et 19 juin 1799). Nommé chef de bataillon sur le champ de bataille pour s'être particulièrement distingué à l'affaire du 14 décembre, Rivière de Gênes. Créé chevalier par brevet du 18 août 1810. Blessé d'un coup de feu à la main droite, Rivière de Gênes 15 décembre 1799. Blessé à l'épaule droite à Valmeida (Espagne), le 7 novembre 1808. Blessé d'un coup de biscaïen au flanc gauche, à Lutzen, le 2 mai 1813. Blessé d'un coup de feu à l'épaule droite sous Leipsig, le 16 décembre 1813. Mort à Limoges en 1832 (1).

4. — Comte de Chérisey. — 1822-1828.

Charles-Louis-Prosper, comte de Chérisey, né à Paris le 5 décembre 1786. Entré au service de Prusse en qualité de page de Frédéric-Guillaume II, le 14 avril 1796. Cadet au régiment de Polet, le 28 octobre 1799. Passé au service de France comme lieutenant au 4^e^ régiment étranger, le 6 août 1809. Capitaine le 20 janvier 1810. Aide de camp du général Dulauloy le 3 juin 1813. Sous-lieutenant dans la compagnie Gramont des Gardes du Roi, le 1^er^ juin 1814, avec rang de lieutenant-colonel. Rang de colonel le 1^er^ juin 1822. Nommé colonel du 38^e^ le 2 octobre 1822. Passé colonel au 2^e^ régiment de la Garde, le 29 octobre 1828.

Campagnes : 1806-1807, Prusse ; 1810-1811, Espagne ; 1813, Saxe ; 1814, France ; 1815, Belgique ; 1823, Espagne.

Chevalier de la Légion d'honneur le 16 août 1813 ; officier de la Légion d'honneur le 2 avril 1814 ; chevalier de Saint-Louis le 22 juillet 1814. Décoré de l'ordre du Mérite militaire de Prusse, le 4 avril 1817. Commandeur de la Légion d'honneur le 12 septembre 1823. Mort en 1837 (2).

---

(1) Le colonel Pignet n'a pas laissé d'enfants. Sa famille est encore représentée à La Souterraine (Creuse).

(2) La famille du colonel de Chérisey est actuellement représentée par son fils, M. le marquis de Chérisey, colonel de cavalerie, en retraite à Rœux (Pas-de-Calais).

5. — Comte du Rocheret. — 1829-1832.

Théodore-Philippe-Louis, comte du Rocheret, né à Hennebont (Morbihan), le 31 juillet 1788. Entré au service de la marine sur le *Betsy*, comme mousse, le 23 octobre 1800. Aspirant de 2e classe sur le vaisseau le *Conquérant* le 20 novembre 1803. Passé comme sous-lieutenant au régiment de Lorient, le 13 février 1807, et au 4e de ligne, le 25 février 1809. Lieutenant le 8 octobre 1809. Passé comme lieutenant au 30e, le 29 mai 1810. Lieutenant aide-major le 5 janvier 1811 Capitaine le 8 février 1812. Chef de bataillon au 47e le 14 septembre 1813. Dans les gardes du corps, comme lieutenant et capitaine, du 30 janvier 1822 au 23 avril 1823. Lieutenant-colonel du 2e de ligne le 1er novembre 1826. Colonel du 38e le 29 octobre 1828. Maréchal de camp le 10 octobre 1832.

Campagnes : 1800-1801, sur le *Betsy* ; 1803-1805, sur le *Conquérant* ; 1806-1807, sur le *Furieux* ; 1809, en Allemagne ; 1810-1811, Allemagne et Hollande ; 1812-1813, Grande-Armée ; 1814, Silésie ; 1831, Armée du Nord.

Blessé d'un coup de feu au genou gauche à la bataille d'Essling 22 mai 1809. Blessé d'un coup de feu à l'épaule, à Wagram, le 6 juillet 1809. Blessé d'un coup de biscaïen à la malléole interne de la jambe gauche, à la Moskowa, le 7 septembre 1812. Blessé, un doigt coupé, à la retraite de Russie. Blessé d'un éclat d'obus à la jambe gauche, à Leipsig, 16 octobre 1813 Chevalier de la Légion d'honneur le 3 septembre 1812. Officier de la Légion d'honneur le 7 novembre 1815. Chevalier de Saint-Louis le 19 août 1818. Commandeur de la Légion d'honneur le 16 juin 1832 (1).

6. — Valleton de Garraube. — 1832-1840.

Jean-Alexandre Valleton de Garraube, né à Tonneins (Lot-et-Garonne) le 27 mars 1790. Entré au service comme lieutenant des gardes mobilisées du Midi, le 1er septembre 1812. Sous-lieutenant aux Compagnies des Cent-Suisses, avec rang de chef de bataillon, le 25 juillet 1814. Chef de bataillon à la légion du Jura, le 5 avril 1816. Lieutenant-colonel du 8e léger, 6 janvier 1826. Colonel du 38e, 18 octobre 1832. Maréchal de camp, 16 novembre 1840.

Campagnes 1812, 1813, 1814, 1823, Espagne.

---

(1) Le comte du Rocheret est devenu général de division Il n'a pas été possible de retrouver les traces de sa famille.

Chevalier de la Légion d'honneur, 25 août 1814. Officier de la Légion d'honneur, 3 octobre 1823. Commandeur de la Légion d'honneur, 11 juin 1837. Mort le 23 juin 1859 (1).

7. — De Bruno. — 1840-1844.

Eloi-Xavier-Laurent de Bruno, né à Grenoble le 1ᵉʳ décembre 1790. Entré au service en qualité d'élève à l'Ecole militaire de Saint-Cyr le 8 juillet 1807. Caporal le 22 juillet 1808. Sergent le 5 décembre 1808. Sous-lieutenant au 100ᵉ, 25 mars 1809. Lieutenant, 29 juin 1809. Lieutenant-adjudant-major, 20 octobre 1811. Capitaine-adjudant-major, 20 avril 1813. Major au 2ᵉ de ligne, 2 avril 1829. Chef de bataillon, 25 septembre 1830. Lieutenant-colonel au 10ᵉ de ligne, 5 avril 1837. Colonel du 38ᵉ, 2 décembre 1840. Retraité le 2 février 1844.

Campagnes : 1809, Allemagne ; 1810, 1811, 1812, Espagne ; 1813, Allemagne ; 1814, France ; 1831-1832, Belgique.

Deux blessures. Chevalier de la Légion d'honneur, 16 mars 1814. Officier de la Légion d'honneur, 1ᵉʳ mai 1831. Chevalier de Saint-Louis, 30 octobre 1827 (2).

8. — Bergounhe. — 1844-1846.

Jean-Baptiste Bergounhe, né à Mende, le 17 octobre 1788. Entré au service dans les Vélites de la Garde Impériale, le 11 juin 1806. Sous-lieutenant au 18ᵉ de ligne, 25 mars 1809. Lieutenant le 28 octobre 1810. Capitaine, 27 septembre 1812. Chef de bataillon au 26ᵉ, 29 décembre 1830. Lieutenant-colonel au 11ᵉ de ligne, 25 avril 1840. Colonel du 38ᵉ, 10 mars 1844. Passé au 61ᵉ, le 22 septembre 1846, par permutation avec M. Herbillon.

Campagnes : 1807, Grande-Armée ; 1808, 1809, Allemagne ; 1810, 1811, Hollande ; 1812, Russie ; 1813, prisonnier de guerre ; 1814, France ; 1823, Espagne ; 1832, 1833, Belgique.

Deux blessures. Chevalier de Saint-Louis, 23 avril 1825. Chevalier de la Légion d'honneur, 24 septembre 1828. Officier de la Légion d'honneur, 17 septembre 1833 (3).

---

(1) La famille du général de Garraube est actuellement représentée par son fils, M. de Garraube, ancien officier du 38ᵉ de ligne, officier supérieur démissionnaire, en résidence au château de Garraube (Dordogne).

(2) La famille du colonel de Bruno est actuellement représentée par son fils, M. de Bruno, en résidence à Niort (Deux-Sèvres).

(3) Le colonel Bergounhe fut fait commandeur de la Légion d'honneur étant maire de la ville de Mende, où sa veuve réside encore.

9. — Herbillon. — 1846.

Emile Herbillon, né à Châlons-sur-Marne, le 23 mars 1794. Entré au service dans les fusiliers de la garde, le 24 décembre 1813. Sous-lieutenant au 108e, 5 février 1814. Lieutenant, 10 février 1819. Capitaine, 16 septembre 1825. Capitaine-adjudant-major, 26 mai 1826. Passé au 1er de ligne, 16 septembre 1829. Chef de bataillon au 12e, 7 mars 1838. Commandant du cercle de Guelma, 2 novembre 1838. Passé au 26e, 15 novembre 1839. Lieutenant-colonel du 18e léger, 20 novembre 1840. Passé au 62e le 2 janvier 1841. Passé au 41e le 31 décembre 1841. Colonel du 61e le 12 octobre 1842. Passé au 38e, 22 septembre 1846. Nommé maréchal de camp, 3 novembre 1846.

Campagnes : 1814, France ; 1815, Belgique ; 1829, Espagne ; 1825, 1826, 1827, 1828, 1829, Guadeloupe ; 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843, 1844, 1845, 1846, Afrique.

Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, 5 octobre 1831. Officier de la Légion d'honneur, 25 avril 1841. Commandeur de la Légion d'honneur, 20 avril 1845. Trois citations en Algérie (1).

10. — De Barral. — 1846-1850.

Joseph-Napoléon-Paul de Barral, né à Paris, le 18 juillet 1800. Entré au service à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr le 25 novembre 1821. Sous-lieutenant au 23e le 1er octobre 1827. Lieutenant, 16 octobre 1831. Passé au 60e, 12 juin 1832. Nommé capitaine provisoire au bataillon de Tlemcen le 25 janvier 1836. Capitaine confirmé par ordonnance royale, le 4 avril 1837 ; 3e bataillon de zouaves, 22 juin 1837 ; corps des zouaves, 1er janvier 1838. Nommé chef de bataillon au 15e léger, 14 mai 1841. Nommé lieutenant-colonel au 32e, 10 mars 1844. Passé au 14e, par permutation, 13 juin 1844. Nommé colonel du 38e, 8 novembre 1846. Nommé général de brigade, 13 janvier 1850.

Campagnes : 16 mai 1830 au 18 mars 1831, Algérie. De 1835 à 1850, Algérie.

Blessures : Coup de feu au menton, 19 novembre 1840, au défilé de Chaïba-el-Kelta.

Actions d'éclat : S'est particulièrement distingué à l'expédition de Médéah Cité pour ce fait à l'ordre de l'armée du 28 mai 1840.

---

(1) La famille du général Herbillon est actuellement représentée par son neveu, M. le commandant Chamorin, en retraite à Versailles.

S'est particulièrement distingué à l'expédition de Milianah. Cité pour ce fait à l'ordre général de l'armée le 4 juillet 1840 ; cité à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite à l'assaut de Zaatcha le 26 novembre 1849. Blessé mortellement le 21 mai 1850 à l'affaire de Tléta D'Msila. Mort des suites de ses blessures le 26 mai. Chevalier de la Légion d'honneur le 21 juin 1840. Officier de la Légion d'honneur le 18 septembre 1841 (1).

11. — Grandchamp. — 1850-1854.

Jules Grandchamp, né à Treignac (Corrèze), le 16 décembre 1807. Entré au service comme élève à l'Ecole spéciale militaire le 19 novembre 1826. Caporal, 18 mai 1828. Sous-lieutenant au 21ᵉ de ligne, 1ᵉʳ octobre 1828. Lieutenant, 20 juin 1832. Capitaine, 26 avril 1837. Capitaine de voltigeurs, 30 septembre 1839. Capitaine de grenadiers, 13 janvier 1842. Chef de bataillon, 17 avril 1842, au 2ᵉ bataillon de la Légion étrangère. Passé au 5ᵉ léger, 16 novembre 1842. Lieutenant-colonel, 30 mai 1848, aux zouaves. Colonel du 38ᵉ le 26 mars 1850. Nommé général de brigade le 24 juin 1854. Général de division le 13 août 1865.

Campagnes : Du 25 mai 1836 au 8 octobre 1840, Afrique. Du 14 août 1841 au 1ᵉʳ juin 1842, Afrique. Du 17 octobre 1845 au 18 septembre 1850, Afrique. Du 23 mai 1859 au 14 juin 1860, en Italie. 1870-1871, contre l'Allemagne.

Blessures : Blessé le 21 novembre 1839 à Oued-el-Lalegh de 17 coups de yatagan, dont 9 à la face et à la partie supérieure de la tête, 3 à la poitrine, 4 à la main droite, et 1 à la cuisse gauche, dans une affaire contre les Arabes. Forte contusion à la poitrine par un éclat de projectile le 30 août 1870, dans le village de Mouzon.

Actions d'éclat : Note de l'Inspecteur général d'infanterie Rullière : « Ce brave officier servait alors sous mes ordres, et c'est en se précipitant avec sa compagnie de voltigeurs sur un grand nombre d'Arabes, qui écrasaient un faible détachement du 24ᵉ de ligne, qu'il reçut toutes les blessures relatées plus haut. Je ne connais rien de plus honorable que cette conduite. » Deux citations en 1841 et en 1846. Chevalier de la Légion d'honneur le 15 février 1840. Officier de la Légion d'honneur, 10 mai 1852. Commandeur de la Légion d'honneur le 31 décembre 1857. Grand

(1) La famille du général de Barral est actuellement représentée par ses neveux : le comte de Barral, à Jaligny (Allier), et le vicomte de Barral, à Moulins (Allier).

officier de la Légion d'honneur le 13 mars 1869. Commandeur de l'ordre des Saint-Maurice et Lazare de Sardaigne (1).

12. — Lardier. — 1854-1858.

Firmin-Prosper-Adolphe Lardier, né à Ollioules (Var), le 3 janvier 1790. Entré au service au 5e régiment de la garde royale, comme soldat, le 16 avril 1816. Caporal le 17 juillet 1817. Sergent à la Légion de la Lozère, le 27 décembre 1819. Sergent-major, 16 avril 1820. Passé au 10e léger, le 11 décembre 1820. Adjudant-sous-officier, 28 mai 1824. Sous-lieutenant, 7 mai 1826. Lieutenant, 7 septembre 1831. Lieutenant-adjudant-major, 28 novembre 1833. Capitaine adjudant-major, 16 mars 1838. Chef de bataillon au 4e léger, le 4 novembre 1844. Lieutenant-colonel au 71e de ligne, 2 juin 1851. Colonel du 38e, 29 juin 1854. Passé dans l'état-major des Places à Perpignan.

Campagnes : 1823, Espagne. 17 mars 1854 au 28 juin 1854, Afrique. Chevalier de la Légion d'honneur, 22 avril 1817. Officier de la Légion d'honneur, 31 juillet 1856. Mort à Villeneuve-sur-Lot, le 15 mai 1877 (2).

13. — De Golbert. — 1858-1869.

Philippe de Golbert, né à Lexy (Moselle), le 20 mars 1811. Entré au service au 47e régiment d'infanterie de ligne, comme soldat, le 14 août 1831. Caporal-fourrier le 27 juillet 1832. Sergent-fourrier le 1er février 1833. Sergent-major le 7 octobre 1833. Sous-lieutenant le 27 avril 1838. Lieutenant le 27 décembre 1840. Capitaine le 14 avril 1844. Capitaine-adjudant-major au 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, le 28 octobre 1844. Chef de bataillon le 8 août 1851. Lieutenant-colonel au 2e régiment de zouaves le 24 mars 1855. Passé au 98e régiment d'infanterie le 22 janvier 1856. Colonel du 38e le 13 juillet 1858. Nommé général de brigade le 24 février 1869.

Campagnes : Du 27 août 1835 au 16 septembre 1839, en Afrique. Du 5 décembre 1841 au 7 octobre 1853, en Afrique. Du 8 octobre 1855 au 23 juin 1856, en Orient.

---

(1) La famille du général Grandchamp est actuellement représentée par son frère, M. Grandchamp, capitaine en retraite, chef du service des huissiers de la chambre du Sénat.

(2) Le colonel Lardier, âgé de plus de 70 ans, reprit du service pendant la dernière guerre, et participa à la défense de Paris. Sa veuve réside actuellement à Bordeaux.

Blessures : Coup de feu au cou le 28 mai 1849, dans un combat chez les Ouled-Sliman (Kabylie). Chevalier de la Légion d'honneur le 15 avril 1846. Officier de la Légion d'honneur le 16 mai 1856. Commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1862 (1).

14. — Minot. — 1869-1870.

Charles-Victor Minot, né à Charenton (Seine), le 3 juin 1825. Entré au service au 47^e^ régiment d'infanterie, comme soldat, le 9 juin 1843. Élève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr le 11 novembre 1843. Caporal le 7 novembre 1844. Sous-lieutenant au 25^e^ régiment d'infanterie le 1^er^ octobre 1845. Lieutenant le 19 décembre 1848. Capitaine le 12 septembre 1852. Passé au 100^e^ régiment d'infanterie le 1^er^ janvier 1855. Capitaine-adjudant-major le 30 mars 1855. Chef de bataillon au 82^e^ régiment d'infanterie le 23 septembre 1855. Lieutenant-colonel au 19^e^ régiment d'infanterie le 17 juin 1865. Colonel du 38^e^ régiment d'infanterie le 27 février 1869. Nommé général de brigade le 18 octobre 1870.

Campagnes : Du 2 novembre 1850 au 14 février 1855, en Afrique. Du 14 février 1855 au 12 mai 1856, en Orient. Du 25 mai 1859 au 13 mai 1860, en Italie. Du 22 mai 1864 au 11 juillet 1865, en Afrique. Du 12 juillet 1865 au 13 novembre 1865, à Rome. Du 2 novembre 1867 au 28 mars 1868, au Corps expéditionnaire de Rome. Du 19 octobre 1869 au 7 octobre 1870, en Afrique. Du 8 octobre 1870 au 1^er^ février 1871, contre l'Allemagne. Chevalier de la Légion d'honneur le 26 mars 1855. Officier de la Légion d'honneur le 23 août 1861 (2).

15. — Logerot. — 1870.

François-Auguste Logerot, né à Noyers (Loir et-Cher), le 1^er^ février 1825. Élève de l'École spéciale militaire le 1^er^ novembre 1842. Sous-lieutenant au 32^e^ régiment d'infanterie le 1^er^ octobre 1844. Lieutenant le 3 mai 1848. Capitaine le 23 décembre 1853. Capitaine-adjudant-major le 12 octobre 1854. Chef de bataillon au 16^e^ régiment d'infanterie le 16 janvier 1861. Lieutenant-colonel au 2^e^ régiment de marche de zouaves le 26 septembre 1870. Colonel du 38^e^ de ligne le 1^er^ décembre 1870. Nommé général de brigade le 13 décembre 1870.

Campagnes : Du 7 novembre 1844 au 7 juin 1848, en Afrique.

---

(1) Le général de Golbert n'a pas laissé d'héritiers directs.

(2) M. le général Minot est actuellement en retraite au Breuil (Dordogne).

Du 3 juin 1849 au 6 novembre 1852, en Italie. Du 25 mars 1855 au 30 juin 1856, en Orient. Du 14 octobre 1868 au 27 septembre, en Afrique. Du 29 septembre au 12 décembre 1870, contre l'Allemagne.

Blessures : Blessé au siège de Sébastopol (Orient), le 8 septembre 1855. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 septembre 1855. Officier de la Légion d'honneur le 11 mars 1868 (1).

16. — Tartrat. — 1871.

Marie-Etienne-Ferdinand Tartrat, né à Lurgy (Nièvre), le 4 mars 1820. Elève de l'Ecole spéciale militaire le 20 novembre 1840. Sous-lieutenant au 65e régiment d'infanterie le 1er octobre 1842. Lieutenant le 1er mars 1847. Capitaine le 10 mai 1852. Capitaine-adjudant-major le 2 novembre 1852. Chef de bataillon au 39e régiment d'infanterie le 13 août 1863. Lieutenant-colonel au 41e régiment de marche le 18 octobre 1870. Colonel du 39e le 23 mars 1871. Passé au 91e régiment de marche le 21 mai 1871. Actuellement en retraite.

Campagnes : Du 28 mai 1855 au 10 avril 1850, en Afrique. Du 30 avril au 15 août 1859, en Italie. Du 3 novembre 1869 au 10 octobre 1870, en Afrique. Du 5 octobre 1870 au 7 mars 1871, contre l'Allemagne. Du 30 avril au 1er mai 1871, à l'intérieur (Lyon).

Blessures : Coup de feu à la cuisse gauche et contusion à la face le 14 juin 1859, à la bataille de Magenta. Chevalier de la Légion d'honneur le 20 décembre 1865. Chevalier de l'ordre des Saint-Maurice et Lazare, de Sardaigne, le 2 août 1860 (2).

17. — Biadelli. — 1871.

Antoine-Philippe-Pierre-François-Xavier Biadelli, né à Bastia (Corse), le 22 mars 1821. Entré au service au 6e régiment d'infanterie, comme soldat, le 14 octobre 1840 Caporal le 14 avril 1841 Caporal-fourrier le 21 juillet 1841. Sergent-fourrier le 30 janvier 1842. Sergent le 6 janvier 1843. Sous-lieutenant le 27 avril 1846. Lieutenant le 7 juin 1850. Capitaine le 10 août 1853. Chef de bataillon au 65e régiment d'infanterie le 11 mars 1860. Passé au 9e bataillon de chasseurs à pied le 23 janvier 1863. Lieutenant-colonel au 43e régiment d'infanterie le 3 août 1867.

---

(1) M. le général Logerot commande actuellement le 7e corps d'armée.

(2) M. le colonel Tartrat est actuellement en retraite à Tannay (Nièvre).

19. — Pereira. — 1876-1882.

Paul-Charles Pereira, né à Orléans (Loiret) le 14 mai 1833. Élève de l'École spéciale militaire le 9 novembre 1851. Sous-lieutenant au 27e régiment de ligne le 1er octobre 1853. Lieutenant le 1er août 1855. Capitaine le 12 août 1864. Capitaine adjudant-major le 6 décembre 1867. Passé au 31e régiment de marche le 22 septembre 1870. Chef de bataillon au 39e régiment de marche le 9 octobre 1870. Lieutenant-colonel le 19 novembre 1870. Passé au 70e régiment de marche le 31 mai 1871. Passé au 79e régiment de ligne le 12 septembre 1871. Passé au 1er régiment de tirailleurs algériens le 11 juillet 1873. — Colonel du 38e le 11 février 1876. Nommé général de brigade le 6 juillet 1882.

Campagnes : Du 4 avril 1854 au 11 mai 1856, en Orient. Du 4 juillet au 31 août 1859, en Italie. Du 18 juillet au 1er septembre 1870, contre l'Allemagne. Du 30 octobre 1870 au 7 mars 1871, contre l'Allemagne. Du 18 mars au 7 juin 1871, à l'Intérieur (Paris). Du 15 août 1873 au 23 février 1876, en Afrique. Du 2 mai au 27 juin 1881, au Corps expéditionnaire de Tunisie.

Blessures : Contusions à la tête par un éclat de bombe le 4 août 1855, aux tranchées devant Sébastopol (Crimée). Coup de feu au coude gauche à l'assaut de la tour de Malakoff (Crimée), le 8 septembre 1855. Contusion à la poitrine et au bras gauche, par une balle, le 2 décembre 1870, en avant de Loigny. Cité à l'ordre du 2e corps d'armée, le 4 mai 1871, pour s'être particulièrement distingué, dans la nuit du 3 au 4 mai, à la prise de la redoute du Moulin-Saquet.

Décoré de l'Ordre ottoman du Medjidié le 10 juin 1857. Chevalier de la Légion d'honneur le 16 avril 1856. Officier de la Légion d'honneur le 28 février 1871. Décoré de l'Ordre tunisien du Nicham-Iftikhar le 8 octobre 1881 (1).

20. — Martenot. — 1882-1883.

Jean-Claude Martenot, né à Cussy-la-Colonne (Côte-d'Or), le 17 décembre 1829. Entré au service au 9e régiment d'infanterie de ligne comme soldat le 13 décembre 1850. Caporal le 19 septembre 1851. Élève de l'École spéciale militaire le 14 novembre 1853. Caporal le 15 avril 1854. Sergent le 25 août 1854. Sergent-major le

---

(1) M. le général Pereira est mort en 1886. Sa famille est représentée par Mme Pereira, sa veuve, en résidence à Orléans, et par ses enfants, dont l'aîné est lieutenant au 129e de ligne, au Havre.

1^er novembre 1854. Sous-lieutenant au 2^e régiment de ligne le 31 janvier 1855. Sous-lieutenant de voltigeurs le 5 mars 1856. Lieutenant le 5 mai 1859. Capitaine le 21 janvier 1863. Capitaine de voltigeurs le 14 novembre 1867. Capitaine-instructeur de tir le 25 mars 1869. Capitaine adjudant-major le 20 mars 1870. Chef de bataillon au 105^e régiment de ligne le 26 décembre 1870. Passé au 16^e régiment (provisoire) d'infanterie le 21 avril 1871. Passé au 116^e régiment de ligne le 1^er mai 1872. Passé au 4^e bataillon de chasseurs à pied le 10 septembre 1874. Lieutenant-colonel au 68^e de ligne le 26 octobre 1878. Passé au 4^e régiment de zouaves le 7 juin 1879. Colonel du 38^e de ligne le 9 juillet 1882. Mis en non-activité pour infirmités temporaires le 25 mai 1883.

Campagnes : 1851, en France. Du 30 avril 1859 au 13 avril 1860, en Italie. Du 21 juillet 1870 au 7 mars 1871, contre l'Allemagne. Du 21 mai au 7 juin 1871, à l'Intérieur (Armée de Versailles). Du 12 mai 1875 au 21 novembre 1878, en Afrique. Du 8 juillet 1879 au 11 avril 1882, en Afrique. Du 12 avril au 31 juillet 1882, en Tunisie.

Blessures : contusion au talon gauche et coup de feu à la main gauche à la bataille de Solférino, le 24 juin 1859. Coup de feu à la cuisse droite à la bataille de Spickeren le 6 août 1870.

Cité à l'ordre de l'Armée du Rhin le 18 septembre 1870 avec la mention suivante : « Admirable d'énergie et de bravoure ; blessé à la cuisse droite le 6 août, est resté au feu malgré sa blessure. » Chevalier de la Légion d'honneur le 24 décembre 1869 (1).

21. — Bérenger. — 1883-1888.

Ernest-Alfred Bérenger, né à Chamaret (Drôme), le 24 octobre 1834. Elève de l'Ecole spéciale militaire le 12 novembre 1851. Caporal le 11 avril 1853. Sous-lieutenant au 65^e de ligne le 1^er octobre 1853. Lieutenant le 27 mars 1858. Capitaine adjudant-major le 10 mars 1864. Capitaine-instructeur de tir le 2 avril 1867. Capitaine adjudant-major le 5 mars 1868. Major au 77^e régiment de ligne le 29 juin 1872. Chef de bataillon le 26 août 1873. Major au 135^e régiment de ligne le 3 octobre 1873. Chef de bataillon le 27 mars 1874. Lieutenant-colonel au 133^e régiment de ligne le 24 mai 1879. Professeur du cours de tactique appliquée d'infanterie à l'Ecole supérieure de guerre le 9 octobre 1880. Colonel du 38^e régiment de ligne le 2 juin 1883. Général de brigade le 22 décembre 1888.

---

(1) M. le colonel Martenot est actuellement en retraite à Alger.

Campagnes : Du 12 août 1855 au 3 décembre 1856, en Afrique. Du 28 mars 1857 au 10 avril 1859, en Afrique. Du 30 avril au 5 août 1859, en Italie. Du 19 juillet 1870 au 22 mars 1871, contre l'Allemagne. Du 29 octobre 1870 au 22 mars 1871, en captivité.

Blessures : Coup de feu à la nuque, côté droit de la mâchoire inférieure, le 7 octobre 1856 à Tizi-Ouzou (Kabylie). Contusion à la cuisse gauche le 4 juin 1859 à la bataille de Magenta.

Cité à l'ordre de l'Armée du Rhin (4e corps) le 27 août 1870, comme s'étant particulièrement distingué pendant les journées des 11, 16 et 18 août.

Chevalier de la Légion d'honneur le 10 novembre 1856. Officier de la Légion d'honneur le 28 décembre 1885 (1).

22. — Du Chouchet. — 1888.

Ludovic-Protais Desplace du Chouchet, né le 20 février 1836 à Pressignac (Charente). Élève de l'École spéciale militaire le 19 janvier 1855. Sous-lieutenant au 4e de ligne le 1er octobre 1856. Lieutenant le 14 mars 1864. Capitaine le 10 août 1868. Capitaine adjudant-major le 17 juillet 1870. Passé au 34e régiment de marche le 19 octobre 1870 ; au 34e de ligne le 27 mars 1871. Nommé chef de bataillon au 108e de ligne le 3 août 1875. Nommé lieutenant-colonel au 88e de ligne le 2 juin 1883. Passé au 138e de ligne le 7 juin 1883. Nommé colonel du 38e de ligne le 22 décembre 1888.

Campagnes : 1859-1862, en Afrique. 1863-1865, en Afrique. 1870-1871, contre l'Allemagne. Du 31 janvier 1871 au 10 mars 1871, en captivité. 1880-1883, en Afrique.

Décoration : Chevalier de la Légion d'honneur le 3 février 1878.

ETAT DES COLONELS EN SECOND

Marquis de **Faudoas**, 18 avril 1776.

Comte de **Courbon-Blénac**, 10 mars 1788.

---

(1) M. le général Bérenger est actuellement adjoint au gouverneur de Belfort.

APPENDICE III

LISTE DES LIEUTENANTS-COLONELS (1)

1629-1889.

I. — *Dauphiné.*

1629-1638 **De Nettancourt de Villers** (Claude), nommé mestre de camp du régiment en 1618.

1638 **D'Ernecourt**, baron **de Montreuil**, tué au siège de Saint-Omer en 1638.

1638-1641 **Maillart de la Gruyère**, blessé à Fribourg ; tué à Marienthal en 1645.

1644-1655 **De Saint-Ponanges.**

1655-1670 **De Mévillon.**

1670-1675 **De Vignolles.**

1675-1681 **Despéroux**, blessé à Grave, 1674 ; tué au siège de Girone en 1694.

1681-1706 **De Tournin**, blessé à Grave, 1674 ; maréchal de camp, 1708.

1706-1708 **De Vassan**, nommé commandant de Fort-l'Ecluse en 1708.

1708-1709 **De Latour**, blessé à Nerwinde, 1695; blessé à Hagueneau, 1706.

1709-1711 **De La Chauverie**, blessé à Malplaquet.

1711-1720 **De Saint-Martin.**

1720-1725 **Dableville**, blessé à Malplaquet.

1725-1735 Baron **de Soulvignac**, blessé à Malplaquet.

1735-1742 **Gay.**

1742 **Bovchenry de Plainville.**

1742-1743 **De Redon.**

1743-1757 **Roussel de Prez**, blessé à Malplaquet.

1757 **Lalande de Vernon**, blessé à Dettingen et à Rosbach ; mort des suites de ses blessures.

1757-1759 **Carraud d'Orbize.**

---

(1) La première date est celle de la nomination ; la deuxième, celle du départ du corps.

1759-1765 **Le Besseur de la Mauve.**

1765-1784 **De Broca.**

1781-1791 **De Requeville.**

1789-1791 **Du Balat,** lieutenant-colonel en second.

1791-1792 **De La Gardielle.**

1791-1792 **D'Isler.**

1792-1793 **Aubry.**

1792-1793 **Ymonier de Saint-Etienne.**

II. — *Légion de Seine-et-Oise et 38e de ligne.*

1815-1821 **Collet de la Madeleine,** devenu colonel du 22e.

1821-1823 **Bonnard,** retraité.

1823-1830 **Meslin,** devenu colonel du 19e.

1830-1833 **Regnault,** devenu colonel du 66e.

1833-1839 **Labadie,** devenu colonel du 9e.

1839-1841 **Gérard,** devenu colonel du 6e.

1841-1844 **Vincent,** retraité.

1844-1848 **Boutmi** Pierre-Joseph-Augustin-Marie, devenu colonel du 18e léger.

1848-1852 **Bourjade** Léonard-Jean-Pierre, devenu colonel du 41e.

1852-1855 **De Brauer** Philippe, blessé à Paris le 26 juin 1848 ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé colonel du 101e de ligne.

1855-1859 **Bonnet** Jacques-François, officier de la Légion d'honneur ; cité, le 17 octobre 1845, comme s'étant particulièrement distingué dans un combat contre les Traras ; mis en non-activité pour infirmités temporaires.

1859-1866 **Ponsard** Jean-Baptiste-Xavier-Bonaventure, officier de la Légion d'honneur ; nommé colonel du 49e de ligne.

1866-1870 **De Waldner-Freundstein** Godefroy, blessé les 7 juin, 3 et 8 septembre 1855, devant Sébastopol ; officier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée, d'Italie et de Sardaigne ; cité à l'ordre général de l'armée d'Orient pour s'être fait remarquer le 7 septembre à la prise du Mamelon-Vert ; nommé colonel du 55e de ligne.

1870 **Boisson** Jean-Marie-Claude, chevalier de la Légion d'honneur, médailles de Crimée, d'Italie et de Sardaigne ; nommé au commandement du 3e régiment de marche de zouaves.

1870-1877 **Courtot** Rodolphe Balthazar-Henri Ferdinand, officier de la Légion d'honneur ; nommé colonel du 1er régiment de tirailleurs algériens.

1871 **Peragallo** Emile-Sabin était lieutenant-colonel du 38e de marche ; mis en non-activité pour infirmités temporaires.

1877-1881 **Vincent** François-Pierre, officier de la Légion d'honneur ; médaille d'Italie ; nommé colonel du 130e de ligne.

1881-1884 **Simonnot** Stanislas-Marie-François, chevalier de la Légion d'honneur ; médailles d'Italie et du Mexique ; chevalier de l'ordre mexicain de Guadeloupe ; décédé à Saint-Etienne, le 7 janvier 1884.

1884-1885 **Jouneau** Joseph-Alfred, blessé à Frœschwiller, le 6 août 1870 ; blessé à Son-Tay (Tonkin), le 11 décembre 1883, officier de la Légion d'honneur ; passé au 2e régiment étranger.

1885-1888 **Roques** Jacques-Joseph-Marie-Antoine, chevalier de la Légion d'honneur ; médaille d'Italie ; décédé à Saint-Etienne, le 30 mars 1888.

1888 **Ferry** Charles-Marie-François, blessé le 19 janvier 1871 à Saint-Quentin (Aisne), chevalier de la Légion d'honneur ; médaille d'Italie. Breveté.

APPENDICE IV [1]

LISTE DES CHEFS DE BATAILLON ET MAJORS

1816-1889.

Légion de Seine-et-Oise et 38e régiment d'infanterie.

1817-1822 **Bazeu**, dit **Bazaine**, retraité.

1816-1822 **De Bouin**, retraité.

1816-1822 **Bogarelli-d'Ison**, nommé lieutenant-colonel du 2e de ligne.

1816-1822 **Lieusson**, retraité.

1816-1832 **Bajeau**, retraité.

1820-1832 **Lucavillier**, nommé lieutenant-colonel du 62e de ligne.

1822-1837 **Godefroy**, retraité.

1822-1826 **Lelieure de Laubépin**, nommé lieutenant-colonel du 3e de ligne.

1826-1830 **Bof**, passé major au 15e de ligne.

1830-1835 **Chambon**, nommé lieutenant-colonel du 34e de ligne.

1831 **De Mootolac**.

1835-1840 **Arrighi**, passé dans le service des Places.

1835-1843 **Béhagel**, nommé lieutenant-colonel du 27e de ligne.

1836-1841 **Bipho**, retraité.

1838-1839 **D'Aurelle**, passé à l'état-major de la 21e division militaire.

1839-1847 **Jouin** François-Christine.

---

(1) Les décorations et citations mentionnées à la suite des noms sont celles qui figurent sur les états de services à l'époque où l'officier était présent au corps. La première date est celle de l'arrivée au corps ; la deuxième, celle du départ. Les états de services ne sont complets que pour les officiers tués à l'ennemi.

Ces observations concernent les appendices IV et V. Les listes des officiers supérieurs et celles des capitaines et lieutenants contiennent quelques lacunes qu'il n'a pas été possible de combler. Ces officiers figurent sur les listes avec le dernier grade qu'ils ont eu dans le corps.

1811-1847 **De Thoury** Désiré-Jean-Alexandre, passé au 58e de ligne.

1815-1817 **De Tournemine** Augustin.

1847-1849 **Thierry** Louis-Edouard-François, retraité.

1847 **Pierson** Pierre-Jean-Baptiste, passé au 49e de ligne.

1841-1842 **Trauers,** passé au 20e de ligne.

1842-1848 **De Comitis du Vinoux,** retraité.

1848 **Saurin** Alexis-Denis.

1849-1852 **Teulat** Jean-Michel, nommé lieutenant-colonel du 33e de ligne.

1849-1850 **Mannelle** Jean.

1850-1854 **De Montfort** Emile-Alexandre, passé au 2e grenadiers de la Garde.

1852-1856 **Brun** Gustave-Pierre, officier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1854-1857 **Castavo** Jules-Alphonse, chevalier de la Légion d'honneur; nommé au commandement de la place de Bellegarde.

1854-1867 **Rabusson** Alfred-Jean-Charles-Henri, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1855-1859 **Tomblan** Mathias, officier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1856-1861 **Buisson** Antoine-Marc, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1857-1863 **Elminger** Gustave-Camille, officier de la Légion d'honneur; admis à la retraite

1859-1860 **Mangin** Charles-Henry, blessé le 17 mai 1855 devant Sébastopol, le 30 juin 1857 à Aïn-Azziz (Grande-Kabylie), et le 13 janvier 1859 dans un combat livré aux Oulad-Youb (Cercle de Biskra); officier de la Légion d'honneur; médaille de Crimée; passé au 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

1860 **Trompeau** François-Désiré; a été cité dans les ordres de l'Armée d'Afrique des 9 novembre 1832, 7 août et 23 octobre 1835; officier de la Légion d'honneur; nommé commandant du dépôt de recrutement du département du Nord.

1860-1861 **Gotteland** Victor-Joseph, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1861 **Porquet** Eugène-Pierre-Alexandre, chevalier de la Légion d'honneur; mis en non-activité pour infirmités temporaires.

1861-1862 **Cailly-Duverger** Edouard, blessé à Solférino, le 24 juin 1859; officier de la Légion d'honneur; mis en non-activité pour infirmités temporaires.

1862-1863 **Mader** François-Etienne, blessé le 24 mai 1855 devant Sébastopol ; a reçu une médaille du roi, pour le courage dont il a fait preuve dans un incendie le 17 septembre 1833 ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé lieutenant-colonel du 5e de ligne.

1863-1867 **Herbillon** Alexandre-Emile, chevalier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée et de Sardaigne ; passé au 3e grenadiers de la Garde.

1863-1869 **Boussel** Emile, blessé le 24 juin 1850 à Solférino ; cité le 2 juin 1855 à l'ordre de la 3e division du 1er corps de l'Armée d'Orient pour s'être particulièrement fait remarquer le 23 mai 1855 ; chevalier de la Légion d'honneur ; décoré de 5e classe de l'ordre du Medjidié ; médailles de Crimée et d'Italie ; passé au 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

1862-1866 **D'Auvergne** Jules-Armand, officier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée et d'Italie ; admis à la retraite.

1867 **Leblanc** Léopold, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1867-1871 **Suchet** Emmanuel, blessé le 8 septembre 1855 devant Sébastopol ; chevalier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée et du Mexique ; chevalier de l'ordre de Pie IX ; chevalier de l'ordre de Guadeloupe ; nommé lieutenant-colonel au 74e de marche.

1867-1869 **Du Port de Pontcharra de Bannes-Puygiron,** Charles-Hippolyte-Edouard, chevalier de la Légion d'honneur ; médaille d'Italie ; passé au 22e de ligne.

1867-1870 **Fauconnagne** Philibert, blessé le 10 janvier 1847 à l'attaque de l'oasis des Ouled-Djellil (Afrique) ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé lieutenant-colonel au 43e de marche.

1869-1871 **Parran** Balthazard-Charles, chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre de Pie IX, chevalier de 3e classe de l'ordre de Sainte-Anne de Russie ; nommé lieutenant-colonel au 1er zouaves de marche ; tué à Villersexel, à la tête des mobiles de la Corse.

1869-1870 **Maillat** Pierre-Alexis, cité à l'ordre général de l'armée d'Afrique du 13 août 1854, comme s'étant particulièrement fait remarquer dans l'expédition de juin et juillet 1854 contre les Kabyles ; chevalier de la Légion d'honneur ; médaille d'Italie, nommé lieutenant-colonel au 37e de marche ; tué au 2e siège de Paris.

1870 **Sée** Léon, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 10e de marche.

1870 **Olry** François-Eugène, blessé le 10 octobre 1870 au combat

d'Arthenay ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé au commandement du 4^e^ bataillon de marche de chasseurs.

1870 **Garlod** Louis-Joseph-Gaspard, né le 25 novembre 1830, à Grenoble (Isère) ; élève de l'Ecole spéciale militaire, le 9 novembre 1846 ; caporal, 1850 ; nommé sous-lieutenant au 14^e^ léger, le 1^er^ octobre 1850 ; nommé lieutenant au 89^e^ de ligne, le 28 avril 1855 ; capitaine, le 21 mars 1863 ; chef de bataillon, le 3 octobre 1870 ; passé au 38^e^ de marche, le 16 octobre 1870.

Campagnes. — Italie, 1852-1855 ; Afrique, 1856-1870 ; contre l'Allemagne du 16 octobre au 2 décembre 1870.

Décorations. — Chevalier de la Légion d'honneur, du 26 décembre 1864.

Tué le 2 décembre 1870 au combat de Loigny.

1870 **Boscal de Réals de Mornac** Louis-Alexandre-Victor-César, blessé le 2 décembre 1870 au combat de Loigny.

1870-1872 **Faucon** Jules-François-Xavier, blessé le 4 juin 1859 à Magenta ; officier de la Légion d'honneur ; médaille d'Italie ; mis en non-activité pour infirmités temporaires.

1871-1885 **Auvigne** Antoine, blessé le 30 août 1870 à la bataille de Beaumont ; officier de la Légion d'honneur ; médailles d'Italie et de Crimée ; admis à la retraite.

1871-1873 **De Garnier des Garets** Marie-Louis, blessé le 16 août 1870 à Gravelotte ; cité à l'ordre de l'armée du 15 août 1860, par le commandant en chef du corps expéditionnaire de Chine, comme s'étant particulièrement distingué le 14 août ; cité à l'ordre du 26 février 1861 par le vice-amiral commandant en chef les forces navales de l'Indo-Chine, comme s'étant distingué, les 24 et 25 février, en Cochinchine ; officier de la Légion d'honneur ; chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique, d'Espagne ; médaille de Chine ; décoré de 3^e^ classe de l'ordre de Pie IX ; décoré de 4^e^ classe de l'ordre du Medjidié, nommé au commandement du 9^e^ bataillon de chasseurs.

1871-1873 **La Flèche** Charles-Louis-Séraphin, officier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1871-1874 **Marcout** Ferréol-Jean-Baptiste-Michel, blessé à l'attaque de Montrouge le 24 mai 1871 ; officier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1872-1879 **Horne** Pierre-Philippe, blessé le 1^er^ septembre 1870 à Sedan ; officier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1872 **Savin** Etienne-Aristide, blessé le 23 mai 1855 devant Sébastopol ; cité à l'ordre général du 1^er^ corps de l'Armée d'Orient du 1^er^ juin 1855, pour s'être fait particulièrement remar-

quer, dans les nuits du 22 au 23 et du 23 au 24 mai 1855, devant Sébastopol ; officier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée, d'Italie et de Sardaigne ; passé au 10e de ligne.

1872-1873 **Didenot** Charles, blessé le 8 septembre 1855 devant Sébastopol ; chevalier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée et de Sardaigne ; admis à la retraite.

1873 **Verchère-Carré** Jules-Emile-Napoléon, blessé le 5 novembre 1854 à Inkermann (Crimée) ; blessé le 1er mai 1855 devant Sébastopol ; cité à l'ordre général de l'Armée d'Orient, comme s'étant distingué dans le combat de nuit du 1er au 2 mai 1855 devant Sébastopol ; chevalier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée et d'Italie ; passé au 139e de ligne.

1874-1882 **Belle** Claude-Nicolas, blessé le 20 mai 1850 à Montebello ; blessé le 6 août 1870 ; chevalier de la Légion d'honneur ; chevalier de 3e classe de l'ordre de Sainte-Anne de Russie ; décédé dans ses foyers.

1874-1881 **Mennequin** Pierre, chevalier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée et du Mexique ; nommé lieutenant-colonel au 90e de ligne.

1876-1886 **Satre** Alexis-Charles-Jean-Baptiste, officier de la Légion d'honneur ; médailles d'Italie et de Mentana ; nommé lieutenant-colonel au 4e de ligne.

1880-1882 **Chenot** Pierre-Emile-Laurent, chevalier de la Légion d'honneur ; décoré de l'ordre du Medjidié ; passé au 120e de ligne.

1881 **Emery** Abel-François, chevalier de la Légion d'honneur ; commandeur de l'ordre du Nicham-Iftikhar.

1882 **Guillard** Marcel-Joseph, blessé le 24 juin 1859 à Solférino ; officier de la Légion d'honneur ; médailles de Crimée et d'Italie.

1883-1887 **Monlary** Joseph-Charles-Eugène-Emile, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1886 **Bajan** Prosper-Joseph, chevalier de la Légion d'honneur ; médaille du Mexique.

1886-1887 **Gilodem** Achille-Charles, chevalier de la Légion d'honneur ; commandeur de l'ordre du Nicham-Iftikhar ; passé au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

1887 **Anglade** Charles-Alfred, officier de la Légion d'honneur ; officier du dragon de l'Annam ; médaille du Tonkin. Breveté.

1887 **Castex** Henri-Charles, commandeur de l'ordre du Nicham-Iftikhar.

ALFRED BÉRENGER

Colonel du 38e de ligne de 1883 à 1888

GÉNÉRAL DE BRIGADE

APPENDICE V

LISTE DES CAPITAINES, LIEUTENANTS ET SOUS-LIEUTENANTS

Capitaines.

1820-1831 **Martin**, nommé major au 64e de ligne.

1820-1838 **De Bousingen**, nommé chef de bataillon au 15e de ligne.

1824-1842 **De Caradeuc**, nommé chef de bataillon au 11e léger.

1825 **Dumesgnil-d'Arrantières.**

1820-1823 **O'Kennedy**, nommé chef de bataillon au 14e.

1825-1858 **Liblant** Jean-Nicolas, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1820-1833 **Mouthon**, nommé major au 60e.

1826 **Malherbe.**

1820-1842 **Leblond**, nommé chef de bataillon au 66e.

1828-1845 **De Lamothe** Achille-Etienne-Marcel, nommé chef de bataillon au 37e.

1828-1850 **Mathieu** Jean, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1822-1825 **Welchenheim**, nommé major au 24e.

1828 **Mollet.**

1828-1832 **Daret**, tué à Paris le 6 juin 1832.

1830 **Courtot,**

1830-1837 **De Giray**, nommé major au 22e de ligne.

1830 **Jacot** Pierre-Augustin.

1830 **Marmaguant.**

1831 **Chalmel** Jean-Marie.

1831 **Constans.**

1811-1860 **Legrand** Séraphin, chevalier de la Légion d'honneur ; nommé adjudant de place à Alger.

1831 **Maire.**

1831 **Marcel** Alexandre.

1831-1859 **Pinon** Charles-Napoléon, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 101e de ligne.

1831-1862 **Valade** Louis-Lucien, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1825-1845 **Vandangeon** François-Jacques, nommé major au 47e.

1832 **De Bourgogne** Charles-Joseph.

1820-1843 **Chevallier,** nommé chef de bataillon au 5e léger.

1832 **Dessat** Joseph.

1832 **Dolgny** Nicolas-Auguste-Joseph.

1832 **Ferrand.**

1832 **Noëll.**

1832-1857 **Saurlon** Claude, chevalier de la Légion d'honneur; a reçu une médaille d'honneur le 23 octobre 1833, pour s'être distingué dans un incendie qui a éclaté à Mézières le 15 septembre; passé au 1er voltigeurs de la Garde.

1833-1862 **Chauvin** Amand-Denis, chevalier de la Légion d'honneur; nommé adjudant de place à Belfort.

1832-1855 **Dayet** Paul-Amédée, mis en non activité.

1833-1852 **Delachaise** Jean-Baptiste-Jules, nommé chef de bataillon au 18e de ligne.

1833 **Labouré** Jean-Claude.

1833-1856 **Mangot** Louis-Adolphe, chevalier de la Légion d'honneur; passé au 3e grenadiers de la Garde impériale.

1833-1856 **Tessier** Pierre-Philibert, nommé major au 49e de ligne.

1834 **Delaye.**

1834 **Deldreuil** Jean-Baptiste-Auguste.

1834 **Violette** Adolphe-François.

1836 **Bécaune.**

1835 **Berthieu** Antoine, blessé à l'assaut de Zaatcha, le 26 novembre 1849.

1836-1869 **Dusire** François, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite

1836 **Ferru** Louis-Marin.

1836 **Guertz** Pierre-Louis-Marie.

1836 **Kern** Charles-Edouard.

1887 **D'Arbets** Félicien.

1837-1867 **Brauwers** Etienne-Jules, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1837 **Desmé de Lisle** Casimir.

1837 **Drevelle** Louis-Joseph.

1837-1866 **Rigault** Ambroise-Désiré, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1838 **Caillé** Pierre.

1838-1868 **Camard** Antoine, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1838 **Cappe.**

1838 **De Condé** Auguste-Victor.

1838 **De Fontanges de Couzan** Charles-Louis.

1838 **Jacquot** Joseph.

1838-1835 **Leceif** Adolphe-Philibert, passé au 102e de ligne.

1832 **Maumejean** Jean-Baptiste.

1838-1865 **Rossi** Pierre-Paul, chevalier de la Légion d'honneur; nommé secrétaire-archiviste de la 15e division militaire.

1838 **Rousseau** Théodore-Nicolas.

1838 **Vanbourg** Vincent-Nicolas.

1839-1847 **Baas** Jean-Marie-Désiré, blessé le 21 juin 1847 en Algérie; mort des suites de ses blessures.

1826-1852 **Bigeon de Courcy** Nicolas-Hardouin, nommé chef de bataillon au 61e.

1839 **Buisson** Louis-Auguste.

1839-1855 **Cabanier** Pierre, chevalier de la Légion d'honneur; nommé chef de bataillon au 64e de ligne.

1839 **Chassereau** Jean.

1839 **Chéry** Hubert.

1839-1870 **Cyvoct** Henri-Louis-Martial, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1839-1850 **Dubousset** Jean-Baptiste, tué au défilé de Djerbsa, le 23 mars 1850.

1839 **Estrabon** Jean.

1839 1868 **Giraud** Louis-Félicien, chevalier de la Légion d'honneur: admis à la retraite.

1839 **Jean-Baptiste** Narcisse, dit Bernard.

1839 **Lacaze** Joseph.

1839 **Laperrière** Amédée-Constant.

1839 **Martin** Jean-Louis.

1839 **Mesne**.

1839-1856 **Penelle** Michel, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1839 **Raillard** Jean-Baptiste.

1839 **Recalt**, dit Etchetochipi.

1839-1870 **Sigalas** Michel-Désiré, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1839 **Trubert** François-Michel.

1840-1870 **Chanmet** Charles-Joseph, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1840-1871 **Dubois** Bernard, chevalier de la Légion d'honneur; admis à la retraite.

1846-1867 **Curet** Charles-Simon, chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 28e de ligne.

1847-1870 **Chanvin** Amand, nommé chef de bataillon au 62e de marche.

1847-1865 **Munier** Ambroise-Ernest, passé au régiment étranger.

1847-1860 **Séveno** Antoine-Charles-Hyacinthe-Balan, passé au 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

1848 **Allary** Joseph.

1848-1863 **Barraxer-Lamourlen** Auguste-Louis-Marie, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 3e voltigeurs de la Garde.

1848-1857 **Bothua** Guy-Marie, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1848-1859 **Chevilliard** Edme-Edouard, passé au 102e de ligne.

1848-1868 **Dumoulin** Charles-Félix-Aimé, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1848-1870 **Guyhou de Montlevaux** Benjamin-Jules, nommé chef de bataillon au 60e de marche.

1848-1852 **Poulet** Charles-Jean, né à Metz le 2 janvier 1807 ; entré au service le 1er mai 1823 ; caporal, le 1er mai 1823 ; caporal-fourrier, le 9 septembre 1824 ; sergent-fourrier, le 1er mai 1825 ; sergent-major, le 14 juillet 1827 ; adjudant sous-officier, le 9 mai 1831 ; sous-lieutenant, le 1er août 1831 ; passé à la Légion étrangere, le 16 avril 1833 ; passé au 2e bataillon d'infanterie légère par permutation et pour prendre rang du 21 décembre 1831 ; lieutenant, le 28 janvier 1836 ; passé au 59e, par permutation, le 19 mai 1837 ; capitaine, le 19 février 1843 ; passé au 61e, par permutation, le 4 avril 1843 (rang du 19 février 1843) ; mis en non activité, par retrait d'emploi, par décision royale du 1 juillet 1847 ; remis en activité au 38e, par décret du gouvernement provisoire, le 11 avril 1848 (rang du 26 novembre 1853) ; passé au 2e zouaves, le 25 février 1852.

Campagnes. — 1828-1829, Morée ; 1833-1836, Afrique ; 8 mars 1841, 28 janvier 1846, en Afrique ; 8 mai 1848, 31 mai 1850 en Afrique.

Actions d'éclat — Etant détaché au 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique à Oran, M. Poulet, sous-lieutenant aux voltigeurs de l'ex-4e bataillon de la Légion étrangere, etant, le 21 juillet 1834, au camp de Mers-el-Kebir, s'est jeté à la mer pour sauver, au péril de sa vie, deux chasseurs dudit bataillon qui se noyaient ; l'exemple de son dévouement, ayant été suivi par plusieurs chasseurs qui se trouvaient sur le rivage, il parvint à l'aide de ce renfort, a sauver les deux hommes.

1849-1861 **Lart** Louis-Ernest, nommé adjoint de 2e classe à l'intendance militaire.

1850-1858 **Guyot de Lisle** Alexandre-François-Auguste, mis en non-activité.

1850-1867 **Martin** Charles, passé dans la gendarmerie de la Garde.

1850-1870 **Pélerin** Bernard-Adonis, chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand ; décoré de l'ordre de Medjidié (5^e^ classe) ; passé au 16^e^ de marche.

1851-1877 **Bernard** Jacques-Marius-André, chevalier de la Légion d'honneur, nommé chef de bataillon au 138^e^ de ligne.

1851-1870 **Deléonet** Maurice, nommé chef de bataillon au 39^e^ de marche.

1851-1867 **Lamy** Joseph-Aimé, chevalier de la Légion d'honneur ; mis en non activité par retrait d'emploi.

1852-1870 **Cyvoct** Léon-Louis-Marcellin, passé au 16^e^ de marche.

1852-1857 **Duez** Armand-Lucien, chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 50^e^ de ligne.

1852-1869 **Guilloton** Jean-Pierre, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1852-1861 **Hannès** Jean-Baptiste, décédé.

1852-1867 **Kottbaur** Achille-Pierre-Joseph, passé au 1^er^ bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

1852-1859 **Ruelle** François, chevalier de la Légion d'honneur ; mis à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, pour sa belle conduite au combat du bois des Oliviers, le 28 octobre 1841 ; nommé major au 101^e^ de ligne.

1853-1869 **Finck** Emile-Auguste, chevalier de la Légion d'honneur ; chevalier de l'ordre du Sauveur de Grèce ; nommé chef de bataillon au 17^e^ de ligne.

1854-1873 **Bouvard** Pierre-Louis-Marie, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1854 **Ferret** Jean-Claude

1854-1871 **Jacquey** Armand-Victor, passé au 90^e^ de marche.

1854-1860 **Roger** Jean, chevalier de la Légion d'honneur ; mis en non-activité.

1851-1870 **Tabouret** François-Xavier, chevalier de la Légion d'honneur ; mis en non-activité pour infirmités temporaires.

1854-1870 **Vincent** Charles-Alexis, nommé chef de bataillon au 3^e^ zouaves de marche.

1855-1870 **De Chatillon** Frédéric-Jean-Henri, passé au 16^e^ de marche.

1856-1859 **Dulac** Jean, admis à la retraite.

1856-1870 **Sérane** Jean-Baptiste-Eugène, décédé à l'hôpital de Laghouat (Algérie).

1857-1870 **Jannest** Aimé, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand ; médaille de Crimée ; décoré de 5^e^ classe de l'ordre de Medjidié ; chevalier de la Légion d'honneur ; blessé le 13 mai

1845 à El-Métidja (Afrique) ; blessé les 18 juin et 8 septembre 1855 à Sébastopol ; nommé chef de bataillon au 14e de ligne.

1858-1871 **Delachaise** Aristide-Victor, passé dans l'Intendance militaire.

1858-1878 **Louveau** Marie-Paul-Albert, chevalier de la Légion d'honneur ; décédé.

1859-1870 **Chapsal** Adolphe, passé au 3e zouaves.

1859-1872 **Picoulet** Joseph, passé au 3e voltigeurs de la Garde.

1859-1870 **Varigault** Louis-Arthur, passé au 61e de marche.

1860 **Baillon** Eugène-André-Jacques, chevalier de la Légion d'honneur.

1860 **Millot** Jean-François, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1860-1871 **Perroy** Jean, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1861-1881 **Lorans** Benjamin, mis en réforme par mesure de discipline.

1861-1882 **De Séroka** Albert-Jean-Louis, chevalier de la Légion d'honneur ; décédé à Bizerte.

1861-1867 **Staubor** François-Alphonse, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1862-1871 **Delnomdedieu** Jean, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1862-1866 **Dumas** Jacques-Louis-Auguste, blessé le 13 avril 1855 à Sébastopol ; médailles de Crimée, d'Italie, de Sardaigne ; chevalier de la Légion d'honneur ; mis en non-activité.

1862-1870 **Mouue** Jean-François-Joseph, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 16e de marche.

1862-1872 **Mugnier** Alphonse, passé au 31e de marche.

1862 **Yver** Nicolas-Marcel, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1863-1870 **Bigeon** Ernest-André, passé au 61e de marche.

1863-1873 **Dubay** Paul, passé au 3e tirailleurs algériens.

1863-1871 **Mermerchou de Mérantem** Louis-Charles-Gustave-Marie, passé au 91e de marche.

1863-1870 **Rieu** Jacques Eugène, chevalier de la Légion d'honneur, passé au 16e de marche.

1863-1870 **Séveno** Hippolyte-André, médailles de Crimée et d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé major au 76e de marche.

1864 **Meinta** Louis-Victor-Auguste, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1864-1885 **Puginier** Jules-Jean-Baptiste, blessé à la bataille de Solférino, le 24 juin 1859 ; médailles de Crimée et militaire ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 71^e^ de ligne.

1865-1870 **Bourcart** Ernest, médailles d'Italie, de Sardaigne et de Chine ; chevalier de la Légion d'honneur ; cité à l'ordre du corps expéditionnaire de Chine, le 21 septembre 1860 ; nommé chef de bataillon au 39^e^ de marche.

1865-1873 **Mathis** Marie-Charles-Emile, passé au 139^e^.

1865-1885 **Vignot** Jules-Ernest, chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 30^e^ de ligne.

1866-1870 **Goublet** Victor-Joseph, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 29^e^ de marche.

1866-1871 **De Niort** Jean-François, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 92^e^ de marche.

1867-1870 **Malard** Charles-Marie-François, passé au 36^e^ de marche.

1866-1886 **Roussel** Eugène-Ernest, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1869-1878 **Ternus** Emile-Régulus, médailles de Crimée et d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; passé au recrutement de Cosne (Nièvre).

1869-1875 **Virlat** Gabriel, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 9^e^ de ligne.

1870 **Barrély** Numa-Louis-Benjamin, passé au 16^e^ de marche.

1870 **Carcenac** Pierre-Ferdinand, né le 22 octobre 1834, à Saint-André (Hérault) ; engagé volontaire au 94^e^ de ligne, le 10 février 1855 ; soldat et caporal, 1855-1856 ; sergent, 1857-1867 ; nommé sous-lieutenant au 23^e^ de ligne, le 1^er^ octobre 1870 ; nommé lieutenant au 38^e^ de marche, le 16 octobre 1870 ; capitaine, le 29 octobre 1870. Blessé, le 2 décembre 1870, au combat de Loigny ; décédé à l'hôpital de Terminiers, le 14 décembre 1870, des suites de ses blessures.

Campagnes. — Orient, 1855-1856 ; contre l'Allemagne, du 16 octobre au 2 décembre 1870.

1870-1871 **Charbonnier** Robert, chevalier de la Légion d'honneur ; démissionnaire.

1870-1871 **Clapisson** Pierre-Antoine, né le 24 décembre 1836, à Lyon (Rhône) ; engagé volontaire au 7^e^ de ligne, le 13 mai 1855 ; caporal, 1856 ; sergent-fourrier, 1857-1862 ; libéré le 9 mai 1862 ; rappelé à l'activité au 7^e^ de ligne, le 26 août 1870 ; sergent-major, le 8 septembre ; nommé sous-lieutenant, le 2 octobre 1870 ; nommé lieutenant au 38^e^ de marche, le 16 octobre 1870 ; capitaine, le 15 décembre 1870.

Campagnes. — Contre l'Allemagne, du 16 octobre 1870 au 7 mars 1871 ; à l'intérieur, du 18 mars au 5 avril 1871.

Blessures. — Blessé le 5 avril 1871, au plateau de Châtillon (Paris) ; décédé à l'hôpital militaire de Versailles, le 9 avril 1871 (suites de blessures).

1870-1871 **Comill** François-Louis-Joseph, né le 14 novembre 1822 à Collioure (Pyrénées-Orientales). Engagé volontaire au 47e de ligne, le 13 novembre 1840 ; soldat et caporal, 1840-1843 ; sergent et sergent-major, 1844-1854 ; adjudant, 1855 ; nommé sous-lieutenant, le 1er août 1855 ; lieutenant, le 12 août 1861 ; mis en non-activité, pour infirmités temporaires, le 9 décembre 1868 ; rappelé à l'activité au 17e de ligne, le 3 septembre 1870 ; passé au 38e de marche, le 16 octobre 1870 ; capitaine, le 29 octobre 1870.

Campagnes. — Orient, 1855-1856 ; contre l'Allemagne, du 16 octobre au 5 décembre 1870.

Décorations. — A reçu la médaille de S. M. la reine d'Angleterre (Campagne de Crimée).

Blessures. — Blessé le 2 décembre 1870 à Loigny ; décédé à Janville (Eure-et-Loire), le 2 janvier 1871 (suites de blessures).

1870 **Cumche** Jean-Nicolas, né le 6 septembre 1830 à Valleroy (Moselle) ; engagé volontaire au 27e de ligne, le 26 mai 1851 ; caporal, 1852-1853 ; sergent, 1851 ; sergent-major, 1855-1858 ; adjudant, 1859-1862 ; nommé sous-lieutenant, le 21 janvier 1863 ; lieutenant, le 10 août 1868 ; nommé capitaine au 23e de ligne, le 1er octobre 1870 ; passé au 38e de marche le 16 octobre 1870.

Campagnes. — France, 1851 ; Orient, 1855-1856 ; Italie, 1859 ; contre l'Allemagne, du 16 octobre au 9 novembre 1870.

Décorations. — Médailles de S. M. la reine d'Angleterre et d'Italie.

Blessures. — Blessé le 9 novembre 1870 à la bataille de Coulmiers ; décédé le 17 novembre au hameau de Saintry (suites de blessures).

1870-1871 **Giordani** François-Marie, blessé à Loigny, le 2 décembre 1870 ; passé au 16e de ligne.

1870 **Gorincourt** Jacques, nommé chef de bataillon au 46e de marche.

1870-1871 **Guillaume** Jean-Pierre-Maurice, né le 21 juillet 1841 à Margenoy (Seine) ; engagé volontaire au 5e hussards, le 21 décembre 1860 ; passé au 23e de ligne, le 8 décembre 1861 ; caporal, 1862 ; sergent-fourrier, 1863-1864 ; sergent-major, 1865-1867 ; nommé sous-lieutenant au 16e de ligne, le 10 août 1868 ; lieutenant, le 9 août 1870 ; nommé capitaine au 38e de marche, le 16 octobre 1870,

Campagnes. — Afrique, 1868-1870 ; contre l'Allemagne, du 16 octobre 1870 au 20 janvier 1871.

Blessures. — Blessé le 2 décembre 1870 au combat de Loigny ; décédé le 20 janvier 1871 à l'ambulance de Bonneval (Loir-et-Cher) (suites de blessures).

1870-1875 **Taisne** Constantin, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 50^e de ligne.

1870 **Valladier** Adolphe, né le 26 mai 1848, à Uzès (Gard) ; engagé volontaire au 21^e de ligne, le 1^er juillet 1865 ; caporal 1866-1867 ; sergent, 1867-1868 ; sergent-major, 1868-1870 ; nommé sous-lieutenant, le 27 septembre 1870 ; nommé lieutenant au 38^e de marche, le 16 octobre 1870 ; capitaine le 15 décembre 1870.

Campagnes. — Contre l'Allemagne, du 16 octobre au 9 novembre 1870.

Blessures. — Blessé à Coulmiers, le 9 novembre 1870 ; décédé le 23 décembre 1870 à l'hôpital militaire de Tours (suites de blessures).

1870 **Varlet** Hippolyte, nommé chef de bataillon au 37^e de marche.

1871-1872 **Antonetti** Jean-Pierre, médaille d'Italie ; remis sous-lieutenant au 27^e de ligne.

1871-1873 **Arnaud** Jean-Pierre-Léandre, médailles de Sardaigne et d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 139^e de ligne.

1871-1872 **Audran** Jules, blessé à Saint-Pierre-du-Lourouer, le 9 janvier 1871 ; remis sous-lieutenant au 45^e de ligne.

1871-1872 **Béchet** Jean, blessé le 17 mai 1871 (siège de Paris) ; remis lieutenant au 42^e de ligne.

1871-1873 **Blanc** Côme-Damien, médaille d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 139^e de ligne.

1871-1872 **Busco** Jacques-Arthur-Stanislas, remis lieutenant au 45^e de ligne.

1871-1886 **Campo** Joseph-Antoine-Jean, nommé chef de bataillon au 29^e de ligne.

1871-1873 **De Canteloube de Marmiès** Camille-Joseph-Adrien, blessé le 4 décembre 1870 à Boulay (Orléans) ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1871 **De Carney** Jean-Antoine-Henri, passé au 4^e de ligne.

1871-1882 **Demy** Bonaventure-Joseph, chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 66^e de ligne.

1871-1882 **Dourlens** Louis-Eugène, chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 45^e de ligne.

1871-1872 **Dumez** Clovis-Ghislain, blessé le 30 août 1870, à Beaumont (Ardennes), passé au 121^e de ligne.

1871-1872 **Flemeyer** Augustin, médailles militaire et de Crimée ; chevalier de la Légion d'honneur ; remis lieutenant au 45^e de ligne.

1871 **Galais** Luc-Henri, officier du Nicham-Iftikhar ; chevalier de la Légion d'honneur.

1871-1872 **Garessus** Justin-Isidore, médailles d'Italie et militaire ; remis sous-lieutenant au 27e de ligne.

1871-1873 **Gulot** Léon-Marie, admis à la retraite.

1871-1882 **Kirch** Jean-Louis-Ernest, blessé le 1er septembre 1870 à Sedan ; médailles de la Baltique et d'Italie ; officier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1870-1871 **Labadie** Pierre-Paul, blessé le 9 novembre 1870 à Coulmiers ; passé au 16e de ligne.

1871-1886 **Mailley** Joseph-Emile-Constant, médaille d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 52e de ligne.

1871 **Michelon** Jean, médailles militaire et d'Italie ; passé au 61e de ligne.

1871-1873 **Orlandueci** Antoine-Jean, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 139e de ligne.

1871-1872 **Peyrard** Pierre-Jean-Baptiste, médaille militaire ; remis lieutenant au 30e de ligne.

1871 **Pottier** Edouard-Arthur, passé au 50e de ligne.

1871-1872 **Prospéri** Dominique, médailles d'Italie, de Crimée et militaire ; remis sous-lieutenant au 27e de ligne.

1871 **Rouff** Alfred, passé au 79e de marche.

1871-1872 **Saincère** René-Maurice, remis lieutenant au 27e de marche.

1871-1881 **Salvet** Emmanuel-Ernest, passé au 58e de ligne.

1871-1877 **De Santi** Jean-Luc, blessé le 6 août 1870 à la bataille de Frœschwiller, et le 2 décembre 1870 à Loigny ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 46e de ligne.

1871-1883 **Telesler** Eliacin-Benjamin-Odilon, médailles de Crimée, d'Italie et militaire ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé commandant de l'atelier des Travaux publics n° 2 à Tènes.

1871 **Valette** Jean-Pierre-Auguste, passé au 77e de ligne.

1871-1872 **Vignon** Théophile-Louis-Marie, médaille d'Italie ; remis sous-lieutenant au 27e de ligne.

1872-1876 **Béret** Louis-François, chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 21e de ligne.

1872-1883 **Bonfils** Valérien-Léon-Arthur, blessé les 18 juin, 29 août et 8 septembre 1855, devant Sebastopol ; blessé le 24 juin 1859, à Solférino ; blessé le 11 octobre 1870 à Orléans ; médailles militaire, de Crimée et d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1873-1876 **Barbon du Cluzel** Marie-Antoine-Louis, médaille de Mentana ; chevalier de la Légion d'honneur ; mis en non-activité.

1873-1879 **Cassoly** Paul-Joseph, médaille de Crimée ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1873-1875 **Combe** Louis-Henri-François-Marie, médaille de Crimée ; admis à la retraite.

1873-1876 **Gagin** Victor-Ménard, médaille de Chine ; passé au 70^e^ de ligne.

1873-1887 **De la Valsière** Pierre-Antoine-Henri, médailles de Sardaigne et d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 5^e^ de ligne.

1873 **Médus** Bertrand, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1873-1874 **Montignault** Joseph-Victorin, blessé le 6 août 1870 à la bataille de Reischoffen ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite à titre de blessures.

1873-1887 **Noury** Jean-Pierre, chevalier de la Légion d'honneur ; nommé chef de bataillon au 133^e^ de ligne.

1873 **Suzange** Jean-Théodore, blessé le 6 août 1870 à la bataille de Frœschwiller ; médaille d'Italie ; décédé à l'hôpital du Val-de-Grâce (Paris).

1874-1875 **Darfeuille** Raymond-Ernest, chevalier de la Légion d'honneur ; passé hors cadres (recrutement).

1874 **Delamarre** Léon-Emile-Edouard, blessé le 16 août 1870 à Rezonville ; passé au 69^e^ de ligne.

1874-1883 **Brunel** Justin, blessé à Rezonville ; décédé.

1874 **D'Izarny-Gargas** Raymond-Bernard-Etienne-Marie.

1874 **Peltey** Jean-Baptiste-Alfred-Balthazar, blessé le 20 septembre 1870 à la prise du château et du bois de Colombey (Metz) ; blessé le 19 janvier 1871 à la bataille de Saint-Quentin (Aisne) ; médaille de Crimée ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1874-1876 **Progin** Ferdinand-Félisy, cité à l'ordre de l'armée, le 18 août 1870 (bataille de Gravelotte) ; médailles de Crimée et du Mexique ; chevalier de la Légion d'honneur ; passé aux Sapeurs-Pompiers de Paris.

1876-1879 **Blaise** Jean-Adolphe, médailles de Crimée et militaire ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1876 **Boutot** Pierre-Eugène.

1877-1888 **Pinot** Joseph-Clovis, blessé au combat de Chevilly (Paris), le 19 septembre 1870 ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1877 **Roy** Joseph-Gustave, officier de l'Ordre du Nicham-Iftikhar ; chevalier de la Légion d'honneur.

1877-1878 **Vallier**, passé au 89e.

1877 **Vébert** Victor-Marie-Nicolas.

1877-1887 **Vivès** Joseph-Louis, chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1878-1881 **Douglas** Jean-Baptiste, médaille d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; mis en non-activité.

1878-1879 **Malet**, démissionnaire ; chef de bataillon de l'armée territoriale.

1878 **Vouttier** Eugène-Antoine, officier de l'Ordre du Nicham-Iftikhar.

1879 **Clère**, admis à la retraite.

1879-1881 **Moreau**, décédé à Montluçon.

1879-1882 **Pouchet** Jean-Daniel, chevalier de la Légion d'honneur ; passé hors cadres.

1881 **Béfrégé** Jules-Auguste.

1881-1885 **Saint-Pé** Baptiste, médailles d'Italie, de Sardaigne et militaire ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1881-1884 **Treymüller** Pierre-Louis, passé hors cadres (État-major du 13e corps).

1882-1883 **Chantrein** Jean, officier du Nicham-Iftikar ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1882 **Gauthier** Jules-Siméon, blessé le 1er septembre 1870.

1882 **Lairloup** Charles-Alfred.

1882 **Sirdet** Jean-Louis-Baptiste, chevalier de la Légion d'honneur.

1883-1887 **Paul** Alfred-François-Ferdinand-Hippolyte, médaille d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1883-1888 **Taelle** Joseph-Guillaume-Frédéric, médaille d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1883 **Trouvallier** Emile-Joseph, blessé le 10 décembre 1870 au combat d'Origny (Loir-et-Cher) ; chevalier de la Légion d'honneur.

1884 **Bordel** Georges-Antoine, blessé le 16 août 1870, à Gravelotte ; médaille d'Italie ; chevalier de la Légion d'honneur ; mis en non-activité.

1884-1886 **Chaume** Ernest-Eugène-Nicolas, blessé le 15 janvier 1871, à Montbéliard ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1885-1886 **Canton** Marie-Alfred, blessé le 6 août 1870 à Forbach ; cité à l'ordre de la colonne en Algérie, le 23 juin 1873 ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé professeur-adjoint à Saint-Cyr.

1885 **Daudé** Paul-Ulthime-Bernard, chevalier de la Légion d'honneur.

1885 **Henry** Alphonse-Michel, blessé le 31 août 1870 à Bazeilles ; chevalier de la Légion d'honneur.

1886-1887 **Chandezon** Henri-Louis-Joseph-Vincent, officier du Nicham-Iftikhar ; passé au 139^e de ligne.

1886 **Quais** Marcel-Jean-Alexandre-Emile.

1887 **Martial** Félix-Henri-Marie, officier d'académie ; breveté.

1887 **Nicolas** Anthime-Louis, médaille de Mentana ; chevalier de la Légion d'honneur ; admis à la retraite.

1887 **Pasquier** Nicolas-Ernest.

1887 **Routan** Paul-Stanislas.

1887 **Vernier** Auguste-Edmond, blessé le 23 janvier 1871 aux tranchées de Clamart ; a obtenu une médaille d'argent de 2^e classe pour s'être dévoué pour sauver un homme tombé dans la Vilaine ; médaille militaire.

1888 **De Dormy** Marie-Louis-Gaston ; breveté.

1888 **Petit** Victor-Amable ; breveté.

Médecins-majors de 2^me^ classe.

1816 **Clède.**

1819 **Plaisant.**

1859-1861 **Massy** Pierre-Gabriel, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au régiment de lanciers de la Garde.

1861-1861 **Thiéry de Maugras** Camille-Charles, passé au 8^e^ cuirassiers.

1872 **Aubert,** nommé médecin-major de 1^re^ classe au 3^e^ de ligne.

1871-1885 **Grauler** Joachim-Félix, passé au 92^e^ de ligne.

1880-1881 **Anban** Jean-Baptiste-Thomas-Paul, passé au 121^e^ de ligne;

1882-1883 **Dardignac** Jean Joseph-André, officier du Nicham-Iftikhar, passé dans la division d'Alger.

1885-1888 **Delatour** Julien-Auguste, passé à la poudrerie du Bouchet.

1888 **Augiéras** Guillaume-Léonide.

Lieutenants.

1832 **Bertrand.**

1832 **Bourcet** Michel-Antoine.

1832 **De Liniers.**

1835 **De Geffroy.**

1835 **Fougère.**

1837-1867 **Martin** Joseph.

1838 **Fraehe.**

1839 **De Garraube.**

1839 **Quivy.**

1839 **Saint-Marc.**

1840-1855 **Auban** Joseph-Pierre, passé au 102e de ligne.

1840-1856 **Labarthe** François, passé au 3e régiment de grenadiers de la Garde.

1840 **Lemor** Jean-Modeste.

1840 **Marty** Paul-Emile.

1840 **Pourtau** dit **Labournère.**

1841 **Berrué** Louis-Etienne-Paul.

1841 **Thouand.**

1842-1871 **Ducousseau** Jean, mis en réforme.

1842-1859 **Eggs** Jean-François-Hartmann, démissionnaire.

1842 **Gravier** Louis-Jean-Baptiste.

1842 **Lefèvre** Jean-Nicolas.

1842 **Solési** Paul.

1841-1870 **Baldacci** Paul, médaille de Chine ; chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 16e de marche.

1844 **De Chérisey** Henri-Louis-Victor.

1844 **Lalanne** Etienne.

1844 **Boucher de Morlaincourt.**

1845 **Fesy** Alexandre-Thomas.

1845 **Gremelin** Jean-Baptiste.

1845-1862 **Raquin** Claude-Gabriel, passé dans l'infanterie de la Garde de Paris.

1845-1865 **Saint-Pierre** Joseph-Charles, mis en non activité pour infirmités temporaires.

1846 **De Perry de Fontnouvelle** Charles.

1846 **Lapeyre** Jean-Baptiste-Prosper.

1846 **Roveda** Pierre-Dominique.

1847 **Cruelze** Jean-Baptiste-Camille, réformé.

1848 **Muby** Alexis.

1848-1870 **Portron** Maurice, passé au 37e de marche.

1850-1866 **Gelrand** Jules-Justin Eugène-Casimir-Grégoire-Hyacinthe, passé au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

1851 **Morel de Melchrunet** Charles.

1852-1860 **Lefébure** Eugène, passé dans la Garde de Paris.

1852-1865 **Billet** Pierre, mis en non-activité par retrait d'emploi.

1852-1879 **Prats** Pierre, médaille militaire ; chevalier de la Légion d'honneur ; blessé le 2 décembre 1870 à Loigny ; admis à la retraite à titre de blessures.

1868-1873 **Clay** Louis-Lucien, passé au 139e de ligne.

1868-1870 **Latapie** Sébastien, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au régiment étranger.

1868-1872 **Nappé** Jean-Léon-Etienne, remis sous-lieutenant au 30e de ligne.

1868-1874 **Du Pouget de Nadaillac** Jean-Léon-Bertrand, passé au 25e bataillon de chasseurs à pied.

1869-1873 **Firbach** Emile-Joseph, passé au 139e de ligne.

1870-1875 **Baillard** Claude-Joseph, nommé capitaine au 6e de ligne.

1870 **Bernard** Emile-Frédéric, passé au 71e de marche.

1870 **Boyenval** Constant-Zénon, passé au 5e bataillon de marche de chasseurs à pied.

1870-1879 **Cardeman** Jean-Jacques-Joachim, démissionnaire.

1870-1871 **Collet** Théodore-Victor-Marcellin, passé au 85e de marche.

1870 **Dupin** Jean, né le 21 octobre 1835 à Sabres (Landes) ; appelé ; soldat au 20e de ligne, le 27 avril 1856 ; caporal, 1856-1859 ; sergent, 1860-1870 ; nommé sous-lieutenant au 38e de marche, le 16 octobre 1870 ; lieutenant, le 12 novembre 1870.

Campagnes. — Afrique, 1861-1864 ; contre l'Allemagne, du 16 octobre au 2 décembre 1870.

Tué à Loigny, le 2 décembre 1870.

1870-1871 **Durand** Charles Gustave, passé au 51e de ligne.

1870-1871 **Fourmont** Louis, démissionnaire.

1870-1871 **Hagemann** Pierre-Charles, médaille militaire ; passé au régiment de marche de zouaves.

1870-1871 **Landry** Amédée, décédé.

1870-1879 **Legrand** Louis-Jules, nommé capitaine au 11e de ligne.

1870 **Petit** René, né le 2 juin 1831 à Sens (Yonne) ; engagé volontaire au 87e de ligne, le 1er juillet 1855 ; caporal, 1856 ; sergent, 1857-1870 ; passé, par permutation, au 3e de ligne, le 3 mai 1864 ; nommé sous-lieutenant, le 29 septembre 1870 ; nommé lieutenant au 38e de marche, le 16 octobre 1870.

Campagnes — Contre l'Allemagne, du 16 octobre au 2 décembre 1870.

Tué à Loigny, le 2 décembre 1870.

1871 **Allemand** Joseph-Alfred Etienne, chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 5e de ligne.

1871-1875 **Audouy** Jean-Gustave, nommé capitaine au 16e de ligne.

1871-1872 **Berbeyer** Stanislas-Hippolyte Jean-Antoine, remis sous-lieutenant au 30e de ligne.

1871-1872 **Bonnet** Joseph-François-Eugène, remis sous-lieutenant au 30e de ligne.

1872-1874 **Decrué-Joula** René, blessé à Neuilly (avril 1871); nommé capitaine au 11e de ligne.

1872 **Floquet** Charles-Joseph, médailles de Crimée et de Montana; démissionnaire.

1872 **Gombault** Charles-Eugène-Félicien, passé au 42e de ligne.

1873-1881 **Ciret** Léon-Victor, mis en non-activité.

1874-1885 **Barbé** Jean-Marie-Gabriel, nommé capitaine au 86e de ligne.

1874-1875 **Brot** Jean-Baptiste, médailles militaire, d'Italie et du Mexique; blessé au siège de Strasbourg, le 25 août 1870; mis hors cadre.

1874-1877 **Falle** Jahbets-Edouard Albert, blessé à Froeschwiller, le 6 août 1870; mis en non-activité.

1874-1822 **Savry** Casimir, médailles de Crimée, d'Italie et militaire; passé au recrutement de Marmande.

1875-1881 **Blaise** Charles-Louis, blessé le 7 octobre 1870, à Metz; mis en non activité.

1876-1888 **Bouvier** Louis-Charles, mis hors cadre; chef du bureau arabe de Saïda.

1875-1885 **Choppart** Urbain-Louis, passé au 4e tirailleurs algériens.

1875-1882 **Melcrem** François-Bénigne-Alexandre, démissionnaire.

1875-1887 **Pierrard** Emile-Achille, nommé capitaine au 41e de ligne.

1875-1883 **Santonilli** Jean-André, nommé capitaine au 120e de ligne.

1876-1884 **Colas** Auguste-Marble, médaille d'Italie; nommé capitaine au 10e de ligne.

1876-1888 **De Roquefeuil** François-Marie-Louis-Eugène, nommé capitaine au 16e de ligne.

1877-1883 **Barbier** Jean-Victor-Auguste, passé au 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

1877-1883 **Bizot** Marie-Joseph-Victor-Henri, démissionnaire.

1879-1886 **Colonna** Léon-Charles-Albert, médaille d'Italie; chevalier de la Légion d'honneur; nommé capitaine au 98e de ligne.

1879 **Delacarte** Adrien Ferdinand.

1879-1887 **Jacqueline** Claude-Louis-Gustave-François-Auguste, passé au 2e de ligne.

1879-1881 **Jobert**, réformé.

1879 **Laurrain** Léon.

1880 **Moret** Joseph-Philippe.

1881 **Blaclus** Adolphe Louis, officier du Nicham-Iftikhar.

1881-1882 **Gélinet** Alexandre-Gabriel, démissionnaire.

1881-1887 **Vidal** Marie-Louis-Maurice, nommé capitaine au 37e de ligne.

1882-1887 **Aubry** Georges-Léon-Alexis, nommé capitaine au 36e de ligne.

1883-1884 **D'Attel** Eugène, passé au 89^e^ de ligne.

1883 **De Cadolle** Marie-Charles.

1883 **De Châteauneuf Randon du Tournel** Odillon-Louis-Marie-Guy.

1883-1886 **Dillenschneider** Théophile-Alexis, décédé.

1883-1884 **François** Paul-Adrien, mis en non-activité.

1883-1884 **Jay** Marie-Georges, passé au 52^e^ de ligne.

1883-1886 **Kurtz** Charles-Jean-Georges-Antoine, passé au 3^e^ régiment d'infanterie de marine.

1883 **Méaon** Ernest, passé au 106^e^ de ligne.

1883 **Pouçon** Henri-Auguste.

1883 **Roy** Prudent-Edmond-Auguste, blessé à la bataille de Forbach, le 6 août 1870 ; médaille militaire ; décédé.

1883 **Vaton** Charles-Laurent.

1884-1887 **Bouvet-Murinon** Jean-François-Désiré, passé au 157^e^ de ligne.

1884-1885 **Drujon** Joseph-Etienne-Jules, passé au 3^e^ régiment d'infanterie de marine.

1884 **Gailhardon** Ovide-Alfred.

1884 **Mariani** Jean Pasquin.

1884-1888 **Valopin** Henri-Joseph, nommé capitaine au 58^e^ de ligne.

1885 **Giafferi** Charles-Dominique.

1885 **Goulu** Félix-Raymond.

1885 **Hamant** Hilaire.

1885-1887 **Laroche** Claude-Louis, nommé à un emploi d'adjoint au capitaine-major du 109^e^ territorial.

1885 **Maigne** Paul-Jean, médaille du Tonkin ; chevalier du dragon de l'Annam.

1885 **Savoye** Marie-Charles-Clément-Henry, passé au 99^e^ de ligne.

1886-1887 **Gatel** Louis-Calixte-Napoléon, passé au 3^e^ zouaves.

1887 **Dolléans** Célestin-Edmond.

1887 **Platon** Vincent-Claude-Joseph.

1887 **Sarda** Alfred-Jean-François.

1888 **Hebmann** Pierre Abel.

1888 **Julien** Jean-Elie.

Médecins aide-majors de 1^re^ classe.

1838 **Lasnigue**.

1841 **Tirard**.

1854 **Vedrenne** Alix.

1855 **Folie-Desjardins** Jean-Désiré-Louis-Xavier.
1859-1860 **Mercadier** François-Casimir.
1861-1862 **Belay** Pierre-Jules, passé au 88e de ligne.
1861 **Renard**.
1872-1875 **Rivet**, passé à l'Ecole de cavalerie de Saumur.
1884-1888 **Courboulès** Paul-Antoine-Joseph, passé au 128e de ligne.

Sous-lieutenants.

1838 **Warion**.
1839 **Groslambert**.
1839 **Launc**.
1839 **Pasturel**.
1845 **Klein de Kleinemberg** Charles-Eugène-Dieudonné.
1845 **Mathieu** Charles-Louis-Albert.
1846 **Bergounhe** Marcel-Alexis-Etienne.
1847 **Noëll** Charles.
1847 **Taurel-Lagrausse** Pierre.
1848 **Izar** Jean-Bernard.
1848 **Labarthe** Louis-Julien.
1849-1869 **Allbert** Adolphe-César-Frédéric-Constantin, décédé.
1850 **Colette** Joseph-Jules.
1850-1863 **Mesin** François-Edouard, passé au 1er grenadiers de la Garde.
1851 **Casanova** Paul-Lucien.
1852 **Adam** François.
1852-1865 **Engel** Emile, passé à la 3e compagnie de fusiliers de discipline.
1852 **Mastrauchard** Michel-François.
1852 **Verdier** François-Louis.
1853 **Auban** Joseph-Lucien.
1853 **Bernard** Gustave-Louis-Frédéric, passé au 1er régiment de grenadiers de la Garde.
1854-1875 **Dubuisson** Jean-François, médaille militaire ; nommé lieutenant au 7e de ligne.
1856-1876 **David** Jules-Camille, nommé lieutenant au 44e de ligne.
1856-1863 **Renard** Edmond-Jules, passé au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.
1857-1862 **Aubert de Vincelles** Amédée, démissionnaire.
1857-1861 **Lebrun** Louis-Félix-Aimé, passé au 1er voltigeurs de la Garde.
1858-1870 **Muta** Jean-Michel, passé au 37e de marche.

1859-1860 **Lalot** Claude-Jules, démissionnaire.

1860-1863 **De Coatgoureden** René-François-Elisabeth, passé au 3^e^ voltigeurs de la Garde.

1868-1862 **De Miscault** Marie-Paul-Charles-Henri, démissionnaire.

1861-1864 **Guillochet** Arthur-Louis, passé au 4^e^ voltigeurs de la Garde.

1872-1873 **De Condé** Auguste-Mathieu-Ferdinand, passé au 139^e^ de ligne.

1862-1865 **Maurès de Marlatie** Henri-Raymond-Marie-Maxime, passé au 2^e^ voltigeurs de la Garde.

1863-1870 **Depuntis** Jacques, décédé à l'ambulance de Bourges.

1863-1875 **Guichard** Jules-Christophe, nommé lieutenant au 16^e^ de ligne.

1863-1870 **Lefèvre** Fortuné-Gustave, passé au 16^e^ de marche.

1865-1875 **Leclerc** Louis-Théodore, médailles d'Italie et militaire ; passé au recrutement de la Seine.

1865-1870 **Marcou** Jean-Pierre, passé au 71^e^ de marche.

1865-1872 **Olivier** Alexandre-Joseph, médailles de Sardaigne et d'Italie ; démissionnaire.

1866-1873 **Blin** Etienne, passé au 139^e^ de ligne.

1866-1878 **Mandé** Marie-Augustin-Raphaël, passé au 16^e^ de marche.

1866-1870 **Pillière** Jean-François, nommé lieutenant au 59^e^ de ligne.

1866-1875 **Rehm** Camille, blessé dans un service commandé le 18 juin 1873 ; nommé lieutenant au 16^e^ de ligne.

1867-1872 **Baye** Félix Amédée-Edmond, blessé à Lorges, le 8 décembre 1870 ; chevalier de la Légion d'honneur ; nommé lieutenant au 49^e^ de ligne.

1867-1871 **Cayre** Léon-Léonard, réformé.

1867-1870 **Couillet** Louis-Ferdinand, passé au 36^e^ de marche.

1867-1872 **Deujean** Blaise-Vincent, dit Navailles, passé au 7^e^ de ligne.

1867-1877 **Jaussaud** Pierre-Louis-Marie-Pascal, nommé lieutenant au 3^e^ de ligne.

1867-1875 **Monti** Alexis-Antoine, médaille du Mexique ; nommé lieutenant au 11^e^ de ligne.

1867-1870 **Pézellier** Esprit, passé au 71^e^ de marche.

1867-1870 **De Pontevès de Sabran** Foulques-Gabriel-Louis-Marie, nommé lieutenant au 29^e^ de ligne.

1867-1870 **Semensatis** Léon-Alexandre, nommé lieutenant au 29^e^ de marche,

1868-1870 **Rul** Jean-Jacques, médailles d'Italie, de Sardaigne et militaire ; passé au 16^e^ de marche.

1870-1875 **Laffont** Joseph, nommé lieutenant au 9^e^ de ligne,

1869-1870 **Lubis** Prosper-Eugène, passé au 16^e^ de marche.

1870 **Blechner** Laurent, médailles militaire et d'Italie ; passé au 71e de marche.

1879 **Boyer** Eugène, né le 16 mai 1836 à Cette (Hérault) ; engagé volontaire au 56e de ligne, le 12 mai 1859 ; soldat et caporal, 1859-1860 ; sergent et sergent-major, 1860-1864 ; libéré le 23 février 1868 ; rappelé à l'activité au 23e de ligne, le 29 août 1870 ; sergent et sergent-major ; passé au 38e de marche, le 16 octobre 1870 ; nommé sous-lieutenant, le 29 octobre 1870.

Campagnes. — Italie, 1859 ; contre l'Allemagne, du 16 octobre au 2 décembre 1870.

Décorations. — Médaille d'Italie.

Tué le 2 décembre 1870, à Loigny.

1870-1871 **Boyet** Gustave-Marie-Victor, mis en non-activité.

1870-1871 **Brochard** Joseph-Alphonse, démissionnaire.

1870-1871 **De Buyer** Marie-Pierre-Joseph-Raymond, décédé.

1870-1871 **Cabus** Jacques-Marie-Paul, passé au 88e de marche.

1870-1871 **Chesné**.

1870 **Durand de Grossouvre**, passé au 61e de marche.

1870-1873 **Le Grand** Germain-Ernest, nommé lieutenant au 10e de ligne.

1870-1872 **Legnay** Louis, passé au 3e zouaves.

1870 **Lenglin** Paul-Charles, passé au 16e de marche.

1870 **De Nanteuges de Nervilanges** Hubert, démissionnaire.

1870-1872 **Vbern** Thimoléon-Alexandre, passé au 61e de marche.

1871-1872 **Albertini** Etienne-Bernardin, passé au 126e de ligne.

1871 **Angot** Joseph, décédé.

1871-1873 **Bernard** Gabriel-Marie Jean-Baptiste, blessé le 2 décembre 1870 à Loigny ; chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 139e de ligne.

1870-1877 **Blondel** Frédéric-Emile, blessé à Vendôme, le 31 décembre 1870 ; mis en réforme.

1871-1873 **De Broglie**, blessé le 5 mai 1871, à Paris ; chevalier de la Légion d'honneur ; passé au 105e de ligne.

1871-1872 **Chevaleyre** Joseph, passé au 105e de ligne.

1871-1873 **Demeesmay** Hippolyte, passé au 27e de ligne.

1871-1872 **Dupla** Joseph-Jérôme, passé au 121e de ligne.

1871 **Guigue** Jacques-Henri, démissionnaire.

1871-1872 **Leménorel** Auguste-Eugène, démissionnaire.

1871-1871 **Lenet** Eugène-Annibal, démissionnaire.

1871-1872 **Maire** Henri, passé au 105e de ligne.

1871-1872 **Malachet** Joseph, mis en réforme par mesure disciplinaire.

1882-1883 **Charrier** Lucien-Charles, passé aux sapeurs-pompiers de Paris.

1882-1883 **Larue** Marie-Jules-Léon-Joseph, démissionnaire.

1881-1887 **Chassain de Marcilly** Marie-Aimé-Noël, nommé lieutenant au 75e de ligne.

1883 **Guffroy de Bosemont** Jules-Diendonné, démissionnaire.

1883-1883 **Reymond** Edouard-Auguste-Jérôme, passé dans l'infanterie de marine.

1884-1888 **Blanc** Jules-Frédéric, nommé lieutenant au 98e de ligne.

1884-1885 **Couton** Antoine-Adolphe, passé au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

1884-1888 **Dupont** Paul-Antoine-Marie-Joseph, nommé lieutenant au 111e de ligne.

1884-1888 **Guyot** Nicolas-Abel, nommé lieutenant au 157e de ligne.

1884-1885 **Ungeschieht** Charles, passé au 2e zouaves.

1885-1886 **Barotte** Pierre-Paul-Henri, nommé lieutenant au 10e de ligne.

1885-1889 **Guillaumat** Jean, nommé lieutenant au 62e de ligne.

1885-1887 **De Lagrange** Jean-Marie-Alexis, passé au 10e de ligne.

1885-1887 **Lambert** Jean-Baptiste-Emile-Aristide, passé au 27e bataillon de chasseurs à pied.

1885 **Lesbros** Marie-Joseph-François.

1885-1888 **Montalier** Claude-Marse, nommé lieutenant au 161e de ligne.

1885 **De Valous** Marie-Octave-Roger.

1886-1887 **Juge** Joseph-Adolphe, passé au 21e de ligne.

1886 **Faure** Henri.

1886 **Roig** Eugène.

1886-1887 **Soupa** Michel-Marius, passé au 21e de ligne.

1887 **Duplessis** Paul-Hubert.

1887 **Dutrut** Pierre-Henri.

1887 **Muller** Urbain.

1887 **Nicolardot** Claude-Georges-Alexis.

1888 **Blanc** Louis, blessé à Tan-Ba (Tonkin), le 26 mars 1886 ; médaille du Tonkin.

1888 **Du Crest** Pierre-Charles-Marie

1888 **Derrien** Claude-Théodore.

1888 **Roy** Joseph-Théodore.

1889 **Bergey**.

APPENDICE VI

LISTE DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS MORTS AU CHAMP D'HONNEUR (1).

I. — OFFICIERS

RÉGIMENT DE DAUPHINÉ

D'Ernecourt,	lieut.-colonel,	tué au siège de Saint-Omer,		1636.
Desforges,	capitaine,	—	—	—
Fleur-d'Epine,	—	prise de Kreusnach,		1611.
La Gruyère,	—	défaite de Marienthal,		1615.
C. de Nettancourt,	—	combat de Réthel,		1650.
De Dampierre,	colon.-brig.,	siège de Candie,		1669.
Coudran,	capitaine,	siège de Grave,		1674.
Tragny,	—	—	—	—
Milan,	—	—	—	—
D'Auger,	—	—	—	—
La Haye,	lieutenant,	—	—	—
Clément,	—	—	—	—
Linage,	—	—	—	—
La Pottée,	—	—	—	—
La Gaudinière,	—	—	—	—

(1) Cette liste est malheureusement incomplète. Le temps et les moyens nous ont manqué pour compléter nos recherches aux Archives historiques et administratives du Ministère de la Guerre. Nous avons été au plus pressé, et nous avons dû faire comme les soldats de Gédéon qui, marchant sans prendre de repos, en étaient réduits, pour boire, à se contenter de l'eau qu'ils pouvaient recueillir dans le creux de la main en traversant les torrents de la Judée.

Les employés civils préposés aux Archives anciennes veillent sur elles avec un soin jaloux, qui ne leur a permis de nous communiquer qu'un nombre très-restreint de documents.

Plusieurs des registres matricules de la 38e demi-brigade, pour les officiers comme pour la troupe, manquent. Il y a aussi dans les registres qui sont aux Archives du corps de très-nombreuses lacunes, en particulier pour la période de la campagne de 1870

Les noms des hommes qui figurent sur ces listes sont accompagnés, sur les registres matricules que nous avons pu feuilleter, de la mention « *tué.* » Combien, parmi ceux qui sont indiqués seulement comme *blessés* ou *disparus*, qui ne sont jamais rentrés, ni au corps, ni dans leurs foyers, et qui sont morts obscurément dans un coin du champ de bataille ou dans les ambulances !

38e DEMI-BRIGADE DE LIGNE

Lavarde,	lieutenant,	combat de Lautrach, le 16 septembre 1796.
Hamelin,	sous-lieutenant,	— — —
Virion,	lieutenant,	affaire d'Eriskirch, le 2 octobre —
Roux,	capitaine,	affaire de Valdshut, le 4 octobre —
Perrier,	sous-lieutenant,	affaire de Rheinfelden, le 24 octobre —
Grisel,	lieutenant,	défense de la tête de pont d'Huningue, le 30 novembre 1796.
Bernard,	sous-lieutenant,	défense de la tête de pont d'Huningue, le 30 janvier 1797.
France,	—	défense de la tête de pont d'Huningue, le 30 janvier 1797.
Legrand,	capitaine,	défense de la tête de pont d'Huningue, le 30 janvier 1797.
Langlois,	—	combat de Nidau, le 5 mars 1798.
Prinus,	—	combat de Ponte, le 12 mars 1799.
Romain,	sous-lieutenant,	combat de Nauders, le 25 mars 1799.
Bertry,	capitaine,	combat de Zernets, le 3 mai 1799.
Privat,	—	combat de Rivio, le 14 mai 1799.
Buchot,	lieutenant,	bataille de Mösskirch, le 5 mai 1800.

38e DE LIGNE ET 38e DE MARCHE

Daret,	capitaine,	tué pendant l'insurrection de Paris, le 6 juin 1832.
Baas,	—	blessé le 21 juin 1847 (Algérie); mort des suites de ses blessures, le 20 juillet 1847.
Chéry,	—	blessé le 19 mai 1850 (Algérie); mort des suites de ses blessures, le 22 sept. 1850.
Dubousset,	—	tué au défilé de Djerbsa, le 23 mars 1850.
Cuneho,	—	blessé à Coulmiers; mort des suites de ses blessures, le 17 novembre 1870.
Garlod,	chef de bataillon,	tué à Loigny, le 2 décembre 1870.
Beyer,	sous-lieutenant,	— — —
Petit,	lieutenant,	— — —
Dupin,	—	— — —
Carcenac,	capitaine,	blessé à Loigny; mort des suites de ses blessures, le 14 décembre 1870.
Valladier,	—	blessé à Coulmiers, le 23 décembre 1870; mort des suites de ses blessures, le 23 décembre 1870.
Conili,	—	blessé à Loigny, le 2 janvier 1871; mort des suites de ses blessures, le 2 janvier 1871.
Guillaume,	—	blessé à Loigny, le 20 janvier 1870; mort des suites de ses blessures, le 20 janvier 1871.
Chapiseau,	—	blessé au plateau de Châtillon, le 5 avril 1871; mort des suites de ses blessures, le 9 avril 1871.

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	N^os des		DATE de la mort.	BATAILLE OU COMBAT
		Bons	Cies		
Gauthron François....	caporal	1	3	9 décemb. 1796	Défense de la tête de pont d'Huningue.
Giraudl Jean.....	fusilier	1	7	—	—
Bonibard Louis.....	—	1	8	—	—
Rousseau Jacques.....	—	1	8	—	—
Boulanger Charles...	caporal	1	2	10 —	—
Derieux Jacques.....	fusilier	1	2	—	—
Desveaux Charles.....	—	1	2	—	—
Saiset Pierre.....	—	1	2	—	—
Bourgeois Alexis.....	—	2	7	—	—
Grosse François.....	—	2	8	—	—
Chouas Jean.....	—	3	5	11 —	—
Tessier Jean	—	3	5	—	—
Criton François.....	—	3	5	—	—
Papin Jean.....	—	2	6	13 —	—
Bonlay Claude.....	grenadier	1	gren.	16 —	—
Lorrain Nicolas.....	caporal	1	2	—	—
Burtin Martin.....	fusilier	3	7	28 janvier 1797	—
Migault Pierre.....	—	3	7	28 —	—
Bouquin Jean.....	—	1	5	30 —	—
Charendon François...	—	2	2	—	—
Baury Pierre.....	—	3	4	—	—
Combeix François	—	3	4	—	—
Doustilier François ...	—	3	4	—	—
Lepelletier François..	—	3	8	—	—
Laubut Louis..	—	2	8	—	—
Bouchetal Jean.....	grenadier	3	gren.	—	—
Parizet François.....	—	3	gren.	—	—
Macé Jean-Marie.....	—	3	gren.	—	—
Cezannetho François..	—	3	gren.	—	—
Pront François.....	fusilier	1	3	—	—
Canet Charles.....	—	2	2	18 mars 1797	Affaire de Rheinfelden
Prost Antoine.....	—	1	3	17 septemb. 1797	Tué par des contrebandiers.
Huet François.....	—	2	7	—	—
Robert François.....	caporal	2	gren.	1^er mars 1798	Combat de Nidau.
Herbain Nicolas.....	grenadier	1	gren.	2 —	—
Paris Pierre.....	—	1	gren.	—	—
Pelzat Martial.....	fusilier	1	7	—	—
Mérignac Pierre.....	—	1	7	5 —	—
Cornut Bénigne.....	caporal	2	5	—	—
Gauthier René.....	fusilier	1	5	3 mai 1798	Combat de Zug.
Richoux Louis.....	—	2	1	—	—
Bourgois Claude.....	—	2	1	—	—
Degan François.....	—	3	1	—	—
Bouchain Vincent.....	—	3	1	—	—
Bruyère Jean.....	—	3	3	—	—
Teltrault François.....	—	3	5	—	—
Courtaud Jacques.....	—	3	5	—	—
Amelot Jean.....	—	3	7	—	—
Poulard Jacques.....	—	1	7	—	—
Touvenin Jean-François	sergent	3	8	—	—
Fenjot Simon.....	fusilier	1	8	—	—
Manzuy Pierre.....	—	3	8	—	—
Richter Louis.....	—	3	8	—	—
Nicard Léonard.....	—	3	8	—	—

LUDOVIC de CHOUCHET

Colonel Commandant le 38e de ligne

en 1869

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	N°s des		DATE de la mort.	BATAILLE OU COMBAT
		Bons	Cies		
Prévost Christophe....	fusilier	2	4	2 mai 1799	Combat de Zernets.
Courcoux Yves	—	2	4	—	—
Denil Jean	grenadier	3	gren.	—	—
Mignon Laurent.....	—	1	gren.	—	—
Maupin Jean	fusilier	2	3	14 août 1799	Combat de Sœdorf.
Renouf Joseph	—	1	6	15 —	Combat de Göschenen.
Pannetier Claude	—	1	5	16 —	Combat d'Ober-Alp.
Leroy Pierre	sergent	2	gren.	—	—
Massoin Pierre.....	grenadier	3	gren.	—	—
Jeuville Joseph	fusilier	3	7	25 septemb. 1799	Combat de Steig.
Chevrier Guillaume ...	—	1	3	—	—
Lavaud Pierre	—	3	4	—	—
Tiermasson Guillaume.	grenadier	3	gren.	26 —	Combat d'Ersfeld.
Cornet René	fusilier	1	1	28 —	Affaire d'Ureren.
Jacquet Nicolas	—	1	2	5 mai 1800	Bataille de Mœskirch.
Girandeau Eugène	caporal	1	3	—	—
Duvaux André	grenadier	1	gren.	—	—
Bessac Jean.....	fusilier	1	8	—	—
Montignon Joseph	caporal	2	2	—	—
Arsute Pierre	fusilier	2	3	—	—
Néel François	caporal	3	4	—	—
Panterre Baptiste.....	fusilier	3	4	—	—
Bretonnière Pierre ...	—	3	4	—	—
Bourgan Jean.....	—	3	7	—	—
Boyer Louis.....	—	3	7	—	—
Sauvager François ...	voltigeur	2	5	—	—
Blanchard Claude....	fusilier	3	2	—	—
Dumont Jean.....	—	3	7	—	—
Bertonnot Louis	—	1	8	10 mai 1800	Combat de Memmingen.
Laire Pierre	—	2	1	—	—
Debrie Pierre	sergent	3	4	—	—
Bertrand François.....	grenadier	1	gren.	12 —	—
Vergnolle Jean.....	fusilier	1	5	9 novemb. 1800	Combat de Rosenheim.
Colin Charles	serg. maj.	2	4	—	—
Vivatte Pierre.....	fusilier	1	3	14 décemb. 1800	Combat de Wals.
Parmentier Jean	sergent	1	6	—	—
Arnoux Jean.....	fusilier	1	8	—	—
Naud François.....	—	3	2	—	—
Guesdon Michel	—	3	3	—	—
Merle François.....	—	3	7	—	—
Charrot Pierre	—	3	7	—	—
Vialle Bernard	tambour	2	4	20 décemb. 1800	—
Mairet Claude.....	fusilier	2	5	—	—
Mamy Jean-Pierre. ...	—	2	6	—	—
Piaget.....	grenadier	1	gren.	22 —	—
Carme Pierre	caporal	1	8	24 —	Cie de Verlen-s/-Salza.
Juilleux Pierre.....	fusilier	3	5	25 —	Combat de Lauffen.
Leroux Jacques	voltigeur	1	8	—	—
Couzy François.....	sergent	3	gren.	—	—
Rime Philibert	caporal	3	1	11 février 1802	Reconnaissance sur la Rivière-Salée.
Maugin Jean	grenadier	3	gren.	—	
Burgon Joseph	caporal	1	7	19 février 1802	1re cie du camp Lecoq.
Ambert François.....	fusilier	1	7	17 avril 1802	1re cie du camp Lecoq.
David F...		1	7	—	—

NOMS ET PRÉNOMS	GRADES	DATE DE LA MORT	BATAILLE OU COMBAT
Dubronel Emile	caporal	2 décembre 1870	Bataille de Loigny.
Danic Yves-Marie	soldat	—	—
Biot Henri	caporal	—	—
Derillac Jacques-Jules	soldat	—	—
Dantu Alfred-Arthur	—	—	—
Deparis Charles-Henri	—	—	—
Jacques Emile	caporal	—	—
Jolly Jean-Pierre	soldat	—	—
Michel Constant	—	—	—
Maudult Désiré	—	—	—
Nebon Jean	—	—	—
Navet Alfred	—	—	—
Troponat	—	—	—
Prulière Camille	sergent	—	—
Sauvignon Baptiste	soldat	—	—
Schok François	—	—	—
Santerre Amélée	—	—	—
Rivière Joseph	—	—	—
Heurdebaigt	—	4 décembre 1870	Bataille d'Orléans et combat de Boulay.
Müller Edouard	tambour	—	—
Gentianne	soldat	—	—
Studer	caporal	—	
Fromonteil Baptiste	soldat	—	—
Perrin Louis	—	—	—
Descombes Marie	—	—	—
L'habitant Louis	—	31 décembre 1870	Combat de Vendôme.
Millas Pierre	—	—	—
Villemain Louis	—	—	—
Devert Jean	—	—	—
Delion François	caporal	—	—
Fage Jean	soldat	—	—
Relland André	—	—	—
Kergel Jean	—	6 janvier 1871	Affaire de Thoré.
Heux Jean-Baptiste	sergent	9 —	Combat de Brives.
Piquemal Joseph	soldat	—	—
Guillaume François	—	—	—
Vergnet Jean	—	5 avril 1871	2^e^ siége de Paris.
Raymond Jean	—	—	—
Pell Paul	—	6 —	—
Delphin Jean	—	13 —	—
Ducret Pierre	—	—	—
Fourment Romain	—	—	—
Delmer Henri	caporal	17 —	—
Roanne Joseph	soldat	—	—
Barreau Alexandre	—	—	—
Marlière Joseph	—	30 —	—
Cerne Charles	—	—	—
Besançon Auguste	—	—	—
Rivel Antoine	—	1^er^ mai 1871	—
Fournier Victor	—	2 —	—
Chaunavel Bernard	—	—	—
Rebbe Pierre-Armand	—	—	—
Vanoaire Jean	—	—	—
Pétilleux Jean	—	5 —	—
Nicolas Pierre	sergent	—	—

APPENDICE VII

LISTE DES GARNISONS OCCUPÉES PAR LE RÉGIMENT

I. — *Régiment de Dauphiné.*

1629 En Champagne.
1631 En Champagne.
1633 En Lorraine.
1634 En Alsace et Allemagne.
1635–1636 En Alsace et Lorraine.
1637 En Flandre.
1638 En Flandre et Lorraine.
1639–1648 En Allemagne.
1649 En Flandre.
1650 En Artois.
1651 En Artois et Flandre.
1652 Dans l'Ile-de-France.
1653 En Champagne.
1654 En Champagne et Artois.
1655 En Flandre.
1656 En Flandre.
1657 En Champagne.
1658 En Flandre.
1659–1667 En Champagne.
1668 En Champagne.
1669 En Candie.
1670 En Champagne.
1671 En Champagne.
1672 Dans les Pays-Bas.
1673 Dans les Pays-Bas.
1674 A Grave.
1675 Dans les Pays-Bas.
1676 En Flandre.
1677–1679 En Alsace et Allemagne.
1684 Dans le Roussillon.
1685 A Perpignan.
1686 A Perpignan.
1687 Alpes.
1688 Casal (Italie).
1689 Roussillon.
1690–1695 En Flandre et Pays-Bas.
1696 En Italie.
1697 En Flandre.
1698–1700 Au camp de Compiègne et Calais.
1701 Aërschott.
1702 Liège et Kaiserwaërth.
1703 Dans les Pays-Bas; Béthune
1704 En Flandre.
1705–1706 En Alsace et Allemagne.
1707 En Souabe et Franconie.
1708–1709 En Flandre.
1710 Douai.
1711–1713 En Alsace.
1718 Bayonne.
1719 En Espagne.
1733 Dans le Palatinat.
1734 En Alsace, Colmar
1735 Kehl et Neuf-Brisach.
1737 Montpellier Nîmes; Alais.
1738 Dans le Roussillon.
1739 Cévennes.
1741 Besançon.
1742 Strasbourg; en Allemagne.
1743 En Allemagne; Alsace et Champagne.
1744 Valenciennes; en Flandre et Alsace, Fribourg.
1745 En Alsace, Allemagne, Toul

1746 En Flandre ; Namur.
1747 Camp de Malines ; dans les Pays-Bas ; Namur.
1748 Dans les Pays-Bas.
1749 Metz ; Sarrelouis.
1750 Landau.
1751 Huningue.
1752 Mont-Dauphin.
1753 Embrun ; Grenoble ; fort Barrault.
1754 Perpignan ; Collioure.
1755 Montlouis.
1756 Toulon ; Aix, en mai ; Tarascon, en octobre ; Tournon ; Privas ; Annonay ; Vals, Bourg-Saint-Andéol, et autres places du Vivarais, en novembre.
1757 Strasbourg, en juillet ; Allemagne.
1758 Lille, en avril ; Coutances, en mai ; camp de Mont-Epinguet, en août ; Saint-Lô, en octobre ; Alençon, en novembre.
1759 Belle-Isle-en-Mer.
1760 Brest, en octobre.
1761 Morlaix et Conquet, en avril ; Hennebon ; Nantes, en novembre.
1762 Saint-Jean-d'Angély, La Rochelle, L'île de-Ré, en octobre.
1763 Le Hâvre, en mai.
1764 Brest, en novembre.
1767 Berghes, en novembre.
1768 Belfort, en novembre.
1769 Phalsbourg et Fort-Louis, en juin.
1770 Marseille, Toulon, jusqu'en septembre.
1771 1773 En Corse : Bastia, Ajaccio, camp des Fossés de Bocognago, etc.
1774 Toulon, en juin 1774.
1775 Monaco, Antibes, en mai ; Toulon, en octobre.
1776 Aix, en août ; Nîmes, en novembre.
1777 Briançon, en octobre.
1778 Mont-Dauphin ; Grenoble, en novembre.
1781 1^er^ bataillon, Briançon ; 2^e^ bataillon, Grenoble, en mars.
1782 Châtillon-de-Michaille, camp devant Genève, en juillet ; Valence.
1783 1786 Marseille et Toulon.
1787 1789 Toulon ; Brignoles.
1790 Toulon ; Uzès, en novemb.
1791 Nîmes, en janvier ; Belfort, en décembre.
1792 1^er^ bataillon : Heyrieux, La Verpillière, en mai. 2^e^ bataillon : Tournon, en mai ; Aubenas, en juin ; Besançon, en août. 1^er^ bataillon : Châlons-sur-Marne ; Armée des Ardennes. 2^e^ bataillon : Armée de Belgique.
1793 1^er^ bataillon : Armée des Ardennes ; Condé. 2^e^ bataillon : Givet ; Vendée
1794 1^er^ bataillon : Armée de la Moselle. 2^e^ bataillon : Armée du Nord.

II. — *38^e^ demi-brigade de bataille.*

1794 A l'armée du Nord, division Salm.
1795 A l'armée de l'Intérieur : en avril, 2^e^ bataillon à Arras ; 1^er^ et 3^e^ à Abbeville, Amiens, Doullens, Bapaume et Péronne.

1795 En juin, dépôt à Abbeville ; 2e bataillon à Saint-Omer ; 1er et 3e au camp de Marly.
En août, 1er et 3e, au camp du Trou-d'Enfer, près de Laon.
En octobre, 1er, 2e et 3e bataillons, au camp de Marly.

III. — *38e demi-brigade de ligne.*

1796 Armée du Rhin-et-Moselle, 2e et 3e bataillons, division Delaborde, brigade Taillard ; 1er bataillon, à Huningue et frontière suisse.
1797 Huningue, Morteau, Délémont.
1798 2e et 3e bataillons, à l'armée d'Helvétie ; 1er bataillon, à Morteau et successivement à Besançon et à Genève ; en novembre, 2e bataillon, à Göschenen et Wasen ; 3e bataillon, à Andermatt, Hospital et Réalp.
1799 2e et 3e bataillon à l'armée d'Helvétie, division Lecourbe ; 1er bataillon, à Genève jusqu'au mois d'avril, puis avec les 2 autres bataillons ; bataillon de dépôt à Genève.
1800 1er, 2e et 3e bataillons à l'armée du Rhin, corps de Lecourbe, aile droite.
1801 1er et 2e bataillons, Belle Isle ; 3e bataillon, Brest.
1802 } 1er et 2e bataillons, Vannes.
1803 } 3e bataillon, Saint-Domingue.

IV. — *Légion de Seine-et-Oise et 38^e de ligne.*

ANNÉES	BATAILLONS	GARNISONS	DURÉE DU SÉJOUR et détachements.
1816	Dépôt	Versailles	16 février. — 28 décembre 1820.
	1er	—	16 février. — 4 juin.
	—	Alençon	9 juin. — 27 juillet.
1817	—	Granville	31 juillet 1816. — 23 octobre 1817.
	—	Caen	26 octobre 1817. — 10 mai 1818.
1818	—	Douai	23 mai 1818. — 21 mars 1821.
1819	2e	—	21 mai 1819. — 21 mars 1821.
1820	3e	—	1er janvier 1820. — 21 mars 1821.
1822	1er, 2e et 3e	La Rochelle	22 avril 1821. — 25 janvier 1822.
	—	Frontière d'Espagne	14 février 1822. — 7 avril 1823.
1823	Dépôt	Navarrens et Pau	16 décembre 1822. — Janvier 1824.
	1er, 2e et 3e	Espagne	7 avril 1823. — 23 décembre 1823.
			Madrid, La Corogne, Le Ferrol, Lugo.
1824	—	Paris	2 février 1824. — 9 mars 1825.
1825	—	Metz	21 mars 1825. — 12 mai 1827.
			6 compagnies du centre du 1er bataillon à Bitche, du 22 août 1825 au 2 février 1825.
			2e bataillon à Longwy, du 9 octobre 1826 au 12 février 1827.
1826	—	—	
1827	1er, 2e	Arras	28 mai 1827. — 9 juin 1827.
			1er et 2e du 1er bataillon à Pouchain, du 28 octobre 1827 au 26 mars 1828.
	—	St-Omer (camp d'Helfaut)	6 juin 1827. — 1 octobre 1827.
	—	Cambrai	6 octobre 1827. — 2 avril 1828.
	3e	—	26 mai 1827. — 6 octobre 1827.
			1re et 2e compagnies au Quesnoy, du 28 mai au 12 juin 1827 ; 3e et 4e à Landrecies, du 28 mai au 12 juin 1827.
			1re, 2e, 3e et 4e compagnies au Quesnoy ; 5e, 6e, 7e et 8e à Landrecies, du 28 octobre 1827 au 26 mars 1828.
1828	2e	Schlestadt	21 avril 1828. — 25 juin 1830.
	1er	Colmar	22 avril 1828. — 25 juin 1830
1828	3e	Neuf-Brisach	23 avril. — 26 mai 1830.
1829			
1830	1er, 2e, 3e	Amiens	18 juin 1830. — 9 juillet 1830.
	1er, 2e	Camp de Saint-Omer	12 juillet. — 29 juillet.
	—	Amiens-Abbeville	30 juillet. — 29 août.
	1er, 2e, 3e	Rouen	30 août. — 22 décembre.
1831	1er, 2e	Camp de Saint-Omer	30 décembre 1830. — 2 mars 1831.
	3e	Aire	31 décembre 1830. 1er avril 1831.
	1er, 2e, 3e, 4e	Lille	31 mars 1831. — 9 août 1831.
			Les 1er, 2e et 3e bataillons à Amiens, du 15 mai au 2 juin 1831, pour la distribution des drapeaux.
	1er, 2e, 3e	Belgique	9 août 1831. — 3 septembre 1831.

ANNÉES	BATAILLONS	GARNISONS	DURÉE DU SÉJOUR et détachements.
1831	1er, 2e, 3e, 4e	Lille	3 septembre. — 19 novembre.
	1er, 2e, 3e	Versailles	5 décembre. — 20 février 1832.
	4e Dépôt	Saint-Omer, Aire, Saint-Venant, Versailles	18 septembre 1831. — 28 mars 1832.
1832	1er, 2e, 3e	Paris	20 février 1832. — 21 avril 1833.
	4e	Vincennes	28 mars 1832. — 8 juin 1832.
1833	1er, 2e, 3e	Versailles	21 avril. — 24 juin.
			1er, 2e et 3e bataillons détachés à Chartres, du 29 avril au 10 mai 1833.
	4e	Paris	8 juin 1832. — 24 juin 1833.
			2e bataillon, jusqu'au 31 mai.
	1er, 2e, 3e, 4e	Mézières	5 juillet. — 14 novembre.
			1er et 2e bataillons au camp de Rocroy, du 16 juillet au 16 octobre 1833.
1834	1er, 2e, 3e	Soissons	18 novembre 1833. — 14 juin 1834.
			1er et 2e bataillons détachés à Lyon, du 13 avril au 7 juin 1834.
	1er	Blois	9 juillet 1834. — 17 avril 1835.
	2e	Vendôme	12 juillet 1834. — 25 avril 1835.
			1re compagnie au Mans, du 23 octobre.
	3e, ét.-maj	Tours	15 juillet 1834. — 24 avril 1835.
			1re compagnie à Montoire, du 11 novembre; grenadiers et voltigeurs au Mans, du 31 décembre.
1835	1er, 2e, 3e	Orléans	30 avril 1835. — 26 avril 1837.
			4 premières compagnies du 2e bataillon à Chartres, du 20 mai au 23 octobre 1836.
			4e et 5e compagnies à Châteaudun, du 12 août au 24 octobre.
			1er bataillon à Blois, du 28 octobre 1836 au 24 avril 1837.
1836	—	—	
1837	—	Clermont-Ferrand	15 mai 1837. — 29 septembre 1838.
			Grenadiers, 1re et 2e compagnies du 3e bataillon à Aurillac, du 9 mai 1837.
			3e et 4e compagnies du 3e bataillon à Tulle, du 9 mai au 12 décembre 1837.
			5e et 6e compagnies du 3e bataillon au Puy, du 9 mai.
			1er, 2e, 3e et 4e compagnies du 2e bataillon à Riom, du 15 mai.
			5e compagnie du 2e bataillon à Riom, du 25 avril 1838.
1838	1er	Toulon	18 octobre — 20 décembre 1838.
	2e, 3e	Marseille	17 novembre 1838.
			28 hommes et 1 officier à Lambesc, du 29 octobre 1838, et 24 hommes et 1 officier à Roquevaire, du 5 décembre 1838, pour la sûreté des routes infestées par les voleurs.
1839	1er	Avignon	2 janvier. — 15 avril.
			2e et 3e compagnies à Carpentras, du 22 février au 2 mai.
	1er	Marseille	18 avril. — 25 octobre.

ANNÉES	BATAILLONS	GARNISONS	DURÉE DU SÉJOUR et détachements.
1840	1er, 2e, 3e	Toulouse et Montauban	18 novembre 1839. — 29 mai 1841.
			5e compagnie du 2e bataillon à Bagnères-de-Luchon, du 19 janvier 1840 ; 1re section à Saint-Gaudens.
			1re compagnie à Castres.
			2e, 3e et 4e compagnies à Cahors, du 21 novembre 1839.
			Voltigeurs du 3e bataillon à Alby, du 18 avril au 3 juin 1840.
1841	1er	Saint-Jean-de-Luz	Juin-juillet 1841.
			Bayonne : 2 compagnies d'élite ; Saint-Jean-de-Luz : 6 compagnies.
	2e	Bayonne	Mai-juillet 1841.
	3e	Sarre	Juin-juillet 1841.
			Sarre : 2 compagnies ; Hendaye : 1 compagnie ; Béhobie : 1 compagnie ; Ascain : 1 compagnie ; Urrugne : 1 compagnie ; Bayonne : 2 compagnies d'élite.
	2e	Faubourgs de Toulouse	Juillet. — Novembre 1841.
			Le 2e bataillon revient sur Toulouse, le 16 juillet, à marches forcées et occupe les cantonnements suivants :
			Saint-Martin-du-Touch : 1 compagnie ; Plaisance : 2 compagnies ; Tournefeuille : 1 compagnie ; Saint-Simon : 1 compagnie.
	1er	Sarre	Juillet 1841. — Avril 1842.
			Sarre : 2 compagnies ; Hendaye : 1 compagnie ; Béhobie : 2 compagnies (grenadiers) ; Hélette : 1 compagnie ; Ascain : 1 compagnie ; Urrugne : 1 compagnie (voltigeurs).
	3e	Saint-Jean-de-Luz	Juillet 1841. — Avril 1842.
	2e	Espelette	Décembre 1841. — Avril 1842.
			Espelette : 2 compagnies ; Ainhoue : 2 compagnies ; Saint-Pé : 3 compagnies ; Surraide : 1 compagnie.
1842	1er, 2e	Bayonne	Avril 1842. — Octobre 1842.
			Saint-Pierre : 1 compagnie ; Bidart ; 1 compagnie.
	3e	Hasparren	Avril 1842. — Octobre 1842.
			Hasparren : 3 compagnies : Mendionde : 2 compagnies ; Lécorne : 1 compagnie ; Elhory : 1 compagnie ; Urcuit : 1 compagnie.
	1er	Saint-Jean-Pied-de-Port	Octobre 1842. — Avril 1843.
			Andarolles et Arnégui : 1 compagnie.
	2e	Navarrens	Octobre 1842. — Avril 1843.
			Navarrens : 4 compagnies ; Aldudes : 1 compagnie (grenadiers) ; Saint-Etienne-de-Baigorry : 1 compagnie (voltigeurs) ; Banca : 1 compagnie.
	3e	Bayonne.	Octobre 1842. — Avril 1843.

ANNÉES	BATAILLONS	GARNISONS	DURÉE DU SÉJOUR et détachements.
1843	1er, 2e, 3e	Montpellier	18 mai 1843. — 14 novembre 1844.
			2 compagnies à Saint-Hippolyte, du 24 juin 1843 ; 2 compagnies à Lodève, du 1er juillet 1843 au 30 avril 1844 ; 5 compagnies du 1er bataillon à Nîmes ou Beaucaire, du 22 septembre 1843. — Les Compagnies envoyées à Beaucaire portent secours aux riverains du Rhône menacés par une crue extraordinaire ; 4 compagnies à Agde, du 21 décembre 1843 au 17 avril 1844 ; 1 compagnie à Cette, du 17 avril 1844 ; 1 compagnie à Aigues-Mortes, du 13 avril 1844.
			Le 3e bataillon à Toulon, du 20 juin 1844 au 23 septembre 1844.
1844	1er	Gap	24 novemb. 1844. — 22 septemb. 1845.
	2e	Romans	25 novemb. 1844. — 20 septemb. 1845.
	3e, ét.-maj.	Grenoble	1er décembre 1844. — 4 octobre 1845.
			La Compagnie de grenadiers à Saint-Marcel, du 3 janvier au 28 mars 1845 ; 2 compagnies au fort Barreaux ; la compagnie de voltigeurs à Pont-de-Beauvoisin.
1845	Dépôt	Romans	Novembre 1845. — Septembre 1850.
			Le dépôt est formé des 4e et 5e compagnies.
	1er, 2e, 3e	Algérie (Province d'Alger)	19 octobre 1845. — 16 mars 1847.
1847	—	Province de Constantine	Mars 1847. — Septembre 1850.
1850	3e	Toulon	18 septembre. — 16 décembre 1850.
	1er	Avignon	20 septembre. — 16 novembre.
	2e	Aix	21 septembre. — 23 octobre.
			2e bataillon détaché à Marseille, du 7 au 21 octobre.
	2e	Toulon	23 octobre. — 24 décembre.
	1er	—	16 novembre. — 14 décembre.
1851	—	Lyon	4 janvier. — 16 septembre.
	3e	—	8 janvier. — 16 septembre.
			3e bataillon détaché à Vienne, du 1er juin au 14 septembre.
1851	2e	Pont-Saint-Esprit (Lyon)	1er janvier. — 16 septembre.
	1er, 2e, 3e	Strasbourg	4 octobre. — 22 mars 1852.
			2e compagnie du 1er bataillon à Lichtemberg, du 5 octobre au 22 décembre.
			3e compagnie du 1er bataillon à Petite-Pierre, du 5 octobre au 22 décembre.
			Grenadiers et 1re compagnie du 1er bataillon à Saverne, du 7 octobre au 27 décembre.
			Voltigeurs du 1er bataillon à la Petite-Pierre et à Lichtemberg, 22 décembre au 8 mars 1852.
	2e, 3e Etat-Major	Paris	8 décembre 1851. — Juillet 1854.
1852	Dépôt	Hesdin	11 avril 1852. — 9 juin 1852.
	1er	Paris	10 avril 1852. — Juillet 1854.

ANNÉES	BATAILLONS	GARNISONS	DURÉE DU SÉJOUR et détachements
1852	Dépôt	Cambrai.	Juin 1852. — 25 décembre 1854.
	3e	—	Octobre 1852. — 25 décembre 1854.
1854	1er ét.-maj.	Camp d'Ambleteuse.	30 juillet 1854.
1855	3e, dépôt	Vannes.	17 janvier 1855. — Mai 1855.
			3e bataillon détaché à Belle-Isle-en-Mer.
	—	Camp d'Ambleteuse.	9 mai 1855. — Juillet 1855.
	1er, 2e, 3e		
	État-major	—	20 juillet 1855. — Octobre 1855.
—	—	Nancy.	Novembre 1855. — 6 juillet 1856.
			1er bataillon à Bitche (Moselle), du 5 novembre 1855 au 5 juin 1856.
			Grenadiers et 1re compagnie du 2e bataillon à Marsal (Meurthe), du 2 novembre au 3 juin 1856.
1856	2e	Bitche.	11 juin. — Juillet 1856.
	1er	Nancy.	8 juin. — Juillet 1856.
	1er, 2e		
	État-major	Lorient.	23 juillet 1856-1858.
	2e	Belle-Isle.	26 juillet 1856-1858.
	1er, 2e, 3e		
1858	État-major	Bordeaux.	Novembre 1858. — Mai 1859.
			5e compagnie du 1er bataillon détaché à Blaye, du 15 novembre 1858 au 2 mai 1859.
1859	—	Camp de Châlons.	Juin-septembre 1859.
	—	Bordeaux.	Octobre 1859. — Septembre 1861.
1861	1er	Nevers.	2 octobre. — 1er août 1862.
			Compagnie de grenadiers détachée à Decize, du 3 octobre 1861 au 1er mars 1862.
1861	2e ét.-maj.	Bourges.	1er octobre 1861. — 2 août 1862.
	3e	Châteauroux.	5 octobre 1861. — 1er août 1862.
1862	—	Bourges.	2 août 1862. — 11 mai 1863.
	1er	Châteauroux.	4 août 1862. — 13 mai 1863.
	2e	Nevers	3 août 1862. — 17 mai 1863.
1863	1er, 2e, 3e		
	État-major	Camp de Châlons.	Mai-septembre.
	3e	Nevers.	18 septembre. — 15 avril 1864.
	1er, état-m.	Bourges.	21 septembre. — 7 septembre 1864.
	2e	Châteauroux.	25 septembre. — 7 septembre 1864.
1864	Dépôt	Gap.	30 avril. — 7 septembre 1864.
	3e	Bourges.	16 avril. — 7 septembre 1864.
	1er	Nevers.	17 avril. — 7 septembre 1864.
	—	Embrun.	29 septembre. — 22 avril 1865.
	3e	Mont Dauphin.	3 octobre — 26 avril 1865.
	2e, état-m.	Briançon.	5 octobre. — 27 avril 1865.
	1er, 2e, 3e		
1865	Dépôt	Marseille.	Mai 1865. — Octobre 1868.
	État-major		
1868	Dépôt	Issoudun.	3 septembre 1868. — 1870.
	2e	Valence.	Novembre 1868. — Mars 1869.
			5e et 6e compagnies détachées à Annonay, du 14 décembre au 13 mars 1868 1869.

ANNÉES	BATAILLONS	GARNISONS	DURÉE DU SÉJOUR et détachements.
1868	1er, 3e Etat-major	Lyon.	Novembre 1868-1869.
1869	1er, 2e, 3e Etat-major	Camp de Sathonay.	16 mars 1869. — 16 juin 1869.
	3e	Bourg.	15 juin 1869. — 11 juillet 1869. 2 compagnies détachées à Mâcon.
	1er, 2e Etat-major	Lyon.	16 juin 1869. — 17 septembre 1869.
	3e	Chalon-sur-Saône.	12 juillet. — Septembre 1869.
	—	Lyon.	Septembre 1869-1870.
	1er, 2e, 3e Etat-major	Alger et province d'Alger.	Octobre 1869. — Octobre 1870.
1870	1er, 2e, 3e Etat-major	Armées de la Loire et de l'Est.	Octobre 1870. — Février 1871.
1871	1er, 2e, 3e	Lyon.	Mars 1871. — Décembre 1871.
	4e, dépôt	Briançon.	Octobre 1871. — Octobre 1873.
	1er, 2e, 3e	Camp de Sathonay.	Décembre 1871. — Mars 1872.
1872	—	Lyon.	Mars 1872. — Juillet 1872.
	—	Camp de Sathonay.	Juillet 1872. — Décembre 1872.
	—	Lyon.	Décembre 1872. — Décembre 1873.
1873	Dépôt	Montluçon.	Octobre 1873. — Octobre 1881.
	3e	—	Octobre 1873. — Octobre 1875.
	1er, 2e	Camp de Sathonay.	Décembre 1873. — Décembre 1875.
1875	1er, 2e, 3e	Lyon.	Décembre 1875. — Décembre 1876.
	4e	Montluçon.	Octobre 1875. — Décembre 1878.
1876	1er, 2e, 3e	Camp de Sathonay.	Décembre 1876. — Juin 1877.
1877	—	Lyon.	Juin 1877. — Septembre 1880.
1878	1er	Montluçon.	Décembre 1878. — Octobre 1880.
	4e	Lyon.	Décembre 1878. — Septembre 1880.
1880	3e, 4e	Camp de Sathonay.	Septembre 1880. — Octobre 1881.
	1er	—	Octobre 1881. — Octobre 1881.
	2e	Montluçon.	Octobre 1880. — Octobre 1881.
1881	1er, 3e Etat-major	Tunisie.	Mai-juin 1881.
	3e	Bizerte (Tunisie).	Juin 1881. — Septembre 1882.
	1er, 2e, 4e Etat-major Dépôt	Saint-Etienne.	Octobre 1881. — Octobre 1884.
1882	3e	El-Alacha (Tunisie).	Septembre 1882. — Septembre 1883.
1883	—	Camp de Sathonay.	Septembre 1883. — Juillet 1884.
1884	—	Lyon.	Juillet 1884. — Avril 1886.
1884	1er, 2e, 3e Etat-major	—	Octobre 1884. — Avril 1886.
	4e dépôt	Montluçon.	Octobre 1884. — Octobre 1887.
1886	1er, 2e, 3e Etat-major	Camp de Sathonay.	Avril 1886. — Octobre 1886.
	—	Lyon.	Octobre 1886. — Septembre 1887. Le 1er bataillon détaché à Sathonay, de janvier 1887 à avril 1887.
1887	2e, 3e Etat-major	Saint-Etienne.	Septembre 1887.
	1er	Clermont.	Septembre 1887.
1888	2e, 3e Etat-major	Saint-Etienne.	
	1er	Clermont.	

APPENDICE VIII

ETAT DES CONTINGENTS ANNUELS REÇUS PAR LE 38e DE LIGNE.

ANNÉES	EFFECTIF	CLASSES	DÉPARTEMENTS	DATE de l'incorporation.
1820 à 1831	»	»	»	»
1835	230		Deux-Sèvres, Mayenne.....	14 mai 1835.
1836	290		Vienne, Mayenne, Vendée.....	Mai 1836.
1837	204	1835	Saône-et-Loire	29 novembre 1837.
1838	165	1836	Dordogne.....	5 mars 1838.
1839	434	1837	Basses-Alpes, Vaucluse, Gard, Var, Drôme.....	Janvier 1839. 14 mai 1839.
1840	249	1831	Ariège, Pyrénées-Orientales.....	Décembre.
—	72	1835	Basses-Pyrénées	2 décembre.
—	200	1836	Dordogne, Gironde.....	Septembre.
—	207	1837	Lot-et-Garonne, Loire.....	30 juillet et 26 août.
—	561	1838	Lot, Gironde, Corrèze, Loire, Puy-de-Dôme, Cher, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, Basses-Pyrénées, Tarn-et-Garonne.....	Janvier. Février. Juin.
—	400	1839	Haute-Garonne.....	12 septembre.
1841	»	»	»	»
1842	276	1841	Landes, Tarn-et-Garonne.....	Juillet.
1843	»	»	»	»
1844	163	1842	Gironde, Ardèche, Lot, Tarn, Dordogne.....	Avril, mai, octobre, novembre, décembre.
1845	144		Rhône, Finistère.....	3 août, 7 septembre.
1846 à 1860	»	»	»	»
1861	285	1860	Cher..	2 octobre.
1862 à 1864	»	»	»	»
1865			Vaucluse, Isère.....	
1866			Loire.....	
1867			Hérault, Isère, Bouches-du-Rhône.	
1868	335	1867	Tarn, Ile-et-Vilaine, Indre.....	Octobre et décembre.
1869	194	1868	Ile-et-Vilaine, Deux-Sèvres.....	
1870	»	1869	Savoie, Orne.....	
—		1870	Indre, Charente-Inférieure, Maine-et-Loire, Indre-et-Loire.....	
1871	»	»	»	»
1872	»	»	»	»
1873	380		Meurthe-et-Moselle, Seine, Yonne	»
1874	400		Côte-d'Or, Finistère, Deux-Sèvres.	
1875	380		Ile-et-Vilaine, Haute-Loire, Gironde, Basses-Pyrénées	
1876	650	1875	Jura, Corrèze, Deux-Sèvres, Allier.	Décembre.
1877	500	1876	Isère, Aude, Finistère, Allier.....	»
1878	493	877	Ardèche, Loire, Puy-de-Dôme, Allier.....	Novembre.
1879	589	1878	Seine, Vendée, Seine-et-Marne, Lozère, Loire, Allier.....	»
1880	605	1879	Ain, Deux-Sèvres, Nièvre, Allier..	»

ANNÉES	EFFECTIF	CLASSES	DÉPARTEMENTS	DATE de l'incorporation
1881	533	1880	Isère, Doubs, Haute-Vienne, Loire.	Novembre.
1882	470	1881	Ain, Aveyron, Savoie, Corrèze, Cantal.....	»
1883	490	1882	Isère, Haute-Savoie, Allier, Puy-de-Dôme, Seine, Loire.....	Décembre.
1884	593	1883	Allier, Cher, Indre, Loire, Creuse, Puy-de-Dôme, Nièvre, Côte-d'Or.	»
1885	572	1884	Allier, Loire, Cher, Nièvre, Côte-d'Or, Seine, Indre, Creuse, Puy-de-Dôme.....	Novembre et décembre.
1886	621	1885	Allier, Loire, Cantal, Haute-Vienne, Puy-de-Dôme..	Novembre et décembre.
1887	504	1886	Loire, Drôme, Puy-de-Dôme, Haute-Loire	Novembre.
1888	493	1887	Loire, Creuse, Puy-de-Dôme, Haute-Loire, Haute-Garonne, Gers.....	»

APPENDICE IX

LISTE DES INSPECTEURS GÉNÉRAUX.

ANNÉES	INSPECTEURS GÉNÉRAUX	DATES des inspections générales.
1823	Maréchal de camp vicomte **Berthier**.....	30 octobre — 17 novembre.
1824	Lieutenant-général comte de **Chaparède**.	14 septembre — 1er octobre.
1825	Lieutenant-général marquis de **Jamin** . .	1er au 16 août.
1826	Lieutenant-général comte de **Laurencey** .	20 au 31 juillet.
1827	Lieutenant-général duc d'**Escar**	16 au 26 octobre.
1828	Lieutenant-général baron **Fririon**	17 août au 1er septembre.
1829	Lieutenant-gén^{al} baron **Ledru des Essarts**	16 au 25 août.
1830 à 1831	»	»
1831	Lieutenant-général comte **Barrois**.....	10 au 21 septembre.
1835	Lieutenant-général baron **Hulot**	13 au 21 juillet.
1836	Lieutenant-général vicomte **Gudin**	3 août.
1837	Lieutenant-général comte **Ménadier**.....	9 au 22 octobre
18 8	Lieutenant-général **Schneider**....	8 au 20 août.
1839	Lieutenant-général comte **Sébastiani**...	24 août au 6 septembre.
1840	»	»
1841	Lieutenant-général comte de **Tholosé** ...	2 au 9 août.
1842	Lieutenant-général **Despans-Cubières** ..	19 juillet au 4 août.
1843	Lieutenant-général comte **Meynadier**. .	16 au 25 octobre.
1844	Lieutenant-général comte **Meynadier** ...	6 au 15 octobre.
1845	Lieutenant-général **Fabvier**.....	20 au 31 juillet.
1846	Lieutenant-général **Magnan**	3 au 9 août.
1847	»	»
1848	Général de brigade **Herbillon**.....	6 au 12 octobre.
1849	»	»
1850	Général **de Saint-Arnaud**, ...	7 au 10 septembre.
1851 à 1858	»	»
1859	Général de division **La Font de Villiers**	23 août au 12 septembre.
1860	Général de division **Forey**.....	1er au 9 août.
1861	Général de division **Decaen**	16 au 23 août.
1862	Général de division **Uhrich**	7 au 17 juillet.
1863	Général de division **Uhrich**	3 juillet.
1864	Général de division baron **Fririon**.....	18 juillet — 4 août.
1865	Général de division **Walsin Esterhazy**.	25 juillet — 6 août.
1866	Général de division comte **Jaillet de Saint-Cergue**	juin.
1867	»	»
1868	Général de division **d'Exéa**	8 au 14 août.
1869	Général de division **Labadie d'Aydren**.	août.
1870 à 1872	»	»
1873	Général de division **Tixier**	
1874	Général de division **Tixier**	
1875	Général de division **Tixier**	octobre.
1876	Général de division **Tixier**	octobre.
1877	Général de division **Tixier**	août.

ANNÉES	INSPECTEURS GÉNÉRAUX	DATES des inspections générales.
1878	Général de division **Février**	octobre.
1879	Général de division **Février**	octobre.
1880	Général de division **Février**	septembre.
1881	Général de division **Février**	août.
1882	Général de division **Arnaudeau**	août.
1883	Général de division **Davenet**	août.
1884	Général de division **Courty**	juillet.
1885	Général de division **Broye**	août.
1886	Général de division **Broye**	juin.
1887	Général de division **Broye**	juin.
1888	Général de division **Broye**	juin.

APPENDICE X

HISTORIQUE DES PRINCIPALES MODIFICATIONS APPORTÉES A L'HABILLEMENT ET A L'ARMEMENT DE 1789 A 1889

1789

L'armée portait, au début de la Révolution, le costume fixé par l'ordonnance du 1er octobre 1786 (1). Il y a lieu, toutefois, de remarquer que le bonnet à poils avait été rendu aux grenadiers en 1788.

1791

L'ordonnance du 1er avril adopta le casque de feutre pour la troupe ; les officiers portèrent le chapeau.

Le fusil en usage était le fusil modèle 1777, du poids de 5 kilog.

1793

L'ordonnance du 21 février donna à toute l'infanterie le chapeau de feutre, surmonté d'un panache de crins rouges, et l'habit national bleu à revers blancs. Malgré cette ordonnance, l'ancienne infanterie conserva l'habit blanc.

1800

Habit à la française en drap bleu national, liséré rouge, doublure blanche ; revers blancs, liséré rouge, parements et collets écarlates, liséré blanc ; gilet et culotte de tricot blanc ; boutons à la République et au numéro de la demi-brigade. Chapeau à la française, ganse jaune ; bouton au numéro de la demi-brigade, buffleterie blanche.

Les marques distinctives des grades sont les mêmes que celles adoptées de tout temps dans l'armée française.

---

(1) Voir le chapitre X de la 1re partie.

1805

L'infanterie légère porte l'habit et la culotte bleus, passe-poils blancs. Epaulettes rouges, collet rouge pour les grenadiers.

Epaulettes jaunes, collet jaune pour les voltigeurs.

Bonnet à poils à tresses blanches et plumet rouge pour les grenadiers.

Schako à tresses blanches, plumet jaune et vert, pour les voltigeurs.

Demi-guêtres à glands rouges, verts ou jaunes.

1806

Par décision du 26 mars, le schako est donné à toute l'infanterie, les compagnies de grenadiers conservent le bonnet à poils à plaque. Les habits sont raccourcis pour la troupe. Le collet est rouge pour les grenadiers et fusiliers, jonquille pour les voltigeurs. Les parements rouges à pattes blanches pour tout le monde. Les officiers conservent l'habit long.

1809

L'infanterie légère conserve ses couleurs distinctives.

1812

Par décision du 12 janvier, l'infanterie prend l'habit-veste à revers carrés blancs. Les compagnies de grenadiers et de carabiniers abandonnent le bonnet à poils et prennent le schako uniforme à chevrons écarlates pour la ligne, jonquilles pour la légère. Les tresses sont supprimées. Les plaques et jugulaires sont jaunes pour la ligne, blanches pour la légère. Les guêtres sont diminuées de hauteur et n'emboîtent plus le genou. Les officiers quittent les bottes à revers pour celles à la *Hussarde*.

En Espagne, quelques régiments portent des pantalons bruns confectionnés avec du drap trouvé dans les couvents.

1813

LÉGIONS DÉPARTEMENTALES

Infanterie de ligne : habit blanc, avec distinction, pour chaque légion, de la couleur du collet, des revers, des parements, etc. ... Pantalon blanc, schako de feutre noir, avec plaque aux armes de France, portant le numéro en jaune, pour toutes les légions. Les ornements et galons de distinction pour les officiers et sous-officiers sont de la couleur du bouton.

Le 3^e^ bataillon, ou le dernier de celles des légions qui en ont un plus grand nombre, est un bataillon de chasseurs, dont l'uniforme est celui de l'infanterie légère ; habit de chasse vert, boutonné sur la poitrine, avec collet et passe-poil de la couleur distinctive ; épaulettes en laine verte. Pantalon vert. Schako de la forme ordinaire de l'infanterie, avec un cor de chasse dans l'écusson.

Buffleterie blanche en croix (dite de Saint-André).

Fusil à silex, sabre modèle 1816, dit Briquet.

1821

Infanterie de ligne : habit bleu de roi, boutonnant droit sur la poitrine, passe-poil écarlate le long des devants ; collet écarlate, passe-poil bleu de roi ; parement bleu de roi, passe-poil écarlate ; retroussis bleu de roi, passe-poils et ornements écarlates ; boutons jaunes avec le numéro du régiment. Pantalon large bleu de roi, passe-poil écarlate. Schako de tissu de coton noir, plaque jaune aux armes de France avec le numéro du régiment.

1822

Uniforme : habit bleu de roi boutonnant droit sur la poitrine, avec collet, parements, pattes de parements et retroussis de couleur distinctive, soit pour le fond, soit pour le passe-poil ; ces couleurs sont : pour les régiments de 1 à 4, blanc ; 5 à 8, cramoisi ; 9 à 12, jonquille ; 13 à 16, rose foncé ; 17 à 20, aurore ; 21 à 24, bleu de ciel clair ; 25 à 28, chamois ; 29 à 32, aurore ; 33 à 36, blanc ; 37 à 40, cramoisi ; 41 à 44, jonquille ; 45 à 48, rose foncé ; 49 à 52, aurore ; 53 à 56, bleu de ciel clair ; 57 à 60, chamois. (Pour les régiments 29 à 60, le fond du collet est bleu avec une patte de la couleur distinctive.) Boutons jaunes avec le numéro du régiment. Pantalon large gris de fer, avec passe-poil de la couleur distinctive. Schako de tissu de coton noir, plaque jaune aux armes de France avec le numéro du régiment.

1824

Même costume qu'en 1822 quant à l'habit ; les quatre régiments nouveaux (61 à 64) ont la couleur distinctive jonquille. Pantalon large bleu de roi, avec passe-poil de la couleur distinctive ; schako de feutre noir.

1828

Plus de couleurs distinctives. Habit bleu de roi boutonnant droit sur la poitrine, avec collet, parements, retroussis et passe-

poils de couleur garance, à boutons jaunes avec le numéro du régiment. Pantalon large bleu de roi, avec passe-poils de couleur garance. Schako en feutre noir. Couvre-schako ou coiffe en toile de lin noire et imperméable, avec le numéro du régiment peint en jaune d'or.

1829

Habit bleu de roi, boutonnant droit sur la poitrine, avec collet, parements, retroussis et passe-poils de couleur garance, à boutons jaunes, avec le numéro du régiment. Pantalon garance.

1831

Le sabre d'infanterie modèle 1816 est remplacé par un sabre à deux tranchants et beaucoup plus court ; ce sabre est appelé sabre modèle 1831, et est connu vulgairement sous le nom de coupe-choux.

1834

Suppression, pour les sous-officiers et caporaux, du pantalon blanc dit de petite tenue (était en usage depuis 1815).

1837

Schako en feutre noir, plaque de cuivre, figurant un coq placé sur une double branche de chêne et de laurier, et sur une bombe au centre de laquelle est découpé le numéro du régiment.

Coiffe de schako ou toile de coton portant le numéro du régiment et de la couleur du bouton d'uniforme.

Bonnet de police bleu de roi, passe-poils et gland de la couleur garance.

1839

Adoption de la guêtre de cuir qui remplace celle en drap.

1842

Le fusil à percussion remplace le fusil à silex.

1843

Schako en drap bleu, passe-poils et galon de la couleur garance ; numéro du régiment en cuivre ; couvre-schako en toile vernie à numéro jaune.

Bonnet de police bleu de roi, passe-poil et gland de la couleur garance, avec le numéro du régiment.

1844

Habit bleu de roi boutonnant droit sur la poitrine, collets, parements et passe-poils de la couleur garance. Boutons à numéro en cuivre jaune. Les retroussis sont ornés d'attributs découpés en drap de la couleur du passe-poil, savoir : centre, étoiles; grenadiers, grenades; voltigeurs, cors de chasse.

Capote de soldat : drap gris de fer, croisant sur la poitrine au moyen de six gros boutons de chaque côté. Collet orné d'une patte couleur garance.

Capote à taille de sous-officier, même drap que celle de soldat. Corsage et jupe coupés séparément et réunis par une couture; six gros boutons se boutonnant en croisure sur la poitrine; collet orné d'une patte couleur garance.

Veste bleu de roi fermant droit sur la poitrine au moyen de neuf petits boutons. Collet en drap de fond.

Pantalon en drap garance, tombant droit sur le cou-de-pied, sans plis et sans passe-poils sur les côtés, avec ceinture en drap, brayette sur le devant fermée par quatre boutonnières.

Pour le schako, on prend la cocarde en cuir estampé, peinte aux trois couleurs nationales, et on adapte une ventouse de chaque côté, au-dessus du galon.

Couvre-schako en toile vernie en noir. Pompons pour compagnies du centre, de forme ellipsoïde (dits macarons) : moule en bois recouvert en drap bleu pour le 1^er^ bataillon, garance pour le 2^e^, jonquille pour le 3^e^, avec le numéro de la compagnie. Compagnies d'élite : sphère surmontée d'une flamme taillée en champignon. Couleur écarlate pour grenadiers et jonquille pour voltigeurs. Etat-major et petit état-major : même forme que pour les compagnies d'élite, sphère bleu de roi, bon teint; partie extérieure de la flamme blanche, partie intérieure écarlate, de façon à former les trois couleurs. Compagnie hors rang : forme ellipsoïde, garance et sans numéro. Bonnet de police à visière : couleur garance, portant le numéro du régiment. Visière en cuir verni noir.

Epaulettes en laine écarlate pour les grenadiers et les sapeurs, et jonquille pour les voltigeurs.

Equipement : la giberne se compose d'une boîte formée par deux côtés très-forts, un devant, un derrière et un fond, avec deux cloisons intérieures; le tout en vache noircie et cirée. Dans la boîte, deux compartiments pour recevoir chacun un paquet de cartouches. Entre les deux grands, un petit pour le nécessaire et le tire-balle; un sachet à capsules en vache marine noire, le

poil en dedans, cousu sur le devant de la boite, et portant une petite patelette.

1845

Tunique en drap bleu de roi boutonnant droit sur la poitrine au moyen de neuf gros boutons d'uniforme. Collet et patte de ceinturon en drap du fond, passe-poil et parement en drap garance. Numéro du régiment sur les boutons.

Capote confectionnée en drap gris de fer, croisant sur la poitrine au moyen de six gros boutons d'uniforme de chaque côté; collet, parements, pattes d'épaulettes et patte de ceinturon en drap du fond.

Veste en drap bleu de roi, fermant droit sur la poitrine au moyen de neuf petits boutons. Collet, parements et pattes d'épaulettes en drap du fond.

La plaque du schako est surmontée d'une couronne de chêne et de laurier, le numéro du régiment est découpé à jour sur la plaque, ventouses et mentonnière en cuir. Couvre-shacko en toile vernie en noir.

Mêmes pompons qu'en 1844.

Bonnet de police en drap bleu de roi, composé d'un bandeau, d'un calot et d'un turban : passe-poil et numéro du régiment en drap garance. Visière en cuir verni noir.

Le baudrier est supprimé et remplacé par un ceinturon en buffle blanc d'une seule bande.

Porte-baïonnette en buffle blanc, porte-sabre idem.

Bretelles de giberne composées de deux bandes de buffle blanc.

Fourreau de baïonnette en cuir de vache noirci et ciré.

Bretelle de fusil en buffle blanc.

Les dimensions de la giberne sont diminuées et ramenées à celles du modèle actuel.

Jusqu'à cette époque, les officiers portaient le sabre à l'aide d'un baudrier passant sous l'habit. En 1845, on leur prescrit de prendre le ceinturon en cuir verni, au fur et à mesure qu'ils auront remplacé leur habit par la tunique; en même temps ils quittent le sabre modèle 1821, pour le sabre modèle 1845, qui est encore en usage.

L'usage du caban devient obligatoire pour les officiers et pour les adjudants au fur et à mesure que leurs capotes deviennent hors de service.

1848

La buffleterie est noircie extérieurement.

1852

Le bonnet de police est confectionné en drap garance de l'aigle sur la plaque du schako.

1855

Tunique en drap bleu foncé, passe-poils et paremen garance. Collet en drap jonquille, boutonnement droit s avec trois agrafes, et portant des grenades pour les g et des cors de chasse pour les voltigeurs.

La mentonnière en cuir du schako est remplacée p gulaires composées chacune de seize écailles en cuivi la plaque est la même que celle en service, mais une est ajoutée sur la tête de l'aigle.

1857

On donne à l'infanterie le fusil modèle 1812 transfor à-dire rayé.

1858

Tunique en drap bleu foncé, collet jonquille échanc vant : passe-poil bleu, parements garances, pattes de bleues ; passe-poil garance.

Les épaulettes sont écarlates pour les grenadiers, pour les voltigeurs, vertes pour les compagnies du ce

Pantalon garance tombant droit sur le cou-de-pied

Les galons et cordonnets du schako prennent la co quille au lieu de la couleur garance.

Ceinturon, porte-baïonnette, porte-sabre, fourreau nette et bretelle de fusil en cuir noir, au lieu de buffle

1859

On remplace le schako en service par un schako pl portant plus de jugulaire en cuivre.

1860

La tunique est remplacée par l'habit en drap bleu f tonnant droit sur la poitrine au moyen de neuf gro cet habit n'est autre qu'une tunique à pans excessiven et fendus sur les côtés. Drap de couleur distinctive jo

Capote en drap gris de fer bleuté, croisant sur la moyen de quatre gros boutons ; se porte toujours l'habit.

Pantalon en drap garance, dit à quatre plis, sans au

poil; ce pantalon doit, pendant les marches, être retroussé en dedans au-dessus de la jambière.

Bonnet de police dit à soufflet. Corps de bonnet garance, passe-poil jonquille. Rabats bleus, passe-poils jonquilles, ornements et gland jonquilles.

Schako : corps et garnitures entièrement en cuir; plaque en cuivre avec aigle et numéro du régiment. Aigrette de grande tenue; elle est écarlate pour les grenadiers, jonquille pour les voltigeurs, verte pour compagnies du centre, blanche pour état-major, et bleu foncé pour compagnie hors rang.

Pompon de petite tenue : écarlate pour grenadiers jonquille pour voltigeurs, tricolore pour état-major et petit état-major; bleu foncé pour compagnies du centre du 1er bataillon; garance pour 2e bataillon; jonquille pour 3e bataillon, et vert clair pour 4e.

Epaulettes écarlates pour grenadiers, jonquilles pour voltigeurs, et vertes avec tournantes écarlates pour les compagnies du centre.

Jambières en peau de mouton fauve, dessinant le mollet et s'appuyant sur la cheville du pied.

Suppression de la veste qui est remplacée par un deuxième habit.

1861

Pantalon nouveau modèle dit à 24 plis, de couleur garance. Cet effet se boutonne toujours sur la jambière, et retombe à peu près à mi-jambe, à 0m,28 environ de terre.

1867

Tunique en drap bleu foncé fermant sur la poitrine au moyen de deux revers du même morceau que les devants, croisant l'un sur l'autre, et arrêtés de chaque côté par une rangée de sept gros boutons portant le numéro du régiment. Collet et passe-poils jonquilles.

Capote en drap gris de fer bleuté, croisant sur la poitrine au moyen de six gros boutons de chaque côté. Collet en drap du fond. Pattes de collet garances.

Tunique de deuxième tenue, même modèle que la première.

Pantalon garance tombant droit sur le cou-de-pied sans y former de plis.

Bonnet de police à visière, composé d'un bandeau en drap bleu, d'un rond et d'un turban en drap garance. Sur le devant du bandeau est le numéro du régiment.

1872

Les sergents-majors prennent le sabre d'adjudant-sous-officier avec ceinturon en cuir verni noir et plaque non dorée.

Le schako en drap garance est remplacé par le schako en drap bleu.

1873

Les sergents-majors prennent une capote gris de fer bleuté du même modèle, comme coupe, que celle des officiers.

1874

On met une fausse jugulaire en or au képi des sous-officiers. La forme de ce képi est changée. Il doit porter le numéro du régiment par devant (pour tout le monde), une ventouse de chaque côté, et la visière a la même forme que celle du schako.

1875

Adoption et mise en service du fusil modèle 1874.

1880

Le général Farre, Ministre de la Guerre, supprime les tambours.

1881

Les officiers sont autorisés à porter les gants chamois pendant les manœuvres.

Le 27 juillet, les gants de coton pour la troupe sont supprimés. Le 27 septembre, ils sont rétablis.

Le général Billot, Ministre de la Guerre, rétablit les tambours.

1883

Suppression de la tunique et des épaulettes pour les officiers; adoption du dolman à brandebourgs et d'une bande noire au pantalon.

Les officiers sont autorisés à porter l'habit bourgeois en dehors du service.

Adoption du sabre à poignée d'acier nickelée et suppression de la grande bélière.

Suppression du schako pour les troupes à pied.

1884

Adoption du brodequin pour la troupe.

1885

Les épaulettes pour les troupes à pied sont supprimées.

1886

Le Ministre de la Guerre autorise les officiers d'infanterie de tous grades et les adjudants à faire usage, en campagne, aux grandes manœuvres, dans les routes, pendant les exercices, dans les bureaux, et pour la tenue du matin, d'une vareuse en drap de troupe.

Adoption d'un képi de première tenue pour les officiers et les adjudants d'infanterie, avec pompon pour les officiers inférieurs, et plumet pour les officiers supérieurs.

Le Ministre autorise le port facultatif de la jambière en drap pour les officiers montés.

Adoption du képi de première tenue pour les troupes à pied, avec pompon.

1887

Adoption et mise en service du fusil modèle 1886.

Suppression du modèle de capote spéciale aux sergents-majors.

Les sous-officiers rengagés (adjudants exceptés) sont pourvus d'une tenue de ville en drap fin, et autorisés à porter l'épée.

Les officiers montés sont autorisés à conserver la culotte et la botte pendant toute la journée à la condition de prendre le sabre à partir de 1 heure.

Les officiers d'infanterie et les adjudants sont autorisés pendant les grandes manœuvres, routes, exercices, marches militaires et en campagne, à porter avec des brodequins des jambières en cuir.

Adoption et mise en service d'un nouveau modèle d'épaulette pour la troupe.

1888

Suppression de la capote et des épaulettes spéciales au tambour-major.

INDEX ALPHABÉTIQUE [1]

A

Abafour, 208.
Abatucci (général), 188, 197, 203, 205, 206, 207, 208, 209.
Abd-el-Kader, 449, 450, 456, 462, 472.
Abraschi, 156.
Achille, 373.
Addé, 256, 325.
Affrique (L'), 373.
Albergotti, 63.
Albert de Rioms (comte d'), 105, 106, 107, 108, 109.
Albignac (général d'), 109, 116, 117, 118, 119, 121, 122.
Alessandri, 652.
Alvensleben (général), 541.
Alziari, 445.
Ambert, 131, 133, 134.
Andermatt, 215.
Andrieux, 485, 486, 487.
Angibaud, 443.
Anouilh, 405.
Antoine, 533, 547.
Apollonius, 466.
Aries (général d'), 5, 7, 520, 523, 638, 639, 640, 644, 648, 649, 650.
Arnaud (François), 618.
Aubry, 120.
Aubry, 122, 164.
Audran, 577.
Auffenberg, 234, 238, 288, 294, 333
Auger (d'), 38, 54.
Aulo, 373.
Aumale (duc d'), 452, 462.
D'Aumont, 39.
Aurelle de Paladines (général d'), 414, 509, 513, 514, 516, 517, 523, 527, 528, 529, 539, 544, 636, 637, 638, 639, 640, 646, 647, 652.
Autichamp (général d'), 421.
Auvergne (major d'), 508, 509.
Aymot, 409.

B

Baas, 461.
Bacher, 200.
Bagration, 289, 290.
Baherle, 445.
Bailhache, 619.
Baille (colonel), 514, 515, 518, 520, 521, 522, 523, 535, 536, 537, 545, 555, 569, 570, 576, 577, 578, 580, 616, 619, 642, 643, 644, 652, 653.
Baillet, 341.
Bailly, 81.
Bailly, 652.
Bajar, 597.
Bajeau, 426.
Balan, 21, 182, 200, 206, 322.
Balbal, 370, 390, 391.
Balland, 256.
Bamberg, 39.
Baraguey-d'Hilliers (général), 178, 179.
Barazer-Launurien, 489, 490, 491.
Barbier, 447.
Barrail (général du), 602.
Barral (général de), 455, 457, 461, 464, 467, 468, 471, 473,

(1) Pour les noms cités dans les quatre premières parties.

475, 476, 477, 478, 479, 482, 488, 489, 491, 492, 493, 494, 496, 497, 498.
Barry (général), 514, 515, 516, 517, 518, 520, 521, 522, 523, 528, 529, 530, 531, 535, 545, 547, 554, 555, 556, 558, 560, 561, 562, 564, 567, 576, 577, 578, 580, 581, 617, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 645, 647, 648, 650, 651, 652, 653, 654.
Bastoul (général), 324.
Bayhourst, 617.
Beaufort (duc de), 48, 49.
Beaulieu, 77.
Beaulieu, 124.
Beaupied, 255.
Beauroyre (de), 641.
Becanne, 427.
Béchet, 607.
Bedeau, 456, 457, 459, 460, 461.
Bejoux, 487.
Belair, 387.
Bellefonds (maréchal de), 55, 56.
Bellegarde (comte de), 234, 239, 250, 251, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 260, 262, 263, 264.
Benazeth, 597.
Bender, 125, 191.
Benoit, 277.
Bentayon, 417.
Berbeyer,
Bérenger, 632, 633, 634, 635.
Berger, 617, 618, 619.
Bergeret, 480.
Bergounhe (colonel), 447, 455.
Bernard, 155.
Bernard, 454, 487, 491.
Bernard (capitaine), 612.
Bernard, 210.
Beroud, 490.
Berrué, 483.
Bersault, 480.
Berthe, 604.
Berthier, 352, 408.
Berthier (général vicomte), 421.
Berthieux, 470, 477, 478, 480.
Berthillié, 621.
Bertrand, 534.
Bertrand (général), 527.
Bertry, 210, 248, 259.
Berwick (maréchal de), 69, 71.
Besson, 189, 200.
Béthune (marquis de), 61.
Béthune (chevalier de), 63, 64.
Beurnonville, 124, 125.
Bey, 271, 272.
Beysson, 481.
Biadelli, 603, 606, 607, 610, 612, 616.
Blacy (de), 61.
Blanc, 618.
Blanc-Pascal, 120.
Blin, 597.
Blondel, 572.
Bocher (général), 598, 600, 601, 602, 607, 608, 610.
Bois, 649, 650.
Boisdavid (baron de), 420, 421.
Boivin, 269, 270, 274, 275, 283.
Boivin, 597.
Bon, 447.
Bonamazon, 447.
Bonamy, 213, 217, 219.
Bonaparte, 189.
Bonini, 462.
Bonisset, 650.
Bonnaud, 174, 175, 277.
Bonne (de), 89.
Bonneau, 483.
Bonnet, 597.
Bonneville, 485, 487.
Bonrepos, 64.
Bons (de), 175.
Bontemps, 315.
Boos, 551, 552.
Bordage (du), 58.
Bordeaux de Villiers, 156.
Borrelly, 534.
Borson (général), 621, 632.
Boscal de Réals de Mornac, 514, 534, 565.
Boscus, 368, 370, 377, 385.
Bosquet, 502.
Bothua, 466, 482.
Boudet (général), 357, 359, 360, 365, 367, 375, 376, 379, 380, 381, 385, 389, 401.
Boufflers (de), 61.
Bouillé (comte de), 34.
Bouillon (duc de), 140, 141, 142.
Boulanger, 230.
Boulet, 445.
Bou-Maza, 449, 450, 451, 452, 456.

Bourbaki (général), 477, 553. 565, 566, 574, 584, 587, 590, 591, 592, 593, 617.
Bourcier, 186.
Bourcke, 422.
Bourdillon (général), 534, 535, 536.
Bourguignon (caporal), 74.
Bourjade, 462, 482, 483.
Bourjolly, 450.
Bourke, 387.
Bourlier, 507.
Bourrot, 89.
Bousingen (capitaine de), 434, 439.
Bousson de Mairet, 182.
Bouvet-Murinon, 633.
Bou-Zian, 472, 479.
Boyer (Eugène), 534.
Boyer, 383.
Brancherot, 108, 109, 155, 156.
Bras-de-Fer, 477.
Braun, 237, 243.
Bray (du), 163, 164.
Bréart (général), 624, 625, 626, 627, 628, 630.
Bricard, 431, 432.
Briey (de), 247, 265.
Brigaud, 281.
Broglie (de), 605.
Broglie (maréchal de), 73.
Brossard, 385.
Broye (général), 632, 634, 635.
Bruat (général), 610.
Brun, 597.
Brune (général), 215, 216, 217, 219, 222.
Brunel, 482.
Brunet, 400, 401, 403, 404, 405.
Bruno (colonel de), 442, 447.
Brussier, 445.
Buchot, 325.
Bugeaud (maréchal), 448, 449, 450, 556, 457, 459, 462.
Buisson, 453.
Burjade, 459.
Busco, 533, 569, 612.
But (du), 164.

C

Cabanier, 417.
Cabiron (baron de), 20, 89, 94, 160, 162, 164, 166.
Caillaud, 89.
Cailleret, 612.
Calary, 325.
Calonne (de), 80.
Camarade, 156.
Cambriels (général), 621.
Camô (général), 555, 556, 557. 558.
Camps, 523.
Camps, 615.
Canrobert (général), 473, 474, 475, 477, 482.
Carbon, 77.
Carcenac, 530.
Carlé, 308.
Carney (de), 533.
Carraud (de), 82.
Carrey de Bellemare (général), 632.
Carrion-Nisas, 182
Cary (général), 634.
Casanova, 480.
Cassagne, 446.
Castellane (de), 505.
Castellet (du), 107, 108, 109, 153, 154, 155, 156, 157, 158.
Castex, 461.
Castinel, 109, 156.
Cathelineau, 566, 647.
Catinat, 50.
Cavaignac, 450, 462.
Chabert, 85, 89.
Chabot (comte de), 40.
Chabran (de), 268, 270, 273, 274, 281, 282, 283.
Chabron (général de), 513, 527.
Chadois (commandant de), 519, 520, 641, 642.
Chalmel, 447.
Chambon, 430, 431, 436, 437.
Chamilly (comte de), 44.
Chamilly (marquis de), 53, 54.
Championnet, 234, 256.
Chancel, 130.
Chanzy (général), 414, 514, 530, 540, 544, 546, 551, 555, 558, 559, 560, 562, 563, 566, 578, 582, 583, 640, 645.
Chappe (colonel), 539, 540.
Chappes (marquis de), 57.
Charbonnier, 521, 537, 642, 643.
Charette (de), 538.
Chargé, 621.

Debelle (général), 357, 374, 375, 376, 379, 380, 381, 385, 400.
Deblerne, 597.
Debrun (général), 131, 132, 133, 134.
Decaen (général), 340, 347, 350.
Decré, 256.
Degré, 597.
Delaborde (général), 186, 187, 188, 189, 196, 403.
Delachaise, 549.
Delaye, 442.
Delaye, 443.
Déléonet, 526.
Delessert (général), 432.
Delmas, 174, 175, 192.
Delpeel, 454.
Demange, 597.
Demarle, 650.
Demont (général), 237, 239, 244, 247, 248, 255, 257, 259.
Demy, 523, 621.
Denis, 155.
Denjean, 597.
Deplanque (général), 516, 562, 563.
Derfelden, 287, 288.
Derroja, 601, 604.
Desaix (général), 21, 185, 187, 192, 198, 203, 204
Desforges, 37.
Desfourneaux (général), 357, 302, 303, 309, 371, 373, 375, 377, 379, 380, 382, 384, 387, 388, 390, 405.
Desgrieux, 371.
Désiré, 221.
Desmé de Lisle, 466.
Despeaux, 173.
Despéroux, 53, 56.
Desplanques, 378
Dessalines, 355, 365, 366, 376, 381, 386, 387, 394, 400, 403.
Dessat, 482.
Dessoles (général), 230, 237, 238, 230, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 248, 250, 251, 253, 254, 344, 349.
Deveaux, 381.
Devout, 487.
Dewenter, 174.
Dietman, 128, 129.
Dietz, 325.
Diringshofen (général de), 568, 570, 571.
Dodiçq, 64.
Dodinghar, 63.
Dorieux, 238, 309.
Dormenans, 336.
Dossat, 64, 466, 491.
Douay (général), 602, 607, 600, 611.
Dourlens, 523, 533, 563, 564, 603, 604.
Drouard, 597
Drouin, 280.
Dubousset, 484, 485, 486, 487.
Ducatel, 607.
Duchet, 278.
Duclavé, 208, 259.
Ducret, 159.
Ducrot, 530.
Dufour, 209, 211.
Dugua, 358, 381, 384, 386.
Duhay de Golberg 524.
Dufresme, 192.
Dumas (Mat.), 182.
Dumesnil, 371, 373.
Dumez, 606, 607.
Dumoulin, 467.
Dumouriez (général), 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 165, 166.
Dupin, 536.
Durand, 611, 612.
Durazow, 280.
Durutte, 347.
Dusire, 466.
Dussaussay, 172.
Duval, 256.

E

Ecossois (L'), 53.
Epernon (duc d'), 45, 151.
Erlach (d'), 215, 219, 220, 221.
Ernecourt (François d'), 36, 37.
Escar (duc d'), 424.
Esclare, 481.
Escoffet, 612.
Espivent de la Villeboisnet (général), 613.
Estaing (d'), 64, 65, 70.
Etwoes, 271.
Eugène (prince), 71.
Eynard, 457.
Eynaud, 451, 457.

Gravier, 493.
Gravillon (de), 641.
Gravina, 357.
Grenier (général), 329, 340.
Grenier 255.
Grèze (de), 85, 86.
Griffon, 634.
Grisel, 208.
Grisot (général), 649.
Grouchy, 341, 347.
Groulard (de), 612.
Grousse, 63.
Grudet, 480.
Gruyère, 372, 385.
Gruyère (La), 118.
Gudin (général), 268, 269, 270, 273, 277, 278, 279, 280, 281, 285, 289, 290, 291, 292, 294, 295, 306, 328, 334, 335, 339, 345, 346, 347, 348, 349, 351.
Guébriant, 37, 38.
Guevillers, 427, 428, 429, 430, 434, 435, 436, 437, 438.
Gueytat (général), 634.
Guibert, 187.
Guigue, 536.
Guillaume, 534.
Guillet, 487.
Guirodier, 496.
Guy, 77.

H

Haddich, 254, 257, 262, 263, 264, 265, 266.
Hamelin, 105.
Hamon, 486, 487.
Harcourt (d'), 73.
Hardy (général), 340, 357, 359, 360, 362, 363, 368, 375, 380, 381, 388, 390, 394, 400
Harispe (comte), 446.
Harville (d'), 123, 124, 125, 126.
Hautpoul (d'), 319, 340, 341.
Heid, 490.
Hengger 385.
Hennequin, 631.
Herbillon (général), 455, 464, 469, 471, 472, 473, 475, 476, 480.
Hervieux, 445.
Herzog, 595.
Hiller, 262, 333.
Hoch, 597.
Honado, 597.
Hoto, 277.
Hotze, 190, 234, 236, 250, 251, 253, 258, 262, 263, 264, 271, 286, 287, 288, 297, 299, 302.
Houpert, 278.
Hucher, 108, 154.
Huet, 133.
Humbert, 617.
Humbert (général), 367, 374, 375, 396.
Humières (duc d'), 57, 59.
Hurel (baron), 424.

I

Imbert, 221.
Isler (d'), 114.
Izarny-Gargas (d'), 3.

J

Jacquey, 524, 525, 526, 541, 646, 647.
Jamin (colonel), 469.
Jannière, 331, 412.
Jardon, 336.
Jaubert, 487.
Jauréguiberry (amiral), 514, 528, 531, 546, 565, 576, 579, 581.
Jaurès, 565.
Jean, 480.
Jellachich, 268, 274, 282, 286, 297, 298, 299, 302, 303, 333, 337.
Jeusel, 155, 156.
Joba, 133, 134.
Joleaud, 208.
Joli-Cœur, 373.
Jomini, 21, 108, 182, 240, 267.
Jordy, 187, 188, 222, 223, 225, 226, 227, 229, 230, 231.
Jouffroy (de), 565, 566, 567, 568, 572, 573, 574, 575, 576, 578, 580.
Jouin, 443, 452, 462.
Jourdan (général), 173, 187, 192, 193, 194, 202, 233, 234, 235, 249
Juge, 633.
Jugé, 322, 325.
Juigné (de), 417.
Juillet, 271, 291, 315, 321, 323.

K

Keiner, 201.
Kentzel, 597.
Kercado-Molac (de), 93.
Kerversau, 359, 365.
Kienmayer, 187, 315, 339, 341, 342.
Kilmaine (général), 131, 172.
Kléber (général), 187.
Klein de Kleinenberg, 286.
Klénau, 339.
Klenmenger, 325.
Koch, 182.
Kollowrath, 315, 341.
Korsakow, 273, 286, 287, 288, 296, 302, 309.
Kosolinski, 445.
Kraatz (de), 568.
Kray, 315, 316, 318, 319, 320, 324, 325, 326, 328, 330, 332, 333, 337.
Kumpff, 459.

L

Labadie, 521.
Labarthe, 445.
Labomf, 597.
Labourdonnaye, 123.
La Boussaye, 63
La Cadierre, 163, 164.
Lachaise (de), 454.
Lachau (de), 448.
La Chauverie, 63.
Lacoste, 445.
Lacour, 164.
Lacretelle (général), 610.
Lacroix (général Pamphile), 22, 23, 182, 386, 387.
La Devèze, 69, 70.
Ladmirault (général), 602, 607, 609, 611.
La Flèche, 514, 536, 580, 598, 612, 644.
Lafleur, 52, 53, 56.
Lafont de Villiers (général), 507.
Lafortune, 404.
La Gaudinière, 54.
La Haye, 54.
Lahorie, 128.
Lalande (général), 578.
Lalanne, 478, 480.
Lamarche (général), 127, 128, 129.
Lamarlière, 127.
Lamarque, 427, 428.
Lamartinière, 387.
La Meynière, 77.
Lamoricière, 450.
La Mothe, 63.
Lamothe (de), 430.
Lamotterouge (général de), 512, 513.
Lamour de Rance, 404.
Langentée, 61.
Langlois, 612.
Langlois, 208, 221, 278.
Lapasset, 509.
Laperrière, 448.
Lapeyre, 480.
Laplume, 365, 404.
Laporte, 612.
La Portée, 54.
ardier 506, 507.
La Rozedoie, 50.
Latouche-Tréville, 357, 358, 360, 365.
La Tour, 62.
Latour, 186, 187, 192, 193, 194, 197, 198, 202.
Latour (de), 125.
La Tour d'Auvergne-Corret, 419.
Laudon, 239, 240, 241, 244, 245, 246, 251, 252.
Laujon, 182.
Lavache, 447.
Laval, 333, 335, 343.
Lavarde, 195.
Laveaux (de), 354.
Lavigny, 64.
Leblanc, 431.
Leblech, 480.
Leblond, 536, 610, 612.
Le Bœuf, 114.
Le Bouëdec, 580, 581.
Lebrun, 383.
Lecerf, 427.
Leclerc (général), 357, 358, 359, 362, 364, 366, 368, 376, 379, 380, 381, 386, 387, 400, 403, 405.
Lecointe (général), 622.
Lecomte (général), 414, 599.
Lecourbe (général), 21, 22, 182, 234, 235, 236, 237, 238, 239,

240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247 248, 249, 250, 251 252, 253, 254, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 285, 288, 289, 292, 293, 294, 295, 302, 306, 307, 308, 312, 313, 314, 316, 317, 319, 325, 326, 327, 328 329, 331, 332, 333, 335, 337, 338, 339, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 408.
Lodoyen, 400.
Lefebvre, 445.
Lefèvre, 249.
Lefèvre, 480.
Le Floiic, 597.
Lefrançois, 201.
Legay, 277, 412.
Legay, 597.
Legouenche, 452.
Legrand (Séraphin), 483.
Legrand (sergent), 618.
Legrand, 210.
Legrand (général), 340, 342.
Legrand, 597.
Leimery, 399.
Lemaire, 173, 175.
Lemau de la Jaisse, 136.
Le Meuric, 621.
Léoni, 487.
Leperche, 608.
Leroc, 447.
Le Saint, 652.
Lesdiguières (duc de), 93, 172.
Lesquen, 61.
Levassor-Sorval (général), 608, 610.
Leveneur, 129.
La Levretière, 61.
Ligne (prince de) 257, 322.
Linage, 54.
Linois, 357, 366.
Linken, 286, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304.
Lipowski, 566.
Livron, 322, 325, 410.
Logerot (général), 584, 585, 586, 587, 628, 629.
Loiraut, 442.
Loison (général), 235, 237, 238, 244, 247, 253, 258, 260, 261, 264, 265, 268, 269, 272, 273, 274, 275, 277, 278, 280, 281, 285, 291, 293, 295, 296, 298, 306, 308, 311.
Lombard, 321, 325.
Lorges (général), 223, 263, 286, 314, 315, 316, 321, 323, 328.
Lorraine (prince de), 34, 140, 320, 323, 326.
Losivy, 278.
Loubin, 367.
Lourmel (de), 477, 478, 490.
Louverture (Paul), 366.
Lowendal (comte), 81.
Luderitz (de), 568, 572.
Luteaux (de), 69.
Luxembourg (maréchal de), 58.
La Luzerne (de), 108.

M

Macdonald (général), 174, 176.
Maclou, 597.
Mac-Mahon (marquis de), 104, 157, 159.
Mac-Mahon (maréchal de), 602, 603, 607, 610, 619.
Magnan (général), 454.
Magnier, 652.
Magon, 361.
Magot, 412.
Maillart de la Gruyère, 38, 39.
Maillebois (maréchal comte de), 74, 80.
Mailler, 480.
Maizonnier, 462.
Makajoux, 308.
Malézet, 650.
Malherbes, 427, 430.
Malidor, 597.
Mallat, 513.
Manaut, 470.
Manégrier, 534.
Manezy, 63.
Mangot, 485, 487.
Maniquet, 194
Mansourow, 291.
Manteuffel, 580, 591, 592.
Manuelle, 473, 477, 494, 499.
Marceau, 132.
Marcel, 618
Marcout, 598, 609, 612.
Margotty, 274.

Marius, 445.
Markow, 286.
Marmiès (de), 547, 644.
Maron (capitaine), 64.
Markow, 286.
Martel, 156.
Martenot, 631, 632.
Martin, 487.
Martin, 118.
Martin du Bellay, 8.
Martin des Pallières (général), 414, 512, 513, 514, 515, 524, 525, 526, 527, 541, 542, 544, 552, 646, 647.
Martineaux (général), 512, 539, 540, 544, 547.
Martin-Pintard, 120.
Marty, 569, 572.
Masséna (général), 22, 182, 234, 236, 238, 242, 243, 244, 245, 248, 249, 253, 259, 262, 263, 264, 266, 267, 268, 272, 273, 282, 288, 292, 294, 295, 297, 299, 303, 306, 307, 309, 310, 311, 312.
Massoni, 321, 325.
Mathéron, 509.
Mathieu, 396.
Mathis, 618.
Mattat (général), 508.
Maud'huy (général), 600.
Mauméjan, 427.
Mauny, 63.
Maurand (général), 625, 626, 627.
Maurandy (général), 531, 545, 546, 547, 559, 560, 561, 562.
Maurice, 163, 164.
Mauvielle (Mgr de), 366.
Mazelière, 77.
Mazereville, 66.
Mecklembourg (duc de), 544, 555, 559, 562.
Méja, 81.
Mélas, 315.
Ménard (général), 214, 215, 234, 236, 250, 253, 258, 259, 260, 262, 263, 286.
Ménard, 108, 154.
Ménet, 416.
Menoni (général), 235, 237, 238, 239, 210, 211, 242, 244.
Menou, 77.
Mercantin, 333, 335.
Mercy, 38, 39.
Méric de Bellefon, 619.
Mériotte, 256.
Meulard, 480.
Meunier, 109, 156.
Mévillon (de), 46.
Meyer, 480.
Meynadier, 120.
Miakzinsky, 128.
Michaud, 427.
Michel (général), 512.
Milan, 54.
Milioutine, 292.
Miloradowitch, 291.
Minot, 509, 513, 527, 541, 542, 585.
Miranda, 128, 129.
Molitor (général), 283, 284, 285, 288, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 303, 304, 305, 306, 307, 316, 323, 328, 330, 333, 334, 335, 336, 337, 339, 342.
Mollet, 427, 435, 439.
Monard, 480.
Moncey, 328.
Monet, 127.
Montagnac (de), 450.
Montaudon (général), 600.
Montauzier, 256.
Montesquiou-Fézensac (de), 122, 162.
Montfalcon, 80.
Montfort, 275.
Montigny (de), 65.
Montrichard (général), 314, 316, 321, 323, 328, 339, 345, 346, 347, 348, 349.
Moreau, 446.
Moreau (général), 174, 175, 176, 185, 187 189, 190, 192, 193, 197, 198, 201, 202, 203, 204, 254, 269 314, 315, 316, 317, 318, 319, 324, 326, 327, 328, 329, 330, 333, 338, 339, 340, 341, 342, 346, 347, 350.
Moreau (René), 132, 133, 134.
Mornac (de) (V. Boscal de Réal)
Morpas, 367, 374, 375, 376, 379, 380, 383.
Mortemart, 70.
Mortier, 286, 302, 303, 306.
Mostolac (de), 431, 432, 433, 434.
Mouchel, 198.
Mouchette, 397.

Moulinier, 612.
Mucchielli, 605.
Müller, 597.

N

Nansouty (général de), 314, 318, 328, 330, 333, 334.
Narbonne (de), 119.
Nauendorf, 197, 198, 202, 203, 315, 318, 320, 322.
Navailles (duc de), 48, 49, 50, 57, 152.
Nettancourt (Louis I de), 30, 137, 141, 143, 145, 148, 150.
Nettancourt (Louis II de), 29, 36, 40, 144.
Nettancourt (capitaine Claude de), 42.
Nettancourt de Villers (Claude de), 30, 32, 36, 37, 38, 40, 144, 145, 151.
Nettancourt de Villers (Louis de), 40, 41, 42.
Nettancourt (marquis de), 20, 139.
Neuilly, 128, 129.
Ney (général), 330, 340, 341.
Nicod, 600.
Niort (de), 597.
Noailles (duc de), 71, 75, 77, 79.
Noailles (comte Philippe de), 70, 71, 72, 73, 75, 76, 77, 79.
Noé (de), 77.
Noël, 483.
Nouvion, 215, 216, 219, 220, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231.
Nuyon, 308, 325.

O

Olive (d'), 77.
Olry, 549.
Orlanducci, 604, 618.
Osten (d'), 174.
Oudinot, 236, 238, 263.

P

Paillard (général), 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 201, 203.
Pajol (général), 28.
Pallu de la Barrière, 587, 595, 596, 597.
Panau, 399.
Paravicini, 222, 225.
Pâris (général), 579.
Paris, 120.
Parisot, 325, 385.
Parlier (général), 632, 634.
Parnajeon, 255, 271, 315, 322, 357, 370, 372, 388, 302, 303, 306, 307, 398, 400.
Parran, 513, 548, 588.
Passot, 597.
Pasturel, 446.
Paturel (général), 602, 610, 611.
Payos, 277.
Peccauld (de), 118, 120.
Péchiné, 621.
Péduchel, 132, 133.
Pélissier, 449.
Pellé, 600.
Penhoa (général), 588.
Pénigault, 490.
Pennelare, 80.
Péragallo, 598, 603.
Pereira, 525.
Pereira (colonel), 577, 610, 621, 622, 623, 624, 631.
Perier, 445.
Perreau, 487.
Perrier, 203.
Perrin, 470
Perrissel, 385.
Perroud, 390.
Perroy, 541, 549.
Perruchot, 203, 345.
Péthion, 403.
Petit René, 536.
Peveteau, 446.
Peynaut, 63.
Peytavin (général), 512, 517, 530, 638, 648.
Picard (général), 617, 620, 621.
Pichegru, 173.
Picouleau, 452.
Pierrard, 621.
Pierson, 462.
Pièvre, 590, 597.
Pignet, 421.
Piquemal, 597.
Pinget, 619.
Pinière, 163
Pinon, 483.

Roy, 401.
Ruby, 235.

S

Saillans (marquis de), 64, 65, 70.
Saillant (comte du), 122.
Saint-Arnaud (général), 450, 452, 463, 464, 466, 502, 503.
Saint-Chamond (marquis de), 82, 83.
Saint-Florent, 89.
Saint-Germain (comte de), 89, 96.
Saint-Germain (commandant de) 459, 470.
Saint-Géry, 157.
Saint-Julien, 192, 193, 265, 266, 267.
Sainte-Suzanne (général), 314, 315, 316, 317, 328, 329, 340.
Saivet, 612.
Salah, 484.
Salers, 63.
Salles (général de), 464, 467.
Salm (général), 174, 176, 376, 392, 393, 396.
Sancey, 275.
Santi (de), 531, 603.
Santini, 536.
Saule, 634.
Saurin, 462, 465.
Saurin, 462, 465.
Sauron, 470.
Sauvinet, 597.
Sauvy, 597.
Saxe (comte de), 71, 74.
Schaffner, 597.
Schauenbourg (général), 211, 214, 215, 216, 217, 222, 224, 227, 230.
Schinner, 350.
Schmelling, 585.
Schmidt, 581, 582.
Schmith, 253.
Schramm (général), 430.
Schweikoski, 287, 289, 290.
Ségard (général), 588, 592.
Seguin, 417.
Sellez, 621.
Seroka, 472.
Séroka (de), 552, 553.
Séveno, 483.
Sigalas, 483.
Simon, 204, 315, 321, 322.
Simpschen, 274, 276.
Solderman, 480.
Sonis (de), 537, 538.
Soubise (prince de), 84, 85, 88, 89.
Souham, 174, 175.
Soult (général), 260, 261, 263, 283, 284, 286, 297, 299, 304.
Soulvignac (de), 63.
Souvarow, 22, 254, 261, 263, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 294, 295, 296, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 312.
Sparre (général), 165, 166.
Starray, 186, 315, 332.
Stein, 186.
Stoffel, 210, 278.
Stolberg (de), 517.
Strauch, 251, 261, 265, 268, 274, 286.
Strozzi, 9.
Suc 485, 487.
Suchet, 263.
Susane (général), 7, 13, 20, 41, 91, 137, 146, 148.
Susbielle (général), 602, 610, 611.
Sylla, 300.

T

Taisne, 614.
Talivert, 77.
Tance, 108, 154.
Taponnier, 132, 133.
Tardy, 597.
Tartrat, 614, 615.
Tauffenbach (de), 516, 525.
Tavernier, 243.
Teissier 603, 604.
Terme, 120.
Termes (de), 77.
Teulat, 462, 482, 490, 499.
Teyssier (capitaine), 523.
Thann (Von der), 516, 521, 525, 526, 537, 546, 646.
Thielman (de), 526.
Thierry, 462, 465.
Thiers, 287.
Thiéry (colonel), 572, 574.
Tilly, 164
Thomas, 533.

Thomas (Clément), 599,
Thoury (de), 444, 452, 462.
Thouvenot, 363, 377, 382, 383, 404, 405.
Thurreau (général), 192, 193, 196, 197, 198, 202, 263, 268, 273, 281, 286.
Tilly, 164.
Tirard, 482.
Tixier (général), 617, 620.
Tolleville, 61.
Tournemine (de), 452, 453, 454, 462.
Tournié, 524.
Tournin (de), 62.
Tournin, 64.
Tourville (colonel de), 471.
Toussaint-Louverture, 353, 354, 355, 358, 359, 360, 364, 366, 367, 376, 378, 381, 382, 383, 384, 385, 387, 390, 391, 394, 395, 400.
Tragny, 54.
Treskow (de), 585.
Tripart (général), 558.
Truchy, 650, 651.
Tuncq, 186.
Turenne, 29, 39, 41, 42, 44, 52, 54, 55.

U

Uricht (général), 508.

V

Valence, 128.
Valette (cardinal de La), 38.
Valladier, 523, 644.
Valleton de Carraube, 439, 442.
Vallière (de), 76.
Vandamme, 263, 314, 316, 317, 318, 319, 323.
Vanson, 369.
Vaslin, 445.
Vauban, 204.
Vaubecourt (de), 138.
Vaubonne, 65.
Vautrin, 295.
Vaveray (de), 454.
Ventre, 108, 109, 155, 156.
Verchère-Carré, 618.
Verdesnes, 77.
Verger (général), 600, 602.
Vernie, 396, 397, 398.
Vernon (de), 77, 89.
Viargioni, 597.
Vignolles (de), 54.
Villaret-Joyeuse (amiral), 357, 358, 360.
Villars (maréchal de), 62.
Villatte (comte), 423.
Villemeneust (La), 61.
Villeneuve (de), 515.
Villeneuve, 480.
Villers (de), 54, 156.
Vilstif, 380.
Vincent, 131.
Vincent, 550.
Vinoy (général), 414, 593, 602, 607, 611.
Virion, 198.
Virlat, 550, 597.
Vittich (de), 539.
Vizenne, 325.

W

Watteville, 215.
Weimar (Bernard de), 39, 51.
Werder (de), 585, 586, 589, 592.
Wolf, 188, 190, 191, 193, 197, 198, 202.
Won de Weid, 395.
Wicklam (lord), 311.
Würmser, 186.

X

Xaintrailles, 234, 236, 268, 273.

Y

Ymonier, 164.
Yvon, 108, 155.

Z

Zastrow, 585.
Zentz, 543.
Zickel, 552.
Zimpfert, 480.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. 7

PREMIÈRE PARTIE

DAUPHINÉ

CHAPITRE I. — Nettancourt (1629-1652)..... 29
— II. — Dampierre (1652-1689)..... 43
— III. — Chappes-d'Humières (1689-1702)..... 57
— IV. — Charost-Béthune, (1702-1713)..... 61
— V. — Saillans-d'Estaing (1713-1734)..... 65
— VI. — Noailles (1734-1744)..... 71
— VII. — Custine (1744-1748)..... 79
— VIII. — Saint-Chamond (1748-1762)..... 83
— IX. — Dauphiné (1762-1791)..... 93
— X. — 38e Régiment d'Infanterie (1791-1795)..... 111
Notes et pièces justificatives..... 137

DEUXIÈME PARTIE

38e DEMI-BRIGADE DE BATAILLE

I. — Formation de la 38e demi-brigade de bataille..... 169
II. — La 38e demi-brigade à l'Armée du Nord..... 173
III. — La 38e demi-brigade à l'Armée de l'Intérieur..... 177

TROISIÈME PARTIE

38e DEMI-BRIGADE DE LIGNE

CHAPITRE I. — *Campagne de 1796-1797 à l'Armée de Rhin-et-Moselle.*
I. — Formation de la 38e demi-brigade..... 183
II — Marche sur Brégenz..... 185
III. — Retraite de l'Armée de Rhin-et-Moselle..... 193
IV. — Défense de la tête de pont d'Huningue..... 204

III. — 1832-1845. — Marche forcée sur Lyon. — Séjour dans les Basses-Pyrénées..... 439

CHAPITRE III. — *Campagnes d'Afrique, de* 1845 à 1850.

I. — 1845-1846. — Colonnes dans l'Ouarensenis et le Dahra..... 449
II. — 1847. — Premières opérations dans la Grande-Kabylie..... 456
III. — 1849. — Expédition contre les Beni-Sliman..... 463
IV. — 1849. — Expédition dans le Djebel-Zouagah..... 469
V. — 1849. — Zaatcha..... 472
VI. — 1847. — Bou-Çada..... 480
VII. — 1850. — Le défilé de Djerbsa..... 483
VIII. — 1850. — Expédition contre les Maadids..... 488
IX. — 1850. — Expédition dans la Kabylie de Bougie... 492
X. — 1850. — Retour en France..... 502

CHAPITRE IV. — *Le* 38e *de ligne sous le* 2e *Empire, de* 1851 à 1870. 505

CHAPITRE V. — *Campagne de* 1870-71.

I. — Le 38e de ligne et le 38e de marche à l'Armée de la Loire
1. Coulmiers..... 512
2. Loigny..... 526
3. Orléans..... 539
II. — Le 38e de marche à la Deuxième Armée de la Loire.
1. Beaugency-Blois..... 554
2. Vendôme-Le Mans..... 565
III. — Le 38e de ligne à l'Armée de l'Est..... 584
IV. — Le 38e de marche à l'Armée de Paris et à l'Armée de Versailles..... 597
V. — Le 38e de ligne à l'Armée de Lyon..... 612

CHAPITRE VI. — *Le* 38e *de ligne sous la* 3e *République.*

I. — 1871-1881..... 616
II. — 1881. — Campagne de Tunisie..... 624
III. — 1882-1888..... 631

Notes et pièces justificatives : Le 38e de marche à Coulmiers..... 636

CINQUIÈME PARTIE

APPENDICES

APPENDICE I. — Cadres du régiment aux principales époques 657
— II. — Liste et états de services des maîtres de camp et colonels..... 676
— III. — Liste des lieutenants-colonels..... 696
— IV. — Liste des chefs de bataillon et majors..... 699

TABLE DES CROQUIS

1. — De Bâle à Bregenz. — Campagne de 1796. . . . [illegible]
2. — Boulogne . . . . [illegible]
3. — Théâtre des opérations de la division Lecourbe en 1799. . . [illegible]
4. — Vallée de la Reuss . . . . [illegible]
5. — Mœskirch . . . . [illegible]
6. — De Füssen à Salzbourg. — Campagne de 1800 336
7. — Île de Saint-Domingue . . . 354
8. — Saint-Domingue. Département du Nord . . . . [illegible]
9. — Coulmiers . . . . [illegible]
10. — Loigny . . . . [illegible]
11. — Vendôme . . . . . . [illegible]

This preservation photocopy was made
at BookLab, Inc. in compliance with copyright law.
The paper meets the requirements of ANSI/NISO
Z39.48-1992 (Permanence of Paper)

Austin 1995